

Histoire économique de l'Afrique tropicale

Brasseul Jacques

VISIT...

LANZAROTE
Caliente.COM

Jacques BRASSEUL

Collection
U

HISTOIRE ÉCONOMIQUE DE L'AFRIQUE TROPICALE

Des origines à nos jours



ARMAND COLIN

Jacques BRASSEUL

Collection
U

HISTOIRE ÉCONOMIQUE DE L'AFRIQUE TROPICALE

Des origines à nos jours



ARMAND COLIN

Jacques Brasseur

Histoire économique de l'Afrique tropicale

Des origines à nos jours

ARMAND COLIN

Collection U

Prologue

Les Africains ont été et sont toujours les pionniers qui ont colonisé une région particulièrement hostile de la planète, au nom de toute l'espèce humaine. Cela a été leur principale contribution à l'histoire. John Iliffe 1995

On étudiera ici l'histoire économique du continent en deçà de l'Afrique du Nord, depuis les origines de l'humanité, qui se situent précisément en Afrique. Il s'agira donc de l'Afrique noire¹, ou de l'Afrique tropicale, en laissant de côté le monde arabe en Afrique du Nord, un univers dont les caractéristiques et l'histoire sont bien différentes. Jared Diamond dans son célèbre ouvrage (1998) va même jusqu'à l'inclure dans l'Eurasie : *As elsewhere in this book, my use of the term 'Eurasia' includes in several cases North Africa, which biogeographically and in many aspects of human culture is more closely related to Eurasia than to sub-Saharan Africa*. Qui trop embrasse mal étreint, et il vaut mieux laisser l'Afrique du Nord aux spécialistes du monde arabe. Pourquoi se limiter à l'Afrique tropicale, car après tout l'Afrique du Nord représente environ un cinquième de la superficie du continent, simplement parce que dans l'esprit de tous, lorsqu'on parle de l'Afrique, c'est bien d'abord de l'Afrique subsaharienne dont il s'agit, et l'idée de Diamond, de la plus grande proximité de l'Afrique du Nord avec le monde méditerranéen, le Proche-Orient et l'Europe, correspond à une réalité évidente. Les peuples du nord de l'Afrique, que les Grecs anciens appelaient « Libyens », se distinguaient des peuples noirs du continent qu'ils appelaient « Éthiopiens », dont l'étymologie signifie « faces brûlées ».

Le fait de retenir l'Afrique subsaharienne permet aussi d'éviter de traiter de l'Égypte antique, qui bien sûr par son extraordinaire richesse et son incroyable durée mérite des ouvrages entiers, des ouvrages à part, et traiter de l'Afrique noire y compris l'Égypte présente l'inconvénient de nécessairement réduire la part consacrée à l'Afrique tropicale. En outre, avec les études de Cheikh Anta Diop, reprises par beaucoup d'autres comme Basil Davidson² (1994) ou Daniel Amara Cissé (1988), sur le fait que l'Égypte pharaonique appartient à l'Afrique noire (comme par exemple la figure et les traits du Sphinx de Gizeh semblent le montrer³), il n'est pas inutile d'éviter toutes les polémiques et controverses à ce sujet⁴, qui feraient aussi dériver l'ouvrage. En bref on peut dire avec Cheikh Anta Diop que bien sûr, la gloire de l'Égypte ancienne est une gloire africaine, que des Africains ont ainsi créé une des civilisations les plus brillantes qui aient jamais vu le jour, qu'ils ont été à l'origine du développement des sciences et

des techniques. Mais qui pourrait en douter ? Les civilisations se font et se défont, aucun peuple n'a un avantage éternel sur les autres, les hommes sont bien sûr tous pareils, tous capables du meilleur et du pire, tous les peuples passant par la grandeur et le déclin. Mais la question n'est pas là : si en effet l'Égypte a été en avance sur le monde entier pendant des millénaires, il n'en reste pas moins que cette avance a été par la suite perdue, et que si les Africains ont contribué à créer cette extraordinaire expérience, l'écart entre l'Afrique subsaharienne et le reste du monde s'est ensuite accentué, pendant les derniers millénaires, au point que l'esclavage puis la colonisation ont été possibles, et c'est cette grande divergence qu'il faut essayer d'expliquer. D'autre part, l'Afrique centrale et l'Afrique australe, et dans une moindre mesure aussi l'Afrique occidentale, sont restées, à l'époque même des pharaons, largement à l'écart de cette civilisation, de même bien sûr que l'Europe ou le Maghreb à la même période. Ainsi, quand Cheikh Anta Diop dit que « L'Antiquité égyptienne est à la culture africaine ce que l'antiquité gréco-romaine est à la culture occidentale », on peut penser que cette influence se limite aux régions au sud de l'Égypte, comme la Nubie et l'Éthiopie, mais qu'elle a peu touché le reste de l'Afrique, occidentale, centrale ou méridionale. Si la culture grecque a marqué de façon définitive la culture de l'Europe occidentale, on voit mal une relation similaire entre l'Égypte et le reste du continent.

Le piège qui consiste à ne pas voir que les divisions géographiques sont l'œuvre d'une convention, d'une invention humaine, et non une réalité éternelle et intangible, peut faire perdre de vue l'essentiel. L'Afrique est un continent parce que les géographes en ont décidé ainsi, de même que l'Europe, qui n'a pourtant aucune séparation claire et évidente avec l'Asie. Pour l'Afrique, c'est plus net, sa masse terrestre est bien séparée de l'Asie par la mer Rouge et le Sinäi, le reste est entouré d'océans. Mais si on y regarde de plus près, la véritable séparation géographique, naturelle, est celle du Sahara, un autre océan. Et l'Afrique du Nord appartient culturellement, historiquement, géographiquement, au monde méditerranéen, et non à l'Afrique noire, et donc a une histoire qui se confond avec celle de l'Europe et du Moyen-Orient, également baignant dans la grande mer quasi fermée qui va des portes d'Hercule au Bosphore et au canal de Suez.

Une autre façon de voir le problème est celle de Giri (1994), qui considère la thèse de Diop selon laquelle l'Égypte était noire, et les Sérères et les Wolofs au Sénégal viendraient de l'Égypte ancienne, depuis la vallée du Nil et le Sahara, les langues étant proches, les croyances religieuses aussi, et qui insiste sur le point suivant, introduisant un doute temporel :

Mais les ancêtres des actuels Sénégalais ont dû quitter la vallée du Nil avant que n'éclose la civilisation égyptienne, si bien que les migrants n'ont emporté avec eux ni l'écriture, ni les monuments de pierre, ni l'art de l'irrigation, ni les bases de la géométrie... Et sans doute n'ont pas rencontré sur leur route les conditions favorables

que leurs cousins ont rencontrées dans la vallée du Nil et qui leur ont permis de bâtir leurs prestigieux empires.

Après l'effondrement de la civilisation de Méroé, au ^{ive} siècle, dû à l'épuisement des sols, il a été soutenu que ses habitants se seraient réfugiés en Afrique de l'Ouest à travers le Sahel et auraient apporté leurs techniques et leur conception de l'État, ce qui aurait été à l'origine des empires et des pratiques de fabrication du fer. Mais aucune trace ne permet de soutenir cette hypothèse, les peuples ouest-africains et les Bantous ont innové et créé leur civilisation sans l'apport de la culture égyptienne ou influencée par l'Égypte ancienne, comme la Nubie ou Méroé (Reader, 1999).

Enfin Lugan (2009) rejette la thèse d'une Égypte des pharaons noire, pour diverses raisons parmi lesquelles le fait que les Égyptiens, à la différence des Nubiens, étaient en large majorité blancs, comme l'analyse des momies et des fresques le montre, ainsi que les tests scientifiques d'anthropologie physique.

De toute façon, comme le font remarquer Fage et Olivier (1990), le retard de l'Afrique n'est que relatif. Si on considère les autres continents, comme l'Océanie ou l'Amérique, qui étaient encore au stade paléolithique à l'arrivée des Européens, l'Afrique était peuplée de fermiers maîtrisant la technique du fer et était dotée d'États organisés. Raison pour laquelle elle a résisté plus longtemps à la conquête européenne et finalement à l'implantation européenne, sauf dans le sud du continent. Les peuples d'Australie et d'Amérique, ne connaissant ni l'agriculture ni les métaux :

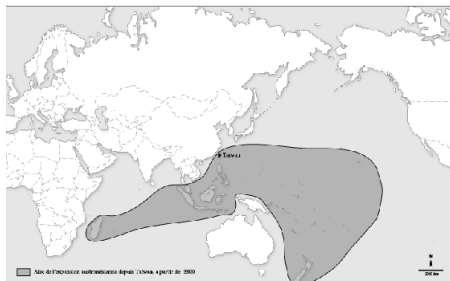
Ainsi, à l'époque historique, le retard de l'Afrique n'a été qu'un retard relatif par rapport au développement humain dans les régions les plus favorisées d'Europe et d'Asie. Aux temps préhistoriques, au moins pendant les longs millénaires du paléolithique ou âge de la pierre ancienne, l'Afrique n'était même pas relativement en retard, elle était à la tête.

Madagascar est également exclu de cette histoire, bien qu'appartenant géographiquement à l'Afrique ; la grande île mérite aussi une étude isolée parce qu'elle relève par bien des traits du monde asiatique et même austronésien. Comme le rappelle Diamond, tout le Pacifique a été colonisé à partir de la Chine, notamment Taïwan, il y a plus de 3 000 ans, jusqu'à Hawaii et l'île de Pâques à l'Est vers 500 de notre ère, la Nouvelle Zélande (cinq siècles plus tard, vers l'an 1000), Madagascar à l'Ouest en 500 également (aujourd'hui, les populations taïwanaises descendantes des premiers Austronésiens conquérants – sans doute les plus grands navigateurs de tous les temps – ne représentent que 2 % du total de l'ancienne Formose, surtout à la suite du fait que les nationalistes battus s'y sont réfugiés après la victoire communiste en 1949).

L'Afrique australe, bien que subtropicale plus que tropicale, et méditerranéenne autour du Cap, sera par contre incluse dans cette histoire, car ses caractéristiques et son histoire la font appartenir pleinement à

l'Afrique noire. On voit sur les cartes que l'Afrique se situe essentiellement sous les tropiques (environ 80 % de sa superficie) ; c'est le continent qui est le plus centré sur l'équateur, lequel passe juste en son milieu.

Carte 1. Aire de l'expansion austronésienne, à partir de Taïwan en - 3500

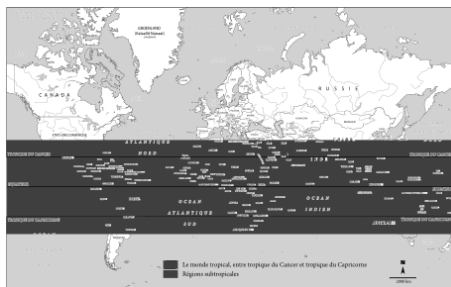


Le découpage chronologique enfin est différent du découpage traditionnel de l'historiographie occidentale, préhistoire (paléolithique, néolithique) et histoire (Antiquité, Moyen Âge, Temps modernes, Époque contemporaine) ; on pourra s'y référer car il a l'avantage d'offrir des segments longs du passé clairs à l'esprit, avec des dates et des époques bien définies, mais ce découpage ne s'adapte pas toujours facilement à l'histoire africaine : « Aucun auteur n'a encore réussi à fournir un schéma universellement accepté, applicable au sous-continent dans son ensemble. » (Gann et Duignan, 2000) Pour Ph. Curtin et son équipe, dans son *African History* (1995) : *"The old sequence of ancient, medieval, and modern is obvious nonsense for Africa."* L'auteur ajoute que l'expression « Moyen Âge » pour l'Afrique (*Middle Age* en anglais) n'a pas de sens, parce qu'en Afrique cette période n'est pas un milieu entre deux époques précises, comme entre l'Antiquité et les Temps modernes en Europe, et que donc « les historiens de l'Afrique manquent encore de termes acceptés généralement pour désigner différentes époques ». Il propose de se référer aux découpages étrangers à l'Afrique, avec *l'âge islamique* (de 750 à 1750 environ), millénaire pendant lequel l'islam est « la plus créative de toutes les civilisations », le meilleur héritier de la Grèce, de Rome et de la Perse, au centre des échanges mondiaux. La seconde période est celle de l'âge européen, après 1750, quoiqu'il serait peut-être plus judicieux de le faire commencer au ^{xve} siècle avec les grandes avancées maritimes du Portugal et de l'Espagne.

Davidson (1965, 1978) suggère d'appeler la période du premier millénaire de notre ère *Early Iron Age* (« Âge du fer initial »), commençant en fait en - 400 avec Méroé et allant jusqu'à l'an 1000, et celle suivant 1300, « Âge du fer établi » (*Mature Iron Age*), caractérisé par un art raffiné, une agriculture évoluée, des techniques minières élaborées (or, cuivre, étain et fer), débouchant sur les premières entités politiques en Afrique de l'Ouest (Ghana et Kanem-Bornou). Entre les deux, de 1000 à 1300, il distingue une

« Période intermédiaire », et après le *Mature Iron Age*, aux alentours de 1600, un « Âge de transition », menant à la période de la Traite puis de la colonisation.

Carte 2. Le monde tropical, entre tropique du Cancer (nord) et tropique du Capricorne (sud)



Mais on a affaire à un immense continent, avec des évolutions bien différentes dans ses parties ; l'Afrique occidentale n'a pas la même histoire que l'Afrique australe ou centrale, ou encore que l'Éthiopie. De plus, le morcellement est extrême : on compte par exemple plus de 1 500 langues et les groupes ethniques sont encore plus nombreux, ce qui fait qu'aucune histoire de l'Afrique ne peut être complète. On commencera cependant par la préhistoire avant l'arrivée de l'agriculture, ensuite la période néolithique à la fin de la préhistoire, puis la constitution d'États organisés, avant d'aborder les siècles de traite, la colonisation, et enfin l'évolution depuis 1960 et les Indépendances.

Chapitre 1

Africa

*Ex Africa semper aliquid novi*⁵.

Étudier l'évolution de l'Afrique, c'est se plonger dans une histoire à la fois glorieuse et tragique ; tragique lorsqu'on considère des siècles de traite, de guerres, de domination, de génocides et de massacres, la pauvreté et le retard récent, mais aussi glorieuse si on reprend depuis le début et l'apparition des premiers hominidés. Les innovations les plus éloignées qui ont fait de l'homme ce qu'il est et qui expliquent sa place actuelle sur la planète, pour le meilleur et pour le pire, ont eu lieu ici, les migrations humaines les plus extraordinaires également, la capacité d'adaptation au choc brutal des civilisations, la résilience des esclaves transportés dans un autre monde, le renouveau économique actuel, depuis une vingtaine d'années, enfin, tout cela favorise l'optimisme.

Reprenons depuis le début... Il y a 5 millions d'années apparaissent les premiers hominidés ; tout laisse à penser que c'est sur le continent africain, même si de nombreux points obscurs subsistent. L'histoire est d'autant mieux connue évidemment qu'on aborde des périodes moins éloignées, mais le travail des préhistoriens, réduits le plus souvent à des conjectures, dans un brouillard quasi complet, ne laisse pas d'étonner : nous ignorons presque tout en réalité de nos origines.

La première « innovation » est la station debout, qui libère les membres antérieurs pour d'autres tâches que le déplacement, elle apparaît avec ces hominidés, en Afrique. Chétifs face aux prédateurs, peu rapides pour les éviter, ils vont néanmoins développer des qualités extraordinaires qui compenseront ces faiblesses : le fait de communiquer oralement, le fait de coopérer systématiquement dans le groupe, et finalement bien sûr la capacité de fabriquer et d'utiliser des outils. Sur des millions d'années, le cerveau s'est développé, a augmenté en taille et en capacité, pour donner vers - 200 000 ans, celui de l'homo sapiens, toujours sur le continent africain, peu à peu occupé, colonisé, dans toute son étendue, jusqu'aux déserts et aux grandes forêts, et essaimer à l'extérieur, vers l'Asie et l'Europe. L'agriculture ensuite y est découverte de façon autonome, comme en Chine, après cependant le début de la révolution néolithique,

probablement en Anatolie. Le travail du fer vient ensuite, transmis depuis le Croissant fertile à partir du ^{viii} siècle avant notre ère, facilitant avec les houes, armées d'un soc métallique, l'activité agricole, et également bien sûr rendant les armes plus efficaces contre les prédateurs, et hélas aussi contre les autres groupes. Les échanges se multiplient dans un vaste réseau qui couvre le continent, et hors du continent, vers la Méditerranée, la mer Rouge et l'océan Indien, sur toutes sortes de biens, nourriture, produits primaires (sel, or, ivoire) et biens artisanaux, et celui qui porte sur les hommes, les esclaves, qui se développe aussi de façon autonome en Afrique. Les grandes religions arrivent également très tôt, le judaïsme tout d'abord, en Éthiopie, puis le christianisme, dans les premiers temps, depuis l'Égypte, puis l'islam à travers le Sahara et l'océan Indien, et enfin à nouveau le christianisme, avec les explorations et la colonisation. Des entités politiques se forment, royaumes et empires, à côté de la multitude de chefferies et de tribus.

Géographie humaine et physique du continent

Patrick Manning, grand spécialiste de l'histoire africaine, fait une synthèse magistrale (2005) des aspects géographiques du continent, depuis les hauts plateaux autour du Rwanda vers le Sahel, en passant par l'Afrique centrale, on peut le citer in extenso :

Les terres de l'Afrique occidentale et centrale s'étendent sur trois grandes bandes d'ouest en est. La savane du nord est la plus vaste et la plus peuplée de ces bandes. La forêt équatoriale se trouve à cheval sur l'équateur dans le bassin du Congo, et des zones de forêt moins importantes s'étendent le long de la côte de l'Afrique de l'Ouest du Nigeria à la Guinée Bissau. La zone de savane au sud couvre la moitié sud du Congo Brazzaville et du Congo Kinshasa et va jusqu'aux voisins angolais et zambien. En plus, les hauts-plateaux du Rwanda, du Burundi et de la région du Kivu du Congo représentent une zone réduite, mais densément peuplée, de collines fertiles et arrosées régulièrement. En 1880, la totalité de ces terres supportaient environ 50 millions d'habitants, presque tous dans des communautés rurales, et en 1500 cette population devait être à peine plus faible. Environ 30 millions vivaient dans la savane du nord, quelque 8 millions dans celle du sud, et 13 millions dans les zones forestières. Ces grands paysages, et les nombreuses variations qu'ils contiennent, reflétaient et conditionnaient les pluies, la température, la végétation, la vie animale, et surtout les formes d'habitat humain propres à chacune.

La savane du nord, une vaste étendue de pâturages avec des arbres parsemés dans les vallées des cours d'eau et les zones plus humides est bordée au nord par le désert du Sahara et au sud par la forêt dense. Cette large savane est couverte de sols fertiles, mais la plupart des cultures doivent être faites pendant la courte saison des pluies estivales. La savane s'étend sur 3 000 km du Sénégal au lac Tchad, au centre du continent, et encore 3 000 km jusqu'à la mer Rouge. La bordure avec le Sahara, ou Sahel (mot arabe voulant dire côte, puisqu'on peut voir le Sahara comme une mer de sable), se caractérise par une herbe courte et des pluies variables. Dans les bonnes

années, on peut y cultiver, dans d'autres elles servent à l'élevage, dans les moins bonnes elles doivent être abandonnées.

La savane du nord est souvent appelée Soudan, du mot arabe « Terre des Noirs ». Le Soudan est divisé par convention en trois sections, le Soudan occidental (les vallées du Sénégal et du Niger), le Soudan central (le bas Niger et le bassin du lac Tchad), et le Soudan oriental (la vallée moyenne du Nil). L'essentiel du Soudan central et de l'ouest est parcouru par le fleuve Niger, qui prend sa source dans les montagnes du Fouta-Djalon en Guinée, se dirige vers le nord-est et le bord du désert à Tombouctou, puis tourne vers le sud-est dans une grande courbe. De cette courbe, le fleuve coule à travers la savane vers la côte, où, après être passé dans la forêt, décharge ses eaux dans un labyrinthe de criques dans les baies du Bénin et du Biafra. Plus à l'est, en plein centre du continent, le fleuve Chari part de la frange nord de la forêt et coule paisiblement au nord vers le bassin enclavé du lac Tchad. Salé et peu profond, après des millions d'années à recevoir les eaux du fleuve, le lac contient toujours une faune abondante de poissons.

Chaque année, les pluies d'été ramènent la vie dans la savane. Les fermiers, armés de houes, préparent les champs et plantent le millet et le sorgho. Après deux mois de germination, les tiges de millet atteignent deux mètres de haut. Ces cultures et d'autres couvrent le paysage d'un tapis de verdure. Mais après les récoltes de septembre et la fin des pluies en octobre, la savane revient aux brun, gris et or qui dominent ses couleurs pendant l'essentiel de l'année. En un sens, les fermiers du Sénégal et de la savane allant vers l'est répètent le cycle annuel qui a continué pendant des milliers d'années depuis la domestication du millet. Mais les pluies n'ont pas toujours été régulières, et ont été absentes trop souvent. Les agriculteurs préoyaient en conséquence et construisaient des greniers dont les structures coniques forment l'aspect dominant de l'architecture locale.

La forêt, qui s'étale le long de la côte ouest-africaine de la Guinée Bissau au Cameroun, sur une largeur de 100 km au plus, pénètre de près de 1 000 km en Afrique centrale, et vers l'est sur 2 000 km de l'Atlantique aux plateaux du Kivu et de l'Ouganda.

La partie occidentale de la forêt équatoriale est parcourue par le fleuve Ogowé qui atteint l'Atlantique au Gabon. L'essentiel de la forêt équatoriale est drainée par le fleuve Congo et ses affluents : l'Oubangui au nord, le Luababa et le Lomani à l'est. Le Congo coule dans un grand arc de cercle à travers la forêt et émerge dans la savane du sud avant de se déverser dans l'océan. Son niveau change selon un schéma complexe dépendant des pluies au nord et au sud de l'équateur. Les zones forestières ont deux saisons des pluies chaque année, avec des pluies fortes à la fin du printemps et des pluies plus légères à la fin de l'été. Au sud de l'équateur, les pluies de printemps commencent en octobre et celles d'été en février. Malgré l'abondant et dense feuillage des forêts pluviales, les sols sont pauvres et faibles en substances nutritives. Gagner sa vie sur ces terres demandait des agriculteurs capables de planifier et de travailler de façon acharnée.

Les récoltes variaient largement, au sein des régions de forêt. Plus à l'ouest, de la Guinée Bissau à la Côte d'Ivoire, la principale culture était le riz. Non pas le riz paddy asiatique, mais un riz originaire de l'Afrique de l'Ouest dépendant des pluies. Plus à l'est, le long de la côte de la Côte d'Ivoire au Cameroun, la principale culture était celle des ignames. Encore plus à l'est, les peuples de la forêt, dans les bassins du Congo et de l'Ogowé, reposaient principalement sur les bananes et les plantains. Les fermiers de la zone forestière cultivaient aussi une variété d'autres plantes et ils élevaient des animaux domestiques, comme de la volaille, des chèvres et des moutons. L'embouchure du Congo se trouve dans la savane du sud, une étendue de prairie allant des limites sud de la forêt équatoriale vers quelque cinq degrés de latitude au sud vers le désert de Namibie et vers les Grands Lacs à l'est. À l'ouest, le bas Congo est

alimenté par les rivières Kuasaï et Kwango. À l'est, la rivière Luapala coule vers le nord à travers la savane et se jette dans le haut Congo. À la limite sud de l'Angola, le fleuve Kwanza vient des hauts plateaux et s'écoule vers l'ouest dans l'Atlantique. Les peuples cultivateurs de millet de la savane élevaient aussi du bétail, comme en Afrique de l'Est.

Il y a 200 millions d'années, les continents formaient un tout imbriqué, un ensemble appelé *Pangea* (« toutes les terres »), puis deux parties se sont séparées, *Laurasia* au Nord, formant plus tard, vers – 65 M d'années l'Amérique du Nord et l'Eurasie, et le *Gondwana* au Sud, avec l'Afrique et l'Amérique du Sud imbriquées, l'Inde, l'Océanie et l'Antarctique à l'Est. Les caractéristiques géologiques de l'Afrique, au centre de cette formation, expliquent les immenses richesses minières du continent, notamment en Afrique australe autour du BIC (*Bushveld Igneous Complex*) dans le Transvaal (or, diamants, fer, platine, chrome, cuivre, nickel, étain, titane, vanadium, etc.), avec des réserves considérables, qu'on estime à plus de 3 milliards de tonnes, assez pour alimenter la consommation de la planète pendant 1 000 ans (Reader, 1999).

Selon la division classique en cinq continents, en omettant l'Antarctique qui est inhabitée, l'Afrique est le troisième continent le plus vaste avec 30 millions de km², soit 22 % du total planétaire, trois fois l'Europe et 1,7 fois l'Amérique du Sud. L'Asie vient en tête avec 44 M de km² (33 %), et 54 M si on lui adjoint l'Europe (10 M) soit 40 % des terres émergées hors Antarctique pour l'Eurasie. L'Amérique représente 42 M soit 31 % (Nord : 18 % et Sud : 13 %) ; l'Océanie enfin avec 9 millions de km² représente 7 %. Les terres émergées représentent un peu moins d'un tiers de la surface totale de la planète. On sait que la projection classique Mercator donne une sous-évaluation de l'Afrique en termes de taille, du fait de sa position centrale (autour de l'Équateur), avec par exemple un Groenland paraissant presque aussi vaste. La projection Gall-Peters donne une vision plus proche de la réalité.

L'Afrique de l'intérieur commence à susciter l'intérêt général des Européens au ^{xviii}e siècle, qui n'en connaissaient rien jusque-là. La recherche des sources du Nil notamment reprend⁷ à cette époque lorsque James Bruce, un Écossais, passe trois ans à la cour d'Éthiopie et visite une source à l'origine du Nil bleu, 150 ans après un jésuite espagnol, Pedro Paez, en 1615, à l'époque où l'ordre s'efforçait de convertir le pays au catholicisme. Celui-ci s'exclame : « Je suis monté là, j'ai vu avec le plus grand bonheur ce que ni Cyrus, le roi des Perses, ni Cambyse, ni Alexandre le Grand, ni le fameux Jules César, n'avaient pu découvrir ! » (cité par Meredith, 2014). Jonathan Swift ironise alors sur l'art des cartographes, visant à masquer leur ignorance (*ibid.*) :

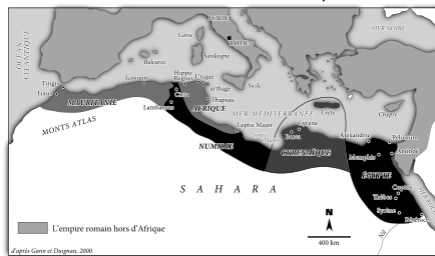
Ainsi les géographes, sur les cartes de l'Afrique
Remplissent les vides avec des dessins fantaisistes
Et à la place de collines inhabitables
Mettent des éléphants par manque de villes⁸.

L'Afrique est le plus grand continent après l'Asie (si l'on divise l'Amérique en deux continents), le plus central sur la planète, allant de l'hémisphère sud à l'hémisphère nord, entre l'Asie et l'Amérique du Sud, l'Amérique du Nord et l'Océanie, l'Europe et l'Antarctique. Le plus chaud, avec un climat tropical ou équatorial (et méditerranéen aux extrémités nord et sud). Les déserts occupent 40 % de la superficie de l'Afrique, la forêt humide 8 %. La végétation dominante est la savane, sur des plateaux dont l'altitude moyenne est de 900 m, ce qui donne un climat plus frais que celui qui correspondrait à la latitude. Mais le climat chaud entraîne la prolifération des insectes nuisibles aux cultures ainsi que des bactéries néfastes, les deux étant moins nocifs dans les pays dotés d'un hiver froid (cf. *infra*). Le sol est moins fertile également du fait de la décomposition rapide des végétaux, sans accumulation d'une couche d'humus.

Les noms de l'Afrique

Le nom du continent viendrait du terme même utilisé par les Romains pour désigner leur province de l'autre côté de la mer, après la destruction de Carthage en - 146, dans la Tunisie actuelle, d'après le mot *Afer* (pl. *Afri*) qui désignait les Carthaginois ou un peuple local. D'autres provinces romaines en Afrique, plus vastes encore, l'entouraient (Mauritanie, Numidie, Cyrénaïque et Égypte, voir carte 3). Le mot latin *Africa* sera repris plus tard en arabe : *Ifriqiya*. D'autres termes ont été utilisés pour les régions au sud du Sahara, comme *Libye* par les Grecs, qui désignait toutes les grandes terres au sud-ouest de leur pays, puis, beaucoup plus tard, *Soudan* ou *Guinée*. Le premier mot vient de l'arabe *Bilad al Sudan* qui signifie le pays des Noirs, tandis que le second vient du berbère *Akal n Iguaniwen*, ayant le même sens. Guinée a été repris par les navigateurs portugais, arrivant de l'Ouest, et il a plutôt servi à désigner l'Afrique occidentale au sud du Soudan, qu'on appelle plutôt aujourd'hui Sahel. Le mot *Éthiopie*, qui désignait toute l'Afrique orientale au sud de l'Égypte, signifiait également en grec pays des hommes à la peau sombre, ou brûlée. Plus au sud, l'Afrique orientale est appelée *Azanie* dans *Le Périple de la mer Érythrée*, un guide grec de navigation dans la mer Rouge et l'océan Indien du premier siècle de notre ère. Enfin le terme *Zanj*, ou *Zingium* dans sa version latinisée, qui désignait l'Afrique orientale, vient également de l'arabe et a le même sens, pays des hommes noirs. Ainsi l'Afrique aurait pu s'appeler Libye, ou Azanie, ou Guinée, ou Soudan, ou Éthiopie, ou Zingie, si les caprices de l'évolution des mots en avaient décidé autrement.

Carte 3. Provinces romaines d'Afrique



Démographie

Selon une étude de la FAO de 1991, seulement 22 % des terres susceptibles d'être cultivées en Afrique le sont effectivement, à comparer avec une proportion de 92 % en Asie. Le continent est encore sous-peuplé malgré l'explosion démographique depuis 1950. La densité en Afrique est de 34 habitants au km² (2013) contre 96 en Asie et 59 en Europe, elle est plus proche de celle du Nouveau Monde (22). Ce n'est qu'en 1975 qu'elle a atteint le niveau de l'Europe en 1500. En 1900, elle était de 4 % en Afrique, contre 118 au Japon et 46 en Chine (Fukuyama, 2014).

Les démographes ont calculé, en estimant le passé grâce aux données de 1930-1935, que la population de l'Afrique subsaharienne en 1500 était d'environ 47 millions. En 1750, l'Afrique aurait compté 80 millions d'habitants, ainsi répartis : 26 millions en Afrique de l'Ouest, 10 en Afrique centrale, 3,5 en Afrique australe et 32,5 en Afrique de l'Est. On atteignait 165 millions en 1935, et la majorité vivait dans de petits villages et communautés. En 1945, le chiffre était de 250 millions d'habitants. Il n'y avait à cette date pour l'ensemble du continent que 49 villes dont la population dépassait 100 000 habitants, dont 25 étaient en Afrique du Nord, 11 en Afrique du Sud et 4 au Nigeria, soit 13 pour l'Afrique noire (Reader, 1999).

Le nombre de villes était très réduit avant l'arrivée des Européens, on avait affaire essentiellement à de petites communautés, l'exception étant l'Afrique de l'Ouest et ses empires, avec des cités comme Gao, Djenné, Koumbi Saleh ou Tombouctou, et aussi le Grand Zimbabwe en Afrique australe. En Éthiopie par exemple, pourtant l'État le plus ancien et le plus solide en Afrique noire, un voyageur portugais au ^{xvie} siècle, le père Francisco Alvares, note : « Dans tout le pays, il n'y a aucune ville qui dépasse 1 600 foyers, et de celles-ci, il y a peu, et il n'y a pas de villes fortifiées ni de châteaux, mais des villages sans fin. » (cité par Reader, 1999)

On estime la population africaine au moment de la sortie d'*homo sapiens* du continent (voir détails ch. 2), il y a environ 100 000 ans, à un million d'habitants, vivant bien sûr de chasse, de cueillette et de pêche. Au début de notre ère, à l'apogée de l'empire romain, au ^{ier} siècle, la population de l'Afrique serait passée à 20 millions, dont plus de la moitié dans la zone

en Afrique occidentale, avec la coupure nord/sud dans nombre de pays comme la Côte d'Ivoire, le Ghana, le Togo, le Bénin ou le Nigeria, réside dans cette explication (Goody, 1971).

La bilharziose touche également l'Afrique tropicale, à partir de l'eau affectée et consommée, ou simplement par contact, avec les humains ; il s'agit d'une maladie chronique et de longue durée qui provoque également l'anémie et l'apathie, avec un cycle vicieux : moins de nourriture produite, anémie accrue, faiblesse de l'organisme et baisse encore plus grande des capacités. Les parasites intestinaux (ankylostomose) sont une autre menace courante, des vers d'un cm de long, par centaines ou milliers, peuvent pénétrer l'organisme, loger dans l'intestin, et provoquer anémie et mort. Le paludisme (malaria) transmis par la femelle de certains moustiques (anophèles) provoque la fièvre et l'affaiblissement de l'organisme et se présente sous des formes plus ou moins graves, allant jusqu'à la mort. La plupart des cas sont cependant endémiques, avec une accoutumance de l'organisme, une résistance développée depuis l'enfance. 80 % des cas de paludisme sur la planète se trouvent en Afrique subsaharienne et il s'agit toujours de la première cause de mortalité. Jeffrey Sachs dans une étude sur les conséquences économiques du paludisme a montré que la maladie à elle seule réduisait de plus de 1 % le taux de croissance par tête¹⁰.

La lèpre est encore présente, la filariose, l'éléphantiasis, l'onchocercose, la drépanocytose, la fièvre jaune également. Toutes ces infections se sont développées avec l'extension de l'agriculture et de l'élevage, les animaux étant des vecteurs privilégiés de la transmission (exemples de la rougeole, la variole, la vaccine, la grippe), tandis que les regroupements humains dans des villages facilitaient également la propagation, à la différence des obstacles présentés par les populations clairsemées et nomades de chasseurs/cueilleurs. Une raison supplémentaire est que les communautés établies restaient au contact de leurs propres déjections et déchets, facilitant ainsi la transmission des infections, au lieu de se déplacer constamment comme les nomades (McNeill et McNeill, 2003).

Les maladies étaient endémiques à l'époque précoloniale, le paludisme, la lèpre, les maladies de la peau comme le pian, les ulcères, les parasites intestinaux, la syphilis, la variole, la peste... Tout cela aggravé dans les périodes de disettes, rendant les organismes plus fragiles. L'inoculation contre la variole, comme en Europe avant l'invention de la vaccination par Jenner en 1796, est pratiquée, importée par les Arabes, ou plus tard les Portugais. Mais les Européens apportent aussi leurs maladies, comme le typhus au Cap au ^{xviii} siècle, la tuberculose, et des maladies vénériennes.

L'espérance de vie moyenne à l'époque précoloniale est estimée en Afrique à environ 20 ans, la même, selon Iliffe (1995), que dans l'Empire romain à son apogée. La mortalité infantile (< 1 an) était d'un enfant sur trois, et juvénile (1 à 5 ans) encore plus élevée. La croissance de la population était faible, d'environ 0,2 % par an, à comparer aux 2,7 %

actuellement.

Agriculture

À la différence des pays industrialisés où les activités agricoles représentent moins de 5 % de l'emploi, en Afrique la majeure partie de la population vit de l'agriculture, souvent plus des trois quarts¹¹ (90 % au Burundi ou au Rwanda par exemple dans les années 2000, 92 % au Burkina, 87 % au Niger, plus de 80 % en Éthiopie et en Guinée, 79 % au Mali et plus de 70 % au Sénégal, au Kenya, en Tanzanie, plus de 60 % en Ouganda, en Zambie, au Zimbabwe en Centrafrique et au Congo, etc.). L'Afrique du Sud avec son économie diversifiée et l'importance de ses activités minières, rejoint les pays développés avec seulement 5 %. Une agriculture très variée selon les régions, avec un modèle courant de terres abondantes et de capital et de main-d'œuvre rares, et la pratique de l'agriculture sur brûlis, avec déplacement des zones cultivées, et où les terres mettent une quinzaine d'années (en moyenne, mais selon la fertilité plus ou moins grande des lieux, cela peut aller de 1 an à 25 ans) avant de retrouver leur fertilité. Il s'agit donc d'une économie semi-sédentaire. Ce n'est pas le cas partout ; il y a aussi, par exemple dans les vallées du Sénégal ou du Niger, des cultures permanentes, de riz en particulier, et également dans la culture des bananes plantains en Afrique de l'Est.

La propriété de la terre, comme elle existe en Europe par exemple, est peu répandue dans l'Afrique traditionnelle, car la terre est abondante et le travail agricole, souvent à la limite de la subsistance, apporte une faible valeur ajoutée. Les fermiers possèdent leurs outils et leurs armes, leurs récoltes aussi, mais la terre appartient de façon collective au groupe, au lignage, elle peut être attribuée à telle ou telle famille par le chef de la communauté, avec des règles qui varient évidemment considérablement d'un peuple à l'autre, d'une région à l'autre. Hopkins (1973) insiste sur un point important pour l'Afrique de l'Ouest, à savoir que lorsque le facteur de production rare est le travail, et non la terre, ce sont les droits sur le travail qui doivent être spécifiés. L'auteur ajoute qu'il existait aussi des lots appropriés par les familles, et que même si l'essentiel des terres était propriété collective, cela ne signifie pas un obstacle à la production ou au progrès :

Dans des systèmes de culture extensive, comme la culture itinérante et de jachère, il était important pour le fermier d'avoir des droits sur une zone précise, mais la propriété effective de lots déterminés, destinés à rester en jachère de nombreuses années, n'avait pas une grande utilité. Les droits usufruitiers étaient par contre cruciaux, et ils étaient clairement définis et pouvaient être hérités¹². ... Le marché de la terre facteur de production existait en Afrique, bien que très limité. La raison de cette limitation ne tient pas à des traditions non économiques, mais au fait que la terre était trop abondante pour acquérir une valeur de marché.

Lorsque la densité s'accroît on peut avoir un certain type d'appropriation des terres, c'est le cas par exemple des zones rizicoles ou des vallées inondables du Sénégal et du Niger (Giri, 1994). Mais la norme est l'absence de droits de propriété.

Selon la théorie des biens communs (résumée par l'expression *Tragedy of the commons*¹³), le risque de l'absence de droits de propriété serait la surexploitation des ressources et leur épuisement, comme dans le cas des zones de pêche, de l'air pur, ou de l'*open field* en Angleterre aux Temps Modernes. L'attribution de droits de propriété bien délimités permettrait au contraire de gérer plus efficacement les ressources et favoriserait la croissance, la théorie économique des droits de propriété fait d'ailleurs de leur extension et généralisation une cause majeure de la montée de l'Europe à la même époque¹⁴. Cependant, l'opposition est trop simple entre d'un côté l'épuisement des ressources et de l'autre l'efficacité économique. La réalité est beaucoup plus complexe, de même que la variété des systèmes d'appropriation.

Les droits sur la terre peuvent très bien être des droits d'utilisation, et non de propriété. En Chine par exemple, on est passé avec les réformes de 1979 d'une appropriation collective et de fermes d'État, à une autonomie paysanne, des décisions individuelles libres, le droit d'exploiter la terre, sans pour cela établir la propriété privée. En Afrique, la terre appartient non seulement à la collectivité, mais aussi à tous les ancêtres et aux générations à venir : « Je conçois la terre comme appartenant à une vaste famille dont beaucoup de membres sont morts, une petite partie est vivante, et des membres innombrables à naître » (chef nigérian, cité par Fukuyama, 2011). La terre appartient à la communauté qui donne accès aux droits de cultiver, de chasser ou de pêcher, mais cela n'implique pas une gestion collective, chaque famille peut se voir attribuer son propre lot et l'exploiter librement. Ainsi le niveau de propriété permettant une exploitation efficace n'est pas forcément celui de l'individu ou de la famille, il peut être celui de la communauté. Comme le dit Fukuyama (2011) :

L'incapacité des individus à l'intérieur du groupe de parenté (kin) à posséder complètement la terre, ou à la vendre, ne signifie pas nécessairement qu'ils la négligent ou la traitent de façon irresponsable. Les droits de propriété dans les sociétés tribales sont extrêmement bien spécifiés, même si cette spécification n'est ni formelle ni légale. Le fait que la propriété possédée par le groupe est bien ou mal entretenue n'est pas le résultat de la propriété communautaire elle-même, mais plutôt de la cohésion interne de la tribu. ... Il en va de même pour les peuples d'éleveurs. Chez les Nuers par exemple, le fait que les droits sur la terre ne sont pas pleinement privés n'entraîne pas inévitablement une surexploitation des terres. Chez les Turkanas et les Maasaïs au Kenya, ou les Peuls en Afrique de l'Ouest, des systèmes de partage ont été mis au point permettant d'exclure les étrangers.

La densité de population est faible jusqu'au ^{xxe}, on estime qu'au début du siècle, elle devait être équivalente à celle de l'Europe un millénaire plus tôt.

Ce faible peuplement pendant des millénaires, face à un continent immense, explique les pratiques d'une agriculture et d'un élevage extensifs. En même temps, la possibilité d'échanges de marché est limitée, du fait même de cette faible densité, le marché implique la présence de nombreux agents, acheteurs et vendeurs, concentrés dans le même espace, et ne peut se développer autrement. Ainsi, avec un maigre surplus, dû à une agriculture extensive peu productive, peu d'échanges car pas de relations de marché étendues, on a un schéma qui s'entretient de lui-même à des niveaux de production limitée. Il y a bien sûr des exceptions, notamment dans les zones de pêche importante, comme le delta intérieur du Niger, le lac Tchad, le lac Victoria, et toutes les régions de pêche intense dans l'océan, notamment dans les courants froids le long des côtes du Sénégal, car les pêcheurs servent d'intermédiaires, échangent leurs prises, favorisent la spécialisation.

Les conditions du travail agricole sont plus difficiles en Afrique, du fait du climat tropical. Il n'y a pas d'hiver pour éliminer les parasites, tant végétaux qu'animaux (insectes, etc.). Les terres doivent être entretenues en permanence, ainsi les mauvaises herbes se reproduisent et envahissent les champs à une vitesse extraordinaire : « Un paysan africain consacre 54 % de son temps au travail fastidieux consistant à les arracher, une proportion plus élevée que n'importe où dans le monde. » (Reader, 1999)

Le travail agricole se fait avec une houe ou un bâton, la charrue n'est pas utilisée en Afrique subsaharienne, de même que la roue et les animaux de trait (cf. *infra*). Comme les chariots, les charrettes, les poulies, le tour du potier, la brouette, les moulins, à eau ou à vent, autant d'applications de la roue. La raison principale tient à l'isolement là encore, isolement relatif du fait du Sahara, les Arabes ayant eux-mêmes abandonné la roue qu'ils connaissaient pourtant fort bien, pour des raisons économiques, le chameau était plus adapté à des territoires immenses et souvent arides, et ne demandait pas la construction et l'entretien d'infrastructures (Buliet, 1975). En outre, au sud du Sahel, la barrière du tsé-tsé interdisait l'emploi des animaux. Enfin, l'entretien de ceux-ci, dans un monde à la limite de la pénurie alimentaire, aurait exigé des demandes impossibles à satisfaire sur la chaîne de production de nourriture. Il faut également les protéger contre les très nombreux prédateurs, une autre spécificité africaine.

De même l'agriculture est essentiellement une agriculture pluviale, dépendant partout des pluies ; l'agriculture irriguée est l'exception jusqu'à la colonisation. Un autre problème, dans les zones de savane, notamment en Afrique de l'Ouest, est la latérisation des sols, avec l'absence de pluies prolongée :

Quand les pluies ne sont présentes que pendant quelques mois, mal réparties dans l'année, et qu'il fait très chaud, les sols peuvent former une croûte permanente, s'ils sont dégagés de toute végétation dans le but des labours. C'est la latérite, et la latérisation a été plus loin en Afrique de l'Ouest que partout ailleurs dans le monde.

Beaucoup de zones potentiellement fertiles se sont transformées en plaines rocheuses stériles, inutilisables sauf pour un pâturage clairsemé. Et même là où la latérisation n'est pas un danger, le schéma de pluies brutales et de chaleur forte tend à dissoudre et emporter les éléments fertiles des sols. (Curtin, 1995)

Contre l'idée que les fermiers africains n'étaient pas réceptifs à l'innovation (absence de la charrue, roue, irrigation, rotations culturales, engrais, etc.), et que donc leur comportement n'était pas rationnel, il a été souvent répondu que lorsqu'on travaille à la limite de la subsistance, le comportement rationnel est bien de minimiser les risques d'échec, et non de tenter maximiser les rendements. Autrement dit éviter un changement qui pourrait se transformer en désastre (famine) s'il ne convient pas, mais continuer dans les méthodes traditionnelles qui ont fait leurs preuves. C'est une idée bien ancrée parmi les spécialistes, présentée par exemple ici par Austen (1987) :

Les économies africaines étaient organisées principalement pour préserver les moyens de subsistance existants plutôt que d'exploiter toutes les possibilités pour accroître les gains, quand la prise de risque peut se traduire en famine et non une simple baisse des revenus courants ... Les ressources de base de ces sociétés – terre, bétail, travail – ne sont pas réparties par des entrepreneurs individuels ou des marchés, mais par des autorités (souvent collectives), qui sont autant préoccupées par l'effet de leurs décisions sur les liens de parenté que sur la productivité ... Par exemple, la possession du bétail est une prérogative masculine qui donne un avantage en termes de mariage et de famille, et cela passe avant la production ou l'effet sur l'environnement, des caractéristiques sexuelles, sans rapport avec l'efficacité productive. Les innovations, en particulier celles reliant bétail et culture, peuvent être rejetés par les mâles si elles menacent la structure des rôles entre sexes.

La plupart des récoltes sont originaires d'autres continents, montrant là cependant la capacité d'adaptation des agriculteurs africains. On estime que sur 136 types de plantes alimentaires en Afrique, 30 seulement viennent du continent, 60 d'Asie et 46 des Amériques et d'Europe (Gann, Duignan, 2000). Orge et blé viennent du Moyen-Orient ; mangues, oranges et riz, d'Inde et de Chine ; bananes, noix de coco, ignames asiatiques, colocasias, d'Asie du Sud-Est ; avocats, manioc (cassava), maïs, ananas, patates douces, arachide, d'Amérique. Voir la carte 4, qui indique aussi les plantes locales : café, fonio, sorgho, millet, eleusine, ensete, ignames africains, bananes africaines (musa).

De nombreuses traditions peuvent malgré tout s'opposer à l'innovation (Gann et Duignan, 2000) :

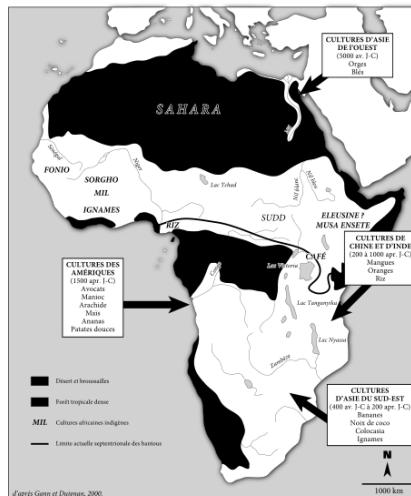
Des croyances pouvaient avoir des conséquences importantes aux plans économique et social. Les sorcières ou les magiciens étaient sujets à des punitions sévères, ils pouvaient être ostracisés, bannis, ou mis à mort. Dans de nombreuses sociétés, de plus, l'homme qui s'élevait par des moyens autres que ceux admis par la coutume était susceptible d'être accusé de magie. Un prêtre portugais du ^{xv}^e siècle, Francisco Monclaro, écrit par exemple, à propos des Bantous d'Afrique du Sud-Est : « Si l'un d'entre eux est plus diligent ou un meilleur cultivateur, et donc atteint une meilleure

récolte de millet et dispose de plus de provisions, ils l'accusent immédiatement et faussement de toutes sortes de crimes, une excuse pour les prendre et s'en nourrir. »

Les auteurs ajoutent que nombre d'expériences en Afrique, le commerce à longue distance, le travail du fer, l'adoption de plantes étrangères et bien d'autres cas montrent le contraire, que les Africains étaient ouverts à l'innovation économique, « mais que le processus d'ajustement était un processus très lent. L'innovation demandait l'accord d'un vaste groupe, ce qui laissait peu de place à l'initiative individuelle. Le conservatisme économique qui caractérisait tant de sociétés, avec bien sûr des exceptions, venait des croyances, de l'éthos religieux, qui mettaient l'accent sur le monde des esprits, les traditions, la morale et les façons traditionnelles d'agir ».

Le débat est développé par Hopkins (1973) dans son ouvrage pionnier sur l'histoire économique de l'Afrique de l'Ouest, qui tranche pour une vision plus conforme à la rationalité économique de type moderne des Africains et le fonctionnement de véritables marchés, quoique comportant des différences avec les économies de marché qui s'installent en Europe au ^{xviii} siècle. Une différence de degré plus que de nature. Et pour comprendre les comportements, il faut rechercher la rationalité des décisions, en tenant compte de tout le contexte et de toutes les conséquences possibles de ces décisions. Toujours avec l'idée qu'il est plus rationnel de continuer avec les traditions, si on est à la limite de la pénurie, car la prise de risque liée à une innovation pourrait entraîner des conséquences catastrophiques.

Carte 4. Origine des plantes cultivées en Afrique



Dans la vision de Karl Polanyi, les économies préindustrielles sont encadrées dans les traditions, où ce qui préside aux échanges est lié aux

rites, comme des cadeaux réciproques parmi les proches ou les parents, plus que des réactions aux prix comme dans la société de marché généralisé, ainsi qu'une redistribution obligatoire mise en place par les autorités et les coutumes. C'est aussi la distinction faite par Max Weber entre la rationalité substantive ou traditionnelle, qui aurait cours dans les sociétés traditionnelles, et la rationalité formelle ou moderne, propre à l'Occident après le ^{xvii}e siècle. Et celle de Ferdinand Tönnies entre les communautés de parentèle (*Gemeinschaft*) et celles tenues entre elles par des contrats (*Gesellschaft*). On aurait en Afrique une sorte de « démocratie de la pauvreté », où des mécanismes de nivellement, comme les prêts forcés sur ceux qui s'élèvent au-dessus du lot, les fêtes où l'on dépense et gaspille, les cadeaux obligatoires, etc., « jouent un rôle crucial pour empêcher l'enrichissement d'individus ou de groupes » (Manning Nash¹⁵). Hopkins encore conteste cette vision en rappelant l'inégalité qui règne dans les empires de l'Ouest africain, l'exploitation des esclaves, ainsi que les différences de classe considérables, selon la consommation et les modes de vie.

Mais la productivité et les rendements sont dans l'ensemble faibles, en comparaison des autres régions du monde, tant pour les cultures que pour l'élevage : « Le bétail africain est en général maigre et la production de lait est réduite, dans l'agriculture sur brûlis les productions à l'hectare sont peu élevées. Et les deux formes de production de nourriture sont rarement intégrées, même quand un fermier possède ses propres bêtes, le fumier n'est en général pas utilisé dans la culture.

Cependant Hopkins sur l'Afrique de l'Ouest (1973) montre qu'il a existé aussi des pratiques agricoles complexes, autres que le « slash & burn shifting cultivation », l'agriculture itinérante sur brûlis. On trouve aussi des pratiques de rotation avec jachère, de l'agriculture mixte, l'exploitation des arbres comme pour la noix de kola, l'huile de palme, ou le beurre de karité, et aussi des cultures permanentes dans les régions à plus forte densité. De même sur l'absence d'utilisation de la charrue et d'animaux de trait, l'auteur rappelle que dans les zones forestières, les animaux ne pouvaient être d'une grande aide du fait des maladies (mouche tsé-tsé), et que de toute façon la charrue était inadaptée au milieu. Pour le Sahel et la savane, la charrue aurait présenté l'inconvénient d'éroder rapidement les sols. Et qu'enfin dans les endroits où elle aurait pu être utilisée, son coût élevé, du fait de la nécessité d'employer des animaux, ne garantissait pas des résultats suffisants, autrement dit le rapport coût/bénéfices était défavorable, et là encore la décision rationnelle était, non pas l'innovation, mais le maintien des méthodes ancestrales, c'est-à-dire la houe ou le bâton fousseur. Même analyse chez Bouda Êtemad¹⁶ :

Dans la zone de savane, la charrue accélère l'érosion des sols. En zone forestière, la mouche tsé-tsé décime les animaux de trait. Partout son coût d'utilisation est souvent supérieur aux gains attendus.

Ces points sont critiqués par Hill (1978) ou Giri (1994), notamment l'érosion accélérée par la charrue. Giri remarque également que l'araire, tirée par des ânes ou des bœufs est utilisée depuis 1500 avant notre ère en Europe du Sud et qu'on n'en trouve pas trace au Sahel.

Sur l'élevage, l'auteur montre également la complémentarité des pratiques, entre peuples de pasteurs comme les Peuls, et agriculteurs du Sahel. La vente de lait et de fumier en échange de grains est une pratique ancestrale en Afrique de l'Ouest. Les animaux fournissaient aussi des peaux, de la laine, et bien sûr de la viande. Mais ces activités restent toujours séparées, les éleveurs ne cultivent pas, les cultivateurs n'élèvent pas, comme le remarque Al Bakri au ^{xie} siècle (cité par Giri, 1994) :

Ils ne savent ni labourer la terre, ni l'ensemencer ; leurs troupeaux forment toute leur richesse, et ils se nourrissent de leur viande et de leur lait ; plusieurs d'entre eux passeraient leur vie sans voir ni manger de pain si les marchands venus des contrées musulmanes ne leur en faisaient goûter ou ne leur donnaient de la farine en cadeau.

Écarts de développement

Pour expliquer les écarts de développement entre l'Afrique et l'Europe, ou plus généralement l'Eurasie, on doit recourir aux explications géographiques, notamment le fait que « l'Afrique subsaharienne, entourée par des déserts et des océans, manque d'une orientation vers les autres continents » (Gann et Duignan, 2000), mais aussi du fait d'une raison plus subtile, présentée par Jared Diamond (1998).

D'une façon générale, selon la thèse de cet auteur, la formation géographique de l'Eurasie sur une extension Est-Ouest, la plus longue du monde¹⁷, a été à l'origine d'une diffusion rapide des plantes cultivées au départ dans le Croissant fertile, du fait que les climats n'étaient pas trop différents, au lieu d'un étagement de climats allant de méditerranéen au nord et au sud en Afrique, avec toutes les variétés, désertiques, semi-désertiques, subtropicales, tropicales, équatoriales, entre les deux. Dans les Amériques et en Afrique, l'extension plutôt Nord/Sud que Est/Ouest, a donc été un obstacle. Les inventions liées à la diffusion de l'agriculture, comme la roue, l'écriture, la métallurgie, les diverses techniques, ainsi que les grands empires, sont aussi caractéristiques de l'Eurasie, et moins des Amériques ou de l'Afrique, ce qui explique les écarts de développement et donc la facilité de la conquête européenne dans l'un et l'autre continent. On peut ajouter à cela, pour l'Afrique, deux éléments. D'abord la désertification du Sahara ; le grand désert a présenté un obstacle à la diffusion vers le sud des pratiques venues de l'Afrique du Nord et du Croissant fertile, un peu comme un autre océan qui l'entourerait, comme l'océan Atlantique et l'océan Indien. D'ailleurs les Arabes considéraient le désert comme un océan, le mot Sahel signifiant rive, bord, côte, l'endroit où cesse le désert et

où on aborde des régions cultivables.

L'Afrique subsaharienne présente une situation unique d'isolement partiel, elle était plus isolée que les marges eurasiatiques, comme la Scandinavie ou l'Asie du Sud-Est, qui ont progressivement adopté les cultures proches, mais elle était moins isolée que les Amériques qui ont développé des cultures uniques, non affectées par les technologies du fer, les animaux domestiques, les maladies, les échanges, les religions et l'alphabétisation, que l'Afrique partageait en partie avec le centre eurasiatique. (Iliffe, 1995)

Et Giri (1994) :

Isolé par la barrière saharienne, le Sahel, et même toute l'Afrique au sud du Sahara, restent à l'écart de cette coupure majeure (le recul du sacré), loin de ce début de désenchantement du monde qui surgit dans l'Antiquité et qui connaîtra ensuite bien des développements. Cela ne peut pas être sans conséquences pour son avenir : le mode de fonctionnement ancestral va rester la règle dans les sociétés sahéliennes et il ne se modifiera que lentement au cours des siècles.

Pour Curtin (1995) :

Exactement comme le Maghreb a les caractères d'une île, avec la mer au nord, à l'est et à l'ouest, et la mer du désert au sud, l'Afrique de l'Ouest est comme une péninsule, attachée à la masse des montagnes camerounaises et s'étendant à l'ouest entre le Sahara et le golfe de Guinée.

Diamond (1998) :

L'Eurasie, en y incluant l'Afrique du Nord, est la plus grande masse terrestre, avec le nombre le plus élevé de sociétés concurrentes. C'est aussi là où l'agriculture est arrivée en premier, dans le Croissant fertile et en Chine. Son principal axe est Est/Ouest, ce qui a permis une diffusion rapide des innovations à la même latitude et avec le même climat, elle n'a pas les barrières écologiques difficiles qui caractérisent les Amériques et l'Afrique, freinant la diffusion des techniques. Grâce à tous ces facteurs, l'Eurasie a été le continent où la technologie a commencé à s'accélérer après le Pléistocène et l'accumulation des techniques a été le plus loin.

L'Afrique est la troisième plus grande masse terrestre, après l'Eurasie et les Amériques, et bien qu'elle ait été plus accessible que ces dernières tout au long de l'histoire, le désert du Sahara reste une barrière écologique majeure séparant le reste de l'Afrique de l'Afrique du Nord et l'Eurasie. Dans les échanges transsahariens entre les empires du Sahel et les Berbères ou Arabes au nord, il fallait de un à trois mois pour effectuer la traversée, dans des conditions très dures, d'oasis en oasis. L'axe Nord/Sud de l'Afrique présente un obstacle supplémentaire à la diffusion des techniques, depuis l'Eurasie, et à l'intérieur de l'Afrique elle-même. Par exemple la poterie est arrivée au Sahel en même temps qu'en Europe, mais elle n'a atteint le sud du continent qu'au premier siècle de notre ère.

L'auteur ajoute à cela l'importance de la population : l'Eurasie avec l'Afrique du Nord représente en nombre d'hommes six fois les Amériques, huit fois l'Afrique et 230 fois l'Océanie, or une population nombreuse, c'est autant plus de chances de compter des innovateurs parmi elle. « Pour résumer, les différences de superficie des continents, la population, la facilité de

diffusion, et la date initiale des pratiques agricoles, tout cela a favorisé l'Eurasie et le démarrage des progrès techniques, qui en plus ont un effet cumulatif, l'une entraînant l'autre, et il n'est pas étonnant qu'en 1492 elle ait bénéficié d'une énorme avance sur les autres continents. »

Un autre argument est celui des mélanges de population, sur un axe Est/Ouest, la mobilité était plus grande, parce qu'on reste dans le même type de climat. En plus le cheval a été domestiqué en Asie, ce qui a accru la mobilité, il est resté inconnu aux Amériques jusqu'à l'arrivée des Espagnols. Et la majeure partie de l'Eurasie est plate et constituée de plaines ouvertes, d'où par exemple la rapidité de la conquête mongole. La mobilité a favorisé la diversité génétique des populations, par l'intermariage, les rendant ainsi plus aptes à défendre leur immunité contre les maladies. En Amérique au contraire, la plus grande homogénéité des génotypes a rendu les populations plus vulnérables à des maladies introduites de l'extérieur, comme l'ont montré tragiquement les conséquences de l'arrivée des Européens.

Mais à l'intérieur de l'Eurasie, pour expliquer l'avance européenne, par rapport à l'Asie, par rapport au monde musulman et à l'Afrique, une autre explication est nécessaire. Elle peut résider dans la géographie, et plus spécifiquement le découpage côtier. L'Afrique a une côte massive, rectiligne, faiblement découpée, avec une barre présentant des difficultés pour la navigation¹⁸. Peu de ports naturels comme Dakar, Freetown, Luanda ou Maputo, d'abris pour les navires, à la différence de l'Europe qui en fourmille. Les différents peuples européens, du fait d'un découpage extraordinaire des côtes et la présence de nombreuses îles, presque toutes et péninsules, en Grèce ou ailleurs, avaient en outre de faibles distances à parcourir en mer pour échanger avec les pays voisins. Par contre, en Afrique, où se tourner, quand on a en face l'immensité de l'océan Atlantique ou celle de l'océan Indien ? La navigation et les échanges ont été ainsi beaucoup plus difficiles à mettre en œuvre, ce qui explique la faible spécialisation, chaque région vivant bien plus en autosuffisance : « Les déplacements par la mer sont limités du fait que l'Afrique présente une faible longueur de côtes découpées en proportion de la surface intérieure du continent. » (Austen, 1987)

L'importance du découpage des côtes a été analysée par Cosandey (2007) avec le concept de *thalassographie articulée*, et permet de compléter l'ouvrage de Diamond sur les principaux axes des continents. Déjà David Livingstone, le célèbre explorateur, avait avancé cette idée dans les années 1850¹⁹ : « La mer, après tout, est la grande civilisatrice des nations. Si l'Afrique, au lieu d'un littoral linéaire uniforme, avait été ébréchée de profondes indentations par l'antique et glorieux océan, combien différent eût été le sort de ses habitants ! »

Jared Diamond reprend cette explication géographique, pour rendre compte de la différence d'évolution de l'Europe mais aussi un aspect

politique, la fragmentation en États, en comparant l'Europe et la Chine. Dans le cas de l'Afrique, la fragmentation politique était évidemment encore bien plus poussée qu'en Europe, ce qui peut expliquer l'avantage de cette dernière.

L'autre leçon qu'on peut tirer de l'histoire concerne le principe de fragmentation optimale. Si vous avez un groupe humain, ce groupe est-il mieux organisé comme une seule grande unité, ou bien comme un certain nombre de petites unités, ou encore fragmenté dans un grand nombre de toutes petites ? On peut observer à cet égard la Chine et l'Europe : pourquoi est-ce que la Chine à la Renaissance recule par rapport à l'Europe dans le domaine technique ?

La Chine était en train de bâtir un ensemble puissant de machines hydrauliques avant la révolution industrielle en Grande-Bretagne, mais l'empereur arrêta les travaux. De la même façon, en Europe, certains princes refusèrent l'éclairage électrique, ou l'imprimerie, ou les armes à feu. Mais parce que l'Europe de la Renaissance était divisée en quelque 2 000 entités politiques, le continent n'a jamais pu être dans la situation où un seul idiot était aux commandes, pour abolir une technique tout entière. Les inventeurs avaient de multiples possibilités, il y avait toujours une rivalité entre les États, et si l'un d'eux adoptait quelque chose de nouveau et d'utile, les autres suivaient. Donc, la vraie question est : pourquoi la Chine a-t-elle toujours été unie, et l'Europe désunie ? Et pourquoi l'est-elle encore aujourd'hui ?

La réponse est dans la géographie. Il suffit de voir une carte de la Chine et une autre de l'Europe. La Chine a une côte régulière, l'Europe une côte découpée, et chaque grande indentation est une péninsule qui est devenue un pays indépendant, et a mené une expérience indépendante dans la construction d'une société : notamment la péninsule grecque, l'Italie, la péninsule Ibérique, le Danemark, la Suède/Norvège. L'Europe possède deux très grandes îles, la Grande-Bretagne et l'Irlande, alors que la Chine n'a pas d'île assez grande pour devenir un pays indépendant, au moins jusqu'à la formation récente de Taïwan. L'Europe est traversée de chaînes montagneuses qui la divisent en différentes régions : les Alpes, les Pyrénées, les Carpathes, tandis que la Chine n'en a pas. En Europe les grands fleuves coulent de façon radiale, le Rhin, le Rhône, le Danube, l'Elbe, ils n'unissent pas le continent. En Chine les deux grands fleuves coulent parallèlement dans des plaines basses, et ont été rapidement reliés par des canaux. Pour toutes ces raisons géographiques, la Chine a été unifiée dès 221 avant notre ère, ce qui n'a jamais été le cas de l'Europe. Auguste n'a pas réussi à le faire, Charlemagne non plus, pas plus que Napoléon ou Hitler. Jusqu'à aujourd'hui, l'Union européenne a des difficultés à unifier le continent ("A talk by Jared Diamond", Edge, 6/6/99).

Sur le dénuement de certains peuples africains, ayant jusqu'au ^{xix}e siècle des modes de vie néolithiques, on peut écouter Basil Davidson (1978), qui rejoint l'explication liée à l'environnement physique, géographique, et ses implacables déterminants :

On peut voir aisément que des peuples comme les Dinka, vivant nus et à la limite de la famine une fois par an, ne fabriquant rien qui dure et n'ayant à transmettre que quelques pièces de bétail, des outils ou des ornements, ne sont pas des peuples ayant échoué dans la capacité à évoluer. Il semble au contraire évident quand on y réfléchit bien que la stabilité même de la vie Dinka n'est que le résultat d'une adaptation réussie à un environnement obstinément hostile, et que n'importe quel autre arrangement, moins prudent et moins ingénieux, aurait conduit à leur destruction.

D'autres aspects géographiques présentent des obstacles au développement. L'est de l'Afrique est par exemple souvent une région de plateaux difficilement joignables depuis la côte. Du fait du relief, on a pu par exemple calculer qu'il était aussi coûteux de transporter une voiture de Djibouti à Addis Abeba, à 2 500 m d'altitude, que de Detroit à Djibouti ! (Gann, Duignan, 2000). Les fleuves de l'Afrique de l'Est aussi sont difficilement navigables, comme le Zambèze, présentant des rapides et des chutes qui empêchent la pénétration depuis la côte. Les pluies violentes peuvent en outre détruire rapidement les moyens de communication comme routes, ponts ou voies ferrées. Le Congo et ses affluents présentent au contraire environ 10 000 km de voies navigables, tandis que le Sénégal, la Gambie et le Niger sont également des moyens de communications importants pour le Sahel.

Échanges, commerce, monnaie

Le troc

Le troc a été longtemps la forme dominante des échanges en Afrique subsaharienne, jusqu'à l'introduction des monnaies marchandises comme le sel, la poudre d'or, les métaux, les coquillages, les morceaux de fer ou de cuivre, ou encore les bandes de tissu, de coton notamment. Le troc a bien sûr l'inconvénient de limiter les échanges et donc la spécialisation et la croissance économique qui en est la conséquence, car il nécessite « la coïncidence de deux volontés (d'échange) », à la différence de la monnaie qui affranchit de cette concomitance : il faut que j'aie besoin du bien dont vous disposez, et qu'en plus vous ayez besoin de celui dont je dispose, et que nous soyons tous deux décidés à les échanger, et qu'en plus leurs valeurs soient les mêmes, ou que nous ayons un nombre suffisant de ces produits pour assurer la possibilité d'un échange équitable, et qu'enfin nous soyons présents tous deux au même endroit au même moment... Cela fait évidemment beaucoup de contraintes ; la monnaie libère, parce qu'elle assure « la rupture du troc ». La rupture du troc en deux échanges différents, qui peuvent avoir lieu à des endroits différents, et à des moments différents, et qui bien sûr ne demandent aucune complémentarité des échangistes, seulement leur volonté d'avoir un peu ou beaucoup d'argent, qu'ils utiliseront comme bon leur semble.

Le troc remplissait cependant des besoins essentiels parmi les communautés voisines ; tel groupe avait un surplus temporaire qu'il pouvait échanger, par exemple les pêcheurs, ou les éleveurs, ou les agriculteurs, dans la plupart des sites de production comme le delta intérieur du Niger, où la collaboration et la spécialisation entre ces groupes contribuaient à la survie de l'ensemble des populations. Pour Reader (1999),

« le troc se pratiquait surtout entre communautés locales, sur des biens essentiels principalement, bien qu'on puisse trouver des marchandises exotiques aussi. On a découvert ainsi dans des sites archéologiques des biens de ce genre, qui montrent que le troc s'étendait parfois au loin, sur des distances couvrant le continent et au-delà, comme dans le cas de ces perles de verre de l'océan Indien et de cauris de l'Atlantique, trouvés au nord du désert du Kalahari, source claire d'un voyage transcontinental ».

Les pêcheurs ont joué un rôle important dans la diffusion des idées et l'extension des échanges, ils ont été les premiers groupes sédentaires, les premiers habitants dans des villages, bien avant l'apparition de l'agriculture. On a trouvé de tels groupements qui remontent à 25 000 ans autour du lac Albert au Congo, également au sud de l'Égypte, remontant à 20 000 ans, et aussi autour du lac Turkana (- 8000) avec des restes de canots évidés, de harpons, de hameçons, de filets, de pagaies, etc. (Vansina, dans Curtin *et alii*, 1995). Les notions de propriété, d'héritage, de division du travail ont aussi probablement accompagné les pratiques de pêche. Plus tard, quand l'agriculture est apparue et s'est étendue, les pêcheurs ont été des commerçants, échangeant leur production le long des fleuves, rivières et lacs, avec les fermiers, servant aussi d'intermédiaires et de colporteurs d'informations, conduisant à la diffusion des idées et jouant un rôle civilisateur.

En Afrique de l'Ouest, dans le bassin du Niger, sur l'axe Djenné-Tombouctou-Gao (environ 800 km), les échanges prenaient la voie fluviale, sur des canoés ou pirogues creusés dans un tronc (pirogue monoxyle, ou *dugout canoe*), le premier type d'embarcation de l'humanité. On a trouvé les restes d'une pirogue de ce type datant de 6 400 ans (- 4400) au nord-est du Nigeria, elle faisait 8 mètres de long et 1 mètre de large. Certaines, jusqu'à une époque récente, faisaient 25 m de long. Il s'agit d'un des plus grands centres du commerce intérieur africain, avant l'ère coloniale, avec des ports fluviaux, des chantiers de construction des pirogues, des centres agricoles, des zones de pêches, des villes, des villages et des échanges actifs. Comme le note Giri (1994) :

Tout le commerce (au Sahel) se fait par portage sur la tête, avec l'appoint d'ânes et de bœufs qui portent des bâts, sans rien qui ressemble à une charrette. Cela limite singulièrement les quantités qui peuvent être transportées. Les seuls axes sur lesquels un transport plus massif est possible sont les fleuves et ce n'est évidemment pas un hasard si les grandes villes commerçantes sont concentrées sur les bords du Niger et, dans une moindre mesure, sur les bords du Sénégal.

L'auteur ajoute qu'il existe tout un commerce de cabotage, par la mer, un commerce côtier, très mal connu, mais qui ne peut avoir eu une ampleur considérable étant donné d'une part les difficultés de navigation sur une mer dure et une côte droite, et d'autre part l'absence de ports maritimes, « comme il s'est créé des ports du désert ».

Les monnaies

Lors des deux derniers millénaires, en Afrique de l'Ouest, les monnaies marchandises se répandent et permettent la multiplication des échanges. Hopkins (1973) constate qu'elles remplissent toutes les fonctions attribuées aux monnaies modernes : « Chacune d'elles fournissait un moyen d'échange, une mesure commune du prix des biens, et une réserve de valeur comme un moyen de réaliser des paiements différés. » L'auteur parle même de banquiers, de prêteurs, de spéculation, de marché des capitaux et donc de taux d'intérêt, et même de marchés à terme...

Le grand optimisme d'Hopkins est cependant tempéré par de nombreux auteurs, tel Giri (1994) qui rappelle la modestie des moyens monétaires au Sahel : « On ne trouve rien qui ressemble aux pièces d'or, d'argent, de cuivre ou de fer qui circulent dans d'autres parties du monde. Rien qui ressemble à la monnaie papier utilisée en Chine à la même époque ou à la monnaie scripturale qui commence à apparaître en Italie vers la fin du Moyen Âge. Ni Mansa Moussa, ni l'Askia Mohammed ne semblent avoir frappé de pièces à leur effigie. »

Les échanges en Afrique sont compliqués aussi du fait de l'absence d'unités monétaires avec des taux de changes établis, mais au contraire de la grande variété des monnaies-marchandises, ayant des valeurs différentes dans les multiples entités politiques (dont le nombre est évalué par John Thornton²⁰ à environ 150 pour l'Afrique atlantique en 1600) : les pièces de tissu, les cauris, les barres de cuivre ou de fer, les manilles de laiton, la poudre d'or, l'huile de palme, etc.

Curtin (1995) rappelle que pendant toute la période de la traite, l'absence de monnaie unifiée et la multiplicité des taux de change impliquent des prix variant d'une région à l'autre et des négociations à chaque fois pour évaluer la valeur des esclaves et des biens échangés en contrepartie. On peut donner les exemples des cauris bien sûr (cf. ch. 6), mais aussi des pièces d'étoffe, « les textiles dits "guinées", les barres de fer, casseroles, bracelets (appelés "manilles") ou fils de cuivre et de laiton, la poudre d'or et les dollars en argent (les thalers de Marie-Thérèse, ou encore les dollars américains, espagnols et d'Amérique latine de valeur approximativement égale) » (O. Pétré-Grenouilleau, 2004).

Le sel

Le rôle du sel a été considérable dans l'extension des échanges, « il occupe la première place dans le commerce sahélien » (Giri, 1994). Et un rôle essentiel dans l'alimentation humaine, « l'addiction la plus précoce... Le narcotique primordial » (Reader, 1999). Il n'est pas seulement utilisé pour conserver les aliments, mais il est nécessaire à l'équilibre physiologique, surtout dans les pays chauds pour compenser la transpiration et éviter la

déshydratation. Et les animaux, le bétail, ont également besoin du sel. Une consommation quotidienne de sel est nécessaire à la survie, spécialement dans les régions où l'alimentation est basée sur les céréales, pauvres en sel, ce qui est le cas du Sahel. L'introduction de l'agriculture, qui s'est traduite par un déplacement de l'alimentation de la viande vers les céréales, a donc accru la nécessité de consommer du sel. Et comme on n'en trouvait que très loin, sa valeur était élevée, dans les cas extrêmes équivalente à l'or, les deux échangés au même poids. Giri note cependant que la norme était plutôt 1 kg de sel contre un gramme ou deux d'or.

Un texte du début du dernier siècle²¹ sur la nécessité du sel est significatif à cet égard :

L'écosse Mungo Park qui, il y a un siècle, explora la région que l'on appelle aujourd'hui la boucle du Niger, avait été frappé de l'avidité des populations nègres, agricoles, pour le sel. Celui-ci leur était apporté péniblement et à un prix très élevé par les caravanes qui le tiraient de la Mauritanie, de la sebkha d'Idgil à mi-chemin entre le Sénégal et le Maroc, ou des gisements de Taodenit, au-dessus de Tombouctou. « À l'intérieur du pays, dit-il, le sel est le régal par excellence. C'est un spectacle curieux pour un Européen de voir un enfant sucer un bâton de sel comme si c'était du sucre... J'ai vu cela maintes fois, quoique, dans la classe pauvre, les habitants soient si économes de cet article de prix, que, lorsqu'on dit de quelqu'un qu'il mange du sel à ses repas, on veut désigner par là un homme riche... J'ai ressenti vivement la rareté de ce produit de la nature. Une alimentation végétale éveille une envie de sel si ardente qu'on ne peut la décrire. » C'est là un aveu précieux. On peut le rapprocher d'une observation inverse qui le complète et lui sert de contrôle. Celle-ci est encore rapportée par Bunge. Il s'agit de l'astronome L. Schwarz qui, ayant vécu pendant trois mois chez les Tungouses de la Sibérie, au régime exclusif de la viande de renne et du gibier, avait perdu le besoin et l'habitude d'ajouter du sel à ses aliments.

Le sel est une denrée précieuse en Afrique occidentale, presque aussi recherchée que l'or – on l'appelle d'ailleurs parfois « or blanc » –, depuis son extraction au centre du Sahara ; son prix en allant vers le sud pouvait être multiplié par cent. D'abord transporté par des chameaux dans le désert, puis par des ânes dans le Sahel, et enfin par des porteurs dans la forêt, les blocs de sel répondaient à une demande permanente, pour conserver la nourriture, mais aussi comme moyen d'échange, comme monnaie.

Le sel en Afrique vient essentiellement du Sahara, « le plus grand dépôt de sel du continent » (Reader, 1999), du fait de l'assèchement progressif des lacs et des cours d'eau de l'époque humide, laissant de vastes mines salées. Loin de tout cependant, et dans des conditions d'exploitation extrêmement dures, d'où la nécessité du commerce au long cours et la valeur élevée.

Les salines du Sahara sont exploitées par les Berbères du désert, sans que les empires du Sahel n'aient jamais réussi à les contrôler, malgré plusieurs tentatives. Les travailleurs du sel, dans ces mines, ont gardé une condition de quasi-esclaves jusqu'au ^{xx}e siècle, décrite ici par Reader (1999) :

Des hommes extrayaient toujours le sel des mines de Taoudeni jusque dans les années 1990, travaillant sous le système de servitude pour dettes (*debt bondage*), la seule façon sans doute d'inciter des gens à travailler à Taoudeni. En échange de nourriture et du transport, des hommes destitués travaillent dans les mines de sel pour leurs créanciers six jours par semaine. Le sel extrait le septième jour est à eux, ils l'utilisent pour acheter davantage de nourriture, du sucre, du tabac, mais à des prix exagérément élevés. Ils peuvent rarement s'acquitter de leurs dettes dans leur totalité, et quand ils ne peuvent plus travailler, le fardeau retombe sur leurs fils, également liés par la même servitude, s'ils ne peuvent s'en acquitter en espèces.

Mais un peu partout en Afrique on trouve d'autres sources de production, près des côtes dans les salines, quand l'eau de mer s'évapore, dans les lacs, dans la terre, dans les sols volcaniques, et même dans des herbes qui poussent sur les sols salés et accumulent le sel dans leurs tiges. Cependant le sel marin ne suffit pas aux besoins et le commerce avec les salines sahariennes est indispensable. Giri note cependant que les caravanes sahariennes, même avec des milliers de chameaux, jusqu'à 20 000, ne pouvaient transporter que des quantités limitées, dans les 1 000 tonnes de sel à chaque fois, soit quelques milliers par an, et que « dès le ^{xiii}e siècle, 50 000 tonnes de sel sont extraites chaque année des salines de Lunebourg en Allemagne du Nord et exportées par voie maritime » (1994). Le transport par voie d'eau reste toujours plus efficace que le transport terrestre, au moins jusqu'à l'introduction du chemin de fer au ^{xix}e siècle.

L'or

L'or de l'Afrique de l'Ouest est exploité à Bambouk, Bouré, Lobi et Ashanti (voir [carte 14 p. 114](#)). Il s'agit de mines dans des puits ouverts peu profonds (moins de 3 m en général, mais pouvant aller beaucoup plus loin exceptionnellement, 50 m dans les mines ashantis selon Hopkins, 1973), dans des conditions dangereuses, par des familles d'agriculteurs lors de la saison sèche. Les zones aurifères peuvent être également alluvionnaires, dans les fleuves comme des affluents du Sénégal, le Niger ou de la Volta, un travail plus simple et facile que l'extraction dans des mines, mais beaucoup plus long. La production semble être de 10 tonnes par an au Sahel au Moyen Âge, dans les empires du Ghana, du Mali ou du Songhaï, dont la moitié exportée à travers le Sahara (Giri, 1994).

Les mines d'or du Bambouk, au Sahel, sont visitées seulement à partir du ^{xv}e siècle par des Européens, qui constatent le faible niveau des techniques utilisées. Diogo Gomes, le navigateur portugais découvreur des îles du Cap Vert, qui remonte la Gambie en 1456 sur quelque 300 km, vers la ville de Cantor, entrepôt du commerce de l'or, relate les conditions d'exploitation du métal :

Ici aussi, m'a-t-on dit, il y a de l'or à profusion et les caravanes de chameaux traversent jusque-là avec des biens de Carthage, Tunis, Fès, Le Caire et toutes les terres

des Sarrazins. Ces biens sont échangés contre de l'or, qui vient des mines de l'autre côté de la Sierra Leone... Les parties à l'Est étaient remplies de mines d'or mais les hommes qui descendaient dans les puits ne vivaient pas longtemps à cause de l'air vicié. Le sable d'or était donné aux femmes pour le laver et séparer du métal précieux (cité par Gann et Duignan, 2000).

Un voyageur français en 1716 (cité par Giri) écrit de son côté :

L'extraction de l'or est d'une imperfection qui étonne, Ils ignorent la manière de faire des échelles et n'ont point assez d'industrie pour soutenir la terre pour empêcher qu'elle ne s'écroule. Ils ont seulement l'usage de tailler des degrés pour y descendre, ce qui prend beaucoup d'espace et n'empêche pas la terre de tomber. On conçoit qu'avec si peu d'industrie non seulement ils ne tirent qu'une petite partie de l'or qui est dans la mine, mais qu'ils ne recueillent même qu'imparfaitement celui qu'ils ont tiré.

Pour celles de Bouré, Giri cite la description de René Caillié, grand explorateur du début du ^{xix}e siècle :

Des esclaves sont continuellement occupés à trier les terres, ils emploient à cet usage des paniers faits avec des branches d'arbres, les femmes lavent cette terre dans les calebasses, elles mettent beaucoup d'eau, et après l'avoir bien remuée, elles la transvasent ; ainsi, plusieurs fois lavés, les morceaux d'or se déposent au fond de la calabasse et son ramassés précieusement. Cet or est fondu, mis en boucles ou en lingots.

Ailleurs, il décrit d'autres pratiques, à partir de la roche elle-même :

On ne traite pas seulement les alluvions, mais aussi l'or en place dans la roche, « empâté dans des cailloux très durs, blancs ou rougeâtres, qu'on brise et qu'on réduit en poudre pour laver ensuite, faire sécher au soleil, et enfin souffler la poussière fine qu'on a obtenue. » (Giri, *ibid.*)

Giri conclut ainsi sur les techniques utilisées :

De même que les travaux agricoles se font avec des outils simples, l'exploitation de l'or se fait aussi à la main avec des outils tout aussi simples et la productivité du travail reste faible. Le lavage des minerais se fait en utilisant une calabasse comme batée, et nulle part on ne constate un investissement dans un matériel rustique comme le sluice (canal de bois incliné dans lequel on fait circuler une eau courante et qui permet de récupérer les parcelles d'or facilement). L'emploi de celui-ci suppose une dérivation préalable de la rivière, mais il augmente ensuite considérablement la productivité. (*op. cit.*, 1994)

Les Africains, tant dans les mines d'or d'Afrique de l'Ouest que dans celles proches du Monomotapa ne disposaient pas de pompes pour évacuer l'eau, ce qui limitait la profondeur des puits, et non plus bien sûr d'explosifs pour accéder plus facilement aux filons.

Les échanges à travers le Sahara

Hérodote parle des traversées du désert, des raids des Garamantes sur « les Éthiopiens²² », des ressources en sel, de la route des oasis qui vont du Fezzan (au sud de la Libye) au Sahel, en passant par les monts du Hoggar, jusqu'au Niger :

Un groupe de Berbères (Nasamones) parti de Cyrénaïque vers le sud-ouest arrive finalement à un vaste pays de marais et au-delà à une ville, dont tous les habitants étaient noirs et de petite taille ; un grand fleuve, avec des crocodiles, coulait vers l'est.

Le Niger, donc, déjà évoqué en Grèce au ^{ve} siècle avant notre ère... (cité par Page, 2002). On peut imaginer ces chariots légers à travers le désert pendant des semaines, transportant des marchandises à échanger, sans qu'on sache encore exactement de quoi il s'agissait, aucune trace de biens méditerranéens de cette époque n'ayant été trouvée au Sahel. Par la mer, les Phéniciens ont passé le détroit de Gibraltar et sont descendus le long des côtes du Maroc, aussi loin que les bancs d'Arguin (fameux pour le naufrage de la Méduse, 2 500 ans plus tard). Ils procédaient avec les Africains à des échanges de la forme bien connue du troc muet (*dumb barter*), consistant à laisser des biens sur la côte, faire des signaux de fumée depuis les navires, attendre que les locaux déposent les leurs à côté, les laisser un temps si l'échange ne semblait pas avantageux, attendre d'obtenir plus, revenir, etc., une forme de marchandage silencieux jusqu'à ce qu'un accord soit trouvé, et alors on prenait les marchandises étrangères et on laissait les siennes. L'avantage de cette pratique était d'éviter des discussions impossibles dans des langues inconnues et sans doute également les conflits (voir Giri, 1994). Hérodote décrit ces échanges au ^{ve} siècle avant notre ère :

Les Carthaginois nous disent également qu'ils échangent avec un peuple qui vit dans une partie de la Libye (Afrique) au-delà des colonnes d'Héraclès (détroit de Gibraltar). Quand ils arrivent dans ce pays, ils déchargent leurs marchandises, les alignent bien en ordre sur la grève, retournent à leur bateau et envoient une fumée. Voyant celle-ci, les natifs viennent sur la plage, mettent sur le sol une certaine quantité d'or en échange des biens, et s'éloignent. Les Carthaginois accostent alors à nouveau, évaluent l'or et s'ils pensent que la quantité est suffisante, repartent, laissant les marchandises. Mais si cela semble trop peu, ils retournent à bord et attendent, et les Africains viennent compléter, et cela se poursuit jusqu'à satisfaction des deux parties. Il y a une parfaite honnêteté des deux côtés : les Carthaginois ne touchent jamais l'or tant qu'il n'égale pas la valeur qu'ils donnent à leurs biens, et les natifs ne touchent pas aux marchandises tant que l'or n'a pas été enlevé (cité par Meredith, 2014).

À l'époque de Carthage et des Phéniciens, entre - 800 et - 146 (destruction de la ville par les Romains), des échanges sont établis à travers le désert avec les peuples africains du sud. Les Berbères servaient d'intermédiaires à Carthage pour aller commercer au-delà du Sahara ; ils sont les premiers à

avoir pratiqué les échanges portant sur le fer, le cuivre, le sel, la nourriture du nord, contre l'or, l'ivoire, des pierres et des esclaves du sud. Ils ne disposaient pas du « vaisseau du désert » puisque les dromadaires ne sont introduits en Afrique du Nord qu'au ⁱⁱe ou ⁱⁱⁱe siècle de notre ère par les Romains depuis l'Arabie. Ils progressaient avec des chariots tirés par des bœufs, à l'époque de Carthage, puis des ânes et des chevaux portant des charges, à l'époque romaine ; la roue étant devenue inutilisable dans le sable avec la désertification croissante, ils allaient d'oasis en oasis, dans les conditions qu'on peut imaginer... Le désert était à l'époque (premiers siècles avant notre ère) plus facile à traverser parce que l'aridité était moindre et les oasis plus nombreuses. L'assèchement progressif a été ensuite compensé en quelque sorte par l'introduction du dromadaire, et les échanges ont pu continuer. Le sel en particulier est produit par les nomades du Sahara et sert dans leurs échanges, contre de la nourriture, tant avec les peuples du nord, Berbères, Carthaginois, Romains, Vandales, Byzantins, Arabes, qu'avec les peuples de l'Afrique subsaharienne. Teghazza est ainsi une vieille cité exploitant une mine de sel, sur « la route du sel », au nord du Mali actuel. Le voyageur arabe, Ibn Battûta, la décrira ainsi au ^{xiv}e siècle (cité par Shillington, 1995) :

C'est un village qui n'a pas grand-chose de bon. Une de ses merveilles est que les maisons et sa mosquée sont faites de sel et les toits de peaux de chameaux. Il n'y a pas d'arbres, rien que du sable et la mine de sel. On creuse la terre pour extraire des plaques de sel, placées les unes sur les autres sous la terre, comme si on les avait rangées là en couches successives. Un chameau peut porter deux de ces plaques. Personne ne vit là, sauf les esclaves des Masufas, un peuple berbère, qui extraient le sel. Ils vivent des dattes apportées depuis Dara et Sijilmasa, de viande de chameau, et de l'anili qui vient du Soudan, la terre des hommes noirs au sud du Sahara.

Les Romains, maîtres de toute l'Afrique du Nord, de l'Égypte à la Mauretania (Maroc) ont peu commercé avec le sud du Sahara, bien qu'ils aient importé de l'or depuis la région de Bambouk après le ⁱⁱⁱe siècle²³, or qui a servi à établir le *solidus*, monnaie tardive de l'Antiquité (312 AD) introduite par Constantin. Pour se prémunir contre les raids des tribus nomades du Sahara, ils ont établi leur limes (*limes Tripolitanus*), c'est-à-dire une sorte de frontière militaire tout au long de la frange du désert. Certains spécialistes considèrent cependant que c'est au ⁱer siècle, sous les Flaviens (69 à 96 AD), que la pénétration romaine au Sahara aurait été la plus poussée, un siècle et demi plus tard, sous les Sévères (195 à 235), « cette expansion vers le Sud aurait été peu importante... Pour le monde méditerranéen antique, l'Éthiopien occidental (à savoir l'Africain de l'Ouest) reste un être presque mythique. L'homme noir demeure essentiellement lié au Nil²⁴ ».

Certains auteurs comme Giri (1994) contestent cependant qu'il y ait eu des échanges à travers le désert à l'époque antique :

On imagine difficilement, au temps de l'Antiquité classique, les chevaux traverser régulièrement le désert sans une logistique pour les approvisionner en eau et en fourrage, logistique que l'on a peine à concevoir. ... Aujourd'hui, rien ne nous permet d'affirmer qu'il y eut un commerce régulier d'or entre le Sahel et l'Afrique carthaginoise ou romaine. ... L'or des Carthaginois venait sans doute de l'Atlas. ... Les liens entre les deux rives du désert sont inexistantes pendant l'Antiquité. ... L'Antiquité classique aurait coïncidé avec le temps où le désert a été le plus difficilement franchissable. Avant, les conditions climatiques étaient telles qu'il était possible de le franchir à pied ou à cheval. Après, au temps de l'Antiquité tardive et du Haut Moyen Âge, les conditions climatiques n'ont pas fait reculer le désert, mais le chameau l'a rendu moins infranchissable.

À moins que le désert encore une fois n'ait été au premier millénaire avant le Christ plus facile à traverser, du fait d'une moindre sécheresse. La plupart des historiens sont d'un avis contraire, le commerce transsaharien étant courant dans l'Antiquité, notamment à l'époque de Carthage. Hérodote décrit d'ailleurs ces échanges et ces contacts, comme on l'a vu. Les dessins trouvés au Sahara de chariots à travers le désert semblent confirmer ce point, ils sont placés sur les deux routes de l'époque. La route Est va du Fezzan à travers le Hoggar jusqu'au Niger, l'autre à l'ouest, part des montagnes de l'Atlas au Maroc, suit la côte à travers la Mauritanie et aboutit au Sénégal, et de là au fleuve Niger. La prospérité de villes antiques comme Leptis Magna en Libye ou Lixus au Maroc peut difficilement s'expliquer autrement que comme le point d'arrivée et de départ de ces échanges à travers le Sahara :

Il y a peu de doute que les deux mondes de la Méditerranée et du Soudan occidental étaient en contact pendant l'Antiquité. La taille et la prospérité évidente de la ville romaine de Leptis Magna, près de l'actuelle Tripoli, ne peut être expliquée qu'en supposant qu'elle se trouvait à la tête d'une route d'échanges transsaharienne majeure, à travers le Fezzan. On a suggéré également que l'établissement carthaginois de Lixus, sur la côte atlantique du Maroc, était le terminus de la route passant par le désert mauritanien. (Fage et Oliver, 1990)

Et pour Gann et Duignan (2000) :

Certains spécialistes considèrent que les échanges transsahariens auraient commencé aussi tôt que 2 000 ou même 3 000 ans avant notre ère. D'autres datent le trafic régulier à une période plus tardive, il semble clair cependant que vers - 1000 des chariots traversaient le Sahara par une route à l'ouest, du Maroc au Sénégal et au Niger, une autre à l'ouest, de Tripoli à Gao en passant par Ghadamès. Au ^{ve} siècle avant notre ère, le commerce de biens de luxe, comme les animaux exotiques, les pierres précieuses, ou les esclaves, s'est développé à tel point que les Carthaginois tentèrent d'explorer directement le Sahara. Au ⁱⁱⁱ siècle avant notre ère, il était devenu une source de richesse importante pour Carthage, avec une troisième route, Tripoli-Fezzan-Bornou.

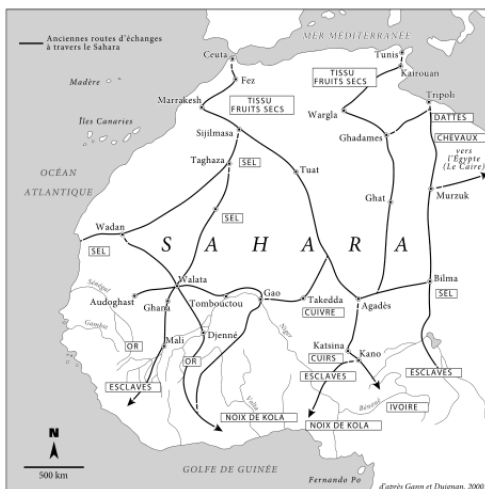
Contemporain des Phéniciens puis des Romains, un autre peuple, entre - 500 et + 500, participe au commerce transsaharien. Il s'agit des Garamantes qui se situent autour du Fezzan, au sud de la Libye actuelle, au

début du désert. Reliant les oasis, ceux-ci ont construit des places fortes, des villes, reliées par un réseau de canaux, permettant d'irriguer les cultures, en même temps que des tunnels, et exploitant les nappes d'eau souterraines. Ils produisent du raisin, des figues, de l'orge et du blé, obtiennent des esclaves et du sel au sud, avec les peuples au-delà du Sahara, et importent les biens du monde méditerranéen, verre, poterie, huile d'olive, etc. L'assèchement progressif des nappes explique la fin de leur civilisation.

Pour Hopkins (1973) et Austen (1987), les échanges ont existé dans l'Antiquité, mais sur une échelle plus réduite : « Le commerce transsaharien a commencé un millénaire avant notre ère, quand la traversée était faite avec des chariots tirés par des bœufs ou des chevaux » (Hopkins), mais « d'une signification économique minuscule pour l'Afrique du Nord et la Méditerranée ancienne en général » (Austen). Il a fallu attendre un animal de charge, le dromadaire, « une apparente régression par rapport à la roue » (*ibid.*) pour voir ces échanges transsahariens prendre de l'ampleur : « C'est seulement au ^{viii}e siècle, avec l'établissement au nord du désert de communautés musulmanes pleinement adaptées au chameau, comme instrument à la fois de guerre et de commerce, qu'on a une trace bien établie de trafic caravanier vers le Soudan. » (Austen)

Les produits échangés depuis l'Antiquité à travers le désert apparaissent sur la carte suivante.

Carte 5. Échanges à travers le Sahara



L'arrivée des dromadaires, pouvant couvrir de bien plus longues distances (quelque 30 à 50 km par jour, mais surtout jusqu'à dix jours sans boire, avec une résistance plus grande que les chevaux ou les bœufs aux températures extrêmes du désert, avec en outre des sabots adaptés au passage dans le sable, et pouvant manger des plantes « qu'aucun autre

animal ne toucherait », provoque un changement complet, vers le ^{ve} siècle, dans les échanges transsahariens, du fait des moindres risques avec cet animal incomparable, « le plus résilient sur la planète ... Il peut boire jusqu'à 100 litres d'eau en une fois, et ensuite s'en passer pendant neuf jours, soit parcourir à peu près 400 km. » (Reader, 1999). Les caravanes régulières se mettent alors en place, allant jusqu'à plusieurs centaines d'animaux par expédition, parfois plusieurs milliers²⁵, et on pourrait comparer cela à l'introduction de la vapeur dans les traversées et échanges transocéaniques. C'est notamment le début du grand commerce de l'or, à travers le Sahara, venant des royaumes et empires africains. Les caravanes ne circulaient cependant que l'hiver, afin d'éviter les chaleurs excessives, et seules les heures les plus fraîches de la journée permettaient de voyager. On ne pouvait transporter que des biens de valeur élevée par rapport à leur poids ; la charge étant limitée, il était impossible de transporter des denrées volumineuses. Pas de denrées périssables non plus, étant donné la durée et les conditions du voyage. Les frais de transport étaient très élevés ajoutant plus de 100 % en moyenne à la valeur initiale des biens.

On peut comparer le désert à l'océan, les villes « portuaires » au nord, points de départ de la traversée, seraient alors Fès, Marrakech, Constantine, Tunis, Kairouan et Tripoli, préparant les vaisseaux, des convois, les caravanes, pour aller au sud sur l'autre rive, en passant par des « îles », les oasis sur la route. Le Sahara peut donc être navigué, mais comme en mer, pas par n'importe qui, il faut des spécialistes, des « marins du désert », ce sera le rôle des Berbères nomades du désert.

Cependant, comparés aux autres moyens de transport de l'époque préindustrielle, les caravanes de dromadaires ne sont pas un transport très efficace. Austen (1987) propose une comparaison (voir tableau). Comme le voyage durait longtemps, il fallait emporter des vivres en quantité, ce qui réduisait la charge pour les biens à échanger. Le rythme était lent, 40 km en moyenne par jour, les risques énormes, le désert est le lieu par excellence où on peut perdre son chemin, dans les tempêtes de sable ou simple mauvaise bifurcation, avec le manque d'eau mortel.

Tableau 2. Comparaison des modes de transport

	Caravanes antiques	Caravanes médiévales	Caravanes modernes
Tonnes par voyage	100-200	100-200	100-200
Tonnes par homme	10-20	10-20	10-20
Distance par jour	30-40 km	30-40 km	30-40 km
Temps total	70-90 jours	70-90 jours	70-90 jours
	(Zénobie, Nizian, Soudan)		

L'expansion arabe se dirige vers les peuples berbères du Sahara et de Mauritanie au ^{xie} siècle, après la conquête de l'Afrique du Nord byzantine et de l'Espagne wisigothique. Les Almoravides d'abord, puis les Almohades au

xii^e siècle, poursuivront vers le Sénégal et le reste du Sahel. Quatre routes sont utilisées à travers le désert – au lieu de deux à l'époque phénicienne –, la première du Maroc au Sénégal, la seconde de la Tunisie au fleuve Niger, la troisième de Libye au lac Tchad, et la dernière de l'Égypte au lac Tchad en passant par le Darfour. Le commerce avec l'Afrique au sud du Sahara est stimulé par la conquête arabe et des centres urbains se développent à la lisière du désert, comme Tombouctou, Agadès, Tadmekka, Bilma ou Gao.

Au total, en Afrique de l'Ouest, un commerce très développé au deuxième millénaire, qui fait dire à Hopkins (1973) que « l'économie de subsistance était une exception plutôt que la règle ». Les villes possédaient des marchés permanents, tandis que dans les zones rurales, on pouvait avoir des marchés qui se tenaient à intervalle de deux à dix jours (*ibid.*). Cademosto décrit un marché au Sénégal au ^{xve} siècle, cité par Giri (1994) :

Il se tient deux fois par semaine, attire hommes et femmes dans un rayon de 4 à 5 milles et on y troque des produits alimentaires : mil, légumes, huile ; des produits manufacturés : filés et tissus de coton, nattes de palmier, récipients en bois, armes ; et un peu d'or, « mais en fort petite quantité ». Aucune monnaie sur ce marché où le commerce se fait uniquement par le troc. Un marché plutôt décevant pour notre Vénitien qui conclut : « C'est là qu'on reconnaît la pauvreté extrême de leur nation. »

Plus bien sûr le commerce lointain, d'abord à travers le Sahara puis avec les établissements côtiers des Portugais au ^{xve} siècle. Les voies de l'échange étaient orientées nord/sud, parce que cela permettait de traverser les grandes bandes Est/Ouest du Sahel, avec des productions et des besoins différents, et donc de profiter des complémentarités et des spécialisations qui sont le propre des échanges :

Ainsi les pasteurs de la frontière savane/Sahara échangeaient du bétail, des produits laitiers et du sel avec les cultivateurs de la savane, contre du mil et des tissus. À son tour la savane échangeait du bétail, du sel, du poisson séché, de la potasse et des tissus avec les peuples de la forêt, dont elle recevait des esclaves, des noix de kola, de l'ivoire, des produits du fer et d'autres tissus. Enfin, les producteurs de la forêt vendaient des produits alimentaires et manufacturés contre le poisson et le sel de mer des établissements côtiers. (Hopkins, 1973)

L'Âge d'or du commerce intérieur au Sahel et à travers le Sahara est la période du Moyen Âge, Hopkins (1973) décrit des échanges sophistiqués, organisés selon les principes d'une économie de marché, qui n'avaient rien à envier au commerce triangulaire organisé ensuite par les Européens. Les principaux peuples commerçants sont les Dioulas et les Haoussas ([voir ch. 3](#)), les premiers à l'ouest et au sud, les seconds à l'est. Les convois haoussas transversaux (Est/Ouest) notamment étaient organisés avec des gardes, des porteurs, des guides, des bergers, un trésorier et un intendant :

Le voyage aller et retour, de Sokoto (nord du Nigeria) à Ashanti (Ghana actuel), au total environ 1 800 km, prenait entre six mois et un an. La caravane était comme un marché se déplaçant lentement (*a slowly moving market*), vendant une partie de ses

marchandises sur la route et achetant des produits et des services tout au long du trajet.

L'auteur compare l'entreprise aux convois de pionniers de la conquête de l'Ouest américain :

Les caravanes, comme les convois de chariots, avaient développé une mentalité de pionniers, née du risque partagé et des objectifs communs ; elles conduisaient souvent à la création de nouvelles implantations, et elles exprimaient un esprit de compétition et de gain, toujours à la recherche de nouvelles sources d'enrichissement et de nouveaux produits, et aussi lors de l'échange des denrées habituelles. Les commerçants musulmans convertissaient et vêtaient les païens rencontrés avec tout le zèle des fidèles, l'islam présentant la même inspiration d'entreprise capitaliste, en Afrique de l'Ouest, que l'éthique protestante en Europe.

Guerres, anthropophagie, sacrifices humains, esclavage

De l'anthropophagie à l'esclavage

L'esclavage interne et externe est moins répandu dans l'Est de l'Afrique que dans la partie occidentale et les grands empires. La raison en est que les royaumes intérieurs sont moins touchés par le grand commerce et beaucoup plus éloignés du monde arabe et plus tard de la grande traite atlantique.

Dans toutes les sociétés, l'esclavage a été vu comme une évolution par rapport à l'anthropophagie, car il indique que la société dispose d'un surplus alimentaire, qu'elle peut éviter de tuer ou manger les prisonniers de guerre, mais les utiliser pour le travail ou le service ou l'armée, et donc qu'elle est en mesure de les nourrir. C'est la vision des évolutionnistes du XIX^e siècle.

On trouve encore dans certains ouvrages une histoire dont l'origine reste à élucider. On y raconte qu'un jour des cannibales décidèrent de garder des prisonniers à leur service au lieu de les dévorer. C'est ainsi que seraient apparus les premiers esclaves. Le cannibalisme renvoyant à l'image de la barbarie, au monde d'avant l'humanité, faire coïncider l'invention de l'esclavage avec la fin d'une pseudo-époque cannibale, c'est l'inscrire aux origines mêmes des sociétés humaines. Considérer les premiers esclaves comme des hommes ayant évité le plus atroce des sorts, c'est aussi faire de l'esclavage une sorte de « progrès », Olivier Pétré-Grenouilleau, *Qu'est-ce que l'esclavage ?*, 2014.

Albagli (2001) examine les facteurs de la production agricole (travail, capital, nature) et les structures sociales qui l'accompagnent. On assiste à la naissance des premières sociétés sédentaires, avec la trilogie *chef, chaman, forgeron*, qui donnera plus tard ses trois ordres équivalents dans les sociétés d'avant la révolution industrielle : 1) *le souverain et ses armées*,

2) *l'administration, les prêtres et les intellectuels*, 3) *les producteurs manufacturiers*. Quant aux paysans (plus de 80 % de la population dans ces sociétés), ils fourniront en aliments les trois classes précédentes, sous forme de prélèvements à la première, d'offrandes à la seconde, de troc et d'échanges à la dernière. L'auteur reprend l'analyse éclairante de Meillassoux²⁶ à propos de l'esclavage, considéré comme un moyen « douloureux mais ingénieux » pour une société de « compenser les limites de la productivité agricole », en évitant l'entretien d'inactifs par un prélèvement d'hommes sur d'autres sociétés, plus faibles : un « processus indirect de détournement de surplus » (p. 55). *Il rappelle aussi que l'esclavage, pour les anthropologues, aurait représenté un progrès social, car il est un substitut à l'anthropophagie.*

La persistance des sacrifices humains

Des sacrifices humains rituels sont pratiqués en Afrique, comme l'indique le cas du Bénin ancien où les restes vieux de huit siècles de 41 jeunes femmes habillées et dotées de bijoux ont été découverts dans un puits. La pratique a continué jusqu'au ^{xix}e siècle, selon Reader (1999).

Gann et Duignan (2000) abordent également la question :

Les Shonas, comme beaucoup d'autres Africains, vivaient dans la terreur constante de ceux qui pourraient les atteindre. Le point vaut d'être souligné, car la vie tribale est souvent imaginée par ceux qui n'en connaissent rien comme celle des bons sauvages vivant dans un paradis perpétuel, un monde, selon Jung, « que nous avons depuis longtemps oublié, dans lequel toute la nature était plongée dans le souffle divin de la vie », un monde dont nous sommes exclus par les névroses et inhibitions de la vie industrielle. Les sociétés tribales, cependant, avaient leurs propres peurs, tensions et terreurs. Par exemple les jumeaux étaient craints comme des messagers de malheur, et tués à la naissance. Quelques-unes tentaient d'apaiser les divinités en colère par des sacrifices, non seulement de bétail, mais aussi d'êtres humains. D'autres cherchaient à acquérir des pouvoirs magiques en mangeant de la chair humaine, ou bien en démembrant les corps de façon à utiliser certaines parties à des buts occultes.

De même qu'Illiffe (2007), qui emploie des guillemets :

Le besoin de terroriser de nombreux esclaves mâles était probablement une raison des « sacrifices humains », comme les Européens du ^{xix}e siècle les décrivaient. Les meurtres rituels des serviteurs accompagnant les grands hommes dans l'au-delà avaient été pratiqués dans les premières dynasties égyptiennes, à Kerma, au Ghana, à Igbo-Ukwu, à Ife, et par bien d'autres cultures. ...Certaines exécutions étaient des rituels quotidiens, d'autres avaient lieu lors de festivals annuels, d'autres encore au cours de funérailles importantes. ...La plupart des tueries avaient des motifs religieux, mais on punissait aussi les criminels, on effrayait les ennemis en tuant les captifs, et on terrorisait les esclaves. « Quand un esclave devient trop familier, on l'emmène à une coutume funéraire », dit un proverbe ashanti. « Si je devais abolir les sacrifices humains, disait Kwaku Dua à un missionnaire, je devrais me priver d'un des plus sûrs moyens de maintenir le peuple dans la soumission. »

Antera Duke, un négrier africain du groupe Efik à la fin du ^{xviii} siècle sur la côte Est du Nigeria actuel, à Old Calabar (Akwa Akpa), près du Cameroun, et dont le journal a été conservé²⁷, relate également de telles pratiques. Reader (1999) rappelle que « le peuple Efik croyait en un dieu suprême, dans le pouvoir des ancêtres et d'autres êtres surnaturels, dans la médecine magique, la réincarnation et la sorcellerie ». La torture²⁸ et les exécutions étaient le recours de la justice coutumière ; les sacrifices humains apaisaient les dieux courroucés et accompagnaient les personnes de haut rang dans leur voyage vers l'au-delà. Les esclaves étaient les victimes sacrificielles et leur mise à mort est décrite avec candeur par Antera Duke. Quand un membre de l'élite mourut en 1786, « neuf hommes et femmes furent enterrés avec lui ». La veillée mortuaire eut lieu quatre mois plus tard :

Vers 4 h du matin, je me levai, il ne pleuvait pas, aussi je marchai jusqu'à l'arbre à palabres. Tout le monde était là. Nous nous préparâmes à couper des têtes, et à 5 h nous commençâmes à décapiter des esclaves, cinquante ce jour-là. J'apportai 29 caisses de brandy et 14 calebasses de nourriture pour tout le monde et ce fut la fête dans toutes les cours de la ville.

Deux jours après :

Je vis Jack Bakassey arriver avec une femme esclave destinée à être décapitée en honneur de mon père, et j'envoyai un membre de ma famille au marché. Tout le monde dîna chez Egbo Young. Nous apprîmes l'arrivée d'un nouveau navire. Trois têtes furent encore découpées.

En juillet 1787 :

Nous vîmes le roi, puis Robin Tom et Otto Ditto Tom ; il les envoya pour une représentation en l'honneur de Duke et mon père, et aussi de la mère d'Egbo Young ; ils coupèrent la tête d'une femme pour Duke, puis sept hommes furent décapités pour mon père. Ils jouèrent ainsi toute la nuit.

Au royaume du Dahomey, jusqu'au ^{xixe} siècle, des rituels de sacrifices sont organisés chaque année avec des centaines de victimes. Le grand explorateur Richard Burton²⁹ y séjourne comme consul britannique dans les années 1860 et rapporte que « la destruction annuelle est terriblement élevée », il estime que 500 personnes en moyenne sont exécutées chaque année, 1 000 lors des années de grande cérémonie. « Il est clair, dit-il, qu'abolir les sacrifices humains ici, c'est abolir le Dahomey. »

Chez les Ashantis également, les sacrifices humains sont monnaie courante, un visiteur décrit Kumasi, la capitale, comme un « monstrueux bol doré rempli du sang des victimes ». Durant une festivité traditionnelle, Thomas Bowdich, voyageant pour l'Africa Company, assiste au sacrifice de cent hommes, leur sang dirigé dans des rigoles conduisant aux récentes récoltes. Quand le roi mourait, jusqu'à trois cents sacrifiés l'accompagnaient dans l'au-delà. Les observateurs de l'époque récente, après les indépendances, dans les années 1970, relatent encore la peur

évidente qui régnait lors de la mort du dernier roi ashanti, tellement les consciences étaient imprégnées des pratiques du passé.

Ces chiffres ne laissent pas d'étonner, car après tout il s'agissait de sociétés vivant de l'esclavage, dépendant de la vente d'esclaves aux navires négriers européens sur la côte. Comment pouvaient-ils accepter de sacrifier des centaines et des centaines d'hommes et de femmes qui auraient pu autrement faire l'objet d'un échange lucratif ? Une réponse peut être donnée pour le ^{xix}e siècle, puisque la fin de la traite réduisait de plus en plus les possibilités de vente d'esclaves et d'exportation. Ainsi, on peut même penser que les rituels de sacrifices ont pu ainsi être renforcés par l'abolition de la traite par les Européens, suivie de l'abolition de l'esclavage dans leurs colonies. Et aussi par le fait que l'esclave était pris dans la guerre ou les razzias sur d'autres peuples et qu'il représentait « un faible investissement³⁰, ce qui explique qu'il peut être immolé pour le prestige » (O. Pétré-Grenouilleau, 2004).

Meredith (2014) rapporte l'évolution suivante au Nigeria, au milieu du ^{xix}e siècle :

En 1846, l'Église d'Écosse établit une mission à Calabar, avec principalement d'anciens esclaves venus de Jamaïque. Une des tâches qu'ils se fixèrent fut de persuader les chefs locaux de renoncer à diverses pratiques indigènes, notamment le sacrifice d'un grand nombre d'esclaves à la mort de l'un d'entre eux. En 1850, au poste de la mission de Creek Town, dix capitaines de navire, trois chirurgiens et deux missionnaires se réunirent pour former « A Society for the Suppression of Human Sacrifices in Calabar ». Le roi Eyo Honesty accepta de cesser cette pratique. Quand il mourut en 1858, aucun homme ne fut sacrifié.

En Afrique de l'Est, au Bouganda (plus tard Ouganda) encore au ^{xix}e siècle, des tueries rituelles ont lieu par les temps de crises ou de difficultés, les *kiwendos*, l'exécution d'individus au hasard « dans l'espoir de satisfaire les dieux et de restaurer la prospérité du royaume » (Meredith, 2014). L'explorateur John Speke note en 1862 que « presque chaque jour, une, deux ou trois des femmes misérables du palais étaient conduites à leur exécution, traînées par un des gardes du corps, criant *Hai Minangé!* (Oh mon dieu!) comme on les emmenait à une fin prématurée » (*ibid.*). Un missionnaire protestant écossais, Alexander MacKay, raconte que lorsque le roi Mutesa est victime d'une maladie dégénérative, on lui conseille de multiplier les sacrifices : « Dans la succession de *kiwendos* qui suivit, un nombre aussi élevé que 2 000 personnes furent sacrifiées en un seul jour. Atterré devant le massacre absurde, MacKay dénonce le roi dans son journal, parlant de ce monstre, ce maniaque dangereux, ajoutant : « Tout est moi, moi, moi, le Bouganda n'existe que pour lui seul. » (*ibid.*)

En Afrique centrale, des pratiques cruelles sont courantes, comme le note un observateur à la fin du ^{xix}e siècle³¹ :

Dans chaque village, on voit des hommes et des femmes dont les yeux ont été crevés. L'extraction d'un œil ou l'amputation d'une main sont à peine dignes d'une remarque.

D'autres ont les oreilles ou le nez ou les lèvres coupées, parfois les deux mains. Le fait de couper les seins des femmes est courant, comme punition de l'adultère. Les victimes sont parfois aussi des enfants. Toutes ces mutilations sont pratiquées avec la plus grande dureté ; chaque chef par exemple a une suite de chanteurs et de batteurs dont les yeux ont été arrachés pour les empêcher de s'enfuir.

Les guerres aussi sont constantes dans les sociétés traditionnelles, organisées en bandes, tribus, chefferies ; la violence est omniprésente. L'expression de Hobbes sur l'état de nature, « la guerre de tous contre tous » (*every man against every man*), trouve plutôt une application dans le fait qu'il ne s'agissait pas d'individus, mais plutôt de groupes, qui s'opposaient. On est loin de la vision rousseauiste d'un monde heureux et pacifié. Dans les sociétés traditionnelles aujourd'hui, comme les Bushmen ou les Esquimaux, les taux d'homicides sont aussi plus élevés que dans les États organisés³². L'idée de sociétés africaines égalitaires et harmonieuses avant la traite ou avant la conquête coloniale est rejetée par Gann et Duignan (2000) :

Rien ne pourrait être plus faux que de parler de communisme primitif ou d'égalité sociale dans les États de l'Afrique précoloniale. De telles constructions ne sont rien d'autre que des idées nostalgiques d'un passé mythique, « naturel, instinctif, agraire », situé de façon différente par ses tenants « dans l'Angleterre du ^{xviii} siècle, le Moyen Âge ou les tribus primitives, mais ayant tous des tonalités d'un paradis biblique » (David Lodge³³). Au contraire, un bon nombre de sociétés africaines précoloniales étaient caractérisées par les divisions ethniques et sociales, par une ségrégation rigide entre les dirigeants et les sujets, par une coercition de la forme la plus brutale. Dans ce domaine, il n'y avait pas de différence entre les peuples en retard technique et ceux plus avancés.

Les auteurs donnent l'exemple de la société Matabele en Afrique australe orientée vers la guerre et organisée de façon stricte en castes où les Zanzis dominants représentaient environ 15 % des membres, les Enlhas, un groupe intermédiaire, environ 25 %, et les dominés, les Holis, le reste, soit 60 %. Les mariages entre les trois groupes étaient interdits. Les chefs militaires, recrutés parmi les Zanzis, regardaient tous les autres avec mépris. De même au Rwanda, les Tutsis avaient établi un régime aussi stratifié où les Hutus étaient des serfs, qui pouvaient difficilement se mélanger avec eux ni obtenir des postes importants. Les États musulmans du Sahel avaient le même genre de classification sociale.

Famines

Les famines sévissaient en Afrique à l'époque des grands empires médiévaux et aux Temps modernes, comme le rappelle Iliffe (1995), essentiellement causées en Afrique de l'Ouest par la sécheresse et l'avancée progressive du Sahara, notamment aux ^{xvii}e et ^{xviii}e siècles, mais survenant également dans le reste du continent. Ainsi en Angola, une grande famine

arrivait environ tous les 70 ans, selon les chroniqueurs portugais. Les sauterelles sont également une cause de famines, ainsi que les guerres. Une grande famine dans les années 1680, comme dans la France de Louis XIV, s'étend sur toute la région, du Sénégal au Nil. Une période de disette s'installe entre 1738 et 1756, durant laquelle Tombouctou voit la moitié de sa population disparaître. Et à nouveau entre 1773 et 1866, période durant laquelle trois famines exterminent environ 40 % de la population dans la région du Sénégal.

En Afrique de l'Est et du Sud également, les famines sont récurrentes. La période de soudure, les trois mois de rareté avant l'arrivée des récoltes, peut se traduire en disette et en famine, à l'occasion d'une mauvaise récolte, tous les cinq à dix ans. En Angola ou en Ouganda, relate Iliffe (1995), la grande famine, qui va durer plusieurs années, survient au moins une fois dans la durée d'une vie. Là aussi les invasions de sauterelles destructrices peuvent les causer, comme le constatent les colons hollandais au Cap en 1652³⁴, et la sécheresse, bien sûr, qui reste comme partout la principale cause. Le risque est toujours présent et comme en Chine une salutation ordinaire passe par la formule : « Avez-vous mangé ? » Les sociétés s'organisent en fonction du risque, avec des mesures d'entraide prévues, la diversification des cultures, les réserves, la pratique de plantes résistantes à la sécheresse, etc.

Pour Giri (1994) sur l'Afrique de l'Ouest :

Les traditions orales conservent le souvenir de grandes calamités qui s'abattirent sur ces régions dans un passé mal déterminé et provoquèrent de tragiques famines. Il est significatif que les récits qui retracent les origines légendaires des empires du Ghana et du Mali font intervenir sécheresses et famines, ce qui souligne combien celles-ci sont inscrites profondément dans la conscience collective.

Aux ^{xvii}e et ^{xviii}e siècles, les famines redoublent au Sahel, ainsi que le rappelle notre auteur ; l'histoire de cette époque est « une longue liste de calamités », en 1606, en 1617, de 1619 à 1643, dans les années 1670, et à nouveau de 1738 à 1756, en 1790, un peu de la même façon qu'en Europe d'ailleurs, où le règne du roi Soleil est jalonné de famines récurrentes et où les disettes sévissent jusqu'à la veille de la Révolution française.

Ce fut alors (de 1639 à 1643) que commencèrent à Djenné une série de calamités ; il y eut une disette excessive telle qu'on n'en avait jamais vu de semblable. Cette disette, allant sans cesse croissant, se répandit dans toutes les contrées. Elle atteignit une intensité si grande qu'une femme mangea son propre enfant. Dieu seul sait le nombre de gens qui périrent de faim. On était tellement épuisé qu'on ne s'occupait plus de rendre les derniers devoirs aux morts (Tarikh es Soudan³⁵, cité par Giri).

Giri a alors beau jeu de rappeler une évidence, c'est que les sociétés à la limite de la subsistance sont les premières sujettes aux famines, surtout dans les régions arides comme le Sahel, où les calamités naturelles sont fréquentes, et que ce n'est pas l'arrivée des Européens, comme l'ont affirmé

nombre d'auteurs et non des moindres³⁶, qui ont provoqué les famines.

En Éthiopie, le père Francisco Alvares envoyé par le roi du Portugal vers le royaume du Prêtre Jean, relate méticuleusement tout ce qu'il voit durant les six années de son séjour, de 1520 à 1526. Le récit est publié à Lisbonne en 1540. Il décrit les ravages des sauterelles détruisant arbres et récoltes sur une échelle monstrueuse :

Leur multitude, qui couvre la terre et le ciel, n'est pas croyable, elle assombrit la lumière du Soleil. ...Une année, elles sont dans une partie du royaume, une autre ailleurs, quelquefois dans deux à trois provinces. La terre est laissée après leur passage comme si elle avait été brûlée. Nous voyageâmes cinq jours dans un pays entièrement dépeuplé. ... Le blé, l'orge et le tef absents, comme s'ils n'avaient jamais été plantés, les arbres sans feuilles, les pousses tendres toutes dévorées, aucune trace d'herbe d'aucune sorte. (cité par Reader, 1999)

Les langues en Afrique

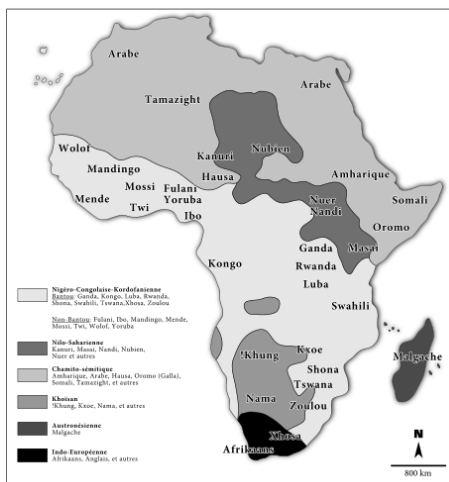
Les langues bantoues, les plus nombreuses, couvrant entre un tiers et la moitié du continent, appartiennent à la famille linguistique Niger-Congo ; le terme bantou a une signification linguistique et non ethnique, il a été forgé par un savant allemand du ^{xix}e, Wilhelm Bleek. Les langues du Niger-Congo, plus d'un millier, vont de l'Afrique de l'Ouest à l'Afrique centrale et australe, sur environ les deux tiers du continent ([voir carte 6](#)), dont environ 600 pour les langues bantoues. Les autres groupes linguistiques en Afrique sont le Khoïsan au sud-ouest, une trentaine de langues, caractérisées par l'usage du son « click », unique à l'Afrique³⁷ ; le Nilo-Saharien au centre-nord, 140 langues, au Niger, Tchad, nord du Nigeria, nord du Cameroun, RCA, sud du Soudan et Ouganda ; et l'Afro-asiatique, au nord et à l'est, environ 200 langues dont l'arabe, le berbère, les langues kouchitiques en Éthiopie et en Somalie, et les langues du Sahara comme le touareg, et le haoussa plus au sud. Il faut ajouter les langues austronésiennes, à la base du malgache. La fragmentation linguistique est extrême en Afrique, unique au monde, ce qui explique l'usage international des langues des colonisateurs européens.

L'écriture

Il existe trois systèmes d'écriture, *le système alphabétique* où une combinaison de lettres représente des sons (latin, grec, cyrillique, hébreu, arabe, etc.), *le système idéographique*, ou logographique, où un dessin représente un mot, c'est-à-dire une idée, un concept, une chose (en Chine, au Japon, avec les hiéroglyphes de l'Égypte ancienne, chez les Mayas, ou dans le système cunéiforme sumérien), et enfin *le système syllabique* où un signe est utilisé pour chaque syllabe (Grèce mycénienne, système kanta

japonais, cherokee). Chaque système a des aspects mixtes, par exemple des symboles désignant des mots ou des concepts (% , € , \$, £ , etc.) sont utilisés dans les systèmes alphabétiques, tandis que l'écriture chinoise ou japonaise n'est pas seulement logographique.

Carte 6. Familles de langues en Afrique



L'écriture apparaît dans l'Antiquité en Mésopotamie vers - 3000, en Égypte à la même époque, en Chine vers - 1300 et en Amérique vers - 600. L'écriture alphabétique est inventée vers - 1200 par les Phéniciens, d'elle découlent toutes les autres de ce type, hébraïque, grecque, latine, arabe, cyrillique, etc. Elle est basée sur la reproduction des sons, à l'origine de tous nos alphabets modernes, latin, grec, arabe, cyrillique. Une pierre trouvée à Nora en Sardaigne est la plus ancienne trace de l'écriture occidentale, elle date du ^{ix}e siècle avant notre ère. Par rapport aux écritures orientales, basées sur l'idéogramme, la reproduction d'une idée, d'un concept, d'une image, d'un thème, l'écriture alphabétique créée par les Phéniciens a l'avantage de la simplicité et de la souplesse, elle a gagné le monde entier, à l'exception de la Chine et du Japon. L'écriture chinoise est extrêmement complexe, et réservée à une élite, même si elle présente un avantage que n'a pas l'écriture alphabétique. Il s'agit du fait qu'il n'est pas nécessaire de connaître la langue pour comprendre ce qui est écrit, puisque les idéogrammes représentent des concepts, et non des sons. Par exemple, un Chinois venant d'une région de Chine où la langue est différente, qui ne parlerait pas un mot de mandarin, peut lire tout ce qui est écrit à Pékin, puisque l'écriture est déconnectée de la langue, à condition bien sûr qu'il sache lire... Imaginons une Europe qui aurait adopté une écriture par idéogrammes : dans ce cas, pas besoin d'apprendre le hongrois, le serbo-croate ou le finnois, tout ce qui serait écrit dans ces pays serait accessible à tous, les modes d'emploi, les indications, les journaux, les romans ! C'est

ainsi qu'on pourrait résumer les avantages respectifs des deux types d'écriture, caractères alphabétiques vs idéogrammes : simplicité dans un cas, universalité dans l'autre.

Un exemple peut être donné avec les chiffres arabes. Par exemple n'importe quel locuteur voyant le chiffre 5 comprend son sens, *5 est ainsi un idéogramme*, il se dit différemment dans les différentes langues du monde, cinq, five, cinco, fünf, piat, etc., mais s'identifie immédiatement sans avoir besoin de connaître la langue du pays qu'on visite, à la différence des autres mots.

L'apparition de l'écriture dans le Croissant fertile est liée à celle de l'agriculture, elle la suit, l'agriculture y a été la condition de l'écriture, parce qu'elle commence avec la nécessité de comptabiliser les réserves. Mais elle n'est pas une condition suffisante, comme le montre Jared Diamond : nombre de sociétés évoluées, basées sur une organisation complexe, et bien sûr une économie agricole, ne disposaient pas d'écriture, ainsi les Incas, « et tous les États et chefferies de l'Afrique équatoriale et subéquatoriale, et de l'Afrique de l'Ouest subsaharienne avant l'arrivée de l'Islam ». La raison en est l'éloignement des lieux où l'écriture est apparue en premier, car dans la plupart des cas, l'adoption de l'écriture s'est faite par transmission géographique, et en outre les possibilités de découverte indépendante étaient faibles car la révolution néolithique y était plus récente. Rappelons qu'entre l'apparition de l'agriculture dans le Croissant fertile (- 8000) et l'apparition de l'écriture (- 3000), cinq millénaires se sont écoulés ! « Les royaumes d'Afrique du Nord (disposant de l'écriture) et ceux de l'Afrique de l'Ouest (sans écriture) étaient séparés par le désert du Sahara, inadapté à l'agriculture et à l'établissement de cités. » (*ibid.*)

Pour Jared Diamond :

L'écriture venue d'Égypte est introduite vers - 3000 en Nubie, tandis que l'écriture alphabétique arrive en Éthiopie depuis l'Arabie. En Afrique de l'Ouest, elle est apportée par les Arabes à travers le Sahara, puis par les Européens dans l'ensemble du continent.

Outre l'Éthiopie, l'écriture arabe était connue en Afrique de l'Ouest, comme le montrent les manuscrits de Tombouctou³⁸. Pour le reste du continent, elle était inconnue : « La plupart des Africains au sud du Sahara ne disposaient pas de l'alphabet, et aussi il y avait un degré de spécialisation insuffisant dans la plupart des communautés pour entretenir une intelligentsia de lettrés. Les langues écrites en Afrique étaient surtout confinées à l'Éthiopie, au Soudan et aux cités maritimes de la côte orientale. » (Gann et Duignan, 2000)

Sciences et techniques, architecture

Les Européens ont dominé l'Afrique depuis le ^{xve} siècle, d'abord avec la

traite puis avec la colonisation, parce qu'ils disposaient de navires puissants et de boussoles, d'armes à feu, de canons, de machines diverses, des multiples usages de la roue, de l'écriture et de l'imprimerie pour produire des cartes, des livres et toute la paperasserie administrative, enfin de grands États organisés, bref de techniques et d'institutions plus efficaces. Mais pourquoi cela n'a-t-il pas été l'inverse, pourquoi les Africains n'ont-ils pas été à l'origine de ces techniques et n'ont-ils pas envahi et annexé l'Europe ? C'est la question que se pose Jared Diamond dans les chapitres 13 et 19 de son livre, chapitres consacré aux techniques (13) et au continent africain (19). La question est posée de façon plus détaillée avec le cas de l'Empire inca : pourquoi est-ce Pizarre (avec 168 soldats !) qui est allé renverser Atahualpa en 1532 et non pas ce dernier qui est allé conquérir l'empire de Charles Quint ? La réponse de l'auteur a été développée plus haut dans ce chapitre, elle repose essentiellement sur la géographie des continents, leur disposition suivant un axe Est/Ouest (facilitant les échanges) ou Nord/Sud (les rendant plus difficiles).

Une autre explication est celle de David Cosandey, reposant sur les conditions naturelles, et surtout maritimes. Cet auteur suisse voit dans la primauté technique et scientifique européenne un déterminisme géographique, ou plutôt « thalassographique ». Il suffit de comparer une carte de l'Europe occidentale avec celle des autres grandes aires culturelles pour constater un découpage extrême des côtes qu'on ne retrouve nulle part ailleurs, à l'exception de régions moins propices au peuplement pour des raisons diverses (Indonésie-Philippines, Caraïbe, ou nord-est du Canada). Différentes mesures mathématiques sont utilisées par l'auteur pour évaluer la thalassographie d'une région, dont le plus simple est « l'indice de marinité » : superficie des péninsules et îles en pourcentage de la superficie totale (56 % en Europe, 3,6 % en Chine, 3,1 % en Inde, 1 % dans le monde musulman et en Afrique subsaharienne). L'Europe est « une péninsule de péninsules » largement pénétrée par la mer, possédant même plusieurs mers intérieures (Méditerranée, Baltique, mer Noire). Le résultat a été double au cours des siècles : *une facilité des échanges* (la mer étant pendant longtemps le plus économique moyen de transporter des hommes et des marchandises) et donc une division du travail qui favorise la croissance économique ; *une division politique stable*, parce que la présence de frontières naturelles à une échelle limitée, permet la formation de nations (l'Europe restera divisée politiquement, contrairement par exemple à la Chine, empire unifié et centralisé pratiquement tout au long de son histoire). La rivalité politique favorise l'essor des sciences et des techniques, les différents États cherchant toujours un avantage sur les autres dans les conflits du continent, tandis que la prospérité économique, donc l'existence d'un surplus, permet de financer une classe d'inventeurs et de savants. On a donc là une explication du progrès technique et scientifique (voir schéma) à l'origine de l'essor européen, essor où le capitalisme de marché n'aurait pas

le rôle essentiel, sauf celui de permettre les innovations, et non d'en être la cause profonde.

La diffusion de la technologie est évidemment plus rapide sans obstacles géographiques, c'est ce que nous rappelle encore Diamond en prenant l'exemple de la Tasmanie, complètement isolée, et donc désavantagée, et de l'Islam, entre l'Asie, l'Europe et l'Afrique, bénéficiant d'apports divers : « Les sociétés les plus accessibles à la réception des inventions par diffusion sont celles appartenant aux plus grands continents. Dans ces sociétés, la technologie s'est propagée le plus rapidement, parce qu'elles bénéficiaient non pas seulement de leurs propres inventions, mais aussi de celles des autres sociétés. L'Islam médiéval par exemple, placé au centre de l'Eurasie, recevait les inventions de l'Inde et de la Chine, et héritait des connaissances des anciens Grecs. »

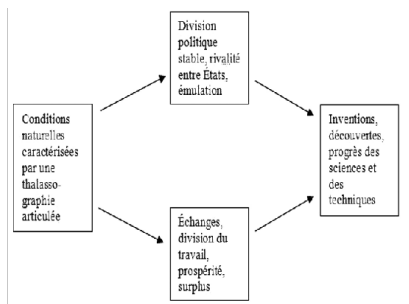


Schéma résumant la théorie de Cosandey (2007) sur l'essor des sciences et techniques

En outre, l'essor des différentes techniques anciennes, comme la poterie ou le tissage, qui remontent aux temps néolithiques, est lié à la sédentarisation, elle-même conséquence de l'agriculture. En effet, les peuples de nomades, chasseurs-cueilleurs, ne peuvent emmener avec eux dans leurs pérégrinations, que l'essentiel, « des armes, les nourrissons, et le strict minimum indispensable assez léger pour être porté, certainement pas des poteries, des céramiques, des imprimeries ou des métiers à tisser, seuls les peuples sédentaires peuvent accumuler des possessions non transportables » (Diamond). Par ailleurs, seules ces sociétés pouvaient produire un surplus capable de faire vivre d'autres gens que les paysans, et donc en mesure de rechercher de nouvelles techniques.

Pour expliquer pourquoi le Croissant fertile a eu la primauté pendant longtemps, inventant l'agriculture, l'écriture, la roue, formant de grandes civilisations, mais l'a perdue ensuite au profit de l'Europe, Diamond met en avant les explications écologiques. Le Croissant fertile, comme son nom l'indique, était vert, arrosé, couvert de forêts et de plaines cultivables dans l'Antiquité, mais à partir du Moyen Âge il devient de plus en plus aride :

Les sociétés du Croissant fertile et de la Méditerranée orientale ont eu la malchance de

se mettre en place dans un environnement écologiquement fragile. Elles commirent un suicide écologique en détruisant leurs propres ressources. ... L'Europe du Nord et de l'Ouest a évité ce sort, pas parce que ses habitants étaient plus sages, mais parce qu'ils avaient la chance de bénéficier d'un environnement plus robuste, avec des pluies plus abondantes, et une végétation qui repousse rapidement. L'Europe peut toujours soutenir une agriculture productive et intensive aujourd'hui, 7 000 ans après l'introduction de l'agriculture. Elle a reçu ses cultures, ses animaux d'élevage, ses techniques et l'écriture du Croissant fertile, qui s'est ensuite graduellement éliminé lui-même comme centre majeur de pouvoir et d'innovation.

De même il y a peu de constructions en pierre en Afrique, les édifices en terre, en bois, en matériaux végétaux ont évidemment tous disparu avec le temps et le climat tropical :

Les agriculteurs construisaient leurs cases de bois et de terre séchée, ou de briques cuites au soleil, les villages se déplaçaient avec l'épuisement de la terre, et peu de constructions permanentes ont survécu. Il y a des exceptions, comme les ruines formidables du Grand Zimbabwe. Mais les archéologues au sud du Sahara ne peuvent trouver rien de comparable aux grands temples, aux tablettes de pierre, aux tombeaux et autres monuments qu'on peut voir en Égypte ou en Éthiopie. Le travail des termites et l'acidité des sols, en plus, on détruit tout objet fait de bois, de tissu ou de cuir partout en Afrique (Gann et Duignan, 2000).

La roue

En dehors du Soudan, de l'Éthiopie et de la Somalie, la roue n'a pas pénétré l'Afrique subsaharienne. Fage (2002) explique ce fait par le climat, avec l'absence de routes et l'humidité qui auraient rendu les chariots inutilisables, et pourtant ceux-ci traversaient le Sahara dans l'Antiquité, à l'époque phénicienne, depuis Carthage, comme on l'a vu, donc la roue était connue à une époque ancienne, mais elle a été abandonnée par la suite (Bulliet, 1975). En outre la disponibilité des cours d'eau, du lac Tchad au Sénégal, fait que le mode de transport plus efficace par pirogues a été privilégié, même si la plupart des fleuves et rivières, avec des périodes d'assèchement ou au contraire des rapides et des chutes, ne présentent que des possibilités de navigation partielles.

Enfin, sans routes, les animaux porteurs, chevaux puis chameaux, sont également plus utiles. Une autre explication est qu'il n'y a pas en Afrique de lourds animaux de traits, comme les bœufs en Europe ou les buffles en Asie, les buffles africains n'ayant jamais été domestiqués, donc pas d'animaux pour tirer la charge, pas de roue (cf. Law, 1980a). Le zébu est d'origine indienne ; il est arrivé vers 700 de notre ère par la vallée du Nil et l'Éthiopie, tandis que les autres espèces de bétail, à cornes longues ou courtes, sont arrivées beaucoup plus tôt, à partir de - 5000, d'Égypte là aussi, en passant par l'Afrique du Nord et l'Afrique de l'Ouest, mais jamais utilisé pour la traction. Les porcs ont été introduits bien plus tard, par les Portugais au ^{xve} siècle, avec l'avantage qu'ils ne sont pas sujets à la maladie

du sommeil.

Sur l'absence d'animaux domestiques en Afrique, on peut donner avec Reader (1999) l'explication suivante. L'Afrique possédait le plus grand nombre d'animaux sauvages, et donc il y avait peu d'incitation à innover dans la mesure où il était facile de chasser. La moitié des ongulés de la planète se trouvent en Afrique :

Avec une telle abondance et diversité de viande sauvage, pourquoi est-ce que les gens s'encombreraient d'animaux domestiques ? ... Ceux-ci doivent être protégés contre les prédateurs, très nombreux en Afrique. Il faut aussi les nourrir et leur donner de l'eau. Ils doivent être appropriés, et la propriété est sans doute le plus grand obstacle. Il faut s'établir quelque part, ce qui implique une organisation totalement différente, socialement et économiquement, de celle du nomade chasseur/cueilleur de nourriture sauvage. Il en va de même pour les plantes, une abondance de nourriture à l'état naturel retarde le besoin de recourir à des méthodes de culture intensives en travail. La domestication des plantes indigènes a ainsi connu un développement tardif en Afrique.

Le fait que la densité de population était faible en Afrique de l'Ouest explique également la non-diffusion de la roue ; en effet des populations clairsemées n'ont pas les moyens de construire et d'entretenir des infrastructures de routes carrossables. L'immensité du Sahara empêchait également toute entreprise de cette sorte, les dromadaires présentaient une solution bien plus efficace et pratique, en tout cas jusqu'à l'arrivée des véhicules à essence, dans les années 1920. Dans la zone de savane, les ânes remplaçaient les dromadaires, et en arrivant à la zone forestière au sud, la maladie du sommeil empêchait d'employer des animaux, les hommes portaient les marchandises sur leur dos ou leur tête. Des esclaves étaient utilisés comme porteurs, ils pouvaient porter de 20 à 30 kg et parcourir 30 km par jour (Hopkins, 1973), et étaient parfois vendus à l'arrivée, ils étaient à la fois porteurs et « marchandises » eux-mêmes...

Sur les cours d'eau, les estuaires, les lagunes, des canots et pirogues permettaient plus efficacement le transport des marchandises, mais là où c'était possible, ce qui n'était pas souvent le cas, avec la sécheresse ou au contraire les crues sur les rivières, et la côte rectiligne dans les eaux de mer. En Afrique de l'Ouest, rapporte Hopkins, les pirogues pouvaient atteindre 30 m de long et porter une centaine d'hommes ; elles étaient mues par les pagaies ou les voiles carrées. La portion du Niger, Djenné-Tombouctou-Gao, sur environ 800 km, était la partie la plus navigable et la plus fréquentée. Le commerce en était facilité, la spécialisation également, et les formations politiques, les empires comme le Mali et le Songhaï, en ont été aussi une conséquence.

L'absence de la roue dans les transports explique aussi pourquoi ses applications diverses n'ont pas été diffusées, par exemple les poulies pour les puits, ou les roues servant à l'irrigation, les moulins à eaux utilisant des roues, et aussi dans le filage du coton, avec l'absence de rouets.

Hopkins (1973) explique que les Africains de l'Ouest connaissaient la roue, puisque des convois de chariots traversaient le Sahara dans l'Antiquité, et aussi parce qu'ils pouvaient observer certaines de ses applications lors des pèlerinages passant par l'Égypte, mais qu'ils ont renoncé à l'utiliser pour des raisons de rationalité économique : elle n'était pas appropriée au milieu et son coût était trop élevé. Dans le désert, le chameau était évidemment plus efficace, dans la forêt les animaux ne pouvaient survivre. Entre les deux, il y avait des animaux pour tirer et un terrain adapté, mais selon l'auteur :

Les gains d'une traction plus efficace auraient été annulés par le coût de maintenir les véhicules et les animaux, puisque les animaux de trait n'étaient pas utilisés par les cultivateurs, qu'ils ne pouvaient être utilisés pour le transport qu'à la saison sèche, le coût était bien plus élevé que dans les autres parties du monde, où on combinait les deux fonctions. ...Les animaux de portage dominaient parce qu'ils étaient relativement moins chers (par rapport aux chevaux), peu coûteux à utiliser et bien adaptés au terrain. ...Il semble raisonnable de conclure que l'absence de la roue était affaire de décision plus que d'ignorance, et que la présence du transport sur roue n'aurait pas réduit les coûts pendant la période précoloniale.

Explication critiquée par Hill (1978), pour qui « il est impossible d'échapper au retard technique en Afrique de l'Ouest, que ce soit pour l'absence de charrues, de pratiques d'irrigation et d'usage de la roue ». On peut ajouter que l'argument d'Hopkins sur les transports au Sahara par chariots dans l'Antiquité, et donc le fait que la roue était connue, est faible, pour au moins trois raisons. D'abord ces traversées se situaient plus de 1 000 ans avant la période des empires, donc la roue pouvait très bien avoir été oubliée, après toutes ces générations ; ensuite, les Arabes eux-mêmes avaient abandonné la roue pour les raisons expliquées plus loin ; et enfin la réalité de ces traversées elles-mêmes est contestée par certains auteurs.

Le transport par roue aurait permis d'accroître considérablement les échanges ; on estime qu'un homme peut porter 25 kg sur la tête, un âne de 70 à 80 kg, un chameau 80 (Giri, 1994). Mais une charrette tirée par deux chevaux peut transporter 5 tonnes de marchandises. En plein milieu du ^{xix}e siècle, note l'auteur pour le Sahel : « Aucun progrès dans les transports qui restent ce qu'ils étaient aux temps anciens : aucune route carrossable n'existe, les chemins sont étroits, impraticables même pour une modeste charrette. »

Selon Robin C. Law ("Wheeled Transportation in Pre-Colonial West Africa", *Africa* 50 : 249-62, 1980a) :

Il y a moins d'utilité à la roue sans un animal de trait pour déplacer de lourds wagons ou charrettes. Aucun moyen de déplacer ce poids sans un bœuf ou un cheval. Les Africains n'ont jamais domestiqué le buffle d'eau, comme les peuples d'Asie, qui l'utilisaient comme principal bête de trait pendant des siècles. Il faut aussi mettre en balance le travail à accomplir avec la quantité de nourriture que l'animal va consommer. Une bête de la taille du buffle prendrait bien plus de nourriture que, disons, un petit troupeau de chèvres qui fourniraient du lait et du fromage sans avoir

besoin de grand-chose. Il faut se rappeler que l'Afrique produit peu de nourriture à l'ha car le sol de surface laissé dans les grands bassins est mince. L'érosion au cours des siècles a emporté les meilleurs sols. Les terres volcaniques fertiles sont rares, on les trouve surtout au Rwanda et au Burundi. Pour ce qui concerne toutes les machines utilisant la roue, elles ont été mises au point après que la roue ait trouvé ses usages dans les transports, elles ont suivi, et non précédé, l'invention de la roue. En bref : pas d'animaux pour tirer, pas de roue.

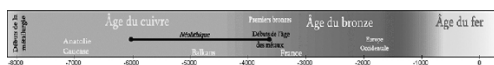
Le fer

Comment le fer est-il arrivé ? Les découvertes techniques dépendent de l'accumulation progressive des connaissances. Par exemple, nous expliquons Diamond :

Les fermiers du néolithique, encore à l'âge de pierre, n'ont pas commencé directement à travailler le fer, qui réclame des fourneaux à température élevée. L'âge du fer suit des millénaires d'expérience humaine avec l'utilisation de métaux purs assez malléables pour être travaillés sans chaleur (cuivre et or). Et aussi de milliers d'années d'utilisation de simples fours pour produire des poteries, utilisés ensuite pour travailler le minerai de cuivre et produire des alliages comme le bronze (cuivre et étain), mais pas encore le fer, demandant des températures plus élevées. La Chine comme le Croissant fertile entrent dans l'âge du fer après deux mille ans d'expérience de la métallurgie du bronze. Quand les Espagnols débarquent dans le Nouveau Monde, il n'en est qu'au début de la technologie du bronze.

Des dates, pour fixer les idées : -8000 à -4000, Âge du cuivre ; -4000 à -1200, Âge du bronze ; Âge du fer depuis.

Schéma sur les âges du cuivre, du fer et du bronze



Le premier métal à être utilisé est le cuivre, malléable et parfois trouvé à l'état pur, ensuite les autres métaux doivent être extraits d'une gangue de pierre, un minerai, à une température élevée, ce sera le cas de l'étain et du cuivre qui fondus ensemble donnent le bronze, un alliage plus dur et donc plus efficace comme arme ou outil, et rapidement bien rare, précieux dans les échanges. On a retrouvé dans le Sinaï (séparant l'Afrique et l'Asie, mais appartenant géographiquement à l'Asie, par convention) des traces précoces du travail de ces minerais, datant de 4 000 ans avant notre ère. On trouve des traces de travail du cuivre en Mauritanie, remontant à - 1000 et des objets en cuivre au Niger.

Le travail du fer vient ensuite, dans des fours artisanaux capables d'atteindre une température encore plus élevée, avec du charbon de bois ; le métal en fusion est ensuite travaillé pour donner les applications nécessaires. Il est plus dur et plus tranchant que le cuivre ou le bronze et

représente donc un progrès majeur. Les premières utilisations ont lieu au Proche-Orient vers - 1500 et se diffusent à partir de là en Afrique : Égypte, - 670, - 400 à Aksoum, - 500 vers le Niger, - 400 à l'ouest de l'Afrique occidentale, au ¹^{er} siècle vers l'Afrique centrale, au ³^{ème} siècle en l'Afrique orientale, au ⁴^{ème} au Zambèze et au ⁵^{ème} siècle à l'extrémité sud du continent (voir carte 7).

Le travail du fer pourrait aussi avoir été inventé de façon indépendante dans la région des Grands Lacs ; on a en effet trouvé des fours remontant au ⁷^{ème} siècle avant notre ère. Feerman (1995) explique que les forgerons de la région avaient des rituels précis, où « la fertilité féminine du fourneau donnait naissance à l'enfant fait de fer ... Le dieu contrôlant la terre et le fer était ensuite honoré ». Les forgerons avaient un rôle prééminent en Afrique de l'Est, leur produit était d'une importance primordiale, et ils étaient aussi des sortes de magiciens, « des hommes qui avaient maîtrisé le processus occulte de transformer une substance dans une autre, le minerai en fer » (Feerman, 1995). Des restes vieux de 2 000 ans montrent en effet dans la région des Grands Lacs le mélange entre les sanctuaires religieux ou les tombeaux des rois et les outils ou produits en fer.

En Afrique occidentale, le fer arrive grâce aux Phéniciens, maîtres dans ces techniques, et aux Berbères qui traversent le Sahara entre - 500 et - 400, à l'époque de Carthage, et il se diffuse ensuite dans le millénaire suivant, améliorant les conditions de l'agriculture et de la chasse, permettant un accroissement démographique, et bientôt les premiers empires comme celui du Ghana (cf. ch. 3). Les fours sont rustiques et donnent un produit cassant, la trempe n'étant pas pratiquée (Giri, 1994).

L'Afrique est passée directement de l'âge de pierre à l'âge du fer, sans passer par le cuivre et le bronze : « La majeure partie du continent est passée directement au fer, en évitant l'étape intermédiaire de l'âge du bronze qui a caractérisé tant de cultures européennes. » (Gann et Duignan, 2000) Elle est riche en gisements de fer, sous diverses formes, à la surface et sous la terre, et aussi dans les lits des rivières, mélangés au sable et au gravier. Pour extraire le fer, il faut chauffer le minerai dans des fours entre des couches de charbon de bois (deux tiers charbon, un tiers minerai), à une température d'environ 1 200°, en envoyant un courant d'air permanent pendant environ 16 heures, cela afin d'éliminer les impuretés ; le fer est ensuite travaillé dans la forge. C'est donc un processus long, et coûteux en bois. On estime qu'il fallait un à deux arbres pour fournir assez de charbon de bois pour une opération de brûlage, ou encore que la production de trois houes en fer demandait une tonne de charbon de bois (Shillington, 1995). La déforestation allait ainsi bon train, faisant en même temps reculer la zone tsé-tsé et donc permettant l'élevage, mais elle entraînait aussi une détérioration écologique des sols. Celle-ci aurait été une cause du déclin des empires successifs en Afrique de l'Ouest au Moyen Âge.

Les Bantous dans leur expansion vont diffuser les techniques du fer à

Kongo, Lunda, Luba, Lozi ; en Afrique orientale : Kush, Axoum, Buganda, Bunyoro, Kitwara, et le Monomotapa en Afrique australe.

Les principaux États et empires africains et leur emplacement approximatif (l'idée de frontières bien délimitées n'est pas présente à l'époque) apparaissent sur la carte 8. Les plus grandes entités politiques se trouvent en Afrique de l'Ouest, dans le Sahel au sud du Sahara, une région plate traversée par un grand fleuve facilitant la circulation et les échanges, ainsi que l'utilisation des chevaux et des dromadaires. Les conditions climatiques sont favorables entre le ^{iv}e et le ^{xiii}e siècle, avec des pluies plus fréquentes, permettant une certaine prospérité. De même en Afrique australe, on trouve des États organisés, dont la présence a été facilitée par la géographie. Mais la zone intermédiaire, la zone de forêts tropicales, au sud de l'Afrique occidentale et en Afrique centrale, a présenté un obstacle à la constitution de tels États, avec des fleuves et rivières peu navigables et l'impossibilité d'avoir des animaux, sans parler de la construction de voies de circulation terrestres.

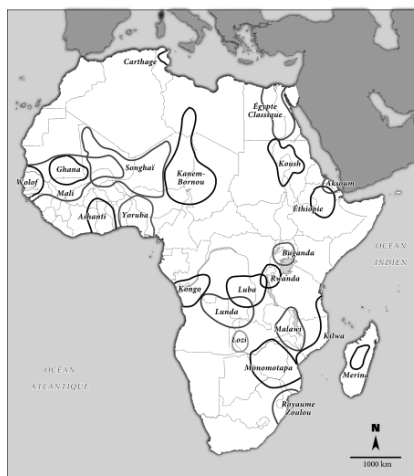
Avant l'organisation tribale qui date de l'agriculture, il y a environ 10 000 ans, les chasseurs/cueilleurs pendant des centaines de milliers d'années étaient organisés en bandes, de petits groupes de familles nomades. C'est toujours le cas des Bushmen au Kalahari, des Esquimaux du grand nord américain, ou des aborigènes australiens. Il n'y a pas de propriété privée, du fait de l'absence d'agriculture, peu d'intérêt à désigner une terre et se l'approprier comme un fermier surveillant ses récoltes. D'autant que la densité est extrêmement faible et en conséquence la terre abondante. Les prises sont partagées car il n'y a pas de moyen de conserver la viande, la consommation est immédiate. Le partage est essentiel dans une situation de pénurie constante ; celui qui refuse met en péril la communauté et est donc rejeté. Pas de propriété, mise en commun, esprit de solidarité, égalité (mises à part les qualités plus ou moins grandes, l'habileté à la chasse ou la cueillette, la personnalité plus ou moins forte, de tel ou telle, à l'origine du leader, non héréditaire). On a là la description de Rousseau du bon sauvage, ou celle d'un communisme primitif idéal. Le partage des tâches, la spécialisation, sont celles des sexes : les hommes chassent ou pêchent, les femmes cueillent, ramassent, collectent.

L'agriculture entraîne le passage des bandes aux tribus. La population augmente, et donc la densité, conséquence de la production plus régulière et plus importante de nourriture³⁹. On a estimé un passage de 0,1 à 1 habitant au km² à 40 à 60⁴⁰. La tribu, ou clan, ou lignage, n'a pas d'autorité politique centralisée et ne connaît pas de division du travail poussée. Chaque individu est capable de survivre et autosuffisant, à la différence des sociétés modernes où tout un chacun dépend des autres et serait incapable de réparer ou fabriquer les biens qu'il consomme. La tribu est basée sur un ancêtre commun, soit par voie masculine, elle est alors patrilinéaire, soit par voie féminine, ou matrilineaire. Les croyances dans les ancêtres

déterminent l'organisation des rapports humains (Fukuyama, 2011) :

Dans les sociétés tribales, les idées, sous la forme des croyances religieuses, ont un impact énorme sur l'organisation sociale. La croyance dans la réalité des ancêtres morts lie les individus ensemble sur une échelle beaucoup plus large que la simple famille, et plus large aussi que dans les bandes traditionnelles. La communauté n'est pas seulement faite des membres présents du lignage, du clan ou de la tribu, c'est toute la filiation des ancêtres, mais aussi de tous les descendants à venir. Même les cousins ou parents les plus éloignés ressentent une connexion et des devoirs les uns envers les autres, un sentiment renforcé par les rites qui s'appliquent à toute la communauté. Les individus ne croient pas qu'ils puissent choisir le système social, leur rôle est déjà défini par la société dès avant leur naissance.

Carte 8. Royaumes et empires africains



En Afrique de l'Ouest, les familles sont des familles élargies, comme sous l'Ancien Régime en Europe, avec trois générations vivant sous le même toit, avec en outre les esclaves rattachés à la famille, ce qui était cette fois propre à l'Afrique. L'ensemble des familles qui se réclament du même ancêtre connu forment *un lignage*. L'ensemble des lignages qui remontent à un ancêtre mythique plus éloigné forme *une ethnie* (Giri, 1994). L'auteur explique comment les tâches et les ressources sont réparties de façon coutumière et permettent la vie commune :

Lignage et unité familiale sont très hiérarchisés : chaque famille a son rang dans le lignage et chacun a sa place dans la famille selon son sexe et son âge. Chacun y a ses devoirs, d'autant plus importants qu'il est situé plus bas dans la hiérarchie, chacun y a ses droits, d'autant plus étendus qu'il est plus haut placé ... Cela crée une société inégalitaire où la répartition des biens et des services ne se fait pas par le biais de la monnaie ni même par le troc, mais par tout un ensemble de règles intériorisées, basé sur le respect des anciens, se traduisant par des prestations bien réelles. Système

efficace, car il assure la cohésion du groupe et, en principe, la survie de tous. Mais système redoutable, car tout manquement aux règles est immédiatement sanctionné. [...]

Les sociétés sahéliennes ont, au cours des siècles, assuré leur survie avec une économie de moyens surprenante pour les Occidentaux. On a souligné la volonté d'investir le moins possible dans les processus productifs, l'absence d'accumulation de biens matériels, y compris chez les souverains. La vraie vie manifestement n'est pas là : il suffit de satisfaire les besoins essentiels avec frugalité. Elle est dans le sentiment d'appartenir à une communauté de vivants et de morts, d'établir des relations chaleureuses, de se sentir soutenu par une solidarité sur laquelle on peut compter et qui apporte sécurité morale et matérielle. C'est là une attitude diamétralement opposée à celles des Occidentaux contemporains.

Colson (1969) précise l'importance du lignage dans les sociétés africaines à la fin du ^{xix}e siècle :

Les royaumes peuvent bien s'élever ou tomber, mais les lignages et les autres groupes de parenté continuent à prendre soin de leurs membres, dans la maladie ou la détresse. Ils fournissent protection à l'encontre des ennemis et une mesure de discipline interne. Quand les institutions globales sont faibles, le lignage pouvait assumer d'importantes fonctions politiques ; quand ces institutions sont fortes, il pouvait jouer le rôle de corporations contrôlant les droits de propriété sur la terre ou le bétail, et régulant les pratiques sociales ou religieuses.

Les États apparaissent vers - 3700 dans le Croissant fertile, - 3000 en Amérique centrale, - 2000 dans les Andes, en Asie et en Afrique du Nord-Est, et il y a 1 000 ans en Afrique de l'Ouest et du Sud-Est.

Ce qui fait un État (Fukuyama, 2011) est caractérisé par cinq éléments. Tout d'abord *une source centrale d'autorité*, capable de faire appliquer les mêmes règles sur l'ensemble du territoire, par l'intermédiaire d'une série de hiérarchies subordonnées au pouvoir.

Ensuite, il faut que cette autorité ait le monopole de la force, à travers une armée ou une police ayant les moyens de coercition, c'est *le légitime monopole de la violence*. Les éléments de l'État, comme les peuples, les ethnies, les tribus ou les régions, ne peuvent s'en séparer, à la différence du niveau précédent, les chefferies, du fait de ce contrôle, la tentative de sécession entraîne la guerre, comme on l'a vu dans l'exemple des États-Unis en 1861.

Un troisième élément est que *l'autorité s'exerce sur un territoire*, et non sur des liens de parenté élargie, comme dans les bandes et tribus. L'État peut donc rassembler une variété de peuples non liés par de telles attaches.

La quatrième caractéristique est que *les États sont stratifiés*, hiérarchisés, spécialisés, inégaux, avec des classes, avec des distinctions comme le statut des esclaves, des serfs, des roturiers, des seigneurs, d'une élite, etc.

Enfin, il existe *une religion dominante*, avec une classe de prêtres, plus ou moins rattachés au pouvoir, allant de la théocratie à la séparation avec l'État.

Comment l'État apparaît ? Diverses théories ont été avancées, depuis la décision d'établir un contrat social, comme chez Hobbes où en échange de la sécurité apportée par l'État et des biens publics (droit, infrastructures, monnaie, poids et mesures, défense extérieure, etc.), les individus acceptent une perte de leurs libertés (impôts, conscription, conformité aux lois, etc.), en passant par l'apparition d'un leader charismatique, chef religieux et/ou chef de guerre, comme dans le cas de l'islam, jusqu'aux théories liées à des besoins collectifs précis, comme l'organisation des pratiques d'irrigation en Chine selon Wittfogel. Une autre explication est liée à la violence et à la guerre, lorsqu'une société tribale s'impose à une autre, elle doit ensuite prendre des mesures pour la contrôler et la soumettre, « des institutions répressives centralisées évoluant en bureaucratie » (Fukuyama, 2011), et ainsi l'État apparaîtrait comme conséquence de la conquête. D'autres facteurs sont d'origine géographique, il faut que la région où apparaisse l'État soit délimitée par la nature. Dans un territoire ouvert et trop vaste, avec une densité faible, les peuples conquis peuvent toujours fuir, s'installer ailleurs. Ainsi l'aspect massif de l'Afrique, sans délimitation géographique précise comme en Europe, pourrait expliquer le retard dans l'apparition des États organisés. Des exceptions comme la vallée du Nil, ou le cas de l'Éthiopie, retranchée dans ses montagnes, ne font que confirmer cette idée : les États apparaissent plus facilement quand la délimitation naturelle est évidente. Mais il faut aussi l'apparition d'un surplus, comme l'arrivée de l'agriculture l'a permis ; aucun État n'est possible si les paysans ne dégagent pas de quoi nourrir toutes les autres catégories sociales et de métiers qui composent l'État, à commencer par les prêtres et les fonctionnaires, mais aussi les artisans et l'élite gouvernante.

Fukuyama (2011) résume les éléments qui seraient à l'origine des États :

- Des ressources suffisamment abondantes pour permettre l'apparition d'un surplus.

- Une taille assez élevée de la population pour permettre la spécialisation.

- Une délimitation géographique assez contraignante pour éviter la fuite des populations.

- Des raisons précises pour motiver les groupes tribaux à abandonner leur autonomie : menace extérieure, chef charismatique, motifs religieux.

Ces éléments, appliqués au cas africain, peuvent expliquer a contrario l'apparition tardive des États⁴¹ : d'abord la faible densité de population (en 1975, la densité en Afrique atteint celle de l'Europe en 1500), puis les espaces ouverts, l'absence de pays naturel, comme la Grèce, l'Italie, le Danemark, l'Espagne ou la Grande-Bretagne, clairement délimité par la mer ou la montagne ; les contraintes géographiques, la difficulté de construire des routes en milieu tropical, surtout forestier, la difficulté de navigation sur les fleuves, la présence des déserts enfin.

Du Sahel à l'Afrique de l'Est et centrale, dans toute l'Afrique bantoue, on

retrouve le même type de royaumes, qui peuvent aller de quelques milliers de sujets à quelques millions, la plupart étant de taille réduite. Il ne s'agit pas d'une organisation féodale, avec des grandes familles, une aristocratie, une transmission héréditaire, mais plutôt une sorte de théocratie – le roi étant considéré comme divin – ainsi décrite par Oliver et Fage (1990) :

Il y avait des villes en terre habitées par des rois d'origine divine, leur cour, leurs prêtres, les marchands et les artisans. Il y avait les fermiers au bord des fleuves, produisant du poisson, des céréales et des légumes. Il y avait des éleveurs possédant du bétail et des chameaux, des moutons et des chèvres. Il y avait une industrie du fer produisant des outils pour les fermiers et des armes pour les guerriers et les chasseurs. Il y avait des chevaux et des cavaliers, des razzias et des esclaves. ... À la tête de ces sociétés, il y avait un roi, considéré comme un dieu, adoré en tant que tel, et à qui on attribuait des pouvoirs supérieurs. Typiquement, il menait une vie recluse, à l'écart du commun, et donnait des audiences derrière un rideau, même les plus intimes de ses courtisans ne pouvaient le voir boire ou manger⁴². Chaque année le roi binait le premier lot et plantait les premières semences. De son bien-être dépendait la fertilité des terres et la régularité des pluies. Il ne pouvait mourir de mort naturelle. S'il était malade ou très âgé, sa fin devait être hâtée par le poison ou la suffocation rituelle. Après sa mort, le corps royal était embaumé, des cérémonies funéraires pratiquées, impliquant des sacrifices humains, des reliques étaient gardées pour le culte de la tombe. Ces rituels étaient souvent pratiqués à la nouvelle Lune et un feu sacré était entretenu et gardé soigneusement, comme le symbole de l'autorité et de la vie du monarque.

Dans des sociétés sans États, il y a peu de différences sociales, peu de différences de pouvoir ou de propriété, et ce sont aussi des sociétés peu adaptées à la guerre car il n'y a pas d'organisations capables de mobiliser de larges armées. Elles sont donc vulnérables, face aux États puissants et organisés, ce qui explique la facilité des conquêtes européennes à la fin du ^{xix}e siècle.

Chapitre 2

Origine

« *La préhistoire africaine est une immense énigme, seulement en partie élucidée* » (Jared Diamond)

La préhistoire avant l'agriculture : le Paléolithique

Il y a quelque vingt millions d'années, les proconsuls, des singes africains, seraient à l'origine de l'homme, mais aussi à l'origine des singes actuels : les premiers hominidés dans les savanes d'Afrique orientale, et les ancêtres des gorilles et des chimpanzés dans les forêts d'Afrique centrale. C'est un effondrement de l'écorce terrestre (la formation du *rift*), il y a dix millions d'années, qui serait la cause de cette séparation. Il s'agit de la plus grande rupture sur la surface de la Terre. Le milieu plus sec de la savane à l'est aurait provoqué l'adaptation des proconsuls qui devinrent bipèdes, et beaucoup plus tard, australopithèques, et enfin hommes, tandis que le milieu de la forêt n'aurait pas permis d'évolution. La station debout dans la savane permet de repérer de loin les prédateurs comme les félins, tandis qu'elle libère les bras et les mains pour cueillir, porter, utiliser les premiers outils. Autrement dit les mains ne servent plus seulement à s'accrocher aux branches ou à courir le long du sol, mais à tous les usages qui caractérisent l'homme à venir.

Mais le fait de marcher sur ses jambes présente d'autres avantages, moins souvent évoqués. En effet dans les régions tropicales où l'homme apparaît, la chaleur est intense et l'évaporation également, le soleil frappe une bien plus faible partie du corps d'un bipède que d'un quadrupède, qui en plus a l'avantage de se rafraîchir plus facilement étant plus haut et donc plus exposé au vent et moins à l'humidité qui se dégage de la végétation au sol⁴³. Ainsi le temps consacré par l'homme à la recherche de nourriture dans la journée, peut être bien plus élevé que celui des animaux, ainsi que la distance parcourue. Finalement la taille élevée du cerveau, par rapport aux autres animaux, nécessite une alimentation plus riche, le cerveau consommant une part plus importante de l'apport énergétique que les

autres organes. Les hommes ont ainsi été amenés à sélectionner une nourriture plus nutritive, plus en qualité qu'en quantité (graines, œufs, tubercules, noix, viande), exigeant une sélection et donc un travail du cerveau plus important. Les deux facteurs se sont entretenus, meilleur système de « refroidissement », meilleure capacité et exercice du cerveau, et « ce n'est sans doute pas une coïncidence si le mammifère qui a le cerveau le plus hautement développé et qui a été à l'origine des systèmes sociaux complexes, est aussi celui qui dispose du système de refroidissement le plus élaboré » (P.E. Wheeler, cité par Reader, 1999).

Le génie de Darwin a la première fois envisagé l'apparition de l'homme en Afrique, qui a été par la suite étayée par l'abondance des traces des premiers hommes et de leurs ancêtres en Afrique orientale, en particulier aux gorges d'Olduvai en Tanzanie, dans la plaine du Serengeti. Plus récemment, c'est Yves Coppens, avec son « Histoire du côté Est » (*East Side Story*) qui l'a diffusée. L'Afrique orientale serait ainsi le berceau de l'humanité, à partir duquel elle s'est diffusée aux autres continents, avec *homo erectus* (voir tableau 13), entre - 1 million d'années vers l'Asie, - 500 000 ans vers l'Europe, - 40 000 vers l'Océanie et - 12 000 vers les Amériques.

Durant une bonne partie du miocène (entre 23 et 5 millions d'années), les grands singes et nos ancêtres cheminèrent au sein de la même famille, celle des hominidés. Les scientifiques estiment que nos lignées se sont séparées voici 8 à 10 millions d'années. La première a évolué vers les chimpanzés, les gorilles et les bonobos, lorsque la seconde, elle, a fini par déboucher sur le genre *Homo*. À cette époque, nous partagions donc, juste avant que les deux branches divergent, un « dernier ancêtre commun ».

Depuis la théorie de Coppens, d'autres restes d'australopithèques ont été trouvés, la mettant à mal : « Au Kenya, en Tanzanie, au Tchad, mais aussi en Afrique du Sud, où le squelette de *Little Foot*, le plus complet et le mieux conservé, pourrait atteindre l'âge canonique de 3,4 millions d'années. *L'East Side Story aura tenu vingt ans, c'est pas mal*, philosophe le professeur Coppens. *Aujourd'hui, on peut juste affirmer que nous sommes nés en Afrique et sous des cieux tropicaux.* » Pour résumer, l'ancêtre de l'homme serait apparu il y a 6 à 7 millions d'années en Afrique, en Éthiopie (Lucy), en Afrique du Sud (*Little Foot*) ou au Tchad (Toumaï).

D'autres critiques à l'*East side story* portent sur le fait qu'on ne trouve pas une séparation nette il y a 20 ou 10 millions d'années, entre le milieu de la forêt et celui de la savane, et comme de toute façon le changement a été très lent, on ne voit pas ce qui aurait empêché les proconsuls de rester dans la zone de forêt dense, qui était leur milieu naturel, donc plus adapté. On peut imaginer aussi l'apparition de la station debout dans la forêt même, liée davantage à des raisons de compétition pour la nourriture qu'à des facteurs écologiques ou climatiques (Reader, 1999).

On a aussi retrouvé en Égypte, dans le Fayoum, plus loin en arrière

encore, les traces d'un singe, *Aegyptopithecus*, remontant à 35 millions d'années, quand l'Afrique était déjà séparée des autres continents, et ce primate serait un de nos très éloignés ancêtres, comme celui des singes actuels, bien avant la bifurcation évoquée plus haut. Ensuite un fossile de *proconsul*, une espèce de babouin quadrupède, vivant dans les arbres, trouvé au Kenya et datant de 17 millions d'années, ancêtre des hommes et des singes. Puis *l'australopithèque*, avec un trou de plus de 10 millions d'années (!), dont on trouve les traces en Tanzanie datant de 4 millions d'années, qui se tient debout, qui commence à développer les signes d'une culture et de techniques, et qui donnera *Homo habilis*, *homo erectus* et *homo sapiens*.

L'évolution du peuplement de la planète est ainsi résumée par Jared Diamond dans son fameux livre de 1998 :

- Il y a environ 7 millions d'années, un groupe de singes africains se sépare en quatre types de populations, les gorilles, les chimpanzés, les bonobos et les hominidés.

- Entre 4 millions et 1,7 millions : les hominidés évoluent des australopithèques (littéralement singes du sud) en *homo habilis* (- 2 M), puis *homo erectus* (- 1,7 M). Ce dernier survit sans changement pendant la durée incroyable de plus d'un million d'années (500 fois plus longtemps que les 2 000 ans de notre ère...).

- Il y a 1 à 2 millions d'années, *homo erectus* commence à se répandre hors d'Afrique ([voir carte 9](#)).

- À partir de 500 000 ans, apparaît *homo sapiens*, avec un cerveau plus important, le feu est utilisé.

- Vers - 70 000, apparaît l'homme actuel, *homo sapiens sapiens*, ou homme de Cro-Magnon (du nom d'un site en Dordogne – « grand trou » en occitan – où ses squelettes ont été découverts en 1868). Selon Diamond cette période correspond à un « grand bond en avant » du fait de l'apparition des langues, d'outils uniformisés, de bijoux, de harpons et de hameçons, de lances, d'arcs et de flèches, de cordes, de maisons, de vêtements cousus, et bien sûr d'un art unique, comme on voit à Lascaux ou Altamira. *Homo sapiens sapiens* serait auparavant apparu en Afrique et se serait diffusé vers l'Europe et les autres continents à partir de cette origine, en remplaçant les autres espèces, comme l'homme de Neandertal, descendant de la première vague de sortie d'Afrique (*homo erectus*). Cependant le domaine de la préhistoire n'offre aucune certitude absolue, et des interprétations différentes, d'une origine multiple de l'homme moderne, dans les divers continents, est aussi défendue.

Carte 9. La population du globe à partir de l'Afrique

trouvées en Afrique que n'importe où ailleurs et les dates des sites en Afrique de l'Est sont les plus anciennes, notamment dans les gorges d'Olduvai. ... L'*homo sapiens* est également apparu en Afrique, bien plus tôt qu'en Europe, avec une antécédence d'au moins 100 000 ans. À cette époque, l'homme apprend à contrôler le feu et à vivre dans des caves et des grottes, un confort relatif par rapport aux campements en terrain ouvert.

Le feu pendant longtemps ne devait pas être éteint, car les techniques de lancement du feu sont encore postérieures. Malheur à celui qui le laissait mourir ! C'est ce que les nombreux cultes à travers le monde, où des gardiens du feu sont symboliquement chargés d'entretenir la flamme sacrée, signifient, comme les Vestales à Rome, même si on sait depuis longtemps comment le démarrer.

À la fin de l'âge de pierre, entre - 50 000 ans et la révolution néolithique (- 8000), les techniques s'affinent ; les microlithes permettaient de produire une variété d'outils comme les burins, les poinçons, les grattoirs, les aiguilles, les chevilles, et d'armes comme les harpons et les flèches, le plus souvent placés sur des manches. D'autres instruments et produits étaient fabriqués, comme les meules, d'autres avec du bois, des os, des dents, de l'écorce, des coquilles d'œufs, des coquillages, du cuir pour des sacs et des vêtements, et enfin la poterie. Les sites funéraires et l'art apparaissent, avec toutes les illustrations qu'on connaît.

Les croyances des hommes de cette époque, dans les sociétés de chasseurs/cueilleurs, peuvent être imaginées en examinant celle des autochtones d'Australie, ainsi décrites par Gann et Duignan (2000) :

Selon leur croyance, il y a un univers ordonné, autant dans la nature que dans les sociétés humaines, qui est apparu à une époque éloignée, appelée « L'aube du monde » (*World Dawn*). Cet ordre résulte des comportements et des aventures des « Êtres de l'aube », êtres sacrés. Tout en découle, les usages, les coutumes, les lois sociales, les espèces naturelles, la typographie des lieux. Le cosmos est réglé par la loi. ... Les hommes et les femmes doivent se comporter selon les règles qui ont été fixées pour l'éternité à « L'aube du monde ». Les croyances, les mythes, les rites impliqués sont très complexes. On les retrouve chez d'autres peuples, comme les Indiens Pueblos, les habitants des îles Trobriand, les Andamans de la baie du Bengale ou les Dogons en Afrique de l'Ouest. Ils affirment tous, de différentes manières, la garantie ancestrale d'un ordre naturel et social, ils insistent tous sur l'importance des rites pour conserver cet ordre.

Vers - 15000/- 10000, *homo sapiens sapiens* est établi partout en Afrique, selon les différents types modernes : caucasiens ou afro-asiatiques, à l'origine de la dissémination hors du continent ; Noirs de grande taille au sud du Sahara ; pygmées, petite taille et complexion plus pâle, adaptés aux conditions de la forêt ; et enfin bushmen ou capoïdes, de taille moyenne et de complexion également plus claire (voir carte 10). Et c'est sans doute, selon Olivier et Fage (1990), ce qui explique l'expansion bantoue (voir ch. 4) :

Les Afro-asiatiques et les Africains noirs étaient géographiquement les mieux placés pour bénéficier du formidable développement de la domestication des animaux et des plantes, et dans cette grande mutation, la formation des Africains noirs passant de pêcheurs/chasseurs/cueilleurs et fabricants de poteries à agriculteurs leur a donné un avantage énorme sur les peuples vivant plus au sud.

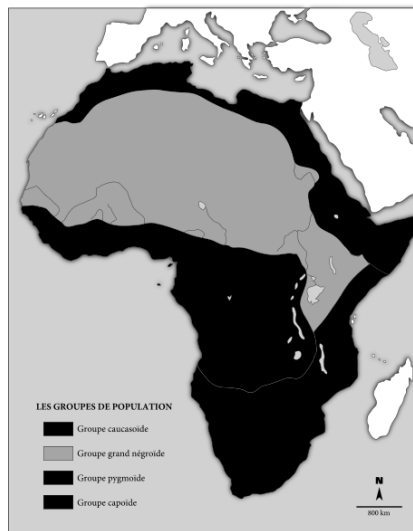
L'apparition de l'agriculture et de l'élevage, ou la révolution néolithique

La troisième grande révolution dans l'évolution de l'humanité, après l'apparition des premiers hominidés, il y a 6-7 millions d'années, puis l'*homo sapiens* il y a quelque 300 000 ans, est l'invention de l'agriculture et de l'élevage il y a environ 10 000 ans. La première révolution économique, bien avant la révolution industrielle il y a seulement deux siècles et demi :

Elle rendit possible la vie sédentaire du village au lieu du camp de chasseurs ; elle rendit possible l'accumulation d'équipements qui n'auraient été qu'un embarras pour le nomade chasseur et cueilleur. Surtout, elle rendit possible pour la première fois des densités de population qu'on pouvait exprimer en hommes par mille carré, plutôt qu'en milles carrés par homme (Oliver et Fage, 1990).

La révolution néolithique a lieu tout d'abord dans le Croissant fertile, quelque part vers l'Anatolie, le Kurdistan et l'Irak, autour de - 8000, avec le blé, les pois, les olives, les moutons et les chèvres. Naturellement les tentatives de culture ont été lentes et progressives avant de s'installer de façon définitive il y a 10 000 ans au Proche-Orient. On trouve des traces de pratiques agricoles aussi loin qu'il y a 70 000 ans en Afrique australe, sur le site de la Klasies River (Reader, 1999), et plus tard, vers - 16 000 tout au long de la vallée du Nil, bien que cette activité s'arrêtera par la suite, du fait d'inondations catastrophiques entre - 10 000 et - 9500, éliminant les alluvions fertiles.

Carte 10. Groupes de populations en Afrique avant l'expansion bantoue



La révolution néolithique s'établira finalement en Égypte vers - 6000, par contagion depuis l'Anatolie. L'Europe suivra également à partir de - 6000, de même que l'Inde un millénaire plus tôt. Vers - 7000, elle éclot de façon autonome en Chine, avec le riz, le millet, les cochons⁴⁴, le ver à soie. En Afrique, c'est la zone du Sahel qui est la première à voir se développer la culture du sorgho, du riz africain, du millet⁴⁵, du niébé, de l'arachide, du coton, des pastèques, des courges et l'élevage des pintades ; l'Afrique tropicale de l'Ouest 2 000 ans plus tard cultive l'huile de palme, l'okra, le riz africain (delta intérieur du Niger) et les ignames (patates douces), mais n'utilise pas d'animaux. La plupart des auteurs se rallient à l'idée d'une découverte autonome de l'agriculture en Afrique de l'Ouest, et non par transmission, « un des grands événements de l'histoire mondiale, et une des réussites les plus remarquables des habitants indigènes du continent » (Hopkins, 1973). De l'autre côté, à l'Est, l'Éthiopie développe le café, l'ensete (banane naine) et le teff (graminée sans gluten cultivée comme céréale), la date approximative de départ est inconnue. Le sorgho et le millet, adaptés à la sécheresse, se sont exportés hors d'Afrique, l'Inde dans ses régions sèches les a par exemple adoptés.

Enfin en Amérique, l'agriculture débute en Amérique centrale avec maïs, haricots, courges, dindes, et dans les Andes avec les pommes de terre et le manioc, les lamas et les cochons d'Inde, les deux régions vers - 3500.

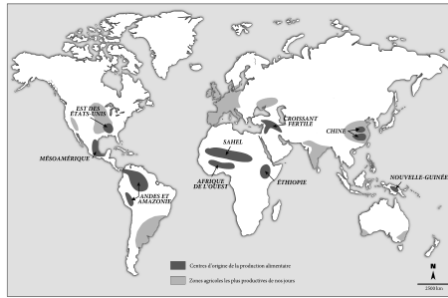
Les principales zones du monde où l'agriculture est apparue de façon indépendante sont donc : 1) *Le Croissant fertile*, - 8000 ; 2) *La Chine*, - 7000 ; 3) *L'Afrique du Sahel et occidentale* ; le Sahara alors vert, ainsi que l'Éthiopie (un cas mixte, fait de cultures propres et de cultures venues du Croissant fertile à travers l'Égypte), à partir de - 6000 ; et enfin 4) *L'Amérique centrale et andine* vers - 3500. Trois autres régions de moindre importance ont également vu apparaître des pratiques agricoles

autonomes : *le nord-est de l'Amérique du Nord* (tournesol, quinoa) vers - 2500 ; *l'Amazonie* vers - 3500 (patates, manioc) et *la Nouvelle Guinée* (bananes, canne à sucre) vers - 7000. Celles où elle est apparue par proximité sont *l'Inde* (- 7000), *l'Égypte* (- 6000) et *l'Europe* (- 6000).

La domestication des grands mammifères a été un élément crucial dans l'augmentation de la production de nourriture, la hausse de la population et l'apparition des grandes civilisations par la suite. Les animaux domestiqués donnent de la nourriture, des vêtements, des outils, ils fournissent de l'énergie, des engrais, des moyens de transport, de garde, de défense et d'attaque, et, également important, ils développent toutes sortes d'immunités face aux maladies chez les humains. Diamond (1998) montre que le continent eurasiatique, par sa taille et sa diversité biogéographique, disposait du plus grand nombre de grands mammifères domesticables, 72, contre 51 en Afrique, 24 dans les Amériques et seulement 1 en Océanie. Et sur ceux-là, 18 % ont été effectivement domestiqués en Eurasie, entre - 10 000 et - 2500, aucun en Afrique et en Océanie et 4 % en Amérique. Sur 148 espèces de grands mammifères domesticables, seulement 15 l'ont été. Moutons, chèvres, cochons, bétail, chevaux constituent les cinq plus importantes catégories, en plus du chien, le premier domestiqué⁴⁶ vers - 10 000, tandis que 9 autres constituent des catégories mineures (dromadaires, chameaux, ânes, lamas, rennes, buffles, yacks, et deux variétés de vaches issues des anciens aurochs en Asie). Mais si les espèces indigènes africaines n'ont pas été domestiquées, les espèces eurasiatiques sont arrivées en Afrique à travers le Sahara et ont été adoptées jusqu'en Afrique du centre-ouest par les peuples bantous, préalable à leur expansion vers le sud, avec un avantage énorme sur les peuples de chasseurs-cueilleurs. En Afrique de l'Ouest, l'arrivée du cheval, et par là des techniques militaires liées, a été à l'origine de la formation de royaumes et d'empires dans cette région. Le cheval n'a pu pénétrer au sud, dans les régions équatoriales, du fait du trypanosome de la mouche tsé-tsé.

En Afrique comme ailleurs, l'agriculture a dû apparaître très lentement, à la suite d'un processus qu'on peut imaginer ainsi : des changements minimes, non intentionnels, à la fin du paléolithique, comme lors des feux, du débroussaillage pour installer un campement, ont pu faire apparaître des plantes spécifiques, aptes à la consommation humaine, qui ont commencé à être utilisées régulièrement. De même les espèces animales domestiquées ont pu être choisies par leur proximité croissante avec les humains. La protection de ces plantes et animaux est devenue pratique habituelle, des variétés et espèces choisies remplaçant peu à peu celles sauvages faisant l'objet de cueillette et chasse. Ainsi est née l'agriculture, qu'on peut définir comme « le contrôle intentionnel de la production de nourriture végétale et animale » (Newman, 1995), qui est peu à peu devenue la façon la plus efficace de survivre, accompagnant, puis supplantant, les activités traditionnelles des chasseurs/cueilleurs.

Carte 11. Zones d'origine de l'agriculture



Sahara

Humide de - 9000 à environ - 2500, la région du Sahara a abrité une population active, à la fois de type caucasien et de type africain (Fage, 2002), avant de devenir ou redevenir un désert. On est à la fin de la préhistoire, au début de la révolution néolithique. Il faut imaginer l'immense désert couvert de savanes, de prairies, de rivières et de forêts, rempli d'animaux sauvages et domestiqués ; les gravures rupestres sont là pour en témoigner. La culture du millet, dans le Hoggar, y remonte à - 6000. Au Tibesti, dans l'Aïr et au Darfour, l'élevage du bétail a été confirmé par de multiples traces. La population y était noire, de type sahélo-soudanienne ou nilo-saharienne, selon l'analyse des squelettes retrouvés, et non originaire d'Afrique du Nord ou d'Égypte.

Les premières traces de domestication et de pastoralisme au Sahara sont trouvées en - 4500, et la région a vu ces pratiques généralisées dans les deux millénaires suivants de la vallée du Nil jusqu'au Mali. Les peintures rupestres montrent aussi que l'utilisation du lait du bétail était courante – on voit des scènes de traite de vaches.

Plus encore, les cours d'eau et rivières des montagnes du Sahara se déversaient dans la partie sud, celle de l'actuel lac Tchad et du fleuve Niger, qui occupaient alors une surface bien plus importante. Ainsi, du Sénégal à l'Éthiopie, un immense espace aquatique (*fishing belt*), entre fleuves, rivières, lacs et lagunes permettait une pêche intensive et donc la vie de communautés importantes et sédentaires, comme le montre le développement de la poterie, faite pour stocker, cuisiner et déplacer⁴⁷. Non des nomades chasseurs, mais des peuples fixés sur un territoire, au tout début des pratiques agricoles. La désertification du Sahara et l'assèchement progressif de ce qui va devenir le Sahel incitera à chercher des solutions à la réduction forcée de la pêche. L'apparition des pratiques agricoles s'explique ainsi paradoxalement par l'extension progressive du désert (Shillington, 1989). Le Sahel, depuis le fleuve Sénégal sur l'Atlantique jusqu'à la mer Rouge représente une bande de 6 000 km de long et 200 de large, est « la plus grande zone pastorale en Afrique » (Reader, 1999).

La désertification du Sahara, qui progresse d'est en ouest, repoussera les populations aux marges, vers le nord, formant les peuples berbères ; vers l'Égypte, contribuant à la période pharaonique ; vers l'ouest, la Mauritanie étant toujours restée plus humide, et vers le sud, dans toutes les zones sahéliennes. Sur les causes, les avis divergent, pour certains ce sont les grands cycles de la nature, des facteurs climatiques complexes, pour d'autres ce sont les peuples pastoraux berbères dont les chèvres, moutons et autres animaux domestiques auraient surexploité les broussailles, causant une évaporation croissante, asséchant la terre, phénomène encore accéléré par le vent et le ruissellement, emportant la couche fertile. Toujours est-il que les animaux sauvages aussi, poussés par la sécheresse, se réfugieront au sud ou au nord du désert, raison pour laquelle on trouve les éléphants d'Hannibal en région méditerranéenne, ou encore les lions, qu'on voit en Afrique du Nord jusqu'au ^{xxe} siècle (Giri, 1994). Vansina (dans Curtin *et alii*, 1995) décrit le phénomène ainsi :

La désertification du Sahara a progressé d'est en ouest. Même aux meilleures époques, la partie occidentale de l'Égypte, la Libye et le Soudan étaient déjà des semi-déserts, et à partir de - 2500, la sécheresse repousse les éleveurs vers l'ouest, vers le Sahara central et ses massifs encore arrosés. Puis là aussi, les pluies cesseront et les éleveurs iront vers le nord, vers le sud et le Niger, et vers l'ouest et la Mauritanie, une région qui est restée praticable pour l'agriculture et l'élevage jusqu'au début de notre ère. Le processus de migrations, ou plutôt de lente dérive, a donc pris beaucoup de temps, étalé sur un millénaire et demi, avec des périodes de recul et de retour, selon la fréquence des pluies. Il n'y a donc pas eu de pression démographique à l'ouest ou au nord.

Le grand désert, bien que traversé constamment par des caravanes, constituera par son immensité une barrière telle que les civilisations évolueront de façon très différente au nord et au sud, le nord méditerranéen connaîtra les grandes civilisations de l'Antiquité, Égypte, Carthage, Grèce, Rome, tandis que le sud évoluera de la façon qui sera examinée dans la suite de cet ouvrage.

Zone sahélo-soudanienne, Afrique de l'Ouest

Sorgho, mil, millet, riz africain et fonio blanc (céréale), niébé (haricot), pois bambara, arachide sont cultivés dans la région sahélienne et soudanienne depuis - 4000. Le bétail, les moutons et les chèvres accompagnent ces cultures. Le Sahel était humide à l'époque où le Sahara était vert, des rivières venant des hauteurs au nord et des Grands Lacs le parcouraient. L'aridité croissante repousse ces pratiques vers le sud, autour du fleuve Sénégal, du lac Tchad et du Niger à partir de - 3000, en même temps que les maladies comme le tsé-tsé, permettant culture et élevage.

Plus au sud, de la Guinée au Cameroun, la culture des ignames africains, en grande partie remplacés depuis l'arrivée des Portugais au ^{xve} siècle par

des variétés asiatiques (patates douces), figure ce qu'on a appelé le Yam Belt, avec la culture du tubercule pratiquée à partir de - 3000. Un type de bétail nain et des chèvres étaient élevés.

L'Afrique au sud du Sahara est entrée directement dans l'âge du fer, entre - 700 et - 400, après l'âge de la pierre préhistorique, sans passer par l'intermédiaire du bronze des peuples de la Méditerranée et du Croissant fertile (cf. [ch. 1](#)). Des fourneaux datant de cette période ont été trouvés un peu partout, et notamment au Nigeria, près du confluent Niger/Bénoué, datant de la culture Nok. Il s'agit de peuples agriculteurs sédentaires, célèbres pour leurs sculptures et poteries. Les techniques semblent avoir été apportées à travers le Sahara depuis l'Afrique du Nord, car les Phéniciens installés dans la région, notamment à Carthage, utilisaient les mêmes. Une révolution dans les outils et les armes, faucilles, couteaux, houes, haches, javelots, lances, flèches, etc., se met alors en place, tous ces ustensiles en fer étant évidemment plus efficaces que les mêmes en pierre. Les forgerons en Afrique de l'Ouest⁴⁸ formeront des castes respectées et redoutées, avec des pouvoirs magiques.

À partir de villages d'agriculteurs dispersés, des États vont se former en Afrique de l'Ouest à la fin du premier millénaire de notre ère, Ghana, Songhai, Mali, Kanem-Bornou ([voir ch. 3](#)).

Agriculture et démographie

L'invention de l'agriculture entraîne un essor démographique ainsi que la sédentarisation. La hausse de la population n'est pas tellement la conséquence d'une meilleure alimentation et donc d'une baisse de la mortalité, car la sédentarisation s'accompagne de l'arrivée de nouvelles maladies ; les moustiques vecteurs de la malaria par exemple deviennent une source de mortalité accrue, parce qu'ils prolifèrent autour des villages (« auparavant un risque négligeable – chez les chasseurs/cueilleurs nomades –, la malaria deviendra la principale menace en Afrique » Newman, 1995). C'est davantage la hausse de la natalité qui explique l'expansion démographique chez les peuples sédentaires agriculteurs. En effet, chez les nomades, il est impossible de transporter plusieurs nourrissons d'un endroit à l'autre et l'espacement des naissances est une nécessité, pour n'en avoir qu'un seul à porter, alors qu'ils peuvent être nombreux dans le village permanent. De même, dans les expéditions de cueillette autour du camp, le nombre de bébés est évidemment un obstacle. Les naissances sont espacées par diverses pratiques, comme l'avortement, l'infanticide, la longueur de l'allaitement (qui limite la fertilité) ou bien sûr l'abstinence. Une autre raison de la natalité accrue des sédentaires est le changement du type d'alimentation, les glucides venant des céréales, l'augmentation des calories, par rapport à la diète des chasseurs, basée sur le gibier, favorisant une puberté plus précoce et la plus grande régularité

des cycles menstruels. Enfin les enfants fournissent de la main-d'œuvre qui permet d'accroître la production de nourriture, alors que chez les chasseurs/cueilleurs plus d'enfants signifie simplement la nécessité d'élargir le territoire de prédation.

L'équateur marquait la limite des pratiques agricoles à cette époque, mais de l'autre côté de l'Afrique, de l'Éthiopie au Kenya, l'agriculture était aussi pratiquée (millet, tef, noog, café, enset), avec les activités d'élevage (bétail, moutons, chèvres). Les cultures du Croissant fertile se sont diffusées vers l'Éthiopie et ses plateaux tempérés, mais plus au sud, le climat équatorial et tropical représentait un obstacle, raison pour laquelle les pratiques agricoles ne s'y diffuseront qu'avec l'expansion bantoue, même si l'Afrique du Sud, avec son climat méditerranéen autour du Cap, aurait été idéale. « Trois mille km de climat tropical entre les deux représentaient une barrière insurmontable. » (Diamond) Ce sont les plantes comme le sorgho et les ignames, cultivées d'abord dans le Sahel et l'Afrique de l'Ouest tropicale, qui se diffuseront vers l'Afrique centrale et équatoriale, et enfin australe, mais pas tout au sud dans la zone de climat méditerranéen. C'est à l'arrivée des Européens, en 1652, que les cultures tempérées, ayant leur origine dans le Croissant fertile, se sont implantées en Afrique du Sud. Les peuples bantous, Xhosa en Afrique du Sud, avec leurs cultures tropicales humides, n'ont pas développé de cultures dans la zone méditerranéenne, autour du Cap, inadaptée pour eux. C'est la raison pour laquelle les Hollandais, en arrivant au Cap, n'ont rencontré qu'une population clairsemée, celle des peuples Khoïsan (San et Khoïkhoï⁴⁹), incapable de leur résister. Ce n'est qu'avec l'invasion européenne plus au nord que les fermiers bantous, les Xhosa, ont offert une résistance acharnée face aux Blancs :

Les problèmes politiques récents de l'Afrique du Sud viennent en partie d'un accident géographique. Les terres autour du Cap, peuplées de Khoïsan, étaient inadaptées aux cultures bantoues, les Bantous héritaient des cultures tropicales (pluies en été) de leurs ancêtres cinq millénaires plus tôt, et les Européens disposaient des cultures adaptées aux pluies en hiver de leurs ancêtres d'il y a dix mille ans. (Diamond)

Les animaux du Croissant fertile également étaient peu adaptés à l'Afrique tropicale et équatoriale, du fait des maladies comme la maladie du sommeil. Le cheval par exemple n'a pas dépassé les royaumes et empires ouest-africains. Le bétail, les moutons, les chèvres n'ont de même pas été plus loin que les hautes plaines tempérées du Serengeti, au moins jusqu'à l'expansion bantoue en Afrique australe au premier siècle de notre ère.

Les peuples aborigènes (Bochimans, San ou Bushmen⁵⁰), à la fin de l'âge de pierre, s'étendaient bien au-delà de l'Afrique australe, jusqu'au sud de la Tanzanie, ils étaient chasseurs et cueilleurs, mais pratiquaient aussi l'élevage des moutons et du bétail dans les derniers siècles avant le Christ. De même les peuples pygmées chasseurs/cueilleurs étaient présents en

Afrique centrale dans l'immense forêt primaire autour de l'équateur, et ont été repoussés par l'expansion des agriculteurs bantous.

Conclusion

Les *homos sapiens* partis d'Afrique il y a quelques dizaines de milliers d'années reviendront cependant, avec l'expansion européenne en Afrique, comme le note Reader (1999) avec ironie : « L'histoire de l'Afrique après le ^{xv}e siècle a été celle d'un ancien continent et de ses habitants tentant d'accommoder les concepts d'humains modernes dont les ancêtres avaient quitté la terre-berceau il y a quelque cent mille ans, et qui y revenaient depuis cinq siècles, se comportant comme s'ils étaient les maîtres des lieux. »

Chapitre 3

Empires

La période étudiée ici va de l'Antiquité à la fin du Moyen Âge, dans la région allant du Sahel à la Corne de l'Afrique, du Sénégal à l'Éthiopie. Les premiers États organisés en Afrique tropicale sont proches de l'Égypte, en Nubie et en Éthiopie. Lors du premier millénaire de notre ère, c'est ensuite l'Afrique de l'Ouest qui s'organise en empires et entretient un commerce florissant, on a pu parler, du ^{ix}e au ^{xv}e siècle, d'un « âge d'or » pour cette région (Austen, 1987).

Afrique du Nord-Est

Nubie (Koush)

On y trouve l'or en abondance, d'énormes éléphants et de l'ébène, des arbres sauvages de toute sorte. Les hommes aussi sont de la taille la plus élevée au monde, les plus beaux, et ceux qui vivent le plus longtemps. (Hérodote, sur les pays au sud de l'Égypte)

En Nubie, région de l'Antiquité au sud de l'Égypte et de la première cataracte (rapides) du Nil, futur *royaume de Koush* avec comme capitale Kerma au deuxième millénaire avant le Christ, puis Napata au ^{viii}e siècle, et enfin Méroé à partir du ^{iv}e siècle avant notre ère, l'agriculture (sorgho) et l'élevage (ovins, bovins) apparaissent au cinquième millénaire. Il s'agirait « de peuples de type méditerranéen, à la peau brune, connus en archéologie sous le nom de groupe-A » (Gann et Duignan, 2000). Entre la 3^e et la 4^e cataracte, des cultures d'irrigation sont pratiquées, mais le potentiel dans l'ensemble est plus limité qu'au nord, du fait de l'étroitesse de la zone de crue du Nil. La région est influencée, et longtemps dominée⁵¹, par l'Égypte pharaonique qui y prélève des esclaves et échange avec elle et à travers elle avec l'Éthiopie au sud (or⁵², ivoire, huiles, peaux, ébène, encens, pierres précieuses). Au ^{viii}e siècle, c'est le tour de la Nubie de contrôler l'Égypte, le royaume de Napata s'empare d'abord de Thèbes puis de l'ensemble du pays des pharaons, et installe pendant un siècle ses propres pharaons à sa tête,

c'est la XXV^e dynastie égyptienne, de - 752 à -663, celle des « pharaons noirs », qui durera jusqu'à la conquête assyrienne. Mais les Nubiens étaient déjà très proches des Égyptiens et influencés par leur culture, mêmes dieux, mêmes pratiques, même écriture, si bien que les changements ont été minimes en Égypte. En - 670, elle est envahie par les Assyriens, sous Assurbanipal, dominant les armées du pharaon avec une discipline et une cohésion supérieures, et surtout des armes en fer (les Égyptiens et Nubiens étaient encore à l'âge du bronze). La conquête assyrienne apporte ainsi le fer en Afrique. Les Koushites se replient vers le sud et Méroé.

Dans le royaume de Méroé – le *Pays de Punt* pour les Égyptiens –, sur la rive Est du Nil, entre la 5^e et la 6^e cataractes⁵³, contemporain de la Grèce classique puis d'Alexandre le Grand et de la période hellénistique, et enfin de l'Empire romain⁵⁴, stable et durable puisqu'il va du ^{iv}e siècle avant notre ère au ^{vi}e siècle après, une économie florissante se développe. Elle est basée sur une agriculture prospère (sorgho et millet), ainsi que l'élevage du bétail, dans une zone fertile et arrosée en été (la grande boucle du Nil, au sud du désert, à la limite de la zone tropicale humide) et sur une situation de carrefour d'échanges entre le monde égyptien et méditerranéen (la Grèce et Rome), le royaume d'Aksoum (Éthiopie), la mer Rouge et l'Arabie, et aussi, vers le sud et l'ouest, l'Afrique profonde.

Méroé possède du minerai de fer et des forêts, donc du charbon de bois pour les fours, et le travail du fer se diffuse, fournissant des outils (haches, houes, couteaux, etc.) et des armes (lances, flèches, épées, etc.) plus efficaces. On a retrouvé des scories de charbon de bois en abondance, montrant que les fourneaux ont fonctionné pendant des siècles et consommé 1 500 m³ de bois par an (Meredith, 2014), et la ville a pu être appelée « la Birmingham de l'ancienne Afrique » (A. H. Sayce). Les artisans de Méroé étaient « réputés pour leur travail du fer ; leur production était caractérisée par toutes les techniques du monde méditerranéen, mais avait un aspect africain dans le style » (Gann et Duignan, 2000).

La population était « probablement mélangée, avec à la fois des éléments à la peau claire, comportant les Égyptiens, les Berbères et les Libyens, ainsi que d'autres peuples d'origine méditerranéenne, et des éléments proprement africains à la peau noire, lesquels ne semblent pas avoir dépassé la 5^e ou la 6^e cataracte ... La civilisation de "l'île de Méroé" était syncrétique, combinant des éléments égyptiens et noirs ... On trouve des influences arabes, comme les réservoirs, et aussi indiennes⁵⁵, par exemple dans le lion à trois têtes, et bien sûr avant tout égyptiennes, avec les pyramides et les temples » (Gann et Duignan, 2000).

Les dromadaires sont introduits par les Romains depuis l'Égypte ou l'Arabie⁵⁶ comme moyen de transport et provoquent une sorte de révolution dans ce domaine. Le travail du fer est également introduit à Méroé vers - 500, et c'est à partir de là qu'il se diffusera en Afrique vers l'ouest et le sud. La poterie, la bijouterie, le travail du bois et toutes sortes

d'artisanats sont en place. Le coton et ses fabriques sont aussi contemporains de cette période, Méroé en exporte, de même que de l'ébène, des plumes d'autruche des peaux de léopards, de l'ivoire et de l'or, et divers produits tropicaux, surtout vers l'Égypte. Les voies du commerce sont bien sûr le Nil, mais aussi, parallèle à lui, la mer Rouge et ses ports.

Des roues à eau (*saqias*), mues par des animaux, sont utilisées pour l'irrigation. Un langage propre, le méroïtique, a peu à peu remplacé l'égyptien, et une écriture alphabétique a remplacé les hiéroglyphes, seulement partiellement élucidée aujourd'hui.

Le système politique est plus relâché qu'en Égypte et les paysans moins soumis aux règles du pouvoir central, ils vivent dans des villages avec des maisons en terre et en paille et payent leurs impôts à l'État, au roi, sous forme de denrées ou animaux d'élevage. Le déclin du royaume, du fait d'une érosion croissante, d'une surexploitation des forêts et des terres, liée à la fabrication du fer et l'énorme demande en bois, survient au ^{iv}e siècle. Fage (2002) résume ainsi les caractéristiques de Méroé :

Un pays où les traditions égyptiennes et africaines pouvaient se rencontrer et se mélanger, et où l'intérieur soudanais pouvait entrer en contact avec le monde hellénistique et Rome, ainsi qu'avec celui de la mer Rouge et de l'océan Indien et leur culture.

Au ^{ve} siècle, venant d'Égypte, le christianisme copte pénètre aussi la Nubie, alors éclatée en trois États dans la vallée du Nil : Nobatia, Makuria et Alwa. Toute la population est convertie aux ^v^e et ^{vii}^e siècles, sous la forme copte (monophysisme, rejetant la version orthodoxe de Byzance, l'église melchite). À l'époque, avant l'arrivée de l'islam, Copte était synonyme d'Égyptien. Fage et Oliver (1990) notent aussi que si l'Église copte était pauvre, par rapport à l'Église officielle byzantine (l'Égypte faisait alors partie de l'Empire byzantin) ; c'est cependant celle-là, l'Église copte, et non celle-ci, l'orthodoxie byzantine, qui a survécu à la conquête arabe, et ce jusqu'à nos jours.

Cette conquête de l'Égypte au ^{vii}^e siècle est suivie de l'islamisation du pays, mais aussi de l'introduction de nouvelles cultures, venues d'Inde pour la plupart, comme le coton⁵⁷, le riz, les bananes, la canne à sucre, le taro et l'aubergine, qui se diffusent vers le sud, la Nubie et l'Éthiopie, réservoirs d'esclaves pour les Fatimides ou les Ayyoubides, mais aussi d'or et d'ivoire.

La Nubie chrétienne s'oppose à l'avancée musulmane au ^{vii}^e siècle, un traité est signé en 652 (le *baqt*) à la suite de la bataille de Dongola où les Arabes sont arrêtés, traité affirmant l'indépendance du pays en échange de la fourniture d'esclaves (360 par an). Les Arabes, qui viennent de conquérir l'Égypte, s'engagent à fournir également des céréales, des étoffes et des chevaux. Une période florissante d'échanges commence alors, avec de nouvelles cités comme Qsar Ibrim, Gebel Adda et Faras, jusqu'au ^{xiv}^e siècle. La Nubie médiévale joue un rôle de pont avec l'Afrique noire, comme l'avait

fait Méroé.

La pression et les incursions arabes et bédouines continuent cependant, et à la fin du ^{xii}e siècle Saladin inflige ainsi une défaite au royaume de Dongola, qui se décompose peu à peu. Au ^{xiv}e siècle la Nubie est finalement islamisée, même si la Vierge continuera longtemps à être invoquée (jusqu'au ^{xx}e siècle selon Iliffe, 1995). La cathédrale de Dongola est ainsi transformée en mosquée dès 1317. D'après Ibn Khaldoun :

Des clans d'Arabes Juhayna fondirent sur le pays et s'y installèrent, semant désordre et rapines. Les rois nubiens essayèrent de les combattre au début, mais sans succès. Ils changèrent alors de tactique et tentèrent de les gagner en offrant leurs filles en mariages aux chefs. Ainsi s'effondra leur pouvoir et le pays fut cueilli par les Arabes nomades.

Au ^{xv}e siècle, les Arabes installés en Nubie se sont mélangés à la population et mènent des incursions vers l'ouest, à la recherche d'esclaves chez les peuples non musulmans au sud du Sahara vers le Darfour et le lac Tchad, destinés à être vendus en Égypte et au Proche-Orient. Le royaume de Nubie devient le sultanat des Funj au ^{xvii}e siècle, ou Sennar, un peuple de pasteurs qui dominent les cultivateurs nubiens.

Aksoum et Éthiopie

Les hauts-plateaux d'Éthiopie sont un des lieux où la révolution néolithique s'étend, vers - 3000, avec des cultures comme le teff (céréale), l'éleusine (sorte de millet), le niger (graines et huile), le sésame ou la moutarde tubéreuse. Dans le sud-ouest, l'ensete (petite banane ou « fausse banane ») et le café sont cultivés. Le blé et l'orge sont introduits à travers la mer Rouge vers - 1000. L'usage des engrais et la pratique de l'irrigation sont communs, ainsi que la charrue, cas unique en Afrique noire. La rotation des cultures est également pratiquée. Le bétail, les moutons, les chèvres sont élevées à partir de - 3000, à côté de la poursuite de la chasse.

La région est bien arrosée, du fait de l'altitude, et les sols fertiles, grâce à la teneur volcanique. La capitale, Aksoum, se trouvait à 2 000 m à bonne distance du port, Adulis, qui était à plusieurs jours de marche.

Les populations sont en partie sémitiques, venues depuis la mer Rouge dès - 6000, et aussi en partie noires depuis l'origine. Une deuxième vague sémite, depuis la péninsule Arabique, arrive vers - 600 sur les côtes de l'Érythrée et élargit le commerce vers l'océan Indien grâce à ses techniques de navigation. Les épices et les gommes comestibles ou destinées à des usages divers (textiles, pharmacie, teinte, construction) sont ainsi introduites.

L'Arabie en face d'Aksoum est l'Arabie du sud, l'Arabie heureuse (*Arabia felix*), fertile et arrosée, non le désert qui occupe l'essentiel du reste de la péninsule. C'est une région prospère dans l'Antiquité, avec une agriculture

riche et des villes commerçantes, exportant de l'encens, de l'or, des épices, des pierres précieuses, au centre des échanges du monde méditerranéen et indien. La reine de Saba, avec toutes ses richesses, illustre ces caractéristiques. Les Sabéens sont à l'origine d'Aksoum, même s'ils se mélangent à la population koushite. À Aksoum, ils trouvent des terres abondantes et fertiles sur les hauts plateaux, arrosées par la mousson. Ils apportent leurs techniques, l'art de l'écriture, leurs plantes (blé et orge), et également le chameau. Le judaïsme est également présent, avec des immigrants hébreux pratiquant l'agriculture dans la région du Tigray, au sud de l'Érythrée. Ils seront appelés ensuite falashas, à partir du ^{xve} siècle, Beta Israël, ou juifs noirs.

Le royaume d'Aksoum, à cheval sur l'Antiquité et le Moyen Âge (- 100 à l'an 1000), ainsi que sur l'Afrique et l'Arabie, se développe au nord de l'actuelle Éthiopie, il atteint son apogée, son rayonnement maximal, aux ^{ive} et ^{ve} siècles de notre ère. C'est un royaume chrétien à partir du ^{ive} siècle, doté d'une écriture alphabétique dans la langue guèze – la seule écriture indigène de l'Afrique sub-saharienne –, à l'origine de l'amhara éthiopien. L'agriculture est évoluée, avec des techniques d'irrigation et en terrasses, dans un pays au relief accidenté, et l'usage de la charrue tirée par des bœufs, en provenance de l'Arabie proche et de la culture sabéenne. La charrue serait une des origines des civilisations et des États organisés, selon la thèse de Goody (1971) ; elle permet en effet d'accroître la production, de fournir un surplus et donc l'apparition d'artisans et autres métiers non agricoles, la stratification sociale, les élites gouvernantes, etc.

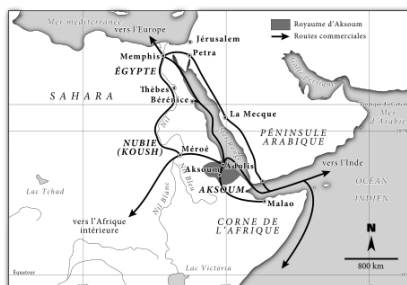
Centre d'échanges, notamment par le port d'Adulis sur la mer Rouge, Aksoum commerce avec Rome aux premiers siècles de notre ère, avec l'Égypte et l'Arabie, et le royaume nubien de Méroé. Aksoum est l'*Habashat* pour les Arabes, qui donnera le mot Abyssinie en Europe, l'Abyssinie désignant l'Éthiopie après la fin d'Aksoum au ^xe siècle.

Alors que la côte est extrêmement chaude et aride, les montagnes proches offrent des conditions plus favorables, pluies et fraîcheur, propices à l'activité. Deux saisons des pluies même sur le plateau éthiopien. Ainsi, comme le note Reader (1999), « la première civilisation dotée d'une écriture en Afrique subsaharienne a été fondée à Aksoum sur les hauts-plateaux de l'Éthiopie du nord, où le potentiel agricole était favorable, et non à Adulis, sur les bords de la mer Rouge, où le commerce était si profitable ». En fait, le pays bénéficiait de la proximité de la mer Rouge (Adulis étant une étape importante pour le commerce avec Rome) et des échanges possibles et en même temps de la possibilité de s'isoler dans les montagnes proches pour préserver une culture unique.

L'Éthiopie est la région la plus montagneuse d'Afrique ; elle possède la moitié des terres du continent au-dessus de 2 000 m d'altitude, et 80 % de celles au-dessus de 3 000 m, alors qu'elle ne représente que 4 % de la superficie africaine. Cela donne un climat plus favorable à l'activité et

permet d'éviter les maladies chroniques comme le paludisme, la trypanosomiase, la bilharziose, le tsé-tsé, etc. Du fait de son altitude, le pays est une sorte d'île difficile d'accès et préservée. La faune et la flore y sont particulières, des espèces uniques en Afrique y sont trouvées, en plus de toutes celles habituelles au continent. Le café par exemple a eu son origine ici et est resté longtemps une spécialité locale, et nombre de plantes utiles y ont aussi leur origine : blé, orge, sorgho, millet, lentilles, épices, noog (niger ou *guizotia abyssinica*), ensete, teff. C'est l'un des « plus anciens et des plus importants centres de domestication des semences » (Reader, 1999).

Carte 12. Égypte, Nubie, Méroé, Aksoum



C'est à Aksoum que l'expression roi des rois (*negusse negest*, négus : roi en guèze), employée ensuite pour l'empereur éthiopien, apparaît. Une société complexe, stratifiée et spécialisée, caractérise le pays. Les constructions sont en pierre, avec des stèles immenses élevées en l'honneur des souverains ; la plus importante fait 33 m de haut et pèse 700 tonnes, « le plus gros bloc de pierre du monde antique jamais extrait d'une carrière, taillé, décoré et érigé ... Un travail pour le transporter et l'élever comparable en expertise à celui requis pour les pyramides, sans doute tiré par des éléphants sur des rouleaux » (Reader, 1999). Une autre, de 24 m de haut, a été ramenée à Rome par Mussolini en 1937, et érigée près du *Circus Maximus*. Comme le note Reader (1999), « si l'architecture monumentale est vraiment la caractéristique majeure d'une cité-État, alors Aksoum est le seul exemple qu'on trouve en Afrique subsaharienne ». L'auteur ajoute que d'autres caractéristiques sont tout aussi importantes, et que des cités-États ont été fondées sur d'autres bases, comme « le rassemblement de divers peuples, d'origines et de passés différents, s'organisant pour vivre ensemble dans un système hiérarchisé et organisé par un pouvoir central, et gérant ainsi les interactions complexes du groupe, aux plans économique et social ». Selon cette définition, nombre d'entités politiques africaines sont des États organisés. On pourrait ajouter à cela le cas du Grand Zimbabwe (cf. ch. 4) qui est aussi caractérisé par une architecture monumentale, ayant pris naissance au sud du continent.

Le règne d'Ezana (320-360) marque la conversion au christianisme

copte, sous l'influence de voyageurs venus d'Alexandrie, notamment le Romain Frumentius qui deviendra le premier évêque d'Aksoum. C'est aussi l'apogée du royaume, avec les constructions les plus notables, comme ces énormes stèles qu'on peut admirer encore aujourd'hui. En 325, une armée aksoumite s'empare de Méroé et met définitivement fin à ce royaume rival au nord. Les auteurs perses de l'époque considèrent Aksoum comme l'un des quatre grands empires du temps, avec le leur, Rome et la Chine (Reader, 1999). L'empereur Constantin, qui vient de déplacer sa capitale à Constantinople, et fait du christianisme une religion reconnue de Rome, décréta en 336 qu'à la suite de l'alliance avec cet autre royaume chrétien, Aksoum, ses citoyens seraient déclarés citoyens romains. « Le pays était un melting-pot culturel où les éléments byzantins, coptes d'Égypte, juifs, arabes du sud de l'Arabie et syriens se mélangeaient aux traditions locales. De toutes ces influences, les Aksoumites forgèrent une civilisation bien à eux. »

La monnaie, frappée à l'effigie du souverain, d'or, d'argent et de bronze, circule, c'est la seule monnaie frappée, sous forme de pièces, qui existera en Afrique noire jusqu'à l'arrivée des pièces arabes au ^{xe} siècle en Afrique de l'Ouest. Le pays importe des tissus, soieries, cotonnades, des céramiques, du vin, du sucre, des huiles, des épices et des pierres précieuses, il exporte de l'ivoire, de l'or, des émeraudes, des cornes de rhinocéros, des peaux d'hippopotames, des parfums, des animaux comme les éléphants, et des esclaves. L'agriculture est élaborée, avec des cultures en terrasses, l'irrigation et l'utilisation de la charrue. Les ports d'Aksoum au sud de la mer Rouge, Adulis en Afrique et Saba en Arabie, commercent dans l'océan Indien avec l'Inde et l'Orient, et vers le nord avec l'Égypte, les Grecs et les Romains. Des biens de luxe sont également exportés, par les artisans locaux : verre de cristal, objets en cuivre et en laiton, encens, myrrhe. Ces deux derniers produits sont très demandés dans le monde antique, notamment par les Romains qui utilisent ces résines aromatiques, fournies par des arbres de la région, notamment l'encens (*frankincense*⁵⁸), pour leurs bûchers funéraires ou des parfums et des cosmétiques (Vansina, 1995). Le sel aussi a une valeur particulière, il est produit sur la côte par évaporation ou exploité dans le désert du Danakil, au sud-est d'Aksoum, un des endroits les plus chauds du monde, en dessous du niveau de la mer, et transporté sur les hauts plateaux éthiopiens, il sert aussi de moyen d'échange.

Le déclin et la chute du royaume sont liés à des conditions climatiques plus difficiles, après le ^{ve} siècle, une déforestation menant à l'érosion et une aridité croissante obèrent la capacité de production de nourriture, face à une population trop nombreuse. Le bois et le charbon de bois étaient nécessaires pour la fonte du fer, la fabrication de poteries, de verre et des briques, la construction, les meubles, etc., de même que pour la cuisine et le chauffage. À la fin du ^{viii}e siècle, Aksoum avait disparu de la carte. Mais la Nubie et Aksoum ont été pendant des siècles des centres de diffusion

culturelle vers l'Afrique noire et ont eu de ce fait un rôle essentiel.

L'islam arrive au ^{vii}e siècle ; il s'étend sur la côte (Somalie), vers le sud de l'Afrique orientale, et les peuples d'Aksoum, coupés du commerce de la mer Rouge, se replient sur les plateaux d'Éthiopie pour former un bastion chrétien – *an isolated outpost of Christianity* (Shillington) – dirigé par la dynastie Zagoué en 990, puis salomonide au ^{xiii}e siècle (se réclamant de la descendance de Salomon et la reine de Saba, 25 siècles plus tôt). L'Éthiopie, « coupée de ses ports sur la mer Rouge par les soldats du calife, possédait encore une bonne région de montagne pour se regrouper et retrouver ses forces, elle les retrouvera au ^xe siècle pour redevenir une puissance maritime » (Davidson, 1978). Ce sont les Amharas qui dominent alors le pays, à partir de la capitale Lalibela, et donnent ses traits à l'Éthiopie jusqu'au ^{xx}e siècle. Il s'agit pour Iliffe (1995) de la société africaine noire la mieux connue pour une époque ancienne, grâce aux documents écrits, archives de l'Église, chroniques royales, etc. Un système féodal se met en place, avec des gouverneurs et des garnisons dans les provinces soumises. Des moines et des monastères propagent la parole chrétienne, un récit épique est rédigé au ^{xve} siècle, le *Kebra Nagast*⁵⁹ (Gloire des rois) remontant à Salomon et faisant d'Aksoum la matrice du pays. Le livre contient un passage qui explique toute la mystique éthiopienne (cité par Feierman, 1995) :

En quoi consiste la gloire des rois ? En une armée nombreuse, dans la splendeur de ses trésors ? Ou dans l'étendue des cités et des territoires qu'ils contrôlent ? La réponse est plutôt dans le fait de posséder le Tabernacle sacré de Sion, et de descendre d'un ancêtre dont Dieu a fait un représentant sacré.

Les deux se trouvent en Éthiopie d'après le *Kebra Negast*. Quand Makeda, la reine de Saba, se rend à Sion, abandonne ses croyances pour adopter celles des Hébreux, s'unit au roi Salomon⁶⁰, leur fils Ménélík I^{er}, à l'origine de la lignée allant jusqu'à Haïlé Sélassié au ^{xx}e siècle, en rapportant plus tard de la terre d'Israël l'Arche d'alliance (le coffre ou tabernacle contenant les Tables de la Loi – les Dix Commandements écrits de la main de Dieu), elle fait de l'Éthiopie la nouvelle Sion et des Éthiopiens le nouveau peuple élu. Une légende assurément, car Aksoum est bien postérieur à l'époque de Salomon, et la reine de Saba reste un mythe.

Centrée sur la région amhara, l'empire contrôlait cependant assez mal les autres provinces, notamment à l'Est, celles acquises à l'islam. L'église éthiopienne occupe une place importante dans le royaume, entretenant des liens avec les coptes en Égypte, établissant des monastères, lançant des missionnaires alentour, envoyant des pèlerins à Jérusalem, bâtissant de magnifiques églises en pierre, et voyant leur peuple comme élu, héritier des Hébreux, entouré de païens au sud et de musulmans sur ses autres frontières.

Jusqu'au ^{viii}e siècle, Aksoum dominait l'Arabie du Sud. Par la suite, avec

l'expansion de l'islam, les musulmans gagnent le long de la côte et la Nubie sera finalement convertie, mais l'Éthiopie, successeur d'Aksoum, gardera sa culture et sa religion chrétienne. Comment expliquer ce paradoxe, alors que les musulmans conquièrent d'immenses territoires, jusqu'à Poitiers à l'ouest, jusqu'en Indonésie à l'Est ? Après tout l'Éthiopie est bien plus proche de l'Arabie, et aussi de l'Égypte, passée sous domination musulmane dès 639. Les Arabes « ne considéraient pas l'Éthiopie chrétienne comme terre de Jihad » (Fage et Oliver, 1990), et « il n'y eut pas de guerre pendant les six à sept siècles suivants ». La raison en est que le christianisme éthiopien était monophysite, de type copte, et que les coptes étaient protégés en Égypte, suivant un accord passé au moment de la conquête :

Pendant tout le Moyen Âge, même durant les Croisades, des évêques éthiopiens étaient consacrés au Caire, et des pèlerins éthiopiens, par milliers à chaque voyage, traversaient l'Égypte pour se rendre en Terre sainte, avec tambours battants et drapeaux au vent, et des arrêts réguliers consacrés aux célébrations chrétiennes. En fait, ce fut Saladin, le plus grand adversaire des Croisés, qui donna aux chrétiens d'Éthiopie l'Église de l'Origine de la Vraie Croix comme centre religieux à Jérusalem.
(*ibid.*)

Les conflits ouverts entre musulmans et chrétiens viendront bien plus tard, à partir du ^{xve} siècle. À cette époque, un grand souverain abyssinien, Zara Yaqob (1434-1468), marque l'apogée de l'Éthiopie médiévale. Il assure la sécurité du pays en repoussant les musulmans, en assurant l'unité religieuse avec son combat contre les hérésies, et en fondant églises et monastères. La religion est une religion d'État, Église et État sont confondus. Le royaume est décrit au début du ^{xvie} siècle par un lettré vénitien, Alessandro Zorzi, qui compile tous les récits des voyageurs dans la région. Il montre un commerce actif, à partir du port de Zeila sur la mer Rouge, avec l'Arabie, l'Inde, l'Égypte et au-delà l'Europe, portant sur des produits de luxe comme les bijoux, les perles, les épices, la soie, mais aussi l'or et les chevaux. Zorzi décrit aussi le pays comme une espèce d'Arcadie agricole et naturelle où tous les produits et les animaux ou presque sont trouvés (cité par Gann et Duignan, 2000) :

Dans toutes les terres du prêtre Jean, on trouve tous les fruits sauf les châtaignes, et on trouve aussi les pois, les haricots, les pois chiches, il y a toutes sortes d'arbres, dont des palmiers-dattiers, il pousse des citrons et oranges parfaits. Il n'y a pas de melons, mais des calebasses et bien d'autres choses, herbes, fleurs, roses de toutes espèces et d'odeur agréable, du miel, beaucoup de sucre, et des animaux domestiques sans nombre, comme des buffles, des bœufs, des vaches, des moutons, des chèvres, des dromadaires, des chevaux en quantité, des mules et des ânes, de très grands chiens et des cerfs, des chevreuils, des lièvres, des gazelles, des éléphants innombrables, des lions, des panthères, des girafes, des lynx.

Au ^{xvie} siècle, pendant que les Portugais prennent le contrôle de l'océan Indien, les Ottomans prennent celui du nord de la mer Rouge, après leur conquête de l'Égypte contre les derniers Mamelouks en 1517. Ce qui était

pour Ibn Khaldoun, à la fin du ^{xiv}e siècle, l'équivalent des Londres ou Paris du ^{xix}e , des New York, Tokyo ou Shanghai de notre époque, la ville du Caire, « La métropole de l'univers, le jardin du monde ! » selon ses termes⁶¹, devient alors la cité la plus importante d'une province turque. L'Abyssinie, au point de rencontre de la mer Rouge et de l'océan Indien, se transforme en lieu de conflit entre l'islam, soutenu par les Ottomans, et le christianisme, soutenu par les Portugais.

Le début du ^{xv}e siècle voit une guerre ouverte entre musulmans et chrétiens, et l'empire d'Éthiopie, opposé au royaume musulman d'Adal à l'Est (Harar plus tard), est d'abord réduit à peau de chagrin dans les montagnes du nord du pays, à la suite des victoires d'Ahmed Gragne⁶², « un génie militaire » (Fage et Oliver, 1990), notamment en 1529 à la bataille de Shembra Couré, suivie par « une conquête systématique et le pillage de l'ensemble du royaume éthiopien. Toutes les églises et tous les monastères étaient brûlés et leur trésor emporté » (*ibid.*). Gragne reçoit des troupes, des armes à feu et des canons des Ottomans, par la mer Rouge, on est à l'époque de l'apogée de l'empire, avec Selim I^{er} le terrible (1512-1520) et Soliman le magnifique (1520-1566) Cependant la décennie suivante permet un rétablissement progressif des forces éthiopiennes, qui regagnèrent peu à peu l'essentiel du territoire initial, avec l'aide finale des Portugais qui arrivent en mer Rouge depuis l'océan Indien. Une petite armée de 400 hommes, conduite par Cristóvão da Gama (le fils de Vasco de Gama), arrive en Éthiopie en 1541 et se joint aux forces chrétiennes. Après plusieurs défaites ils finissent par remporter une victoire décisive en 1543 contre les musulmans d'Adal, où le chef musulman Gragne est tué, préservant ainsi l'existence même du royaume éthiopien.

La guerre a affaibli les deux parties, et un peuple de pasteurs, les Oromos (ou Gallas), au sud du pays, ni musulmans ni chrétiens⁶³, en profite pour entamer une expansion afin de trouver de nouveaux territoires d'élevage, expansion qui les conduira à la guerre à la fois contre les chrétiens au nord et les musulmans à l'Est. Une guerre prenant la forme de guérilla et de raids plutôt que les affrontements classiques d'armées dans le cas précédent. « Cavaliers magnifiques⁶⁴ », ils s'emparent de l'essentiel de la région Amhara, forçant la cour à se replier une fois de plus au nord, à Gondar. Ils se caractérisent par une structure sociale stratifiée selon l'âge, cinq tranches d'âge sont ainsi établies, avec la plus âgée à la tête du groupe, tandis que la troisième tranche est celle sur laquelle repose l'armée ; il y a peu de différences liées à la richesse, une grande égalité de fortune, dans une culture fruste et dépouillée, règne. Feerman (1995) résume ainsi la situation :

À la fin des guerres du ^{xv}e siècle, le pouvoir chrétien était bien réduit, le pouvoir musulman n'avait pas réussi à le remplacer, et les Oromos occupaient un immense espace au sud de l'Éthiopie.

Servant de tampon entre les chrétiens et les musulmans, les Oromos vont avec le temps finalement se fondre dans la population éthiopienne, adopter ses coutumes et sa culture, devenant agriculteurs sédentaires au lieu de nomades éleveurs, et chrétiens. Haïlé Sélassié, empereur au ^{xxe} siècle jusqu'au coup de force communiste en 1974, est ainsi de descendance mixte, amhara et omoro.

De nombreux Portugais restent dans l'empire, y compris des missionnaires, des jésuites qui tentent de convertir le souverain et le pays à l'Église de Rome, en abandonnant leur foi chrétienne traditionnelle, une tentative qui réussit quelque temps, entre 1555 et 1632, mais qui échoue finalement avec un soulèvement, puis l'expulsion et l'exécution de jésuites (voir Meredith, 2014, sur cette histoire peu connue). Une chanson populaire célèbre ce retour à la religion des ancêtres (citée par Gann et Duignan, 2000) :

Les doctrines de St Marc et St Cyril ont triomphé
Face aux folies de l'Église de Rome
Fini les loups occidentaux
Notre Éthiopie a gagné

La stratégie des jésuites était la même qu'au Monomotapa ou au Kongo : assurer la conversion des élites, du souverain en particulier, pour voir s'opérer une extension du catholicisme de haut en bas. Elle échouera ici, la population résistant à la latinisation du rite et à la tentative d'éradiquer le shabbat ou la circoncision, certains Éthiopiens allant même jusqu'à affirmer préférer encore l'islam aux prêtres portugais.

La capitale de l'empire d'Éthiopie est alors Gondar ; après des siècles d'itinérance pour le pouvoir central, elle connaît une période faste au ^{xviii} siècle, basée sur le commerce, notamment du café, et des relations devenues pacifiques avec les musulmans voisins. À partir du ^{xvii} siècle, les ports de la mer Rouge et du golfe d'Oman, comme Massawa et Seila, poursuivent des échanges profitables, notamment avec les exportations de café, nouveau produit prisé en Europe, introduit par les Vénitiens vers 1600, depuis la Grèce et le monde arabe et ottoman. Les premiers « cafés » sont ouverts après 1650 en France et en Angleterre, comme le célèbre *Café Procope*, en 1686, toujours en service à Paris.

Les risques pour l'État provenaient davantage des intrigues et conflits internes, des dissensions dans les régions, des luttes féroces pour le pouvoir. Quatre empereurs sont ainsi assassinés en quinze ans...

L'Éthiopie, qui prolonge Aksoum, a une durée de près de deux millénaires, situation unique en Afrique subsaharienne, due à une pratique agricole ancienne, des échanges extérieurs continus, l'adhésion d'un peuple à une religion commune, et également la seule écriture indigène de l'Afrique noire. Comme le dit Reader (1999) : « Nourriture, commerce, religion et alphabétisation sont parmi les caractères essentiels de chaque

État qui rivalise dans l'influence et le pouvoir régional. Des quatre, l'alimentation est le seul d'origine totalement africaine, les autres sont soit totalement, soit partiellement d'origine extérieure. »

Afrique de l'Ouest

En Afrique de l'Ouest, les cinq derniers siècles ont vu le développement d'importants et durables systèmes de gouvernements centralisés, impliquant de grandes hiérarchies de privilèges et d'administration, des systèmes de justice complexes, l'embauche régulière d'un large éventail de services professionnels, civils ou militaires, et comprenant une bureaucratie parfois nombreuse et lettrée. Basil Davidson, *Africa, History of a Continent*, 1978

La formation de ces États indique évidemment la présence d'une société évoluée, en ce sens qu'elle est capable de produire un surplus agricole pour entretenir la classe dirigeante, administrative, commerçante, artisanale, etc., bref tous ceux qui ne produisent pas directement de la nourriture. Ce qui n'était pas le cas au sud dans la zone forestière, ni dans l'Afrique centrale et équatoriale, où la population était trop clairsemée et éclatée en tribus et villages autonomes, repliés sur eux-mêmes. Les Européens, entre le ^{xve} et le ^{xixe} siècles, se font une idée d'un intérieur civilisé dans la savane et d'une côte primitive : « L'image était celle d'une côte plongée dans l'ignorance et barbare, isolant l'intérieur civilisé⁶⁵. » Et en effet, l'intérieur, lettré, organisé, avec des États, des échanges lointains, des armées et des impôts, était plus familier à leurs yeux.

La sortie de l'âge de pierre, avec l'apparition des métaux, rendant plus efficace le travail agricole, explique la possibilité d'un surplus et donc le début des entités étatiques et d'échanges plus évolués que le simple troc. Davidson (1978) explique très bien comment aux divisions hiérarchiques verticales de lignage et d'appartenance, se sont ajoutées des divisions horizontales, avec l'apparition de catégories d'artisans, de commerçants, de paysans, de guerriers, et aussi de gouvernants et de gouvernés. Tout ça donne évidemment lieu à des conflits, des guerres, des fluctuations d'un pouvoir à un autre, d'un empire à un autre, ce qui faisait dire à Hérodote que la découverte du fer avait été « une mauvaise chose pour l'humanité »...

Le système économique est un mélange de « socialisme » et d'économie de marché ; la terre est collective et les échanges sont libres, avec des marchés et des villes qui permettent la circulation des produits, comme le note Davidson : « Construits sur la propriété collective des terres avec des villes-marchés jouant un rôle *non dominant* dans l'économie, ces États africains restaient beaucoup plus largement démocratiques, au moins au sens de la représentation et de la consultation, que leurs contemporains au Moyen Âge en Europe. »

Cependant ces empires sont fragiles, instables, ils ne forment pas des nations durables, comme l'Égypte ou l'Éthiopie qui se maintiennent sur des millénaires, ou les nations européennes sur quelque 1 500 ans. Les dissensions internes et les conflits pour le pouvoir sont permanents, ils finissent par s'effondrer, disparaître et être remplacés par d'autres. Comment expliquer cette fragilité ? Il y a tout d'abord des raisons géographiques : l'Égypte a une unité géographique évidente autour du Nil, l'Éthiopie dans ses montagnes, les nations européennes sont séparées la plupart par des frontières géographiques (mers, chaînes de montagne, découpage complexe de la côte), mais rien de pareil au Sahel, avec l'immensité sans frontières géographiques précises, à part le désert au nord et la forêt au sud. Une autre raison est la diversité des peuples rassemblés dans ces empires, vivant leur vie à l'écart de la capitale dans les villages. Tant que le pouvoir militaire était fort, assez fort pour collecter le tribut, une unité apparente existait, dès qu'il s'affaiblissait les villages retournaient à leur vie habituelle : « Aucun des grands empires africains n'a réussi à fonder ses sujets en une nation ... Leur chute était aussi rapide que leur ascension, et l'histoire de l'Afrique de l'Ouest est ponctuée de retombées dramatiques de la grandeur à l'insignifiance. » (Gann et Duignan, 2000)

Soudan

L'importance des grands empires médiévaux du Soudan⁶⁶ s'explique en partie par la géographie ; on est en effet dans une région charnière, celle du Sahel, entre le Sahara et la zone tropicale humide de forêts, entre les zones d'élevage et celles où les cultures sont possibles, et au centre d'échanges fructueux entre l'Afrique du Nord et l'Afrique noire, comme l'explique très bien Fage (2002) :

Depuis l'émergence du désert, la frontière entre le Sahara et le Soudan a été d'une importance cruciale. Pas seulement parce que c'est là que les Noirs étaient en contact avec d'autres peuples et cultures, mais aussi parce qu'il s'agit d'une séparation écologique majeure entre les terres cultivables et les terres vouées au pastoralisme, et aussi, avec les nomades du désert servant de lien, entre les tropiques et les régions tempérées au bord de la Méditerranée. Elle a donc toujours été une importante frontière commerciale. [...] Un motif essentiel de l'essor de considérables royaumes ici est d'ordre économique, permettre l'exportation des biens du Soudan, désirés par les peuples du désert et les habitants de l'Afrique du Nord, et en même temps contrôler la distribution au Soudan des biens reçus en échange. [...] Les raisons économiques de l'empire sont simples : les groupes dirigeants, alliés avec les grands commerçants, voulaient étendre leurs pouvoirs sur les échanges nord/sud, de façon à s'en approprier les gains. Le commerce de l'or, obtenu près des peuples au sud moins évolués qui le tiraient des zones alluviales, était ainsi un monopole de l'État. Les gains servaient en partie à entretenir une armée, acheter des armes et des chevaux, laquelle permettait de renforcer le contrôle sur leur origine et les accroître encore.

Le contrôle de la frange sud du désert était ainsi essentiel pour ces empires

dans leur commerce avec le nord. Mais cette frange était aussi une zone instable et risquée, sujette aux attaques constantes des nomades et aussi peu productive du fait de la sécheresse. Si la sécheresse fait reculer les zones de pâturage, les hommes du désert descendent vers le sud et se livrent à des raids, « qui peuvent se transformer en occupation permanente ... Le courage des nomades, leur résistance, discipline et mobilité, en faisaient des voisins dangereux » (Gann et Duignan, 2000).

La présence du Niger a également une importance considérable pour la région, un peu comme le Nil en Égypte, même si les alluvions, dix fois moins importants (l'origine du fleuve est une région de rocs) ne donnent pas la même fertilité et si le Sahel est moins désertique que la vallée du Nil. Le Niger s'étend sur 4 200 km, depuis sa source aux confins de la Guinée et de la Sierra Leone, dans les montagnes de Tingi. Le delta intérieur du fleuve, entre Bamako et Tombouctou est un réseau complexe de canaux, de ruisseaux, de lacs, d'îles, de marais, de mares, aussi grand que la Belgique, « une Égypte potentielle » (Gann, Duignan, 2000). La crue commence avec la saison des pluies en septembre, la décrue après novembre, le fleuve atteint son plus bas niveau en mai. La culture du riz local (riz africain) est pratiquée sur le delta, ainsi que celle du millet et du sorgho. Les pasteurs mènent également leurs troupeaux sur les zones encore humides lors de la décrue. La pêche est abondante quand le fleuve est haut. Pasteurs, pêcheurs et agriculteurs appartiennent à des groupes différents, avec une spécialisation conduisant à des échanges, une spécialisation respectée pendant des siècles qui a permis une coopération pacifique. Le delta est une région éminemment riche et productive et se trouve de ce fait au cœur des empires successifs.

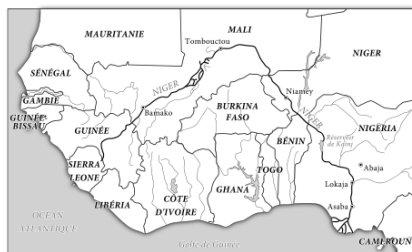
Les empires du Sahel n'avaient pas de ressources en sel, qui se trouvait à quelques centaines de km dans les mines du Sahara. Des caravanes spéciales étaient organisées pour aller le chercher, qui ne franchissaient donc pas le grand désert, mais partaient par exemple de Tombouctou et y revenaient, même si les grandes caravanes transsahariennes s'arrêtaient aussi dans les mines pour en acheter au passage.

Les fermiers de la savane disposaient de millet, de sorgho, de riz et d'autres produits agricoles comme le fonio, les ignames ou le taro, dont ils pouvaient échanger le surplus. Ils produisaient également du coton, transformé un peu partout en cotonnades. Des échanges profitables pouvaient donc se mettre en place, avec plus loin au sud et à l'ouest les mines d'or, les esclaves et les noix de kola dans la zone de forêt, contre les biens manufacturés venus d'Afrique du Nord ou d'Europe.

La maîtrise du fer en Afrique occidentale, dans les premiers siècles avant notre ère, renforce l'efficacité des pratiques agricoles et la constitution d'entités sédentaires et d'institutions politiques. Les villages se regroupent en chefferies, les chefferies en royaumes ou en empires. Chacun de ces empires, qui suit chronologiquement le précédent, est plus évolué,

mieux organisé, comme le note Davidson (1978).

Carte 13. Le fleuve Niger



L'organisation peut avoir été influencée par les royaumes nubiens, comme ceux de Koush et Méroé, par diffusion vers le sud et l'ouest, car on y retrouve des points semblables (Fage, 2002). Le monarque par exemple est considéré comme descendant des dieux, un être à l'écart, ne se mêlant pas au commun des mortels, utilisant des porte-parole, invisible dans sa vie quotidienne, et exerçant des fonctions indispensables dans le domaine agricole : signaler le temps des semailles et des récoltes, assurer la fertilité, garantir les pluies, de telle façon que toute la société et sa prospérité dépendaient de lui (*ibid.*) :

Une maladie du roi était un désastre, qui devait soit être cachée, soit être terminée par une exécution rituelle ; à sa mort, il était enterré en grande pompe avec son épouse et ses serviteurs. La femme dominante était la mère de la famille royale et non la reine. Une hiérarchie complexe d'administrateurs et de représentants du roi gérât le gouvernement et collectait les tributs (impôts en nature), tandis que le commerce extérieur (ivoire, or, cuivre, sel) faisait l'objet d'un monopole royal. Les artisans se regroupaient dans la capitale, autour du siège de l'État.

Cependant, les fondations étatiques remontent à l'Antiquité ; on a trouvé en effet à Djenné les traces d'une ville datant de trois siècles avant le Christ, bien avant les grands empires du Moyen Âge. Cette ville s'étend par la suite et au ^{viii}e siècle de notre ère, elle recouvre 33 ha, est entourée d'un mur de deux km, avec des cimetières, des zones d'artisans, avec le travail du fer, de l'étain⁶⁷ et du cuivre⁶⁸, et elle s'insérait dans un réseau d'échange propre à l'Afrique de l'Ouest (Iliffe, 1995). Elle se trouvait au sud du delta intérieur du Niger et a prospéré de façon pacifique durant 1 600 ans, pour finir par s'effondrer après le ^{xiii}e siècle, du fait d'une sécheresse croissante et de crues du fleuve de plus en plus réduites, et aussi sans doute à cause de la peste et de son avancée en Méditerranée puis et à travers le Sahara.

Les frontières de ces empires d'Afrique occidentale sont floues, car comme le note Giri (1994) « on eut sans doute bien étonné le souverain du Mali en l'interrogeant sur les frontières de son empire. *Il ne règne pas sur des terres, mais sur des hommes.* » L'autorité politique n'est ainsi pas vue en termes de territoires – pour lesquels il n'y a d'ailleurs pas de cartes précises,

comme les souverains de l'Europe féodale pouvaient en avoir – mais « en termes de réseaux d'autorité, radiant en cercles concentriques de clients payant un tribut » (Fukuyama, 2014). Et Gann et Duignan (2000) : « Les souverains du Soudan régnaient sur des peuples, et non sur des terres, quand leur pouvoir s'effondrait, la vie dans les villages continuait sans changement. »

L'ancien Ghana (800-1076)

Les Soninkés, ou Sarakolés, un peuple mandingue d'Afrique occidentale, des Noirs avec un peu d'ascendance berbère et arabe, sont à l'origine du Wagadou ou *Ghana*, ou empire du Ghana (nom donné par les Arabes, qui l'appellent aussi « le Pays de l'or »), la première entité étatique importante dans la région vers l'an 800 de notre ère. Pour certains auteurs les premiers rois seraient d'origine berbère (Fage et Oliver, 1990) :

Le gros de la population du Ghana était soninké, des membres du grand groupe Mandé des peuples noirs, au nord de leur zone, et au ^{xie} siècle au moins, probablement plus tôt, ses rois étaient également noirs. Mais des chroniques, compilées à partir des sources traditionnelles par des savants soudanais au ^{xvii}e siècle à Tombouctou, rapportent que les premiers rois du Ghana étaient des « hommes blancs » venus du nord. L'histoire n'est pas isolée. Ainsi des légendes sur l'origine des Haoussas au nord du Nigeria, et moins nettement sur le Kanem-Bornou à l'Est et le Songhaï à l'Ouest, suggèrent que ces États étaient le résultat d'une immigration venue du nord, du désert, et aussi de l'Est, depuis la vallée du Nil.

Situé dans le sud-ouest du Mali actuel, il n'a rien à voir avec l'actuel Ghana, aucun chevauchement géographique entre les deux, mais il est bien placé pour les échanges à la bordure du désert, entre le Sénégal et le Niger. Le Ghana ne connaissait pas l'écriture et donc les sources écrites proviennent des visiteurs arabes ou berbères, notamment al-Farazi au ^{viii}e siècle qui parle de la Terre de l'or, et al-Bakri au ^{xie}, qui donne de nombreux détails. Pour comprendre l'importance de l'Afrique de l'Ouest dans l'économie du Moyen Âge, il suffit de rappeler l'évaluation de Hopkins (1990) : presque les deux tiers de la production mondiale d'or viennent de l'Afrique au sud du Sahara. Selon Ibn al-Faqih, écrivant vers 900 :

On dit qu'au-delà des sources du Nil est l'obscurité, et qu'au-delà de l'obscurité se trouvent des eaux qui font pousser l'or... La ville de Ghana est à trois mois de voyage dans les déserts, et dans ce pays l'or pousse dans le sable comme les carottes, qu'on arrache au coucher du soleil. (cité par Reader, 1999)

Mais l'or est plus recherché dans le monde arabe et en Europe, en Afrique il est surtout un moyen d'acquérir le sel et les importations du nord, il ne sert guère au Ghana dans la vie pratique (Reader, 1999) :

Les communautés africaines accordaient traditionnellement une valeur limitée à l'or. Bien qu'abondant localement, le métal ne servait aucun but pratique, rituel ou

ornemental dans la vie de la population au sud du Sahara, jusqu'à ce que la demande émanant du nord atteigne la région, et même alors, l'or ne constituait qu'un moyen d'échange. ... Le fer et le cuivre étaient les métaux les plus recherchés, le fer pour ses applications pratiques, le cuivre et ses alliages comme moyens d'échange, du pouvoir, et de l'art. L'or africain servait d'ailleurs à acquérir le cuivre (aux deux tiers de son poids en or) ou le laiton.

La capitale, Koumbi Saleh, est connue des voyageurs arabes. L'apogée est atteint au ^{xie} siècle, la ville compte plus de 10 000 habitants, divisée en deux cités jumelles, une pour les Soninkés, la cour, les commerces et l'administration, avec des pratiques religieuses animistes, l'autre réservée aux étrangers, les voyageurs et commerçants arabes et berbères venus du nord, remplie de mosquées. Al-Bakri au ^{xie} siècle décrit ainsi les pratiques de la cour, y compris les sacrifices humains :

Le roi a un palais au milieu de la cité entourée d'un mur d'enceinte. ... Il tient audience pour écouter les plaintes contre les officiels dans un pavillon doté d'un dôme, où se tiennent dix cavaliers sur leurs chevaux, décorés de broderies dorées, derrière lui dix pages tenant des boucliers et des sabres également couverts de dorures, et à ses côtés se tiennent les fils de ses vassaux, splendidement vêtus et les cheveux mêlés de fils d'or. ... La religion est le paganisme et le culte d'idoles. Quand le roi meurt, on construit un vaste tombeau en forme de hutte, fait de bois et de terre, avec ses biens et aussi ses serviteurs, avant de bloquer l'entrée. ... Ils sacrifient les victimes à leur mort, en leur offrant des boissons fermentées. (cité par Meredith, 2014 et Oliver et Fage, 1990)

La prospérité est basée sur l'agriculture, à la limite de la zone cultivable, et sur le commerce, avec les musulmans au nord et les peuples côtiers au sud, basé sur l'exportation de noix de Kola⁶⁹, de beurre de karité, de malaguette (poivre local), du musc, de l'ambre gris, de l'or (Bambouk en amont du fleuve Sénégal et sur le Falémé, son affluent) et des esclaves, en échange de sel, de métaux (cuivre, argent), de céréales, de fruits secs (dattes), de peaux ou d'étoffes, d'armes et aussi de chevaux. Ces derniers sont utilisés pour la parade ou pour la guerre, mais non comme animaux de charge ou de trait. Le sel est rare au sud du Sahara, il est indispensable pour conserver la nourriture. Il est prélevé dans les dépôts alluviaux du fleuve Sénégal, mais surtout dans des mines du désert, comme Awlil ou Idjil (Mauritanie), Teghazza ou Taoudeni, au nord du Mali, Bilma dans le Niger actuel. Des caravanes allaient encore au ^{xixe} siècle, deux fois par an, de Tombouctou à Taoudeni, formées de 25 à 30 000 dromadaires pour ramener 4 à 5 000 tonnes de sel (Hopkins, 1990). Dans le désert, les lacs disparus avec l'assèchement avaient laissé des dépôts salés, qui étaient exploités par des esclaves travaillant les mines dans des conditions infernales, avec une mortalité élevée, et dépendant en outre de l'arrivée des caravanes pour leur nourriture, « si elle est en retard, c'est l'hécatombe » (Giri, 1994).

Le sel est aussi utilisé pour acheter l'or dans les zones aurifères, demandé par les Arabes, et il est si précieux que l'échange pouvait parfois se faire au même poids, or contre sel (Fage, 2002, Hopkins, 1990). On

estime qu'environ une tonne d'or est expédiée tous les ans, au Moyen Âge, vers la Méditerranée, ce qui évidemment est peu par rapport aux centaines de tonnes par an produites au ^{xxe} siècle (Austen, 1987), mais qui était à l'époque d'une importance considérable pour les économies arabes et européennes. L'or était utilisé par les Arabes pour acquérir du bois et du fer en Europe ; ils l'obtenaient en Afrique, ainsi que des esclaves, en échange du sel et de produits manufacturés. À partir du ^{xvie} siècle et l'or ramené du Nouveau Monde par les Espagnols, on assiste à la fois à la fin de la pénurie de métal précieux en Europe, à la grande inflation que ces apports entraînent, et finalement à la marginalisation du commerce de l'or africain.

Des quatre centres de production d'or, Bambouk sur le Sénégal, Bouré sur un affluent du Niger, le Tinkisso, Lobi sur la Volta et Ashanti ou Akan près de la côte de l'actuel Ghana, le Ghana ancien n'avait fait entrer que le premier dans le commerce transsaharien. Quand les Almoravides s'emparèrent de cette région au milieu du ^{xie} siècle (cf. *infra*), l'empire du Ghana perdit son rôle économique principal.

L'État prélevait un impôt sur ces échanges et entretenait ainsi la cour et le faste qui ont impressionné les visiteurs venus du nord. Les comptes étaient tenus par des lettrés et comptables arabes. Les villages et autres villes de l'empire devaient aussi payer un tribut. Une armée nombreuse pouvait être levée, afin de protéger l'empire des incursions des nomades du nord et aller chercher des esclaves au sud.

La montée du Ghana s'explique aussi par l'introduction du dromadaire et l'expansion des échanges transsahariens qui en résulte. Ces échanges à travers le désert sont pratiqués depuis le Nord, c'est-à-dire par des Berbères, des Arabes ou des Touaregs, et non par les peuples noirs au Sud :

Les Arabo-Berbères installés dans les villes sahéliennes jouent un rôle considérable et brassent des affaires importantes. ... En revanche, on ne rencontre nulle part la mention de négociants sahéliens installés dans les villes du Maghreb et ayant tissé un réseau commercial symétrique et concurrent du précédent. ... Le commerce transsaharien leur échappe totalement. Seuls les négociants maghrébins arment les caravanes et immobilisent les capitaux importants nécessaires pour financer les transactions qui ne se dénouent qu'au bout de nombreux mois. Seuls ils ont connaissance de l'offre, de la demande et des prix sur l'une et l'autre rive du désert. (Giri, 1994)

Les échanges également sont de type matières premières africaines contre biens manufacturés méditerranéens, préfigurant les échanges Nord/Sud au ^{xxe} siècle. En outre, il s'agit de biens dont les ressources sont limitées et qui s'épuisent avec le temps, comme les réserves d'or, les esclaves ou les produits issus de la vie sauvage, avec ainsi un côté autodestructeur à terme. Ce type d'échange ne faisait, selon Austen (1987) que refléter des relations d'inégalité : « Les musulmans méditerranéens ont écrit des relations géographiques sur le Soudan, contenant des informations utiles pour le commerce, mais qui traduisaient aussi un sentiment de supériorité pour

“Le pays des Noirs” ... Au Moyen Âge, les commerçants musulmans qui venaient au Soudan bénéficiaient du système commercial et des institutions les plus avancés au monde ... Le commerce lointain était basé sur des comptes écrits, des entreprises établies et des pratiques bancaires et de crédit formalisées. »

Bien placé pour servir d'intermédiaires entre l'or au sud et le sel et les autres produits au nord, le pays doit sa fortune au commerce. La demande croissante des Arabes en or pour leurs monnaies et leurs échanges, explique ainsi la montée et la prospérité de l'empire sahélien. Kairouan en Tunisie et Fustat en Égypte possédaient des fabriques de pièces (*mint*) à partir de l'or venant du Ghana. Par la suite, au ^{xie} siècle, on compte plus de 20 établissements émetteurs en Afrique du Nord et en Espagne ; les royaumes chrétiens au nord obtiennent cet or par leurs échanges avec les Arabes. Les esclaves venaient des chefferies au sud de l'empire, dans la zone humide de l'Afrique de l'Ouest.

L'empire du Ghana était entouré de rivaux, d'autres entités politiques, l'une à l'ouest, sur le fleuve Sénégal, le Tekrour des Toucouleurs (déformation en fait du mot Tekrou), islamisé dès le ^{xe} siècle, allié aux Almoravides du Maroc, qui devient un État prospère, commerçant avec les Arabes et exploitant l'or de la région du Bambouk, encore appelée Wangara par les Arabes. Ils ont une agriculture riche, cultivant le millet dans le bassin du fleuve, et bien placé pour les échanges. La piste transsaharienne est ici à l'ouest, proche de la côte, et va vers le Maroc. L'autre est le royaume guerrier Sosso au ^{xiii}e siècle, opposé à l'islam, qui sera finalement dominé par Soundiata Keïta, le fondateur légendaire de l'empire du Mali en 1240, « un des plus grands dirigeants africains de tous les temps » (Gann, Duignan, 2000), dont l'histoire est toujours relatée jusqu'à aujourd'hui par les griots.

Progrès de l'islam

À l'exception de l'Éthiopie comme on l'a vu, l'Afrique orientale sera islamisée, de même que l'Afrique occidentale. L'expansion musulmane du ^{vii}e au ^{xie} siècle et le succès de l'implantation de l'islam s'expliquent par l'aspect révolutionnaire de cette religion, qui abandonne les notions de groupe, de clans, de nations, pour celle d'une communauté d'égaux, comme l'explique Davidson (1978) :

La Constitution de Médine pose comme principe que « les musulmans forment une seule communauté, distincte des autres peuples ». Mais distincte par la conviction religieuse, et non par le clan ou l'origine nationale. Ce que les chefs musulmans pouvaient offrir aux peuples conquis n'était pas seulement la soumission à un envahisseur étranger, mais la promesse d'appartenir à une nouvelle et large communauté, l'oumma de l'islam, à l'intérieur de laquelle tous les hommes pouvaient au moins théoriquement se considérer d'égale dignité et valeur. ... C'est seulement ainsi qu'on peut comprendre comment la foi des conquérants arabes a pu s'enraciner et prospérer parmi des peuples qui ne devaient rien au monde arabe et ne parlaient pas la langue, et qui voyaient les Arabes bien souvent comme des ennemis ou des rivaux. ... Tout parallèle entre l'impérialisme musulman et l'impérialisme européen plus tard manquerait définitivement ce point. Le second est resté, tout comme les conquêtes de Rome dans une certaine mesure, une imposition étrangère, alors que les systèmes islamiques acquièrent

progressivement une couleur locale et devinrent la possession complète de ceux qui avaient été conquis.

De la même façon, Gann et Duignan (2000) écrivent, en donnant un exemple significatif : *Dans les terres conquises d'Afrique du Nord, il y avait une classe dominante arabe. Elle est cependant vite arrivée à se constituer d'éléments d'ascendance mixte, berbère, vandale, grec, ou d'autres origines, et beaucoup qui s'appelaient « arabes » avaient en fait peu en commun avec les envahisseurs du début. L'orientaliste espagnol Julian Ribera a ainsi montré avec des outils mathématiques que le pourcentage de sang arabe d'Abd al-Rahman III, un souverain musulman en Espagne, était seulement de 0,4 %.*

La progression de l'islam en Afrique de l'Ouest ne se fera pas par la conquête, mais par le rôle des marchands venus d'Afrique du Nord, dans le commerce transsaharien, à partir du ^{ix}e siècle : « L'islam vint en Afrique de l'Ouest comme une religion de commerçants, identifiée aux échanges dès le début, et donc les marchands africains ont été les premiers à se convertir. » (Curtin, 1995) Pour eux, la conversion présentait divers avantages, ils adoptaient la même religion que ceux avec qui ils échangeaient venus du nord, et ils pouvaient utiliser l'écriture arabe ("the invaluable technique of literacy", *ibid.*). Les musulmans qui arrivaient du Nord n'étaient d'ailleurs pas des Arabes le plus souvent, mais des Méditerranéens du Maghreb : « Les agents de l'expansion de la culture islamique vers le sud n'étaient pas tant des Arabes que des musulmans qui avaient été des Nord-Africains méditerranéens. » (Fage et Oliver, 1990)

Et il y a également le fait que l'islam ne connaît pas les différences géographiques, il n'est pas lié à un terroir, comme le souligne Giri (1994), à la différence des animismes traditionnels, et cet aspect universel convient tout à fait aux commerçants qui justement se déplacent d'un territoire, d'un peuple à l'autre. Les souverains également trouvaient un grand intérêt à se convertir, car la prospérité de leur empire dépendait des bonnes relations avec les commerçants berbères et arabes venus de l'autre côté du désert : « Un des avantages de l'islam pour les États des peuples noirs de la savane ouest africaine était le statut assuré auprès des commerçants et des gouvernements d'Afrique du Nord, dont la bonne volonté était si nécessaire à la prospérité des États du Soudan. » (Fage et Oliver, 1990)

En 1055, les Almoravides conduits par Abou Bakr, le fondateur de Marrakesh, s'emparent d'Awdaghost (Aoudaghost), aux portes de l'Empire, contrôlant ainsi le commerce transsaharien, et le Ghana est conquis en 1076, la capitale Koumbi Saleh est pillée et des habitants envoyés en esclavage, pour être vendus en Afrique du Nord. Par la suite, les Soninkés se convertissent peu à peu à l'islam, de gré ou de force, comme le relate plus tard Ibn Khaldoun (cité par Davidson, 1978) :

Les Almoravides avaient étendu leur empire sur les Noirs, ravagé leurs terres et pillé leurs biens, les soumettant à un tribut et forçant un grand nombre d'entre eux à devenir musulmans.

Mais dès le siècle suivant, à partir de 1143, les Almohades remplacent les Almoravides, et la domination berbère directe sur le Ghana cesse. Cependant, la conversion à l'islam favorise la diffusion de l'écriture dans le Sahel, pour lire le Coran, et les mosquées deviennent des lieux de savoir et d'étude, pas seulement pour alphabétiser, mais aussi pour propager les sciences islamiques, comme les mathématiques, la chimie, la physique, l'astronomie, la médecine, alors à leur apogée. Dans les villages

évidemment, l'islam est mêlé aux religions traditionnelles, où le chef (mansa) représente les Esprits de la Terre et les ancêtres, qui assurent les bonnes récoltes.

Mali (1240-1400)

L'empire du Mali⁷⁰, parti de Djenné et Niani, fondé par Soundiata Keïta (1190-1255), monte en puissance après le ^{xiii}e siècle, absorbant la plus grande partie du Sahel sous sa domination, du fleuve Sénégal au haut Niger, de la presqu'île du Cap Vert (actuel Dakar) à Gao, au-delà de la boucle du Niger, donc encore plus vaste que son prédécesseur, le Ghana. C'est aussi un empire mandingue. Selon les relations de l'époque, il fallait quatre mois pour le traverser d'Est en Ouest, une distance correspondant à toute l'Europe, soit de l'Écosse à Istanbul. Il inclut la ville légendaire de Tombouctou et s'étend plus au sud, dans les régions plus arrosées et fertiles, autour de la capitale, Niani, au sud-est de la Guinée actuelle. L'islam a été adopté dès le ^xe siècle par le clan malinké (mandingue) des Keïta qui va diriger le pays.

L'économie repose sur l'agriculture, à travers le réseau de villages qui compose l'Empire ; on y cultive riz, sorgho et millet, mais on y pratique aussi le commerce et l'artisanat, avec des métiers spécialisés séparés en castes. Hopkins (1990) parle même de guildes ou corporations, comme dans l'Europe médiévale et de l'Ancien Régime :

La majorité des métiers étaient gouvernés par des guildes, représentant un ou plusieurs foyers. Elles exerçaient le contrôle de l'entrée dans la profession, réglementaient le travail, les méthodes, les standards de qualité, et les prix. Ainsi, l'appartenance à un métier était habituellement héritée, même si des travailleurs extérieurs pouvaient s'y joindre par le biais de l'apprentissage.

Cependant, il semble un peu contradictoire de parler de guildes « représentant un ou plusieurs foyers », les guildes en Europe couvraient un bien plus grand nombre de producteurs. Hill, dans sa critique générale⁷¹ de l'ouvrage de Hopkins, conteste même qu'il y ait eu des guildes ou des corporations en Afrique de l'Ouest. L'auteur semble être emporté par son optimisme à propos de l'économie domestique, à savoir avant la colonisation, comme sur bien d'autres sujets, la roue, la charrue, la monnaie, le marché des capitaux, etc. On a un peu l'impression en lisant ce classique que l'Afrique de l'Ouest au Moyen Âge n'était guère éloignée des institutions commerciales, financières, bancaires de Wall Street ou de la City dans les années 1920...

L'administration et les taxes sont semblables à celles du Ghana, des lettrés arabes gèrent le Trésor et les comptes, écrivent les rapports et les textes de l'Empire. L'armée protège le commerce et les frontières, maintient la paix civile. Les échanges extérieurs portent surtout sur l'or (le Mali

contrôle deux des champs aurifères, Bambouk et Bouré), l'ivoire et les esclaves, et nombre de produits comme les cuirs travaillés, l'indigo, le bois d'ébène, en échange des produits arabes et berbères habituels (sel, dattes, céréales, étoffes, armes, sucre, cuivre, perles de verre, etc.). Le type féodal de l'organisation rappelle l'Europe avec noblesse, religieux et savants islamiques, paysans et artisans. Les paysans fournissent une partie de leur récolte aux autorités, mais il y a aussi des fermes d'État gérées directement, avec un travail servile. La monnaie utilisée est une monnaie marchandise, basée sur la poudre d'or ou le sel, parfois des bandes de tissu ou des morceaux de métal, et plus tard au ^{xive} siècle des coquillages. L'administration est bien organisée à travers les principales villes comme Djenné, Niani, Tombouctou ou Gao.

L'apogée de l'Empire correspond aux règnes de Mansa Moussa (1312-1337), roi bâtisseur, fameux pour son pèlerinage à La Mecque en 1324-25, en passant par l'Égypte où sa cour et son train éblouissent le sultan mamelouk⁷², et de son frère Mansa Souleiman, jusqu'en 1360. Mansa Moussa aurait amené tellement d'or en Égypte qu'il « aurait ruiné la valeur de l'argent », selon al-Omari, une histoire reprise dans tous les ouvrages sur les empires en Afrique de l'Ouest ; Hopkins ajoute qu'il se serait ruiné en même temps, et son État par la même occasion (les deux étant confondus), par sa prodigalité, et qu'à son retour il aurait en conséquence affronté des troubles politiques sérieux. La légende de Mansa Moussa dure jusqu'au ^{xixe} siècle et incite les explorateurs européens à aller découvrir le Niger et Tombouctou : « Les dons en or généreux du roi malien au Caire avaient créé le mythe en Europe d'une cité d'une richesse incommensurable où même les esclaves portaient de l'or. » (Shillington, 1995). Cependant depuis le ^{xive} siècle, la ville a perdu de son lustre et quand René Caillié la visite en 1827, il est déçu par la pauvreté qui y règne, et il n'est pas cru quand il rentre en Europe... Le grand voyageur Ibn Battûta, qui est allé jusqu'en Inde et en Chine, visite le Mali sous le règne de Mansa Souleiman, en 1352. Il parle de Tombouctou comme « l'une des plus belles et des mieux organisées des villes du monde » et du pays dans son ensemble comme un des plus sûrs et des mieux organisés, où on trouve gîte et nourriture assurés dans les villages à chaque étape du voyage. Et aussi :

Les Africains ont d'admirables qualités, ils sont rarement injustes, et détestent davantage l'injustice que tous les autres peuples. Leur roi ne montre aucune pitié pour quiconque s'en est rendu coupable. La sécurité est complète dans le pays et aucun voyageur ou habitant n'a à craindre les vols ou la moindre violence. (cité par Fage, 2002)

Cependant le voyageur note aussi des pratiques qui ne rencontrent pas son assentiment :

Parmi leurs mauvaises habitudes est le fait que leurs servantes, esclaves ou filles, apparaissent dénudées devant les gens, exposant leur sexe. Les femmes qui se

présentent devant le sultan (roi) ne sont pas voilées, et ses filles non plus. La 27^e nuit du ramadan, j'ai vu près de cent esclaves filles sortir du palais avec de la nourriture, avec elles deux filles du sultan les seins nus et sans voile.

Plus tard, Léon l'Africain, en parle comme « d'une cité de lettrés où le roi finance avec son Trésor des savants et docteurs, des magistrats et des hommes de religion ... Ici à Tombouctou existe un grand marché de livres manuscrits des pays berbères, et on gagne plus d'argent sur les livres que sur n'importe quelle autre marchandise » (cité par Davidson, 1978). Les rois cependant pouvaient jouer sur les deux tableaux, et ils le firent pendant longtemps, « remplir leurs fonctions rituelles vis-à-vis des anciens dieux à côté de ses obligations pour le Dieu Unique » (Curtin, 1995), un compromis qui permettait de satisfaire ses sujets.

Le déclin s'amorce à la fin du ^{xiv}e siècle, avec des incursions des Touaregs au nord, qui s'emparent de Tombouctou en 1433, et des peuples mossis au sud, tandis que les Wolofs fondent un empire indépendant à l'ouest, l'empire du Jolof. Le grand empire éclate et une série de petites principautés le remplacent au ^{xv}e siècle. L'une d'elle, le Songhaï, va devenir le puissant empire qui caractérise l'Afrique occidentale au ^{xvi}e.

À travers le désert

La traversée du Sahara prenait en moyenne deux mois. Ibn Battûta par exemple raconte son expérience en 1352. Partis de Sijilmassa au sud du Maroc, « la porte du désert », sa caravane atteint Teghazza, le centre de production de sel, au milieu du Sahara, en 25 jours : « Un village sans attraits, où les maisons et mosquées sont faites de blocs de sel et couvertes de peaux de chameau. » Le reste de la traversée, jusqu'à Oualata, oasis marquant la fin du désert et le début du Sahel, prend un peu plus d'un mois. Une partie du groupe s'est écartée et perdue dans le désert et le grand voyageur note : « Après ça, je n'ai jamais essayé de prendre de l'avance ni de rester en arrière »... (cité par Davidson).

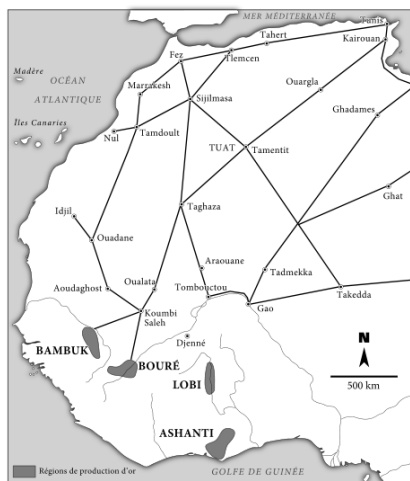
Les principales routes à travers le désert sont les suivantes (carte 14), d'ouest en est (Hopkins, 1990, Giri, 1994, Pétré-Grenouilleau, 2004) :

- À l'Ouest, de Koumbi Saleh au Ghana (l'empire) vers Mogador et Fès, en passant par Aoudaghost. Elle est plus courte car au Maroc le désert commence plus au sud que dans sa partie centrale. Elle est plus arrosée aussi, grâce à la proximité de l'océan, les étapes entre points d'eau sont plus courtes. Le trajet dure environ deux mois.
- De Djenné et Tombouctou, ou Oulata, à Sijilmassa et Fès, via Teghazza, une variante de la précédente, à l'époque du Mali. Route empruntée par Ibn Battûta en 1352 et Léon l'Africain en 1510. Plus tard, au ^{xix}e, par René Caillié.
- De Tombouctou à Tunis et Tripoli, via Tamentit, Ouargla, Ghadamès ou Ghat.
- De Kano (citée Haoussa) à Tunis, Tripoli ou Le Caire, via Agadès, Ghat ou Ghadamès.
- Du Bornou à Tripoli, par Bilma et Mourzouq (Fezzan), « la route des esclaves par excellence » (Giri).

Wolof (1350-1549)

L'empire du Wolof, ou du Jolof, occupait le nord du Sénégal actuel et le sud de la Mauritanie, il était vassal du Mali jusqu'en 1400. Il est décrit en 1506 par le Portugais Duarte Pacheco Pereira : « Ici au Sénégal, vous trouvez le premier peuple noir. C'est le début du royaume Wolof, cent lieues⁷³ de long et 8 de large. Le roi du Wolof peut aligner une armée de 10 000 cavaliers et 100 000 fantassins. Les gens vont nus, sauf les nobles et les gens d'honneur qui portent des chemises bleues en coton et des pantalons de la même étoffe. » (cité par Davidson, 1978) Cinq royaumes composaient l'Empire, du nord au sud, le Walo, le Cayor, le Baol, le Sine et le Saloum. La société était hiérarchisée, elle comportait des castes de métiers (forgerons, bijoutiers, tanneurs, griots, musiciens, etc.), sans doute datant du ^{xiii}e siècle (Giri, 1994) sans qu'on ait de certitudes à cet égard, et les hommes libres coexistaient avec les esclaves. L'Empire prend fin quand le Cayor arrache son indépendance par la voie des armes en 1549 (bataille de Danki contre le dernier empereur du Jolof), suivi par les autres royaumes.

Carte 14. Routes du commerce transsaharien à l'époque des empires d'Afrique de l'Ouest, avec les régions de production d'or en foncé



Songhaï (1450-1591)

Ghana, Mali, Wolof, Songhaï, autant de noms qui chantent, autant de noms puissamment poétiques et évocateurs, mais celui-là est le plus beau, c'est celui du dernier grand empire médiéval de l'Afrique de l'Ouest. Le plus étendu aussi : « Un empire encore plus vaste que celui du Mali. Sa capitale était Gao, sur la courbe du fleuve, quelque mille km à l'est de Niani, et si la zone de son pouvoir à l'ouest était un peu plus réduite, il atteignait au nord

les mines de sel du Sahara, presque les confins du Maroc, et s'étendait à l'Est jusqu'au Bornou. » (Fage et Oliver, 1990)

L'expansion impériale du Songhaï date de la seconde moitié du ^{xve} siècle, lorsque l'empire du Mali se désintègre, à partir de la ville qui sera la nouvelle capitale, Gao. Contrant les Mossis au Sud, les Haoussas à l'Ouest et contrôlant toutes les anciennes possessions du Mali, y compris Tombouctou, repris aux Touaregs en 1468, et dans le désert, Teghazza et son sel, l'empire Songhaï durera presque deux siècles, ceux correspondant à la Renaissance en Europe. À la différence des peuples aux langues de type Niger-Congo, il appartient à celles dites Nilo-sahariennes, plus orientales.

L'Empire est de type militaire, avec une armée qui dispose de cavaliers et d'une sorte de marine, faite de canoés de guerre, efficaces sur le Niger. Le fondateur de l'Empire, Sonni Ali Ber, dit Sonni Ali le grand, est un conquérant dont l'épopée commence en 1464 pour se terminer à sa mort, en 1492, l'année où Colomb arrive aux Antilles. Son successeur, Askia Mohammed (1493-1529), adopte l'islam et se rend en pèlerinage à La Mecque en 1497. Au Caire, il rencontre le sultan mamelouk et se fait reconnaître comme le calife du Soudan ; il établit Tombouctou comme centre de savoir et d'étude islamiques. Mais aussi bien sûr comme plaque tournante des échanges transsahariens, grand entrepôt où les produits du nord (tissus, tapis, sel, figues, dattes, perles de verre, colliers en pierres, papier, livres, chevaux, armes) s'échangeaient contre l'or, les esclaves ou les noix de Kola.

Vaste, le Songhaï couvre une superficie comparable à celle de toute l'Europe occidentale. La même trilogie du sel, de l'or et des esclaves assure par le commerce la fortune de l'Empire. Le commerce transsaharien s'intensifie à cette époque et les produits africains atteignent l'Europe, Gênes, Venise, Naples, Lisbonne, etc. à travers le monde arabe. Le Maghreb sert d'intermédiaire et fournit les biens manufacturés et de luxe à Songhaï. Tombouctou devient la capitale culturelle et religieuse, avec des universités et centres d'études renommés. Les mathématiques, l'astronomie, la médecine et les sciences humaines comme l'histoire ou la géographie, ainsi bien sûr que la théologie islamique, sont enseignées.

L'Empire est plus centralisé et mieux administré que les précédents, des gouverneurs locaux répondent au pouvoir central, les impôts sont levés dans toutes les provinces. En plus des villages paysans traditionnels, des fermes royales contribuent à la production de nourriture. L'esclavage y est pratiqué, car les esclaves ne sont pas seulement expédiés à travers le Sahara, mais utilisés dans l'économie : ces établissements, avec de 20 à 100 esclaves et surveillants, fonctionnent dans la vallée du Niger, sous le règne d'Askia Daoud (1549-1582), produisant principalement du riz (Iliffe, 1995). Selon Austen (1987), on ne peut cependant parler de plantations, comparables à celles pour le coton et le sucre du Nouveau Monde, car elles sont plus proches dans leur fonctionnement et leur taille des fermes

traditionnelles africaines ; on ne trouve pas notamment le type d'organisation du travail qui permettrait des économies d'échelle, pas plus que l'utilisation de techniques différentes.

Le sel et les coquillages sont utilisés comme monnaies, le premier pour les échanges internationaux, les seconds pour les échanges internes. Des ateliers textiles travaillent le coton, la laine et le lin, pour fournir étoffes et vêtements. Les métiers à tisser sont de type étroit produisant des bandes qui sont ensuite cousues (Giri, 1994), les métiers larges n'ont pas été introduits. Les femmes filent, les hommes tissent. La teinture est également développée, avec l'indigo, une plante permettant d'obtenir le bleu ; d'autres plantes donnent les autres couleurs. Le cuir est travaillé pour fournir toute une variété de produits destinés à l'équipement des maisons ou des montures (chevaux, chameaux). De même le travail du bois est répandu pour toute la gamme des utilisations habituelles, mobilier, ustensiles de cuisine, construction, etc. Les mécanismes du type moulins, roues, engrenages, transmission, mouvement circulaire, ainsi que l'énergie hydraulique ou du vent sont cependant inconnus, seules la force et l'habileté humaines président à la production des objets.

À la même époque, des relations portugaises permettent de préciser la façon dont le commerce du sel est organisé (cf. Fage, 2002) : Il est transporté par blocs de 100 kg à dos de chameau depuis le désert jusqu'à Tombouctou, puis par pirogues pouvant contenir 20 tonnes jusqu'à Djenné, en gagnant deux fois sa valeur dans le voyage ; là il est cassé en paquets pour les porteurs, pouvant être placés sur la tête, et réparti ainsi vers le sud et les zones forestières. Des files de cent à deux cents porteurs, sortes de caravanes des zones humides, sont organisées, qui retourneront vers le Sahel avec les « biens » échangés, des esclaves, des noix de Kola et de la poudre d'or principalement.

Léon l'Africain, fameux diplomate et écrivain arabe, décrit la ville de Tombouctou, qu'il visite en 1510 et à nouveau en 1513 (*Histoire et description de l'Afrique*, cité par Shillington, 1995, Meredith, 2014) :

Ici on trouve de nombreuses échoppes d'artisans et de marchands, en particulier ceux qui travaillent le lin et le coton. Les marchands de Barbarie (les Berbères) apportent des étoffes venues d'Europe. Toutes les femmes de la région, sauf les jeunes servantes, sont voilées, elles vendent toutes espèces de nourriture. Les habitants sont extrêmement riches, si bien que le monarque a marié ses deux filles à de riches marchands. Il y a beaucoup de puits ici, avec de l'eau très pure, et quand le fleuve Niger déborde, ses eaux sont acheminées par des canaux jusqu'en ville. La région produit du blé, de la viande, du lait et du beurre en abondance, mais le sel est très rare car il vient par voie terrestre de Tighazza qui est à 500 milles. ... Les docteurs, juges, prêtres et autres hommes de savoir se comptent ici en grand nombre, entretenus de façon superbe par le roi. Divers manuscrits et livres sont apportés de Barbarie, qui sont vendus à un prix supérieur à n'importe quelle autre marchandise.

Et sur Gao :

Les maisons ici sont très pauvres, sauf celles du roi et de sa cour. Les marchands sont extrêmement riches, et nombre d'Africains viennent acheter les étoffes apportées de Barbarie et d'Europe. Il y a un marché aux esclaves, se tenant le jour où les marchands sont disponibles. Un esclave de 15 ans se vend six ducats, les enfants sont aussi vendus. Le roi a un palais où il entretient un grand nombre de concubines et d'esclaves, il dispose pour sa garde d'une troupe de cavaliers et de fantassins. Il est admirable de voir combien de marchandises sont ici vendues tous les jours, ainsi que le coût et la richesse de tout cela. Des chevaux achetés 10 ducats en Europe se revendent ici 40 et même 50 ducats. Les tissus européens les plus grossiers se négocient à 4 ducats l'aune (mesure proche du mètre), et de plus fines se vendent à 15 ducats. Des laines vénitiennes et des étoffes turques peuvent atteindre 30 ducats. Un sabre est mis à prix à 3 ou 4 couronnes (pièce européenne en argent, valant moins que le ducat). Les brides ou les éperons, et d'autres biens semblables, et aussi les épices, ont également une grande valeur, mais c'est le sel, entre toutes les marchandises, qui a le plus de prix.

Léon l'Africain décrit aussi la pauvreté des villageois, et leur crainte du pouvoir central (cité par Gann et Duignan, 2000) :

Les soldats du roi s'opposent souvent aux villageois qui refusent de payer le tribut, et ils en prennent beaucoup qu'ils vendent aux marchands de Tombouctou ... L'essentiel du royaume est formé de villages et hameaux habités par des paysans et des bergers, qui couvrent leur corps en hiver de peaux de bêtes, et vont nus en été, sauf pour leurs parties privées, parfois ils ont aux pieds un type de chaussures en peau de chameau. Ce sont des gens ignorants et grossiers, et on aurait du mal à trouver un homme éduqué sur une centaine de milles. Ils sont continuellement écrasés et soumis à des exactions si bien qu'il ne leur reste pratiquement jamais rien.

L'âge d'or songhaï prendra fin au ^{xvie} siècle, avec tout d'abord des conflits pour le pouvoir, des règnes éphémères, qui débouchent sur une guerre civile en 1580, dans un contexte de sécheresse aggravée et d'épidémies. En même temps le commerce transsaharien est affecté par l'arrivée des Portugais sur la côte au sud, qui détournent une partie de l'or akan, mais aussi par la montée des États haoussas et du Bornou, et celle du sultanat touareg de l'Aïr (Shillington, 1995). Cependant, c'est surtout en 1591 l'invasion lancée par le sultan saadien du Maroc qui mettra fin à l'Empire avec la défaite de son armée à la bataille de Tondibi, le 12 mars, près de Gao. Il s'agit d'Ahmed al-Mansour, celui-là même qui a écarté avec son frère la menace portugaise directe sur le pays à la bataille des Trois Rois en 1578. La conquête marocaine a pour but de contrôler les mines de sel⁷⁴ et empêcher les Portugais d'accéder aux champs aurifères. Il exhorte ses troupes avant le départ, leur donnant l'exemple des marchands qui n'hésitent pas à traverser le désert (cité par Davidson, 1978) :

Vous parlez du dangereux désert que nous devons traverser. Vous parlez des solitudes fatales, sans eau ni plantes. Mais vous oubliez ces marchands sans défense et réduits à peu, sur une monture ou à pied, qui traversent régulièrement cette immensité désolée, et aussi les caravanes qui n'ont jamais cessé de le faire. Bien mieux équipé qu'eux, je peux faire la même chose avec une armée qui inspirera la terreur partout où elle apparaîtra.

Les Marocains, aidés de « renégats chrétiens » (Espagnols convertis, au service du sultan), dotés d'armes à feu (canons) et d'arquebuses, domineront les guerriers songhaïs et pilleront leurs villes. L'expédition à travers le désert dure plus de deux mois et compte 4 000 hommes, dont 1 500 cavaliers, 8 000 dromadaires pour transporter matériel et nourriture au sud du Sahara ; elle est commandée par un Espagnol au service des Marocains, Jaoudar Pacha (Yuder ou Djouder). Un quart des hommes périront pendant le voyage... Et à l'arrivée la déception est grande :

Djouder, déçu de ne pas trouver à Gao les stocks d'or dont il avait rêvé, déçu par le palais de l'Askya qui ne soutient même pas la comparaison, dit-il, avec « la maison du chef des âniers de Marrakech », écrit à son souverain pour lui conseiller d'accepter les offres de paix de l'Askya, vaincu, et d'abandonner « un pays qui n'existe que dans le rêve ». (Giri, 1994)

Curtin (1995) attribue la victoire, moins aux armes à feu qu'à la discipline plus stricte dans les rangs marocains, avec un effectif pourtant bien moins nombreux :

La victoire marocaine est souvent attribuée à l'usage des armes à feu, très bruyantes et spectaculaire ... Mais la clé du succès a résidé plus vraisemblablement dans la méthode consistant à employer des mercenaires disciplinés et des esclaves-soldats, en contraste avec les masses non coordonnées de l'armée songhaïe.

Là encore, l'unité de l'Empire fera place à un morcellement en royaumes ou chefferies et les liens avec le Maroc se distendront peu à peu : « Un processus d'émiettement et de décomposition progressif... Jusqu'à la colonisation il n'existera plus aucun pouvoir qui soit capable de contrôler de façon durable plus de 4 ou 5 villages. » (Sardan, cité par Giri, 1994). Et aussi à l'instabilité durable, Davidson (1978) mentionne ici les 156 pachas qui se sont succédé à Tombouctou en 160 années, après l'occupation marocaine. L'empire du Songhaï laisse la place au chaos que l'invasion ne pourra éviter, comme le rapporte un chroniqueur de l'époque, Abdurrahman al-Sadi (cité par Meredith, 2014) :

La sécurité disparut et le danger s'accrut, la richesse fut remplacée par la pauvreté, désordre, calamités et violence s'étendirent à la place de la tranquillité. Les hommes se détruisaient entre eux partout, le pillage se généralisait, la guerre n'épargnait ni la propriété ni les personnes. Le chaos était général et gagnait partout. ... J'ai vu aussi la ruine du savoir et son effondrement (à propos de Tombouctou et de la déportation de ses principaux lettrés et savants en chaînes vers Marrakech).

« Un des chapitres les plus sombres dans l'histoire du continent », selon E.W. Bovill⁷⁵, de façon un peu exagérée. Il est probable en effet que la vie dans la savane n'a guère été affectée, les paysans ont simplement échangé « un type de collecteur de tributs contre un autre » (Hopkins, 1990). Mais la conquête marocaine modifie aussi profondément les relations d'échange en Afrique de l'Ouest. Aucune entité politique d'envergure ne dominera plus la

région jusqu'au ^{xix}e siècle, pour nombre d'auteurs une calamité pour l'Afrique de l'Ouest, livrée au désordre et au déclin, avec en plus le retour de périodes de sécheresse et de famines aux ^{xviii}e et ^{xviii}e siècles (notamment en 1639-1643 et 1738-1756), associées à une phase de refroidissement en Europe entre 1600 et 1750, et la frontière entre l'élevage et l'agriculture pluviale descend d'environ 200 km au sud (Curtin, 1995). Seul l'Empire bambara à Ségou et Tombouctou à la fin du ^{xviii}e siècle assurera un retour temporaire à la stabilité politique. Il atteint son apogée un siècle après et repose sur les raids des régions voisines, à la recherche d'esclaves, mais aussi sur les cultures vivrières, l'élevage et la production de coton et d'indigo, Ségou devient un centre d'échanges important (Giri, 1994).

La notion d'un État soudanais, allant de l'Atlantique au Nigeria actuel, centré sur le Niger, comme le Ghana, le Mali ou Songhaï, et commerçant à travers le Sahara au nord et les zones forestières et aurifères au sud, et aussi sur un axe Est/Ouest grâce au grand fleuve, tend à disparaître : « Quand les villes du Sahel passèrent sous domination des conquérants marocains, qui n'avaient pas les moyens d'aller plus loin, cette artère principale (le Niger) fut coupée, et le cœur séparé du corps. » (Fage, 2002). L'objectif géopolitique des Marocains de couper l'accès des Portugais à l'or africain échouera, mais l'Empire songhaï sera bel et bien détruit.

L'or africain était bien sûr un des objectifs de la poussée portugaise et une fois les comptoirs sur la côte de Guinée établis, une partie croissante de la production empruntera la voie maritime, plus rapide et accessible que les longues traversées du désert : c'est « la victoire de la caravelle sur la caravane⁷⁶ ». Les quantités d'or qui arrivent encore au Maroc se compteront dorénavant en dizaines de kg plutôt qu'en tonnes comme au Moyen Âge (Austen, 1987).

En même temps que la conquête arabe, nombre de peuples berbères arabisés, poussés vers le sud par la désertification croissante, migrèrent vers les cités et les régions pastorales et agraires sahéliennes. Les Peuls (Fulbe, Fulani, ou Toucouleurs au Sénégal actuel), un peuple d'éleveurs, jouent aussi un rôle important dans la diffusion de l'islam. Leur migration, à partir du Tekrour autour du fleuve Sénégal, commence au ^{xie} siècle, ils se répandent dans tout le Sahel, jusqu'au Nigeria, s'établissant autour des villages d'agriculteurs sans les perturber. Ils pratiquent un islam plus rigoureux, de type soufi, s'élevant notamment contre l'esclavage encore pratiqué contre d'autres musulmans⁷⁷, un islam qui gagnera peu à peu dans toute la bande sahélienne. Les Peuls pratiquent la transhumance avec leur bétail, c'est-à-dire qu'ils restaient près des zones humides pendant la saison sèche, plus au sud, pour aller vers le nord avec le retour des pluies à la saison chaude. Ce qui fait qu'ils laissaient la place aux agriculteurs lors des semences et moissons, une répartition des activités harmonieuse : « Ils semblent avoir été les bienvenus, parce que leur type d'élevage remplissait une niche écologique non occupée par les fermiers de la savane. » (Curtin,

1995)

Un des royaumes issus de l'empire Songhaï, le royaume Bambara, à Ségou, est ainsi décrit par Mungo Park, le voyageur écossais, en 1796 :

Étendue sur la rive nord du Niger et sa rive sud, la ville est entourée par des murailles de terre, les maisons sont faites d'argile, de forme carrée, parfois avec deux étages, blanches avec des toits plats. Il y a aussi des mosquées maures dans chaque quartier. Et les rues, étroites, sont cependant assez larges pour les activités quotidiennes, dans un pays où les chariots et les charrettes sur roues sont totalement inconnus. Elle doit contenir environ 30 000 habitants. Le roi bambara a un grand nombre d'esclaves à son service, notamment pour le transport sur le fleuve, qui coûte dix cauris à chaque passage et donne au souverain un revenu annuel confortable. Quand nous sommes arrivés à un bac, il y avait une longue queue, les gens me regardaient avec étonnement, de nombreux Maures étaient parmi eux. Il y avait trois points d'embarquement et les transporteurs étaient efficaces et diligents. La vue de cette ville étendue, les nombreuses pirogues sur le fleuve, la population animée, les cultures tout autour de la cité, formaient un ensemble rayonnant et civilisé, auquel je m'attendais assez peu au cœur de l'Afrique (cité par Shillington, 1978, 1995).

Kanem-Bornou (ix^e-xix^e siècles)

On aborde ici la région du lac Tchad et celle où le Niger se dirige vers le sud et la mer, le Soudan des anciens ; elle correspond au Tchad et au Niger actuels, ainsi que le nord du Nigeria, là où les conflits actuels défraient la chronique. Vers - 2000 le lac était beaucoup plus vaste et permettait la vie des communautés de pêcheurs, mais avec la désertification du Sahara et sa réduction progressive ces peuples se sont peu à peu tournés vers les cultures. Des nomades éleveurs venus du nord se sont mélangés aux populations, donnant l'ethnie Kanouri, à l'origine de l'État du Kanem vers l'an 900. Au ^x^e siècle, les échanges à travers le Sahara, vers le Fezzan et Tripoli en particulier, s'intensifient, basés sur l'importation de chevaux et du sel (des mines exploitées par les Berbères, comme celles de Bilma ou Taoudeni au Sahara) et l'exportation de l'ivoire et des esclaves (prélevés au sud de l'État) vers l'Afrique du Nord, la région ne dispose pas d'or. En 1085, le premier souverain musulman accède au trône, l'écriture arabe est adoptée, des constructions en briques sont édifiées pour les dirigeants. L'islam est cependant limité aux élites. Quand le royaume s'étend à l'ouest du lac Tchad, la capitale est Gazargamo, ville fortifiée, une des plus grandes cités africaines de l'époque dont les ruines sont encore visibles.

Al-Mullahabi visite le Kanem au ^x^e siècle et décrit un royaume de type soudanais caractéristique, peuplé par les Zaghawas (cité par Oliver et Fage, 1990) :

Le royaume des Zaghawas est un grand royaume parmi ceux du Soudan. À ses frontières à l'Est on trouve le royaume de Nuba, dans la haute Égypte, à dix jours de route. Les habitations sont des huttes de roseau, comme le palais de leur roi, qu'ils vénèrent et adorent au lieu d'Allah. ... Il jouit d'une autorité illimitée sur ses sujets et réduit à l'esclavage ceux qu'il veut. Sa richesse consiste en du bétail, comme les

moutons, les chevaux, les chameaux ou les bœufs. La plus grande partie des récoltes du pays vient du sorgho et du niébé, puis le blé. La plupart des gens vont nus, entourés seulement de peaux. Leurs moyens d'existence sont les récoltes et le bétail. Leur religion est l'adoration de leurs rois, car ils pensent qu'ils peuvent leur apporter vie ou trépas, santé ou maladie.

Le Kanem-Bornou devient la principale région pourvoyeuse d'esclaves au monde arabe et ottoman, et ce durant un millénaire. Elle était à la fois la plus proche de la Méditerranée et la plus proche des régions plus densément peuplées de l'Afrique. Les Kanuris obtiennent aussi des chevaux, des armes et des biens divers en échange, pour continuer leurs raids, et adoptent peu à peu la religion de leurs partenaires. Un cheval s'échange contre 15 à 20 esclaves, le même rapport qu'au Sahel, selon le Vénitien Alvise Cadamosto⁷⁸ débarquant au Sénégal au ^{xve} siècle, engagé par Henri le Navigateur lui-même et voyageant avec les navires portugais (cité par Giri, 1994) :

Ces Arabes ont encore un grand nombre de chevaux barbares, qu'ils vendent aux seigneurs dans la terre des Noirs, en échange d'esclaves, terre des Noirs à 15 têtes par cheval, selon qu'ils sont estimés et jugés être bons.

Vers 1250, le royaume du Kanem atteint son apogée et s'étend au nord du Sahara, aux portes de la Libye, et au siècle suivant vers l'ouest dans la région du Bornou, d'où son appellation. Il possède une armée puissante, avec 40 000 chevaux (Shillington, 1995), et les raids sont justifiés au nom de la guerre sainte. Des pèlerinages à La Mecque sont organisés régulièrement, une auberge au Caire est ouverte pour ces visiteurs (Shillington, 1995). On a une description du royaume grâce aux voyageurs arabes comme al Muhallabi au ^{xe} siècle :

« Leurs maisons sont des cases en roseaux, ils vivent de l'élevage et de la culture (millet, haricots), ils portent des pagnes de cuir ». Le voyageur est choqué de voir que le roi est le dieu : « Ils exaltent et adorent leur roi au lieu d'Allah, ils croient qu'il ne se nourrit pas, leur religion est l'adoration du roi, qui leur apporte la vie et la mort, la santé et la maladie » (cité par Fage, 2002).

La durée de l'Empire, environ un millénaire, tranche sur les constructions étatiques plus éphémères de la région, seule l'impérialisme européen, à la fin du ^{xixe}, en viendra à bout :

Sa durée comme État sur plus de mille ans, de même que l'Éthiopie, a beaucoup tenu à un sens de supériorité culturelle, en tant que gardien d'une religion mondiale près de peuples animistes sans États. (Iliffe, 1995)

Quand l'Empire ottoman s'installe à Tripoli et contrôle la Libye en 1549, Bornou établit des relations avec lui afin de continuer les échanges transsahariens. Il devient le premier État en Afrique de l'Ouest à acquérir des armes à feu, avec aussi des experts militaires turcs pour former ses

soldats. Il noue également des relations avec les Saadiens du Maroc (Curtin, 1995). Les recettes de l'État proviennent des taxes sur les paysans et sur le commerce. Le déclin du royaume peut être daté des années 1750 quand les Touaregs de l'Air s'affranchissent de son contrôle et s'emparent d'une partie du commerce transsaharien.

Les États haoussas

À l'ouest du lac Tchad, les Haoussas ont formé sept royaumes vers 1200 de notre ère, autour des villes de Gobir, Katsina, Zaria, Kano, Biram, Daura et Rano. Des villes fortifiées, des cités-États, au centre de régions agricoles, avec des marchés, des artisans, un pouvoir central et un commerce dirigé vers le nord. Étoffes et esclaves contre chevaux, harnais, armes. Liées entre elles par des accords informels, les cités haoussas vont étendre leur influence vers le Bénoué, tout en absorbant des peuples divers comme des Berbères, des Arabes ou des Dioulas, des Peuls, des Songhaïs ou des Kanouris. Islamisés tardivement, par les marchands mandés au ^{xiv}e siècle, ils sont à l'origine des musulmans du nord du Nigeria. Léon l'Africain en parle ainsi : « Les marchands haoussas sont devenus riches car ils se déplacent avec leurs biens vers des contrées lointaines, et parce qu'ils sont, au sud, en contact avec des régions qui fournissent de l'or. » (cité par Fage, 2002)

La principale ville, Kano, est visitée par des commerçants et voyageurs étrangers dès le ^{xv}e siècle, venus d'aussi loin que Dubrovnik, qui la comparent à Fès ou au Caire pour son importance. Un voyageur italien en parle ainsi : « Beaucoup de nobles blancs vivent ici, venus du Caire depuis longtemps, ils ont un mode de vie tel que de nombreux esclaves les servent et qu'ils possèdent des chevaux en abondance dans leurs étables. » (Giovanni Lorenzo d'Anania, cité par Iliffe, 1995). Les étoffes de Kano sont réputées dans toute la région, en Afrique du Nord, et jusqu'en Europe, des cotonnades, notamment d'un bleu sombre, mais aussi des soieries et des lainages travaillés par les artisans locaux, des cuirs également. On a parlé de la ville comme du « Manchester de l'Afrique de l'Ouest », selon Hopkins (1990), qui ajoute « en influence, sinon en organisation ». Le cotonnier, venant d'Asie, a été introduit par les Arabes en Afrique et la culture du coton et la manufacture des cotonnades se répandent après le ^{xv}e siècle :

Il existait un cotonnier indigène mais la culture du coton ne se répand vraiment que sous l'influence des Arabes qui, à la fois, apportent un nouveau cotonnier originaire d'Asie et créent la demande en amenant l'élite islamisée à adopter des vêtements de coton. Avant l'islam, les Sahéliens allaient nus ou portaient des vêtements de cuir ou d'écorce. (Giri, 1994)

La dispersion des États haoussas est propice aux conflits et les guerres se succèdent entre les cités aux ^{xvii}e et ^{xviii}e siècles, chacune voulant dominer. Les Peuls finalement, connus ici sous le nom de Fulani, établiront un

empire au début du ^{xix}e siècle, le califat Sokoto, allant du nord du Cameroun à l'ouest du Nigeria, fondé par Ousman dan Fodio (1754-1817), voir ch. 7. La capitale économique est Kano, spécialisée dans le travail du coton, exporté jusqu'en Europe, appelée *L'Emporium de la Terre des Noirs* par un voyageur allemand, Heinrich Barth, en 1851 (Meredith, 2014). Un immense marché dans la ville, sorte de souk africain bigarré, permettait d'acquérir toutes sortes de produits, certains venus d'Europe, « comme des calicots de Manchester, des soies françaises, des tissus saxons, des miroirs de Nuremberg, des rasoirs autrichiens, des lames d'Allemagne ou du papier d'Italie » (*ibid.*). Barth compare même les méthodes, mais en mieux, avec celles des *sweat-shops* et des *satanic mills* en Europe : « L'activité textile n'est pas menée ici dans d'immenses usines dégradant l'homme aux conditions de vie les plus dures, mais elle donne emploi et soutien à des familles sans sacrifier leur mode de vie, et dans ce cas on doit en conclure que Kano est le plus heureux des pays. » (cité par Davidson, 1978)

Pour résumer l'économie sahélienne des empires au ^{xve} siècle, Giri (1994) retient les éléments suivants : une économie de subsistance avec un faible surplus, sans une véritable monnaie qui aurait pu servir à multiplier les échanges et la spécialisation ; une absence d'investissements dans les biens d'équipement, la richesse se mesure en or, en bijoux, en bétail, en esclaves, pas en accumulation des moyens de production, ni en terres car il n'y a pas de propriété de la terre ; un niveau technique faible (pas de roue ni ses diverses applications, pas d'aire, pas de moulins, à eau ou à vent, pas de métiers à tisser larges) ; en conséquence de la faiblesse de l'accumulation et du niveau technique, la productivité est limitée ; enfin une économie dont les échanges extérieurs sont contrôlés par les autres, les Arabes et Berbères pour le commerce transsaharien, les Portugais pour le commerce maritime qui débute au ^{xve} siècle.

Guinée

Dans la zone forestière, au sud du Sahel, tout au long de la côte sud de l'Afrique de l'Ouest, allant de la Guinée au Cameroun, on a affaire pendant des millénaires, jusqu'aux derniers siècles avant notre ère, à des peuples clairsemés de chasseurs/pêcheurs/cueilleurs, avec une agriculture rudimentaire. Au cours des deux derniers millénaires, les pratiques agricoles venues du nord pénètrent la région (riz, ignames), ainsi que les plantes venues d'Asie (taro, bananes, plantains, noix de coco) et d'Amérique (maïs, patates douces, arachide, haricots, manioc), repoussant peu à peu les pratiques paléolithiques (chasse et cueillette). Jusqu'au ^{xxe} siècle, la maladie du sommeil empêchait l'élevage dans la zone humide. De petits royaumes apparaissent entre 1000 et 1500, pratiquant l'agriculture et travaillant le fer, le bronze et le cuivre, avec un art élaboré, le royaume du Bénin et ceux des Ibos et Yorubas dans le Nigeria du sud actuel. L'arrivée des Européens au

xve siècle, les Portugais tout d'abord, va davantage orienter ces peuples et leur économie vers la côte, dans les échanges avec les nouveaux venus.

En Guinée⁷⁹, au sens traditionnel, c'est-à-dire les régions au sud du Sahel, des Guinées actuelles jusqu'au Nigeria, la forêt rend la pénétration des cavaliers impossibles, et donc la conquête par les armées montées des royaumes du Soudan a été arrêtée. Les Dioulas, un peuple mandé (mandingue) de commerçants, ont joué un grand rôle dans l'entrée des peuples de Guinée dans l'orbite des échanges couvrant toute l'Afrique de l'Ouest, ainsi que dans l'expansion de l'islam dans les régions du sud :

Ils étaient des promoteurs déterminés de l'islam, la religion qui non seulement leur avait permis de prospérer avec les commerçants transsahariens, mais aussi leur avait fourni un ensemble efficace de pratiques commerciales et de procédures de crédit, inconnues auparavant. (Davidson, 1978)

Les Dioulas avaient un accord tacite avec les rois ou chefs locaux, « s'ils restaient à l'écart de la politique, les dirigeants politiques restaient à l'écart du commerce » (Curtin, 1995). Ce sont « des colporteurs islamisés échangeant le sel, l'or, la noix de kola ou le bétail contre des tissus européens ou des armes à feu » (Lugan, 2009).

Cependant, selon Austen (1987) :

Les limites de l'islam pour définir le système commercial soudanais se révèlent par le fait que, à part quelques connaissances dans la liturgie du Coran, les commerçants restent fondamentalement illettrés. C'est seulement à la fin du ^{xviii}e et au début du ^{xix}e que les plus importants des marchands haoussas dans le califat Sokoto commencent à égaler leurs homologues méditerranéens avec des comptes écrits de leurs affaires.

À partir de la ville de Djenné, bien placée pour relier les routes commerciales du nord aux zones de forêt au sud, les Dioulas obtiennent de l'or, depuis les dépôts de Lobi (voir [carte 14](#)) et des noix de Kola, deux produits essentiels à l'époque, en échange de produits manufacturés comme les étoffes. Ils créent de nouvelles villes, comme Bobo-Dioulasso (dont le nom montre bien l'origine dioula⁸⁰) ou Kong, au sud de Djenné. Les cauris (coquillages, *cowries*) sont utilisés comme monnaie, une monnaie marchandise en usage à travers toute l'Afrique de l'Ouest, ils provenaient de l'océan Indien, surtout dans les Maldives⁸¹, et étaient apportés par les Arabes depuis la mer Rouge, l'Égypte et l'Afrique du Nord, et aussi par les Portugais (voir encadré ch. 6, p. 206).

Toute la région allant de la Guinée au Nigeria actuels, au sud du Sahel, est caractérisée par des microsociétés, ou micro-États. Une des plus connues est celle d'Ife, royaume yoruba aux ^{xiii}e-xve siècles, célèbre pour ses magnifiques sculptures, en cuivre, en laiton ou en bronze, en ivoire ou en terre cuite (terracotta), rappelant l'art grec ancien, et « possédant une majesté sereine indépassée en art » (Iliffe, 1995). Selon Gann et Duignan (2000), ses artistes étaient « les plus grands maîtres de la sculpture qui aient

jamais travaillé en Afrique ». Pour arriver à ce stade de perfection du travail, il faut une société qui dégage un surplus agricole suffisant. Les sculpteurs représentent leur société et ses souverains, et ne produisent pas de nourriture, et aussi une société spécialisée, pour fournir les matières premières aux artistes. À la frange du Sahel et de la forêt, dans une zone fertile et bien arrosée, les conditions étaient idéales pour ces agriculteurs et éleveurs.

Une autre est Edo, un royaume du Bénin, résultant de la concentration et la conquête de micro-États de la région, dont l'art est également unique. Le royaume est le plus important de la zone forestière du golfe de Guinée, à l'arrivée des Portugais au ^{xve} siècle. Les ressources en or de la région, autour de Lobi et sur la côte ([voir carte 14](#)), permettent à ces royaumes forestiers un commerce actif. Les royaumes Asante, Dahomey et Oyo également échangeaient à la fois avec les Européens sur la côte et les États du Sahel au nord, parfois proposant leurs propres sujets comme marchandise.

Le royaume Asante, par exemple, ou Ashanti, émerge dans la région peuplée par les peuples akans, autour des mines d'or, dans le Ghana actuel. Il est fondé en 1670 par Osei Tutu, en regroupant des chefferies akans et devenant l'*Asantehene*, le souverain du nouveau royaume. Peu à peu un État centralisé remplace au ^{xviii} siècle les liens plus lâches entre les peuples akans du royaume. La production d'or et de nourriture dépend du travail des esclaves.

Le royaume Ashanti est organisé en une confédération de villes autonomes, dirigées par un Conseil formé des représentants des principales familles nobles. Ces villes sont vassales de la principale, Kumasi¹⁸², où siège l'*Asantehene*, et elles lui fournissent des guerriers et une partie de leurs récoltes. On a affaire à une sorte de Commonwealth décentralisé (Gann et Duignan, 2000), où les autorités locales gardent l'essentiel de leurs pouvoirs. Par exemple, le pouvoir central ne peut nommer les officiels dans les différentes villes et ne peut pas non plus mettre en place une taxation directe.

Un voyageur européen, en 1817, Thomas Bowdich, visite la capitale Kumasi et relate la richesse du royaume et son organisation :

Bowdich décrit Kumasi comme une ville bien planifiée avec des rues larges, portant des noms, plantées soigneusement de banyans, avec un style particulier d'architecture. Les maisons étaient construites avec des toits en chaume pointus, projetant des auvents protecteurs, comportant des décorations en plâtre, des ornements d'animaux et d'oiseaux, et dont beaucoup avaient des toilettes vidées avec de l'eau bouillante. Les rues étaient balayées tous les jours et maintenues propres. Le complexe du palais au centre de la cité recouvrait 2 ha et consistait en un labyrinthe de cours et de passages. Il abritait des départements administratifs comme le Trésor ainsi que les appartements privés de l'*Asantehene* et son harem. ... Bowdich ajoute : « Les habitants étaient aussi accueillants et propres dans leur logement que dans leur personne. » (Meredith, 2014, Davidson, 1978)

Le royaume du Dahomey est bien différent, avec un pouvoir absolu centralisé, des représentants nommés par le souverain partout dans l'État, une armée bien entraînée et une sorte de police ayant le droit de procéder à des exécutions. L'économie est également contrôlée par le roi, avec des confiscations, des impôts, des amendes, et le monopole du commerce.

Les chapitres 5 à 7 reviendront plus en détail sur ces royaumes de la forêt en Afrique occidentale, mais il faut maintenant nous tourner vers le centre, le sud et l'est du continent, lors de la même période, centrée sur le Moyen Âge, avant l'arrivée des Européens.

Chapitre 4

Expansion

L'expansion bantoue, les cités-États de la côte Est, l'Afrique australe

Les régions d'Afrique centrale, orientale et australe font l'objet de ce chapitre, pour la même période que le précédent, de la fin de la préhistoire aux Temps modernes, période centrée sur le Moyen Âge.

L'Afrique centrale et l'expansion bantoue

One of the greatest if least dramatic migrations in human history. (Iliffe, 1995)

Localisés au départ aux marges de l'Afrique humide de la forêt, autour du Nigeria et du Cameroun actuels, les peuples bantous il y a 3 000 ans cultivaient les ignames et l'huile de palme, des fruits, du poivre, des courges et divers légumes, et élevaient des chèvres, tout en pratiquant la chasse et la pêche ; ils pratiquaient la poterie et leur mode de vie était sédentaire.

Bantou signifie « peuple », ou « les gens », c'est un composé des deux mots *ntou* (personne) et *ba* qui indique un pluriel, *Ba ntou*, les personnes, le peuple (Shillington, 1995). Au Congo, les termes sont *muntu* et *bantu* (sing. et pl.), au Zimbabwe *munhu* et *vanhu*, en swahili, *mtu* et *watu*, chez les Xhosas *umntu* et *abantu*, au Cameroun, *moto* et *bato*, etc. Tous ces termes proches indiquent une même appartenance, du Cameroun à l'Afrique du Sud en passant par l'Afrique équatoriale et l'Afrique orientale. Une pareille extension ne peut s'expliquer que par des migrations longues à partir du peuplement initial au Cameroun/Nigeria. Si tous ces peuples en sont venus à adopter la langue des Bantous, c'est parce que ceux-ci disposaient de techniques supérieures, l'agriculture, l'élevage, la poterie, le

tissage, puis le fer à partir du dernier millénaire avant notre ère, comparées aux peuples de chasseurs/cueilleurs.

Le mot bantou ne désigne pas une race ou une ethnie, mais un groupe de peuples parlant des langues voisines. Il s'agit des langues du groupe Niger-Congo ou Congo-Kordofanien, ce dernier nom venant d'une province centrale du Soudan (Kordofan) (voir [carte 6, ch. 1, p. 52](#)). Les caractéristiques humaines physiques sont extrêmement variées, de la peau claire à la peau noire, avec des traits du visage très différenciés. Certains groupes ont des traditions patrilinéaires (la descendance se retrace du côté mâle), surtout chez les éleveurs, d'autres matrilineaires, plus chez les fermiers, il n'y a pas d'unité bantoue.

L'expansion bantoue vers le sud, dans l'actuel Congo et l'Angola, commence environ 2 000 ans avant notre ère. Il s'agit selon Reader (1999) « d'un événement sans équivalent dans l'histoire du monde ... Les peuples bantous ont changé de façon radicale le paysage humain de l'Afrique subsaharienne, d'un continent peuplé de façon clairsemée de chasseurs/cueilleurs à celui de fermiers dans des villages ». Et pour Gann et Duignan (2000), « la dispersion bantoue a modifié en profondeur l'histoire du continent, partout où ils allaient les Bantous ont apporté l'art de la fonte et du travail des métaux, ces migrations ont constitué une des plus grandes contributions à l'histoire culturelle de l'humanité ».

La croissance démographique peut expliquer la volonté de trouver de nouvelles terres, et le nord et l'ouest sont occupés par d'autres peuples d'agriculteurs sédentaires, les Bantous vont donc aller vers le sud et l'est. Une autre explication est la pression au nord des peuples oubangiens, agriculteurs également, les poussant à quitter leur terre d'origine. Quoi qu'il en soit, ils atteignent vers - 500 l'autre côté de la forêt, à l'Est, vers l'Afrique des Grands Lacs, rencontrant au passage les peuples pygmées, puis ils se dirigent vers le sud où ils repoussent les peuples Khoïsans, tous deux chasseurs/cueilleurs. Dans la forêt, les Bantous avaient des villages éparpillés sur les rivières et leurs vallées, tandis que les Pygmées vivaient dans l'intérieur de la forêt. Plus remarquable encore, ils se lancent en haute mer sur des pirogues et atteignent et occupent les îles distantes, comme Bioko, au creux du golfe du Biafra, là où le continent s'incurve vers le sud. En passant sous l'équateur, après la grande forêt, les descendants des premières vagues rencontrent une zone de forêt clairsemée humide, mais plus à l'ouest, autour du désert du Kalahari sur la Namibie et le Botswana actuels, l'aridité empêche la pratique de l'agriculture. Les Bantous vont s'installer aux marges du désert, dans ce qui correspond à la Zambie, au Zimbabwe et au nord de l'Afrique du Sud, vers le ^{iv}e siècle de notre ère. Et plus à l'Est, vers les lacs Tanganyika et Malawi.

L'arrivée de plantes asiatiques comme les bananes et le plantain, grâce aux navigateurs venus de Madagascar sur les côtes africaines vers le ⁱⁱe siècle de notre ère, des plantes faciles à cultiver, donnant des récoltes toute

l'année, deux à trois fois plus productives que les céréales et demandant moins de travail, à côté des traditionnels millet, sorgho et ignames, va faciliter un accroissement de la population. Le maïs et le manioc arriveront beaucoup plus tard, des Amériques, avec les Portugais. En outre Les Africains ont développé une très grande variété de bananes et de plantains (environ 60 termes différents les désignent dans les langues bantoues), dépassant largement les variétés asiatiques d'origine. Les bananes ne seront introduites en Europe qu'au ^{xvii}^e siècle. Aujourd'hui, l'Afrique produit un tiers de la production mondiale, et les Africains sont les plus gros consommateurs (250 kg par personne et par an, contre 12 kg aux États-Unis et 7,5 en France). Naturellement la consommation de bananes doit être complétée par d'autres aliments, elles ne comportent ni graisse ni protéines.

Une faible densité, de petits groupements humains caractérisent longtemps l'Afrique centrale, pour des raisons géographiques. La forêt équatoriale primaire s'étend ici au cœur du continent et empêche les cultures de la zone de savane au nord, ainsi que l'élevage. Un réseau hydrographique extrêmement serré facilitera néanmoins l'expansion bantoue dans la région ([voir carte 15](#)). Joseph Conrad, à la fin du ^{xix}^e siècle, donnera une idée de cette configuration dans sa célèbre nouvelle sur l'Afrique :

Les eaux s'élargissant coulaient à travers une foule d'îles arborées. On se perdait sur ce fleuve comme on pouvait se perdre dans le désert, et on heurtait toute la journée des hauts fonds en essayant de trouver un passage, jusqu'à se croire ensorcelé et coupé pour toujours de tout ce que vous aviez connu jusque-là. (« Au cœur des ténèbres », 1899)

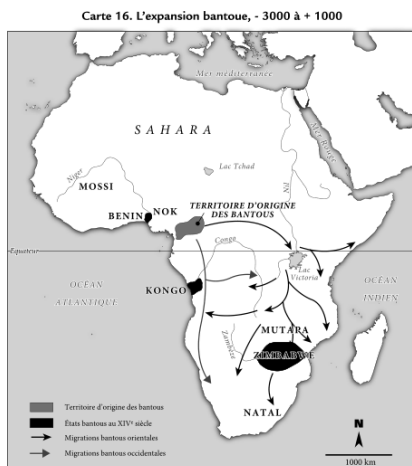
La zone de la forêt humide, dans le bassin du Congo, n'est pas constituée uniquement de végétation dense, les savanes alternent avec la forêt, ce qui permet des activités agricoles, ainsi bien sûr que la pêche dans le réseau fluvial, et la chasse. Les villages ne comportaient que de 30 à 200 personnes adultes, car comme le dit Shillington (1995), « avec un plus grand nombre, le travail aurait manqué, avec un nombre moindre, les ressources naturelles n'auraient pas suffi ». Les échanges entre chasseurs, pêcheurs et cultivateurs permettaient un régime alimentaire équilibré, le fleuve et ses multiples ramifications facilitait ces échanges. L'esclavage interne était pratiqué.

Avec l'arrivée des Bantous et de l'agriculture, des regroupements vont s'opérer entre les villages et les tribus et des entités politiques, des chefferies ou des royaumes, vont apparaître. En échange d'hommes, fournis au roi, les villages reçoivent la protection du pouvoir central, présidant à des sortes de fédérations. Le roi est aussi un chef religieux dans les traditions animistes, et en tant que tel il reçoit les tributs de la population, à qui il garantit la bonne récolte, les pluies favorables, le gibier abondant, etc.

armes, biens manufacturés venus d'Europe ou des Indes sont importés contre du cuivre, de l'ivoire, du sel et des esclaves.

Ces royaumes ont des provinces, dirigées par des gouverneurs nommés par le roi, qui est assisté de responsables officiels dans la capitale. Les tributs sur la population permettent au pouvoir central de fonctionner, payés en travail, récoltes, tissus, ivoire, peaux, etc. et des esclaves. Une armée sous forme de gardes protège le roi, collecte les taxes et participe à la vie de la cour. Des classes sociales apparaissent, depuis les esclaves en bas de l'échelle jusqu'aux dignitaires au sommet. Les luttes pour le pouvoir sont constantes.

Carte 16. L'expansion bantoue, - 3000 à + 1000



Les terres sont abondantes et appartiennent à chaque communauté de façon collective, la culture itinérante sur brûlis est la norme. La polygamie est pratiquée, avec en conséquence une nombreuse descendance, compliquant les successions, notamment celle du roi, et avivant les conflits. On peut qualifier ces États d'Afrique centrale de « grandes confédérations tribales avec un degré réduit de centralisation » (Gann et Duignan, 2000), il n'y a pas par exemple « d'Église nationale capable, avec des clercs lettrés, de donner une cohésion spirituelle et administrative à l'État » (*ibid.*), comme on en trouve dans l'Europe médiévale.

À la suite de cette expansion plurimillénaire, les peuples bantous occupent aujourd'hui l'Afrique centrale, le sud de l'Afrique occidentale, l'est et le sud de l'Afrique australe, et l'Afrique orientale. La progression a été estimée à 20 km par décennie, soit 200 km par siècle ou 2 000 par millénaire, ce n'est donc pas une cavalcade à travers le continent, comparable par exemple à la conquête fulgurante des Arabes aux vii^e-

viii^e siècles, et c'est pourquoi la comparaison de Gann et Duignan (2000) paraît un peu inadaptée : « Les anciens Bantous qui ont essaimé vers l'Afrique centrale et australe devaient comporter parmi eux des hommes comme Alexandre le Grand ou Napoléon, mais on ne saura jamais grand-chose d'eux. » Il s'agit en réalité d'une avancée progressive, d'une dérive migratoire (*migratory drift* – Reader, 1999), d'une expansion territoriale graduelle (*ibid.*), qui s'accélère cependant à la fin, avec l'introduction du travail du fer depuis le Sahel, il y a environ 2 500 ans :

Avec l'addition d'outils en fer à leurs cultures de climat tropical humide, les Bantous avaient finalement réalisé un « paquet militaro-industriel » impossible à arrêter dans l'Afrique équatoriale de l'époque ... En quelques siècles, dans une des avancées les plus rapides de la préhistoire proche, les fermiers bantous avaient occupé toute l'Afrique du Sud-Est jusqu'à Natal, dans ce qui est maintenant l'Afrique du Sud (Diamond, 1998).

L'agriculture de l'âge du fer se répand ainsi vers le centre et le sud du continent, introduisant une véritable révolution économique. Gann et Duignan (2000) font cette comparaison intéressante, à propos du peuple bantou Nguni dans le sud de l'Afrique, au moment de la rencontre avec les Anglais et les Boers :

Ils ne formaient pas une nation unie, mais comportaient probablement de nombreux clans, chacun avec sa propre histoire et ses coutumes. Certains étaient de simples fermiers, beaucoup d'autres cependant des éleveurs, avec des troupeaux abondants, ils cultivaient le millet, les courges, et d'autres plantes. Ils chassaient, ils savaient travailler le fer, et d'une façon générale suivaient un mode de vie ayant beaucoup en commun avec celui des anciens Teutons tels que l'historien romain Tacite les a décrits.

Et de la même façon que les Européens introduisirent dans le Nouveau Monde des maladies mortelles pour les populations natives, les Bantous apportèrent la malaria, à laquelle ils étaient devenus plus résistants, mais qui décimèrent les populations hottentotes. Et dans la forêt, les outils en fer leur permirent de défricher davantage de zones de culture, au détriment des Pygmées.

Quand les Boers rencontreront les Bantous dans le sud de l'Afrique, à la fin du xviii^e siècle, déclenchant les guerres cafres du xix^e siècle, les Blancs auront beaucoup plus de difficultés à les dominer que les Européens en Amérique à la même époque, face aux Indiens. Une différence entre des peuples chasseurs/cueilleurs en Amérique du Nord et du Sud (à l'exception bien sûr des Andes et du Mexique) et des fermiers et éleveurs maîtrisant la technique du fer en Afrique, résumée ici par Gann et Duignan (2000) :

Les Bantous opposés aux Blancs se présentaient en masses plus compactes et sur un front plus étroit. Ils avaient atteint un degré de civilisation matérielle plus avancé que les Indiens nord-américains. Ils savaient fondre le fer, ils combinaient la chasse avec une agriculture sur brûlis doublée de pastoralisme. Possédant du bétail, ils étaient probablement mieux nourris que les Indiens. Ayant normalement de la bière de millet,

ils ne désiraient pas avec la même intensité que ceux-ci les alcools de l'homme blanc. Ils se révélèrent un peuple rude, résistant à la maladie, capable non seulement d'efforts prolongés mais aussi d'une adaptation intelligente. Même plus tard au ^{xix}e siècle, avec les implantations des Blancs bien plus étendues, leurs bases principales dans l'Est des provinces du Cap et du Natal étaient encore peu pénétrées et ils ne furent jamais dispersés. Il y avait donc peu de probabilités d'une « solution » à l'américaine des problèmes occasionnés par le heurt de peuples aussi inégalement équipés.

Cependant les royaumes bantous d'Afrique centrale et australe, jusqu'au ^{xix}e siècle, n'auront jamais le même degré d'organisation et de spécialisation que les États de l'Ouest africain, comme le notent Gann et Duignan (2000) :

La terre était disponible en quantité pratiquement illimitée. Les agriculteurs dépendaient de la culture itinérante. Il n'y avait ni incitation ni occasion de pratiquer des formes plus intensives. Ils ne pouvaient aisément obtenir des surplus importants et ne pouvaient verser des tributs comparables à ce qui avait lieu en Afrique occidentale. Et donc les royaumes locaux ne pouvaient entretenir des cours aussi élaborées, les monarques ne pouvaient pas non plus récompenser leurs vassaux par l'attribution de terres comme les seigneurs ou les princes de l'Europe médiévale.

Afrique orientale

Quand on parle de l'Afrique orientale, on se réfère le plus souvent à l'Afrique du Sud-Est, en dessous de la Corne de l'Afrique (qui est pourtant la partie la plus à l'est du continent), même si l'ONU adopte une classification plus juste. Il s'agira ici aussi de l'Afrique des Grands Lacs, des montagnes⁸⁴, et toute la côte au sud de la Somalie et au nord du Mozambique (étudié avec l'Afrique australe), soit donc aujourd'hui le Kenya, la Tanzanie, le Rwanda, le Burundi et l'Ouganda, pays de langue swahili. Il y a peu de documents écrits, à la différence des textes arabes abondants sur l'Afrique de l'Ouest, et donc l'histoire repose davantage sur les traditions orales, l'archéologie et la linguistique.

La différence géographique majeure entre l'Afrique orientale et australe d'un côté et l'Afrique occidentale de l'autre, est que cette dernière est formée de larges bandes Est/Ouest aux climats différents, la zone méditerranéenne au nord, le désert au centre, la zone de savane ou Sahel au sud du Sahara, et enfin la zone forestière et côtière du golfe de Guinée. Ces différents « belts » organisent l'activité des hommes, avec par exemple les zones pastorales et les zones de cultures qui restent relativement séparées, la première plus proche du désert, la seconde plus au sud. Rien de semblable en Afrique orientale et australe, où comme le note Iliffe (1995), les deux étaient partout mélangés, « du fait des failles et de l'action volcanique qui ont laissé des variations locales énormes d'altitude, de pluies et des autres conditions naturelles ».

L'intérieur

L'islamisation s'est limitée à la côte, tandis que l'intérieur, beaucoup plus difficile d'accès que toutes les régions d'Afrique occidentale, n'a pas été affecté : « Les cités de la côte étaient constamment engagées dans des expéditions vers l'intérieur, contre les païens "Zanj", mais sans cavalerie, sans chevaux, du fait des maladies animales, elles étaient peu efficaces. » ... Duarte Barbosa⁸⁵ décrit ainsi les peuples de l'intérieur : « Ils vont nus, couverts de la tête au pied d'argile rouge, avec des bandes de coton bleu sur les reins, sans rien d'autre, et leurs lèvres sont percées de trois trous. » (cité par Gann et Duignan, 2000) Un autre voyageur portugais, en 1520, Francisco Alvares, décrit le contraste entre la côte, Mombasa, « avec ses belles maisons de plusieurs étages décorées de tableaux et de gravures », vivant du commerce lointain, et l'intérieur, « rempli de peuples sauvages et sans lois, menant une vie itinérante, dans des cases et des huttes dans la forêt, d'un aspect terrifiant, ayant des marques sur le visage, mangeant de la chair humaine et courageux dans les combats » (*ibid.*).

L'Afrique orientale manquait d'animaux domestiques pour le transport, la maladie du sommeil y était plus répandue et empêchait leur utilisation. Des ânes étaient fréquents, mais le transport sur une longue distance se faisait à dos d'hommes sur des pistes et des sentiers tortueux (quatre fois la distance directe, d'après les premières estimations coloniales, cf. Iliffe, 1995). La quantité et le poids des biens transportés étaient ainsi limités. Le relief empêchait également la navigation continue sur des fleuves, comme on pouvait le faire en région plate, au Congo ou en Afrique occidentale.

Même si les musulmans échangeaient aussi vers l'intérieur, leur influence est restée limitée, ainsi « l'islam n'a jamais pu y réaliser les gains territoriaux des savanes de l'Afrique de l'Ouest » (Gann et Duignan, 2000). Mais l'Afrique de l'Est comme celle de l'Ouest s'ouvrent au Moyen Âge à un commerce international dominé par les musulmans, même si dans un cas on a affaire à des routes maritimes (à travers l'océan Indien et la mer Rouge) et dans l'autre à des routes terrestres (à travers le Sahara). Les « ports » du Sahel appartiennent totalement à la région, alors que les ports de l'Afrique orientale appartiennent beaucoup plus à l'océan et aux échanges et ont une culture bien différente de celle de l'hinterland.

Si la côte est décrite abondamment par les visiteurs, qui ont laissé des traces écrites, l'intérieur diffère en ce sens que l'écriture y était inconnue et que donc il n'y a pas de documents avant le ^{xix}e siècle. Les traditions orales ne permettent guère de remonter au-delà de quelques siècles, au plus le dernier millénaire.

Au début, des peuples de chasseurs, Pygmées et Khoïsan, voient l'arrivée d'éleveurs vers - 2000, venus du nord, des Koushites, parlant une langue afro-asiatique. Puis des Nilotes, de la vallée du Nil et de Nubie, agriculteurs, arrivent dans la région vers - 1000. Enfin les Bantous, cultivant le sorgho et

le millet, élevant du bétail, et maîtrisant le fer au dernier millénaire avant notre ère, ce qui leur permet de dominer peu à peu la région. Des populations nilotes cependant (Nuer, Dinka, Luo, Maasais), étendirent aussi leurs zones d'habitation entre les lacs au cours du dernier millénaire.

Les Maasais sont des éleveurs, ils se dénomment eux-mêmes « le peuple du bétail » et considèrent que tout bétail leur appartient de droit, ce qui justifie les raids sur les autres peuples pasteurs et la saisie des terres de pâturage au sud de leur région d'origine, sur les terres de l'actuel Kenya et de la Tanzanie. Divisés en une hiérarchie stricte selon l'âge, des rites d'apprentissage guerrier jalonnent la vie des hommes. Ils développent cependant des relations pacifiques d'échange avec les agriculteurs, comme les Kikuyus. Selon un mythe maasaï, au début des temps, le premier homme partagea ses biens entre ses trois fils. Le premier, ancêtre des Maasais, reçut un bâton pour conduire le bétail ; le second, l'ancêtre des chasseurs, un arc ; et le troisième, l'ancêtre des agriculteurs, une houe. Une spécialisation économique, nous dit Feerman (1995), démarrée à l'origine et destinée à rester permanente. Le commerce entre les trois catégories est évidemment fondamental, le lait, le sang, la viande, les peaux contre les produits du sol ou de la chasse.

Les Luos sont dispersés sur un énorme territoire à travers l'Afrique de l'Est, couvrant plusieurs pays, Ouganda, Soudan, Kenya, Congo, Tanzanie et Éthiopie, ils sont reliés par la langue, mais se sont adaptés à des environnements très différents, ils pratiquent un mélange d'agriculture et d'élevage, accompagnés de pêche selon les circonstances.

Dans la région des lacs, au début du deuxième millénaire de notre ère, les peuples sont organisés en chefferies, partagées entre l'agriculture et l'élevage, et échangeant bien sûr entre elles. Les cultivateurs sont aussi ceux qui travaillent le fer, ils vendent donc des outils et des armes aux seconds, en échange des bêtes et peaux des premiers. Certaines chefferies se regroupent pour former des royaumes, il en va ainsi du Kitara et de la dynastie Bacwezi, au sud de l'Ouganda actuel, connus seulement par des traditions orales, mi-historiques mi-légendaires⁸⁶, base d'un passé ougandais magnifié.

La population de l'Est africain est donc un mélange très diversifié de Bantous (Kikuyus⁸⁷ au Kenya), Nilotes (Maasais par exemple), Soudaniens, Khoïsan, Éthiopiens, Oromos, Koushites, qui trouve son pendant dans la diversité linguistique. Venus du royaume de Koush vers - 3000, les Koushites sont un peuple d'éleveurs qui se sont établis dans le Kenya et la Tanzanie actuels. S'adaptant aux conditions locales, l'aridité plus marquée et la présence des lacs, ils ont pratiqué la chasse et la pêche au lieu de la culture ou l'élevage. Vers - 500, des Nilotes s'installent plus à l'Est et pratiquent agriculture (sorgho, millet) et élevage dans la savane. Enfin les Bantous venus de l'ouest s'ajoutent à ces différents apports vers le début du premier millénaire.

L'élevage du bétail a une grande importance dans la région des Grands Lacs, étant donné l'absence de la maladie du sommeil dans les zones d'altitude et la plus grande humidité de la région, avec des possibilités de pâturage plus riches qu'en Afrique de l'Ouest. Les éleveurs occupèrent dans les sociétés locales une position dominante, du fait de la vénération pour le bétail. Les activités pastorales, l'élevage, étaient considérées comme nobles, pratiquées par une minorité. Les échanges fermiers/éleveurs constituaient un aspect essentiel de l'économie de ces sociétés, contre la viande, le lait, les peaux, les engrais des éleveurs, les fermiers fournissaient leurs productions de grains et de céréales). Cette région de l'Afrique de l'Est, les Grands Lacs, est restée longtemps la plus riche de l'Afrique subsaharienne en termes de production agricole, et donc aussi la plus densément peuplée. La densité y reste plus élevée qu'ailleurs en Afrique, avec par exemple 140 en Ouganda, 440 au Rwanda, 340 au Burundi en 2012, contre 34 pour l'ensemble du continent.

Hutus et Tutsis

Dans la région occupée par le Rwanda et le Burundi actuels, les Tutsis et les Hutus s'établissent. Les deux royaumes se forment aux ^{xviii} et ^{xix} siècles, caractérisés par une imbrication des zones de culture dans les collines et d'élevage dans les vallées. Les Tutsis sont issus d'un mélange complexe de Bantous et d'autres ethnies (Hinda, Hima), ils sont éleveurs de bétail alors que les seconds, des agriculteurs, sont dominés dans un système de clientélisme. Les techniques agricoles sont évoluées, on pratique l'irrigation, les cultures en terrasses avec des engrais. Les deux groupes parlent la même langue bantoue et le passage de l'un à l'autre, par exemple quand on perdait son troupeau, ou qu'on en acquerrait un, était courant. Fage (2002) décrit ainsi les populations au Rwanda :

Les Tutsis étaient dominants et endogames, constituant quelque 10 % de la population ; ils se distinguaient des autres par une taille plus élevée (en moyenne 6 pieds – 1,8m), étaient plus minces et apparemment plus clairs de peau), ils gouvernaient le pays et rendaient la justice sous l'autorité de leur roi sacré, ils cultivaient les arts comme la poésie, la musique et la vannerie, étaient les seuls détenteurs du bétail et reposaient sur ses produits. On a pu comparer la situation à celle des seigneurs et serfs dans les domaines de l'Europe médiévale. Mais ils parlaient la même langue bantoue que les gens du peuple, les Hutus, qui étaient les paysans, cultivateurs utilisant la houe, et chez qui ils laissaient leurs troupeaux. Sous les Hutus, environ 85 % de la population, on trouvait les Twas, pygmoides, constituant les 5 % restants. Ces derniers étaient chasseurs et potiers, et pouvaient représenter le dernier élément inassimilé après la conquête bantoue.

Davidson (1978) fait une description plus poétique, idyllique et très angélique, deux décennies avant le génocide, des relations ancestrales entre les deux groupes, avant l'arrivée des Européens :

Pendant que les nobles Tutsis devisaient parmi leurs égaux, sirotant le miellat et discutant de la sagesse des âges, ou appuyés sur leurs sagaies composant des vers en l'honneur de leur courage, vertu et autorité, les humbles Hutus labouraient à leur porte pour produire la nourriture, et portaient les charges. Mais ils avaient aussi leurs avantages. La constitution de ces royaumes bien structurés apportait de longues périodes où les gens ordinaires se sentaient libres de la menace d'une invasion ou de la guerre. Car les nobles Tutsis et leurs semblables devaient assumer, non seulement les responsabilités du gouvernement, mais aussi celles de la défense. Exactement comme les paysans de

l'Europe médiévale préféraient se lier à des maîtres puissants, voyant en cela la meilleure assurance de protection et de sécurité, les agriculteurs de ces royaumes intérieurs trouvaient sages de se mettre dans une situation de vassaux, payant un tribut à des hommes dont la guerre et le gouvernement étaient un devoir professionnel, ainsi que la garantie d'un privilège.

Shillington (1995) :

La population de cultivateurs, majoritaire, était dominée par une minorité d'éleveurs. Les ancêtres de ces clans dirigeants pouvaient avoir été des Luos, au ^{xvie} siècle en tout cas, ils étaient déjà bien établis dans la région. Quelques groupes immigrants de pasteurs se mélangèrent avec les agriculteurs, donnant une population aux activités mixtes. Mais les Himas et les Tutsis des hauts-plateaux du sud-ouest ne se mélangèrent pas si facilement. Ils évitaient les mariages mixtes et en restant à part réussirent à maintenir avec le temps leur position dominante. ... Ils devinrent une sorte d'aristocratie, une classe de guerriers, qui offraient leur protection aux sujets paysans, protection notamment des raids d'autres clans tutsis ou himas rivaux. ... Ils forgèrent des rites et des mythes d'une origine ancienne pour consolider leur pouvoir. Des aspects ethniques particuliers furent mis en avant, comme la taille, et de cette façon les distinctions de classe furent définies de façon encore plus précise.

Enfin Feierman (1995) fait dater l'hostilité entre les deux groupes de la deuxième moitié du ^{xixe} siècle, avant la colonisation allemande, puis belge à l'occasion de la Première Guerre mondiale, et en particulier avec le règne du roi tutsi Rwabugiri, ou Kigeli IV (1860-1895) :

Plus le nombre des éleveurs dépendant du roi était important, plus grandes les exactions sur les agriculteurs, transformés en une classe servile. ... Ce fut pendant le règne de Rwabugiri qu'eurent lieu les plus lourdes demandes sur les Hutus. Les territoires conquis furent divisés entre provinces et les provinces en collines. À chaque niveau le chef local requerrait bétail et produits de la population. À côté des chefs provinciaux et des chefs de collines, d'autres chefs locaux pouvaient encore exiger des tributs. Du point de vue hutu, la période est considérée comme une des plus dures. Quelques décennies plus tôt, ils possédaient leurs terres, vivant en égaux avec leurs voisins éleveurs, maintenant ils perdaient pouvoir et statut. Un des aspects les plus hais de ce nouveau statut était une nouvelle forme de contrainte qui réclamait d'eux du travail gratuit pour leurs supérieurs tutsis.

Pour Iliffe (2007), l'introduction des plantes américaines comme le maïs a permis un accroissement de la population et la raréfaction des terres au Rwanda, provoquant des tensions croissantes. La mise en servage des Hutus, *enserfment*, ou *uburetwa*, vers 1870, obligés de fournir aux aristocrates tutsis la moitié de leur travail et de leurs récoltes, se traduit par des violences des dominants et des révoltes des paysans.

La côte

Là où les hommes de l'intérieur échangeaient avec des villages proches, ceux de la côte le faisaient sur des centaines de milles à travers l'océan ; là où les hommes de l'intérieur transmettaient leurs connaissances de manière orale à travers les générations, ceux de la côte utilisaient l'écriture depuis longtemps ; là où les peuples de l'intérieur pratiquaient des religions locales, ceux de la côte étaient convertis à l'islam depuis la fin du premier millénaire ; enfin là où les peuples de l'intérieur construisaient en bois, paille et terre, quelques peuples côtiers construisaient leurs maisons en pierre et en corail depuis avant l'an mille. (Steven Feierman, 1995)

Le cœur de la population swahilie est sur la côte depuis deux millénaires ; ce sont des Bantous qui pratiquent l'islam à partir du ^{xe} siècle et utilisent l'écriture arabe. La facilité des échanges le long de cette côte africaine, par le cabotage⁸⁸, explique l'extension et le succès du swahili⁸⁹. Le commerce

dans l'océan Indien est développé avec les peuples environnants, facilité par les vents réguliers de la mousson : du sud-ouest pendant les mois chauds, avril à août, permettant d'aller vers Inde, et du nord-est de novembre à mars, permettant aux boutres de revenir en Afrique. L'embarcation typique, à la fois pour le cabotage et la haute mer, le boutre (*dhow*), dispose d'une voile latine (triangulaire) permettant une remontée au vent. La coque est cousue, ce qui rend le navire plus fragile et moins durable que les caravelles européennes faites de planches clouées. Les plus grands boutres, les baggalas, sont des navires importants, pouvant aller jusqu'à 50 m de long, dépassant les caravelles portugaises (20 à 30 m). Ils étaient construits dans le golfe Persique, qui concentrait les techniques et les matières premières (teck) pour le faire, et ne pouvaient être fabriqués sur la côte africaine, sauf les plus petits réservés au cabotage (Austen, 1987). Les boutres pouvaient transporter l'équivalent de mille fois la charge d'un dromadaire, faire un voyage à travers l'océan en un tiers du temps de la traversée du Sahara, et utiliser un équipage réduit par rapport aux caravanes ([voir tableau p. 41](#)). Pour ces raisons, le commerce était moins limité aux biens coûteux et de luxe, et s'étendait à une plus grande variété de produits.

Les routes du commerce au Moyen Âge en Afrique apparaissent sur la carte 17, où on remarque l'intensité du réseau en Afrique occidentale, et donc des échanges, comparée à la moindre densité plus au sud du continent. Et aussi l'absence de routes maritimes en Afrique de l'Ouest, à la différence de leur présence dans l'océan Indien, favorisées par les vents de mousson, vents alternant selon la période de l'année.

L'ancienneté des échanges maritimes sur la partie orientale de l'Afrique, comparée à son absence totale, jusqu'au ^{xve} siècle et les Portugais, sur la façade atlantique, est ici le fait premier. Les explications sont encore géographiques, la côte Est est plus découpée, avec de nombreuses îles, et donc bien plus propice à la navigation et aux échanges, et ensuite les vents sont plus favorables, les vents de mousson se retournent chaque année, alors que les alizés atlantiques emportaient les navires au large, vers l'ouest, sans leur permettre de revenir (jusqu'à ce qu'on apprenne à naviguer contre le vent) ; enfin les autres civilisations, en Inde, en Arabie, à Madagascar, en Indonésie n'impliquent pas la traversée d'un immense océan, même si les distances sont comparables⁹⁰, car la côte au nord est toujours présente, alors que l'Atlantique est une immense barrière. Il y a toujours la possibilité de caboter, en navigation côtière, passant par le golfe d'Aden, l'Arabie, le golfe Persique, chose impossible bien sûr pour l'Atlantique. En bref l'Afrique de l'Ouest est isolée, à la fois par l'océan et par le Sahara, l'Afrique de l'Est a un contact plus facile avec l'Asie, comme le note Fage parmi de nombreux auteurs (2002) :



La navigation dans l'océan Indien semble avoir commencé très tôt, avec beaucoup moins de problèmes qu'en Atlantique. Un facteur important est le système des vents de mousson dans la partie nord de l'océan, soufflant régulièrement vers l'Afrique pendant l'hiver et vers l'Inde et l'Arabie pendant l'été. Il était donc plus facile d'établir des relations commerciales régulières transocéaniques, plus tôt, et avec des navires plus simples, depuis et vers l'Afrique orientale, que ce n'était le cas dans l'Atlantique.

Du continent noir viennent surtout des matières premières, l'ivoire (dont la demande est élevée en Chine et en Inde⁹¹), l'ambre, les peaux, la poudre d'or (venant des régions au sud du Zambèze), les carapaces de tortues, le bois (troncs, poteaux, nécessaires dans l'Arabie aride), le fer, les esclaves⁹² ; en échange on importe des soies, des cotonnades, des perles de verre⁹³ et des produits manufacturés divers comme des porcelaines chinoises. On en trouve des traces tout au long de la côte dans les villes portuaires, datant de l'époque Ming (fin ^{xive}-début ^{xvii}e). Les échanges avec la Chine auraient été multipliés par dix au ^{xie}siècle. L'apogée de ces échanges est atteint aux ^{xive} et ^{xve} siècles, juste avant l'arrivée des Portugais. La société est stratifiée et on peut constater une influence moyen-orientale, arabe (mer Rouge) et persane (golfe Persique), provenant de siècles d'échanges.

On a parlé des cités-États swahilies de la côte orientale de l'Afrique, ayant une tradition commerciale plurimillénaire, comme des cités grecques, ou des cités-États européennes au Moyen Âge, en Italie ou dans la Baltique. Mais comme les cités grecques ou italiennes de la Renaissance, et à la différence de la Hanse, elles n'ont jamais pu constituer un ensemble allié, leurs dissensions sont d'ailleurs un élément à l'origine de la facilité de la conquête portugaise au ^{xvie} siècle. Par ailleurs, pratiquant surtout le commerce, la production de biens manufacturés par l'artisanat local est restée limitée, la plupart de ces produits étaient importés, à la différence des villes de l'Afrique de l'Ouest, à l'artisanat plus développé, et dont les produits pouvaient concurrencer les productions d'Afrique du Nord et d'Europe au Moyen Âge.

Voyage en Azanie

Si on remonte plus en arrière dans le temps, les Anciens, Grecs et Romains, appelaient cette région Azanie, ils commerçaient avec elle, et un guide de navigation et de commerce a même été écrit au ^{ier} siècle par un Grec d'Alexandrie, à l'époque de Néron, *Le périple de la mer Érythrée* ; il décrit les côtes de la mer Rouge, le golfe Persique, la côte africaine et celle de l'Inde, et les marchandises qu'on peut y acquérir. Partant de Bérénice, un port de la mer Rouge, en juillet, il décrit aussi le passage du détroit de Bab el Mandeb au sud de la mer Rouge, large de 20 milles, pour contourner la corne de l'Afrique et descendre ensuite le long de la côte jusqu'à Rhapta, dernier port et marché quelque part sur la côte sud-orientale, en Tanzanie, mais dont on ignore exactement l'emplacement. Les navires gréco-romains descendent la mer Rouge, « chargés d'étoffes, de tuniques, de cuivre, d'étain, d'argent travaillé, de vin, de coupes et d'autres biens de luxe, ils reviennent avec de l'encens, des gommés, de la cannelle, de l'ivoire, des carapaces de tortues, et des esclaves. L'Inde fournit aussi des cotonnades, des ceintures, des grains, de l'huile, du sucre et du ghi⁹⁴ » (Gann et Duignan, 2000).

Le voyage prenait deux mois jusqu'au cap Gardafoui, à la fin du golfe d'Aden et extrémité la plus orientale du continent. Là les vents de mousson permettent de continuer vers le sud-ouest et les marins de l'Antiquité arrivaient à la fin de l'année à Rhapta. Ils devaient ensuite attendre le retournement de la mousson pendant 8 mois pour revenir, avec la mousson du sud-ouest, les ramenant vers le golfe. Ils arrivaient probablement dans la région d'Aden vers octobre, pour être poussés par la mousson du nord-est, soit un voyage d'un an et demi en tout, du milieu de la mer Rouge au sud de l'océan Indien en Afrique et retour, chargés bien sûr de toutes les marchandises obtenues sur la côte.

Dans *Les Mille et une nuits*, récit du ^{ixe} siècle, Sinbad le marin raconte son périple le long de la côte africaine :

Poussés par un vent favorable, nous allions de port en port durant de nombreux jours et de nombreuses nuits, d'île en île, vendant et échangeant nos biens, marchandant çà et là, négociant avec les autorités, partout où nous pouvions jeter l'ancre.

Le port de Rhapta semble avoir eu une grande importance dans l'Antiquité, comme centre commercial, avec des liens vers l'intérieur de l'Afrique. « Les marins gréco-romains croyaient que plus au sud, il y avait des “mangeurs d'homme éthiopiens”. Ils parlent aussi d'un grand sommet enneigé visible dans les terres depuis Rhapta, le Kilimandjaro, sans aucun doute. » (Gann et Duignan, 2000) De même dans la *Géographie* de Claude Ptolémée, au ⁱⁱe siècle, sont mentionnés les Grands Lacs africains, aux sources du Nil, et les hauts sommets de la région, appelés alors *Les montagnes de la Lune*. Encore au ^{xixe} siècle, les géographes européens n'arrivaient pas à croire à des sommets enneigés si près de l'équateur.

Les Grecs de cette époque semblent aussi avoir eu connaissance de la grande île à l'est du continent, Madagascar, appelée *Menouthias* dans la géographie de Ptolémée vers le ^{ive} siècle, ainsi que de l'aspect de l'intérieur de l'Afrique de l'Est, les sommets enneigés et les Grands Lacs. De rares pièces grecques, romaines, perses et byzantines ont d'ailleurs été trouvées le long de la côte jusqu'à Zanzibar, mais énormément sur la côte de l'ouest de l'Inde, montrant l'existence ancienne de ces échanges. Au ^{viii}e siècle, naturellement, ce sont les Arabes, ayant conquis la Perse et pénétré jusqu'en Inde par la terre, qui reprennent ce système d'échanges dans l'océan Indien. On trouve des poteries perses du ^{ve} siècle tout au long de la côte, mais aussi dans l'intérieur, indiquant la pénétration lointaine des échanges.

La côte africaine a eu cependant un intérêt plus limité que l'Inde pour les commerçants de l'Empire romain, car le guide n'y consacre que quelques paragraphes, soit 6 % du livre.

Le voyage vers l'Arabie et l'Inde était plus rapide, et donc plus rentable, du fait des vents favorables et du retournement de la mousson propice : un an en tout au lieu de près de deux vers l'Afrique orientale. Les marchandises avaient également plus d'intérêt et de valeur pour les commerçants du monde méditerranéen, biens de luxe ou prisés comme la myrrhe et l'encens d'Arabie, les cotonnades, les épices, les diamants, les pierres précieuses (onyx, saphirs, turquoises, lapi-lazulis) d'Inde ou même les soieries de Chine.

Plus tard, au ^{vii}e siècle, l'islamisation de cette côte, que les Arabes appellent Terre des Zanj, se mettra en place. Nombre d'entre eux s'installent dans les différentes cités et îles de la côte et se mêlent progressivement à la population. Des chiites réfugiés des Omeyyades au ^{viii}e siècle s'installent sur la côte, tandis qu'au ^xe ce sont principalement des sunnites qui essaient ; ils fondent Mogadiscio et s'opposent par les armes aux premiers. D'autres chiites arrivent plus tard de Perse. Tous s'intègrent progressivement au monde africain. Du nord au sud, les principaux centres sont Mogadiscio, Barawa, Malindi, Mombasa, Pemba, Zanzibar (de *Zanji-bar* ou côte des Noirs), Kilwa, les Comores, et Sofala. Le nom vient de l'arabe pour récif, écueil, indiquant la présence de dangereux hauts fonds à l'entrée de la baie. Le port est en communication avec l'intérieur et la production d'or dans les zones alluviales, le commerce du métal y est pratiqué depuis le début du deuxième millénaire, notamment avec le royaume de Mapungubwe, au sud du Grand Zimbabwe. Une monnaie faite de pièces d'argent et de cuivre est frappée localement, et utilisée tout au long de la côte, à côté du dinar fatimide égyptien en or, ce sont « les premières en Afrique au sud du Sahara » (Fage et Oliver, 1990).

Le sultanat de Kilwa devient un centre d'échanges important et supplante tous les autres ports ou villes, une quarantaine en tout, échelonnés de Somalie au Mozambique. Il détient un temps, vers le ^{xiv}e siècle, un quasi-monopole dans les exportations d'or. Davidson (1978) décrit un système mercantiliste aux « tarifs rigidement oppressifs », où les sultans de la ville imposaient sur tous les navires et leurs marchandises qui arrivaient dans le port des taxes « d'une grand férocité », les cotonnades venues d'Inde par exemple devaient acquitter un paiement en or exorbitant. Davidson en bon tiers-mondiste dresse un portrait flatteur des civilisations locales, et horrifique des pratiques européennes : « Ces civilisations plaisantes et tolérantes ne pouvaient résister à l'assaut de chevaliers chrétiens affamés. » Et l'épopée des découvertes portugaises en Afrique est transformée par l'historien en rien d'autre qu'un prolongement de la piraterie : « Les premiers voyages européens le long de cette côte n'étaient rien de plus qu'une extension à l'océan des pratiques de la piraterie en Méditerranée. » On reste songeur devant la volonté de certains auteurs de rabaisser à ce point leur propre civilisation, et devant le fait que l'extraordinaire entreprise portugaise, doubler l'Afrique avec les moyens limités de l'époque, entreprise chantée par un grand poète de l'époque comme Luís de Camões, soit vue au ^{xx}e siècle de façon aussi légère et

négative.

Ibn Battûta rapporte en 1331 à propos de Kilwa qu'il s'agit de « la plus belle et mieux bâtie des villes qu'il a visitées ... Peuplée par des Zanj à la peau très noire ». Des réseaux sanitaires élaborés, des cours intérieures, des quartiers pour les femmes, la qualité de la vie tranche avec la vie sommaire de l'intérieur. Plus tard, le Portugais Duarte Barbosa la décrit ainsi au ^{xvie} siècle (cité par Feierman, 1995, et Gann et Duignan, 2000) :

De belles maisons de pierre et de chaux, très spacieuses, avec des fenêtres comme celles des chrétiens, et des rues, et les maisons ont des terrasses, avec du bois travaillé dans la maçonnerie, et de nombreux jardins, couverts de fruits et très arrosés. Cette île a son roi musulman, et de là des échanges ont lieu avec Sofala dans des navires qui transportent de grandes quantités d'or, qui est utilisé jusque dans l'Arabie heureuse ... Les Maures ici (ie les musulmans) sont soit blancs soit noirs, ils sont assez bien vêtus, avec de riches étoffes de soie, d'or et de coton, les femmes aussi, avec de l'or et de l'argent dans leurs bijoux, sur les pieds, les bras et leurs oreilles.

Le sultan de Kilwa fait le pèlerinage à La Mecque en 1410-1411. Toute la côte Est est alors bien intégrée dans le monde musulman. Les échanges s'étendent très loin, d'autant plus qu'au ^{xiii}e siècle la conquête mongole – Bagdad est prise en 1258 – permet de porter les échanges sur toute l'immensité du continent asiatique. Les navires chinois de la célèbre flotte de l'amiral Zheng He, lui-même musulman, arrivent vers 1422, expéditions qui seront arrêtées par l'empereur de Chine dès 1433 (voir p. 161). Les Portugais suivent à la fin du siècle (1498). Le ^{xive} et début du ^{xve} siècle sont les périodes d'apogée de cette chaîne de villes portuaires.

Les relations entre les villes de la côte et l'intérieur de l'Est africain sont des relations de domination⁹⁵ : les cités-États commerçantes mènent des raids vers les chefferies africaines pour y prélever des prisonniers et en faire des esclaves. La stratification sociale des villes de la côte repose d'ailleurs sur une base esclavagiste. Au sommet on trouve les sultans et leurs proches, leur administration et les riches commerçants, qui sont musulmans et invoquent une origine arabe ou perse. Ils sont riches, ont des palais, un train de vie luxueux grâce au commerce lointain, les profits des marchands sont élevés, les impôts qui font vivre les dirigeants également. En dessous la population libre, également musulmane, faite de tous les artisans et commerçants, marins et clercs, d'origine locale. Et au bas de l'échelle, la population servile, africaine également, utilisée dans les fermes, les fabriques textiles, les maisons des notables, comme domestiques. Comme le précise Austen (1987) :

Au début de la période médiévale, les populations indigènes de la côte orientale de l'Afrique n'avaient aucune des capacités requises pour une active participation à cette culture maritime. En réalité les centres urbains qui apparaissent à cette époque trouvent tous leur origine dans des fondateurs venant d'Arabie ou du golfe Persique, et présentent littéralement l'apparence de colonies. Culturellement, biologiquement et politiquement, cependant, la société swahilie de la côte Est africaine n'est pas une

simple extension du monde moyen-oriental, mais un mélange d'éléments étrangers et locaux. Comme le montre la langue elle-même, purement bantoue dans sa structure, mais avec un énorme apport de vocabulaire arabe. La majorité de la population est d'origine africaine, d'autant plus que les apports provenant du golfe ou de Perse sont éloignés dans le temps.

Des sociétés stables sur plusieurs siècles, du ^{x^e} au ^{xv^e}, préférant le commerce à la guerre, peu de conflits avec l'intérieur et entre les cités-États, mais qui vont être bouleversées par l'entrée en scène des Portugais, à la fin du ^{xv^e} siècle, après un court interlude, où les grandes jonques venues de Chine, au début du siècle, viennent relâcher et échanger ici. Les Portugais seront repoussés à la fin du ^{xvii^e} siècle vers le sud, vers le Mozambique, par les Omanais et leur empire (Mascate et Oman), qui dominent alors tout le reste de la côte, faisant de Zanzibar leur principale cité commerçante et capitale, et mettant fin à l'autonomie des cités-États.

Afrique australe

Le sud de l'Afrique était très à l'écart de tout contact avec le monde extérieur jusqu'à la révolution maritime du ^{xv^e} siècle. Il était au bout du voyage pour les échanges d'information et de culture avec les autres peuples, de la même façon que la Patagonie en Amérique du Sud et la Tasmanie en Australasie étaient au bout du voyage à l'extrémité sud de leur continent⁹⁶. (Leonard Thompson, 1995a)

Après les Sans (Boshimans ou Bushmen), les premiers occupants il y a 40 000 ans, chasseurs/cueilleurs, avec des outils en pierre, en bois ou en os, arrivent les Khoïkhoïs (Hottentots) il y a 2 000 ans, peuple d'éleveurs, qui repoussent les premiers vers le désert ; ils ont des pratiques bien plus avancées, produisant du lait et de la viande, une source d'alimentation plus fiable que la chasse ou la cueillette, et utilisent le fer et le cuivre. Puis arrivent les Bantous, agriculteurs/éleveurs maîtrisant le fer et la poterie, au ^{iv^e} siècle de notre ère ([voir carte 16](#)). Les Bantous pratiquaient la culture du sorgho, du niébé et du millet, dans les zones de pluies estivales, alors que les Hottentots se contentaient pour leur bétail des terres plus arides du sud-ouest et celles à la limite du désert du Kalahari, un partage qui a permis la coexistence⁹⁷, et aussi les mélanges de populations (cf. Thompson, 1995a). Les Khoïkhoïs s'établissent également autour du Cap, dans la seule région de climat méditerranéen de l'Afrique au sud du Sahara. Venus d'Afrique de l'Est, les Bantous en arrivant à l'extrémité de l'Afrique ont réalisé une migration de peuplement presque complète de la moitié du continent (cf. *supra*). Il faut imaginer des territoires immenses, quasiment déserts, où ces groupes humains pionniers avancent de décennie en décennie. L'abondance des terres fait qu'il y a peu d'incitation à adopter des modes de culture plus intensifs, quand les terres s'épuisent, quand le gibier vient à manquer (car la chasse est toujours pratiquée), il suffit d'aller plus

loin pour trouver des territoires vierges. L'agriculture sur brûlis, défrichage et feux de brousses (*slash and burn*), les cendres fertilisant la terre, qui s'épuise après quelques années, implique de toute façon de se déplacer, ce qui explique aussi le mouvement continu.

Les Bantous formeront diverses entités en Afrique australe, celle des Shonas, des Karangas, des Tsongas, des Sotho-Tswana, des Nguni (dont les fameux Xhosas et Zoulous⁹⁸), et de l'autre côté, au nord-ouest, celle des Hereros. Les Shonas et les Karangas sont les plus connus, avec l'empire du Monomotapa (ou Munhu Mutapa, ou Karanga) et le Grand Zimbabwe, entre le Zambèze et le Limpopo, régions aurifères, du ^{xive} au ^{xvii}e siècle, qui ont si fort impressionné nos classiques⁹⁹. Une des raisons de la renommée du Monomotapa en Europe au ^{xvii}e est qu'ayant conclu une alliance avec les Portugais, le royaume s'est converti au christianisme, à une époque où il était déjà sur le déclin, ce qui bien sûr peut déformer la vision historique par rapport aux royaumes voisins.

Grand Zimbabwe

Les ruines du Grand Zimbabwe, découvertes en 1871 par l'explorateur allemand Carl Mauch, sont les plus importantes en pierre trouvées en Afrique au sud de l'Égypte, le mot même de Zimbabwe signifie en shona construction en pierre, elles attestent de la présence d'un puissant royaume ou empire, à l'emplacement du Zimbabwe et du Mozambique actuels, commerçant l'or, l'ivoire, et le cuivre avec les cités swahilies sur la côte, notamment les ports de Kilwa et Sofala, et par leur intermédiaire avec les Arabes, les Perses, les Indiens, les Indonésiens et les Chinois (faïence, verre et porcelaine retrouvés). Au nord de Kilwa, à la hauteur de Zanzibar et des Grands Lacs africains, on ne trouve par contre aucune trace d'échanges importants avec l'intérieur, conséquence de la présence entre la côte et la région des lacs d'une des zones les plus arides de l'Est africain, et il faudra attendre le ^{xviii}e siècle pour voir des échanges s'établir (Fage et Oliver, 1990).

La ville même était peuplée de plus de 10 000 habitants au ^{xve} siècle. Certains ont cru y voir l'origine du mythique Ophir de la Bible, d'où le roi Salomon tirait son or*, mais les époques sont évidemment très différentes, plus de deux mille ans les séparent... Et la distance exclut évidemment tout rapprochement. Les Portugais quant à eux se crurent un temps arrivés là au royaume mythique du prêtre Jean.

L'or était exploité dans les dépôts alluviaux entre le Zambèze et le Limpopo ([voir carte 18 en fin de chapitre](#)), mais aussi dans des mines, extrait du roc dans des filons affleurant ou souterrains. Des galeries et des puits étaient creusés pour le travailler, allant jusqu'à 30 m de profondeur, travail effectué le plus souvent par des femmes et des enfants (Iliffe, 1995), dans des conditions qu'on peut imaginer. Environ une tonne d'or était exportée chaque année par le royaume. Il sert de moyen d'échange pour obtenir des tissus, des perles de verre, des porcelaines et divers objets manufacturés venant de la côte et au-delà d'Inde, d'Indonésie, de Chine, et des pays arabes ou de la Perse. De nombreux objets retrouvés venant d'Asie, comme les porcelaines, témoignent de l'ampleur des échanges. L'économie repose aussi sur l'agriculture, l'élevage du bétail, des artisanats comme le tissage, la poterie, et le travail du fer avec toute une série d'ustensiles et d'outils.

Cependant l'écriture est inconnue et les traditions, usages et techniques se transmettent oralement. La monnaie sous forme de pièces n'est pas utilisée, il y a peu de marchés et pas de marchands spécialisés, le commerce est surtout un commerce de troc, de village à village. Chacun produit l'essentiel des biens consommés (nourriture, peaux d'animaux pour les vêtements, poterie, paille pour les toits, produits en cuivre et en fer pour la décoration et les outils). La seule source d'énergie réside dans la force humaine, il n'y a pas de moulins ni d'animaux de trait, ni charrue ni chariots, la roue et la poulie ne sont pas connues. Le père Francisco Monclaro, un jésuite portugais observant les mœurs locales au ^{xvie} siècle, fait un compte rendu peu favorable (cité par Gann et Duignan, 2000) :

Leurs seules maisons sont de petites huttes de paille couvertes d'argile, ressemblant à des colombiers ronds. La terre est stérile dans l'ensemble, mais sa stérilité n'égale pas leur paresse, car même dans les plaines bien arrosées, qu'ils appellent antevaras, ils sèment très peu, et si l'un d'entre eux est plus diligent et un meilleur laboureur, et donc obtient une meilleure récolte de millet et a de plus grandes réserves, ils l'accusent immédiatement faussement de toutes sortes de crimes, comme excuse pour lui prendre sa production et la manger, s'indignant qu'il puisse avoir plus de millet que les autres, n'attribuant jamais cela à sa plus grande industrie ou son travail ; et souvent ils le tuent et terminent ses provisions. C'est la même chose avec le bétail, ce qui est à l'origine des pénuries. Ils ne sont pas prévoyants, mais gaspillent et consomment rapidement les nouvelles récoltes en fêtes et beuveries. Ils n'utilisent aucun animal de labour, et pour cette raison nombre d'entre eux qui sont venus à Sena, où nous étions, ont montré beaucoup de surprise et ont ri franchement quand ils ont vu le bœuf et la charrue, ou les chariots d'attelage pleins de pierre pour le fort. Ils creusent la terre avec de petites houes, et dans les sillons et petites tranchées jettent le millet ou d'autres semences qu'ils doivent semer et les recouvrent légèrement de terre, ce qui donne une bonne récolte.

La citadelle a été construite à partir de 1300 de notre ère, à la même époque que les cathédrales en Europe, les murs de granit, sans mortier, atteignent dix mètres de hauteur. On a dénombré 900 000 grands blocs de granit dans la construction. Plusieurs générations, comme pour les cathédrales, ont contribué à son édification. Les collines environnantes fournissent des blocs de pierres, qui ont été taillées pour le site. Il s'agit de la plus grande structure architecturale de l'Afrique subsaharienne. Elle abrite les logements du roi, et relève plus du prestige que d'une entreprise de défense comme les châteaux médiévaux en Europe construits pour soutenir des sièges. Les activités des sujets sont l'agriculture et l'élevage, dans une région fertile, ainsi que la chasse avec une abondance de gibier alentour. La richesse du royaume tient d'ailleurs plus à l'élevage du bétail qu'à l'extraction et la vente de l'or, sur un plateau à l'abri de la maladie du tsé tsé avec des conditions de pâturage idéales, dans une zone verdoyante. Le type d'exploitation porte plus sur la viande et sa consommation que sur les produits laitiers, et cette consommation est complétée par la production de céréales et de légumes des agriculteurs.

Le site a été abandonné à la fin du ^{xve} siècle, à cause de l'appauvrissement progressif des sols et la déforestation, et aussi l'épuisement des mines d'or, et les Shonas se sont déplacés pour former les royaumes de Torwa (250 km à l'ouest) et Mutapa (400 km au nord du Grand Zimbabwe). Ce dernier, ou Monomotapa**, a connu une renommée mondiale. Fondé vers 1420, il devient le plus puissant royaume shona du ^{xve} au début du ^{xvii}e siècle, avec une armée capable de prélever les tributs sur les villages environnants. Les paysans sont aussi des mineurs, en ce sens que les sources aurifères abondent dans la région, et ils le prélèvent dans les cours d'eau selon les méthodes de filtrage. L'or est versé au roi qui l'utilise dans les échanges avec les cités swahilies, pour faire venir les biens de luxe et les étoffes de la cour. Les Arabes parlent à l'époque des « prairies d'or » de ces royaumes. À la fin du ^{xvie} siècle, en 1571 et 1574, les Portugais depuis la côte lancent les premières expéditions européennes vers l'intérieur de l'Afrique orientale. Le but est de s'emparer des richesses, et notamment de l'or, du Monomotapa, mais les conditions

hostiles et la résistance locale feront échouer l'opération, le Monomotapa restera hors d'atteinte jusqu'au ^{xvii}e siècle, où il deviendra finalement en 1629 un État vassal des comptoirs portugais de la côte.

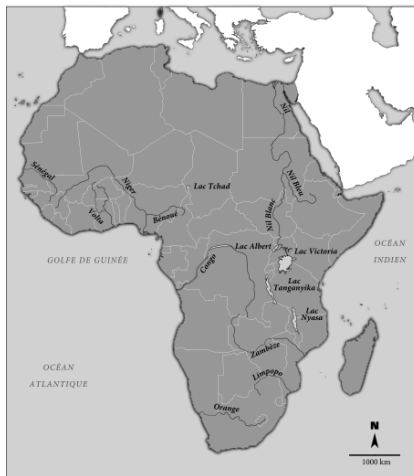
* Thème exploité dans la littérature au ^{xix}e siècle (et par le cinéma au ^{xx}e) avec *Les mines du roi Salomon*, roman de Henry Rider Haggard.

** Les Portugais ont appelé cet empire Monomotapa, d'après Mwene Mutapa, ou Seigneur du pays, le titre donné au monarque.

Plus au sud, au-delà de la chaîne de Drakensberg, sur la côte sud-orientale de l'Afrique, les Nguni s'organisent en un grand nombre de chefferies. Ce sont des éleveurs et cultivateurs bantous, dont le mode de vie est connu grâce à des naufragés portugais¹⁰⁰ qui ont traversé toute la région au milieu du ^{xvi}e siècle :

Le 3 février 1552, le galion São João, portant 7 500 quintaux de piment et plus de cinq cents passagers, commandé par le capitaine Sepúlveda quitta Cochin en Inde pour Lisbonne. Le 13 avril, en vue du cap de Bonne Espérance, le navire fut pris dans une suite de fortes tempêtes, et finit par sombrer le 8 juin sur les côtes du Natal. Les 380 survivants commencèrent, un mois plus tard, une longue marche à travers le Mozambique. La faim, les maladies, les attaques des Cafres et des bêtes sauvages firent peu à peu diminuer ce nombre. En traversant le fleuve Lourenço Marques, à la fin de décembre, il ne restait plus que 120 personnes, un fils de dix ans du capitaine Manuel de Sousa de Sepúlveda était déjà mort. Sa femme et ses autres petits enfants décédèrent également en janvier. Le capitaine, après les avoir enterrés, disparut dans la forêt pour ne plus jamais être revu.

Carte 18. Principaux cours d'eau en Afrique



Les États bantous, comme le Monomotapa, ne pouvaient distribuer à leurs sujets des excédents agricoles, ils ne pouvaient non plus les stocker pour les utiliser en cas de mauvaise saison, faute de moyens techniques pour les

protéger des insectes et du pourrissement. Ils manquaient aussi d'un réseau de transport adéquat et donc ne pouvaient transporter facilement de la nourriture d'une région à l'autre du royaume. Les animaux de trait, la roue, les charrettes ou chariots, étaient inconnus, de même que l'utilisation des énergies comme celles du vent et de l'eau à travers des moulins. L'Afrique dans son ensemble, au ^{xve} siècle, est caractérisée par des limitations techniques considérables, la seule source d'énergie est la force humaine, la houe est utilisée mais la charrue est absente, de même que l'écriture. L'Europe comporte des régions arriérées, comme l'Irlande ou les Balkans, mais même dans les régions les plus en retard, la charrue est employée. Les paysans produisent un surplus qui permet d'entretenir un réseau de ville considérable et des métiers non agricoles divers, ce qui encore très limité en Afrique. L'écart se creuse avec la montée de l'Europe, qui se distance même du monde musulman à cette époque. Les progrès dans la navigation, parmi d'autres, vont permettre l'arrivée des Européens.

Chapitre 5

Portugais

xve-xvie siècles

Coincé par les circonstances historiques sur le coin occidental le plus éloigné de l'Europe, avec des voisins soupçonneux dans le dos et une façade maritime ouvrant sur les étendues inexplorées de l'Atlantique, les Portugais étaient isolés de la Méditerranée et définis par l'Atlantique. Ainsi il était prévisible qu'ils aient une affinité avec l'océan et qu'ils développent les techniques de navigation et l'expertise capables d'emmener des hommes jusqu'à la pointe extrême de l'Afrique. Et non moins prévisible qu'ils n'aient aucune idée de ce qui les attendait de l'autre côté. (Reader, 1999)

Un des plus petits pays d'Europe, et des moins peuplés, a eu pendant deux siècles un impact extraordinaire sur l'Afrique¹⁰¹ ; c'est le début de l'arrivée des Européens, qui a eu pour effet de transformer radicalement le continent en quelques siècles : « Les premiers d'une série d'établissements européens qui ont finalement l'Afrique subsaharienne dans des relations plus étroites avec le reste du monde que jamais auparavant dans son histoire. » (Fage, 2002). Même si le même auteur relativise son jugement en concluant sur l'influence portugaise par l'affirmation qu'ils ont été « plus les annonceurs d'un changement que les véritables agents de ce changement », du fait de leur faible nombre et de l'immensité du continent, et que « les sociétés africaines étaient bien plus fortes que les Portugais ne le seraient jamais en Afrique ».

Mais comment expliquer cette détermination du Portugal qui a été le fer de lance de la modernité à cette époque, créant un nouveau type d'échanges mondiaux, ouvrant l'Afrique à des contacts différents, introduisant des techniques et des plantes inconnues ? On le doit en particulier à un homme, Henri le Navigateur, dont la vision a été sans égale dans l'histoire, ainsi qu'à un peuple de marins audacieux.

L'unité du pays avait été réalisée dès 1249 avec la fin de la reconquête sur les Maures. L'Algarve, au sud du pays, est la dernière province reconquise, et les rois portugais cherchent à « développer cette partie

dépeuplée et dévastée du pays » (Fage, 2002). Des conflits avec les voisins espagnols suivent, mais en 1385 le Portugal a les mains libres, une victoire militaire a été remportée sur la Castille, déjà avec des renforts anglais, à Ajubarrota, par le prince João de la maison d'Aviz, la menace espagnole sur le royaume est écartée, et il peut se tourner vers l'océan : « L'expansion maritime était la ligne de moindre résistance pour un État relativement petit¹⁰², situé à l'extrémité occidentale de l'Europe et incapable de viser à la suprématie sur la péninsule Ibérique. » (Gann et Duignan, 2000)

Cependant, les Portugais tenteront d'étendre la reconquête, non seulement à leur propre territoire, mais aussi à l'Afrique du Nord, en prenant des ports et des places-fortes sur la côte du Maroc, et en essayant une conquête directe du pays, en plus de le contourner par l'océan. La tentative frontale sera abandonnée définitivement après une défaite retentissante en 1578 près de Tanger, à la bataille des Trois Rois.

L'Espagne de son côté a un siècle de retard sur le Portugal dans la reconquête et ne peut donc diriger ses forces vers l'Afrique, laissant les mains libres aux lusophones ; le royaume de Grenade ne tombera qu'en 1492. En outre, cette même date est celle de la découverte de l'Amérique par Colomb, ce qui fait que le pays se tournera alors vers le Nouveau Monde et laissera l'Afrique au Portugal.

Choc culturel

Des exemples peuvent être donnés pour illustrer le choc culturel qui se produit entre Africains et Européens. C'est d'abord la vision des nomades du désert des premières caravelles, au large des côtes ; l'histoire est rapportée par le Vénitien Cadamosto (1432-1488), engagé par Henri le Navigateur, qui l'a recueillie des Touaregs (cité par Reader, 1999) :

La première fois qu'ils virent les voiles, c'est-à-dire les navires, ils crurent qu'il s'agissait de grands oiseaux de mer, avec leurs ailes blanches, en train de voler, et qui arrivaient d'un étrange lieu. Quand les voiles furent affalées pour le débarquement, quelques-uns d'entre eux, observant de loin, crurent encore qu'il s'agissait de poissons, d'autres de fantômes qui allaient de nuit, ce qui les effrayait grandement. La raison de cette croyance était que les caravelles, dans un court laps de temps, étaient apparues à des endroits différents, et que leur équipage menait des attaques à terre, la nuit. Réalisant cela, ils se dirent : « Si ce sont des créatures humaines, comment peuvent-elles parcourir de si grandes distances en une nuit, une distance qui nous prendrait trois jours ? » Ainsi, comme ils ne connaissaient pas l'art de la navigation, ils pensaient que les bateaux étaient des fantômes.

De même Iliffe (2007) rappelle la réaction des hommes emmenés de force sur les navires européens à travers l'Atlantique, spécialement au moment du départ :

Leur angoisse venait en partie du fait que beaucoup d'Africains de l'Ouest croyaient que les Européens étaient des sortes de monstres marins, des cannibales venus du royaume des morts, dont les bottes en cuir étaient faites de peaux africaines, dont le vin rouge était du sang africain, et dont la poudre était fabriquée à partir d'os broyés des Africains.

Un médecin danois à bord d'un navire négrier rapporte en 1787 (cité par Reader, 1999) :

Dans leur pays, ils ont entendu des histoires horribles sur la façon dont les esclaves étaient traités. On est effrayé quand on les entend. Un esclave m'a un jour demandé, très sérieusement, si les bottes que je portais étaient faites avec de la peau noire, car il avait remarqué qu'elles étaient de la même couleur que la sienne.

Des histoires d'hommes blancs des navires mangeant leurs captifs noirs couraient les territoires africains. D'énormes marmites n'arrêtaient pas de bouillir sur le pont, leur disait-on ; la viande africaine était salée et donnée à l'équipage ... On faisait du fromage avec les cervelles africaines. (Reader, *ibid.*)

Mungo Park, à la fin du ^{xviii} siècle, voyage à l'intérieur de l'Afrique occidentale* et rencontre un convoi d'esclaves qu'il accompagne quelque temps :

L'un d'entre eux, mettant sa main sur le sol, dit avec une grande simplicité : « Est-ce que là-bas vous avez de la terre comme celle-là pour y mettre vos pieds ? » Ils croyaient que les Blancs achetaient les Noirs dans le but de les dévorer, ou de les vendre à d'autres qui les mangeraient plus tard, ce qui naturellement faisait qu'ils considéraient le voyage vers la côte avec une terreur extrême.

Plus tard, pendant les siècles de la traite, les marins européens n'auront pas une vision plus positive des Africains. Petr -Grenouilleau (2004) rappelle que « pour eux, l'Afrique est un continent stérile, dangereux et oppressif, incapable d'offrir autre chose que ses hommes ».

* Mungo Park, *Travels in the interior of Africa*, Wordsworth Classics of World Literature, 2002 ; trad. *Voyage dans l'intérieur de l'Afrique*, La Découverte, 2009.

Jusqu'à l'arrivée des Portugais sur les côtes de l'Afrique de l'Ouest, au ^{xve} siècle, le grand commerce africain est décrit par J. Devisse (cité par Giri, 1994), comme un commerce à quatre étages : partant de *la forêt* du sud, de la Guinée au Nigeria, où les Sahéliens viennent chercher l'or et la Kola, et surtout les esclaves, sorte de cul-de-sac, puisqu'il n'y a pas d'échanges maritimes, le commerce traverse ensuite *les empires* autour du Niger, servant de relais avec les commerçants arabo-berbères, maître des caravanes transsahariennes aboutissant *au Maghreb*. Le dernier étage est l'Europe, où l'or arrive finalement, permettant la circulation monétaire au Moyen  ge. Tout cela va changer radicalement bien sûr avec l'impact portugais et les échanges le long de la côte atlantique :

Le quatrième étage du commerce médiéval va chercher à se passer de ses voisins de dessous et descendre à la rencontre du Sahel et de la forêt, court-circuitant les marchands maghrébins et obligeant les négociants sahelien s à s'adapter à une situation nouvelle. (J. Giri)

Les causes

On peut voir la pénétration des Européens en Afrique comme une conséquence du conflit entre l'islam et le christianisme. Les croisades au Moyen âge ont montré aux Européens l'impossibilité de s'attaquer directement au cœur de l'islam ; la dernière croisade échoue en 1291, la première avait débuté deux siècles plus tôt, en 1096. Un peu plus d'un siècle plus tard les Portugais prennent Ceuta au Maroc (1415) et au ^{xvie}, ce qui est moins connu, toute une série de ports et places fortes sur la côte comme

Tanger, Arzila, Larache, Mogador (Essaouira), Azzemour, Safi, Mazagan et Agadir, les Espagnols prennent Melilla. On voit que la stratégie d'attaque directe sur le Maroc, visant les lieux d'arrivée des caravanes venant de l'autre côté du désert et acheminant l'or de l'Afrique, a été longtemps une option pour les Portugais, mais le morceau était trop gros et l'échec inévitable, malgré tous les forts et ports conservés pendant des décennies sur la côte d'Afrique du Nord-Ouest. La terrible défaite de la bataille des Trois Rois¹⁰³, en 1578, où le Portugal perd son jeune souverain, et « la fine fleur de sa noblesse », selon le cliché consacré, ainsi que des milliers d'hommes, face à Ahmed el Mansour, met fin aux tentatives européennes de ce type, avant bien sûr la fin du ^{xix}e et la colonisation.

Le Portugal entame en même temps sa longue reconnaissance vers le sud de la côte ouest-africaine. Les Européens savent que la Guinée au sud du Sahara est riche en or, que la côte Est de l'Afrique est parcourue par les navires et commerçants arabes, et enfin ils ont appris des géographes arabes que l'Afrique est probablement entourée par les océans. Il s'agit donc d'accéder à l'Afrique noire et à l'Asie en contournant le continent et faire ainsi sauter le verrou et le monopole musulman à l'est et au sud de la Méditerranée sur le commerce avec l'Afrique occidentale, l'Afrique orientale, l'Inde et l'Extrême-Orient. Les Turcs ottomans venaient de conquérir les Balkans et le pourtour de la mer Noire, coupant le dernier accès direct des Européens à l'Asie, une branche de la route de la soie ouverte par les Italiens et passant jusque-là au nord du monde musulman.

La même volonté préside aux tentatives d'aller directement vers l'Ouest au-devant de l'Asie, comme le fera l'Espagne. Les épices, les parfums, l'or, la soie et autres étoffes de qualité, les pierres précieuses, le sucre, l'ivoire, l'or enfin, sont autant de bien dont la demande est toujours plus forte en Europe et le moyen de les obtenir à meilleur prix est d'aller directement à leur source. S'ajoute à cela la prépondérance de Venise dans le commerce oriental, alliée aux Mamelouks d'Égypte, et imposant ses propres prix au reste de l'Europe, et donc la volonté des puissances atlantiques, comme le Portugal en premier lieu, mais aussi des autres ports italiens orientés vers l'ouest et non l'Adriatique, comme Gênes¹⁰⁴, de briser ce quasi-monopole. Enfin, la mythique croyance dans un royaume chrétien à l'est de l'Afrique, celui dit du prêtre Jean, en fait l'Éthiopie, pousse également les Européens à essayer de réussir cette jonction au détriment de l'ennemi traditionnel, le monde arabe.

Les puissances ibériques sont bien sûr les mieux placées, au bord sud de l'Europe atlantique, pour entreprendre les explorations. Elles ont en outre réussi leur propre croisade, qui a été la reconquête de la péninsule sur les musulmans, et ont l'expérience à la fois de la guerre et de la navigation en Atlantique, sur des navires hauturiers, bien plus hauts et solides que les galères méditerranéennes. Le Portugal a reconquis sa province méridionale, l'Algarve, tournée vers l'Afrique, dès le début du ^{xiii}e siècle, et c'est de là que

s'organiseront les expéditions, à Faro, Lagos et Sagres. Au début il s'agit de poursuivre la croisade contre les Maures, en se tournant vers l'Afrique, la poursuite de la *reconquista* avec l'idée de reprendre l'Afrique du Nord aux musulmans... Le port de Ceuta est vanté par les Portugais à travers l'Europe comme « la clé et la porte de toute l'Afrique ». Cependant il s'est vite avéré impossible de conquérir le Maroc, sauf quelques places, et donc l'idée d'aller plus loin, au-delà, vers l'Afrique noire, en contournant les Arabes, a été exploitée par le prince Henri, plus jeune fils du roi João 1^{er}, qui avait participé à la prise de Ceuta et été son premier gouverneur. Ses motifs sont exprimés par un chroniqueur de l'époque, Gomes Eannes de Azurara (cité par Fage, 2002) :

Il voulait savoir quelles terres s'étendaient au-delà du cap Bojador et des Canaries, ce que personne ne savait alors. Ses raisons étaient d'abord que s'il y avait là des chrétiens, les Portugais pourraient tirer un grand bénéfice du commerce et de l'alliance avec eux, et ensuite il voulait évaluer la force de l'ennemi musulman, savoir jusqu'où allaient leur présence et leur pouvoir, parce que tout homme sage veut connaître la force de son ennemi.

Naturellement, il faut éviter de lire ces raisons avec nos connaissances d'aujourd'hui, l'idée du prince est que les Portugais pouvaient trouver rapidement une voie vers l'Éthiopie et l'Inde, en contournant le Maroc. Les gens n'avaient aucune idée à l'époque de la taille de l'Afrique, et qu'au-delà du Maroc, arrivant au fleuve Sénégal, ils se trouveraient encore bien loin de l'Orient, qu'ils seraient encore dans l'hémisphère occidental, et qu'il leur faudrait presque un siècle pour arriver en Asie. Un signe du brouillard dans lequel se trouvaient les Européens est la rencontre avec le royaume du Bénin : le fait que des croix métalliques étaient utilisées comme éléments de décoration incita les Portugais à penser qu'ils se trouvaient dans le royaume du prêtre Jean. Il faudra des décennies avant qu'ils réalisent la distance séparant l'Éthiopie de l'Afrique de l'Ouest (noté par Fage, 2002).

L'Afrique de l'Ouest

Pour descendre le long de la côte ouest africaine et revenir, ce qui était impossible avant eux du fait des vents et des courants emmenant au sud sans rémission, les marins portugais font au ^{xv}e siècle une série de découvertes majeures. Ils possèdent tout d'abord une longue expérience de l'Atlantique, où ils pratiquent la pêche depuis toujours, et « ont déjà appris à maîtriser l'océan à la dure école des pêches atlantiques¹⁰⁵ » (Oliver et Fage, 1990) ; ensuite les bateaux sont mieux construits, avec des gréements plus efficaces et capables de remonter un peu mieux au vent, même si on est encore loin des performances futures des voiliers. La caravelle est un navire d'environ 20 à 35 m de long et 6 à 9 m de large, avec trois mâts, des voiles latines et un faible tirant d'eau, très manœuvrable et pouvant

s'approcher des côtes et remonter les estuaires. Ensuite, ils s'aperçoivent d'une caractéristique des vents dominants, à savoir qu'ils subissent une orientation différente le jour et la nuit. Le jour, les vents Nord-Est le long de la côte s'infléchissent au nord, rendant la remontée encore plus difficile, mais la nuit ils s'infléchissent vers la côte, vers l'est, ce qui permet un meilleur cap pour les bateaux tentant de revenir, en naviguant de nuit bien sûr. Ensuite, en tirant au large, vers le nord-ouest, ils peuvent aller jusqu'à la latitude des Açores en profitant des alizés par leur travers, les Açores découvertes à cette époque, et de là avoir des vents favorables de l'ouest des latitudes moyennes (*westerlies*) pour revenir au Portugal, c'est la *Volta do Mar*. Enfin, beaucoup plus tard, quand ils aborderont l'Atlantique sud, ils établissent une route très à l'ouest – ce qui entraînera par hasard la découverte du Brésil, avec des conséquences énormes pour le pays, découverte faite en 1500 par Pedro Cabral, un capitaine dont l'objectif était le sud de l'Afrique – pour revenir ensuite vers l'Afrique très au sud, profitant là aussi des vents d'ouest en dessous des alizés, une grande boucle plus rapide qu'une descente le long de la côte.

Les Portugais atteignent Madère en 1419, les Açores en 1439, l'embouchure du Sénégal et le Cap Vert¹⁰⁶ en 1444, les îles du Cap Vert en 1456, la côte sud de l'Afrique de l'Ouest dans les années 1460 (quand Henri le Navigateur meurt, en 1460, les navires portugais sont au Sierra Leone), l'embouchure du Niger en 1473, ils établissent des postes puis des comptoirs tout au long de la côte. Les îles du Cap Vert, jusque-là inhabitées, sont annexées dans les années 1460 et servent de base au commerce avec l'Afrique de l'Ouest. São Jorge da Mina, sur la Côte de l'Or (Elmina, au Ghana actuel), est le premier établissement fortifié permanent construit par les Européens au sud du Sahara, en 1482. L'embouchure du Congo est atteinte la même année par Diogo Cão, le fleuve est baptisé *Rio Poderoso* (Puissant). Les échanges se développent alors, portant sur l'ivoire, le bois, les gommés, l'or et le poivre (faux poivre ou malaguette, sur la côte des Grains (Liberia et Sierra Leone actuels), et bien sûr les esclaves, commerce déjà pratiqué depuis longtemps avec le nord à travers le Sahara et le monde arabe. Préférant les îles quand cela est possible, pour des raisons de sécurité et de salubrité¹⁰⁷, les Portugais s'installent en face du delta du Niger, dans les îles inhabitées de São Tomé, Príncipe et celle près de la côte et habitée de Fernando Pó¹⁰⁸, où ils introduisent la canne à sucre, venue d'Asie. Les autorités locales autorisent la formation de ces comptoirs et les Européens payent un tribut pour les occuper. La nouvelle orientation des échanges et le début de la traite expliquent le déclin des empires et royaumes de l'intérieur, tournés vers le nord, et la création de nombreux établissements sur la côte, qui vont devenir les villes et capitales de l'Afrique occidentale coloniale et postcoloniale : Saint Louis, Gorée, Dakar, Rufisque, Bissau, Elmina, Accra, Porto Novo, Calabar, Lagos, etc.

Premières étapes, premières rencontres, Chinois à l'Est, Portugais à l'Ouest

Bien après les Arabes et avant les Portugais, les Chinois sont arrivés en Afrique, à l'est du continent bien sûr, après avoir exploré les côtes indiennes, perses et arabes de l'océan Indien. Plus de mille grandes jonques sont construites dès 1405, et sept grands voyages sont organisés vers « l'océan Occidental », sous le commandement de l'amiral Zheng He. La première flotte comprenait plus de 300 bateaux et près de 30 000 hommes. L'amiral atteint l'Inde au cours de ce voyage en 1405, et les suivants (1407, 1408-11, 1413-15 et 1416-19) lui permettent de reconnaître l'ouest de l'océan Indien et d'arriver en Arabie, dans le golfe et dans la mer Rouge, tandis que les deux derniers (1421-24 et 1431-33) établissent des contacts et échanges avec la côte Est de l'Afrique, à Mogadiscio, Malindi, Mombasa, Zanzibar et Kilwa. Ces voyages furent sans suite car un groupe de pression convainc l'empereur de Chine de les arrêter, et même de les interdire, pour consacrer les dépenses à des projets plus urgents à l'intérieur du pays. On voit ici l'avantage de l'Europe : là où un empire unifié pouvait prendre une décision néfaste à ses intérêts et l'imposer à tous, une telle impasse était impossible avec le morcellement des nations européennes. Si le Portugal avait cessé ses explorations, l'Espagne aurait continué, si celle-ci avait aussi arrêté, les Pays-Bas, l'Angleterre, la France, les États allemands, les nations scandinaves, l'Italie, etc., auraient continué. Autrement dit, la division politique du continent constituait une sorte d'assurance collective qu'aucune idée intéressante ne pouvait être perdue. Étouffée là, elle renaissait forcément ailleurs. Et bien sûr, ceci est valable aussi et surtout pour les innovations techniques, et pas seulement les explorations, une des raisons de la suprématie technique européenne dans le monde jusqu'au ^{xxe} siècle.

Pendant ce temps, au sud de l'Europe, l'infant Henri, le navigateur, établit son quartier général pour les expéditions au large, une sorte d'académie navale*, au Cap St Vincent. Les Canaries avaient été rencontrées au siècle précédent, en 1336, par un marin génois, Lanzarote Malocello, les îles étaient habitées par les Guanches, venus de la côte africaine, pratiquant agriculture et élevage. Un siècle après, en 1431, les Portugais prennent possession de l'archipel et les Guanches commencent à être déportés comme esclaves vers l'Europe et les îles. On est juste après l'effondrement démographique dû aux catastrophes du ^{xive} siècle, et notamment la peste noire, et au même moment où des plantations de sucre s'installent un peu partout, les croisades ayant permis aux Européens d'observer en Orient les techniques d'exploitation de la canne. Au Moyen Âge, aussi étonnant que cela nous paraisse aujourd'hui, avec ce produit devenu des plus banals, le sucre est un produit de luxe importé d'Orient. Le seul produit sucrant local était le miel. Des plantations sont ainsi lancées à Chypre, en Sicile, en Algarve, en Andalousie, mais les conditions climatiques ne sont pas idéales, sauf à Madère, et la main-d'œuvre manque, il s'agit d'une activité très exigeante en travail. La combinaison de deux phénomènes, premiers esclaves d'Afrique de l'Ouest raziés par les Européens, production de sucre en hausse partout, est à l'origine de la traite atlantique. La production de sucre à Madère passe ainsi de 70 tonnes par an en 1455 à 200 tonnes en 1472 et 1 600 dans les premières décennies du ^{xvie} siècle (Reader, 1999). São Tomé devient le premier centre mondial de production de sucre au début du ^{xvie} siècle, avant d'être largement dépassé par les plantations au Brésil et aux Antilles.

Mais Henri veut aller plus loin le long de l'Afrique, dans le pays décrit à l'époque comme « La zone torride », et plusieurs tentatives de dépasser le cap Bojador**, sont lancées. Gil Eanes sera le premier à le faire et à revenir, en 1434, et à nouveau en 1435. Henri avait motivé ainsi son capitaine, à la suite d'un premier échec en 1433 :

Tu ne pourras trouver un péril si grand que l'espoir de récompense ne soit encore plus grand ... Va de l'avant, n'écoute pas leurs paroles, fais ton voyage directement, de telle façon qu'avec la grâce de Dieu tu ne pourras gagner de ton entreprise qu'honneur et profit. (cité par Reader, ibid.)

Les périls du cap, périls naturels bien suffisants (vents et courants contraires), étaient magnifiés dans l'esprit de l'époque par toute une série de charmes et de terreurs dignes de l'enfer : serpents de mer, licornes, monstres marins, génies, fées et magiciens diaboliques étaient au programme des marins assez inconscients pour s'y aventurer. Mais la rationalité d'Henri et l'audace de ses capitaines l'emportèrent.

Dès 1436, au Rio de Ouro, les Portugais trouvent un mouillage sûr et rencontrent les premiers Africains. Le commerce des esclaves suivra très vite et, en 1444, 230 captifs sont ramenés à Lagos, le port de l'Algarve, près de Sagres et du cap St Vincent, par une flotte de six caravelles. Par la suite, 927 esclaves arrivent jusqu'en 1446. Dans les années 1460, ce sont mille esclaves par an qui sont ramenés par les Portugais depuis leur fort au banc d'Arguin. En 1551, sur une population de 100 000 habitants à Lisbonne, un dixième sont des esclaves, la plupart africains (Pétré-Grenouilleau, 2004). Le trafic est lancé, il ne cessera pas jusqu'en 1807. Comme les musulmans, qui pouvaient réduire en esclavage les non-musulmans, les chrétiens trouvaient normal à cette époque de prendre ceux qu'ils voyaient comme des païens. Après tout, ils seraient ainsi rachetés en devenant chrétiens : « Le prince Henri se réjouissait sur la grâce apportée à ces pauvres âmes qui autrement auraient été perdues. » (Azurara¹⁰⁹, cité par Reader, 1999). Les motivations du prince n'étaient pas celles d'un trafiquant d'esclaves, il faut se remettre dans l'esprit très religieux de l'époque et éviter un contresens, un anachronisme, il souhaitait avant tout « christianiser et civiliser les indigènes, motif partagé par la Curie romaine qui encourageait les expéditions portugaises » (Gann et Duignan, 2000). Giri (1994) résume bien le caractère et les buts de l'homme :

Personnage mystique et ascète, il se fixe pour objectifs de parvenir en Inde en contournant le monde musulman et de détruire l'islam. L'or de l'Afrique, les richesses des Indes ne sont pour lui que des moyens de travailler à la plus grande gloire du Dieu des chrétiens.

Une bulle papale de 1452, *Dum diversas*, donne au roi du Portugal autorisation de mener la guerre contre les infidèles et les réduire en esclavage dans un but de conversion. Une autre en 1454, *Romanus Pontifex*, accorde un véritable monopole au Portugal sur l'Afrique de l'Ouest, tous les autres pays doivent requérir l'autorisation de son souverain pour aller y naviguer ou commercer. Ainsi, « durant un peu plus d'un siècle, le Portugal détient un monopole quasiment inviolé sur les relations européennes avec l'Afrique tropicale » (Page, 2002).

Cependant, les razzias sont vite remplacées par le commerce, et les esclaves achetés. Les Portugais apportaient des tissus, de l'argent, des chevaux, et aussi du blé « car les Africains sont toujours affamés » (Cadamosto), en échange de l'or et des esclaves et des produits locaux, comme la gomme, les œufs d'autruche, les peaux, le musc ou la cire d'abeille. Les caravelles pouvaient transporter 7 à 10 chevaux, mais pour chacun d'entre eux, ils acquerraient de dix à quinze esclaves, les Africains étant très désireux d'acquérir des montures, comme moyen de puissance, force militaire utilisée dans les raids.

* Des historiens tendent aujourd'hui à parler de mythe, à propos d'Henri et de l'école de Sagres, et de l'idée d'une découverte organisée, progressive, systématique de la côte africaine au début du ^{xve} siècle, avec les meilleurs spécialistes de l'époque, marins, cartographes, architectes navals, etc., un *think tank* avant la lettre. Tout ça n'aurait jamais existé, une construction des historiens portugais du ^{xixe} siècle, une pure invention pour consolider le sentiment national et patriotique, un peu comme les historiens français de la même époque et la mise en avant des Gaulois, de Vercingétorix, d'Alésia, etc., plutôt

que des Francs d'origine germanique. Tous les ouvrages d'histoire en Europe et dans le monde ont repris le mythe de Sagres et Lagos pourtant, jusqu'aux plus récents. La révision est basée entre autres sur le travail d'un historien brésilien, Fábio Pestana Ramos, reprenant Luís de Camões dans le titre de son livre : *Por mares nunca dantes navegados – a aventura dos descobrimentos* (Ed. Contexto, São Paulo, 2008).

** Actuellement Cap Boujdour, à 200 km au sud des Canaries, dans l'ancien Sahara espagnol, Sahara occidental aujourd'hui.

Le but à court terme des Portugais est atteint, contourner le Maroc et le commerce transsaharien pour aller chercher directement l'or et les esclaves de Guinée. La pénurie de métaux précieux était criante en Europe durant tout le Moyen Âge, qui ne disposait que de ressources insuffisantes, dans les mines d'argent en Sardaigne, en Bohême, au Tyrol ou dans les Vosges, et de mines d'or en Hongrie¹⁰, et obtenait l'or au compte-gouttes dans les échanges avec les Arabes, pourtant l'or était indispensable à la circulation monétaire et aux échanges avec l'Orient (épices, soieries, etc.). Les Portugais connaissaient déjà bien sûr l'existence des mines d'or en Afrique de l'Ouest, relatée par leurs voyageurs, avant les explorations maritimes, qui s'étaient rendus au sud du Sahara, avaient visité la cour du Mali et connaissaient l'emplacement des trois régions aurifères. Leur récit a été perdu depuis (Curtin, 1995).

Il a suffi de 40 années, de 1430 à 1470, pour que les objectifs d'Henri, mort en 1460, soient atteints : les Portugais ont contourné le commerce à travers le Sahara et trouvé l'or près des côtes de l'actuel Ghana, la Côte de l'Or, justement. Il commence à affluer en Europe, mettant fin à des siècles de pénurie du métal et donc de la masse monétaire. On a estimé à une demi-tonne, la quantité d'or ramenée chaque année au Portugal à la fin du ^{xve} siècle, soit la moitié des exportations habituelles de l'Afrique de l'Ouest à travers le Sahara, ainsi détournée vers l'Atlantique et l'Europe. Les profits sont énormes : une entreprise de Lagos rapporte avoir fait des gains de 600 % dès les années 1450 (Fage, 2002). Au début du ^{xvie} siècle, les arrivées d'or au Portugal fournissent un quart des recettes de l'État (Iliffe, 2007). Pour obtenir l'or auprès des souverains ashantis, les Portugais vont fournir des armes malgré l'interdiction papale¹¹, puis des étoffes, des métaux, des esclaves aussi, trouvés plus loin, vers le delta du Niger, sur la Côte des esclaves. Les Ashantis acquerraient déjà des captifs au nord contre de l'or, pour leur propre expansion, pour servir de porteurs et pour leurs travaux de défrichement et de culture, ils en obtiennent maintenant, fin ^{xve}-début ^{xvie}, des navires portugais au sud. On a estimé à 10 000 à 12 000 par an, entre 1500 et 1535, le nombre d'esclaves transportés depuis la Côte des esclaves (au Nigeria actuel) jusqu'à la Côte de l'Or (Ghana et Côte d'Ivoire actuels).

Certains auteurs comme Giri (1994) relativisent l'importance de l'or détourné directement vers l'Europe par les Portugais : « Il semble que leur réussite fut très partielle et que jamais les Européens ne réussirent à capter

la majeure partie du trafic transsaharien de l'or. » La demi-tonne d'or rapportée chaque année, au plus 700 à 800 kg, reste inférieure aux 4 à 5 tonnes annuelles du transport par les caravanes, et cela se poursuivra jusqu'à l'époque contemporaine, au ^{xix}e : « Le très vieux trafic transsaharien de l'or a résisté à toutes les vicissitudes. » (*ibid.*)

Austen (1987) a un point de vue différent qui estime que « les exportations d'or ouest-africain par l'Atlantique semblent avoir été plus efficaces que la série de routes terrestres vers la Méditerranée ... Ce commerce atteint un pic aux ^{xvi}e et ^{xvii}e siècles et chute considérablement par la suite, pour ne reprendre qu'à la période coloniale avec de nouvelles techniques d'extraction ». L'auteur dresse le tableau suivant pour l'Afrique de l'Ouest qui résume les deux voies employées.

Tableau 4. Exportations d'or d'Afrique de l'Ouest, Sahara, Atlantique

	Moyenne annuelle, tonnes
Inde	333,4130
Atlantique	133,3720
Atlantique, Côte de Guinée	6,701720
Quartier de Guinée	170,001430
Atlantique, Côte de Guinée	133,3720

Et bientôt le Nouveau Monde et ses richesses minières, au Mexique et en Bolivie, dépassera largement tout ce qui peut être ramené d'Afrique de l'Ouest, et provoquera même, après la pénurie d'or du Moyen Âge, la grande inflation du ^{xvi}e siècle, en même temps que la richesse artificielle de l'Espagne. Cependant le terme restera, la Guinée sera longtemps synonyme de richesse en or en Europe, à tel point qu'une des monnaies d'or la plus célèbre porte son nom, la guinée, pièce d'or britannique valant 21 shillings (soit un peu plus qu'une livre) et pesant un quart d'once du métal.

Outre les esclaves, toute une catégorie de biens sont acheminés d'Europe par les navires portugais, ouvrant un nouveau type de consommation pour les populations de la forêt, des outils, des ustensiles, bassines, hachettes, vêtements, tissus, perles, vin, bracelets, objets en cuivre ou en laiton, etc., etc. : « La demande en fait s'est révélée presque insatiable, car le goût pour les nouvelles importations s'étendait des sites d'arrivée sur la côte vers l'intérieur. » (Gann et Duignan, 2000). Le volume du commerce augmentait en flèche par rapport aux époques antérieures, sous l'effet « d'une soif inépuisable d'importations étrangères, tendant à atteindre un rythme incontrôlable » (Reader, 1999).

La côte de l'Afrique de l'Ouest est l'objet d'un commerce croissant au ^{xvi}e siècle. D'abord le poivre africain (*malagueta pepper*, graine du paradis, maniguette ou malaguette), moins prisé et moins cher en Europe que le poivre indien ou indonésien (trois fois plus cher), est obtenu au sud de la Guinée actuelle, vers le Liberia et la Sierra Leone, qui reçoit le nom de Côte

des graines ou Côte du poivre (*Costa das Sementes*). Le poivre africain avait un marché en Europe tant que le poivre indien était rare. Avec l'ouverture d'échanges directs avec l'Inde, et donc de baisse des prix, il perdra cet avantage. Il est utilisé notamment pour conserver la nourriture, la viande ; on abat les animaux à l'automne, une fois par an, à l'époque, et la consommation annuelle se fait tout entière sur ces réserves. La révolution agricole du ^{xviii} siècle en Angleterre permettra de passer à l'abattage régulier et à la consommation de viande fraîche, d'où le surnom de Rosbifs attribué à nos voisins d'outre-Manche.

Puis, plus à l'ouest, sur une partie inhospitalière, fermée par la barre, à l'emplacement de la Côte d'Ivoire actuelle, les Portugais échangent de l'ivoire qui donne son nom à cette partie, *Costa do Marfim*. Plus à l'est, à l'emplacement du Ghana, est la Côte de l'Or (*Costa do Ouro, Gold Coast*), du fait des champs aurifères de la région d'Akan ([voir carte 19](#)), et enfin la Côte des esclaves (*Costa dos Escravos*) vers le Nigeria actuel. La Côte de l'Or est la plus profitable et les Portugais y construisent le fort de São Jorge da Mina (Elmina) en 1482, vanté outrageusement en Europe par ceux-ci comme « la première construction de pierre dans la région de l'Éthiopie et de la Guinée depuis la création du monde » ! Toute la région est riche en or, il s'agit du Ghana actuel, et les Portugais l'appellent tout simplement « la mine », d'où le nom donné aussi au fort.

Carte 19. Les noms des côtes de l'Afrique de l'Ouest, donnés par les Portugais au ^{xve} siècle



Neuf caravelles et deux bateaux de charge (*urcas*, pouvant porter jusqu'à 500 tonnes) sont affrétés le 1^{er} janvier 1482 pour amener tous les éléments sur place, les pierres, la chaux, les briques, les tuiles, le bois, et bien sûr les outils, dans une expédition comparable pour l'époque à la mise en place d'une base spatiale aujourd'hui... Des centaines d'ouvriers, d'artisans et de soldats font partie du voyage, le Pape donne sa bénédiction. En trois semaines, le fort prend tournure, au milieu de conditions de travail difficiles : la baie encombrée de hauts fonds, la chaleur tropicale constante, l'humidité, le paludisme, les problèmes pour trouver de l'eau potable...

Le fort est doté d'entrepôts où les marchandises exportées et importées peuvent être stockées, ce qui change complètement la physionomie du commerce. Les navires n'avaient plus à attendre au mouillage pendant les semaines ou les mois du marchandage avec les Africains. On a pu ainsi réaliser des allers-retours plus rapides des bateaux, en même temps que l'exposition aux maladies locales comme le paludisme était réduite. Tous les autres pays européens ont ensuite suivi ce modèle. Dans la région, les États africains n'étaient pas les empires du Sahel, mais des entités réduites, qui se livraient souvent des guerres entre elles. Une fragmentation qui explique la multitude des comptoirs créés après le ^{xv}^e siècle.

Les forts portugais sur la côte étaient construits surtout en vue de se protéger des autres puissances européennes, de garder le commerce avec les Africains un monopole portugais. Les royaumes locaux autorisaient leur construction sur leur territoire en échange d'un tribut payé par les Européens. Par le traité de Tolède en 1480, les Espagnols cèdent aux Portugais tout le commerce avec l'Afrique, se contentant des îles Canaries. Les rivalités internes entre la Castille et les autres royaumes de la péninsule, Aragon, Galice, Navarre, Catalogne, expliquent aussi le désintérêt espagnol, le Portugal bénéficiait de son unité.

Le monopole sera cependant battu en brèche ; la Côte de l'Or étant la plus disputée, elle comportera le plus grand nombre de forts et de places européennes dès le ^{xvii}^e siècle, et au ^{xviii}^e on ne compte pas moins de 25 fortifications en pierre sur cette portion de la côte africaine, « séparées en moyenne par seulement 15 km, et même moins si les nombreux comptoirs non fortifiés sont retenus. Il n'y avait évidemment pas besoin de tant de places, mais chaque puissance européenne éprouvait la nécessité d'avoir la sienne, après que les Hollandais, les Anglais, les Suédois et les Brandebourgeois essayaient tous de suivre l'exemple portugais » (Curtin, 1995).

L'idée tiers-mondiste que l'économie du Sahel et du Soudan a été ruinée par l'arrivée des Européens, qui ont détourné les flux du commerce vers la côte au lieu du Sahara, provoquant la fin de la splendeur de villes comme Tombouctou ou Djenné, a été abandonnée par la plupart des historiens. En effet, on constate que le commerce de la région a atteint des niveaux sans précédent après 1600, quand, au commerce transsaharien qui n'a jamais cessé, s'est ajouté le commerce atlantique (Austen, 1987). La présence des commerçants européens et des comptoirs sur la côte a stimulé les échanges vers l'intérieur et diversifié l'offre de biens proposés. La zone forestière notamment, comme les cités haoussas, connaît une prospérité croissante, avec une position centrale, exportant toujours des marchandises vers le nord, venant des comptoirs européens (cauris, biens manufacturés divers, noix de kola) en échange du sel, des étoffes ou du bétail du Sahara et du Sahel. Les chroniques rapportent que, loin d'être entrées dans une période de déclin ou d'abandon, les villes de la boucle du Niger, malgré la

disparition des grands empires, ont continué à prospérer. L'empire du Kanem-Bornou également, qui de toute façon ne dépendait pas du commerce de l'or.

De l'autre côté du Sahara cependant, les pays du Maghreb souffriront davantage de ce basculement ; l'or au lieu d'aller vers le nord est en partie détourné vers le sud et la côte. En même temps les Portugais apportent toute une série de biens manufacturés qui concurrenceront efficacement les produits exportés par les Berbères et les Arabes, à meilleur coût grâce au transport maritime plus efficace, et l'artisanat marocain sera victime de cette substitution (cf. Lugan, 2009) :

Ce fut, selon l'historien portugais Magalhães Godinho, « la victoire de la caravelle sur la caravane ». ... Le littoral de l'Afrique noire atlantique, jusque-là marginal dans l'histoire du continent devint, et en quelques décennies à peine, le principal pôle économique et politique de tout l'Ouest africain ... Les Européens firent basculer vers la mer le cœur économique et politique du continent. Or, depuis les débuts du commerce transsaharien aux ^{viii}-^{ix}e siècles, il battait dans la région du Sahel où s'étaient succédé, à l'est et à l'ouest du lac Tchad, de grands empires ou royaumes dont la fonction était d'être les intermédiaires entre l'Afrique du Nord exportatrice de produits de l'artisanat et l'Afrique forestière exportatrice d'or, d'épices et d'esclaves. (Lugan, *ibid.*)

Les marchands itinérants dioulas ont bien accueilli les nouvelles possibilités d'échanges avec les Portugais sur la côte, déjà implantés dans la zone forestière ; ils ont pu acquérir des armes, de la poudre et des objets manufacturés divers contre les produits locaux et des esclaves. De même les chefs et rois locaux ont participé activement aux échanges, comme le roi du Bénin, vendant ivoire, huile de palme, poivre et esclaves aux Portugais. Les peuples de la forêt ont ainsi bénéficié beaucoup plus que ceux de la Savane, ceux des empires, du nouveau type de commerce vers l'Atlantique.

Les Portugais introduisent également toute une série de plantes nouvelles qui vont révolutionner les pratiques agricoles africaines, améliorer l'alimentation et par là permettre une expansion démographique dans les siècles suivants : les agrumes et les melons venant d'Europe du Sud, les cocotiers, les bananes, le taro, la canne à sucre et les ignames venant d'Asie, le maïs, les ananas, patates douces, piments, manioc, arachide, tomates, tabac, papayes et goyaves venant des Amériques. Ces plantes s'introduisent lentement (le maïs n'est par exemple introduit au Congo qu'après 1830) et les cultures traditionnelles sont conservées, notamment pour leur valeur symboliques et religieuses, comme le souligne Pétré-Grenouilleau (2004).

Afrique centrale

Après avoir contourné l'Afrique occidentale et vu la côte s'orienter vers

L'Est, les navigateurs portugais pouvaient penser qu'ils étaient en train de faire le tour du continent et qu'ils allaient bientôt arriver dans l'océan Indien et le royaume chrétien d'Éthiopie. Mais en fait, c'est une nouvelle orientation vers le sud qu'ils vont rencontrer après l'embouchure du Niger. La distance est encore énorme avant d'atteindre le point le plus au sud de l'Afrique.

Les Portugais arrivent ainsi les premiers en Afrique centrale, ils sont à l'embouchure du fleuve Congo en 1482 et établissent des relations diplomatiques avec le royaume du Kongo (ou Bakongo), un vaste pays bantou d'environ deux millions d'habitants. Le commerce des esclaves commence en 1514, pratiqué par des aventuriers africains acculturés (les *pombeiros*¹¹²) plus que par les autorités portugaises elles-mêmes. Par la suite, les Hollandais, Anglais et Français se joindront aux trafiquants et la traite prendra une échelle continentale, surtout vers le Brésil, à partir des ports de Loango, Cabinda, Luanda et Benguela, allant de plus en plus loin à l'intérieur pour rechercher les esclaves. On estime la population de l'Afrique centrale à quelque 15 millions en 1500 et 20 en 1800. Là aussi les raisons de cette croissance malgré le prélèvement massif tiennent au fait que les femmes étaient moins touchées que les hommes, et donc leur potentiel reproductif toujours présent en Afrique. L'introduction de nouvelles cultures a aussi aidé à l'expansion démographique, en diversifiant et augmentant la production alimentaire.

Avec le royaume du Kongo, en Afrique équatoriale, les Portugais ont des rapports plus faciles qu'en Afrique occidentale, notamment avec le royaume du Bénin qui leur reste fermé. Des ambassades sont échangées et des prêtres sont envoyés dès 1491, de même que des artisans et une imprimerie. Le souverain du royaume, Nzinga Kuwu, le Manikongo, accepte la construction d'une église et va jusqu'à se faire baptiser. Son fils, Nzinga Mbemba, formé à l'école portugaise, devenu roi sous le nom d'Afonso I^{er} en 1506 ou 1507, continuera dans cette voie et fera du christianisme la religion officielle jusqu'à sa mort en 1543, un long règne de 37 ans. Il fera aussi de son pays un royaume bien organisé, avec un pouvoir central fort, une justice, une politique économique et une administration. Il tenta même de lancer une flotte pour aller commercer directement avec l'Europe, tentative unique à l'époque, mais contrée avec succès par les Portugais (cf. Curtin, 1995). Des maisons de pierre sont bâties dans la capitale, M'banza (ou M'banzakongo), qui est rebaptisée São Salvador¹¹³. Le but des Portugais est toujours le même, il s'agit de trouver des alliés chrétiens contre l'islam, soit en allant les chercher sur place (prêtre Jean en Éthiopie), soit en convertissant les autres.

Gann et Duignan (2000) résument ainsi l'écart entre les deux royaumes :

Les Portugais trouvent là un grand État bantou avec un gouvernement bien établi. Son économie dépendait d'une forme élaborée d'agriculture sur brûlis, complétée par la pêche, la chasse et le travail des métaux. À la différence des Européens, ses habitants

n'avaient pas maîtrisé les arts de l'écriture, de la navigation, ou la fabrication d'armes à feu, mais ils n'avaient guère à apprendre des Blancs dans la plupart des branches des industries textiles et métallurgiques.

Un fils du monarque, baptisé Henrique, va à Lisbonne et devient le premier évêque catholique bantou, revenu au pays pour évangéliser dans les années 1520, construire des écoles et des églises. Les jésuites suivent, en 1547, et l'évangélisation se poursuit, mais reste superficielle, aboutissant seulement à « un certain type de syncrétisme religieux » (Gann et Duignan, *ibid.*) Les contraintes imposées par la religion sont mal acceptées, comme la destruction des idoles et des sites sacrés, l'interdiction de la polygamie, alors qu'elle était un moyen de forger des alliances, en plus d'un signe de puissance et de prestige.

Le trafic d'esclaves s'intensifie au ^{xvie} siècle entre cette région et São Tomé, où 2 à 3 000 esclaves sont envoyés chaque année, puis vers le Brésil, organisé notamment par les marchands portugais de l'île. Afonso se plaindra assez vite cependant au roi du Portugal des effets de l'esclavage, le nombre d'esclaves achetés par les Portugais provoquant une dépopulation, une plainte sans grand effet ; le trafic n'allait que s'intensifier avec le développement du Brésil :

Et aussitôt qu'ils sont pris par des hommes blancs, ils sont enchaînés et marqués au fer rouge, emportés et embarqués, et si nos gardes les arrêtent, les Blancs prétendent qu'ils les ont achetés, mais ils ne peuvent dire à qui. ... Cette corruption et cette licence sont si élevées, Sire, dans notre pays qu'il est en passe de se dépeupler. C'est pourquoi nous supplions votre Grâce de nous aider dans ce domaine. ... Parce que notre souhait est que dans ces royaumes, il ne devrait y avoir ni commerce des esclaves ni débouchés pour celui-ci. (cité par Reader, 1999)

Le roi du Portugal répliqua que le Kongo n'avait rien d'autre à vendre que des esclaves, et qu'en conséquence le trafic devait continuer... D'ailleurs les chefs provinciaux du royaume trouvaient leur intérêt dans les ventes d'esclaves et les injonctions du roi furent sans effet. Dès la fin du ^{xvie} siècle, l'influence portugaise diminue cependant au Kongo qui s'émancipe de la tutelle étrangère. Mais le royaume s'enfoncera dans des conflits internes au ^{xviii}e et se morcellera en factions rivales, perdant son unité des siècles précédents.

Cependant, au sud du Kongo, un royaume vassal, le Ndongo, va devenir le centre majeur des efforts portugais en Afrique du Sud-Ouest. Le nom deviendra Angola, d'après celui du dirigeant, Ngola. Un comptoir est établi à Luanda en 1575 par le conquistador Paulo Dias de Novais et un système colonial précoce est installé en un siècle, suite à des guerres féroces avec les peuples locaux : « Le résultat final fut la destruction de toute autorité politique africaine et son remplacement par un système colonial. » (Fage, 2002) L'Angola devient également un centre important de la traite vers Salvador de Bahia. Les Portugais installent ici un système de contrôle des terres pour des pionniers, comme au Brésil et au Mozambique, qui

s'implantent, évangélisent, reçoivent des privilèges administratifs sur leurs territoires, bref une politique de colonisation directe. En 1576, São Paulo de Luanda est établi, avec un fort, un hôpital, une église, qui deviendra plus tard Luanda, la capitale de l'Angola.

Comme en Afrique de l'Est, se déplaçant du chapelet des cités-États swahilies vers le Mozambique, les tentatives portugaises se réduisent peu à peu et se localisent au sud, du Kongo vers l'Angola.

L'Afrique orientale

Mais l'entreprise ne s'arrête pas à la côte Ouest de l'Afrique et en février 1488, le cap de Bonne Espérance est dépassé, le premier Européen à s'aventurer par le sud dans l'océan Indien est Bartolomeu Dias. Les premiers à débarquer en Afrique du Sud sont ces navigateurs portugais, à Mossel Bay. Dias devra faire demi-tour devant la fatigue extrême et les protestations de l'équipage, il ne verra ni la côte Est de l'Afrique ni l'Inde, et « comme Moïse et la terre promise, il ne fut pas autorisé à y entrer » (cité par Gann et Duignan, 2000).

En même temps, la couronne lance une expédition terrestre vers l'Égypte, l'Afrique orientale et l'Inde, afin de reconnaître les côtes de l'océan Indien et les lieux de production des épices. Pero de Covilhã va ainsi jusqu'à Sofala, qu'il atteint en 1488, en passant par la mer Rouge. Il voyage sous un nom arabe, parle la langue, et ne peut révéler sa véritable identité sous peine de mort. Il navigue ensuite vers le sud, allant jusqu'à Madagascar, puis remonte finalement en Égypte et effectue une seconde mission en Éthiopie en 1494, où il restera trente ans, prisonnier du négus. La tradition locale était de ne laisser partir aucun visiteur, pour ne pas risquer de dévoiler les défenses du royaume, entouré d'ennemis. On lui donne cependant des terres et une femme pour compenser la dureté de cette loi.

En 1497-1499, Vasco de Gama effectue son premier voyage, en contournant enfin l'Afrique, après une descente historique de trois mois dans l'Atlantique, très à l'ouest pour bénéficier des vents favorables, et en s'arrêtant après le cap de Bonne Espérance, à nouveau dans la baie de Mossel en novembre 1497, 100 milles après le cap Agulhas, le point le plus au sud de l'Afrique, puis dans les ports de la côte Est du continent, Kilwa, Mombasa, Malindi, avant d'arriver en Inde à Calicut en mai 1498, avec l'aide d'un marin et écrivain arabe, Ahmed Ibn Majid, rencontré à Malindi :

L'arrivée de Gama inaugure une époque de puissance maritime européenne dans la région, et de façon prévisible Ibn Majid a été blâmé pour sa contribution à cette expansion. Les musulmans et ses compatriotes ont maudit sa mémoire ; et dans son vieux âge Ibn Majid lui-même regretta amèrement ce qu'il avait fait : « Ah, si j'avais imaginé les conséquences de leur venue ! » (Reader, 1999, Meredith, 2014)

Un chroniqueur arabe de l'époque, Kuth ad-din an-Nahrwali, relate cet

épisode catastrophique pour le monde musulman (Gann et Duignan, 2000) :

Au début du ^xe siècle de l'Hégire, parmi les surprenants et extraordinaires événements de l'époque, fut l'arrivée en Inde de l'Ouest des Portugais maudits, une des nations des Francs maudits. Avant de l'atteindre et alors qu'ils étaient sur la côte Est de l'Afrique, ils utilisèrent les services d'un marin talentueux nommé Ahmed Ibn Majid, que le chef des Francs, appelé Almilandi, avait rencontré, et il devint ensorcelé par l'amiral portugais. Suivant ses conseils, un grand nombre de ses navires évitèrent les écueils et arrivèrent dans la mer de l'Inde ... Sans cesse par la suite, des renforts leur arrivèrent du Portugal, ils s'attaquèrent aux musulmans, faisant des prisonniers et pillant, tous les navires étaient pris de force, causant de grandes pertes dans nos rangs, et en général à tous les marins.

Les Portugais ignorent tout de l'existence des cités-États swahili, comme Kilwa, Mombasa, Malindi ou Zanzibar. Après le contournement d'une côte africaine déserte ils trouvent sur la côte Est un monde fait de commerces, de villes et de ports, un monde familier. Ils décrivent les villes ainsi :

Kilwa et Mombasa possèdent de nombreuses rues bien alignées, de belles maisons faites de pierre et de mortier, avec des portes en bois finement sculptées et aux gonds d'excellente qualité (cité par Davidson, 1978).

Ayant perdu deux navires sur les quatre, et avec un équipage réduit dû aux nombreuses pertes, Gama revient à Lisbonne en août ou septembre 1499. Il effectuera un second voyage, plus ambitieux sur le plan des échanges, avec 21 navires, en 1502-1503. À partir de là, des flottes annuelles seront envoyées par les Portugais qui prendront le contrôle de l'océan Indien et du commerce des épices en quelques années. Les armes, les techniques et les navires étaient supérieurs à tout ce qu'on pouvait trouver dans l'océan Indien, la volonté de combattre et la détermination des Portugais extraordinaires, portées par une foi sans faille, et il n'existait pas dans la région de puissance dominante capable de leur résister, les cités swahilies étaient divisées et en guerre les unes contre les autres, les États indiens également, quant aux Arabes et Persans, ils étaient également loin de leurs bases et étaient eux-mêmes divisés, et souffraient en plus d'un manque de bois pour construire les bateaux, dans des régions comme la mer Rouge ou le golfe Persique caractérisées par l'aridité, le bois étant la matière première clé de l'époque pour assurer la puissance maritime. Les Turcs et les Arabes devaient utiliser les ressources distantes d'Anatolie ou du Liban pour trouver le bois nécessaire à la construction navale. Les Portugais installent rapidement en Inde des centres d'exploitation du teck, plus proches, placés directement sur la route Inde/Afrique de l'Est. Outre la maîtrise technique (navigation) et militaire (canons), le contrôle de la production de bois explique leur suprématie nouvelle dans l'océan Indien.

La bataille navale de Diu au large de l'Inde du Nord-Ouest, en 1509, où la flotte vénéto-musulmane¹¹⁴ est écrasée, marque le début de cette

suprématie dans la région, qui ne sera contestée qu'un siècle après, par l'arrivée des Hollandais. Mozambique¹¹⁵ (alors une île et un port), Sofala, Goa en Inde, Ormuz sur la mer Rouge¹¹⁶, Muscat à l'entrée du golfe Persique, Malacca sur la route de l'extrême Orient et l'Indonésie, sont tour à tour prises par les Portugais qui installent des places fortes. Ainsi à Sofala, principal centre du commerce et du pouvoir portugais, point de départ vers les Indes, le fort de São Sebastião, avec un hôpital, des entrepôts, une chapelle, une immense citerne, des centaines d'hommes. Autrement dit, un pouvoir mal assuré vers l'intérieur, mais bien établi au ^{xvie} siècle sur la côte. À Mombasa, plus au nord, ils construisent Fort Jesus en 1593, qui tiendra un siècle.

En état de guerre avec les musulmans depuis des siècles, en Europe et en Afrique du Nord, les Portugais ne font que poursuivre cette guerre en Afrique orientale en attaquant les villes par la mer, exigeant tributs et soumission au roi du Portugal. Des forts de pierre sont érigés par les Portugais tout au long de la côte, comme sur la côte du Brésil, leur permettant de protéger leurs positions et leur flotte, engagée dans le commerce avec Goa, leur nouvelle colonie en Inde.

Leur présence en Afrique a été défendue avec les mêmes arguments que ceux de Gilberto Freyre pour le Brésil, dans son grand livre *Casa-grande e senzala* (1933, *Maîtres et esclaves* dans la traduction, 1952), à savoir que les Portugais, par leur histoire, leurs mélanges séculaires à l'époque musulmane, étaient les mieux à même parmi les Européens de créer une civilisation originale, la civilisation lusotropicale, métissée, exempte de préjugés raciaux, comme on peut la voir au Brésil, aux Îles du Cap Vert, et au Mozambique. Bien sûr les guerres et les horreurs n'ont pas manqué, mais la violence était partout à l'époque, et les Portugais, certes envahisseurs, en ont été aussi les victimes. La thèse anticoloniale a au contraire insisté sur les dégâts provoqués par les Portugais en Afrique, détruisant la prospérité et l'indépendance des cités-États swahilies et le royaume du Monomotapa. Les Portugais laissent une descendance en Afrique, ils se mélangent avec les Africains pour donner les *prazeros*, surtout dans la vallée du Zambèze. Ce sont des chasseurs et des marchands, razzieurs d'esclaves et chefs de bandes, qui deviennent des rois africains avec des armées constituées d'esclaves, « particulièrement turbulents » (Thompson, 1995a). Leurs domaines sont les *prazos*, où ils règnent sur les paysans par la violence, les taxes et le pillage. Ainsi, selon le même auteur, « la conséquence la plus durable de la présence portugaise en Afrique de l'Est durant les trois siècles ayant suivi le voyage de Vasco de Gama a été l'émergence d'une nouvelle structure de pouvoir dans la vallée du Zambèze ».

Un point de vue intermédiaire, comme celui de Gann et Duignan (2000) semble plus près de la réalité. D'abord si le Cap-Vert et le Brésil sont effectivement des cultures très métissées et réussies, l'Afrique continentale

peut difficilement leur être comparée, que ce soit en Guinée-Bissau, en Angola ou au Mozambique. Et même au Brésil, la thèse de Freyre a été relativisée, devant la subsistance d'écarts raciaux et de préjugés du même type. La présence portugaise (un millier d'hommes au maximum au ^{xvie} siècle) était de toute façon trop faible et ne pouvait rivaliser avec les siècles de présence arabe et musulmane dans la région. De tout le chapelet de cités dominées par les Portugais au ^{xvie} siècle, il n'est resté que la colonie du Mozambique, là où l'empreinte lusophone a marqué.

Quant à la thèse tiers-mondiste, elle pêche aussi par absence de réalisme. Aucun pays, avec les moyens de l'époque, ne pouvait ruiner le commerce de la région, le commerce musulman traditionnel, celui-ci a continué, les Portugais ne l'ont pas éradiqué, et dans de nombreux cas l'ont favorisé. Comme le disent avec bon sens Gann et Duignan (*ibid.*) :

L'idée d'un vaste blocus sur le commerce arabe au long de l'immense côte est-africaine était au-delà de la capacité navale portugaise. Les Portugais n'ont jamais arrêté ce commerce, même s'ils pouvaient capturer ou couler quelques navires. Il a continué comme avant, quelles que soient les conceptions mercantilistes obscurantistes de l'époque, il est même probable que les deux commerces, portugais et arabes, ont été complémentaires. Les Arabes fournissaient des produits du Moyen-Orient, les Portugais d'Europe et de la Méditerranée, des tissus des Flandres, de France et de Bretagne, des perles de Venise, des ustensiles et des armes. Les commerçants arabes pouvaient même tenir les comptes des Portugais dans l'intérieur. Les marchands portugais commerçaient de façon légale ou illégale tant avec les païens qu'avec les musulmans.

Une des expéditions portugaises, celle de Pedro Cabral, découvre en 1500 la côte Est de l'Amérique du Sud par hasard, origine de la colonie portugaise du Brésil. Les Portugais en Inde s'installent à Goa, annexent des îles clés, comme Socotra, à l'entrée de la mer Rouge, Ormuz à l'entrée du golfe persique et Malacca, commandant l'accès à la mer de Chine. Tous les ports africains tombent sous leur domination et les flottes ottomanes envoyées dans l'océan Indien sont dispersées par les navires occidentaux plus puissants. Le succès portugais est complet, ils n'ont aucun rival européen à craindre (l'Espagne étant occupée aux Amériques après 1492) et leur domination sur les échanges dans l'océan Indien va durer tout le ^{xvie} siècle, jusqu'à l'arrivée des Hollandais. Un des plus petits pays d'Europe occidentale, avec moins de deux millions d'habitants, arrive ainsi à contrôler un espace immense, entre l'Afrique et l'Asie, et un commerce hautement profitable. Une véritable épopée, chantée par Luís de Camões dans ses *Lusiades* en 1572. Avec des risques évidemment énormes : on estime que sur 912 vaisseaux envoyés aux Indes entre 1500 et 1635, seulement 768 arrivèrent et seulement la moitié, 470, revinrent au Portugal (Fage, 2002).

Les richesses de l'Asie, en particulier les épices, avaient plus d'importance que celle de l'Afrique, qui portaient surtout sur l'or et les

esclaves, et divers produits secondaires comme le musc de civettes¹¹⁷, les peaux d'antilope, l'huile de phoque, les œufs d'autruches ou la gomme arabique. Ainsi la domination européenne est restée limitée à des zones précises, et d'immenses parties du continent, y compris de sa côte, sont restées à l'écart. L'or de Guinée, celui du Monomotapa, les esclaves d'Afrique occidentale et équatoriale étaient essentiels, mais entre les deux sur l'immensité autour de l'Afrique australe, entre l'Angola et Sofala, peu de contacts.

De même en Éthiopie, si la présence portugaise a aidé à sauver le royaume chrétien, il présentait finalement peu d'intérêt, que ce soit comme allié contre les musulmans, ou comme centre de production et d'échanges. Il a été ainsi laissé peu à peu à lui-même et une intervention européenne plus décidée attendra la fin du ^{xix}e siècle. Sur la côte orientale également, la présence portugaise dans les ports, afin de contrôler le commerce de l'or avec les royaumes intérieurs comme le Mutapa, a eu peu d'effet. L'essentiel des exportations d'or leur a échappé, passant plutôt par les commerçants arabes, et les tentatives de contrôle vers l'intérieur également.

Au total, l'impact portugais de la fin du ^{xve} au début du ^{xvii}e siècle sur l'Afrique a été localisé, leur contrôle se limitait à des îles et des forts sur la côte, avec peu de contact intérieur, à l'exception de l'Angola. Ils ont été plus « les signes avant-coureur d'un changement que les véritables agents de ce changement » (Fage, 2002). Le plus grand apport des Portugais a été l'introduction de nouvelles plantes américaines, qui ont provoqué une véritable révolution culturelle en Afrique : le maïs, le manioc, les haricots, les patates douces. Le manioc notamment permet des rendements élevés, résiste bien à la sécheresse et peut être stocké durablement, il remplace le millet dans les zones de savane peu arrosées. À noter que le maïs reculera au ^{xix}e siècle en Afrique de l'Ouest du fait de la sécheresse croissante, mais qu'il devient en Afrique de l'Est la céréale dominante sur les hauts plateaux (Coquery-Vidrovitch, 1999).

Les Portugais sont éjectés du golfe persique en 1622 par les forces d'Oman. Les marins arabes menaient des incursions sur la côte Est de l'Afrique jusqu'à Zanzibar, et en 1698 ils délogent les Portugais de Mombasa et leur fort. Au ^{xviii}e siècle, l'essentiel de la côte, à l'exception du Mozambique, était redevenue ce qu'elle était au ^{xve} siècle, musulmane.

Afrique australe

Pendant longtemps, toute l'immense côte entre l'Angola et le Mozambique, plus de 3 000 milles, ne représentait qu'un obstacle à contourner vers les Indes, pour les Portugais, il n'y avait ni or ni comptoir pour acheter des esclaves.

Dans les années 1590, les navires portugais et hollandais commencent cependant à relâcher au Cap, dans leur route vers les Indes, l'Indonésie et la

Chine. Ils échangent avec les Khoïkhoïs, des produits alimentaires frais, des moutons, du bétail pour les équipages contre des biens manufacturés, couteaux, armes, outils, métaux, etc. Quelques décennies plus tard, en 1652, un établissement permanent est créé par la VOC¹¹⁸ au Cap¹¹⁹ (*De Kaap*) au départ pour garantir un approvisionnement régulier des bateaux, origine du peuplement afrikaner. Les Huguenots, chassés de France par Louis XIV, arrivent après 1685 et la révocation de l'Édit de Nantes. Ils mettent en place la culture de la vigne, dans cette région au climat méditerranéen. D'autres Européens arrivent, des Allemands, des Scandinaves, des Wallons, fuyant les guerres en Europe, c'est la première colonie de peuplement européen dans toute l'Afrique, au ^{xvii}e siècle.

Les Khoïkhoïs sont peu à peu repoussés et appauvris. Ils essaient bien de négocier, après une révolte armée contre les Blancs, comme le montre cette rencontre en 1659, rapportée par le chef de la première implantation hollandaise, Jan Van Riebeeck, qui rappelle le sort des Indiens en Amérique (cité par Meredith, 2014) :

Ils parlèrent longtemps du fait que nous prenions chaque jour un peu plus leurs terres pour notre usage, des terres qui leur avaient appartenu de tout temps, et sur lesquelles ils avaient l'habitude de mener leurs troupeaux. Ils demandèrent aussi, s'ils allaient eux en Hollande, si on les autoriserait à se comporter ainsi. Ajoutant que c'était très bien tant qu'on restait dans le fort, mais pas si on allait vers l'intérieur, choisissant les meilleures terres, sans jamais leur demander une seule fois leur avis, et qu'il n'y avait pas assez de place pour leur bétail et le nôtre. ... Qui donc devait céder, le propriétaire naturel, ou l'envahisseur étranger ? Nous leur répondîmes qu'ils avaient perdu leurs terres dans la guerre, et donc ne pouvaient s'attendre à les retrouver. Notre intention était de les garder.

En quelques décennies, ils deviendront une population dévastée, comme le note un officiel hollandais en 1705 : « Eux qui vivaient en paix sous leurs chefs, de l'entretien de leurs troupeaux, sont devenus des Bushmen, des chasseurs et des voleurs, et sont dispersés dans les montagnes environnantes. » Plus tard, une épidémie de variole, en 1713, apportée par les vaisseaux depuis l'Inde, décime encore leurs rangs, ou plutôt en extermine 90 %, du fait d'une faible immunisation, même si l'épidémie fait aussi des ravages dans la colonie.

Dès cette époque, le mélange de populations, Européens, Africains, Asiatiques, commence, à l'origine du peuplement bigarré de l'Afrique du Sud. La VOC se livre au trafic d'esclaves dès 1658, vers l'Asie essentiellement, son domaine d'exercice. Mais on a aussi en sens inverse des esclaves indiens, indonésiens, malgaches ou africains du Mozambique, qui sont acheminés pour rester dans la colonie et remplacer pour les travaux quotidiens les Khoïkhoïs. En 1711, on compte au Cap 1 771 esclaves, et 14 747 en 1793 (Iliffe, 1995), à peu près autant que d'Européens.

Un visiteur danois décrit la colonie du Cap en 1702 (cité par Meredith, 2014) : « Toutes les maisons sont faites de pierre, elles ont belle allure de

loin du fait du revêtement en chaux blanc comme neige des façades, et beaucoup brillent de cette netteté si hollandaise. La ville s'enorgueillit maintenant d'une église, de type néerlandais, avec un clocher élevé. »

Bénéficiant de la faible opposition des peuples Khoïsans, les Européens, dans leur avancée vers l'Est, à partir du Cap, vont rencontrer d'abord la révolte des Sans (Bushmen), à la fin du ^{xviii}e, puis celle des Bantous, plus nombreux, mieux organisés, et donc plus difficiles à subjuguer. Ainsi les Xhosas, puis les Zoulous, avec des pratiques agricoles concurrentes des Européens, s'opposent aux envahisseurs. Les Anglais prennent la place des Hollandais à partir de 1795¹²⁰ (au Cap) – une conséquence de la Révolution française, les Pays-Bas ayant été annexés par la République et les Anglais voulant éviter que la colonie tombe entre ses mains – puis 1806 (dans toute la colonie) et lancent les longues guerres (dites « guerres cafres ») qui vont conduire à la soumission des Africains seulement au milieu du ^{xix}e siècle. La présence anglaise et l'abolition de l'esclavage sont aussi à l'origine du départ des premiers colons afrikaners ; c'est le Grand Trek, qui les conduit vers le nord, les oppose aux Zoulous, et aboutit à la création de deux États indépendants, reconnus par les Britanniques jusqu'en 1902 (annexion finale après la guerre des Boers), la République du Transvaal (1852), capitale Pretoria, et au sud l'État libre d'Orange (1854), capitale Bloemfontein (voir [ch. 7](#)).

Le déclin de l'influence portugaise

L'étonnant n'est pas que l'Empire portugais outre-mer ait fini par s'effondrer, mais qu'il ait été florissant pendant un siècle et qu'il ait duré si longtemps. (C.R. Boxer)¹²¹

En 1581, et jusqu'en 1640, durant six décennies, à la suite d'une défaite retentissante au Maroc et la mort du jeune souverain portugais sans héritier, à la bataille des Trois Rois en 1578, le Portugal perd son indépendance et est rattaché à l'Espagne, au royaume triomphant de Philippe II¹²², alors à son apogée en Europe et dans le monde. Les intérêts portugais, notamment coloniaux en Afrique, en souffrent, la priorité des Castillans étant bien sûr leurs possessions d'Amérique. En outre, l'Espagne est engagée dans des guerres où les Portugais sont entraînés contre leur gré : l'Invincible Armada par exemple en 1588, défaite autour de la Grande-Bretagne, comprend nombre de navires portugais qui seront perdus. La guerre de l'Espagne contre les Provinces-Unies fait perdre aussi au Portugal ses marchés en Hollande.

Par ailleurs, le pays manque d'hommes et ne peut contrôler durablement un empire aussi vaste, il se consacrera surtout finalement à sa grande possession d'Amérique, le Brésil, délaissant peu à peu l'océan Indien. Enfin les puissances européennes rivales, Hollande et Angleterre, avec des moyens plus étendus, auront raison au ^{xvii}e de l'empire lusitanien

oriental. Au début du ^{xvi}e siècle, le Portugal envoyait en moyenne 14 navires par an vers les Indes, dans les années 1630, ce n'était plus que trois (Fage, 2002). Les Pays-Bas comptent un peu plus d'un million d'habitants, soit l'équivalent du Portugal, mais l'économie batave est beaucoup plus dynamique et sa flotte plus puissante.

Les Portugais ont tenté au ^{xvi}e siècle de conserver leur monopole en pratiquant le secret, cacher les cartes marines et guides nautiques, interdire aux marins de parler de leurs expériences, saisir même tous les navires étrangers sur les côtes africaines et jeter leur équipage à la mer ! (Reader, 1999), mais dans une Europe où les idées circulent vite et les rivaux nombreux, ces mesures seront sans effet. Les Français par exemple saisissent eux aussi les navires portugais dès qu'ils le peuvent et jusqu'à 300 d'entre eux en trois décennies, de 1500 à 1531, seront capturés entre l'Afrique et le Brésil (*ibid.*).

Les Provinces-Unies en particulier sont en pleine ascension au moment du rattachement du Portugal à l'Espagne, et comme elles sont en guerre contre l'Espagne, les possessions du Portugal seront attaquées par les Hollandais. La Cie des Indes orientales hollandaise, la VOC, est créée justement en 1602, et prend tour à tour Arguin, Gorée et Elmina (1638). Les autres puissances suivent, comme les Français qui s'installent à St Louis du Sénégal en 1627, reprennent Gorée en 1667, ou les Anglais qui s'établissent en Gambie en 1618, chassant les Portugais. Les deux fleuves pouvaient être remontés sur une longue distance par les caravelles et autres navires hauturiers, le Sénégal sur 400 milles vers l'intérieur, la Gambie sur 200, facilitant les échanges. Le Portugal avait considéré ses comptoirs comme une sorte de possession d'État, un monopole durable, mais avec la création des différentes grandes compagnies au ^{xvii}e siècle, les pays européens s'efforcent également de créer des situations de monopole. Mais si telle ou telle compagnie dans un pays a un monopole, elle reste en concurrence avec les compagnies des autres pays.

L'évolution peut aussi être illustrée par les démêlés complexes du Portugal en Afrique du Sud-Est, notamment avec le royaume du Monomotapa. Les chrétiens et les musulmans se disputent l'influence auprès du royaume. Un jésuite portugais, le père Gonçalo de Silveira, réussit à convertir le roi au catholicisme, mais le parti musulman à la cour finit par s'en débarrasser, il est étranglé dans sa hutte sur ordre du roi en 1561, « premier martyr chrétien en Afrique australe » (Gann et Duignan, 2000). En représailles, une expédition est lancée en 1569 depuis Lisbonne, commandée par Francisco Barreto. En 1572, plus de 500 hommes et 20 cavaliers quittent la côte pour se diriger vers le royaume, dans des conditions difficiles qui réduisent peu à peu la troupe, mais ils s'imposent finalement au roi et obtiennent des privilèges à la fois commerciaux et religieux, en échange d'une assistance militaire contre les nombreux ennemis du royaume. Au début du ^{xvii}e siècle, celui-ci se maintient grâce à

l'aide portugaise, les arquebuses se révélant efficaces contre les lances et autres armes locales. L'alliance reste cependant fragile, sujette à des retournements constants. Une nouvelle intervention armée, en 1629, permet aux Portugais de mettre en place un souverain à leur solde, qui expulse les Arabes. Mais seulement trois ans après, la faction anti-portugaise reprend le contrôle et massacre les Européens, missionnaires, soldats et marchands, ainsi que leurs alliés africains. 300 à 400 Blancs sont tués et 600 Noirs. Une nouvelle expédition punitive est lancée en 1632 depuis Mozambique, avec 300 arquebusiers et une armée africaine ; le royaume est à nouveau pris, le commerce rétabli. Une période plus calme suit, tout au long du siècle, et le Monomotapa semble acquis au christianisme. Les échanges se révèlent cependant décevants pour les Européens et les richesses en or bien moindres que celles de l'Afrique de l'Ouest, et la plupart obtenues par les marchands arabes plus expérimentés :

Dès 1530, il était devenu évident que l'afflux d'or était insuffisant, même pour payer le coût du fort établi en 1505 à Sofala, et que l'essentiel du commerce avec l'intérieur avait été détourné vers une série d'abris et de criques sur la côte au nord, d'où il était expédié sur des bateaux de petite taille qui échappaient aux tentatives portugaises de les arrêter. (Fage, 2002)

Les Portugais avaient deux objectifs, trouver le prêtre Jean pour une alliance contre l'islam, et trouver l'or du Monomotapa ; tant que les commerçants arabes ne gênaient pas ces objectifs, sur la côte entre le Mozambique et Adal, ils pouvaient continuer leur commerce ancestral. D'ailleurs le premier objectif se révéla aussi une illusion : le royaume chrétien d'Éthiopie, enfermé dans les terres, ayant perdu ses débouchés sur la mer Rouge, était trop faible pour aider les Européens, et d'ailleurs sans volonté de le faire.

Les moyens du Portugal, en hommes et en argent, se montrèrent à la longue insuffisants pour maintenir son empire, surtout vers l'intérieur. Le coût humain de l'entreprise était aussi considérable ; on a estimé que les marins, ou soldats, ou administrateurs portugais qui partaient pour les Indes avaient moins d'une chance sur deux d'y arriver du fait des maladies, des naufrages ou des guerres locales. 10 000 Portugais environ étaient à l'extérieur du pays sur les mers du globe, des hommes qu'il fallait renouveler constamment. En outre, les administrateurs successifs, nommés par favoritisme, firent preuve d'incompétence et de corruption. Par ailleurs, les commerçants arabes étaient mieux placés que les Européens pour profiter des échanges, la religion, avec notamment la polygamie, convenait mieux aux peuples bantous qui la pratiquaient eux-mêmes, ce dont se plaint un Dominicain portugais : « Les Cafres imitent les Mahométans en tout, prenant contagion de leur proximité, et ce qui les attire le plus et les éloigne de la foi est la liberté d'avoir de nombreuses épouses. » (cité par

Gann et Duignan, 2000)

À partir des années 1680, le centre du pouvoir dans la région se déplace au nord vers le royaume Rozwi¹²³, dirigé par la dynastie des Changamire, au Matabeleland, et les Portugais s'efforcent de maintenir leur position sur le royaume affaibli du Monomotapa ; ils sont victimes de nouveaux massacres et d'horreurs en 1693 : « Les os des marchands sont broyés pour en faire des médecines et les corps de plusieurs Portugais écorchés et les peaux portées comme trophées par les forces de Changamire. » (*ibid.*) Le commerce se délite et les Portugais vont se replier vers la côte.

La fin du Monomotapa

« Au ^{xviii} siècle, l'empire du Monomotapa s'effiloche peu à peu. Au sud, la dynastie Rozwi crée le royaume Butwa. Cette région tributaire de l'empire refuse alors de payer les taxes et commerce directement avec les Portugais. Non seulement le Mwenemutapa se montre incapable de les châtier, mais il est en plus déposé par les Portugais en 1663. Plus tard, en 1684, le Mwenemutapa Mukombe est battu à la bataille de Mahvugwe par le changamire (roi) Rozwi, Dombo. En 1692, à la mort du Mwenemutapa Mukombe, une énième guerre de succession oppose le candidat des Portugais et celui des Rozwis. Après moult massacres, les Rozwis réussissent à prendre le contrôle des régions aurifères du Manyika. Ils sont désormais plus puissants que le Mwenemutapa, au point d'imposer leur candidat au trône impérial en 1712. L'empire recouvre un semblant d'indépendance en 1720, lorsque les préoccupations des Rozwis les portent plus au sud où l'installation des Hollandais commence à produire ses effets dévastateurs. La capitale est déplacée à Tete, dans la basse vallée du Zambèze où le Mwenemutapa se réfugie sous la protection des Portugais. Une dernière guerre de succession en 1759 achève de ruiner l'empire. Le roi perd le titre de Mwenemutapa et se contente de celui de Manbo (roi) du royaume de Karanga. Les Portugais laissent survivre ces vestiges d'empire jusqu'en 1917. Dans une bataille, le dernier Mambo est tué et ne sera pas remplacé. »

Source : Académie de Strasbourg.

Conclusion : évaluation de l'impact portugais

L'impact portugais a été considérable en Afrique, même si la présence des hommes s'est limitée à quelques régions. En Afrique de l'Ouest, ce sont les îles du Cap Vert et la Guinée Bissau, en Afrique australe le Mozambique et l'Angola. Les Portugais n'avaient pas les moyens humains de s'implanter dans tous les lieux qu'ils sont les premiers parmi les Européens à avoir explorés. Une fois les contacts établis au Brésil et aux Indes, ils se sont désengagés de l'Afrique de l'Ouest, moins profitable sur le plan commercial et moins propice aux implantations coloniales.

Et quand le Portugal tombe aux mains de l'Espagne, après la défaite et la mort de l'héritier face aux Marocains à al-Ksar al-Kabir, en 1579, le conflit de Philippe II avec les Provinces-Unis va entraîner des conséquences

dramatiques pour l'Empire portugais. Les Hollandais étaient devenus les transporteurs principaux en Europe, les rouliers des mers, et l'Espagne ferme ses ports aux navires hollandais, en représailles dans la guerre qui les oppose. Les Hollandais réagissent avec la Cie des Indes (Voc) qui, entre 1630 et 1650, s'en prend aux intérêts portugais dans l'océan Indien et en Afrique de l'Ouest. Et aussi au Brésil, puisque la *Nieuw Holland* dans le Nordeste dure 1580 à 1654. C'est de là que Maurice de Nassau, le gouverneur de la colonie, pour approvisionner en main-d'œuvre les plantations de canne à sucre et d'autres produits tropicaux destinés à l'Europe, va entreprendre la conquête des places portugaises en Afrique, afin de disposer d'un afflux régulier d'esclaves.

La domination portugaise est détruite en quelques années et tous les comptoirs et forts en Afrique passent sous contrôle hollandais, de Gorée au Congo, en passant par Elmina. De plus, les techniques de navigation des Hollandais sont plus avancées que celles des Portugais, et par exemple les premiers vont se libérer dans l'océan Indien de l'obligation ancestrale de suivre les vents de mousson pour aller en Inde et revenir en Afrique ; ils vont utiliser les alizés depuis le Cap pour aller directement vers les détroits de Malaisie et d'Indonésie, établissant Batavia, future Djakarta, qui devient leur base principale en Asie, diminuant par là l'intérêt de tous les établissements contrôlés par les Portugais sur la côte est-africaine. De plus, ces bases seront progressivement reprises par les Arabes d'Oman, de Zanzibar à Mombasa et Kilwa, rétablissant ainsi au ^{xvii}e siècle l'ancien contrôle musulman sur cette façade de l'Afrique.

La présence portugaise en Afrique au ^{xix}e siècle est de plus en plus difficile à maintenir, à tel point que certains envisagent le démantèlement de l'empire : « Vers le milieu du siècle, les forces du colonialisme portugais semblaient épuisées. Des auteurs défendent l'idée que l'empire puisse être purement et simplement liquidé. Cependant le pays va maintenir avec ténacité ses possessions outre-mer, même retrouver une certaine prospérité, et les plans de partition de ses domaines, avancés par ses rivaux, ne mèneront à rien. » (Gann et Duignan, 2000). Davidson (1978) décrit les établissements portugais sur la côte Est, au Mozambique, comme peu à peu laissés à l'abandon, même si les gouverneurs continuent à s'enrichir grâce au système mercantiliste de monopole de la Couronne. Quand des visiteurs anglais visitent le palais du gouverneur au Mozambique en 1812, ils ont l'impression « d'être dans une taverne ou un tripot »...

À la question de savoir pourquoi les Portugais n'ont pas en Afrique créé de grands empires coloniaux, comme ils l'ont fait au Brésil ou comme les Espagnols l'ont fait en Amérique du Nord et du Sud, conquérant et détruisant les Empires aztèque et inca, Giri (1994) cherche la réponse dans trois directions. Premièrement la résistance des Africains et la crainte éprouvée par les Européens devant eux ; deuxièmement le climat, les maladies tropicales, comme la fièvre jaune ou le paludisme, qui empêchent

la présence européenne ; et troisièmement la faiblesse des moyens portugais avec une population limitée. On peut objecter que ce dernier point n'a pas empêché la conquête du Brésil, un immense empire, réalisée fermement par ce petit pays, qui réussit à en expulser Français (dans la baie de Rio, la tentative de France antarctique de 1555 à 1560, puis à Saint-Louis au nord, 1612-1615), ou les Hollandais dans le Nordeste également, grâce en partie à des troupes formées d'esclaves africains, le régiment noir de Henrique Dias. On peut objecter également que les Portugais ont réussi à s'implanter durablement aux Îles du Cap Vert, en Guinée Bissau, en Angola et au Mozambique. Et les Hollandais ont donc échoué à s'implanter au Mozambique et en Angola, bien qu'ils aient un temps pris Luanda (entre 1641 et 1648), comme ils ont échoué au Brésil. Les Portugais contrôlent l'Atlantique sud et la traite entre l'Afrique du Sud-Ouest et le Brésil. Le recul portugais n'est donc que relatif, d'autant plus qu'ils ont réussi, à la différence des Hollandais, à diffuser leur langue et leur culture dans une partie importante de l'Afrique, le portugais, ou des formes de créole portugais, restant pendant longtemps une sorte de lingua franca de l'Afrique occidentale et de l'Afrique australe.

Cependant les deux premières raisons restent valables, puisqu'elles expliquent également l'absence d'implantation durable des autres puissances européennes par la suite, à l'exception du cas de l'Afrique du Sud, mais avec justement des conditions plus favorables (climat tempéré de type méditerranéen autour du Cap). On peut ajouter d'autres éléments : les Africains sont plus proches des Européens que ne l'étaient les peuples indiens au Brésil ou en Argentine, encore au stade de chasseurs/cueilleurs, avec une densité de population très faible. En outre ils connaissent bien les Arabes, dont ils ont adopté la religion pour partie d'entre eux, et sont en contact à travers eux avec le monde extérieur. Pour les Incas, Mayas ou Aztèques, la surprise a été totale à l'arrivée des Espagnols et a joué à la faveur des Cortés et Pizarre. Même la colonisation, à la fin du ^{xix}e siècle, n'a pas réussi à maintenir une implantation européenne durable, il n'y a pas de colonie de peuplement, comparable à l'Amérique ou l'Australie, en Afrique tropicale, mais des peuples africains autochtones qui ont conservé leur pays. La raison principale tient encore une fois au fait que la densité était bien plus élevée en Afrique que dans ces deux autres continents, même si elle restait plus faible qu'en Europe. Et cette densité plus élevée s'explique simplement par le fait que l'Afrique était peuplée d'agriculteurs maîtrisant la métallurgie, et non de chasseurs/cueilleurs, qui ont été depuis longtemps repoussés dans les marges australes et désertiques ainsi que dans la forêt équatoriale.

Le nouveau chapitre qui s'ouvre alors pour l'Afrique est celui de la traite occidentale, qui va durer trois siècles. Comme le rappelle Pétré-Grenouilleau (2004), « à la fin du ^{xve} siècle, les côtes d'Afrique étaient reconnues et l'Amérique était découverte. Les fondements géographiques

de la traite étaient en place ».

Chapitre 6

Traite

N'exploite pas le monde qui veut, il y faut une puissance préalable lentement mûrie. Fernand Braudel¹²⁴

Introduction

Au total, ce sont environ 28 millions d'hommes et de femmes qui ont été déportés d'Afrique noire, sur une période de treize siècles, 11 millions par la traite atlantique¹²⁵, 17 millions par les traites orientales (Sahara et Afrique de l'Est). Pétré-Grenouilleau (2004) estime à 6 000 par an le nombre de personnes victimes entre le ^{vii}e et le ^{xvi}e siècle, 15 000 au ^{xvii}e, 62 000 au ^{xviii}e, et près de 95 000 au ^{xix}e, alors même que la traite atlantique tend à se tarir. Les traites orientales au contraire atteignent leur plus grande ampleur au ^{xix}e siècle, avec de 4,5 à 6,2 millions d'esclaves, tandis que la traite atlantique au ^{xviii}e siècle portait également sur un montant de 6 millions, représentant 55 % du total¹²⁶. Les trois quarts des captifs dans la traite européenne sont partis d'Afrique centrale et du golfe de Guinée, 9 % de la Gold Coast, 10 % de Sénégal et de la Guinée actuelle, et 4 % d'Afrique de l'Est.

Des chiffres similaires sont donnés par Austen (1987), qui estime à environ 12 millions le nombre d'êtres humains prélevés sur la population africaine pour la traite atlantique, dans la période 1450 à 1900, et 17 millions pour la traite orientale, entre 650 et 1910. La première a duré moins longtemps mais a été plus intensive, et a porté sur un espace plus étendu, sur tout le pourtour de l'Afrique, de l'Ouest à l'Est.

En 1978, Davidson donnait des montants exagérés, à propos de la seule traite atlantique : « Un trafic qui probablement impliquait la déportation ou la mort de plusieurs dizaines de millions d'Africains sur trois ou quatre siècles, les estimations vont de trente millions à cent millions. » Les chiffres de Curtin étaient pourtant disponibles, depuis son ouvrage pionnier de 1969, de 11 à 12 millions pour la seule traite atlantique. Coquery-Vidrovitch (1985) fait état de ces recherches, et on a aujourd'hui au moins un accord sur les chiffres entre historiens de toute tendance :

Inutile donc, pour tenter de démontrer plus dramatiquement l'ampleur des méfaits de la traite, de faire état de chiffres fantaisistes, infiniment plus élevés, comme on les trouvait encore naguère, de 50, 100, voire 200 millions d'esclaves transportés... Cela n'est plus de mise. (Catherine Coquery-Vidrovitch)

Olivier Pétré-Grenouilleau (2004) donne les chiffres suivants : traite atlantique ou traite européenne, 11 millions d'individus ; traite interne ou interafricaine, 14 millions ; et traites arabo-musulmanes, 17 millions d'individus pour la période 650 à 1920, soit au total 42 millions d'esclaves. (Bernard Lugan, 2009)

Philip Curtin a ainsi bouleversé les estimations traditionnelles en réalisant qu'elles reposaient toutes sur des estimations faites au ^{xix}e siècle par un auteur américain, tournant autour d'un minimum de 15 millions pour la traite atlantique. Tous les historiens reprenaient ce chiffre sans se pencher davantage sur la question. À partir de son étude, les enquêtes précises portant sur les archives des arrivées dans le Nouveau Monde se multiplient et un accord autour de 10 à 12 millions tend à s'établir. Ces chiffres sont déjà énormes, et comme le dit Fage (2002), il s'agit « d'un des plus grands mouvements de population de l'histoire, et certainement le plus grand par la mer avant la grande émigration européenne, aussi vers l'Amérique, qui a commencé quand la traite a décliné ».

La traite atlantique (1518-1867¹²⁷)

Un arbitrage global

Curtin (1995) rappelle que l'esclavage atlantique a été une des conséquences de la révolution maritime des ^{xv}e et ^{xvi}e siècles, caractérisée par « un échange global de plantes, de maladies et de peuples », une conséquence qui a cependant mis encore deux siècles avant d'atteindre son expansion maximale, pour s'éteindre finalement un siècle après, au ^{xix}e. À cette époque, aux ^{xv}e-^{xvi}e siècles, « l'Atlantique cesse d'être une barrière pour devenir un lien fluide entre des terres précédemment isolées » (Manning, 2005), l'Afrique sur toute sa façade ouest et les Amériques.

De même, Hopkins (1990) :

Pendant les trois siècles qui précèdent la révolution industrielle, le centre du commerce international se déplace de la Méditerranée vers l'Atlantique, de Venise et Gênes vers Liverpool et Nantes. Ce mouvement capital du pouvoir économique a été le résultat de changements fondamentaux dans la base économique et technologique de la société européenne à la fin du Moyen Âge.

Un monde nouveau se crée, avec des liens commerciaux étendus à toute la planète, qu'on peut illustrer par la boucle et les échanges suivants, caractéristiques d'une première mondialisation : en 1571, le premier galion de Manille, parti du Mexique, apporte de l'argent des mines américaines

aux Philippines¹²⁸, d'où il va sur le continent, en Chine et en Inde. Des marchands portugais apportent ensuite des textiles indiens en Afrique, achetés avec le métal, et les textiles sont utilisés pour acquérir des esclaves¹²⁹, leur faire traverser l'Atlantique et les mettre au travail dans les mines d'argent du Mexique ou du Pérou : « Ainsi, dès la fin du ^{xv}^e siècle, les trois grands océans et les cinq continents étaient unis – principalement par un flux d'argent – et formaient un système unique. » (Manning, 2005)

De même pour les nouvelles plantes, comme le maïs, le manioc ou l'arachide, dont l'adoption en Afrique s'est étendue sur plusieurs siècles, mais qui a provoqué un essor démographique sans précédent, compensation involontaire de la saignée de la traite (voir Curtin, 1969 ; Crosby, 1972). Le citron, la canne à sucre, les melons, les salades, les choux, etc. sont introduits par les Portugais, les Danois et les Hollandais principalement, depuis l'Europe et la Méditerranée, les cocotiers, les bananes, les oranges, depuis l'Asie, de même que les ananas, papayes, goyaves, le sisal, l'aloès, le tabac, l'arachide, le maïs, le manioc, la patate douce et autres plantes du Nouveau Monde.

En particulier le manioc, qui tend à devenir l'alimentation de base en Afrique, pour sa facilité de culture et de stockage. On peut l'exploiter à toutes les altitudes, du niveau de la mer à 1 800 m ; toutes les latitudes, de la savane à la forêt pluviale, et il se conserve dans la terre pendant plusieurs années, donc à l'abri des raids sur les greniers à grain. Le maïs permet une productivité élevée (neuf fois plus de grains par unité de travail que le millet ou le sorgho), une cosse qui le protège des oiseaux, l'absence de nuisibles indigènes, mais il est sensible à la fertilité du sol et à la sécheresse, à la différence du manioc, plus résistant. Des régions entières, non cultivables, ont pu l'être grâce à l'introduction de cette plante, tandis que le maïs remplaçait des cultures moins productives, une révolution agricole qui a accompagné le traumatisme de la traite :

Mélangées avec des protéines, ces nouvelles cultures ont amélioré la nutrition, réduit la mortalité infantile et amélioré la survie dans des régions jusque-là marginales. En bref, la production accrue de maïs et de manioc au ^{xviii}^e siècle a probablement causé la première poussée marquée dans la croissance démographique de l'Afrique, une expérience jamais connue auparavant. (Reader, 1999)

En même temps, l'importation de fer permet de limiter la déforestation et l'usage du charbon de bois pour la fonte : « Des forêts entières furent ainsi préservées, tandis que les forgerons pouvaient se consacrer à la fabrication d'instruments et d'outils métalliques pour l'agriculture. » (*ibid.*)

Les débuts

Les deux premiers esclaves africains arrivent à Lagos, au Portugal, en 1441, kidnappés sur la côte du Sahara occidental (Iliffe, 2007), puis en

1444 235 hommes, femmes et enfants sont pris près du banc d'Arguin par six caravelles et vendus six semaines plus tard en Algarve. Le prince Henri lui-même assiste à leur arrivée, il justifiera le commerce par la conversion au christianisme¹³⁰, « le bénéfice du salut éternel compensant largement les peines subies » (Meredith, 2014). Le pape autorise l'esclavage en 1455. Pour Pétré-Grenouilleau, à cette époque, il s'agissait surtout de montrer, pour le capitaine du navire, qu'il s'était bien rendu en Afrique noire, le trafic n'était pas un flux régulier et important. On échange des chevaux, du blé, des tissus contre des esclaves et de l'or, à partir du fort d'Arguin, établi en 1448.

Plus tard, les premiers esclaves à traverser l'Atlantique datent peut-être de Christophe Colomb, qui aurait emmené des Noirs à son bord. En tout cas on trouve des Africains à Hispaniola dès avant 1502, le gouverneur de l'île, Nicolas de Ovando, se plaignant d'eux car « ils incitaient les indigènes amérindiens à se révolter » (Reader, 1999). Le trafic continue cependant et dès 1505, une caravelle quitte Séville avec 17 esclaves africains pour les Antilles. Il est légalisé en 1510 par la couronne espagnole, 250 Noirs sont envoyés la même année à Hispaniola, depuis Cadix. Puis en 1518, le roi d'Espagne autorise l'envoi direct de 4000 esclaves de Guinée vers la grande île des Caraïbes, « à condition qu'ils deviennent chrétiens avant leur arrivée », les Portugais se chargent du transport depuis les Îles du Cap-Vert. Ils commencent aussi à cette époque les envois vers le Brésil.

La traite se développe d'abord lentement jusqu'au début du ^{xvii}e siècle, mais à partir des années 1630, avec l'arrivée des pays européens du nord, Hollande, France, Angleterre, elle va atteindre une ampleur considérable, avec la demande croissante des planteurs antillais et brésiliens surtout, et pendant deux siècles opérer « le plus grand déplacement forcé de peuples captifs jamais effectué dans l'histoire » (Shillington, 1995) : « Quelques milliers par an au ^{xvi}e siècle, 20 000 par an au ^{xvii}e et de 50 000 à 100 000 par an pour une bonne part du ^{xviii}e siècle, pour s'éteindre seulement dans les années 1870 et 1880. » Environ 275 000 esclaves déportés jusqu'à 1600, mais déjà 1 340 000 au ^{xvii}e siècle, 6 050 000 au ^{xviii}e et 1 900 000 au ^{xix}e, selon Fage et Oliver (1990).

Autant dire que la réaction généreuse d'un Richard Jobson¹³¹ en 1620 n'a guère eu d'émules, ni avant ni après. Celui-ci, un explorateur anglais précoce de l'Afrique occidentale, remontant la Gambie et rencontrant des vendeurs d'esclaves, s'exclame :

Nous sommes un peuple qui ne trafique pas dans de telles « marchandises », nous ne nous vendons ni ne nous achetons nous-mêmes, ni quiconque ayant la même apparence que nous.

Au ^{xv}e siècle, l'Europe sort des pertes énormes de la peste noire et souffre d'une pénurie de main-d'œuvre, et les premiers esclaves africains arrivent en Europe du Sud pour être mis au travail, notamment dans l'agriculture, mais rapidement les plantations vont se développer outre-Atlantique et les

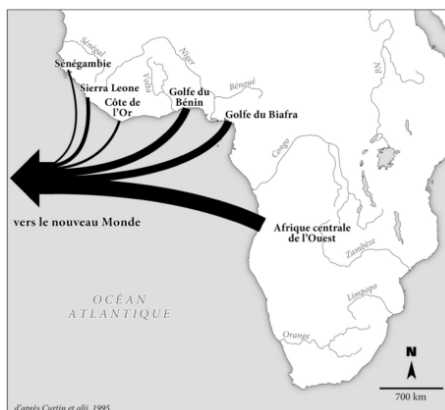
esclaves seront déportés principalement vers les Amériques. La plupart le sont dans l'activité sucrière (voir plus bas), Robert Fogel estimant que de tous les esclaves déportés d'Afrique, 60 à 70 % l'ont été dans les colonies sucrières (cité par Pétré-Grenouilleau, 2004).

La côte du Sénégal est la première touchée, au ^{xvi}e siècle, puis le trafic se déplace vers l'est et le sud, vers la *Gold Coast*, où la plupart des forts européens sont concentrés, puis vers la Côte des esclaves, et ensuite le Congo et l'Angola qui resteront les plus durablement affectés. Des caravanes sont lancées vers l'intérieur par les Portugais pour acheter des hommes, et en même temps vendre des produits européens en échange de biens africains : « Tout au long de la route, elles se présentaient comme des foires itinérantes achetant de la nourriture, des produits locaux, des esclaves, en vendant des produits européens et aussi africains. » (Vansina, 1995)

Après le siècle portugais en Afrique, le siècle hollandais, c'est la rivalité franco-anglaise qui va occuper le devant de la scène après 1650, et les Hollandais seront progressivement repoussés par deux pays au poids beaucoup plus important. Le ^{xviii}e sera le temps d'une nouvelle guerre de cent ans entre la France et l'Angleterre. À côté de ces deux pays cependant, bien d'autres nations vont intervenir dans le commerce avec les royaumes africains, portant essentiellement sur les esclaves, les Portugais et leurs représentants au Brésil, les Hollandais toujours, les Suédois, les Danois¹³² et même les Brandebourgeois¹³³.

Les Français sont à Saint-Louis¹³⁴, puis à Gorée, repris aux Hollandais en 1677¹³⁵, ils disputent la Gambie aux Anglais, les Portugais sont à Cacheu, dans l'actuelle Guinée-Bissau, les Anglais sont sur la côte de Sierra Leone, tandis que la Côte de l'Or et la Côte des esclaves sont disputées par toutes les puissances européennes, avec au ^{xviii}e une domination britannique.

Carte 20. Origine des esclaves au ^{xviii}e siècle (voir tableau pour la correspondance des régions (1 à 6))



Données

La carte 20 montre l'origine des esclaves, détaillée dans le tableau 5. En ce qui concerne la destination, sur l'ensemble de la période, ils se partagent à peu près également entre le Brésil (41 %) et les Caraïbes (49 %), une part bien plus réduite allant vers l'Amérique du Nord (4 %), et le reste vers les autres pays d'Amérique latine. Les Treize colonies, ensuite États-Unis, reçoivent un nombre limité d'esclaves, qu'on estime entre 360 000 et 560 000 sur la période

Tableau 5. Origines de la traite au XVIII^e siècle

	Milliers d'individus	Milliers de déportés	
1 Sénégal	337		
2 Côte d'Ivoire	645		
3 Sierra Leone	72,8		
4 Golfe du Biafra	1293		
5 Golfe du Bénin	1229		
6 Afrique du centre-Ouest	2578		

Source : Curtin et alii, 1995.

totale de la traite atlantique¹³⁶, leur nombre augmentant plus par croît naturel que par les arrivées. Chiffre qu'on peut comparer à celui des esclaves acheminés au Brésil dans la même période, environ 4 millions, et aux Antilles (800 000).

Selon l'origine et la destination, Manning (2005) dresse les tableaux suivants, à partir des travaux de Curtin, Elbl, Austen, Eltis, Lovejoy et Manning¹³⁷, selon la période, sur les deux premiers siècles dans un premier temps (1450-1650) et pendant l'apogée de la traite atlantique (1650-1820) dans un deuxième. On passe de 1,6 million de personnes transportées de 1450 à 1650 à environ 9 millions dans la période suivante, jusqu'en 1820. La traite orientale augmente pendant toute la période en valeur absolue, mais perd de son importance relative avec l'expansion plus rapide de la traite atlantique, de la moitié du total dans les deux premiers siècles à un peu plus d'un dixième pendant la période suivante. Au XIX^e siècle enfin, Eltis (1987) estime encore à 1,8 million après 1820 le nombre de personnes victimes de la traite et transférées aux Amériques.

Tableau 6. Exportation d'esclaves africains, 1450-1650

	Arrivées	Total	1450-1650	
Afrique de l'Ouest		1 475 000		
Traite saharienne	823 000			
Vers l'Atlantique et l'Europe	168 000			
Vers l'Amérique espagnole	123 000			
Vers le Brésil	70 000			
Vers les Caraïbes non espagnoles				
	25 000			
Total Afrique de l'Ouest	1 250 000			

<i>Afrique centrale</i>			
Vers l'Atlantique et l'Europe	1240000		
Vers l'Amérique espagnole	900000		
Vers le Brésil	1800000		
Vers les Caraïbes non espagnoles	0		
<i>Total Afrique centrale</i>	3920000		
Total	1 662 000		

Tableau 7. Exportation d'esclaves africains. 1650-1820

	Arrivées	Départs	1650-1820
<i>Afrique de l'Ouest</i>			
Traite saharienne	1 700 000		
Vers l'Atlantique et l'Europe	500		
Vers l'Amérique espagnole	790 000		
Vers le Brésil	613 000		
Vers les Caraïbes non espagnoles	3 150 000		
<i>Total Afrique de l'Ouest</i>	5 243 000		
<i>Afrique centrale</i>			
Vers l'Atlantique et l'Europe	540 000		
Vers l'Amérique espagnole	703 000		
Vers le Brésil	3 330 000		
Vers les Caraïbes non espagnoles	972 000		
<i>Total Afrique centrale</i>	4 445 000		
Total	9 688 000		

De 2 000 esclaves par an en moyenne vers les Amériques au ^{xvi}e siècle, on est passé progressivement à un chiffre incroyable de plus de 80 000 dans les années 1780, le pic de la traite (Curtin, 1995), puis vers son élimination lente dans la deuxième moitié du ^{xix}e siècle. Lovejoy (1983) précise que de 2 500 esclaves déportés par an entre 1450 et 1600, on arrive à 18 680 au ^{xviii}e siècle et 61 330 au ^{xviii}e, et encore 33 300 par an à la fin du ^{xix}e siècle !

Dans les îles inhabitées de l'océan Indien acquises par la France, Maurice (Isle de France) et la Réunion (Isle Bourbon), en 1715 et 1665, des plantations de sucre sont installées et la demande d'esclaves venus d'Afrique est croissante au ^{xviii}e siècle. Ils sont d'abord achetés aux Portugais du Mozambique, puis aux sultans de Zanzibar ou Kilwa, les Yaos sont les principales victimes de ce trafic. Au début du ^{xix}e siècle, les Portugais du Brésil viennent aussi chercher des esclaves sur la côte Est pour leurs propres plantations, la traite ayant été réduite dans l'Atlantique. Au total, dans les années 1860, l'Afrique de l'Est exportait encore environ 70 000 esclaves chaque année.

La population des esclaves aux Amériques, à l'exception du Sud de l'Amérique du Nord, ne pouvait se maintenir naturellement et requérait des

apports constants. La mortalité était élevée du fait des maladies, bien plus qu'en Afrique, et d'autre part les femmes étaient moins nombreuses, dans la proportion d'une pour deux hommes. Les Européens mouraient d'ailleurs encore plus vite, ce qui impliquait également une immigration continue. Comme le dit Curtin (1995), « le système de la plantation consommait des hommes, exactement comme toute autre industrie consomme des matières premières. Il broyait des esclaves africains, comme il broyait des superviseurs européens à un rythme encore plus élevé ».

Jusqu'à la fin du ^{xviii} siècle, les arrivées de nouveaux esclaves dépassaient largement les naissances sur place, pour de simples raisons de coût, Shillington (1995) donne l'exemple de la Jamaïque : « Une femme enceinte ne pouvait plus travailler de façon efficace sur la plantation et un enfant devait être nourri pendant des années avant qu'on puisse le forcer à travailler la terre. 750 000 esclaves ont été importés d'Afrique pendant une période de deux siècles, et pourtant, au moment de l'émancipation, en 1834, la Jamaïque ne comptait que 330 000 habitants. »

Causes

Philip Curtin résume de façon saisissante les raisons de cette entreprise ahurissante qui a consisté à déplacer de force plus de 10 millions d'hommes en quatre siècles, tout le passage vaut la peine d'être cité :

Rétrospectivement, la traite atlantique paraît autant irrationnelle qu'immorale. Il est difficile de comprendre pourquoi les Européens des ^{xvii} et ^{xviii} siècles entreprirent d'expédier de jeunes hommes sur les côtes africaines, où leur espérance de vie n'était guère supérieure à un an. Environ le quart de chaque équipage des navires négriers mourait pendant le voyage. L'espérance de vie d'un jeune immigrant européen aux Antilles était seulement de cinq à dix ans. L'explication, bien sûr, tient au fait que la décision de construire et diriger le système des plantations n'a pas été prise par la société dans son ensemble, elle a été prise par des individus jouant des rôles limités dans cette société, et du fait que décennie après décennie ils répondaient à un ensemble de circonstances qui faisait apparaître le système comme profitable, au moins pour eux.

Une de ses absurdités apparentes était de placer les plantations aux Amériques. Il aurait semblé plus profitable de les mettre là où était le travail, en Afrique. Mais les Européens mouraient en Afrique encore plus vite que dans les Antilles, et peu de terres étaient disponibles pour la culture. Tandis que de bonnes terres à sucre étaient libres dans le Nouveau Monde. La décision favorisa donc les Amériques, dès que les coûts comparés au Brésil et à São Tomé furent connus. Bien que les Européens aient tenté d'implanter des plantations sur la côte africaine à diverses reprises par la suite, la plupart échouèrent jusqu'au ^{xxe} siècle.

L'auteur ajoute que le coût des esclaves africains était faible, comparé à toutes les autres sources de main-d'œuvre, au moins jusqu'à la deuxième moitié du ^{xviii} siècle, période à partir de laquelle les prix montent et les planteurs commencent à privilégier la main-d'œuvre née et grandie sur les plantations, dans la population asservie, aux esclaves arrivés avec les

bateaux.

Basil Davidson (1978) quant à lui explique de façon sarcastique les raisons de l'utilisation des esclaves africains dans les mines et les plantations du Nouveau Monde : « Les esclaves européens étant en trop petit nombre, et les Amérindiens incapables de fournir la main-d'œuvre nécessaire au travail, sauf avec leurs cadavres, le recours était l'Afrique. » C'est bien l'effondrement de la population originelle aux Amériques qui a provoqué la demande de main-d'œuvre vers l'Afrique et la mise en place de la traite pendant trois siècles. Laquelle a ensuite provoqué un ralentissement démographique en Afrique même, ainsi les deux sont liés, effondrement aux Amériques entraînant des pertes démographiques en Afrique (cf. *infra*, conséquences démographiques). Les populations indigènes de l'Amérique ont été exterminées sous l'effet des maladies apportées par les Européens principalement, mais aussi du fait des mauvais traitements infligés par ceux-ci. En un siècle seulement de présence européenne, 90 % de la population originelle des Caraïbes a succombé. On estime en contrepartie que 80 % des esclaves africains sont allés dans les plantations des régions tropicales de l'Amérique.

Les Africains étaient mieux immunisés contre les maladies euro-asiatiques que les Indiens d'Amérique (variole, tuberculose, pneumonie, etc.), du fait de la proximité, et donc plus à même de résister. Leurs propres maladies, comme la fièvre jaune ou le paludisme, transplantées aux Amériques, de même que les maladies européennes, ont fait des ravages dans les populations amérindiennes. « Les Africains, précise Pétré-Grenouilleau (2004), citant Patrick Manning, détenaient "le plus faible taux de mortalité de toutes les populations du Nouveau Monde". » En même temps, les endémies constituaient un obstacle à l'implantation européenne sur le continent africain, un quart des nouveaux arrivés mouraient dans l'année... La différence entre les immunisations explique en grande partie l'immense transfert de population vers les plantations et les mines du Nouveau Monde.

Mais pas seulement, les Africains présentaient d'autres « avantages », comme le rappelle Pétré-Grenouilleau (2004), ainsi le fait qu'ils ne connaissaient pas le pays, à la différence des Indiens, et avaient donc moins de chances de s'échapper, bien que, avec le temps, les révoltes et les communautés libres de Noirs aux Amériques aient été nombreuses¹³⁸. Ils étaient également plus productifs que les Indiens ou que les travailleurs blancs engagés ; on estimait ainsi, à la fin du ^{xvii}e siècle, que le prix d'achat d'un esclave pouvait être récupéré en un an et demi de son travail (*ibid.*).

Enfin l'Afrique demande des produits manufacturés européens de tout type (armes, tissus, outils, couteaux, haches, perles de verre, etc.), mais elle n'a pas à offrir suffisamment de produits en échange, de l'or, de l'ivoire, des produits dont la production est limitée et tend à s'épuiser, elle se trouve donc dans une situation de déficit structurel de sa balance commerciale,

déficit qui sera comblé par l'exportation d'hommes, à l'origine de la traite atlantique : « Ainsi, les Africains étaient incités à vendre des hommes, leur actif le plus précieux, et le trafic des esclaves devint l'industrie exportatrice la plus importante du continent. » (Gann et Duignan, 2000)

Le rôle du sucre

Le commerce avec l'Asie et l'Afrique portait traditionnellement jusqu'au ^{xvi}e siècle sur les épices et l'or, c'est-à-dire des produits de grande valeur par rapport à leur poids. Mais au ^{xvii}e siècle un retournement s'opère et les cultures tropicales vont représenter l'essentiel des échanges, des biens de semi-luxe avec un marché beaucoup plus large. Il s'agit bien sûr du sucre de canne, du rhum, mais aussi du café, du thé, du cacao, du tabac, qui rentrent peu à peu dans la consommation des Européens, d'abord des élites, puis d'une partie croissante de la population. Et plus on consomme de thé, de café et de chocolat, plus la demande de sucre est élevée. La hausse du niveau de vie en Europe après la Renaissance favorise une consommation accrue de produits tropicaux sur une grande échelle. En outre, les épices utilisées pour conserver la viande deviennent moins nécessaires avec la révolution agricole en Europe aux ^{xvii}e et ^{xviii}e siècles, la viande fraîche tend à être consommée toute l'année du fait que l'abattage n'a plus seulement lieu à l'automne, mais régulièrement. Les produits de teinte également, comme l'indigo, venu d'Asie et d'Afrique, ou la cochenille du Mexique, ou encore le bois tropical du Brésil (*Pau Brasil*), font l'objet d'un commerce de masse pour alimenter les fabriques textiles en Europe. Toutes ces productions dépendent du travail des esclaves, et la traite accompagne le changement majeur des consommations sur le continent.

La canne à sucre est cultivée au Portugal et ailleurs en Europe du Sud au début du ^{xve} siècle, mais avec les découvertes au long de la côte africaine, les Portugais vont développer sa culture dans leurs possessions, comme à Madère ou à São Tomé. Puis la présence de main-d'œuvre sur la côte, aux royaumes du Kongo ou du Bénin, va initier le lien maudit entre esclavage et sucre, le trafic prendra une grande ampleur vers le nord-est du Brésil – le traité de Tordesillas en 1494 confirme cette possession de la couronne portugaise –, où les conditions (climat, étendues) sont encore meilleures pour la culture de la canne à sucre, et où les esclaves peuvent être acheminés assez facilement.

São Tomé, avec ses conditions naturelles favorables, son riche sol volcanique, le fait qu'il s'agissait d'une île inhabitée, a été le premier lieu de production de sucre avec du travail servile africain : « Le premier centre d'une économie de plantation atlantique fonctionnant grâce au travail d'esclaves ... En 1544, 2 250 tonnes de sucre y étaient produites, soit autant qu'à Madère, qui à cette époque dominait le marché sucrier de l'Europe du Nord. » (Pétre-Grenouilleau, 2004) Dans les premières décennies du

xvie siècle les deux îles fournissent l'essentiel de la consommation européenne de sucre (Reader, 1999). Mais elles sont trop petites et São Tomé trop éloigné et la production va se déplacer vers l'ouest, vers les Amériques, d'abord à Hispaniola où elle commence dès les années 1530, puis au Brésil du Nord-Est, avec ses immenses espaces et sa proximité, où les premières plantations de sucre sont installées dans les années 1540 :

À ce stade les cartes du jeu dans l'Atlantique Sud étaient déjà sur la table : l'Angola n'exporterait pas de sucre et les moulins à sucre de São Tomé ne pourraient que peu à peu cesser leur activité. La colonisation portugaise dans l'Atlantique Sud devait être complémentaire, non concurrente : le Brésil produirait du sucre, du tabac, du coton et du café, et l'Afrique fournirait des esclaves. (Luis Felipe de Alencastro, cité par Pétré-Grenouilleau, 2004)

Mais São Tomé a été le modèle initial de l'économie de plantation esclavagiste. Entre 1510 et 1540, précise Reader (1999), quatre à six navires assuraient en permanence le transport des esclaves entre le Kongo et l'île, vers ses plantations, et la Côte de l'Or, où ils étaient vendus aux Africains pour obtenir le métal précieux.

Plus tard, au xviii^e siècle, avec la « révolution sucrière antillaise », les Caraïbes, surtout la Barbade et les autres îles au vent et sous le vent, puis St Domingue (Hispaniola), la Jamaïque, Porto Rico, Cuba, vont devenir avec les Espagnols, les Français, les Anglais et les Hollandais, et même les Danois, le grand centre de la production de sucre¹³⁹, de l'économie de plantation et de la traite des esclaves africains.

Les deux tiers des esclaves acheminés vers les Amériques travaillaient dans les plantations de sucre, parfois plus, ainsi plus de 80 % à la Jamaïque (Hopkins, 1990). Le sucre était le produit numéro 1 importé en Angleterre et en France au xviii^e siècle, les Caraïbes représentent en Grande-Bretagne le second poste des échanges, après les échanges intra-européens, devant les échanges avec l'Asie, environ 20 % des importations du pays. L'importance de la traite pour l'Angleterre, le Portugal ou la France est évidente au xviii^e siècle, à tel point qu'un observateur anglais parle en 1774 de l'Empire britannique comme d'une « magnifique superstructure de commerce américain et de puissance navale, sur une fondation africaine » (Malachy Postlethwayt, cité par Hopkins, *ibid.*).

Esclavage interne

En Afrique de l'Ouest, l'esclavage est généralisé, il est constaté par les premiers visiteurs du Nord, les Arabes, dès le ix^e siècle, mais « semble se perdre dans la nuit des temps » (Giri, 1994). Les souverains des empires en possèdent par milliers, mais aussi les nobles, les commerçants, les citadins, et la fortune « ne s'exprime pas en terres possédées, mais en esclaves, qui produisent un surplus de grains et autres aliments et une domesticité plus

ou moins nombreuse, voire une troupe armée » (*ibid.*). Meillassoux (1971) estime qu'entre 30 et 60 % de la population était constituée d'esclaves. Curtin (1995) considère également « que dans les sociétés d'Afrique de l'Ouest, la moitié ou plus de la population avait un statut d'esclave au début de la période coloniale ». Pétré-Grenouilleau (2004) rappelle que selon l'Écossais Mungo Park, le premier Européen à remonter le Niger¹⁴⁰ en 1796 et en 1805, « les trois quarts de la population étaient réduits en servitude ». Et la proportion a augmenté au ^{xix}e siècle avec l'arrêt progressif de la traite atlantique et donc des départs vers l'Amérique.

La plupart des esclaves sont enlevés chez les peuples voisins, par des razzias organisées, justifiées au fur et à mesure de l'islamisation au nord par le caractère païen des peuples plus méridionaux, notamment ceux de la forêt. Les esclaves familiaux sont intégrés au lignage et ne peuvent être vendus, mais les captifs récents font l'objet d'un marché. La distinction de toute façon est très nette entre hommes libres et esclaves, ceux-ci resteront stigmatisés, même affranchis. Paradoxe expliqué par Giri du fait que l'affranchi cesse simplement de servir un maître mais est toujours considéré comme un étranger inférieur, jamais un homme libre, de même que ses descendants. On n'a pas affaire à des économies esclavagistes au sens strict, comme à Rome ou à St Domingue, ou dans le Sud américain, mais « semi-esclavagistes », car le travail agricole n'est pas le fait uniquement des esclaves, les hommes libres effectuent aussi ces travaux, partout à travers le Sahel, dans tous les villages. Pour l'auteur, l'esclavage est lié à la densité de population : dans le monde plein européen, il disparaît à la fin de l'Antiquité pour être remplacé par le servage¹⁴¹, puis par le salariat ; dans le monde peu peuplé africain, il persiste des siècles. La raison en est que s'il n'y a pas de terres disponibles, les travailleurs sont obligés d'accepter de fournir ou vendre leur force de travail à ceux qui possèdent les terres ; dans un monde de vastes espaces libres, les hommes peuvent toujours s'installer plus loin, et contraindre par la force leurs captifs à travailler pour eux.

Hopkins (1973) précise pour l'Afrique de l'Ouest : « Des voyageurs dans les États africains à la période précoloniale estiment que le nombre d'esclaves se situait entre un quart et la moitié de la population. » Même si ce statut était très différent de celui des esclaves aux Amériques, en ce sens qu'ils étaient progressivement intégrés dans le groupe, ne pouvaient plus être vendus, leur position restait évidemment subordonnée. « L'esclavage était plus une forme d'adoption, selon Gann et Duignan (2000), que de servitude. Les esclaves devenaient, à toutes fins pratiques, des membres à part entière de la lignée. Ils ne formaient pas une classe, et la société était divisée verticalement entre les différents lignages, et non horizontalement entre classes sociales. »

Les esclaves étaient employés comme domestiques, comme porteurs, comme travailleurs dans les oasis et dans les carrières de sel du désert, comme ouvriers pour construire les bâtiments, les routes et dégager les pistes, ils étaient recrutés pour être

en première ligne dans les troupes, et on les trouvait dans tous les types de travaux agricoles ... La vallée fertile du Tamourt en Mauritanie par exemple a été le grenier des nomades du Sahara depuis le ^{xiv}e siècle, quand ceux-ci ont réduit en esclavage les agriculteurs noirs de la région. (Hopkins, 1973)

Les esclaves vendus en Afrique par les royaumes et les diverses entités politiques étaient surtout des captifs de guerre, c'est-à-dire en fait pris dans des raids sur des populations plus faibles et moins organisées, le plus souvent résultant des attaques des guerriers de la savane à cheval contre les agriculteurs et les peuples sans États de la forêt ; plus les marginaux de tous les royaumes, criminels, prisonniers, endettés, accusés d'adultère¹⁴², de sorcellerie, ou ceux qui d'une façon ou d'une autre avaient défié un personnage puissant. Ou encore des gens se vendant en période de famine, juste pour survivre, avoir de quoi manger. Au fur et à mesure que les esclaves pris près de la côte voyaient leur nombre s'épuiser, tout au long du ^{xviii}e siècle, les prix montaient et les raids vers des régions de l'intérieur plus éloignées se développaient, ce qui caractérisa le ^{xviii}e siècle.

L'esclavage sur une telle échelle n'a donc été possible que parce qu'il existait en Afrique préalablement, et que des marchands, rois et chefs africains ont fourni et vendu les captifs aux Européens. Comme le note Reader (1999), « si la traite atlantique avait dépendu des raids menés par les Européens, elle n'aurait jamais été viable. À leur éternelle honte, les Africains ont mené ces raids pour le compte des trafiquants européens, utilisant d'abord, non seulement les armes, mais le pouvoir des coutumes et l'autorité politique ». Des intermédiaires fournissaient les esclaves aux Européens, entre les royaumes de l'intérieur et les postes côtiers, les *caboceers* en anglais, un mot dérivé du portugais *caboceiro* signifiant « officiel » ou « responsable », c'est-à-dire les agents d'un pouvoir africain chargés d'acheminer les esclaves vers les navires.

La pratique étendue de l'esclavage interne fait dire à Reader que la traite transatlantique était une sorte d'extension du marché intérieur des esclaves et que le nombre des esclaves déportés dans les différentes traites extérieures ne représentaient qu'une fraction de ceux qui étaient asservis à l'intérieur. Thornton (1998) considère également que la traite européenne n'a été que la poursuite du commerce des esclaves à l'intérieur du continent.

Au Sahel, on estime que 30 à 50 % de la population était en état d'esclavage encore au ^{xix}e siècle, et même 80 % dans les villes commerçantes. Pour Catherine Coquery-Vidrovitch (1985) : « On a estimé qu'en fin de compte, à la veille de la colonisation, un quart de la population avait, en Afrique de l'Ouest, le statut d'esclave. » Pour Giri (1994), parlant du ^{xix}e :

Les sociétés africaines restent des sociétés esclavagistes. Sans doute sont-elles même plus esclavagistes que jamais. La fin de la traite atlantique n'a amené aucune diminution de la réduction en esclavage. Majhemout Diop prétend qu'à la fin du

xix^e siècle, il y avait au Sénégal un esclave pour un homme libre et que, dans certaines provinces, il y avait même 4 à 16 esclaves par homme adulte libre.

Le califat du Sokhoto, au nord du Nigeria, comptait en 1900 deux millions et demi d'esclaves sur une population d'environ 10 millions (Reader, 1999). Même situation au Soudan, au sud de l'Égypte, et en Afrique de l'Est, où par exemple à Zanzibar et Pemba les plantations de clous de girofle sont exploitées par des esclaves. Sur la côte du Kenya, plus de 40 % de la population est constituée d'esclaves, qui travaillent dans les plantations. Les esclaves travaillaient aussi dans les mines d'or contrôlées par le Monomotapa, y compris des femmes, rappellent Gann et Duignan (2000).

Une particularité de l'esclavage en Afrique était que les esclaves ne pouvaient se reproduire suffisamment (comme d'ailleurs dans le Nouveau Monde), et qu'il fallait donc chaque année en introduire de nouveaux pour maintenir leur nombre. Diverses raisons sont avancées, comme le fait que les hommes étaient plus nombreux parmi les esclaves, et donc la natalité ne pouvait compenser la mortalité. Les femmes esclaves étaient souvent prises comme épouses ou concubines par les maîtres et les hommes libres, et leurs enfants devenaient libres. En bref, dit Reader, « l'esclavage ne pouvait être maintenu par la reproduction naturelle, de nouveaux captifs étaient constamment nécessaires ».

On estime à environ 5 millions la population servile en Afrique de l'Ouest à la fin du xix^e siècle, peut-être 6 millions pour l'ensemble du continent (Reader, 1999). Avec une mortalité de 10 %, cela signifiait qu'il fallait trouver 600 000 nouveaux esclaves chaque année, ce qui veut dire que dix fois plus d'hommes étaient réduits en esclavage, à l'intérieur du continent, que ceux enlevés annuellement par la traite atlantique à son apogée... L'effet démographique négatif d'une population à taux de mortalité élevée et incapable de se reproduire, du fait de la traite interne, était donc probablement aussi grave que l'exportation d'hommes vers les Amériques ou le monde musulman.

Selon Pétré-Grenouilleau (2004), la traite interne représenterait environ 14 millions de personnes sur la période où les traites orientales et atlantique ont sévi, les deux comptant pour 28 millions (17 et 11). D'autres auteurs estiment que les traites internes ont porté sur un nombre plus élevé que les traites externes, écart encore accru au xix^e avec le recul de l'esclavage européen. Il rappelle aussi que seulement 2 % des esclaves furent enlevés directement par les Européens, dans les deux premiers siècles surtout, avant que les mécanismes se mettent en place, et donc 98 % des captifs ont été fournis par les Africains eux-mêmes. Pour expliquer cela, il faut rappeler que d'une part l'esclavage existait depuis toujours en Afrique, et que d'autre part les élites et les États s'enrichissaient de la vente des esclaves. Une question de coutumes perpétuées et d'intérêts des puissants donc. Mais pas seulement, une autre explication, d'ordre historique, est également avancée : les Africains, à l'arrivée des Européens, n'avaient pas

conscience de l'existence même de l'Afrique, en tant que continent spécifique. Les Européens connaissaient déjà le monde, leur continent, l'Asie, l'Afrique, et l'Amérique depuis peu, même si au début ils la prennent pour l'Asie. Mais les Africains n'ont pas le sentiment d'appartenance à un même ensemble, une même civilisation, une même culture, différents et à part des autres. Et ainsi, du ^{xve} au ^{xixe} siècle, le fait de fournir son propre peuple comme esclaves à des étrangers ne peut être vu et considéré comme une sorte de trahison ou de « collaboration », en l'absence d'une vision globale du monde, de ses différentes composantes, cultures et civilisations. C'est pourquoi l'expression de Reader, citée plus haut (« à leur éternelle honte, les Africains, etc. ») est anachronique.

Pétre-Grenouilleau (2004) relève ce point fondamental, en citant Eltis (2000) :

Initialement, les termes Afrique et Africains avaient du sens seulement pour les Européens. Les conceptions relatives à l'existence de groupes séparés dotés d'identités n'étaient pas moins prononcées en Afrique qu'en Europe, mais en Afrique, elles fonctionnaient en l'absence d'un quelconque sens d'appartenance à un continent africain considéré dans son ensemble.

Et c'est justement la traite qui va faire prendre conscience de ce sentiment d'appartenance, mais beaucoup plus tard :

Les identités africaines n'ont pas revêtu d'étendue subcontinentale avant le ^{xve} siècle. [...] Le premier et non intentionnel impact du contact opéré avec les Européens fut de forcer les Africains non membres de l'élite à se penser comme faisant partie d'un plus vaste ensemble africain. (*ibid.*)

Ce que constatent également Patrick Manning (1990) et V.Y. Mudimbe¹⁴³ : pour le premier, « l'ironie veut que l'esclavage aida, à partir de multiples Afrique, à en créer une », tandis que pour le second ce sont l'esclavage, puis la colonisation et le racisme, qui ont été à l'origine de « l'invention de l'Afrique ».

Comportements économiques ou a-économiques ?

Hopkins (1990) mène une analyse économique de la traite, considérant que si les autorités africaines vendaient des captifs, c'est parce que les gains de ces ventes dépassaient ceux que ces hommes auraient pu donner s'ils avaient été employés dans l'économie locale. La productivité plus élevée des esclaves aux Amériques explique l'existence même de ce commerce : « L'expansion remarquable de la traite au ^{xviii} siècle fournit une illustration horrible de la réponse rapide d'une économie sous-développée aux signaux des prix ... Une part de la hausse des prix des esclaves au ^{xviii} est la conséquence de leur rareté croissante et aussi des meilleures techniques de défense ou de retrait utilisées par les communautés menacées. »

Il s'oppose ainsi à la vision dite substantiviste développée par Karl Polanyi⁽ⁱ⁾, pour qui l'Afrique précoloniale se caractérise par des sociétés où les réactions et les signaux au et du marché sont enfermés dans toute une série de contraintes sociales ; les prix sont fixes,

déterminés par la tradition et ne répondent pas aux variations de l'offre et de la demande, en bref l'économie est encadrée dans des obligations d'ordre coutumier et on ne peut donc appliquer les règles économiques habituelles à l'Occident. La vision de Polanyi a été systématiquement critiquée par des historiens de l'économie ou des économistes historiens, avec une avalanche d'exemples montrant que déjà dans l'Antiquité le comportement des agents correspondait à celui de l'*homo economicus* moderne, que les prix variaient, que la maximisation de l'utilité et du profit était la règle, que les droits de propriété étaient affirmés, que les contrats existaient, du même type qu'à l'époque moderne, etc. Et qu'en outre, tout ce qui caractérise les contraintes sociales, coutumières, religieuses, n'a pas disparu, n'est pas propre seulement aux sociétés traditionnelles, mais se retrouve aussi dans les sociétés actuelles, toutes ont des éléments de don, de réciprocité, de redistribution, et bien sûr de marché. Sa méthode aussi a été attaquée⁽ⁱⁱ⁾ dans la mesure où il choisissait tous les exemples et cas qui allaient dans son sens, en ignorant ceux qui contredisaient sa thèse. Pour le Dahomey, Polanyi postule des prix fixes sur la longue durée, conçus de façon à maintenir la tradition et les coutumes, non affectés par la situation économique extérieure, mais cela est totalement contredit par les fluctuations de prix⁽ⁱⁱⁱ⁾, y compris pour les esclaves. Dans sa critique du livre de Polanyi, Catherine Coquery-Vidrovitch^(iv) confirme :

La stabilité du cauri, de l'once et du prix des esclaves fut loin d'avoir l'invariance à laquelle conclut Polanyi en se fondant sur les auteurs anciens d'une façon parfois naïve aux yeux des historiens ... Les systèmes économiques ne s'opposaient pas seulement vers l'extérieur à l'économie de marché de type occidentale (mais sans doute moins que ne le schématise Polanyi, car le roi du Dahomey réalisait bien certaines formes de profit en cédant, contre les marchandises convoitées, le nombre d'esclaves le plus faible possible). Ces systèmes présentaient des contradictions internes dont les relations restent à étudier : ainsi, au Dahomey, l'économie communautaire d'autosubsistance face à la traite négrière étatisée.

La thèse de Polanyi paraît donc trop générale. En bref c'est l'affirmation que l'économie de marché et les comportements liés au marché sont de formation récente, depuis les Temps modernes, culminant dans la société de marché caractéristique de la révolution industrielle et spécialement du ^{xix}e siècle, et qu'auparavant les comportements étaient davantage dictés par la tradition et les coutumes. Minimiser les relations de marché pour les siècles antérieurs est peu convaincant et il est facile, comme l'ont fait nombre d'historiens, de donner toute une série d'exemples qui démolissent la thèse. Sur l'économie de don et ses raisons, en particulier, une analyse éclairante est menée par Alex Nowrasteh :

Polanyi confond différentes institutions qui réduisent les coûts de transaction, comme les marchés du crédit prémodernes à Paris, et les soi-disantes économies de don dans les sociétés primitives, ou bien celles qui servent de substitut aux marchés d'assurance, comme les partenariats public/privé phéniciens, selon un raisonnement économique entièrement différent. Ces lieux et époques ont développé diverses institutions qui ont fourni les incitations pour permettre le profit privé et la maximisation de l'utilité dans l'échange économique. Derrière elles, les mêmes gens agissaient, avec les mêmes mentalités tournées vers le profit et l'utilité. Ces mentalités économiques semblent être une constante à travers l'histoire, plutôt que le résultat d'un décret gouvernemental récent^(v).

Malgré tout, dans le cas africain, il reste que les relations de marché étaient circonscrites, limitées par les coutumes et traditions. Il existe trois sphères dans ces sociétés, comme le rappelle Pétré-Grenouilleau (2004) :

Celle de la réciprocité (dons et échanges socialement obligatoires), celle de la redistribution, laquelle suppose un prélèvement préalable, par le biais de tributs, corvées, ou autres taxes, tel un État, qui, fonctionnant sur le mode ostentatoire, redistribue en partie ces biens aux membres de la communauté (notamment au cours de fêtes), et enfin celle de l'économie de marché, dont l'existence, ancienne, est

attestée par la présence d'étalons monétaires variés.

L'auteur développe ensuite les thèses éclairantes de Claude Meillassoux (1986) et de Catherine Coquery-Vidrovitch (1992), permettant de comprendre le rôle du commerce et du marché dans les sociétés africaines. Pour le premier, on a affaire à des sociétés lignagères, où le grand commerce est réservé aux élites, et où la masse se limite à l'autoconsommation. Et le grand commerce n'a pas seulement pour but le profit, mais le contrôle, le pouvoir, le rayonnement, à travers l'acquisition de biens de prestige :

L'exhibition de biens de prestige périodiquement détruits ou redistribués, et qui, même capitalisés, sont plus appréhendés à la manière d'un signe de richesse et de pouvoir qu'à celle d'un « surplus » pouvant être réinvesti. Dans un tel système, l'essor de l'économie de marché ne peut que saper les fondements de l'influence exercée par les élites lignagères. Celles-ci s'attachent donc à en limiter, sinon les progrès, du moins la diffusion au sein de la société. (Pétré-Grenouilleau, 2004)

Pour la seconde, le mode de production africain repose sur la nature égalitaire du système foncier, c'est-à-dire la propriété collective de la terre par le groupe, dans des économies de subsistance, pratiquant dons et redistribution, tandis que les élites contrôlent le commerce lointain. Les possibilités d'accumulation du capital sont limitées par les contraintes coutumières.

Enfin Vansina (1995) va dans le même sens :

Les marchands africains ne sont pas des capitalistes de l'époque mercantiliste, leur but est d'utiliser leurs gains pour accroître le nombre de leurs vassaux, exactement comme ils le faisaient avant les débuts de la traite atlantique. Même s'ils se comportaient parfois en capitalistes, ils n'avaient pas assimilé l'esprit du capitalisme.

(i) *Dahomey and the Slave Trade, an Analysis of an Archaic Economy*, University of Washington Press, 1966.

(ii) Douglass North, "Markets and Other Allocation Systems in History: The Challenge of Karl Polanyi", *Journal of European Economic History*, 6(3), Winter 1977.

(iii) Robin Law, "Posthumous Questions for Karl Polanyi: Price Inflation in Pre-Colonial Dahomey", Robin Law, *The Journal of African History*, Vol. 33, No. 3 (1992), p. 387-420.

(iv) *Annales, Économies, Sociétés, Civilisations*, 1969, 24(3), p. 651-53.

(v) "Karl Polanyi's Battle with Economic History", Cato Institute, 2013.

Monnaies

Les monnaies utilisées dans le trafic sont d'abord des bracelets ouverts en cuivre ou en laiton, sorte de grosses manilles, apportées d'Europe par centaines de milliers. On échange aussi les esclaves contre des chevaux, puis contre une variété de produits, notamment les barres de fer¹⁴⁴, qui servent aussi de matière première pour les forges locales, permettant de fabriquer toutes sortes d'armes et d'outils, et s'ajoutant bien sûr à la production de fer sur place, insuffisante pour répondre aux besoins.

Les prix sont montés de 12 manilles pour un esclave à plus de 50 dès le début du ^{xv}^e siècle. En Angola la valeur des esclaves aurait quadruplé au ^{xviii}^e siècle (Pétré-Grenouilleau, 2004), ce qui fait dire à l'auteur que « les termes de l'échange n'ont fait que se renforcer pour les Africains », les vendeurs d'esclaves, qui obtenaient des produits importés en quantité croissante pour un même nombre d'hommes. L'accroissement sans fin de la

demande venue des Amériques explique cette hausse. En 1680, un esclave vaut 30 barres de fer, 50 en 1730 et plus de 100 en 1780 (Curtin, cité par Giri, 1994). Giri cite également un tarif instructif, ayant cours à la fin du ^{xvii}e siècle wolof :

Un esclave vaut 30 barres de fer, ou 100 pintes d'eau de vie, ou 240 couteaux de Hollande, ou 4 fusils, ou douze rames de papier, ou 30 petits bassins de cuivre, ou une grande boîte d'argent carrée, ou deux tambours, ou 4 livres d'épice.

Une autre monnaie est introduite au début du ^{xvii}e siècle qui va connaître un succès durable, les coquillages de l'océan Indien ou cauris.

Les cauris, la monnaie-coquillage de la traite (« The shell money of the slave trade »*)

Les cauris n'arrivent en Afrique occidentale qu'au début du ^{xvii}e siècle, ils sont introduits par les Portugais comme monnaie. Ils étaient utilisés en Afrique du Nord est depuis le ^xe siècle et en Chine depuis des millénaires. À la différence de ces autres monnaies marchandises, comme les pièces d'or ou les barres de métal, ces coquillages n'avaient guère d'utilité pratique, à part la décoration.

Reader (1999) rapporte qu'un esclave valait environ 6 000 cauris en 1520 et que des concubines étaient encore achetés au Nigeria en 1920 pour un prix variant entre 200 000 et 300 000 cauris. Au ^{xviii}e siècle, le prix d'un esclave variait de 20 000 au début du siècle à 176 000 à la fin, soit de 45 à 200 kg de coquillages. En réalité, les cauris ne constituaient qu'une partie du paiement, environ un tiers au moins, d'autres biens comme les barres de fer, les manilles, des étoffes, des ustensiles divers, l'or, les armes, permettaient de limiter le nombre de coquillages versés. Des biens variant infiniment d'une année à l'autre, d'un endroit de la côte à l'autre. « Ce qui est la rage une année sera rejeté probablement avec le plus grand dédain la suivante. Vous pouvez faire chou blanc en un jour avec des paquets de marchandises, mais vous permettraient d'acheter des royaumes dans un autre. » (Capitaines négriers cités par Reader, 1999).

Le succès de ce moyen d'échange tient au fait que les cauris sont durables, solides, légers, inaltérables à l'eau ou à la terre, impossibles à imiter, stockables (on pouvait les transporter sans dommages dans les cales des navires, dans l'humidité et la saleté, ils étaient identiques à l'arrivée après lavage), leur couleur et leur brillant ne changent que très peu, ils sont agréables au toucher et plaisants à regarder, on peut calculer une valeur en les comptant ou en les pesant : « Uniques, durables, faciles à manier et à transporter, n'ayant pas d'autre usage pratique, inimitables, toutes ces propriétés en faisaient une monnaie marchandise idéale. » (Reader). Catherine Coquery-Vidrovitch** ajoute un autre élément, la difficulté de cacher une fortune :

Ce coquillage présentait pour les Africains des avantages indéniables, en raison de sa valeur minime, nécessaire aux transactions primitives ; de sa contrefaçon impossible ; de sa maniabilité (il pouvait être versé, mis en sac, enterré, compté) ; enfin de sa dissimulation difficile interdisant la constitution de fortunes cachées. Fut-il, comme le propose l'auteur, d'abord découvert en Chine par Marco Polo, qui l'aurait introduit à Venise vers 1290 ? Puis il serait passé du golfe Persique au Niger (Ibn Battûta le trouva à Gao en 1352). Le commerce portugais l'aurait enfin importé au Bénin vers le ^{xvi}e siècle.

D'autres auteurs reprennent ces explications : « Leur durabilité, unicité, offre limitée et

utilité pour les petits échanges leur donnaient un avantage dans les transactions sur les autres monnaies marchandises locales » (Iliffe, 1995) ; « Leur taille et forme faisaient qu'ils étaient faciles à manipuler et à compter, impossibles à contrefaire, et assez durables pour être stockés pendant des années. » (Hopkins, 1990) « Malcommodes » cependant, selon Giri (1994), car la valeur de chaque unité est faible et il faut donc les rassembler en colliers ou en sacs, pour éviter d'avoir à les compter : « Au temps des empires, 3 000 cauris s'échangeaient contre un mithkal d'or (4,5 grammes), mais le cours peut varier sensiblement et le taux de change diminue fortement en période de famine : il peut alors descendre à 700 voire 500 cauris par mithkal ... Beaucoup de familles qui ont thésaurisé l'or sous forme de bijoux sont prêtes à le mettre sur le marché pour pouvoir manger. »

On ne trouve pas de cauris dans l'Atlantique, seulement dans les eaux chaudes de la mer Rouge, de l'océan Indien et du Pacifique, le cœur de la production se situant dans les Îles Maldives pendant des siècles. Un marin français, François Pyrard de Laval, naufragé sur l'archipel en 1602, observe l'économie des cauris : « Les femmes les collectent sur les plages ou dans les eaux peu profondes, on les appelle *bolys* et ils sont exportés en quantités énormes, en un an j'ai vu trente ou quarante navires en emporter à plein bord sans autre type de marchandises. ... Les Portugais les achètent contre des sacs de riz. » (cité par Reader)

L'Afrique de l'Ouest en importe plus de cent tonnes par an au ^{xviii} siècle, Pétré-Grenouilleau parle de « 74 tonnes annuellement introduites par les Hollandais et 50 par les Anglais, tandis que les Français, Danois et Hambourgeois transportaient une dizaine de milliards de coquilles » ... Ils transitent par l'Europe, les navires les amenant autour du cap de Bonne Espérance et l'Atlantique, les vents dominants empêchant une introduction directe en Afrique. Les négriers achetaient les coquillages sur les marchés des grands ports européens de la traite. L'expansion du commerce des cauris va de pair avec l'expansion continue de la traite aux ^{xvii}e et ^{xviii}e siècles.

* *The Shell Money of the Slave Trade*, par Jan Hogendorn et Marion Johnson, Cambridge University Press, 1986.

** Dans sa critique du livre de Karl Polanyi, *Dahomey and the Slave Trade*, revue *Annales, Économies, Sociétés, Civilisations*, 1969, 24(3), p. 651-53.

Échanges

Avant le fameux commerce triangulaire vers les Amériques, les Portugais mettent en place un trafic intra-africain, depuis le golfe du Bénin jusqu'au Cameroun, au Kongo et plus tard l'Angola, au début du ^{xvie} siècle, où ils achètent des esclaves contre des textiles et des produits métalliques, pour les transporter et les revendre aux chefs ashantis sur la Côte de l'Or contre le métal précieux. On estime ainsi à 12 000 le nombre d'esclaves déplacés entre 1500 et 1535 (Reader, 1999).

Le commerce triangulaire est une création des Hollandais, dans les premières décennies du ^{xvii} siècle, selon Giri (1994) ce sont eux qui les premiers, après leur implantation dans le Nordeste au Brésil, développent la production de sucre et l'économie de plantation, c'est l'époque où ils reprennent aux Portugais leurs forts sur la côte occidentale de l'Afrique et s'y approvisionnent en esclaves. Les Français et les Anglais suivront avec

des moyens encore plus importants dans la seconde moitié du ^{xvii}e et surtout au ^{xviii}e, l'âge d'or de la traite. Iliffe (2007) rappelle que le tournant du trafic se situe dans les années 1640, quand les Hollandais contrôlent les deux côtés de l'Atlantique et fournissent un nombre croissant d'esclaves aux Antilles, notamment à la Barbade aux Britanniques, et en Martinique et en Guadeloupe aux Français. Puis, quand les deux grandes nations européennes se livreront elles-mêmes à la traite, ce seront des îles plus importantes, la Jamaïque et St Domingue¹⁴⁵ qui deviendront les principaux centres de production de sucre, et donc de l'esclavage.

La notion de « commerce triangulaire », qui a fait la fortune des livres d'histoire depuis plus d'un siècle, est aujourd'hui revisitée. Le plus grand nombre d'esclaves a été en effet transporté dans l'Atlantique Sud, sans passer par l'Europe, entre le Brésil et l'Afrique centrale, en particulier l'Angola. Il s'agit d'un aller-retour direct entre l'Amérique et l'Afrique. Les liens entre les deux entités, le Brésil indépendant en 1822 et la colonie portugaise d'Angola, sont très forts, les coutumes, modes, nourriture, parler, sont influencés par le Brésil, des immigrants brésiliens s'installent à Luanda, alors que les Portugais préfèrent émigrer au Brésil. Un parti angolais au ^{xix}e prône même la formation d'une fédération avec le Brésil.

L'idée traditionnelle que les navires européens du commerce triangulaire apportaient surtout des biens de pacotille, de la camelote, de la verroterie, aux Africains, est également battue en brèche par les historiens, par exemple Hopkins (1990) : « Les exemples donnés pour soutenir cette affirmation concerne surtout l'importation de fusils, certains étant de mauvaise qualité ; cependant, il semble improbable que le gros des biens importés aient été dans cette situation, sub-standard, et il est encore moins crédible que les Africains aient toléré longtemps d'obtenir des biens de qualité inférieure. » Pétré-Grenouilleau (2004) confirme cette interprétation fausse, le mot « pacotille » ayant pris un sens différent de celui qu'il avait à l'époque : « En fait, au ^{xviii}e siècle, le terme “pacotille¹⁴⁶” signifiait deux choses : d'une part un certain poids, volume ou quantité de marchandises, et donc un “paquet” dont on ne présumait pas de la valeur, d'autre part les produits qu'il était permis aux officiers et gens d'équipage d'embarquer pour leur propre compte. »

Les principaux produits étaient les tissus, puis les produits métalliques, allant des barres de fer servant d'étalon et de monnaie jusqu'aux ustensiles de toute sorte, et bien sûr les armes. La verroterie (perles de verre, miroirs, papier, colifichets divers) représentait quelque 10 % de la valeur emportée.

Les textiles, étoffes, tissus et vêtements de divers types comptaient pour les trois quarts des marchandises fournies par les ports négriers de Rouen et du Havre au ^{xviii}e siècle vers l'Afrique de l'Ouest (Hopkins, 1990). La base de l'échange était la « Pièce d'Inde », une étoffe en coton de grande taille, correspondant au prix d'un esclave jeune et en bonne santé. Au début les cotonnades venues des Indes dominaient ; par la suite avec la révolution

industrielle les produits purement européens, venus de Manchester au départ, puis d'autres centres sur le continent, en Normandie et en Flandres notamment, furent utilisés. Le second type de biens était constitué par les armes à feu et la poudre, « environ un cinquième de la valeur des produits expédiés depuis l'Angleterre vers l'Afrique au ^{xviii} siècle » (Hopkins). Et les armes servaient à acquérir toujours plus d'esclaves. Le troisième type de biens est constitué par l'ensemble des outils, ustensiles, objets métalliques divers utilisables dans la vie quotidienne (haches, bassines, couteaux, pelles, houes, plombs pour lester les filets de pêche, etc.), la quincaillerie en quelque sorte. Suivent le sel, les perles de verre, les barres de fer, le gin et le cognac, le tabac et le rhum, si bien que « les navires allant sur la côte Ouest de l'Afrique ressemblaient à des supermarchés flottants » (*ibid.*). Les Européens de leur côté acquièrent toutes sortes de produits africains, comme l'ivoire, l'or, le poivre local, la gomme, les teintures à base de bois, mais c'est le commerce des esclaves qui domine largement avec la demande toujours plus grande des plantations d'Amérique, des Antilles au Brésil.

Les armes à feu ont connu un succès foudroyant en Afrique, accompagnant la montée de la traite. On estime qu'en 1682, deux fusils étaient nécessaires pour l'achat d'un esclave. Mais avec l'importation croissante de ces armes et le fait qu'elles deviennent répandues, en 1718 il fallait déjà 24 à 32 fusils pour acquérir un esclave (Reader, 1999). Entre 1750 et 1807, les négriers britanniques seuls ont introduit entre 283 000 et 394 000 fusils *par an* en Afrique occidentale, et 50 000 en Afrique centrale, ainsi que 400 tonnes de poudre vers l'Afrique de l'Ouest ; vingt millions d'armes à feu au total, par les différentes nations européennes, auraient été introduites durant l'ère de la traite (*ibid.*), et vingt autres millions entre 1865 et 1907 (Pétre-Grenouilleau, 2004). Le cercle vicieux esclaves-fusils, ou « gun-slave cycle » est décrit par Davidson (1978) :

Sachant que sans captifs, ils ne pouvaient obtenir les marchandises européennes, les chefs du delta du Niger armaient leurs grandes pirogues et menaient des raids sur l'intérieur. Les seigneurs des États voisins pillaient les peuples vassaux dans le même but. Les guerres et les raids se multipliaient ... Le besoin d'armes à feu et de munitions devint essentiel. Dès 1700, peu de rois ou chefs près de la côte pouvaient se sentir en sécurité sans des troupes équipées d'armes à feu ... Incapables encore de les fabriquer, les rois africains devaient les acheter aux Européens. Mais ceux-ci ne les vendaient qu'en partie contre des esclaves. Le besoin de captifs conduisait au besoin d'armes, et de plus en plus d'armes, dans un cercle vicieux impossible à rompre. Beaucoup de ces États côtiers devinrent la proie d'une spirale de violence croissante.

Nombre d'auteurs mettent cependant en doute cette violence croissante, les guerres ayant toujours existé entre États ou royaumes africains, bien avant la traite et l'arrivée des armes à feu, d'autant que les fusils ont une utilisation limitée dans les guerres africaines¹⁴⁷ :

Les Européens n'hésitèrent parfois pas à pousser les Africains les uns contre les autres, afin d'étendre ou de conserver leurs parts de marché. Mais ils avaient surtout besoin

de stabilité pour leur commerce, et ils préféreraient de loin traiter avec des États suffisamment solides, capables d'assurer localement le calme dont les affaires ont besoin. Globalement, il semble donc que les conflits de l'Afrique noire précoloniale répondaient surtout à une logique interne, propre au fonctionnement des sociétés locales. (Pétre-Grenouilleau, 2004)

L'auteur ajoute que la fin de la traite n'a pas freiné les conflits :

Le commerce négrier apparaît ainsi plus comme un sous-produit que comme une cause de la guerre. D'ailleurs, signe évident de son autonomie, la guerre persista et s'amplifia même alors que la traite occidentale disparaissait, au milieu du ^{xix}e siècle.

La Grande-Bretagne domine largement la traite au ^{xviii}e siècle ; ainsi sur 3,2 millions d'esclaves transportés d'Afrique de l'Ouest par les trois plus grands pays négriers entre 1701 et 1810, l'Angleterre en représente 2 millions, soit les deux tiers, la France et le Portugal chacune environ 600 000, soit un cinquième (Curtin, 1969). À la fin de la traite, dans le quart de siècle précédant l'abolition en 1807, le pays transportait la moitié des esclaves africains à travers l'Atlantique et les deux tiers de ceux pris en Afrique de l'Ouest, le port de Liverpool représentant les trois quarts du trafic, avec une centaine d'expéditions par an (Fage, 2002). Cependant, au total et sur la durée, du ^{xve} au ^{xixe} siècle, c'est le Portugal qui a transporté le plus grand nombre d'esclaves aux Amériques, ce qui s'explique d'une part par l'ancienneté de son activité, et d'autre part du fait que l'Espagne et le Portugal ont été les plus grands transporteurs d'esclaves au ^{xixe} siècle, quand la traite était devenue illégale, d'abord pour l'Angleterre, puis pour la France, avant que ce soit le cas pour toutes les puissances européennes et américaines.

Mais dans les premiers siècles, l'Espagne n'était pas impliquée directement dans la traite ; en effet, au ^{xvie} siècle, elle a laissé l'Afrique au Portugal pour s'occuper de ses immenses possessions en Amérique. Mais ces possessions, dans les Caraïbes, en Amérique du Nord (Mexique), Amérique centrale et du Sud sont les plus importants marchés d'esclaves, avec le Brésil et les Antilles françaises ou anglaises. Le pays va alors utiliser les autres puissances européennes, Portugal, puis Hollande, enfin Angleterre et France, pour approvisionner ses colonies en main-d'œuvre venue d'Afrique. C'est l'*Asiento*¹⁴⁸, ou monopole attribué par Madrid à telle ou telle puissance, ou telle ou telle compagnie, ou marchand, pour fournir les esclaves. Le système fonctionne entre 1543 et 1834, ce sont les Flamands d'Anvers qui en bénéficient les premiers, puis les Génois en 1532, les Portugais ensuite, et les Hollandais au ^{xvii}e siècle. La France le détient entre 1701 et 1713 à travers la Cie de Guinée, et l'Angleterre après 1713 et jusqu'en 1759 à la suite du traité d'Utrecht qui met fin à la guerre de succession d'Espagne. L'Espagne se charge elle-même d'approvisionner ses colonies après 1759 et l'*asiento* fut aboli définitivement en 1817.

Les Grandes Compagnies de commerce en Afrique

Il s'agit des grandes compagnies de commerce de la période mercantiliste, qui voient leur apogée au ^{xvii}e siècle, dans des pays comme la Hollande, l'Angleterre et la France, et qui pour certaines d'entre elles participent à la traite. Les États respectifs leur accordent des monopoles (excluant ainsi les armateurs particuliers) sur certaines régions outre-mer en échange d'obligations, comme celle de fournir tant d'esclaves par an. Le monopole n'empêche évidemment pas la concurrence avec les compagnies des autres pays. La compagnie néerlandaise des Indes occidentales (WIC), créée en 1625 sur le modèle de la plus célèbre VOC (1602), la Cie des Indes occidentales créée par Colbert en 1664, la Cie du Sénégal (1673), la Cie de Guinée (1684), la Compagnie africaine de Brandebourg (Prusse) en 1682, et en Angleterre la *Royal African Company** (1672) sont les plus connues.

À l'exception du cas hollandais, ces compagnies ont été des échecs, dont les causes sont bien analysées par Hopkins (1990) : elles manquaient de capitaux face à des frais d'entretien et des investissements énormes (forts, navires, personnel, défense, aléas, naufrages, pertes, etc.), souffraient de mauvaises gestions avec des employés poursuivant leurs objectifs personnels plutôt que ceux de la compagnie, conduite impossible à contrôler vu la distance et la lenteur des communications. Elles étaient soumises à des contraintes rigides ne tenant pas compte des différences de situation dans le temps et dans l'espace, par exemple la Cie du Sénégal devait fournir tant d'esclaves par an alors que les zones « d'exploitation » se déplaçaient vers le sud du continent. Enfin, leur monopole fut de plus en plus ébréché par les initiatives privées, si bien que « vers 1700, il était clair que les compagnies à charte, bien que non encore éliminées, avaient peu de futur dans le commerce africain » (*ibid.*). En France, des armateurs privés sont autorisés à pratiquer la traite dans les années 1710 et le phénomène se développe tout au long du ^{xviii}e. Pétré-Grenouilleau (2004) rappelle que « dès les années 1720, l'initiative privée l'emportait un peu partout » et que « le commerce maritime à longue distance fut, dès les débuts du ^{xviii}e siècle, un monde d'assez grande liberté ».

Hopkins développe une vision originale sur l'organisation des Européens et celle des Africains qu'ils rencontrent et auxquels ils achètent les esclaves. Les États africains avaient en effet un monopole sur ce commerce, ou alors il s'agissait d'une oligarchie limitée qui le contrôlait, mais dans les deux cas on s'approchait du système mercantiliste en vigueur alors en Europe : « Les compagnies à charte ont dû être facilement reconnaissables pour les Africains, dont les activités d'exportation étaient organisées de façon très similaire ... La traite a été possible par l'alliance de deux groupes, les armateurs européens et leurs fournisseurs africains, qui en effet étaient d'accord pour exploiter les peuples les plus faibles du continent. »

* Elle est issue de la Company of Royal Adventurers Trading to Africa fondée en 1660.

Liverpool et Nantes

Deux des villes emblématiques d'une fortune due à la traite sont Liverpool et Nantes, à côté bien sûr de Lisbonne, Londres, Bristol, Plymouth, Exeter, Amsterdam, Cadix, et Bordeaux, Honfleur, Lorient, St-Malo, La Rochelle ou Le Havre en France*. Mais ces deux-là ont connu une fortune particulière. Liverpool assume près de la moitié des expéditions britanniques, Nantes 45 % des françaises. Cependant, comme le note Pétré-Grenouilleau (2004), le grand port anglais fut dépassé par Rio de Janeiro comme premier port de trafic des esclaves.

Liverpool devient le premier port négrier en Europe au ^{xviii}e siècle, vers 1730, succédant en Angleterre à Londres et Bristol comme port principal de la traite, et mieux situé que la

capitale pour le commerce atlantique. En outre l'arrière-pays est le berceau de la révolution industrielle au ^{xviii} siècle, avec Manchester et les fabriques de cotonnades et autres manufactures, et donc dispose à proximité des biens nécessaires au commerce triangulaire, avec des coûts de transport inférieurs. Les villes proches de Birmingham pour les armes, ou Leeds et Sheffield pour les produits métalliques sont également sollicitées. Et plus loin, toute une série de biens venant de l'étranger, comme les cauris de l'océan Indien transitant par Amsterdam, ou les perles de verre d'Italie, toutes marchandises essentielles pour l'achat des captifs en Afrique. Les liens commerciaux et financiers entre les industriels de Manchester et les armateurs de Liverpool facilitent la multiplication des opérations maritimes. Les salaires de la région et les indemnités des marins étaient également moins élevés qu'à Bristol ou à Londres. Après la guerre d'indépendance américaine, dans les années 1790, les navires partis de Liverpool transportaient aux Amériques entre 25 000 et 50 000 esclaves par an, les trois quarts du total réalisé par des navires britanniques, et en 1798 jusqu'à 149 navires partent du port du Lancashire pour le commerce négrier (cf. Hopkins, 1990). L'interdiction de la traite en 1807 n'a en rien condamné le port, car on est au début de la grande expansion des exportations de cotonnades, secteur dans lequel l'Angleterre va dominer les échanges mondiaux pendant des décennies, et le succès et la fortune de Liverpool, port et débouché de la ville de Manchester, grand centre manufacturier de la révolution industrielle, ne font que s'affirmer tout au long du ^{xix} siècle.

Nantes devient le premier port négrier en France à partir de 1720, avec plus d'un tiers du trafic. Dix mille esclaves sont transportés chaque année sur ses navires vers le milieu du ^{xviii} siècle. En moyenne, 35 expéditions sont lancées chaque année à la fin du siècle, avant les années de guerre démarrant en 1792. La fortune de Nantes dans cette entreprise est liée à celle de la Compagnie des Indes orientales qui avait ses principales activités dans la ville, et fournissait les biens venus d'Asie nécessaires au commerce négrier, comme les cotonnades indiennes. Mais Nantes possédait aussi des industries, actives dans le commerce des esclaves, des manufactures textiles, travaillant en grande partie pour la vente en Afrique, des fabriques de couteaux ou de sabres, et des alcools divers, également demandés par les vendeurs d'hommes africains. C'est une des raisons pour lesquelles Nantes va supplanter Bordeaux, plus engagée dans le commerce direct avec les Antilles. Même après l'interdiction de la traite, Nantes conserve une activité importante clandestine dans ce domaine jusqu'à la fin des années 1820.

D'après Pétré-Grenouilleau (2004), la traite à Nantes a duré environ un siècle et demi, entre la fin du ^{xviii} siècle et le début du ^{xix} siècle, 1 756 navires en sont ainsi partis entre 1703 et 1831. De véritables dynasties ont prospéré sur cette activité, se sont diversifiées (« l'assurance, la banque, l'agriculture, la conserverie, la construction navale ou la métallurgie », *ibid.*), et ont fait la fortune de la cité. Avant la révolution et les catastrophes économiques qu'elle entraîne (notamment la ruine du commerce au large et donc des ports pendant un quart de siècle), les arrière-pays portuaires sont les régions les plus industrialisées en France. Un retournement s'opère pendant cette période, notamment avec le blocus continental, qui voit au contraire l'est de la France s'industrialiser, avec le grand marché européen comme débouché (hormis bien sûr l'Angleterre).

Les deux villes sont en outre caractérisées par le goût du risque et la présence d'aventuriers non issus des catégories traditionnelles de marchands, comme le précise Anthony Tibbles :

Un autre facteur réside dans l'initiative mercantiliste. Liverpool était un port en expansion rapide au ^{xviii} siècle, avec une nouvelle classe de marchands, cherchant de nouvelles ouvertures, des profits rapides, et désireux de prendre des risques. La traite était risquée, mais elle était aussi potentiellement très profitable. De la même façon à Nantes, beaucoup de marchands qui s'engagèrent dans la traite

cherchaient à s'enrichir rapidement, peu d'entre eux venaient des vieilles fortunes, ils voyaient dans leur succès matériel le moyen d'obtenir un anoblissement. Cependant, peu de marchands n'investirent que dans la traite, ils préféraient une diversité des affaires qui permettait qu'une activité puisse aider l'autre. John Ashton, l'un des Liverpooliens recensé au sein de la *Company of African Merchants* en 1752, était aussi un promoteur et investisseur dans le canal de Sankey, qui aida à améliorer les connexions entre Liverpool et ses voisins du Lancashire. Guillaume Grou acheta une propriété terrienne où il développa la vigne et produisit du cognac, utilisé pour la traite.

* Voir "Ports of the Transatlantic Slave Trade", conférence d'Anthony Tibbles, Liverpool Hope University College, avril 2000.

Conditions

Dans les entrepôts créés sur la côte par les Européens et les Africains, les forts européens et les ports africains comme Ouidah, Bonny, Lagos ou Old Calabar¹⁴⁹, les esclaves sont acheminés et parqués en attendant les navires qui vont les emmener. Ces lieux fournissent aussi aux marins européens tous les biens nécessaires à la longue traversée de l'Atlantique. Les bateaux arrivaient entre octobre et mars, la saison sèche, moins risquée pour les Européens du fait de la plus grande fréquence des maladies tropicales à la saison chaude et humide (juillet, août, septembre), et repartaient entre décembre et juin pour profiter de la saison des alizés qui les poussaient vers les Antilles, et arriver au moment des récoltes aux Caraïbes, où les esclaves étaient le plus demandés.

Vers l'Amérique, outre bien sûr les esclaves, on pouvait compter 600 hommes dans un navire négrier de grande taille, il fallait emporter les vivres et l'eau nécessaires à cette « cargaison » ainsi qu'à l'équipage. Pétré-Grenouilleau (2004) estime que 140 000 litres d'eau et 25 tonnes de vivres étaient stockés pour le voyage de deux à trois mois, soit un peu moins de 3 l d'eau par homme et par jour, en comptant en plus un équipage d'une quarantaine de marins. La mortalité n'est pas seulement élevée pour les esclaves (de l'ordre de 15 %), elle l'est aussi pour les marins, un argument supplémentaire pour les abolitionnistes ; on estime à 50 000 le nombre de décès pour ces voyages entre 1690 et 1807 pour la seule Grande-Bretagne, selon les abolitionnistes « un *tombeau* plus qu'une *pépinière* pour la Navy » (Pétré-Grenouilleau, 2004).

Les esclaves emportés dans la traite atlantique ou orientale n'avaient aucun espoir de retour, avec une espérance de vie limitée¹⁵⁰ et des possibilités d'intégration faibles. Les conditions de leur déportation étaient épouvantables. Elles sont bien connues et décrites ici par un esclave célèbre (cf. p. 246), qui a pu par la suite s'affranchir et relater son histoire, Olaudah Equiano, 1745-1797 (cité par Iliffe, 2007) :

Le peu d'espace, la chaleur du climat, plus le nombre de gens sur le bateau, si plein qu'il n'y avait à peine la place pour se retourner, tout cela nous suffoquait. La transpiration était telle que l'air devenait irrespirable, avec une variété d'odeurs horribles, ce qui rendait les esclaves malades, et en tuait certains. Cette situation

misérable était encore aggravée par l'irritation produite par les chaînes, devenues insupportables. Et les immondices dans les baquets, dans lesquels tombaient souvent les enfants et où ils s'étouffaient presque, les hurlements des femmes, les grognements des mourants, tout cela faisait de l'endroit une scène d'horreur presque inconcevable.

Selon John Newton, un négrier du ^{xviii}e siècle devenu abolitionniste, mort en 1807, l'année de la fin de la traite, et auteur de l'hymne *Amazing Grace*, les esclaves étaient attachés par paires :

À bord, ils étaient enchaînés par paires, mais pas toujours à côté l'un de l'autre, avec la main droite et le pied de l'un attachés à la main gauche et au pied de l'autre, comme il aurait été plus « confortable ». Non. John Newton décrit comment les mains et les pieds étaient parfois mis aux fers droite vers la droite ou gauche vers la gauche, de sorte que les esclaves étaient en réalité enchaînés l'un derrière l'autre, et ne pouvaient « bouger ni les mains ni les pieds, sauf en faisant très attention et en se coordonnant. Ils devaient s'asseoir, marcher et s'allonger ainsi, pendant des mois (parfois 9 ou 10), sans aucun arrêt ni repos » (Reader, 1999, citant Newton).

Les conditions d'hygiène étaient évidemment abominables, comme le rapporte le médecin d'un bord (cité par Reader, 1999) :

Le pont, c'est-à-dire le plancher de leur espace, était si couvert de sang et de mucus qui venaient de la dysenterie qu'il ressemblait à un abattoir. Il n'est pas dans la possibilité d'une imagination humaine de se représenter une situation aussi épouvantable et répugnante.

Mais les marins s'habituent à l'horreur, comme le note Davidson (1978) : « Les hommes à leur premier voyage détestent en général ce trafic. Mais s'ils en font un deuxième ou un troisième, leur attitude change peu à peu et ils s'habituent à emporter des êtres humains de force, à les garder enchaînés... et à voir les morts et les mourants. » On pense à l'indifférence des bourreaux face à la souffrance extrême des autres, qui a pu se manifester dans des circonstances plus récentes.

La traite orientale (650-1920)

Elle a commencé dès le ^{vii}e siècle et s'est terminée après la traite occidentale, dans les années 1920. Au début du ^{xx}e siècle, il arrive par exemple encore 4 000 esclaves par an en Libye (Giri, 1994). Répartie sur treize siècles, et non sur quatre comme la traite atlantique, elle a porté sur un plus grand nombre de victimes, et a été moins concentrée, avec des chiffres moins importants par siècle, notamment du ^{xvii}e au ^{xix}e, apogée de la traite européenne. 13 000 esclaves par an en moyenne sur l'ensemble de la période, contre 26 000 pour la traite atlantique entre les ^{xv}e et ^{xix}e siècles (voir [tableau](#)). Selon les estimations de Ralph Austen (1987), on a les chiffres suivants :

Tableau 8. Esclaves déportés d'Afrique subsaharienne

	Nombre d'esclaves	Millions	Années
Mor Rouge	6 300 000	6,3	650-1920
Afrique de l'Est	6 300 000	6,3	650-1920
Sahara	6 300 000	6,3	650-1920
Total traite orientale	1 317 000	1,317	650-1920
Traite atlantique	1 200 000	1,2	1500-1800
Total général	3 097 000	3,097	650-1920

Source : Austen, 1987.

La traite transsaharienne vers le monde arabe commence dès le ^{vii}e siècle, au ^{ix}e siècle elle est bien établie et se poursuivra durant tout le millénaire suivant, jusqu'au ^{xx}e. L'essentiel résulte d'échanges, mais une partie également vient de razzias de tribus arabes vers le sud, notamment le Bornou. À tel point que les souverains du royaume, islamisé, se plaignent de ces pratiques auprès du sultan d'Égypte, bien qu'eux-mêmes s'y livraient sur les peuples plus au sud pour alimenter leur commerce (Giri, 1994). On estime à 2 millions le nombre d'esclaves transportés vers le monde arabe depuis le Kanem-Bornou entre 1500 et 1800 (Meredith, 2014).

En 1798, lors de l'expédition d'Égypte, un officiel français au Caire note : « Chaque année deux caravanes arrivent du Darfour, chacune comportant de 4 à 5 000 dromadaires, le nombre d'esclaves acheminés en Égypte dans une année moyenne est de 5 à 6 000, dont les trois quarts sont des jeunes filles ou femmes. Ils sont presque tous vendus au Caire. » (cité par Meredith, 2014). Le trafic s'accroît encore sous le règne de Méhémet Ali, puisqu'en 1838 ce sont 10 000 esclaves qui arrivent en Égypte le long du Nil chaque année.

À la question de savoir pourquoi de grandes populations noires ne sont pas trouvées aujourd'hui au Moyen-Orient, comme on en trouve partout aux Amériques, la réponse est d'abord que la traite orientale a été moins intense, étalée sur une période trois fois plus longue, portant sur des

chiffres annuels bien inférieurs, et donc expliquant une assimilation progressive : « Une infiltration longue et continue de quelques milliers de Noirs par an a peu de chance de conduire à des résultats aussi évidents que la compression du gros de la traite atlantique sur deux siècles récents. » (Fage, 2002). Il y a également le fait que des femmes étaient surtout emportées vers le Proche-Orient et l'Afrique du Nord, alors qu'il s'agissait surtout d'hommes vers les Amériques. Les hommes étaient maintenus à l'écart dans les plantations ou les mines comme réservoir de main-d'œuvre, avaient peu de contacts avec les Blancs, alors que les femmes dans les pays musulmans étaient souvent des servantes et des épouses ou concubines se fondant dans la population. Enfin les jeunes hommes étaient souvent émasculés pour former des eunuques, avec des taux de perte effroyables (neuf garçons sur dix ne survivaient pas à l'opération), et les eunuques avaient pour cette raison un prix beaucoup plus élevé. Au ^{xive} siècle par exemple, Ibn Battûta, le grand voyageur arabe, revient au pays depuis le Mali dans une caravane comportant 600 filles esclaves, et au ^{xvie}, « Léon l'Africain achète des esclaves eunuques sur les côtes de Libye, tandis que l'Askya Daoud envoie 80 eunuques au sultan de Marrakech en échange de présents » (Giri, 1994).

C'est la route saharienne centrale qui est la plus utilisée, vers le Fezzan, où les esclaves sont concentrés, à Zawila, avant d'être répartis dans le monde arabe. 4 000 à 7 000 esclaves par an étaient déportés à travers le désert, vers les ^{xve}-^{xviesiècles}, dont beaucoup mouraient pendant le voyage de 2 000 km avec des risques énormes, tempêtes de sable (et même de neige !), conditions extrêmes, perte du chemin¹⁵¹, manque d'eau, etc. Le prix des esclaves était en conséquence multiplié (par 5 à 8) à l'arrivée à Tripoli (Iliffe, 1995). La durée de leur service était très courte, entre l'achat et l'affranchissement ou la mort, estimée à sept années seulement, et donc la demande restait constamment élevée.

La mortalité est plus importante que pour la traite atlantique, estimée à 6 à 20 % au ^{xixesiècle} par Ralph Austen (cité par Pétré-Grenouilleau, 2004), du fait des conditions encore plus éprouvantes de la traversée du désert : « Ces êtres pitoyables parcourent vingt-trois degrés de latitude à pied, nus, sous un soleil brûlant, avec une tasse d'eau et une poignée de maïs toutes les douze heures pour leur entretien. ... Ce voyage prend au moins trois mois, dont deux en déplacement effectif. » (*ibid.*)

La confrérie islamique des Senousis organise la traite au ^{xixesiècle} à travers le désert entre la Libye et le royaume du Ouaddaï à l'est du Tchad actuel. La traversée est extrêmement longue et périlleuse, mais les autres routes sont peu à peu fermées par la présence européenne. Une caravane entre 2 500 et 3 000 personnes a disparu en 1850 entre Ouaddaï et Benghazi (Meredith, 2014). Les conditions sont épouvantables (*ibid.*) :

De longues étapes se faisaient sans accès à l'eau, ce qui signifiait que les esclaves devaient marcher 14 h par jour jusqu'à 20 jours entre les oasis. Comme la vie

dépendait du maintien de l'allure, les caravanes n'étaient pas autorisées à ralentir ou s'arrêter pour permettre aux traînards de rester dans la file. Ils étaient simplement abandonnés, pour mourir sur le chemin. Un consul britannique à Benghazi, Francis Gilbert, note en 1847 : « On m'a dit que la principale raison qui explique qu'autant d'entre eux sont abandonnés pendant le voyage n'est pas tellement la rareté de la nourriture ou l'absence d'eau, mais le fait que leurs pieds sont tellement meurtris en passant sur les sables brûlants, qu'ils ne peuvent maintenir le rythme, et comme il n'y a pas de chameaux disponibles pour les porter, ils sont laissés dans le désert. »

L'interdiction de la traite atlantique à partir de 1807 aboutit à augmenter le nombre d'esclaves en Afrique et donc baisser leur prix. La traite transsaharienne, note Giri (1994), voit du coup son intérêt se renforcer : « La demande ayant brusquement diminué, le prix des esclaves s'effondre sur les marchés sahéliens. Les Maures ne payent que la moitié de ce que payait un négrier européen et Mollien¹⁵² écrit en 1818 : « Tel roi fait à présent de plus fréquentes incursions chez ses voisins, et chez ses sujets mêmes, pour doubler le nombre de ses esclaves et avoir le même revenu. [...] La traite ne prendra fin qu'avec la colonisation de l'une et l'autre rive du Sahara. » C'est-à-dire à la fin du ^{xix}e siècle et au début du ^{xx}e : en 1914, la colonisation italienne mettra un terme aux derniers trafics vers la Libye. Un million deux cent mille esclaves auront été transportés à travers le désert durant tout le ^{xix}e siècle, selon les estimations de Ralph Austen (cité par Giri, 1994). D'autres produits commencent cependant à prendre le relais dans les caravanes transsahariennes, comme les plumes d'autruche¹⁵³ (au gré des caprices de la mode en Europe), les produits en cuir ou l'ivoire.

Mais les traites orientales ne sont pas seulement les traites transsahariennes, il s'agit aussi de l'Afrique de l'Est et du transport des esclaves par la mer, vers la Perse, l'Inde ou l'Arabie. Les boutres emmenaient entre 100 et 200 esclaves dans des conditions n'ayant rien à envier au transport transatlantique. Dans l'Afrique bantoue, c'est-à-dire au sud de l'équateur, à l'Ouest et à l'Est, la traite est également omniprésente. Autour de Zanzibar, sous le règne du sultan omani, Seyyid Said (1806-1856), qui devient le centre mondial de la production de clous de girofle, les plantations sont travaillées par des esclaves africains. Le sultan envoie des caravanes vers l'intérieur, des convois armés, à la recherche d'esclaves et d'ivoire, obtenus par la force ou par l'échange. Fage (2002) estime que vers 1840-1870, une moyenne de 18 000 esclaves par an sont prélevés dans l'intérieur, jusqu'au milieu du continent, dont les deux tiers vont travailler sur la côte dans les plantations de girofle, les autres sont envoyés vers l'Orient.

Tippo Tipp (1837-1905)

Pour avoir une idée de l'effroyable commerce, on peut citer ce dialogue à propos du transfert des esclaves en Afrique orientale vers Zanzibar dans une caravane de Tippo Tip, de son vrai nom Hamed bin Mohammed el Marjebi, l'un des principaux marchands

d'esclaves et d'ivoire arabo/swahili de Zanzibar, bâtissant un véritable empire au cœur de l'Afrique centrale, à l'ouest des Grands Lacs et à l'est du Congo actuel. Il est cité dans le journal de Henry Morton Stanley de 1876 : « Les esclaves ne coûtent rien, dit Hamed bin Mohammed, ils n'ont besoin que d'être rassemblés. » (Shillington, 1995). Tippo Tip aide les explorateurs européens, mais ne comprend pas leurs motivations, ce sont deux logiques qui s'opposent :

Si vous les Wazungu (les Blancs) voulez vous débarrasser de vos vies, il n'y a pas de raison pour nous les Arabes de le faire. Nous voyageons par petites étapes pour trouver de l'ivoire et des esclaves, durant des années (j'ai quitté Zanzibar depuis neuf ans), mais vous les Blancs vous ne cherchez que des rivières, des lacs et des montagnes, et vous gaspillez vos vies sans raison et sans but. Regardez ce vieil homme qui est mort à Bisa (Livingstone) ! Qu'est-ce qu'il cherchait année après année, jusqu'à ce qu'il soit trop âgé pour voyager ? Il n'avait pas d'argent, car il ne nous a jamais rien donné, il n'achetait ni esclaves ni ivoire, et pourtant il a voyagé plus loin que n'importe lequel d'entre nous. Et pourquoi ? (cité par Meredith, 2014).

L'horreur de la traite est décrite de façon saisissante dans cette relation et ce dialogue d'un voyageur anglais de la London Missionary Society en 1882, Alfred Swann, lorsqu'il rencontre une caravane de Tippo Tip allant vers Zanzibar (*ibid.*) :

Comme le défilé passait devant lui, nous constatâmes que beaucoup étaient enchaînés. D'autres avaient le cou attaché aux fourches de bâtons d'environ deux m de long, dont le bout était relié aux hommes qui les précédaient. Les femmes, aussi nombreuses que les hommes, portaient des bébés dans le dos et en plus, sur la tête, des défenses d'éléphants ou d'autres charges. Elles nous regardaient avec crainte et méfiance, car on leur avait dit, comme on l'apprit plus tard, que les hommes blancs voulaient toujours libérer les esclaves pour manger leur chair, comme les cannibales du Haut-Congo. Il est difficile de bien décrire l'état de saleté de leur corps ; dans beaucoup de cas, non seulement marqué de cicatrices de fouet, mais avec les pieds et les épaules montrant des blessures à vif, ce qui rendait encore plus insupportable l'essaim de mouches qui suivait la marche et vivait sur la traînée de sang. Ils offraient l'image d'une misère sans nom, et on ne pouvait que se demander combien avaient survécu depuis le long exode du Congo, à plus de mille km de là...

Le responsable du convoi fut très poli avec nous, quand ils passèrent devant notre camp. En montrant l'un d'eux, je lui dis que beaucoup d'esclaves étaient incapables à porter des charges. À quoi il répondit en souriant :

- *Ils n'ont pas le choix, ils doivent avancer, ou mourir !*
- *Vous en avez perdu beaucoup sur le chemin ?*
- *Oui ! Un bon nombre sont morts de faim.*
- *Est-ce que certains se sont enfuis ?*
- *Non, ils sont trop bien gardés. Seulement ceux qui sont possédés par le diable tentent de s'enfuir. Il n'y a aucun endroit où ils pourraient aller s'ils partaient.*
- *Que faites-vous quand ils sont trop malades pour avancer ?*
- *On les tue aussitôt avec nos javalots ! Car si on le faisait pas, les mères prétendraient qu'elles sont malades pour ne rien porter. Non ! On ne les laisse jamais vivants sur la route, ils connaissent tous nos règles.*
- *Je vois des femmes qui portent non seulement un enfant sur leur dos, mais en plus, une défense ou d'autres paquets sur la tête. Que faites-vous dans leur cas, quand elles sont trop faibles pour porter les deux ? Qui porte l'ivoire ?*
- *Elles le portent ! On ne peut laisser l'ivoire sur le chemin, avec toute sa valeur. Nous tuons l'enfant pour rendre son fardeau plus léger. L'ivoire en premier, les enfants après !*

Swann enrageait : « L'ivoire, toujours l'ivoire ! Quelle malédiction l'éléphant a été pour les Africains ! En lui-même l'esclave ne rapportait pas assez, mais avec une charge d'ivoire, il devenait rentable. »

La traite orientale enfin a aussi longtemps porté sur l'Europe, non seulement sur les peuples slaves, mais sur tous les peuples du pourtour méditerranéen et atlantique. Robert Davis¹⁵⁴ estime à plus d'un million le nombre d'esclaves blancs entre 1530 et 1780, acheminés vers l'Afrique du Nord, sur la côte dite à l'époque côte des Barbaresques (*Barbary Coast*), ou côte des Berbères, soit le littoral maghrébin.

Effets de la traite

One of the most extensive and brutal systems of forced-labor known to history. ... The record of the slave trade is one of cruelties rarely exceeded in the annals of the world. (Lewis Gann & Peter Duignan, 2000)

Le sujet est immense et éminemment controversé ; évaluer les effets de la traite sur tant de siècles et pour un continent aussi vaste s'apparente à un travail de Sisyphe. On commencera par le débat sur les conséquences démographiques, lesquelles, dans un monde essentiellement rural, où l'activité majeure est la production de nourriture, sont très étroitement liées aux conséquences économiques.

Conséquences démographiques

Deux courants peuvent être distingués parmi les analystes, ceux qui considèrent que ces conséquences ont été dans l'ensemble limitées, ceux au contraire qui les voient comme catastrophiques pour le continent.

Pour Fage (2002) l'effet démographique de la traite atlantique a été d'abord réduit. Sur une population de l'Afrique noire estimée à 80 millions en 1650, l'accroissement naturel annuel de 88 000 environ était supérieur aux 35 000 prélevés par la traite atlantique dans la seconde moitié du ^{xvii}^esiècle. Par contre, « dans la seconde moitié du ^{xviii}^e siècle et la première du ^{xix}^e, les 87 000 et 72 000 respectivement prélevés par an, semblent avoir été du même ordre que l'accroissement naturel, avec donc une stagnation de la population autour de cent millions ». Et du fait de la différence de ratio hommes/femmes entre la traite atlantique et la traite arabe¹⁵⁵, la première, en conséquence de la polygamie, a permis une récupération plus rapide : « Les études modernes sur la polygamie suggèrent que la fertilité est pratiquement inchangée dans les ménages comprenant au moins quatre ou cinq co-épouses. » (Patrick Manning, 1990, cité par Pétré-Grenouilleau, 2004). Par ailleurs, la polygamie a pu être encouragée par la traite du fait du manque d'hommes. Coquery-Vidrovitch (1999) rapporte qu'en Angola à la fin du ^{xviii}^e siècle, « le ratio entre hommes et femmes, à peu près équilibré au niveau des gens libres, tombe à 43 hommes pour cent femmes chez les esclaves ». Une autre conséquence est que la pénurie d'hommes en Afrique, par rapport aux femmes, a incité ces dernières à reprendre des travaux

masculins, ce qui peut expliquer leur importance pour les activités agricoles jusqu'à aujourd'hui. Mais à l'époque, le transfert de tâches agricoles supplémentaires vers les femmes, du fait du manque d'hommes, peut avoir eu un effet négatif sur la production.

Pour l'Afrique de l'Ouest, Fage estime la population à 25 millions en 1700, avec un accroissement de la population moyen de 42 000 par an. La traite atlantique aurait prélevé dans cette période environ 38 000 personnes par an, et peut-être 4 000 pour la traite saharienne, soit un arrêt de la croissance démographique au ^{xviii}e, et un effet moindre pour les autres périodes. Là aussi le fait que les femmes étaient moins nombreuses dans les déportations a atténué les conséquences négatives sur la population. Par contre, les hommes déportés étaient dans l'âge le plus productif, entre 12 et 35 ans, ce qui n'a pu qu'affecter sérieusement la production de richesses : « Ils étaient vendus pour quitter l'Afrique, et vendus contre des biens qui ne valaient qu'une fraction de ce qu'ils auraient pu produire tout au long de leur vie. » (Shillington, 1995)

L'effet sur la population africaine aurait été moins un recul qu'une stagnation. Plus qu'à une baisse drastique de la population, c'est plutôt un arrêt de son accroissement à quoi on assiste du fait de la déportation. Austen (1987) note qu'en Angola, victime de la traite atlantique mise en place très tôt par les Portugais, on ne constate pas de dépopulation, mais au contraire de légers gains démographiques :

Ce résultat s'explique par le fait que la côte angolaise a été frappée exclusivement par le commerce d'esclaves sur l'Atlantique, qui portait principalement sur des mâles adultes, laissant ainsi en Afrique l'essentiel des femmes, qui sont le déterminant clé pour la reproduction dans n'importe quelle population humaine.

Les effets sont aussi différents en Guinée, l'impact démographique a été encore moindre, car la population était plus nombreuse et les effets positifs d'un commerce accru plus importants : « Il semble que la perte de main-d'œuvre en Guinée, qui au ^{xviii}e siècle a pu atteindre 44 000 hommes et femmes par an, n'a pas été un taux de perte paralysant par rapport à la population totale ... En Afrique de l'Est, la situation a été différente, avec des populations plus clairsemées et des économies proches du niveau de subsistance, même un faible taux de perte de main-d'œuvre productive pouvait avoir des conséquences désastreuses. » (Oliver et Fage, 1995)

Dans l'ensemble, les prélèvements humains sur l'Afrique bantoue, du fait de l'esclavage, semblent être du même ordre de grandeur qu'en Afrique de l'Ouest, mais le gros a été concentré sur une période plus courte et sur une surface trois fois plus étendue (Fage, 2002). L'impact du prélèvement démographique est difficile à établir ; selon Fage, certaines régions qui n'ont pas été touchées par la traite, comme autour du lac Malawi ou le Zimbabwe, ne sont pas plus peuplées que des régions intensément exploitées par les trafiquants, comme celle autour du lac Victoria ou la

Tanzanie. Les facteurs tiers, comme les épidémies, les famines, les sécheresses, l'implantation tardive des pratiques agricoles par rapport au reste de l'Afrique, semblent avoir une importance plus grande pour expliquer la faible densité générale de l'Afrique bantoue.

Sur l'impact démographique, on peut noter que la région la plus frappée au pic de la traite, dans les années 1780, se situe entre la Gold Coast et le Cameroun, 80 % du total à l'époque, et qu'il s'agit aussi actuellement d'une région les plus densément peuplées sur le continent. On ne peut non plus affirmer avec certitude que la saignée démographique ait bloqué le développement, Gann et Duignan (2000) rappellent par exemple qu'il n'y a pas de lien entre migrations et croissance économique, tout dépend en réalité de la définition d'une population optimum par rapport aux ressources. Ainsi le fait que 20 millions de Britanniques aient quitté leurs îles au ^{xix}e pour aller émigrer en Amérique ou ailleurs, n'a nullement empêché le pays de continuer à se développer.

Miller (1988) donne un exemple imagé de l'effet démographique de la traite. Au ^{xviii}e siècle, 60 000 esclaves sont envoyés en moyenne chaque année vers les Amériques, mais ils ne représentaient qu'une petite partie de la population totale. Pour l'Angola, 6 personnes pour mille étaient prélevées, mais les maladies et les multiples causes de mort pouvaient correspondre à 50 pour mille chaque année. Pour un villageois africain au ^{xviii}e siècle, le risque d'être enlevé comme esclave était moindre que pour un Occidental du ^{xx}e siècle d'être tué sur la route. Avec cette différence que les accidents de la route sont un risque accepté, alors que l'esclavage était une menace, conséquence d'une influence extérieure, donc subie. Pour une communauté de cent personnes, cela signifiait la perte du fait de la traite d'une personne capable de produire chaque année :

Une communauté d'environ dix villages soudée par des liens économiques et familiaux perdait ainsi de six à douze voisins et membres de la famille chaque année ... Chaque village serait ainsi affecté, quelques-uns plusieurs fois. Avec l'avance des raids vers l'intérieur, il devenait inévitable qu'un proche ou un ami disparaîtrait sans laisser de trace pendant la durée de vie d'un adulte. (Miller)

Parmi les auteurs du second courant, Patrick Manning (1990) estime que l'Afrique la plus touchée par la traite, c'est-à-dire l'Afrique occidentale jusqu'à l'Angola, comptait 25 millions d'habitants en 1700, et que cette population était tombée à 20 millions en 1850. Pour toute l'Afrique subsaharienne, il estime la population à 50 millions en 1850, qui aurait été de 100 millions sans la traite, et qu'enfin la part de l'Afrique dans la population combinée de l'Europe, de l'Afrique, du Moyen-Orient et du Nouveau Monde est passée de 30 % à seulement un peu plus de 10 % sous l'effet de la traite entre 1600 et 1900. Ces estimations dramatiques ne sont cependant pas partagées par la plupart des experts et des historiens. Iliffe par exemple, qui les rapporte, ajoute « qu'il n'y a pas de consensus sur le fait

que la population africaine ait décliné de façon absolue », ce qui contredit radicalement les conclusions de Manning, et que « la plupart des spécialistes pensent que la baisse a été relativement réduite ». Cela d'autant plus que les famines et les maladies provoquaient des désastres démographiques, et que par ailleurs, l'arrivée des plantes américaines a permis au contraire une expansion : « Dans les régions de savane humide, le maïs produit deux fois plus de calories par ha que le millet et moitié plus que le sorgho. Le manioc produit une fois et demie plus de calories que le maïs et est moins vulnérable à la sécheresse. »

En sens inverse encore, l'auteur ajoute l'effet dévastateur des maladies apportées par les Européens, moindre qu'aux Amériques, mais néanmoins une cause de recul démographique : la variole, la tuberculose, la peste, la syphilis, le bacille de la pneumonie... Les effets globaux sont donc extrêmement difficiles à établir avec une quelconque précision, ce qui transparait dans la conclusion bizarre d'Iiffe (2007) distinguant entre « désastre » et « catastrophe » : « Au total, on ne sait pas combien sévèrement la traite a affecté l'histoire démographique de l'Afrique de l'Ouest ... Elle a été un désastre démographique, mais non une catastrophe. Les gens ont survécu. »

Pour Jan Vansina (1995), la pratique de la traite stimula les échanges, la spécialisation et donc la croissance dans d'immenses régions de l'Afrique, « mais cet accroissement de la production eut un coût élevé : une perte importante de population. Durant le ^{xviii}e siècle, environ un million d'esclaves furent exportés d'Afrique centrale, tandis qu'un nombre inconnu, peut-être un demi-million moururent dans le processus. Bien que de telles pertes étaient assez fortes pour arrêter toute augmentation significative de la population, elles ne conduisirent pas à un recul absolu (sauf peut-être dans les années 1760 à 1790), car les femmes fertiles ne constituaient qu'un tiers des départs ».

Les effets démographiques de la traite sont donc extrêmement controversés, des controverses qui laissent *in fine* une impression de brouillard ; les spécialistes ne sont pas d'accord : pour certains il y aurait eu une perte démographique handicapant le continent, sa production et son développement : « Sans la traite, affirme Patrick Manning (1990), la population de l'Afrique noire aurait dû croître selon un rythme compris entre 0,3 et 0,5 % par an. Elle aurait été comprise en 1850 entre 70 et 100 millions d'habitants, et non réduite à 50 millions selon ses estimations. » (Pétre-Grenouilleau, 2004). Pour d'autres au contraire, dans une société soumise au piège malthusien, comme toutes les sociétés avant l'impact de la révolution industrielle, le prélèvement d'hommes pouvait atténuer les effets désastreux des pénuries alimentaires et famines : « Alors que la famine tuait probablement au moins autant de femmes que d'hommes, le système atlantique a pu aider à préserver la vie des femmes en enlevant les hommes confrontés à la famine. Paradoxalement, cela a

donc pu protéger la capacité reproductive de certaines populations africaines ... La vente d'esclaves aux Européens fonctionna dans une certaine mesure comme un mécanisme adaptatif aux désastres naturels¹⁵⁶. » Confirmant ce point, Pétré-Grenouilleau donne l'exemple de la fin du Moyen-Âge en Europe, dans une société soumise au piège malthusien, période pendant laquelle la population s'effondre, mais qui correspond au renouveau de la Renaissance et à la croissance du ^{xv}^e siècle, que la brutale chute démographique n'a pas empêché.

Pour Curtin (1995), l'impact de la traite sur les sociétés africaines est difficile à évaluer du fait que les situations ont été extrêmement variées :

Certains groupes ethniques ont été complètement effacés. D'autres ont souffert pendant un temps quelques décennies d'instabilité politique, mais ont été par ailleurs non affectés par la traite, ainsi la plupart des Yorubas et des Ouolofs ont été dans ce cas. D'autres sociétés encore, comme le Dahomey, ont pu profiter de la traite aux dépens de leurs voisins. Partout sur le continent, de grandes parties, comme la République sud-africaine actuelle, n'ont pas du tout été impliquées dans la traite. Avec de telles différences, il est impossible d'établir un bilan.

La traite et l'accumulation du capital en Europe

La traite constituait une part si infime du commerce atlantique des puissances européennes que, même en imaginant des ressources employées qui n'auraient pu l'être ailleurs, sa contribution à leur croissance économique aurait été insignifiante. (D. Eltis, 2000)

Gann et Duignan (2000) rappellent que pour Marx la traite et les autres entreprises coloniales précoces, en Amérique et en Asie/Océanie, marquent « l'aube dorée » du système capitaliste de production, avec « la transformation de l'Afrique en réserve de chasse pour la vente des peaux noires », thème repris par Paul Mantoux dans son ouvrage classique sur la révolution industrielle¹⁵⁷, et plus tard par l'école néomarxiste et les courants tiers-mondistes, par exemple par Eric Williams (1966), pour qui « les profits du commerce triangulaire fournirent l'un des principaux canaux de l'accumulation du capital en Angleterre et du financement de la révolution industrielle. En 1750, il n'y avait guère de ville manufacturière dans le pays qui n'était pas d'une façon ou d'une autre connectée à l'activité coloniale. » On peut citer la fabrication d'armes à Birmingham, l'industrie métallurgique à Sheffield, les filatures et fabriques à Manchester, aussi bien pour la transformation des matières premières importées que pour l'exportation de produits finis. De même pour les pays comme la France, dont tous les arrière-pays portuaires sont au ^{xviii}^e siècle les régions les plus dynamiques et les plus précoces à s'industrialiser, les industries cotonnières à Nantes, celles du lin et les diverses manufactures à Rouen, les raffineries de sucre à Bordeaux, la transformation de la gomme arabique à Paris, les chantiers navals, etc. Sans compter toutes les activités de service, comme la banque, l'assurance, le transport interne, stimulées par le commerce

atlantique.

De même pour les Treize colonies, futurs États-Unis, du Nord au Sud, dont l'économie bénéficie de multiples façons de la traite. Partout, les effets et les liens sont évidents : les chantiers navals, les artisans maritimes, les ports, la fabrication d'objets manufacturés de tout type pour le trafic, l'industrie textile, l'industrie du sucre, l'industrie du tabac, les activités bancaires, les assurances, etc.

Mais les coûts de la traite et ses investissements sont également considérables¹⁵⁸, l'armement des navires, les pertes élevées en mer et en Afrique, le maintien des forts sur la côte, la multiplicité des dépenses de tout type sur un commerce de type planétaire, la rivalité et les guerres entre puissances européennes. Nombre de compagnies de commerce, engagées dans la traite, ont d'ailleurs fait faillite. Austen (1987) rappelle que la traite était « une entreprise risquée, rapportant, au mieux, des profits modérés, d'un peu moins de 10 % par an à son point le plus élevé, à la fin du ^{xviii} siècle en Grande-Bretagne, et entre 1 et 7 % en Europe continentale ... Dans le premier cas, le total de ces profits ne forme pas une part importante du revenu national et semble avoir joué un faible rôle dans la formation du capital de l'industrialisation commençante ». En outre, à l'époque, le commerce extérieur ne représente qu'une fraction réduite des économies nationales, et le commerce triangulaire n'est qu'une fraction de cette fraction. Comme le rappelle le grand spécialiste de la révolution industrielle en Angleterre, Thomas Ashton, le gros du commerce extérieur anglais est fait avec le continent européen, « comparé à cela, les échanges coloniaux étaient faibles, et ceux avec l'Afrique insignifiants ».

Pour situer les choses, on peut citer les chiffres rappelés par Pétré-Grenouilleau (2004) à partir des analyses de François Crouzet et Pierre Boule : le commerce avec l'Afrique représente au début du ^{xviii} siècle 2 % du commerce extérieur anglais, et ce chiffre va décliner ensuite, malgré l'essor rapide de la traite dans la période, simplement parce que les échanges avec le reste de l'Europe et du monde vont progresser encore plus vite du fait du développement agricole et industriel. David Eltis confirme en évoquant « la part infime de la traite dans le commerce atlantique des puissances européennes », dont « la contribution à la croissance économique a été insignifiante. » (*ibid.*)

Pétré-Grenouilleau (2004) fait une synthèse des études sur la rentabilité de la traite et conclut à des résultats moyens, de l'ordre de 5 à 10 %, mais avec bien sûr des risques énormes, et aussi des coups magistraux, une grande irrégularité, un « capitalisme aventureux » impliquant « des réussites spectaculaires comme de retentissantes faillites ». La traite anglaise étant la plus rentable, pour des raisons diverses comme le tissu industriel, l'efficacité technique maritime, l'abondance des comptoirs et abris en Afrique contrôlés par les Britanniques, la sophistication du système bancaire et assurantiel. L'apport de la traite à la formation du

capital en Angleterre a été estimé à seulement 0,11 % par an en moyenne (Pétre-Grenouilleau, 2004).

Par ailleurs, faire de la traite le moteur ou le catalyseur de la révolution industrielle, c'est oublier les causes internes, comme les innovations technologiques, la révolution agricole des années 1720, les réformes institutionnelles telles les enclosures, la fin des corporations, les innovations bancaires ou la formation d'un marché interne unique¹⁵⁹, et surtout l'importance de ce marché interne, dépassant largement les débouchés extérieurs. C'est aussi oublier la nature des innovations au ^{xviii}e, à l'origine du *factory system*, lors de la révolution industrielle, innovations peu gourmandes en capital, basées sur des inventions de pionniers isolés dans le domaine du filage et du tissage du coton par exemple, ne nécessitant pas un lourd investissement, montant qu'auraient apporté les gains de la traite. Pour Hopkins (1990), qui rend cependant hommage à Eric Williams¹⁶⁰, « on peut conclure que le commerce africain et atlantique a aidé la croissance économique anglaise au ^{xviii}e, mais qu'il n'était en aucun cas le seul, ni même le plus puissant, moteur de la première révolution industrielle ».

La différence majeure entre la France et l'Angleterre, la première ne passant pas par une révolution industrielle au ^{xviii}e siècle malgré le début d'industrialisation des hinterlands portuaires signalé plus haut, illustre bien l'importance de ces différentes causes, de ces autres causes. Les deux pays pratiquent la traite, ont des ports actifs pendant des siècles dans cette activité, mais seule la seconde bascule dans une révolution économique :

L'implication des deux puissances dans le commerce avec l'Afrique et les Caraïbes était globalement équivalente, et dans les deux cas cette connexion a stimulé les manufactures et les biens d'exportation bon marché autour des cités portuaires respectives, mais pour les Français cette entreprise s'est révélée une impasse parce qu'elle n'était pas, comme en Grande-Bretagne, reliée au marché intérieur plus large ni au marché mondial. (Austen, 1987)

Enfin, « les théories marxistes et néomarxistes n'expliquent pas pourquoi certains pays, comme le Portugal et l'Espagne, sans parler des États esclavagistes au Soudan, n'ont pas pu réaliser cette accumulation primitive venant de la traite ou d'autres entreprises coloniales » (Gann et Duignan, 2000). Le Portugal est par exemple le premier pays négrier en Europe, malgré sa taille, avec 45 % de tous les esclaves transportés sur la traite atlantique sur trois siècles, un total de plus de 5 millions¹⁶¹ (!), mais il ne s'est jamais développé ni industrialisé avant le ^{xx}e siècle, il est même resté un des pays les plus pauvres d'Europe. On pourrait ajouter le cas des pays musulmans, pratiquant la traite sur une période encore plus longue, et également restés à l'écart de l'industrialisation et du développement économique, ou celui inverse des pays d'Europe centrale et nordique, ou la Suisse, engagés précocement dans ces processus, mais sans pratiquement de commerce colonial ni esclavagiste.

Conséquences économiques et sociales pour l'Afrique

Ils ont trouvé plus rapide de s'enrichir en vendant les esclaves, plutôt que de continuer à produire. C'est l'histoire de la poule aux œufs d'or, les plantations de café et de sucre ont été abandonnées en Afrique parce que la main-d'œuvre est partie au Brésil. (David Livingstone, cité par Davidson, 1978)

Pour des auteurs comme Eltis (1987, 2000) ou Miller (1988), les effets néfastes de la traite ont été limités pour l'Afrique ; elle était répartie de façon si étendue dans le temps et dans l'espace qu'elle n'a pas pu modifier l'évolution du continent, ni profondément marqué les sociétés africaines, pratiquant de toute façon déjà l'esclavage : « La majorité des Africains auraient vécu de la même façon et auraient accompli les mêmes tâches dans le même environnement socio-économique en l'absence de contacts commerciaux avec l'Europe. » (Eltis)

D'autres, comme Lovejoy (1983, 1989) ou Manning (1990), considèrent que la traite a eu au contraire un impact négatif profond sur le continent africain, en poussant les sociétés à étendre la pratique de l'esclavage, d'une part, et en introduisant toute une série de biens inconnus jusque-là, modifiant ainsi les comportements et les modes de vie :

Dans la répartition de la population, dans la pratique du mariage, dans les distinctions de classe, et dans la taille globale de la population (encore relativement faible malgré une croissance forte récemment) ... Les modes de travail en Afrique ont gardé des continuités importantes avec l'esclavage, dans la dépendance vis-à-vis des migrations, le travail forcé, les salaires faibles, et les déséquilibres hommes/femmes. (Manning, 1990)

On peut ajouter d'autres effets, comme le fait que les populations pouvaient se réfugier dans des zones moins accessibles et moins fertiles pour échapper aux razzias, provoquant une baisse de la production agricole, appauvrissement et malnutrition. Même pour les États et royaumes africains vivant de la traite, il y a des conséquences négatives globales, car si les gains des esclavagistes étaient élevés, les autres activités, commerce, artisanat, agriculture, ont souffert de cette place considérable des prélèvements liés à l'esclavage. L'Afrique de l'Ouest a été la plus touchée, car elle était victime à la fois de la traite atlantique et de la traite saharienne.

Par ailleurs, la concurrence des produits européens a pu ruiner les producteurs africains. Les barres de fer, les outils, les haches, les couteaux, les textiles et les manufactures de toute sorte se multiplient sur le continent et facilitent la vie et la survie quotidiennes. Mais les artisans locaux ne peuvent concurrencer les productions européennes : « Les forgerons africains ne pouvaient faire mieux et moins cher que les productions de Birmingham, les tisserands que les producteurs de cotonnades du Lancashire, les artisans multiples que les ouvriers des manufactures européennes. » (Gann et Duignan, 2000)

L'argument classique selon lequel les manufactures européennes auraient dévasté l'artisanat africain par des bas prix et une production de masse est cependant contesté. Il est plus vraisemblable que l'expansion des échanges, comme c'est toujours le cas, ait mené à un accroissement de la production globale et à un enrichissement des populations locales, par la diversité accrue de la gamme de produits disponibles et leur bas coût. L'augmentation de la circulation monétaire au ^{xviii}e, sous forme de cauris, barres métalliques, poudre d'or, est également un indice de l'accroissement de l'activité économique. Fage (2002) donne le cas des textiles : les tissus européens ou indiens arrivant en masse à des prix faibles élargissaient la consommation et permettaient à un nombre croissant de gens de les utiliser, en sus de la production locale. Et les Africains achetaient aussi des tissus européens pour les démêler, les transformer en fils, et contrer ainsi une insuffisance locale de leur offre pour les tisserands. Dans le cas des produits métalliques également, l'arrivée de produits européens a élargi le marché au lieu de réduire la production locale, dont la capacité était insuffisante.

En outre, l'arrivée des Européens et du commerce par la mer engendre de nouveaux types d'échanges à longue distance entre régions africaines tout au long de la côte. Les techniques de navigation hauturière apportées par les Européens permettent ce type d'échanges. Des pratiques nouvelles sont également introduites, « une plus large diffusion du crédit, des instruments monétaires et de l'esprit d'entreprise », selon Pétré-Grenouilleau (2004). La masse monétaire a connu une augmentation spectaculaire avec la traite, « l'approvisionnement en cash dépendit donc largement de l'extérieur, et par conséquent du quasi unique commerce reliant l'Afrique noire au reste du monde : la traite des Noirs » (*ibid.*). En tout cas, l'effet de l'apport de monnaie a été de stimuler les échanges, de monétariser l'économie, c'est-à-dire d'accroître le domaine du marché : « Une plus grande proportion de la production fut orientée vers le marché. » (Manning, 1990, cité par Pétré-Grenouilleau)

Iliffe (2007) considère que dans la plupart des régions, un marché en expansion a pu absorber à la fois les productions locales et les productions importées : « La production de textile igbo semble avoir augmenté au ^{xviii}e siècle, les tissus yorubas ont trouvé des débouchés au Brésil, et les peuples ashantis ont établi une industrie du tissage grâce à des techniques venues du nord. La même chose s'est produite pour les autres métiers. »

Si pour certains historiens, le retard de l'Afrique noire peut être imputé à la traite, en privant le continent d'une main-d'œuvre jeune et productive, en fait c'est dans la tranche d'âge la plus productive que les esclavagistes s'approvisionnaient, pour les mêmes raisons d'ailleurs (avoir une main-d'œuvre efficace), en détruisant les sociétés locales et leur mode de vie, en forçant des communautés entières à quitter les régions les plus fertiles pour échapper aux razzias, en introduisant la violence et la guerre, arguments

employés abondamment par les abolitionnistes autour de 1800, et repris par nombre d'analystes aujourd'hui, on est bien obligé de nuancer cette vision : le retard de l'Afrique est évidemment antérieur à la traite, il n'en est pas la conséquence, *il en est la cause*. C'est bien parce les Africains ne disposaient pas des techniques et des moyens des Européens, que ceux-ci ont pu les déporter, c'est bien parce que l'esclavage aussi préexistait en Afrique que les royaumes africains ont trouvé normal de continuer cette pratique avec les nouveaux venus. Sinon, si l'Afrique n'avait pas été en retard, pour les raisons géographiques expliquées dans le premier chapitre de cet ouvrage, si par exemple elle avait été plus avancée techniquement, et sur tous les plans, maritime, militaire, économique, financier, cela aurait pu être les Africains qui seraient venus chercher des esclaves sur les côtes européennes. L'idée paraît évidemment saugrenue, mais son incongruité même montre l'évidence, à savoir que l'Afrique a souffert de son retard, et dans un monde régi par la force brute, dans un monde sans foi ni loi, celui des aventuriers et négriers européens, ce sont bien les plus puissants qui se sont imposés.

En outre, les États, chefferies et royaumes africains de l'intérieur en Afrique centrale, plus à l'abri de la traite, n'ont pas développé des civilisations plus brillantes, au contraire ce sont les États en contact avec les Européens, pratiquant la vente d'esclaves, comme les royaumes Ashanti, Oyo, Bénin ou Dahomey, qui ont développé les cultures les plus avancées. L'introduction de toute une variété de nouveaux biens a aidé à relever les niveaux de vie, la côte méridionale de l'Afrique de l'Ouest notamment a connu un regain d'activité économique dû à la demande des navires européens, en nourriture et en biens divers d'exportation. Les emplois dans les transports, dans la vente, dans la gestion de nouveaux centres, de nouveaux ports, ont aussi été multipliés. Ce développement côtier ne s'est cependant que peu diffusé vers l'intérieur, on a plus affaire à des types d'économies d'enclave, avec moins d'effets entraînants sur l'économie traditionnelle restée globalement rurale et peu affectée.

De plus, dans une économie de subsistance, où la production est pour l'essentiel consommée et où il n'y a pas d'accumulation du capital, le retrait d'hommes et de femmes producteurs correspond très exactement à un retrait de consommateurs au même niveau de production. Il est donc douteux que le prélèvement humain ait retardé l'accumulation du capital en Afrique :

Si ceux qui ont été vendus à l'étranger avaient possédé des qualifications rares ou des talents entrepreneuriaux, alors les conséquences de leur émigration pourraient avoir été beaucoup plus grandes qu'un simple examen des chiffres pourrait le suggérer ; cependant, il semble probable que la majorité des Africains mis en esclavage aient été des fermiers ordinaires, engagés surtout dans des activités de subsistance et d'échanges locaux. Leur retrait a réduit la production totale, mais d'un montant qui était égalé par la chute de la demande correspondante. (Hopkins, 1990)

Nombre d'auteurs insistent aussi sur le fait que la traite ne représente qu'une petite partie de l'ensemble des échanges africains, à l'échelle du continent, échanges internes, échanges des surplus de nourriture entre les éleveurs, les fermiers et les pêcheurs, malgré son caractère spectaculaire et l'abondance des études qui y sont consacrées. Les économies restent essentiellement agricoles et la traite ne représente qu'une part réduite de leur activité. Au pic du trafic, dans les années 1780, on estime la valeur moyenne du commerce international maritime par personne à 2,3 £ en Grande-Bretagne, 5,7 £ dans les Antilles, mais seulement 0,1 £ en Afrique de l'Ouest (Iliffe, 2007, citant une étude d'Eltis et Jennings¹⁶²).

Aspects politiques

Les situations sont évidemment très variées, et l'Afrique noire n'a pas été affectée partout de la même manière. C'est surtout l'Afrique de l'Ouest et centrale qui a été touchée par la traite, de même que la partie méridionale de l'Afrique de l'Est. Les régions éloignées de la côte, en Afrique centrale, de même que l'Afrique australe, ont été peu concernées. Si les Européens s'en sont tenus à des forts sur la côte, négociant avec les autorités locales, sans chercher à effectuer eux-mêmes des razzias¹⁶³, une exception consiste dans le cas de l'Angola, où les Portugais sont allés vers l'intérieur et ont eux-mêmes prélevé des esclaves, lors de guerres longues, avec aussi l'enrôlement d'Africains dans leurs rangs¹⁶⁴. En se basant au sud du royaume du Kongo, les Portugais ont inversé la situation du ^{xvie} siècle, quand alliés à cet État, ils allaient chercher les esclaves aux marges. Au ^{xviiie}, le Kongo s'effondre dans les luttes internes, le nombre de prétendants au trône est élevé, du fait de la polygamie, et en l'absence de lois de succession aucune stabilité n'est possible. Il n'y a plus d'État mais de multiples chefferies et il devient un terrain de chasse pour les trafiquants d'esclaves¹⁶⁵. Miller (1988) parle d'une véritable révolution due à la traite en Afrique centrale, notamment avec le transfert continu de centaines de milliers de personnes vers le Brésil aux ^{xviii} et ^{xixe} siècles, les sociétés traditionnelles de royaumes et de tributs sont détruites pour être transformées en systèmes où les seigneurs de guerre et les trafiquants imposent leur loi aux chefs locaux, avec un endettement de plus en plus élevé, dû aux biens apportés, et les obligeant à fournir des esclaves en nombre croissant.

La traite a produit des bouleversements politiques sur les régions côtières de l'Afrique de l'Ouest, en renforçant en particulier les entités étatiques. Les royaumes Ashanti, Oyo, Dahomey, Bénin, en sont des exemples, qui prennent le relais des grands empires du Sahel, Ghana, Mali, Songhaï. La chute de l'empire Songhaï en 1591 et l'anarchie qui s'ensuit coïncide avec la montée de la traite dans les deux siècles suivants. Celle-ci entretient le désordre au Sahel, les guerres, l'insécurité pendant toute cette période.

Des pratiques plus cruelles ont cours dans les royaumes forestiers, comme les sacrifices humains, ayant pour but de renforcer la cohésion religieuse et sociale, l'abondance d'esclaves favorise le phénomène. Les profits de la traite servent à acquérir plus d'armes, les armes servent à razzier plus d'esclaves, les armées se renforcent, les sacrifices deviennent rituels, un cercle vicieux est ainsi établi. Polanyi dans son étude du Dahomey insiste sur le rôle néfaste de la hiérarchie religieuse, non seulement en exigeant un prix élevé en vies humaines, mais aussi en effectuant une « saignée permanente » sur les groupes en position d'accumuler du capital¹⁶⁶.

Le royaume du Dahomey (1600-1894), au nord des postes d'Ouidah et de Porto Novo, où les Européens embarquaient les esclaves, se développe au ^{xvii}e siècle, en se libérant progressivement de la tutelle du royaume yoruba d'Oyo. La vente d'esclaves devient un monopole d'État et un système stable de succession et d'administration est mis en place jusqu'au ^{xix}e siècle. On a parlé d'un État militaire pour le Dahomey, « particulièrement cruel envers les esclaves » (Iliffe, 2007), qui voit son apogée vers le milieu du ^{xix}e siècle. Au moment où la traite est à son maximum, au ^{xviii}e siècle, le royaume de Dahomey devient un des plus puissants de la région, une monarchie centralisée, spécialisée dans ce type de commerce avec les Européens. Dix à douze mille esclaves étaient exportés chaque année dans les dernières décennies du siècle, le royaume prélevant sur son propre peuple. Il organise la vente dans le cadre d'une véritable entreprise étatique, autour du port d'Ouidah (Bénin actuel), avec un contrôle public sur les exportations et les importations, et des taxes appliquées à tous les échanges. La succession au Dahomey suivait les règles de la primogéniture, ce qui donnait une certaine stabilité au royaume ; seulement dix souverains ont ainsi régné entre 1650 et 1889 (Iliffe, Reader, 1999). Hopkins (1990) rappelle la fortune des souverains du Dahomey, basée sur la traite : « En 1750, le roi du Dahomey avait un revenu brut de 250 000 livres, venant la vente des esclaves vers l'Atlantique. » Un roi du Dahomey, Gezo, dit à un officier de la marine britannique, au début du ^{xix}e siècle, qu'il pouvait accorder tout ce que le gouvernement anglais lui demandait, sauf abandonner la traite : « Le commerce des esclaves est le principe fondateur de mon peuple. C'est la source de sa gloire et de sa richesse. Ses chansons célèbrent les victoires et les mères bercent les enfants avec les notes de triomphe sur les ennemis réduits à la servitude. » (cité par Meredith, 2014)

Enfin le royaume Ashanti ou Asante devient également un centre majeur des échanges au ^{xviii}e siècle, exportant des noix de Kola vers le nord, des esclaves et de l'or vers le sud, important des armes et des biens manufacturés depuis la côte. La capitale, Kumasi, compte selon Iliffe (2007) 20 à 25 000 habitants à la fin du siècle, avec « une ceinture de 25 km d'agriculture dense et d'artisans spécialisés ». Le royaume se trouve dans «

la seule partie de l'Afrique riche à la fois en ressources minières et en terres fertiles » (*ibid.*). Des routes, et non des pistes, au nombre de quatre vers le nord et la savane, et quatre vers le sud et la côte, facilitent les échanges. Les quantités d'or extraites des mines ashanti sont « légendaires » (Reader, 1999). Il s'agissait « d'une société militarisée, avec une armée de citoyens, une idéologie belliqueuse et une grande brutalité envers les plus faibles » (Iliffe).

Selon Akuosa Adoma Perbi¹⁶⁷, une historienne ghanéenne :

L'esclavage devint une part importante de l'État ashanti (le plus puissant de la Gold Coast), depuis sa fondation. Pendant trois siècles, Asante devint le plus grand État commerçant d'esclaves, trafiquant d'esclaves et propriétaire d'esclaves.

Dès la fin du ^{xviii} siècle, avec la montée du prix des esclaves, le royaume se met à accepter des paiements en or, ainsi cette région aurifère, exportatrice d'or depuis toujours, se met à importer de l'or de façon nette.

Au début du ^{xix} siècle, les élites dirigeantes sont partagées entre une fraction belliqueuse et une fraction pacifiste, la première voulant acquérir des richesses par la force, la seconde par le commerce. Avec la fin de la traite après 1807, le parti du commerce est favorisé, car il s'agit dès lors de développer les échanges légitimes. Bien que les échanges soient largement contrôlés par l'État, il restait une place pour les acteurs privés, dont l'activité se développe au ^{xix}.

La fin de la traite

À la fin du ^{xviii} siècle, plus de la moitié des captifs d'Afrique de l'Ouest transportés aux Amériques l'étaient dans des navires britanniques. Et pourtant, en quelques années, la Grande-Bretagne est devenue la première grande nation européenne à abolir la traite, en 1807. (Kevin Shillington, 1995)

La fin de la traite est souvent vue comme un phénomène isolé, avec sa propre dynamique, ses propres caractères, en marge des sociétés dans lesquelles elle s'inscrit. Il n'en est rien bien sûr, elle est un élément du vaste mouvement des idées qui se développent au ^{xviii} siècle avec ce qu'on appelle les Lumières, et qui aboutit aux révolutions américaine et française, à l'abolition de l'esclavage lui-même, aux révolutions de 1848 à travers l'Europe. Un vaste mouvement d'émancipation et de liberté, pour mettre fin aux privilèges de l'aristocratie et aux institutions autoritaires.

L'abolitionnisme, la campagne pour venir à bout de l'esclavage à la fin du ^{xviii} siècle, préfigure les notions actuelles de droit d'ingérence dans les affaires d'États souverains, au nom des droits de l'homme et de l'humanisme, « une étape clé dans l'affirmation des droits universels » (Pétre-Grenouilleau, 2004).

“Am I not a man and a brother?”, broche du ^{xviii} siècle de Josiah Wedgwood (voir encadré *infra*), thème utilisé par la Société abolitionniste de Londres et la Société française des amis des Noirs.

La fin du ^{xviii} et le début du ^{xix} siècle en Angleterre se caractérisent par un double mouvement des idées et des faits, les progrès des abolitionnistes en matière de lutte contre l'esclavage et ceux des abolitionnistes à l'encontre des pratiques mercantilistes et protectionnistes. Les défenseurs de la liberté des hommes d'un côté, les défenseurs de la liberté économique de l'autre, à commencer par la libre circulation des biens, dont les idées commencent à s'affirmer dans les années 1770. Les premiers marquent des points définitifs en 1807 et 1833, les seconds un peu plus tard avec l'abolition des *Corn Laws* (1846) puis des Actes de Navigation (1849) qui correspondent à l'entrée unilatérale du pays dans le libre-échange¹⁶⁹. Les deux évolutions ont des éléments communs, surtout dans les méthodes utilisées, annonciatrices des campagnes d'opinion modernes, avec la Ligue anti-Corn Laws de Cobden et Bright, appuyée sur les écrits de Smith et Ricardo, et l'*Anti-Slavery Society*, reposant sur les idées des Lumières, les réactions de l'opinion¹⁶⁹, et le rôle des églises protestantes (quakers, méthodistes, anglicans). Mais aussi par le fait qu'elles sont toutes deux unilatérales : les décisions britanniques, l'interdiction de la traite en 1807, l'entrée dans le libre-échange en 1846, sont prises sans attendre les autres pays. Alors que pendant longtemps, l'argument contre la fin de la traite et du protectionnisme était qu'un pays ne pouvait pas prendre une telle décision seul, faute de nuire à ses intérêts, qu'il fallait une décision internationale, négociée avec les autres¹⁷⁰. En 1846, l'Angleterre est au faite de sa puissance, et on peut comprendre qu'elle s'engage seule dans un libre-échange sans contrepartie, mais en 1807, on est en plein dans les guerres avec la France et la mesure semble d'autant plus méritoire. Il est vrai que le pays possède la maîtrise des mers depuis Aboukir et Trafalgar, il n'y a plus de concurrent sérieux pour le grand commerce outre-mer.

Mais si les idées des deux courants ont été suivies d'une application en Grande-Bretagne et dans les colonies britanniques, l'esclavage a continué pendant une bonne partie du ^{xix} siècle au Brésil, à Cuba et aux États-Unis, ce dernier pays fournissant la matière première de l'industrie cotonnière britannique autour de Manchester, berceau de la révolution industrielle avec la mécanisation du filage et du tissage.

Devant l'ampleur du mouvement, les défenseurs de l'esclavage sont condamnés à un combat d'arrière-garde. Les planteurs, les négriers, les armateurs défendent cependant la nécessité de maintenir la traite durant toute la campagne, à la fin du ^{xviii} et au début du ^{xix}, aussi bien en

Angleterre qu'en France, et bien sûr aux États-Unis où l'opposition entre les deux groupes finira par une guerre civile. Les Sudistes prétendent par exemple que leurs esclaves vivent mieux que les prolétaires des pays en cours d'industrialisation de l'époque. En France, un négrier nantais défend à la Chambre des députés, en 1829, la douceur de l'esclavage :

Je n'ai pas insulté la France en disant que les esclaves de nos colonies étaient plus heureux dans leur existence animale que le sont la plupart des paysans de France. Pendant dix à douze ans que j'ai habité les colonies, jamais je n'ai vu un mendiant. (cité par Pétré-Grenouilleau, 2004)

De la même façon, les défenseurs anglais de l'esclavage soutenaient l'idée que « la traite n'était pas plus cruelle que les règlements de la marine britannique », en plus bien sûr du fait qu'elle aurait été nécessaire à l'économie du royaume, et que les planteurs seraient ruinés par son arrêt (cf. Pétré-Grenouilleau, 2004).

En février 1807, le parlement britannique passe une loi qui déclare la traite illégale pour les sujets de sa majesté. Elle est votée à 283 voix contre 6 aux Communes et 100 contre 36 à la Chambre des Lords. En 1811 une autre loi impose des pénalités élevées à quiconque, quelle que soit sa nationalité, pratique la traite. La mort de William Pitt en 1806, le chef du gouvernement depuis 1783, Premier ministre à 24 ans, conservateur, n'est pas étrangère à cette évolution (bien que Pitt lui-même, ami de longue date de William Wilberforce, un des grands artisans de l'interdiction avec Thomas Clarkson¹⁷¹, était hostile à l'esclavage), elle est suivie d'un ministère whig qui va faire voter le texte historique, sous le Premier ministre William Grenville, au pouvoir seulement un an (février 1806-mars 1807).

La décision britannique de rendre la traite hors la loi est une rupture historique. Elle peut avoir empêché la progressive africanisation de larges régions du Nouveau Monde. Elle a aidé à poser les bases des empires européens. Elle a contribué à inaugurer une révolution sociale aux conséquences profondes pour les peuples d'Afrique et la diaspora noire en Amérique. (Gann et Duignan, 2000)

La Révolution en France avec son tournant radical dans les années 1790 a pu retarder l'interdiction de la traite en Angleterre, en effet les abolitionnistes apparaissent comme des jacobins, des alliés de l'ennemi, la France ayant aboli temporairement l'esclavage en 1794. Pour aggraver les choses, Wilberforce et Clarkson se voient attribuer une citoyenneté d'honneur par la République française, pour leurs accomplissements dans la cause de la liberté, aux côtés de Washington, Hamilton, Madison et Paine, pères fondateurs de la révolution américaine¹⁷².

Josiah Wedgwood (1730-1795), la broche
et le mouvement abolitionniste

Josiah Wedgwood est un des pionniers de la révolution industrielle, un inventeur-innovateur au même titre que les Richard Arkwright, John Kay, Thomas Newcomen ou James Watt, dans son domaine, l'industrialisation de la poterie. Il est aussi le grand-père de Charles Darwin (1809-1882).

« Dans les années 1870, Wedgwood était à la tête de sa propre entreprise, probablement le plus célèbre potier dans le monde, il se sentait de plus en plus concerné par l'inhumanité de l'esclavage. En 1787, il devient un des leaders de la Société pour l'abolition de la traite, un groupe qui comprenait de nombreux activistes notables comme Thomas Clarkson et William Wilberforce, ce dernier membre du parlement, avec lesquels il devint ami. La contribution de Wedgwood au groupe était inestimable. Sa position à la tête d'une des entreprises du pays ayant le mieux réussi lui avait fourni un réseau de contacts influents, il connaissait les *royals*, les aristocrates, les scientifiques, les artistes et les hommes d'église. Il était aussi responsable du design, de la fabrication et de la distribution du médaillon, un élément crucial pour le mouvement abolitionniste. Le médaillon affichait publiquement le soutien de celui qui le portait, un peu comme les bracelets publicitaires aujourd'hui. Dessiné par un des meilleurs artisans, probablement William Hackwood ou Henry Webber, le camée était utilisé sur les chapeaux, les broches, les colliers, les bracelets, les épingles à cheveux, et aussi dans divers objets comme les boîtes, les théières, etc. Wedgwood produisit et distribua les médaillons à ses frais, en envoyant même aux États-Unis à l'un des pères fondateurs, Benjamin Franklin. Son ami et camarade dans la campagne, Thomas Clarkson, écrit : « Finalement, la mode de les porter devint générale et était vue comme un moyen digne de promouvoir la cause de la justice, de l'humanité et de la liberté. »

“Brooch was central to anti-slavery movement”, The Scarborough Evening News, 18 juin 2015

Pendant ce temps-là, aux États-Unis naissants, Jefferson emboîte le pas en faisant voter la même année par le Congrès l'interdiction d'importer des esclaves. Le commerce honteux sera ainsi combattu par les deux puissances anglo-saxonnes, la puissance dominante en Afrique et dans l'Atlantique, la puissance montante sur les eaux de l'Amérique et des Caraïbes. L'Angleterre fait pression sur les autres pays pour qu'ils participent à la mise hors la loi de la traite, en utilisant toutes les armes diplomatiques dont elle dispose. Des pays d'Amérique latine par exemple, nouvellement indépendants, se voient offrir la reconnaissance de la souveraineté, en échange de leur implication. Même Napoléon, avant Waterloo, de retour de l'île d'Elbe pendant les Cent Jours, fait décréter en mars 1814 l'abolition de la traite par la France.

C'est le début de la mise en place d'un contrôle maritime exercé par des patrouilles de la *Royal Navy* pour arrêter les navires négriers et libérer les esclaves transportés. Les marins et les officiers se voient attribuer une prime par esclave libéré. Une autre mesure encore plus radicale a été l'annexion par la force de ports négriers clés, sur le continent lui-même, « pour arrêter la traite à sa source » (Hopkins, 1990). Eltis (1987) estime que la marine a capturé et sanctionné 1 635 navires négriers (sur 7 750) et libéré plus de 130 000 captifs au ^{xix}e, soit une proportion réduite des esclaves transportés aux Amériques durant ce siècle¹⁷³. La plupart des esclaves ainsi libérés sont établis en Sierra Leone, la colonie créée en 1787 à la suite de la

guerre d'indépendance américaine. Cela n'a pas empêché le trafic de se poursuivre et « 3 446 800 esclaves ont encore quitté l'Afrique pour l'Amérique au ^{xix}e siècle, soit un peu plus que la moitié du siècle précédent¹⁷⁴ » (*ibid.*). Le rythme a été peu ralenti puisqu'on estime les départs à 51 000 esclaves par an entre 1801 et 1867, contre 52 800 entre 1676 et 1800 (Pétre-Grenouilleau, 2004). La plupart vers le Brésil et Cuba où l'abolition a été tardive, et la majorité venant du sud de l'équateur, à l'ouest et à l'est, de l'Angola et du Mozambique¹⁷⁵, où la *Royal Navy* était moins efficace. Pétre-Grenouilleau rappelle qu'une génération sépare l'interdiction de la traite de la période où les sanctions deviennent efficaces, dans les années 1840, et qu'il faudra attendre les années 1860 pour voir la fin réelle de la traite atlantique.

Les sanctions ne sont pas légères contre les navires négriers ; ainsi aux États-Unis, nous rappelle Pétre-Grenouilleau (2004), la traite est en 1820 « assimilée à un acte de piraterie, et donc passible de la peine de mort », même chose pour la Grande-Bretagne qui instaure en 1824 la peine capitale à l'encontre des trafiquants¹⁷⁶. La France adopte des mesures plus progressives contre la traite : en 1817, elle est « considérée comme une simple contravention à la législation douanière », en 1827, elle devient un crime, le capitaine pouvait être banni, mais les armateurs n'étaient pas inquiétés ; en 1831 enfin, des mesures drastiques sont prises, une loi prévoit de condamner l'armateur à dix à vingt ans de travaux forcés.

Les escadres britanniques laissaient évidemment passer nombre de navires négriers, étant donnée l'immensité de l'espace à surveiller – on estime qu'elles n'ont arraisonné que des navires représentant seulement 8 % du total des esclaves transportés après l'interdiction –, mais leur simple présence avait un effet dissuasif et a eu pour effet de limiter considérablement la traite, par rapport à ce qu'elle aurait été en l'absence de la loi de 1807.

Pendant presque tout le siècle il y aura ainsi des navires négriers qui tourneront l'interdit, car une demande existe dans les pays esclavagistes. La guerre de Sécession¹⁷⁷ et la victoire du nord et des abolitionnistes mettra un frein supplémentaire à l'intérêt de la traite (abolition de l'esclavage en 1865 par le 13^e amendement à la Constitution des États-Unis), de même que l'abolition de l'esclavage par le Portugal et l'Espagne en 1869 et 1880, et finalement à Cuba et au Brésil en 1886 et 1888. L'abolition de l'esclavage dans ce dernier pays est liée au basculement du pouvoir dans la deuxième moitié du ^{xix}e siècle, les planteurs et grands propriétaires terriens, bénéficiant de l'esclavage, voient leur importance décliner avec l'immigration massive depuis l'Europe et le déplacement du centre de gravité économique vers le sud, notamment São Paulo et les débuts de l'industrialisation, dépendant du salariat :

L'esclavage était maintenant contesté par la majorité des citoyens, par les humanistes, religieux ou séculiers, et par la monarchie elle-même. [...] Les fazendeiros, souvent

amollis par les plaisirs de Rio de Janeiro ou Paris, commencèrent lentement à perdre leur influence, et la position des détenteurs d'esclaves fut encore affaiblie par la victoire des États du Nord dans la guerre civile américaine. [...] En 1888 les derniers 700 000 esclaves¹⁷⁸ furent libérés sans compensation pour les propriétaires. Les Brésiliens, à la différence des Nord-Américains, réussirent ainsi à débarrasser leur pays de l'esclavage sans passer par une guerre civile. L'abolitionnisme obtenait sa victoire finale aux Amériques. (Gann et Duignan, 2000)

Le Danemark avait précédé la Grande-Bretagne en interdisant la traite à ses sujets dès 1803¹⁷⁹, mais il n'avait pas la marine ni la puissance pour imposer l'interdiction à d'autres, ce que les Britanniques vont essayer de réaliser après 1807. Naturellement il était de leur intérêt économique, une fois qu'ils s'étaient eux-mêmes interdits la traite, de ne pas laisser les autres nations poursuivre ces pratiques, ce que souligne entre autres Tocqueville. Si l'Angleterre voulait développer le commerce légal, légitime, avec l'Afrique, si ses industriels pouvaient y réaliser des gains, il fallait arrêter le commerce des esclaves par les autres nations, simplement parce que la main-d'œuvre devait rester sur place pour produire dans les nouvelles activités, et aussi éventuellement servir de débouchés pour les productions manufacturées britanniques.

On peut noter également qu'en 1815, le pays domine l'Europe et le monde, il s'agit de la nouvelle grande puissance, venant de remporter une victoire définitive contre sa vieille rivale, avec une flotte sans égale et une suprématie maritime incontestée, et donc se trouve en position d'imposer ses vues. Les négociations, les pressions, la lutte d'influence, tout est utilisé pour convaincre les autres nations de suivre. Les États-Unis interdisent la traite en 1808, la Hollande en 1814, la France en 1818, le Portugal en 1836, le Brésil en 1850 et l'Empire ottoman en 1857. Ainsi toutes les grandes puissances maritimes finissent par se mettre d'accord pour mettre en œuvre cette interdiction.

La Grande-Bretagne a été le seul pays à engager des sommes considérables dans la lutte contre la traite, non seulement pour les navires engagés mais aussi par les sommes accordées à des pays étrangers. C'est le cas du Portugal qui reçoit en 1815 300 000 livres en échange des premières mesures d'arrêt de la traite, de même l'Espagne en 1820, qui reçoit 400 000 livres. On peut considérer cela, avec Gann et Duignan (2000), comme une des premières formes d'aide internationale. Le coût de l'abolition de la traite puis de l'esclavage a été estimé à 1,8 % du Revenu national britannique entre 1806 et 1863, un chiffre très élevé en comparaison de l'aide au tiers monde par exemple après 1945, coût qui s'explique par l'entretien des croisières de répression et par les pertes enregistrées dans les îles à sucre britanniques, concurrencées par les pays restés esclavagistes (Pétre-Grenouilleau, 2004).

Mais la campagne pour abolir l'esclavage lui-même, et non plus seulement la traite, ne commencera à donner des résultats que dans les années 1830. On peut noter que l'écart de plusieurs décennies entre

l'interdiction de la traite et l'abolition de l'esclavage lui-même s'explique par le fait que les premiers abolitionnistes n'envisageaient pas au début la seconde mesure : « Aucun leader du mouvement ne pensait un instant demander l'émancipation immédiate des esclaves » (Pétre-Grenouilleau, 2004), simplement du fait de l'impossibilité économique apparente de l'abolition, et aussi à cause des idées de l'époque selon lesquelles il fallait du temps pour que les esclaves « puissent acquérir assez de lumières afin d'user avec sagesse de leur future liberté » (*ibid.*).

L'esclavage est aboli en 1833 en Angleterre et en 1848 en France. En Angleterre, la décision suit une série de lois démocratiques, comme l'élargissement du suffrage à la classe moyenne en 1832, en France elle est bien sûr la conséquence de la révolution de 1848. Il l'avait été en 1777 dans le Vermont en Amérique du Nord, et en 1788 au Connecticut, New York, Massachussets et Pennsylvanie, puis en 1794 temporairement en France par la Convention révolutionnaire¹⁸⁰, avant d'être rétabli sous le Consulat en 1802. L'abolition de l'esclavage au Mexique date de 1829, au Pérou et au Venezuela ; elle est réalisée par étapes à partir de 1854. L'Inde met fin au statut légal d'esclave en 1843, l'Égypte interdit les marchés d'esclaves en 1854. Les Pays-Bas abolissent l'esclavage dans leurs possessions en 1860, le Portugal en 1878, l'Espagne (dernier pays européen à le faire) en 1886, Cuba en 1886, le Brésil en 1888 (dernier pays d'Amérique, avec la *Lei Áurea*¹⁸¹), des pays africains comme la Sierra Leone et Zanzibar en 1896 et 1897, finalement l'Arabie saoudite en 1962. Les États-Unis avec la guerre civile, en 1865, quatre ans après l'émancipation des serfs en Russie.

Dans les colonies britanniques, les propriétaires ont un an pour affranchir leurs esclaves ; ils restent au service de leurs maîtres avec un statut d'apprenti jusqu'en 1838 pour les domestiques, 1840 pour ceux travaillant aux champs. Les propriétaires sont indemnisés par une somme de 20 millions de livres sterling, soit la moitié du budget annuel du pays¹⁸² (Pétre-Grenouilleau, 2004). En France, un an après l'abolition, une loi de 1849 prévoit 12 millions de francs d'indemnisation.

Tableau 9. La fin de la traite et de l'esclavage¹⁸³

	Abolition de la traite	Abolition de l'esclavage
Autriche-Hongrie	1883	
Danemark	1803	
Grande Bretagne	1807	
France	1848	
Pays Bas	1863	
Espagne	1886	
Portugal	1878	
États Unis	1865	
Brésil	1888	
Cuba	1888	

Mexique		1829		
Pérou		1831		
Venezuela		1850		
Sierra Leone		1896		
Zanzibar (Oman)		1897		
Madagascar		1897		
Tunisie		1848		
Empire Ottoman		1882		
Égypte		1854		
Arabie saoudite		1962		
Inde		1843		

Outre son importance humanitaire évidente, l'abolition représenterait aussi, selon Gann et Duignan (2000), « la plus grande avancée jamais prise sur la voie d'une société pleinement capitaliste, basée sur le salariat non contraint, le libre-échange et l'économie de marché ».

Les raisons de l'abolition

On peut expliquer la fin de l'esclavage au ^{xix}e siècle par le mouvement des idées, à la suite des Lumières et des positions humanitaires, mais aussi par l'évolution de l'économie, l'évolution du capitalisme et des modes de production¹⁸⁴ avec la révolution industrielle, les idées désintéressées d'un côté, l'intérêt bien compris de l'autre. Face à la thèse « d'une des pages les plus parfaitement vertueuses dans l'histoire des nations¹⁸⁵ », on trouve des analyses divergentes, et notamment d'auteurs marxistes ou nationalistes allemands.

Parmi les premiers, refusant tout rôle à la philanthropie, Eric Williams (1944) ne voit que des raisons économiques, il explique que lorsque le capitalisme industriel et libéral a succédé au capitalisme commercial et mercantiliste, les protections tarifaires dont bénéficiait le lobby sucrier des Antilles devaient être balayées. De nouvelles activités se développent, dans la métropole, autour de Manchester, avec la mécanisation et le *factory system*, et le sucre de lointaines colonies, les plantations archaïques, n'ont plus l'importance qu'ils avaient au ^{xviii}e siècle. En outre l'extension du salariat pousse les capitalistes à souhaiter l'abolition de l'esclavage du fait de la concurrence représentée par les entreprises outre-mer bénéficiant d'une main-d'œuvre gratuite. Pour Williams, avec un certain excès, « le rôle de l'humanisme a été grossièrement exagéré par des hommes qui ont sacrifié le sérieux académique au sentimentalisme et, telle l'ancienne école scholastique, ont placé la foi avant la raison et l'évidence ».

Un autre auteur, oublié, est l'historien allemand Franz Hochstetter¹⁸⁶, qui analyse les raisons économiques et politiques de l'interdiction de la traite par les Anglais en 1807, refusant également tout rôle à l'humanisme. L'auteur considère que la guerre d'indépendance américaine (1776-1783) a

été extrêmement coûteuse pour les planteurs britanniques dans les Antilles, parce qu'ils ont perdu leurs marchés habituels en Amérique du Nord. Ils étaient en outre concurrencés par les Français et les Espagnols dans les Caraïbes, qui disposaient de conditions naturelles plus favorables dans leurs possessions, et qui en plus reprenaient les marchés aux États-Unis. La réaction britannique aurait donc été de passer à un système différent d'utilisation de la main-d'œuvre, en abolissant la traite. En bref, la traite profitait surtout aux ennemis ou concurrents de la Grande-Bretagne, avec des navires négriers anglais qui alimentaient en esclaves colonies françaises, portugaises, danoises, hollandaises ou espagnoles. Par ailleurs, les planteurs anglais pouvaient compter de plus en plus sur l'accroissement démographique naturel du nombre de leurs esclaves, alors que les Français avaient toujours besoin d'un apport extérieur, parce qu'ils disposaient de plus de terres à exploiter. Enfin, le commerce des esclaves devenait de plus en plus coûteux (en vies humaines¹⁸⁷ et en argent), moins rentable et trop risqué. Le commerce légitime, huile de palme notamment, était une alternative plus profitable. La décision de 1807 s'explique comme une façon de contrer ces menaces.

Shillington (1995) reprend l'explication économique. Selon lui, les producteurs français de sucre au ^{xviii} siècle avaient inondé le marché (« Les Français en particulier, avec d'énormes nouvelles plantations, utilisant des machines modernes, fournissaient une masse de sucre bon marché à l'Europe, et entamaient les parts des producteurs britanniques moins efficaces »). Comme en plus le prix des esclaves augmentait en Afrique, ces producteurs anglais voyaient leurs profits diminuer et ne pouvaient plus payer leurs dettes aux banques. Celles-ci étaient d'ailleurs plus intéressées à financer les industriels de la révolution du même nom en cours dans le pays. Les planteurs perdaient de leur influence politique au Parlement, les nouveaux entrepreneurs au contraire en gagnaient. Ils étaient en faveur du salariat et étaient naturellement hostiles à l'esclavage. Finalement, ils voyaient l'Afrique comme une source de matières premières et de divers produits à échanger contre leurs biens manufacturés, et non plus comme une source inépuisable de main-d'œuvre pour les colonies. Qui plus est, la révolte à St Domingue, le bain de sang qui suit, et la déclaration d'indépendance de Haïti en 1804, constituent autant d'éléments propres à détourner les pouvoirs économiques et politiques en Europe de la poursuite de l'esclavage.

Pétre-Grenouilleau, dans sa brillante somme et synthèse sur l'esclavage (2004), très au fait de la littérature anglo-saxonne sur la question, considère plutôt que c'est « tout un faisceau de forces favorables à l'abolition » qui a joué, dans une histoire de l'abolition « qui s'étend sur près d'un siècle », et les explications monocausales n'ont pas grand sens. Le rôle de l'humanisme des Lumières, les forces religieuses, l'action politique, les raisons économiques, la résistance des esclaves, tout cela a participé à la

destruction du système :

Qu'il s'agisse de la morale, de l'économique, du religieux ou du politique, aucun facteur, pris séparément, n'est vraiment suffisant pour expliquer à lui seul un processus abolitionniste britannique complexe, formé d'éléments variés se superposant, s'enchevêtrant et s'articulant en fonction de contextes particulièrement fluctuants.

Gann et Duignan (2000) insistent de leur côté sur le rôle des mouvements religieux, et notamment de l'extension du méthodisme dans le monde anglo-saxon et du piétisme dans le monde germanique, aux ^{xvii}e et ^{xviii}e siècles. Une sorte de réforme dans la réforme protestante, insistant sur les valeurs morales, l'intérêt aux pauvres, aux aliénés, aux prisonniers, aux esclaves, bref à tous les dominés. Mais sans volonté radicale de changement brutal, plutôt l'idée que la société est réformable selon une voie pacifique et que l'esclavage et la traite doivent être combattus. Tous les dissidents britanniques, comme les Quakers, les Baptistes, les Congrégationalistes, les Sociniens, et aussi l'Église anglicane officielle, prennent des positions similaires. Des missions protestantes fondent des écoles sur la Côte de l'Or, les Hollandais à Elmina en 1644, les Danois à Christianborg en 1722, tandis que des missionnaires britanniques établissent des sociétés visant à diffuser ce message en Afrique (*Church Missionary Society*, 1776 ; *London Missionary Society*, 1795).

Bien d'autres critiques ont été apportées à la thèse de Williams liant l'abolition à l'essor du capitalisme, la plus convaincante étant fournie par les exemples de la Hollande, où le capitalisme s'est développé encore plus tôt qu'en Angleterre, et où pourtant aucun mouvement abolitionniste ne s'est manifesté, et a contrario les cas de l'Amérique latine où l'abolition a été imposée au ^{xix}e, bien avant que ces pays connaissent un essor capitaliste (*ibid.*). En France également, avec un commerce colonial et de traite aussi important que celui de l'Angleterre, il n'y a pas eu de révolution industrielle au ^{xviii}e siècle.

Les arguments économiques sont aussi employés par les abolitionnistes au ^{xviii}e et au ^{xix}e, s'appuyant sur Adam Smith qui considérait que la traite ne profitait qu'à une minorité de privilégiés (planteurs, armateurs) et qu'elle desservait au contraire la majorité de la population : les tarifs concédés aux planteurs accroissaient les prix des denrées importées et le système empêchait la libre circulation des capitaux et des hommes favorable à la prospérité générale. La traite entravait pour eux le développement de productions de nombre de biens en Afrique, un commerce légitime qui aurait pu autrement prendre une plus grande ampleur : « Les intérêts communs de la religion et du profit requéraient ainsi l'abolition du commerce des esclaves. » (Gann et Duignan, 2000). C'est également ce que dit un ancien esclave, Olaudah Equiano, dont l'autobiographie eut un grand succès en Angleterre. Equiano parcourut le pays pour promouvoir son

ouvrage et parler de son expérience.

La population, les entrailles et le sol de l'Afrique regorgent de ressources précieuses et utiles. [...] Si un système d'échanges était établi avec les Africains, la demande de biens manufacturés augmenterait très rapidement, au fur et à mesure que les natifs adopteraient les modes, manières, types de consommation britanniques.

Un autre ancien esclave, Ottobah Cugoano, lança l'idée en 1787 de croisières de répression pour empêcher la traite, une idée qui devint réalité après 1807.

Les conséquences

Il faut tout d'abord remplacer la traite devenue illégale par le commerce légitime. Il faut aussi trouver de la main-d'œuvre dans les colonies, en particulier les îles sucrières et les plantations, on cherche donc un expédient avec la main-d'œuvre engagée, c'est le début d'un afflux de travailleurs venus des Indes, notamment de la côte Est, pour remplacer partiellement les Africains.

Au début cependant, comme le rappelle Hopkins (1990), aux ^{xve} et ^{xvie} siècles, les Européens s'intéressaient aussi à d'autres produits, produits qui ont continué à faire l'objet d'échanges même quand la traite est devenue dominante. Ce commerce diversifié ne s'est en fait jamais arrêté, l'Afrique exportait tout au long du ^{xviii}e siècle, en pleine période d'essor de la traite, peaux, gomme, ivoire, or, huile de palme, bois précieux, cire d'abeille, etc. Et ces exportations voient d'une part les prix augmenter, et d'autre part leur quantité exploser :

Le prix de la gomme arabique double entre les années 1730 et les années 1780, pour doubler encore dans les années 1830. Les prix des peaux et de l'ivoire sont multipliés par dix entre 1730 et 1780, celui de la cire est multiplié par trois. Le prix de l'huile de palme fluctue au ^{xviii}e, mais il se met à augmenter après 1815, doublant entre les années 1830 et les années 1850. Ces changements sont accompagnés d'autres encore plus importants dans les quantités : l'huile de palme d'Afrique de l'Ouest vendue en Angleterre passe de 1 000 tonnes par an dans les années 1820 à 30 000 tonnes dans les années 1850. La production d'arachide de Sénégal s'élève à partir de quantités négligeables avant 1840 à environ 40 000 tonnes par an à la fin des années 1870. (Curtin, 1995)

Mais l'expansion formidable de la traite au ^{xviii}e explique quand même le recul relatif des autres formes de commerce, Curtin (cité par Giri, 1994) estime que les esclaves représentent 55 % des exportations de la Sénégal en 1680, mais 64 % en 1730 et plus de 86 % en 1780. L'or passe dans le même temps de 5 % à 0,2 %, la cire de 11 % à 1 %, les peaux de plus de 8 % à pratiquement rien ; seule la gomme¹⁸⁸ voit sa part augmenter, de 8 à 12 %. Ce n'est qu'après 1840 que les produits agricoles (huile de palme, huile d'arachide, surtout) dépassent les exportations d'esclaves, ceux-ci

tombant à 2 % du total dans les années 1860.

En face de cela, les produits manufacturés européens voient leur prix baisser avec la mécanisation et les effets de la production de masse, comme pour les cotonnades, avec Manchester et ses fabriques qui inondent les marchés mondiaux, ce qui se traduit en hausse des termes de l'échange en faveur des Africains. Le commerce légitime favorise une plus grande présence européenne, par rapport à la traite, et avec elle une influence croissante des Européens et de leur culture en Afrique.

Le commerce légal remplace la traite peu à peu au ^{xix}e, les exportations de coton par exemple, d'Afrique de l'Ouest, connaissent une expansion spectaculaire, même si le continent continue à être peu engagé dans les échanges internationaux en comparaison de l'Europe et l'Amérique latine : Iliffe (2007) estime que ces échanges de l'Afrique représentent par tête d'habitant 1/40 de ceux de la Grande-Bretagne et 1/8 de ceux du Brésil.

Selon le même auteur, les exportations d'huile et de gomme ont démarré très tôt, dès le ^{xviii}e siècle, à l'apogée de la traite : la gomme par exemple dépasse en valeur les exportations d'esclaves en 1780 et 1820 en Sénégal. Entre 1820 et 1850, les importations britanniques d'huile de palme sont multipliées par six et le prix double¹⁸⁹. Dès les années 1830, les exportations ouest-africaines du produit dépassent la valeur des exportations d'esclaves. Iliffe parle d'une sorte de révolution provoquée par la montée du commerce légitime, « une crise de l'aristocratie » où les fournisseurs d'esclaves, l'élite traditionnelle des marchands et des dirigeants, se voient menacés dans leurs richesses et leur pouvoir par la multitude des producteurs individuels, ainsi « entre 1868 et 1877, le Sénégal exportait une moyenne annuelle de 27 000 tonnes d'arachide, venant d'environ 70 000 producteurs.

Ce n'était pas le cas partout cependant, et pour certains comme Shillington (1995) le commerce légitime profite toujours à une minorité, parfois la même, qui a su se reconvertir, et les importations obtenues en échange non plus ne bénéficient pas à la masse. L'essentiel réside dans les textiles européens, qui concurrencent les artisans locaux, l'alcool, dont l'intérêt social est peu évident, et les armes, qui servent justement à affermir le contrôle des puissants. En outre, les États africains, en quelques décennies de développement de ces activités, n'ont pas eu le temps d'établir des économies solides et diversifiées, et ont été aisément balayés par les impérialistes européens après 1870.

Cependant le commerce légitime dépendait toujours d'une main-d'œuvre servile, de l'esclavage, considéré désormais comme une pratique illégitime, sauf en Afrique. Selon la formule d'Iliffe (2007), « le commerce légitime reposait en grande partie sur l'extension de l'esclavage » (à l'intérieur du continent bien sûr). Ce n'est qu'après 1860 que les exportations de biens autres que les hommes deviennent plus importantes, mais elles dépendent des esclaves, car là aussi ce sont eux qui les

produisent.

Pour Hopkins (1990), le passage de la traite au commerce licite est une véritable rupture en Afrique de l'Ouest ; par l'élargissement des relations de marché, on assiste aux débuts de l'histoire économique moderne de la région. De plus, ce passage serait à l'origine des formes de la partition effectuées par l'impérialisme à la fin du siècle (cf. ch. 7). Les militants abolitionnistes poussent bien sûr à la recherche de produits de substitution : « Ils étaient décidés à convertir l'âme africaine en même temps que son économie ; ces hommes, des chrétiens énergiques et orientés vers les affaires, le bras militant du mouvement abolitionniste, voyaient leur mission comme l'extension de leurs convictions morales et de leur optimisme économique au cœur du continent des ténèbres. » (*ibid.*)

Puisque les esclaves ne pouvaient être exportés, leur nombre grossissait et ils étaient employés dans tous les secteurs permettant de remplacer les exportations d'hommes par des exportations de produits africains comme les huiles. Le bois précieux est également exporté, mais aussi la gomme arabique, la cire d'abeilles, le café, les noix de coco et toujours l'ivoire, le sel, les plumes d'autruche et les noix de kola. En outre, de nouvelles cultures sont introduites comme l'arachide, le sucre, le cacao, le thé ou la cannelle. Toutes ces activités étaient *labour-intensive*, de même que les moyens de transport pour acheminer les produits, et le travail et le dos des esclaves en Afrique même ont permis de produire et d'exporter sur une échelle accrue tous ces biens. Des tentatives avaient déjà été faites aux ^{xvie} et ^{xvii}e siècles par les Européens, avant que la traite prenne une grande ampleur, de cultures en Afrique comme le sucre, le coton et le tabac, mais elles avaient été progressivement abandonnées au profit du Nouveau Monde¹⁹⁰. C'est donc une parenthèse de trois siècles qui caractérise ces premiers essais et leur extension au ^{xix}e siècle.

Conclusion

Ex malo bonum.

La traite prend fin au ^{xix}e siècle et sera suivie de la colonisation, ce n'est pas un hasard. Aux ^{xvii}e et ^{xviii}e siècles, sous l'effet du trafic des esclaves, les entités politiques africaines se renforcent, gagnent en taille et en puissance. Les Européens restent sur la côte et ne tentent aucune incursion, aucun établissement, dans l'intérieur. Comme le remarque Fage (2002), ils vont beaucoup moins loin que les Portugais au ^{xvie} siècle. Mais au ^{xix}e, les liens commerciaux sont devenus plus étroits, après trois siècles et plus de traite, et en même temps les Européens du Nord-Ouest sont passés par une révolution industrielle ; ils seront dès lors incités à utiliser leur nouvelle puissance en contrôle direct des royaumes et États africains, c'est le début de l'entreprise coloniale.

En outre, les motifs humanitaires de la lutte contre la traite vont de pair avec un sentiment paternaliste, un sentiment de supériorité européen. Le sentiment des idéalistes comme les abolitionnistes est qu'il faut venir en aide aux misérables et aux opprimés comme les Africains mis en esclavage, ou les Indiens soumis à des régimes tyranniques, les cafres en Afrique du Sud, les aborigènes en Océanie, par une sorte de mission de l'homme blanc, ce qui justifiera plus tard le colonialisme.

Un autre lien est que la campagne d'abolition, puis la chasse aux négriers au ^{xix}e, renforcent l'idée d'une mission de l'Europe en Afrique : « L'idéologie abolitionniste fournit bien des arguments favorables à une plus grande implication de l'Europe dans les affaires africaines. » (Pétre-Grenouilleau, 2004) La colonisation peut donc être vue comme la suite logique de la traite atlantique ; le mouvement abolitionniste avait réussi à éliminer la traite, puis l'esclavage dans les colonies européennes en Amérique, il restait l'esclavage en Afrique même, qui a continué à se développer au ^{xix}e siècle. Les impérialistes européens utiliseront cet argument en se plaçant dans le prolongement de l'action abolitionniste.

Les abolitionnistes au ^{xviii}e siècle et au début du ^{xix}e soutenaient que le trafic favorisait la violence et la guerre en Afrique, et que la fin de l'esclavage permettrait la poursuite d'activités plus pacifiques et productives. Au ^{xix}e, comme la situation de guerre et de violence n'a guère changé, pas plus que l'esclavage interne, et les raids entre royaumes, malgré la fin de la traite atlantique, les Européens utilisèrent aussi cet argument pour justifier l'invasion et l'occupation coloniale, mettre fin aux conflits permanents en Afrique.

Une évidence doit être rappelée, c'est que la traite est un résultat des écarts de développement préalables, sinon elle n'aurait pas eu lieu, elle n'est pas la *cause* des écarts de développement, mais sa *conséquence* :

Si le commerce des hommes s'est établi dans le sens sud-nord et non dans l'autre sens, c'est parce qu'il y avait déjà un décalage entre l'économie de l'Afrique sahélienne et celle du bassin méditerranéen au cours de la première moitié du second millénaire. Sans ce décalage, ni la traite atlantique ni la traite transsaharienne ne seraient nées. (Giri, 1994)

Si l'histoire de la traite est, comme le soulignent Gann et Duignan (2000), une des plus cruelles des annales de l'histoire, elle a aussi permis la mise en valeur du Nouveau Monde, par l'apport d'une population dynamique et nombreuse (l'équivalent d'un grand pays européen de l'époque !), même s'il s'agissait, selon l'expression frappante de Hopkins (1990), de « *reluctant colonists*¹⁹¹ », avec des capacités dans des domaines variés : agriculteurs, forgerons, artisans, tisserands, mineurs, etc., et aussi de nouvelles plantes introduites en Amérique comme les bananes, car le transfert alimentaire n'a pas été seulement dans le sens Amérique vers Afrique. Sans compter bien sûr l'immense apport culturel qui a fait des Amériques un continent

bien différent de l'Europe et de ce que les Européens seuls ont pu y apporter, un continent mélangé résultant de trois types de peuplement et d'influences, amérindienne, africaine et européenne. On peut citer la religion, la musique, la danse, la littérature, le folklore, les contes et légendes, les langues, la peinture, la sculpture et toutes les autres formes d'art. D'un mal peut ainsi surgir un bien, selon la locution latine célèbre.

Chapitre 7

Pressions

La plupart des auteurs présentent le ^{xix}e siècle en Afrique comme une époque où le continent manque d'unité, comporte des évolutions très différentes selon les régions, et donc ne peut être traité dans son ensemble, ce qui justifie les approches régionales, Ouest, Est et Sud. Un point commun caractérise cependant toute l'Afrique, c'est la pression européenne croissante, qui résultera dans la colonisation directe après la conférence de Berlin, en 1884-1885 : « Une formidable accélération des conquêtes bouclées en quinze ans, puisqu'en 1900 le continent était presque tout entier colonisé. » (Coquery-Vidrovitch, 1999)

C'est également le siècle du passage de l'économie de traite à l'économie de production, essentiellement à travers le commerce licite et les plantations. Le même auteur parle d'un siècle de bouleversements majeurs « qui fit entrer les Africains dans l'économie de marché internationale autrement que comme pourvoyeurs marginaux de main-d'œuvre servile. ... L'économie rurale et guerrière fit place à une économie de plantations coloniale ».

L'Ouest africain

Les sociétés sahéliennes sont solidement organisées, armées d'une culture qui soude les hommes les uns aux autres. (Jacques Giri, 1994)

Les peuples de la savane et de la forêt de l'Ouest africain étaient organisés en diverses formes d'entités, depuis les royaumes jusqu'aux cités-États, en passant par les chefferies locales, une sorte d'afro-féodalisme (Gann et Duignan, 2000) :

Il s'agissait de la partie la plus développée de l'Afrique sub-saharienne. De grands dignitaires et des marchands commençaient à accumuler du capital et des propriétés, des différences de classes prenaient forme, les échanges étaient importants, les marchés existaient, le travail se spécialisait, il y avait des guildes et des associations de commerçants ... Mais aucun de ces États, au plan militaire, ne pouvait rivaliser même avec le plus en retard des pays européens, comme le Portugal, dans les aspects de la technique, de la science ou de l'éducation.

Au ^{xix}e siècle, on peut parler d'un second impact de l'Europe sur l'Afrique de l'Ouest ; c'est qu'en effet, après le premier provoqué par les Portugais arrivant sur les rives de l'Afrique au ^{xv}e siècle, on a maintenant les conséquences de la révolution industrielle. Et l'Afrique de l'Ouest est depuis toujours la partie du continent la plus en contact avec le monde extérieur, d'abord par les échanges transsahariens, puis par les échanges maritimes. Mais en parallèle à cette pression européenne, on assiste aussi, à partir du ^{xviii}e siècle, à un renouveau de l'islam dans la région et des gains considérables. L'islam était la religion du commerce en Afrique de l'Ouest, propagée d'abord par les commerçants, à travers le désert et le Sahel, il prend un tour plus guerrier au ^{xix}e.

Une succession de djihads, conquêtes religieuses musulmanes, balayent l'Afrique de l'Ouest dans la première partie du siècle. Ils trouvent leur origine chez les Peuls (Fulas ou Fulanis), d'origine à la fois africaine et berbère¹⁹², un peuple d'éleveurs, qui s'était répandu dans la région depuis des lustres. Mais les Peuls étaient soumis à l'autorité, et aux impôts, des royaumes qui les accueillaient. L'islam et la charia leur fournissent « un modèle alternatif de gouvernement pour confronter ces États » (Shillington, 1995). Depuis leurs bases, dans les montagnes du Fouta-Djalou¹⁹³ en Guinée et du Fouta Toro au nord du Sénégal, ils lancent la guerre sainte dès le ^{xviii}e siècle, et « au fil de leurs conquêtes, se considèrent comme le peuple élu investi de la mission divine de faire de l'ensemble de la savane ouest-africaine une terre musulmane (*dar al-islam*) » (Coquery-Vidrovitch, 1999).

L'Islam

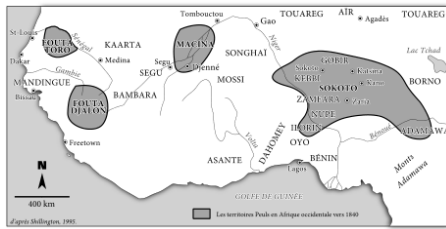
Au début du ^{xix}e siècle, l'islam atteignait en Afrique de l'Ouest seulement les élites ; il restait peu répandu dans la paysannerie et le peuple, et partout mêlé de paganisme. Le siècle précédent a été celui de grandes réformes religieuses, aussi bien en Occident (comme par exemple avec l'influence de John Wesley (1703-1791) en Angleterre), que dans le monde arabe, comme dans le cas d'Ibn Abdelwahhab (1702-1792), à l'origine du wahhabisme, mais aussi à travers tout le Sahel.

Dans l'Afrique de l'Ouest sahélienne, les confréries islamiques peules entreprennent d'étendre l'islam vers les royaumes encore païens à l'Est jusqu'au Cameroun actuel. Le successeur des grands empires du Moyen Âge et l'État le plus important territorialement est une union assez lâche¹⁹⁴ formée par les États peuls soumis aux dirigeants du Sokoto. C'est Ousman dan Fodio¹⁹⁵ (1754-1817), un lettré soufi de la confrérie Qadiriyya¹⁹⁶, qui crée cet empire musulman à partir de Gobir, où il commence à prêcher à la fin des années 1770. Il s'agit de l'empire peul du Sokoto au début du ^{xix}e siècle, à l'ouest du lac Tchad, empire formé en détruisant les royaumes haoussas comme justement celui de Gobir, jugés hostiles à l'islam. Il rallie

les éleveurs, et aussi des fermiers haoussas, opposés « aux impôts, aux villes, aux gouvernements » (Iliffe, 2007), et fonde sa capitale à Sokoto en 1809. Le territoire, repris par son fils Mohammed Bello en 1817, est le plus vaste en Afrique de l'Ouest et compte environ 10 millions d'habitants. Il s'agit d'un califat religieux intransigeant, bien organisé, avec des émirats locaux, une trentaine, et dont le dirigeant prend le titre de sultan. « Une aristocratie couronnée par une théocratie » (Giri, 1994), qui subsistera jusqu'à la conquête britannique en 1903. Ousman dan Fodio est parfois considéré comme le Mahdi, le nouveau prophète musulman régnant sur le monde et préparant sa fin, établissant la justice et annonçant la seconde arrivée de Mahomet.

Les Peuls, au début nomades, se sédentarisent et adoptent nombre de pratiques haoussas, et en particulier les taxes, contre lesquelles ils s'élevaient au départ. L'économie du califat repose sur l'agriculture, la culture du millet et du sorgho, pratiquée par des communautés villageoises et aussi par des esclaves dans des sortes de fermes d'État. Le Sokoto est une société esclavagiste. Les esclaves sont employés partout, pas seulement dans l'agriculture, mais comme domestiques, porteurs, artisans, ouvriers, et concubines. De la ville de Kano, partent des produits textiles dans les caravanes¹⁹⁷, des esclaves, des noix de kola, en échange de produits manufacturés et alimentaires venant d'Afrique du Nord. Les anciens conflits, permanents entre les différentes cités haoussas, sont éliminés et une paix globale favorise les échanges et l'activité économique.

Un autre État théocratique peul, entre Tombouctou, Ségou et Djenné, autour du delta intérieur du Niger¹⁹⁸, est fondé par Sékou Amadou (ou Ahmadu Lobbo, 1776-1845) en 1819, l'empire du Macina, ou Dina. Sa nouvelle capitale, Hamdallahi (Gloire à Dieu), est créée près de Djenné. Une organisation économique et religieuse stricte est mise en place, avec par exemple la séparation des activités et des métiers (pêcheurs, éleveurs, paysans), selon des codes et règles précis, « une forme de gestion d'un système écologique complexe et hautement productif, qui durera jusqu'en 1960 » (Giri, *ibid.*). Un interventionnisme étatique se met en place, avec la fixation des prix, des impôts sévères, le contrôle des transactions et des heures d'ouverture des échoppes, l'unification des poids et mesures, l'éducation gratuite, qui évoque le corporatisme ou le socialisme réel. Catherine Coquery-Vidrovitch (1999) parle d'une « centralisation de l'État et d'une étatisation de l'économie », caractérisées par l'appropriation publique des terres tombées en déshérence. « De même que les esclaves capturés à la guerre et rassemblés dans des hameaux de travailleurs » (*ibid.*), qui évoquent des pratiques collectives. Les mœurs sont également contrôlées, avec l'interdiction de la danse, du tabac, le port obligatoire de vêtements simples.



L'empire sera détruit en 1862 par Omar Tall, fondateur d'une autre entité, l'empire Toucouleur (Foutanke ou Foutanke), plus vaste encore que le Macina ou le Sokoto, et moins rigoriste, à partir du Fouta Toro, dans la vallée du fleuve Sénégal, qui prendra fin à son tour en 1893, avec la conquête française. Tall appartient à une autre confrérie soufie, la Tijaniyya, dont les adeptes sont appelés Tidianes.

Le même sort, à la fin du siècle, sera subi par l'empire mandingue (ou Wassoulou) de Samory Touré (1830-1900), établi entre 1878 et 1898, qui ne pourra résister au rouleau-compresseur européen.

Samory Touré (1830-1900)

Le cas de Samory Touré n'est qu'un exemple dans la résistance africaine à la colonisation. On pourrait également citer, seulement en Afrique de l'Ouest, les cas de Lat Dior, Ahmadou Bamba ou El-Hadj Omar au Sénégal et au Mali, Rabah au Tchad et Béhanzin au Dahomey (Bénin). La pratique des Européens qui passent des traités avec les chefs ou rois africains locaux et distribuent des drapeaux ne peut que susciter la révolte. En effet les traités sont considérés comme des traités de paix par les Africains alors que les Européens les rédigent en vue d'un contrôle, tandis que les drapeaux qui en sont le symbole sont pris pour des cadeaux et des signes d'amitié...

Issu d'une famille de marchands dioulas* de l'est du massif du Fouta-Djalou (dans la Guinée actuelle), Samory entretient une petite force armée pour protéger son clan. Ses affaires concernent l'or, les esclaves et le bétail. En absorbant tour à tour les royaumes environnants, il construit un État en pays mandingue entre 1865 et 1885, qui évoque l'ancien empire du Mali. Cet État contrôlera jusqu'à 300 000 sujets sur une superficie équivalant aux 2/3 de la France, incluant les mines d'or de Bouré et le cours du Niger supérieur vers la ville de Bamako actuelle. Il se convertit à l'Islam pour mieux unifier ses provinces, de Ségou au nord vers le Liberia au sud, et devient *Almami* en 1886, commandeur des croyants. La loi islamique et l'éducation coranique sont pratiquées tandis que la construction de mosquées se multiplie. Il tente de reconstituer un empire comparable aux anciens, mais ce ne sera qu'un « empire nomade » qui devra se déplacer selon le sort de la guerre. Les armes sont importées de Freetown en Sierra Leone et des ateliers locaux permettent leur entretien. Samory s'empare de Kankan en 1879 et de là, à partir de 1881, avec plus de 30 000 soldats équipés de fusils et avec une petite cavalerie, il organise la lutte contre la France qui tend à pénétrer son empire. Les Français, depuis Dakar et Saint-Louis, installent des forts vers l'est, jusqu'à Bamako, et entreprennent la construction d'un chemin de fer. Leur armée est composée de Sénégalais bien équipés, encadrés d'officiers européens. Après un traité de paix en 1886 – qui permet à Samory d'envoyer son fils à Paris où il est reçu avec tous les égards dus à un prince – la guerre reprend en 1891. En 1888-1889, Samory avait dû réprimer une révolte interne à son

empire, révolte animiste entretenue par les Français, affaiblissant ainsi ses forces. Les forces franco-sénégalaises attaquent avec une artillerie lourde et des mitrailleuses. Samory entreprend alors une tactique de terre brûlée (destruction de la ville de Kong, une ville dioula, en 1895) pour affamer les envahisseurs, et il se replie vers l'est, à la hauteur du nord du Ghana et de la Côte d'Ivoire, où il se trouve bloqué par les Ashantis. Après plusieurs succès contre les chefs militaires français, et pas des moindres (Gallieni, Joffre, Archinard), ses forces seront écrasées en 1898 par Gouraud dans les montagnes du Liberia et il sera déporté au Gabon où il meurt en 1900, âgé de 70 ans. L'esprit de rébellion de Samory se retrouvera dans l'opposition acharnée à la France de son petit-fils Sékou Touré, qui obtiendra l'indépendance complète de la Guinée en 1958 avec le fameux *non* au général de Gaulle. Mais comme nous le rappelle Catherine Coquery-Vidrovitch (1999), « le souvenir de Samori divise les Africains d'aujourd'hui : considéré comme un héroïque réformateur en Guinée, il a laissé au contraire au Burkina-Faso un souvenir détestable. »

* « Les Dioula transportaient esclaves, or et noix de kola ; ils recherchaient le sel marin et les biens manufacturés d'Europe, pagnes, fusils et poudre et, au nord, demandaient le sel saharien et le bétail. » (Coquery-Vidrovitch, 1999)

Les Européens

La France a une implantation ancienne dans la vallée du fleuve Sénégal. Les premiers navires à vapeur introduits en Afrique sont ceux qui remontent le cours d'eau en 1819, avec la construction d'un fort à Bakel, 600 km vers l'intérieur. Louis Faidherbe¹⁹⁹ est nommé gouverneur en 1854 et entreprend la conquête totale de la vallée et sa mise en valeur, notamment avec l'arachide. La presqu'île du Cap Vert, au sud, est occupée en 1857, début de la formation de la ville de Dakar²⁰⁰.

Du côté britannique, la première implantation durable en Afrique occidentale est celle de Freetown au Sierra Leone à la fin du ^{xviii}e siècle²⁰¹, d'abord par des philanthropes luttant contre l'esclavage, puis par le gouvernement lui-même à partir de 1808, afin d'établir une base pour les croisières de répression contre les navires négriers. Dans le même état d'esprit, le Liberia est fondé par des Américains en 1821. Les comptoirs sur la Côte de l'Or et autour sont peu à peu contrôlés par la marine britannique toujours dans sa mission contre la traite, au contact des États ashantis et du Dahomey. Les autres pays européens possédant des forts dans la région, comme la Hollande et le Danemark, les cèdent aux autorités britanniques et, en 1874, le *Gold Coast*, futur Ghana, devient une colonie anglaise. De la même façon, dans leur entreprise de contrôler les ports négriers comme Ouidah ou Lagos, dans le golfe de Guinée, les Britanniques sont amenés à occuper l'embouchure du Niger. Lagos est prise en 1851 et devient ainsi une colonie en 1861.

En Sierra Leone, un bon nombre d'Africains libérés des négriers par la *Royal Navy* étaient d'origine yoruba, au moins un tiers selon Fage (2002), sur les 70 000 arrivés jusqu'en 1850, et une partie d'entre eux retournèrent dans leur terre d'origine pour commercer, notamment l'huile de palme, ou

même s'installer, autour du delta du Niger, dans ce qui sera plus tard le Nigeria, les missionnaires les suivant, par exemple dans la ville d'Abeokuta, fondée en 1825. Dans les années 1830 plusieurs expéditions sont lancées pour remonter le Niger, afin de savoir s'il peut s'agir d'une voie navigable pour les bateaux à vapeur qui viennent d'apparaître, et faciliter le commerce vers l'intérieur. Richard Lemon Lander (1804-1834) effectue ainsi trois expéditions (dont l'une avec son frère John, 1806-1839) et atteint le confluent avec la rivière Bénoué, mais il meurt blessé dans une rencontre avec une tribu hostile. Il montre cependant à l'Europe que le réseau dense de cours d'eau appelé *Oil Rivers* n'est autre que l'embouchure du Niger. D'autres expéditions ont lieu dans les années 1840, mais les maladies tropicales, notamment la malaria (paludisme), déciment les Européens²⁰² et elles sont temporairement abandonnées. On ne fait pas encore le lien à l'époque entre les moustiques et la maladie et peu de précautions sont prises. Depuis le ^{xviii} siècle, on connaît les vertus de l'écorce de quinquina (ou cinchona, un arbuste d'Amérique du Sud) pour lutter contre la fièvre, mais il faudra attendre les années 1850 pour que son dérivé, la quinine, puisse être pris en doses régulières et prévenir le paludisme. Une expédition de 1854, remontant le Niger, par William Baikie, sur le navire à vapeur de 260 tonneaux *Pleiad*, fut la première à revenir sans pertes²⁰³. Le bateau remonte plus de 1 000 km en trois mois. La conquête de l'intérieur du continent peut commencer...

Curtin (1995) décrit le processus qui peu à peu rend les Britanniques maîtres de ce qui sera leur nouvelle colonie à la fin du siècle. Le delta est organisé en « canoe houses », c'est-à-dire des petits royaumes qui se partagent le commerce des esclaves, puis de l'huile de palme. Les escadres britanniques luttant contre la traite sont basées à proximité, sur l'île de Fernando Pó (Bioko), puis des navires commencent à remonter les bras du fleuve pour échanger, prêtant aux Africains pour leur permettre d'acheter leurs produits manufacturés. Des cours afro-européennes sont établies pour traiter des conflits commerciaux, sous l'autorité du consul britannique local. Vers le milieu du siècle, les bateaux à vapeur anglais commencent à remonter plus loin le Niger, établissent des postes sur les branches du fleuve, court-circuitant les intermédiaires locaux en allant chercher directement l'huile de palme auprès des producteurs. En même temps, les prix commencent à baisser avec l'arrivée de substituts en Europe, dépossédant toujours un peu plus de leurs gains les « canoe houses », ou royaumes du delta. Des révoltes éclatent, ce qui permet aux Britanniques d'asseoir davantage leur influence. Avant même la colonisation directe, qui intervient dans les années 1884-1885, le delta du Niger entre dans la sphère d'influence de la Grande-Bretagne, dans son empire informel.

et les Ashantis

Charles Guérault est né en Irlande dans les années 1760, de père français et de mère irlandaise ; il prendra très tôt le nom de jeune fille de sa mère et servira dans la Brigade irlandaise, un élément de l'armée française sous l'Ancien Régime. Après la Révolution il joindra les rangs des émigrés, en Allemagne sous le prince de Condé, et en Hollande, puis dans l'armée britannique, et il combattra les forces de la République, du Consulat et de l'Empire. De 1796 à 1798, il sert aux Antilles et est blessé lors d'un combat naval avec un corsaire français. En 1812, alors que les Anglais occupent temporairement le Sénégal, il est nommé gouverneur de Gorée et de Saint-Louis.

La ville comptait alors quelque 10 000 habitants ; les métis, Noirs et Maures étaient assimilés, les Blancs prenant des femmes africaines, les signares, et envoyaient leurs enfants en France. Charles y prend femme, en la personne d'Antoinette Carpot, petite-fille d'un précédent gouverneur anglais, lorsque la colonie, à la suite du premier traité de Paris en 1763, était déjà devenue britannique (de même que le Canada), sous le nom de Sénégalie, et cela durant deux décennies. Le second traité de Paris, en 1783, reconnaît l'indépendance des États-Unis et permet à la France de récupérer le Sénégal.

Durant les deux années de sa présence à Saint-Louis comme gouverneur, après 1812, MacCarthy s'efforcera de rétablir le commerce de la gomme, utilisé pour la teinture des cotonnades en Europe, et monopole des Maures habitant la rive droite du fleuve, actuellement en Mauritanie. Servant d'intermédiaires entre Maures et Africains noirs, Ouolofs et Toucouleurs, MacCarthy jouera un rôle pacificateur.

Au moment de la rétrocession du Sénégal à la France des Bourbons, en 1814, il deviendra gouverneur de Sierra Leone. Anti-esclavagiste, lié à William Wilberforce, il participe alors aux campagnes britanniques lancées depuis 1807 pour appliquer l'interdiction de la traite, accueillant à Freetown les esclaves libérés depuis les navires négriers et créant des villages pour les réinsérer dans la vie de la colonie.

While the population tripled, the colony was set upon a course held for most of the century and even beyond as the cultural and administrative center of British West Africa. In short, with McCarthy, Crown government arrived. (A.P. Kup)

Il est également nommé gouverneur de l'établissement britannique en *Gold Coast* (futur Ghana) en 1821, et à l'âge de 60 ans mène une expédition contre les Ashantis sur le fleuve Bra. Les Anglais sont alliés aux Fantes, sur la côte, eux-mêmes en guerre avec leurs voisins du nord. Lors d'une bataille où les forces anglaises sont inférieures en nombre (500 contre 10 000) et épuisent leurs munitions, il est tué, en 1824. Il y eut 20 survivants sur les 500 soldats britanniques. Son cœur est dévoré et son crâne, bordé d'une décoration en or, servira de coupe à boire pour les monarques du royaume ashanti, qui ne sera vaincu par les Anglais qu'en 1873.

Voir Alexander Peter Kup, *Sir Charles MacCarthy, 1768-1824, Soldier and Administrator*, John Rylands University Library of Manchester, 1978.

Aux États-Unis, l'idée d'un retour vers l'Afrique part de Noirs libres à la fin du ^{xviii} siècle : « En 1788, un groupe de Noirs cultivés, à Newport (RI), propose un plan pour implanter des Afro-Américains dans leur continent ancestral. » (Gann et Duignan, 2000). En 1817 est créée *l'American Colonization Society* dans le même but. Les Noirs libres montrent peu d'enthousiasme : « Pas plus que les Hollandais de Pennsylvanie n'en avaient pour retourner dans leurs anciens villages... » (*ibid.*), même si une minorité fait valoir que les droits des Noirs sont constamment bafoués et qu'il y a

peu d'espoir d'amélioration. La Société achète un territoire en Afrique de l'Ouest qui deviendra le Liberia, et les premiers colons arrivent en 1822. Les tensions entre les immigrants venus d'Amérique et les natifs africains resteront vives et marqueront l'histoire du territoire, devenu pays indépendant en 1847, avec une constitution calquée sur celle des États-Unis. La capitale, Monrovia, doit son nom à l'appui du président américain James Monroe (de 1817 à 1825) à la Société pour la colonisation.

Les missionnaires

Les colonisateurs européens freinent l'expansion de l'islam en Afrique noire, comme l'expliquent Oliver et Fage (1990), ce qui donne un éclairage différent au processus colonial, un épisode supplémentaire dans le long conflit entre chrétiens et musulmans :

S'il n'y avait pas eu d'intervention directe des puissances européennes, l'influence musulmane se serait consolidée non seulement sur la côte Est et au Nord Soudan, mais aussi au Soudan du Sud, et dans de nombreux endroits de l'Est africain et du Congo. [...] Il est douteux que les missions chrétiennes, arrivées très tardivement, auraient pu empêcher l'expansion de l'islam une fois que les musulmans aient détenu fermement les pouvoirs politiques. Si l'intervention européenne à grande échelle avait été retardée de quelque cinquante ans, non seulement le tiers nord du continent africain, mais les deux tiers nord, auraient appartenu culturellement au domaine de l'islam.

Les missions portugaises en Afrique au ^{xvi}e siècle le long de la côte ont vite disparu, en dehors des zones solidement tenues par le pays (Angola, Guinée Bissau, Mozambique) ; il faut attendre le ^{xviii}e siècle, avec le renouveau protestant en Grande-Bretagne, les nombreuses églises dissidentes, pour voir une poussée des missionnaires en Afrique. En Sierra Leone et au Cap, l'arrivée des méthodistes, wesleyens et autres églises évangéliques, avec la *London Missionary Society* (congrégationalistes), la *Wesleyan Methodist Missionary* (méthodistes) ou les *Moravian Brethren*²⁰⁴, illustrent cette évolution, liée à leurs positions contre la traite et l'esclavage. Les anglicans (épiscopaliens) suivent avec la *Church Missionary Society*, et les catholiques également avec les Pères Blancs au ^{xix}e ou les Missions africaines de Lyon, qui répondent à l'activité croissante des protestants. Des écoles sont créées, comme le collège de Fourah Bay en 1817, et « vers 1840 on comptait 1 500 affiliés à la CMS (*Church Missionary Society*) qui gérait cinquante écoles éduquant environ 6 000 enfants » (Coquery-Vidrovitch, 1999).

Les missionnaires ont énormément contribué à la connaissance de l'Afrique, vivant au sein des populations ; ils ont pu l'étudier de près, parfois traduisant la bible dans les langues locales, étudiant ces langues, introduisant l'écriture et ouvrant ainsi la voie à des cultures littéraires. Mais ils ont été aussi des agents actifs de la colonisation, incitant leurs gouvernements respectifs à intervenir en Afrique de façon à faciliter leur

Carte 22. Christianisme et Islam en Afrique, fin ^{xix}e siècle



Le commerce

Le commerce licite en Afrique de l'Ouest, après la disparition de la traite atlantique, fait des débuts difficiles (voir Giri, 1994, Fage, 2002), mais les exportations se développent quand même, basées sur la gomme arabique²⁰⁵ (les trois quarts du total pour le commerce de Sénégal et Gambie en 1830, la cire et les peaux venant ensuite avec environ 10 % chaque). Ce commerce extérieur passe ainsi de 2 millions de francs en 1818 à 17 millions en 1838 (*ibid.*) pour le Sénégal, dont Saint-Louis, à l'embouchure du fleuve, est à l'époque le centre principal d'activité, une des plus grandes villes d'Afrique à la fin du ^{xviii}e²⁰⁶, avec environ 10 000 habitants dont des centaines d'Européens, et leurs femmes, souvent sénégalaises, les fameuses *signares*²⁰⁷. La région importe en échange des cotonnades venues d'Inde via les commerçants européens, des armes, de l'alcool, des biens manufacturés divers, produits métalliques, textiles, etc. Après 1850, la gomme décline pour laisser place à l'arachide.

La plante, d'origine américaine, est bien adaptée aux conditions du Sahel. Seules les graines sont exportées, la transformation en huile se fait dans les industries européennes. Après 1830, l'arachide connaît une extension rapide : de quelques dizaines de tonnes exportées on passe à plusieurs milliers en 1850 en Sénégal et Gambie (Giri, 1994). Elle accompagne l'essor de la presqu'île du Cap Vert, avec Rufisque, puis Dakar (d'après Ndakarou, le nom africain de la presqu'île). La région de Kaolack, la Casamance et le Cayor sont les principales zones de production. Le produit le plus important au début du siècle était la gomme, mais les proportions sont complètement inversées à la fin : en 1880, l'arachide représente 70 % des exportations du Sénégal, la gomme est tombée à 20 % (surtout autour de Saint-Louis). En Gambie, les cires et les peaux étaient les principales exportations en 1820, mais en 1850 l'arachide en représente déjà la moitié

(Hopkins, 1990). Les Britanniques y sont installés depuis 1650. En Côte de l'Or, futur Ghana, ce sont des commerçants privés qui échangent avec l'intérieur au ^{xix}e siècle et signent des traités avec les peuples Fante et Ashanti, tandis que des missionnaires, suisses, allemands, anglais, créent des écoles et cherchent à diffuser les techniques européennes, notamment dans l'agriculture, et à convertir les populations (cf. *supra*).

À la différence de l'exportation d'esclaves qui requiert les raids d'armées et des États organisés, les nouvelles cultures (arachide, huile de palme) ne demandent que de petites unités de production, à la portée du paysan africain²⁰⁸, qui peut à son tour bénéficier des importations des biens manufacturés bon marché de la révolution industrielle. C'est donc un changement structurel auquel on assiste, une redistribution des revenus en faveur de la masse, une plus grande égalité, en même temps qu'un élargissement des relations de marché, tout cela bien souligné par Hopkins (1990) qui considère que la naissance de l'économie moderne en Afrique de l'Ouest ne date pas de la colonisation, mais de la fin de la traite, au début du ^{xix}e siècle.

Certains dirigeants africains cependant s'accrochent à la traite, malgré la prohibition, parce que le coût en termes de perte de pouvoir est plus élevé que les gains possibles du commerce licite, même si les prix sont favorables. Mais comme la traite devient impossible dans la deuxième moitié du siècle, leur entreprise est vouée à l'échec, ce que Hopkins appelle « la crise de l'ancien régime », la perte de leur pouvoir par les élites aristocratiques. D'autres élites cependant vont s'adapter avec succès en développant les nouvelles cultures sur de grandes surfaces grâce à une main-d'œuvre servile, c'est le cas du Dahomey et des États yorubas pour l'huile de palme, et celui des Ashantis²⁰⁹ pour les noix de kola, exportées vers le nord, dans le monde musulman. D'autres encore, comme le fameux dirigeant du Cayor, Lat Dior, vont chercher à intégrer les producteurs dans leur système politique, reconnaissant ainsi leur rôle croissant.

La croissance des échanges licites est en tout cas spectaculaire au ^{xix}e siècle : de 1 000 tonnes d'huile de palme importées par le Royaume Uni en 1810, on passe à 40 000 en 1855 ; les exportations d'arachide du Sénégal passent de 0 en 1840 à 29 000 tonnes par an en moyenne entre 1886 et 1890 ; en contrepartie les cotonnades exportées par l'Angleterre en Afrique de l'Ouest voient leur volume multiplié par 30 entre 1820 et 1850 (Hopkins, 1990). Au milieu du siècle, les exportations d'huile de palme dépassaient la valeur des exportations d'esclaves. Comme le dit Catherine Coquery-Vidrovitch (1999), « la côte des esclaves et la côte de l'Or glissèrent de la traite internationale des esclaves à la traite des produits, de façon d'abord complémentaire puis substitutive : dans la première moitié du siècle, la mutation sociale fut réelle, mais le processus économique fut davantage une évolution qu'une révolution ».

L'or qui avait fait la fortune de la région aux ^{xv}e et ^{xvi}e siècles ne

représente plus qu'une activité marginale. Les mines d'or du Bambouk ne sont pas atteintes par les Européens avant la fin du ^{xvii}e siècle et les quantités produites restent faibles. Un Anglais, Cornelius Hodge, y arrive en 1680, mais toute la région est dans un état misérable. Deux Français la visitent en 1715, puis en 1732, mais les expéditions sont décimées par les maladies et les attaques, finalement la grande compagnie française qui en est à l'origine, la Compagnie royale du Sénégal, y met fin avec cette conclusion sage : « Les vraies mines pour la Compagnie sont le commerce. » (cité par Giri, 1994)

Par ailleurs, les monnaies européennes sont de plus en plus utilisées au ^{xix}e, l'économie se monétarise encore davantage et s'intègre dans les circuits du commerce mondial. Hopkins (1990) signale ainsi qu'à partir de la seconde moitié du ^{xix}e siècle, les monnaies traditionnelles comme les cauris tendent à reculer pour les pièces anglaises et françaises en argent. En même temps, les navires à vapeur remplacent les voiliers, également à la fin du ^{xix}e siècle ; ils sont plus réguliers, et aussi plus rapides (de moitié, 15 jours pour aller d'Europe en Afrique de l'Ouest au lieu de plus d'un mois) et abaissent ainsi le coût du transport tout en permettant une meilleure organisation du stockage et de l'expédition, ce qui stimule les échanges entre les deux continents.

La demande croissante d'huiles diverses en Europe, avec le développement de l'industrie et du rail, a bien sûr favorisé la culture de l'arachide en Afrique de l'Ouest. Il en va de même pour l'huile de palme²¹⁰ qui s'extrait tout au long de la côte, et spécialement dans le delta du Niger, où les Britanniques sont très actifs. Les exportations depuis Old Calabar (au sud-est du Nigeria actuel) représentent plus de la moitié des importations britanniques du produit au début du ^{xix}e siècle (Hopkins, 1990), et celles de l'ensemble du delta les trois quarts dans les années 1830 (*ibid.*). À la fin du siècle, l'huile de palme et de palmiste domine les exportations africaines de la région : 70 % pour la Côte d'or, 90 % au Dahomey et 80 % à Lagos (*ibid.*). « Entre 1830 et 1920, le Nigeria du Sud-Est fut le premier producteur mondial d'huile et d'amandes de palme. » (Coquery-Vidrovitch, 1999)

Le commerce des Britanniques dans la région explique leur présence accrue et la future colonie du Nigeria, les 9/10^e des achats anglais d'huile de palme en Afrique venaient du delta vers 1850 (Fage, 2002). Le réseau dense de voies d'eau est ainsi appelé *Oil Rivers* à l'époque (pour l'huile de palme), bien avant qu'on y exploite du pétrole (*oil*) au ^{xx}e siècle. Les principaux producteurs de la région sont les Igbo et le produit est acheminé vers la mer par une autre ethnie, les Ijos, grâce à leurs longues pirogues. C'est pour aller traiter directement avec les producteurs, se passer des intermédiaires Ijos, que les Britanniques vont remonter le fleuve à partir de son delta. Sur la côte, le prix était de 24 £ la tonne, plus haut en amont du fleuve, on pouvait l'acquérir pour 13 £ (Meredith, 2014). Cependant, jusqu'à la fin du

xix^e, le gouvernement britannique était peu intéressé à coloniser la région²¹¹, et même à remonter vers l'intérieur, ce n'est que la crainte de voir les autres puissances européennes s'implanter dans la région qui décida le pays à la fin du siècle. Comme le dit Lugan (2009) :

À la différence de ce qui s'était passé avec le commerce des esclaves, certains Européens tentèrent de s'ouvrir directement un chemin vers les producteurs de l'arrière-pays afin de se passer des intermédiaires côtiers. Les maladies et l'existence de puissantes entités politiques les en dissuadèrent vite. D'ailleurs, pourquoi se lancer dans d'inutiles et importantes expéditions alors qu'il était plus simple et plus rentable de laisser les Africains gérer eux-mêmes l'approvisionnement, quitte à surpayer les produits, ce qui en définitive était moins coûteux en hommes et en moyens que l'exploitation directe ?

Vers 1868, deux pays européens dominent les échanges avec l'Afrique de l'Ouest, la France et l'Angleterre, qui représentent à elles deux 80 % du total, et l'Angleterre « entre les deux tiers et les trois quarts de ces 80 % » (Hopkins, 1990, citant une estimation de l'époque). L'Allemagne représente une puissance commerçante montante pour l'Afrique de l'Ouest à la fin du siècle.

La montée des échanges s'accompagne de l'apparition d'une nouvelle catégorie de marchands africains, les entrepreneurs européenisés, qui participent activement à ces flux et réalisent des fortunes. Hopkins en parle comme d'hommes ayant « une véritable dignité et une importance historique considérable », bien loin des stéréotypes du type Oncle Tom.

Les termes de l'échange s'améliorent pour les producteurs africains dans la première moitié du siècle, du fait de la baisse constante du prix des produits manufacturés importés. Comme le volume des exportations primaires africains augmente rapidement, on a également un accroissement considérable des recettes à l'exportation et donc du pouvoir d'achat des Africains en termes de biens importés. Après 1860 cependant, les prix de l'huile de palme et d'arachide commencent à baisser, ils perdent un tiers jusqu'à la fin du siècle, des huiles de substitution sont trouvées (exploitation du pétrole aux États-Unis après 1860) et des producteurs hors d'Afrique également. La grande dépression de la fin du siècle réduit encore la demande internationale. Pour Hopkins (1990), cette détérioration des termes de l'échange est accompagnée d'une baisse des recettes et des revenus parce qu'il n'y a pas d'augmentation des quantités produites et exportées qui pourraient la compenser, il s'agit donc d'une crise économique dans le dernier quart du xix^e siècle en Afrique de l'Ouest, qui n'est pas étrangère, pour l'auteur, à la conquête coloniale et à ses formes.

Si de nouveaux produits sont cultivés, vendus et exportés, les techniques de culture ne changent pas, elles restent traditionnelles, sans connaître d'amélioration des rendements ou de la productivité, propre à la révolution agricole du xviii^e en Europe, basée sur les engrais, les rotations, l'amendement, l'élimination de la jachère, les machines et l'irrigation. La

terre reste gérée collectivement, appropriée communautairement, il n'y a pas de place pour l'individu innovateur. La charrue et l'attelage ne sont pas pratiqués, les famines continuent à menacer.

L'Afrique centrale

La traite atlantique dure plus longtemps également en Afrique centrale, car au début les escadrons de la *Royal Navy* ne s'intéressaient qu'à l'Afrique de l'Ouest, et la prise de captifs destinés au Brésil ou à Cuba continue massivement pendant la première moitié du ^{xix}e siècle. Les navires brésiliens, cubains, portugais apportent en Afrique l'or mexicain qui sert à acheter les captifs, lequel or est ensuite utilisé par les puissances africaines pour acquérir les biens manufacturés aux commerçants licites. Ceux-ci sont donc liés à la traite et à sa poursuite. Jusque tard dans le siècle, dans les années 1860, l'exportation d'esclaves a cours : on estime ainsi que 30 000 captifs par an, dans cette décennie, partent de l'embouchure du Congo. Il faudra attendre les années 1900 pour voir la fin définitive du trafic (Vansina).

La production d'autres produits, toujours basée sur l'esclavage, mais esclavage interne, remplace plus lentement la traite. Un de ces produits est le caoutchouc²¹² (dont l'histoire est plus connue en Amazonie à la même époque, la fin du ^{xix}e siècle), au départ collecté par des groupes comme les Tchokwés, dans l'intérieur de l'actuel Angola et du Congo.

La population de l'État indépendant du Congo, propriété personnelle du roi Léopold II de Belgique à la fin du siècle, est mis au travail de façon effroyable, un mélange de pratiques esclavagistes et de terreur accompagnées de tueries : « Le plus vil de tous les pillages qui ait jamais défiguré la conscience de l'humanité. » (Joseph Conrad). Le caoutchouc pousse à l'état naturel dans la forêt pluviale, des torsades de plante grimpante autour des arbres, et il faut le collecter. À ce coût, la production augmente et fait la fortune du souverain belge, peu soucieux des méthodes employées : de 100 tonnes exportées en 1890, on atteint 6 000 tonnes en 1901 (Meredith, 2014). Un visiteur anglais, Edmund Morel, envoyé par sa compagnie de commerce note : « Cela doit être horrible de tomber sur un meurtre, je suis tombé sur une société secrète d'assassins, avec un roi comme complice. »

Un missionnaire américain, J.B. Murphy décrit les opérations dans un article du *Times* de Londres en 1895 :

Chaque village est tenu d'apporter une certaine quantité de caoutchouc au quartier général du Commissaire le dimanche. La force est utilisée. Les soldats conduisent les gens dans la forêt. S'ils n'y vont pas, ils sont abattus, et leur main gauche coupée et rapportée comme trophée au commissaire. Les soldats n'ont cure de qui ils abattent, et il s'agit le plus souvent de femmes sans défense et d'enfants inoffensifs. Ces mains, les mains des hommes, des femmes et des enfants, sont alignées devant le

commissaire, qui les compte pour vérifier que les soldats n'ont pas gaspillé de cartouches. Il est payé un penny la livre sur tout le caoutchouc qu'il peut obtenir, et c'est donc dans son intérêt d'en amasser le plus possible. (cité par Meredith, 2014)

Tout au long du fleuve Congo le commerce prend une grande ampleur au ^{xix}e siècle, avec pour centre le Pool Malebo (Stanley Pool), un grand lac formé par la courbe du fleuve autour de l'île M'Bamou. Kinshasa et Brazzaville, les deux capitales, se trouvent sur le pool. De nouvelles cultures se développent, comme le tabac, le maïs, les agrumes ou le manioc venu du Brésil (cassava). Une langue commune s'implante, le lingala, chez les peuples Bangala, qui formeront le Congo ou Zaïre.

Le commerce déferle sur l'Afrique équatoriale au ^{xix}e siècle, les biens européens manufacturés en échange de toute la gamme des produits africains (outre le caoutchouc du Congo, huile de palme, ivoire, bois précieux, produits de teinture, miel, cires naturelles, sucre de canne, café, arachide, sésame, et déjà matières premières minérales comme le cuivre d'Angola). Vansina (1995) estime une croissance d'un facteur 1 à 50 entre 1815 et 1880 du commerce extérieur pour cette partie du continent.

En 1849, les Français établissent un comptoir au Gabon, Libreville, sur le modèle de Freetown, pour y installer des esclaves libérés. Les premiers arrivent du Sénégal, 52 ex-esclaves, acheminés par la marine. Libreville deviendra le moyen de pénétration des forces françaises dans la région, base d'une future colonie.

Plus au sud, en Angola, le commerce des esclaves domine pendant la première moitié du siècle. En 1820, par exemple, entre Luanda et Benguela, 90 % des échanges reposent sur les esclaves qui fournissent l'essentiel des recettes publiques, et c'est une chasse réservée pour les négriers brésiliens ou portugais. En 1836, le Portugal abolit la traite, suivi par le Brésil en 1850, mais le trafic continue sous forme clandestine, quoique bien plus faible, pour finalement se tarir dans les années 1860. Là aussi cependant, comme en Afrique de l'Ouest ou de l'Est, l'esclavage interne se poursuit jusqu'au début du ^{xx}e siècle. L'ivoire remplace les esclaves comme produit dominant à l'exportation, accompagné après 1850 par la production des plantations. Dans les années 1870, un flux d'immigrants venus du Portugal arrivent dans la colonie, attirés par le boom du caoutchouc et du café : en 1878 leur nombre s'élevait à 600, ils étaient 6 000 en 1898, prenant le pouvoir aux dépens des anciennes élites, la communauté luso-africaine. Ce clivage se retrouvera au moment des guerres dans l'Angola post-colonial, le MPLA représentant justement cette communauté et prenant sa revanche au moment de l'indépendance, en 1975.

L'Afrique orientale

L'Éthiopie

L'Éthiopie conserve un avantage sur les autres régions africaines, une culture littéraire ancienne et un sentiment d'appartenance nationale entretenu par une Église tout aussi ancienne. Le pouvoir central est faible, le pays étant composé de « nombreux princes, la plupart adhérant au christianisme antique, chacun contrôlant un territoire limité et luttant contre ses voisins pour essayer de l'élargir » (Feierman, 1995). L'empereur a une faible autorité, qu'il doit laisser au *ras*, le chef militaire. La seconde moitié du siècle voit cependant le renforcement du pouvoir central avec Théodore II (ou Téwodros) en 1855, puis Ménélik II en 1889.

L'Éthiopie garde son indépendance, malgré l'incursion britannique de 1867-1868 visant à libérer des prisonniers européens, incursion où les Anglais, commandés par Robert Napier, utilisant des éléphants acheminés des Indes pour le transport des canons à travers la montagne, et aidés par des Éthiopiens rebelles, battent les troupes loyalistes à Magdala et acculent l'empereur Théodore au suicide, mais ils se retirent du pays par la suite. Les successeurs du souverain, avertis par l'expérience et par le désastreux écart entre les armes utilisées, vont accumuler les armes européennes et mettre sur pied une armée plus moderne. Ainsi le négus Ménélik fait appel à des experts étrangers, comme l'ingénieur suisse Alfred Ilg, son conseiller jusqu'en 1907. Il favorise la propriété privée des terres et leur transmission héréditaire (Coquery-Vidrovitch, 1999). En 1897, une ligne de chemin de fer reliant Addis-Abeba à Djibouti voit ses travaux commencer ; ils seront terminés en 1917. Cette nouvelle orientation explique le désastre italien d'Adoua (ou Adowa) en 1896, où les forces européennes sont battues par celles du négus Ménélik, permettant à l'Éthiopie de rester la seule tache blanche sur la carte de l'Afrique pendant les quatre décennies suivantes, au sens où tout le reste est annexé par les puissances coloniales avec les différentes couleurs qui leur sont ordinairement affectées.

La décomposition de l'Empire ottoman au ^{xix}e siècle, perdant tour à tour l'Algérie au profit de la France en 1830, la Tunisie en 1881, l'Égypte au profit de la Grande-Bretagne en 1882, permet aussi à l'Éthiopie de renouer ses liens avec les pays européens, qui s'installent à proximité de la mer Rouge, devenue un axe essentiel du commerce mondial avec l'ouverture du canal de Suez en 1869, les Anglais à Aden (depuis 1839) et en face au Somaliland (1888), les Français à Obock (Djibouti) en 1862 et les Italiens en Érythrée à partir de 1869.

La côte swahilie et l'intérieur

En Afrique de l'Est, le trafic des esclaves s'accroît aux ^{xviii}e et ^{xix}e siècles, du fait de la demande émanant des îles Mascareignes, où la France installe des plantations de sucre, et de celle venant des Omanlis, contrôlant la côte et

développant des plantations de girofle. On estime le nombre d'esclaves exportés vers le milieu du ^{xix}e siècle, vers l'océan Indien et vers l'Atlantique, au chiffre énorme de 50 000 par an (Iliffe, 2007). À Oman, en 1835, les esclaves représentaient un tiers de la population (Gann et Duignan, 2000). L'esclavage s'intensifie aussi du fait de l'interdiction rendue effective par la *Royal Navy* dans l'Atlantique au nord de l'équateur. Quand les Anglais étendent leur campagne sur la côte orientale pour arrêter la traite, en faisant pression sur les sultans de Zanzibar, après 1830, il n'en continue pas moins sur le continent, et à une échelle accrue car les esclaves sont de moins en moins envoyés à l'extérieur, mais utilisés sur place : « C'est une des grandes ironies de l'histoire de l'Afrique orientale au ^{xix}e siècle que l'abolition de la traite a conduit à une extension de l'esclavage dans de nouvelles zones. » (Feierman, 1995). Le commerce légitime (clous de girofle, caoutchouc, copal²¹³, ivoire), censé remplacer la traite, mène en réalité à un accroissement de l'esclavage interne. Feierman décrit la très grande variété des statuts serviles à Zanzibar jusqu'à 1900, avec des conditions très différentes selon le sexe, l'origine, la religion... Dans tous les cas, les esclaves ne constituent pas une population qui se renouvelle, il faut continuellement en faire venir de nouveaux depuis l'intérieur.

Certains sont misérables, travailleurs dans les plantations, d'autres mieux lotis dans les ports de la côte. Un visiteur britannique à la fin du ^{xix}e note (cité par Gann et Duignan, 2000) :

Cet homme habillé somptueusement avec des échantillons d'étoffes à vendre est un esclave, tandis que cette pauvre femme, qui a apporté ses paniers de fruits et légumes au marché, le regarde avec effacement et envie, à côté de son aide qui porte sa marchandise et est son esclave.

Ils représentent les deux tiers de la population à Zanzibar et se retrouvent donc partout :

Cette société plurielle reposait sur l'esclavage. Les esclaves travaillaient sur les quais et comme portiers ; ils travaillaient dans les plantations de girofle ; ils étaient envoyés sur les marchés d'Arabie du Sud et de Perse pour servir de concubines ; ils étaient vendus aux plantations de sucre de la Réunion. Ils représentaient la majeure partie du commerce extérieur de Zanzibar. (*ibid.*)

Depuis la fin du ^{xviii}e siècle, les Portugais ont reculé sur la côte Est de l'Afrique, au profit de la dynastie arabe d'Oman, les Omanlis, dont la capitale est Mascate en Arabie du Sud, qui avait été occupée un siècle et demi par le Portugal, jusqu'en 1650. Les établissements européens à Mombasa et Zanzibar tombent en 1698. Seyyid Said, ou Saïd ben Sultan, règne un demi-siècle sur cet empire, de 1806 à 1856, et déplace même sa capitale à Zanzibar en 1840 : « Un endroit attirant, comparée à la côte désolée sur le golfe Persique. » (Meredith, 2014) Il s'agit d'une entreprise coloniale mise en œuvre des décennies avant la colonisation européenne : « une autorité à la fois souple et implacable, qui établit une sorte de pouvoir

colonial en Afrique orientale, formel sur la côte, informel vers l'intérieur. » (Coquery-Vidrovitch, 1999). L'armée est composée de mercenaires venus du lointain Balouchistan (région entre l'Iran, le Pakistan et le sud de l'Afghanistan). L'économie productive repose sur la culture et l'exportation des clous de girofle, autour de l'île, avec une main-d'œuvre d'esclaves, stimulée par le Sultan, « *an enterprising businessman in his own right* » (*ibid.*). Zanzibar fournit les trois quarts de la production mondiale de girofle au milieu du ^{xix}e siècle, alors que la culture n'avait débuté qu'en 1830. De grandes plantations permettent de cultiver le produit. Il avait été introduit depuis les Moluques (Indonésie) à la Réunion et Maurice vers 1770, puis sur la côte africaine en 1818.

Zanzibar devient un centre florissant du commerce dans l'océan Indien, de culture mixte arabe et bantoue, ajoutant l'ivoire (cf. encadré), l'huile de coco, l'ambre gris, la cire et les esclaves à ses exportations, en contrepartie d'armes, textiles, perles et autres produits manufacturés venus du monde entier, mais surtout des pays bordant l'océan Indien (Arabie, Perse, Inde). On peut s'imaginer l'île au ^{xix}e siècle, comme le fait Meredith (2014) :

Le plus grand centre de commerce sur la côte orientale de l'Afrique, un lieu de rencontre pour les négriers, les marchands d'épices et les fournisseurs d'ivoire, et une base à partir de laquelle les explorateurs européens pouvaient s'aventurer vers les territoires non répertoriés de l'Afrique intérieure. Le mouillage était plein de boutres arabes, d'indiamen anglais, de bateaux négriers français des Mascareignes, de navires américains de Salem ou espagnols de Cuba. De son palace sur l'île, le sultan de Zanzibar, un Arabe d'Oman, affirmait son autorité sur des routes de commerce allant loin vers l'intérieur, jusqu'aux Grands Lacs d'Afrique centrale.

Catherine Coquery-Vidrovitch (1999) insiste sur le rôle initiateur des Indiens de Bombay dans le commerce de Zanzibar, où ils viennent chercher « le meilleur ivoire du monde » et aussi les esclaves contre leurs cotonnades. Ils sont près de 1 000 au milieu du siècle, installés dans l'île, et ont formé les autochtones « à la complexité du trafic de l'océan Indien ».

Les échanges avec l'intérieur se développent aussi, dans les royaumes africains de la région des Grands Lacs et plus loin encore jusqu'à l'Afrique centrale. Les convois partis de la côte rencontrent les Égyptiens de Méhémet Ali, poussant vers le sud et fondant Khartoum en 1824, comme base de leur expansion, au confluent du Nil Blanc²¹⁴ et du Nil Bleu, et allant ensuite jusqu'au lac Albert en Ouganda, à la recherche d'esclaves africains, comme les Dinkas et les Nuers, pour fournir les rangs de l'armée, mais aussi d'or et d'ivoire. Là où les Zanzibaris pratiquent plutôt le commerce et l'échange, les soldats du vice-roi d'Égypte agissent par la force et les razzias. Khartoum devient un centre important pour le commerce de l'ivoire et des esclaves :

Les marchands du Soudan à Khartoum utilisaient aussi des aventuriers désargentés, dont beaucoup étaient des repris de justice venant d'Égypte, qu'ils envoyaient remonter le Nil sur leurs navires. En atteignant leur destination, ces bandits

capturaient hommes et bétail, qu'ils utilisaient comme rançon contre de l'ivoire. Les commerçants de Zanzibar, bien qu'impitoyables, au moins échangeaient des biens ; les Soudanais quant à eux, semblent avoir pratiqué une économie purement prédatrice (Gann et Duignan, 2000).

Richard Francis Burton (1821-1890) relate la brutalité des raids esclavagistes (*ibid.*) :

Si les esclaves traînaient sur la route ou tombaient d'épuisement ils étaient abattus ou on les égorgeait. Souvent, avant d'atteindre la côte, les Arabes s'arrêtaient à quelque poste et émasculaient de façon sommaire un bon nombre de jeunes garçons pour pouvoir les vendre comme eunuques. Quelques-uns mouraient rapidement du fait de l'opération, d'autres duraient un peu plus longtemps mais finissaient par périr de hernie. Ceux qui survivaient avaient en général une seconde vie confortable et prospère dans un harem turc, arabe ou persan. La mortalité parmi les enfants était terrifiante : les négriers arabes ne semblent pas avoir été motivés par des motifs commerciaux. [...] Ils paraissaient au contraire avoir été inspirés par un sentiment plus de cruauté diabolique dans la façon insouciant avec laquelle ils exposaient leurs esclaves à la souffrance et à la fatigue, et à la façon dont ils les tuaient de manière barbare.

L'ivoire

Au ^{xix}e siècle, l'ivoire avait un rôle bien plus important dans les pays du Nord qu'aujourd'hui, il tient un peu la place du plastique, dans des applications multiples comme des boules de billards, des peignes, des bijoux, des décorations pour les cannes, parapluies, théières, des touches de piano, des boutons de porte, des manches de couverts, « et tous les bibelots dont les gens remplissaient leur intérieur » (Gann et Duignan, 2000). L'Angleterre importait environ 70 tonnes en 1800, mais 260 dans les années 1830. L'Asie aussi importait massivement de l'ivoire, car les défenses des éléphants africains étaient préférées à celles des éléphants d'Asie, ce qui explique que l'Afrique, vers 1870, fournissait plus de 80 % de l'ivoire du commerce international (*ibid.*). À la fin du ^{xix}e siècle, c'est cependant l'Europe qui en importe le plus et dans les années 1870, Londres devient le premier marché mondial pour ce produit (Shillington, 1995). Son prix ne cesse d'augmenter au ^{xix}e siècle, quand celui des produits manufacturés européens diminue, améliorant les termes de l'échange pour l'Afrique pour ce bien. De plus son commerce est extrêmement rentable, il vaut par exemple l'équivalent d'un centime au Congo, mais 110 à Kazeh (aujourd'hui Tabora en Tanzanie, à l'époque centre-relais important entre les Grands Lacs et la côte), et 200 à Zanzibar, principal port d'exportation. Un gain cependant de peu d'intérêt pour les économies africaines du fait que la production d'articles manufacturés signifie une industrie en pleine activité, tandis que la production d'ivoire ne correspond qu'à l'épuisement d'une ressource naturelle limitée.

Joseph Conrad dans *Au cœur des ténèbres* relate l'état d'esprit au Congo à propos de l'ivoire :

Le mot « ivoire » résonnait dans l'air, il était murmuré, il était soupiré. On aurait dit qu'ils priaient en le prononçant. Une note de rapacité imbécile soufflait à travers tout cela, comme la bouffée de quelque cadavre. [...] Le mot ivoire sonnait encore dans l'air un moment, et nous avançâmes dans le silence. [...] Nous pénétrions de plus en plus profondément au cœur des ténèbres.

Il s'agit du premier produit d'exportation pour Zanzibar, avant même les esclaves et les clous de girofle. L'île fournit en 1890 les trois quarts des exportations mondiales. La traite

était dominée par les Arabes, mais les Indiens, implantés dans l'île, dominaient le commerce de l'ivoire, exporté essentiellement au début du ^{xix}e siècle vers Bombay, puis de là, réexporté en partie vers l'Angleterre. Les Américains du Massachusetts sont également présents, et notamment les bateaux partis de Salem, achetant pour le marché d'Amérique du Nord. Le prix ne cesse d'augmenter au ^{xix}e siècle (alors même que celui du girofle s'effondre avec l'expansion trop rapide des cultures) quadruplant entre 1823 et 1873 (Feierman, 1995). L'île sert d'entrepôt et de plaque tournante de ce commerce, et pratique le crédit pour financer les expéditions de chasse.

Des caravanes de chasseurs remontent loin vers l'intérieur, autour des Grands Lacs, pour tuer les éléphants, puis ramener les défenses vers la côte. Elles vont jusqu'à un millier d'hommes et payent des tributs et des droits de passage aux royaumes locaux, en développant tout un folklore et des traditions qui étonnent les premiers Européens, explorateurs comme Richard Burton qui les décrit en 1857.

Au début du ^{xix}e, les Européens entrent dans la danse ; les Français sont en Égypte avec Bonaparte, les Anglais veulent les contrer et passent une alliance avec les Omanlis, voyant d'un œil favorable leur expansion sur la côte Est de l'Afrique, « Better the Arabs than the French ! » (Oliver & Fage, 1990) Plus tard, un consulat britannique est établi à Zanzibar, en 1840, et un traité est signé en 1845 visant à limiter la traite orientale organisée par les Omanlis. Elle est finalement interdite par le Sultan en 1873 : « Le grand marché aux esclaves de Zanzibar est fermé. » (*ibid.*) Dans les îles de l'océan Indien, la traite étant abolie, puis l'esclavage, on fera appel à des travailleurs indiens engagés, surtout à Maurice, passé sous contrôle britannique depuis 1810.

Une langue commune est parlée tout au long de la côte, le swahili, qui remplace progressivement l'arabe dans les cités commerçantes comme Kilwa ou Zanzibar. La population est bigarrée, entre les Africains, les Arabes, les Indiens et les Européens, et également mélangée avec toutes les variétés possibles, même si les Africains constituent la composante principale.

Dans l'intérieur, entre les razzias, la chasse aux éléphants, la diffusion des armes à feu, les attaques sur les convois de marchands, la rivalité des royaumes, la violence devient endémique dans la deuxième moitié du ^{xix}e siècle, la région devient, selon l'expression de Livingstone, « la plaie ouverte du monde » (cité par Iliffe, 2007). Les maladies, la saignée des esclaves exportés, s'ajoutent aux maux de cette partie de l'Afrique, et la misère y est endémique à la veille de la colonisation. La mortalité était élevée : « entre 22 et 42 % sur les deux îles, ce qui impliquait de renouveler la population servile tous les trois ans » (Coquery-Vidrovitch, 1999).

L'influence omanlie diminue progressivement au profit des Britanniques en Afrique orientale, et cette évolution sera finalement concrétisée par la formation d'un protectorat anglais sur Zanzibar en 1890, même si la fiction du sultanat est maintenue. Dans la péninsule arabique même, Aden a été annexé dès 1839 par les Anglais.

Le sud de l'Afrique

Khoïsans et Bantous, Boers et Anglais

Comme le remarque Reader (1999), Le Cap est aussi éloigné de l'équateur que la Grèce, et bénéficie du même climat méditerranéen. En outre le site est à mi-distance pour les navires européens allant en Asie, et constitue donc une escale idéale. Les agriculteurs bantous, avec leurs cultures tropicales de mil et de sorgho, n'avaient pas franchi la *Fish River* au nord-est, le climat trop sec de la région du Cap ne leur étant pas favorable. Par contre, les Khoïsans, les uns éleveurs (les Khoïkhoï ou Hottentots) et les autres chasseurs/cueilleurs (Sans ou Bushmen/Boshimans), étaient présents, mais en faible nombre²¹⁵, et les premiers pouvaient échanger avec les Européens, notamment leur fournir du bétail (moutons, bovins) contre des outils. Tous ces éléments favorisaient une implantation européenne durable.

Un agent de la Compagnie des Indes britanniques écrit ainsi en 1611 à son directeur (cité par Reader, 1999) :

Il me semble désirable de conseiller à votre Honneur une chose très importante, à savoir établir une base au Cap de Bonne Espérance. Quand nous avons été à terre, deux lieues vers l'intérieur, je puis assurer à votre Honneur que je n'ai jamais vu une terre aussi bonne de ma vie. Bien que nous ayons été au milieu de l'hiver, l'herbe nous arrivait aux genoux, c'est plein de bois et de charmantes rivières d'eau douce, avec abondance de daims, poissons et oiseaux, et la présence de brebis et de vaches est étonnante. Le climat est très sain, à tel point qu'en arrivant ici avec bon nombre de nos gens malades, ils étaient remis en à peine trois semaines. Et l'endroit est propice à la défense, un petit nombre pouvant affronter de nombreux éventuels attaquants. Mais les natifs semblent très courtois et avenants. Ils ne nous ont donné aucun souci durant le temps que nous étions là. Et en ce qui concerne son emplacement, c'est presque à mi-chemin sur la route de l'Europe vers les Indes, et pouvant rendre le même service pour notre voyage que le Mozambique pour les Portugais.

Mais c'est la VOC hollandaise qui crée un poste permanent au Cap en 1652, avec 90 pionniers sous l'autorité de Jan Van Riebeeck²¹⁶ (1619-1677), dans le but d'approvisionner ses navires allant vers l'Asie, créer un hôpital sommaire pour les marins malades, et contrôler le site, d'un intérêt stratégique comme porte de l'océan Indien. L'intention n'était pas de créer une colonie de peuplement, les richesses paraissant limitées dans la région. Cependant, elle y attire des colons, à la fois pour protéger l'établissement et pour cultiver les produits nécessaires. Et peu à peu, le sud de l'Afrique (comme le Nord qui jouit d'un climat méditerranéen comparable²¹⁷) deviendra le lieu d'une implantation européenne durable. Les Hollandais sont à cette époque les plus avancés en Europe sur le plan des pratiques agricoles, ils introduisent en Afrique leurs rotations culturales, et notamment la culture du trèfle qui a l'avantage de restaurer la fertilité du

sol et aussi de donner du fourrage pour les bêtes.

Après 1685 et la révocation de l'édit de Nantes par Louis XIV, mettant fin aux droits des protestants, une nouvelle vague d'immigration au sud de l'Afrique est celle des huguenots, apportant avec eux, entre autres métiers qualifiés, la culture de la vigne et la production de vin. Ils sont rapidement intégrés dans la colonie, leurs enfants apprenant le hollandais, la seule langue officielle pour la Compagnie, de même que l'Église réformée de Hollande est la seule existante.

Les conflits avec les Hottentots seront cependant inévitables car les Européens occupent leurs terres, et ils sont repoussés de plus en plus vers l'intérieur. Jan Riebeeck relate leurs plaintes dans son journal, quand ils insistent sur leur droit de premiers arrivants contre les envahisseurs. Sa réponse sera simple :

« Qui donc, nous dirent-ils, devrait céder, selon la justice la plus évidente, le propriétaire naturel ou l'envahisseur étranger ? » Ils insistaient tellement sur ce point que nous leur dîmes qu'ils avaient perdu leur terre dans la guerre, et ne pouvaient donc s'attendre à la retrouver. C'était notre intention de la garder. (cité par Shillington, 1995)

Les Khoïsans voient également leur population diminuer du fait des maladies apportées par les Européens, comme dans les Antilles, notamment la variole, avec une première épidémie en 1713. Elle fait des ravages parmi les colons blancs, mais elle est encore plus dévastatrice pour les peuples khoïsans. Des esclaves sont alors introduits depuis l'extérieur, à partir de 1657, depuis Madagascar, l'Afrique de l'Est, l'Indonésie, la Malaisie²¹⁸, pour être utilisés comme domestiques ou main-d'œuvre agricole, les Khoïsans refusant de travailler la terre, et à la fin du ^{xviii}e siècle on en compte 25 000 dans la colonie du Cap, contre 21 000 Européens (Shillington, 1995). Ils sont employés dans les grandes propriétés autour de la cité, dans les vignes, dans la culture du blé, mais aussi l'artisanat, et sur les docks du port du Cap (Coquery-Vidrovitch, 1999). L'esclavage est un mode de production répandu dans les premiers temps de la colonie, même si le nombre d'esclaves dans la population était plus limité qu'aux Antilles ou dans le sud des États-Unis. Les Trekboers en employaient également, pour l'élevage, mais en nombre réduit. Les Britanniques abolissent le commerce des esclaves en 1807 dans leur zone, en même temps que les punitions cruelles encore en cours dans la colonie, et en 1833 l'esclavage lui-même.

Au Natal, un autre développement a lieu beaucoup plus tard, dans les années 1860 : à court de main-d'œuvre pour mettre en œuvre les plantations de canne à sucre, les peuples bantous étant peu enclins à y travailler, plus habitués à l'élevage et à la culture vivrière, la petite communauté britannique (environ 16 000 personnes, comparées aux 180 000 du Cap) fait appel à des travailleurs engagés venus des Indes, «

ajoutant ainsi une complication supplémentaire aux problèmes raciaux de l'Afrique du Sud » (Fage, 2002). Les Blancs au Natal, province comprenant environ 250 000 Africains, détenaient 85 % des terres en 1870, terres sur lesquelles vivaient la majorité des seconds, fermiers ou métayers des propriétaires européens. Les travailleurs indiens engagés devaient servir cinq ans, après quoi ils pouvaient signer un autre contrat ou se livrer à l'activité de leur choix. La plupart restèrent en Afrique pour devenir commerçants, artisans, travailleurs agricoles, fournisseurs de services divers.

Au Cap, la population européenne grossit au ^{xviii}e et les colons se mettent à lancer des incursions vers l'intérieur, cultivant, élevant, échangeant avec les Hottentots. Ces fermiers migrants, *Trekboers* en hollandais²¹⁹, *Trekkers* ou *Voortrekkers*, se coupèrent progressivement des contacts avec la côte, des contacts avec l'Europe et leurs racines, et formèrent une nouvelle culture, individualiste, résistante, rude, celle des Afrikaners, parfois illettrés, atteignant au mythe.

Repoussant les Sans (chasseurs/cueilleurs) et Hottentots (éleveurs), parfois par des massacres, ils arrivèrent aux confins de l'expansion bantoue vers le sud en 1770, avec un climat plus humide, recevant la mousson de l'océan Indien, vers la zone de Natal, entre la mer et la chaîne de montagnes du Drakensberg, au-delà de la *Great Fish River*. Ce déplacement de populations européennes vers le nord et l'est a été analysé en fin de compte comme « un mouvement de terres d'une valeur élevée vers des terres à valeur faible, ou, plus brièvement, de terres qu'il fallait acheter à des terres qu'on pouvait avoir pour rien ou presque rien » (W.K. Hancock, cité par Gann et Duignan, 2000).

Carte 23. L'Afrique australe au ^{xviii}e siècle, peuples en présence



À l'occasion des guerres de la Révolution française et de l'Empire, et de l'annexion des Pays-Bas par la France, les Britanniques prennent le contrôle du Cap (d'abord en 1795²²⁰, puis définitivement en 1806²²¹) et des colons sont implantés (5 000 soldats démobilisés et leurs familles en 1820 par exemple²²²). En même temps les échanges de toute sorte se développent

avec les Xhosas et de nouvelles variétés de moutons sont introduites, comme les mérinos, ce qui donne lieu à une activité naissante, celle de la laine, qui va fournir le premier produit d'exportation de la colonie au ^{xix}e siècle, loin derrière l'Australie, mais avec des coûts plus faibles du fait de la distance plus réduite avec l'Angleterre, et importante pour l'économie locale. Port-Elizabeth, à l'est de la province du Cap, devient le centre d'exportation de la laine, surpassant Cape Town. Les autres ressources sont le guano, prélevé sur la côte, engrais recherché au ^{xix}e, et aussi du cuivre à l'ouest de la province du Cap. Les éléphants et donc l'ivoire ne représentaient plus une possibilité d'exportation dans la province, ayant été tous éliminés très tôt : dès 1830, sans doute une des premières lois écologiques, leur chasse est interdite, mais il n'en restait plus que quelques unités, alors que les troupeaux étaient estimés à 25 000 au ^{xviii}e siècle. Dès 1870, le Transvaal se voit aussi vidé de sa population d'éléphants du fait d'une chasse effrénée.

Les Bantous étaient solidement implantés et organisés en États, à la différence des peuples khoïsans, et le heurt avec les Européens était inévitable. Avec les Xhosas²²³ notamment, les premiers à affronter. Des guerres s'ensuivirent, les guerres cafres²²⁴ ou guerres des frontières, pendant l'essentiel du ^{xix}e siècle, commençant dans la région du Zuurveld²²⁵ au sud-ouest de la *Great Fish River*. La frontière initiale entre Britanniques et Xhosas à l'Est du Cap est repoussée, les fermiers blancs ont derrière eux la puissance industrielle dominante, les Africains sont chez eux mais ne disposent de rien de comparable aux plans économique et technique (Thompson, 1995b) :

Au début du siècle, la limite était fixée sur la Fish River ; en 1819 elle avançait à la Keiskamma ; en 1847 à la Kei ; en 1858 à la Mbasha ; et en 1878 à la Mthatha. Quand le pays Mpondo fut annexé en 1894, les frontières de la province du Cap rencontrèrent celles du Natal sur la rivière Mtamvuna, ce qui faisait passer tous les Ngunis du sud sous domination européenne.

Un événement inouï, analysé par Françoise Héritier²²⁶, accélère le recul des Xhosas, c'est leur propre suicide collectif en 1856-1857. Ils abattent leurs troupeaux par centaines de milliers de têtes, détruisent leurs récoltes, pensant qu'il s'agit de la condition d'une victoire totale sur les Blancs et d'un retour aux temps passés, à la suite d'une prophétie formulée par une illuminée, Nongqawuse (1840-1998). Une terrible famine s'ensuit, provoquant des dizaines de milliers de morts. L'échec grandiose de la prophétie, basée sur les anciennes croyances, sera une raison de la conversion d'une bonne partie des Xhosas au christianisme dans la deuxième moitié du siècle.

Plus tôt et plus au nord, sous l'impulsion de Chaka, fondateur du royaume Zoulou²²⁷, le *Zululand*, entre la chaîne du Drakensberg et la mer, le chef militaire (*a ruthless military genius*²²⁸) d'un clan bantou, les Ngunis,

une guerre dévastatrice commence en 1816 contre les autres peuples bantous de la région, c'est le *Mfecane* en langue nguni, provoquant le *Lifaqane* ou *Difaqane* (écrasement, éparpillement). Davidson parle de *guerres nomades* (*wars of wandering*) à l'origine d'une dispersion et de migrations des peuples à travers toute l'Afrique australe. Il s'agit d'un phénomène nouveau dans l'histoire de cette partie de l'Afrique : « la création d'un royaume puissant, centralisé et militariste » (Thompson, 1995b), et aussi, pour Omer-Cooper, « d'un des grands événements de l'histoire de l'Afrique ... déclenchant des réactions en chaîne se faisant sentir à des milliers de milles²²⁹ ». Quelques royaumes importants émergent de cette dislocation, celui des Sothos, sous la direction de Moshoeshoe (1786-1870), qui donnera le Lesotho (ex-Basutoland, enclavé dans la République sud-africaine), celui des Ndebele, ou Matabele²³⁰, dirigé par Mzilikazi, dans une partie du Zimbabwe actuel (ex-Rhodésie), le royaume créé par Sobhuzha, un chef nguni, puis dirigé par Mswati de 1840 à 1868, l'actuel Swaziland, et à l'ouest, en bordure du désert du Kalahari, les royaumes Tswanas qui formeront une colonie britannique en 1885 sous le nom de Bechuanaland, devenue le Botswana aujourd'hui.

À l'origine de ces guerres bantoues, on trouve les rivalités entre les groupes pour acquérir des terres, du bétail et des hommes, et aussi pour pratiquer le commerce avec les Européens (notamment l'ivoire et les esclaves) basés dans la baie de Delagoa (Maputo aujourd'hui). Cela dans un contexte de rareté croissante de la terre pour l'élevage et la culture, de l'eau, des terrains de chasse, exacerbée par la sécheresse et l'appauvrissement du sol du fait de cultures et élevage trop poussés :

Les troubles sud-africains ne résultaient pas seulement du *Mfecane*, mais de la combinaison explosive de l'essor démographique, du manque de terre qui a suivi et de la pénurie en bétail accentuée par la sécheresse, précisément au moment où les raids négriers et la demande accrue d'ivoire de la côte déséquilibraient les forces en présence. (Coquery-Vidrovitch, 1999)

Mfecane

Une explication économique du *Mfecane*, la vague de dévastation provoquée par les guerres bantoues au début du ^{xix}e siècle, réside selon Reader (1999) dans l'économie de plantation, sucre et café, au Brésil. Celle-ci est stimulée lorsque St Domingue, le plus grand producteur de sucre au ^{xix}e siècle, se révolte en 1791 et devient finalement indépendant en 1804. Malgré l'interdiction de la traite en 1807, la demande d'esclaves du Brésil est à son plus haut niveau, la majorité venant d'Angola, mais aussi d'Afrique du Sud-Est dans l'océan Indien.

Au ^{xviii}e siècle le commerce s'y développe à partir de la baie de Delagoa (au Mozambique), port naturel et relâche des navires européens à la recherche d'esclaves, mais aussi d'ivoire, d'ambre, d'or, de cuivre et autres produits africains contre des biens manufacturés. Les esclaves sont acheminés par les Portugais et les Français vers le Brésil et les colonies espagnoles d'Amérique, mais aussi les îles proches de la région, Maurice et

la Réunion, îles françaises à l'époque (Île de France et Île Bourbon). On estime à 12 000 par an le nombre d'Africains bantous ainsi déportés au début des années 1810. Les négriers lancent des raids de razzia vers l'intérieur et poussent à des guerres internes pour provoquer un exode de populations destituées vers les côtes et s'approvisionner en esclaves. Un prélèvement humain causant des difficultés pour la production vivrière, difficultés aggravées par une période de sécheresse prolongée dans les premières décennies du siècle, se traduisant en véritables famines (Shillington, 1995). Le ^{xviii}e au contraire avait été caractérisé par une expansion démographique, provoquée par l'arrivée du maïs, introduit par les Portugais, et aussi par une période de pluies abondantes dans la deuxième moitié du siècle. La phase de sécheresse qui suit explique en partie les luttes internes, les différents groupes ethniques bantous de la région se battant pour le contrôle des ressources et leur survie.

L'État zoulou est créé au début du ^{xix}e siècle, en 1816, par Chaka, qu'il dirige jusqu'à sa mort en 1828, en étendant son territoire aux dimensions de la France. Ainsi, c'est surtout le trafic d'esclaves qui serait à l'origine de la vague du *Mfecane*, les guerres et les migrations qui vont durer deux décennies. L'implantation des colons britanniques à l'Ouest et la poussée des Trekboers au nord-ouest, faisant obstacle aux peuples bantous et prélevant eux aussi de la main-d'œuvre, par la contrainte et les raids, contribuent à entretenir la dislocation, le nombre de réfugiés et les conflits en général :

Ce fut l'avance incessante des pionniers venant de l'Ouest, et les raids des négriers de l'Est, exacerbés par des sécheresses intermittentes, qui ont jeté l'Afrique australe dans le chaos au début du ^{xix}e siècle. Pas Chaka, pas les Zoulous, pas le Mfecane. (Reader, 1999)

À la fin de cette période de dévastation, en 1836, des Afrikaners de la colonie du Cap (bloqués vers l'Est par les Xhosas), environ 14 000 hommes, femmes et enfants, se lancent avec leurs chariots et wagons dans une longue expédition vers le nord, le Grand Trek²³¹, qui va durer une décennie. Le *Mfecane*, en dépeuplant des régions entières, facilite leur installation au nord. Ils partent pour échapper à l'administration anglaise, ses réformes²³² et son changement d'optique en faveur des populations locales et de leur protection, de restitution de terres, de changement des lois et des institutions²³³, notamment sous l'influence religieuse de la *London Missionary Society*. Le rôle des abolitionnistes et autres humanitaires se fait sentir, notamment après les récits d'un missionnaire anglais, John Philip, sur les mauvais traitements et les abus dont les Khoïsans sont victimes dans la colonie. Celui-ci parle à Londres des Khoïkhoïs : « Je les ai trouvés dans la condition la plus opprimée de n'importe quel peuple sous n'importe quel gouvernement civilisé connu sur la Terre. » (Meredith, 2014)

En 1828, une ordonnance « interdit toute discrimination juridique raciale et place tous les habitants sur un pied d'égalité » (Thompson, 1995b). En outre, la Grande-Bretagne abolit l'esclavage en 1833 et les colons possédaient des esclaves en grand nombre : 6 598 au Cap en 1828, une partie détenue par des fermiers afrikaners. L'indemnisation ne convient pas aux « propriétaires » : 34 £ par esclave au lieu des 73 demandées. En outre, n'acceptant pas l'idée d'égalité sociale entre les peuples, un dixième des Blancs de la région du Cap va partir, avec l'idée de recréer une société similaire à celle d'avant l'arrivée des Anglais. Comme le dit un trekker de

l'époque (cité par Reader, 1999) :

Nous avons abandonné nos terres et nos foyers, notre pays et nos semblables à cause de la honteuse et injuste décision concernant la libération de nos esclaves. Ce n'est pas tant leur liberté qui nous poussa à cette décision, mais le fait qu'ils étaient placés sur un pied d'égalité avec les chrétiens, contrairement aux lois de Dieu et aux distinctions naturelles de races et de religions, de telle façon qu'il était devenu intolérable pour n'importe quel chrétien décent de s'incliner devant un tel joug. Nous sommes partis pour préserver notre idéal de pureté.

En bref, comme le résume Thompson (1995b), « les Voortrekkers émigraient parce qu'ils voulaient poursuivre le mode de vie autonome, conquérant et patriarcal de leurs parents et grands-parents, indépendamment d'un gouvernement qui leur semblait être devenu hostile ». Cependant la plupart des Boers sont restés autour du Cap, « sceptiques sur les prouesses des pionniers » (*ibid.*), il ne s'est agi que d'une minorité qui a conquis l'intérieur. Vers 1830, on estime la population britannique à 50 000 contre une population boer de 130 000 dans la région (Meredith, 2014). Dans la mythologie afrikaner cependant, un siècle après, « les Voortrekkers sont des figures héroïques qui ont introduit la "civilisation blanche chrétienne" dans l'Afrique primitive du Sud-Est » (*ibid.*). Leur tâche ayant été grandement facilitée par l'œuvre de destruction préalable du *Mfecane*, guerres entre Africains, provoquant un énorme coût humain.

Dès 1837, environ 5 000 Boers avaient dépassé le fleuve Orange (allant vers l'Atlantique, près de 1 000 km au nord du Cap). Il s'agissait de trouver de nouvelles terres au-delà, « où la société pourrait être organisée selon les principes afrikaners traditionnels » (Oliver et Fage, 1990). Ils rencontrent les Bantous au nord-est et les batailles impliquées s'ajoutent aux guerres locales, une victoire boer a lieu à *Blood River*²³⁴ en décembre 1838 sur les Zoulous, la première défaite de ceux-ci, permettant la progression des Trekkers.

Les tactiques des Boers dépendaient de leurs chariots. Ceux-ci servaient de moyens de transport et, formés en cercles fermés défendus par des armes à feu précises, pivots de leur défense. L'utilisation de ces laagers était combinée à la présence de tireurs d'élite à cheval, dont la mobilité et la puissance de feu supérieures se montraient difficiles à contrer pour les Africains combattant à pied. Ces pionniers se révélèrent ainsi des guerriers formidables, des chasseurs experts, et des tireurs nés, dont les exploits exercent encore une fascination irrésistible pour les Blancs sud-africains aujourd'hui (Gann et Duignan, 2000).

Portés par le calvinisme, ils se virent en peuple élu, supérieur aux habitants originels, païens à leurs yeux :

Chaque jour, les *Trekkers* ou *Voortrekkers* s'éloignaient de 20 à 30 km de la terre qui les avaient vus naître. Ils se rapprochaient d'autant de la Terre promise que le Créateur leur réservait, certains d'être le peuple élu. La lecture quotidienne de la Bible les

persuadait d'ailleurs qu'ils vivaient un moderne Exode au terme duquel ils trouveraient la Terre de Canaan. Leur vocabulaire était profondément imprégné par les Saintes Écritures : pour eux, le roi d'Angleterre était le Pharaon et la Colonie du Cap une nouvelle Égypte qu'ils devaient fuir comme les Hébreux auxquels ils s'identifiaient. (Lugan, 2009)

Comme le dit Davidson (1978), leur idéal, obstinément poursuivi, était que chaque fermier ait assez d'espace « pour ne pas pouvoir voir la fumée de son voisin », et ils vivaient « avec la notion curieuse que tous les Africains, les fils de Ham dans la Bible, étaient désignés par Dieu pour travailler comme leurs esclaves ». Inversant les rôles, ils se voyaient comme « autorisant les Africains à vivre dans leur pays, s'ils travaillaient pour eux... ».

Paul Kruger, le dirigeant du Transvaal à la fin du siècle, est représentatif de cet état d'esprit :

Ses guides à travers la vie, affirmait-il, étaient Dieu et la Bible. Il ne lisait jamais un livre autre que la Bible, qu'il connaissait largement par cœur. Il était convaincu de la vérité littérale des textes bibliques et se référait constamment à eux au moment de prendre des décisions ou dans la vie courante. Il appartenait à la plus petite et la plus conservatrice des Églises hollandaises réformées d'Afrique du Sud, dont les membres se voyaient eux-mêmes plus près de Dieu que tous les autres groupes, et pensaient qu'ils avaient une compréhension spéciale de ses buts. (Meredith, 2014)

Les Boers fondent en 1839 la République du Natal, présentant pour eux l'avantage d'avoir un débouché portuaire et donc de pouvoir rester en liaison avec les navires et le commerce européens. Elle est de courte durée car les Britanniques annexent le Natal en 1843, Port Natal (futur Durban) étant un havre trop important pour être laissé hors de leur contrôle. Un autre motif résidait dans le comportement des Boers envers les Africains, les Britanniques sont à la fois poussés par le lobby humanitaire et soucieux d'éviter les répercussions de migrations sur les Ngunis au sud. Les Afrikaners repassent alors la chaîne du Drakensberg et contribuent à la formation au nord de deux nouvelles républiques, le Transvaal²³⁵ (*South African Republic*) et l'État libre d'Orange au sud du premier, tous deux reconnus par les Anglais en 1852 et 1854. Leur population européenne totale cependant (45 000 habitants en 1870) ainsi que leur économie sont loin de pouvoir rivaliser avec les provinces britanniques du Cap et du Natal (300 000), elles restent très pauvres, enclavées, et sans débouchés extérieurs. Les deux capitales, Bloemfontein et Pretoria, ne sont « guère plus que des villages », comme le rappelle Meredith (2014). En 1857, sous la pression populaire, dans les républiques boers, l'Église réformée hollandaise prend une décision aux conséquences durables, un tournant dans la politique raciale, organiser des offices séparés pour les Blancs et les *Coloreds* de la même religion. C'est l'origine de la ségrégation et de l'apartheid, des thèses du « développement séparé ».

La situation des Bantous est bien pire, après la dévastation du *Mfecane*

vint la dépossession par les Boers : « Leur terre était prise, et il ne leur restait guère d'autre option que de servir comme travailleurs agricoles dans les communautés européennes. » (Oliver et Fage, 1990). Les Blancs pratiquent en outre la capture ou l'achat d'enfants africains qui vont rester sur la ferme en tant « qu'apprentis » et formeront ensuite des serviteurs à vie, même s'ils obtiennent leur liberté théorique à l'âge de 25 ans (21 pour les filles). À la fin du siècle, les Zoulous voient ce qui reste de leurs territoires finalement intégrés au Natal, « sauf un petit tiers transformé en réserve en 1902-1904 » (Coquery-Vidrovitch, 1999).

Cependant, dans une bonne partie de l'Afrique australe, les techniques agricoles européennes connaissent un plus grand succès auprès des populations locales qu'ailleurs sur le continent, et elles contribuent à une certaine prospérité à la fin du siècle. La charrue attelée est introduite par les missionnaires, dans les années 1880, rapporte Iliffe (2007), il y avait entre mille et deux mille fermiers noirs dans la colonie du Cap, utilisant les mêmes pratiques que les Blancs. À cet égard, une différence majeure entre les colonies britanniques du Cap et du Natal, d'un côté, et les républiques boers de l'autre, était que les secondes n'accordaient aucun rôle aux Africains, à part celui de subordonnés et serviteurs, tandis que les premières avaient établi un système ne reposant pas sur la couleur et permettant leur participation : « Il était possible à une élite noire éduquée d'évoluer d'une façon comparable à ce qui se passait en Afrique de l'Ouest. » (Fage, 2002) Ceci fut facilité par l'éducation, comme par exemple dans le cas de l'école de Lovedale, créée en 1838 par l'Église libre d'Écosse, ouverte à tous, sans distinction de couleur ou de sexe, fournissant une instruction générale et technique dans une variété de métiers : « Lovedale et d'autres institutions du même type forma un nouveau type d'Africain : enseignants, missionnaires, artisans, qui fournirent une contribution majeure à l'économie du Cap. [...] Dans les années 1850, quelque 9 000 jeunes africains recevaient une formation dans la colonie. » (Gann et Dignan, 2000). Et pour Catherine Coquery-Vidrovitch (1999) :

Lovedale devait rester pour un siècle l'école pour Africains la plus prestigieuse, unique en son genre puisqu'elle recevait à la fois des pensionnaires blancs et noirs, privilège qu'elle devait conserver jusqu'à sa suppression par l'apartheid en 1954 ... En 1841, l'école comptait onze élèves africains contre neuf blancs (pour la plupart des enfants des missionnaires).

La révolution minérale sud-africaine

Les diamants

La découverte de mines de diamants à Kimberley²³⁶ en 1867 contribue cependant, selon Iliffe, à la mise en place d'une société basée sur la

ségrégation raciale, en régression par rapport aux mesures égalitaires prises par les Anglais, à l'origine du départ des Afrikaners dans le Grand Trek. L'afflux de revenus provenant des mines renforça l'autonomie du gouvernement du Cap et les électeurs blancs imposèrent des mesures de séparation, dans les écoles, les églises, les hôpitaux, les stades, les prisons, les restaurants, etc.

Diamants

Le premier diamant fut découvert par pur hasard. Il était utilisé comme jouet par les enfants d'un fermier boer, des gens très ignorants, en fait pas très différents des natifs. Il aurait pu être perdu ou jeté. Mais heureusement un autre fermier, un homme très observateur, plus intelligent que les autres dans son district, voyant les enfants jouer avec ces pierres, remarqua l'aspect spécial de celle-là. Il ne savait pas qu'il s'agissait d'un diamant, pensant simplement trouver une pierre précieuse, différente des autres. Il la ramassa, la sentant bien plus lourde qu'un caillou de même taille, et son esprit curieux l'incita à se renseigner davantage. Il offrit de l'acheter à la mère des enfants, Mme Jacobs, mais elle rit à l'idée de vendre une pierre et lui dit que si elle lui plaisait, il pouvait l'avoir pour rien. (Article du Times de l'époque cité par Reader, 1999)

Puis de personne en personne, la pierre arriva finalement chez un spécialiste, un Dr Atherstone, à Graham Town, qui déclara qu'il s'agissait d'un véritable diamant. Trois ans plus tard, en 1870, 5 000 prospecteurs étaient déjà présents, accourus du monde entier, pour fouiller les rivières de la région.

Aucun lieu n'a donné des diamants en si grande quantité, déjà des milliers ont été extraits, la richesse de certaines concessions est presque incroyable » (témoignage de l'époque cité par Reader). Il y avait des centaines de prospecteurs, de toute couleur et catégories de l'espèce humaine, le Cafre, l'Anglais, le Hottentot et le Hollandais, le Fingo et l'Allemand, le Yankee et le Suédois, le Français et le Turc, le Norvégien et les natifs, le Russe et le Grec, en fait un échantillon de toutes les nations de la Terre, creusant, passant, triant du matin au soir, jour après jour, mois après mois, jusqu'à ce qu'ils en aient accumulé assez. (Charles Chapman, 1872)*

À la fin de 1871, Kimberley avec 50 000 habitants était plus peuplé que Le Cap et la demande en biens de toute sorte explosait, revivifiant l'économie locale et régionale. Les deux tiers de ses habitants étaient africains, de toutes les ethnies environnantes. Ainsi les Sothos adoptent la charrue et cultivent la terre autour de Kimberley, en même temps qu'ils élèvent du bétail ; utilisant les salaires de la mine pour acheter des outils agricoles, ils en viennent à fournir l'essentiel des céréales et de la viande de la ville champignon. Mais avec la demande croissante de nourriture, les conflits pour la terre dans la région se multiplient.

À partir du milieu des années 1870 commencent l'industrialisation et l'accumulation du capital dans les mines de diamants de Kimberley : « L'ère de la petite concession indépendante prit fin et celle de la production industrielle capitaliste à l'excès débuta. » (Reader). L'accès aux mines, devenues des fosses gigantesques, nécessitait des machines à vapeur pour extraire la terre et pomper l'eau, des moyens inaccessibles aux mineurs individuels. Dès 1879 douze sociétés privées contrôlaient les trois quarts des mines. Durant les années 1880 des regroupements aboutirent à la constitution d'un monopole, celui de la Cie De Beers, fondée en 1888 par Cecil Rhodes, un immigrant anglais qui avait fait fortune comme mineur individuel au cours de la première décennie du diamant. Toute l'économie de la région tomba peu à peu sous son contrôle.

Les accidents sont légion, la compagnie manifestant peu d'intérêt pour la vie humaine,

le taux de mortalité atteint 150 pour 1 000 employés. Les profits engrangés par la De Beers sont énormes, les salaires étant maintenus faibles du fait du monopole : aucune autre option d'embauche n'était possible pour les mineurs. Cependant, pour les Africains, en comparaison avec les alternatives, ces salaires permettent d'obtenir un niveau de vie plus élevé que n'importe quelle autre activité :

Kimberley introduit une économie monétaire dans la région, pour les fermiers vendant leur récolte, les bûcherons fournissant le combustible, et tous ceux qui ne disposaient que de leur force de travail contre un salaire. Ils rentraient chez eux avec de l'argent, des charrettes, des fusils, des biens textiles et autres produits manufacturés importés d'Europe. C'était le glas de l'âge du fer indépendant pour l'intérieur de l'Afrique australe. (Shillington, 1995)

Les exportations de diamant du Cap passent de 16 542 carats en 1869 à 269 000 en 1871 et 1 080 000 en 1872 (Reader, 1999).

* Peuple bantou.

Sur les lieux d'extraction du diamant, les ouvriers aussi étaient séparés, avec les Blancs recevant des salaires plus élevés et jouissant de conditions de travail moins dures²³⁷. Les mineurs indépendants, y compris des Africains, furent peu à peu éliminés, au profit de la compagnie de Cecil Rhodes. Le salariat est la règle dans les mines, où la pratique de l'esclavage apparaît comme totalement inadaptée :

Au fur et à mesure que l'économie sud-africaine se développait, dans la deuxième moitié du siècle, les entrepreneurs européens étaient encore plus hostiles au travail servile sous toutes ses formes. Les directeurs blancs des entreprises minières avaient besoin de la main-d'œuvre africaine, mais ils ne voulaient pas posséder des hommes, ou les garder jusqu'à leur mort. Ils n'avaient pas besoin de femmes et d'enfants. Ils voulaient des travailleurs adultes pour des périodes limitées, liés à leurs employeurs par des contrats de travail. Les compagnies minières européennes souhaitaient recruter des travailleurs libres et pouvaient les payer en liquide. (Gann et Duignan, 2000)

Rhodes devient Premier ministre de la colonie du Cap en 1890. Il est à l'origine de la colonie britannique de Rhodésie (Zambie et Zimbabwe actuels), au nord du Transvaal, bloquant ainsi aux Afrikaners la possibilité de s'étendre au nord, de même qu'elle contraindrait les ambitions du Portugal à l'Est et à l'Ouest (Mozambique et Angola), et ceux de l'Allemagne au Tanganyika au nord-est et dans le sud-ouest africain (future Namibie). Il s'agissait de ce qui était autrefois le royaume de Mutapa, lieu du grand Zimbabwe (cf. ch. 4). La région est alors celle du royaume Ndebele, dirigé depuis 1870 par le roi Lobengula, successeur de Mzilikazi. Cecil Rhodes lance une expédition armée en 1890, mais il faudra une décennie de guerres et l'appui de troupes britanniques pour transformer la région en Rhodésie du Sud, nouvelle colonie gérée par la *British South Africa Company* (créée par Rhodes en 1889), jusqu'en 1923 où elle devient une « self-governing company » de la Couronne.

Vingt ans après la découverte des diamants, les mêmes aspects se retrouvèrent quand l'exploitation de l'or²³⁸ débuta dans le Witwatersrand, au Transvaal, au sud de Pretoria. Mais cette fois-ci, la république boer contrôlait la ressource, à la différence des diamants du Griqualand. Mais elle dut faire appel aux capitaux britanniques et aux techniques apportées par des compagnies étrangères, et en 1895 la production d'or du Transvaal fournit déjà un quart de la production mondiale.

La guerre des Boers fera chuter les activités et elle tombe à 2 % entre 1899 et 1902. Pour remonter à 30 % dès 1906. Quelque 20 % de la main-d'œuvre noire en Afrique du Sud travaillait dans les mines au début du ^{xxe} siècle. « En 1907, 95 mines exploitaient un filon d'or qui s'étendait sur une ligne pratiquement ininterrompue sur plus de 60 km. » (Reader, 1999) Un développement industriel spectaculaire et imprévu caractérise cette nouvelle découverte, bien plus important encore que les effets du diamant. La ville de Johannesburg par exemple est fondée en 1886 et connaît une croissance extrêmement rapide, c'est aujourd'hui la plus grande ville d'Afrique du Sud et sa capitale économique :

En quelques années, la ville minière de Johannesburg passa de quelques tentes sur le veld à la plus grande ville d'Afrique au sud du Sahara. Et presque du jour au lendemain, le centre économique de l'Afrique du Sud se déplaça de Kimberley et des colonies britanniques vers le cœur de la république boer. (Shillington, 1995)

Les capitaux investis dans les mines d'or représentent en 1897 quinze fois ceux des champs de diamants, le nombre de travailleurs dix fois, et la valeur de la production annuelle plus du double. Les filons étaient profonds et il fallait des investissements mécaniques considérables pour les exploiter. Seules des grandes sociétés disposant de capitaux énormes étaient en mesure de le faire et dès les années 1890, l'industrie de l'or du Transvaal est dominée par une poignée d'entre elles. Les maîtres locaux de ces compagnies sont appelés les *Randlords*.

L'Afrique australe représente à elle seule à la fin du ^{xixe} les deux tiers des exportations de toute l'Afrique au sud du Sahara (Fage, 2002). Johannesburg, à 60 km de Pretoria, devient le centre économique dominant, tandis que les immigrants (*Uitlanders*) affluent d'Europe pour profiter du boom. Les fermiers boers de la république également y trouvent un débouché énorme pour leurs produits. Quant au gouvernement local, celui d'une république pauvre, rurale et endormie, il voit ses recettes exploser (en imposant lourdement ces activités) en même temps que tout le pays connaît un développement économique rapide.

Les Britanniques tentent d'annexer le Transvaal, mais échouent dans la première guerre des Boers en 1880-1881 ; une supervision théorique est mise en place²³⁹, en réalité indépendance de fait. La deuxième guerre des Boers (1899-1902), atroce, avec la mise en place de camps de concentration, y mettra fin.

L'afflux des Européens lors de la révolution minérale change la composition du peuplement de l'Afrique australe, de 20 000 Européens dans la province du Cap en 1798, on atteint 750 000 dans les années 1890 pour l'Afrique australe (Coquery-Vidrovitch, 1999). Au début du ^{xx}e siècle, on compte environ 6 millions d'habitants en Afrique du Sud, dont 4 d'Africains, 1,3 de Blancs (dont 700 000 Afrikaners), 500 000 métis et 200 000 Asiatiques (Meredith, 2014).

La ruée sur l'Afrique

Si l'Européen doit jamais venir ici, il doit venir en maître (Louis-Gustave Binger²⁴⁰ (1856-1936), explorateur, fondateur de la Côte d'Ivoire française).

La phrase de Binger illustre bien les croyances et illusions des Européens de la fin du ^{xix}e siècle, persuadés de leur supériorité, une mentalité résumée ainsi par Page (2002) :

Carte 24. L'Afrique du Sud en 1870



Alors que la société d'Europe occidentale pouvait être étudiée à travers l'histoire de son développement depuis les gloires antiques de la Grèce et de Rome, une nouvelle discipline était requise pour l'étude de sociétés aussi basses que celles rencontrées en Afrique, celle de l'anthropologie (dont Richard Burton était un pionnier en Angleterre). Ceci escamotait les études historiques pour choisir à la place ce que les Européens pensaient être les principes de la science darwinienne. Du fait qu'ils étaient en mesure de dominer le reste de l'humanité par la puissance de leurs sociétés industrielles et scientifiques, ils se voyaient aussi comme les plus aptes à diriger. En dessous d'eux, les autres races humaines étaient organisées de façon hiérarchique, et marquées nettement selon la couleur de la peau, allant en descendant du blanc vers le jaune et le brun, et enfin les sociétés primitives des barbares noirs en bas de l'échelle.

Dans les années 1870, la présence européenne ou arabe en Afrique subsaharienne est encore très limitée, à l'exception du sud du continent avec les Boers et les Britanniques : les Français contrôlent la vallée du Sénégal, les Anglais le Sierra Leone et quelques comptoirs sur la Gold Coast et le delta du Niger, les Portugais les zones côtières de l'Angola et du

Mozambique, les Arabes celles de l'Afrique orientale autour de Zanzibar, le reste du continent est indépendant. Les deux dernières décennies du siècle verront au contraire les annexions et invasions européennes se précipiter, c'est le *Scramble for Africa* (ruée sur l'Afrique).

Facteurs politiques

En quelques années, tout change, d'un large désintérêt à une précipitation tous azimuts, comme le dit le ministre anglais des Affaires étrangères, Lord Salisbury, « Quand j'ai quitté le *Foreign Office* en 1880, personne ne pensait à l'Afrique. Quand j'y suis revenu en 1885, les nations européennes se querellaient pour savoir quelle portion du continent elles pourraient s'attribuer ... Je ne connais pas la cause de cette soudaine révolution, mais elle est là. »

Une des raisons de la ruée est le changement d'attitude de l'Allemagne du II^e Reich et du chancelier Bismarck, laissant jusque-là la France, l'Angleterre, le Portugal s'occuper de l'Afrique²⁴¹, il manifeste après 1880 un intérêt agressif pour le continent, en Afrique du Sud-Ouest (Namibie), au Cameroun, au Togo, au Tanganyika (Tanzanie). À tel point que le Premier ministre Gladstone parle du « spectre allemand » hantant le continent. Le chancelier avait un autre objectif en intervenant, inciter la France à s'y engager encore davantage, notamment contre les Britanniques, de façon à « l'occuper », et détourner son attention de la question de l'Alsace et de la Lorraine, annexées²⁴² en 1871 par l'Allemagne : il s'agissait ainsi « d'épuiser son ressentiment dans les aventures coloniales » (Fage et Oliver, 1990). La partition du continent noir est ainsi « une projection en Afrique de la politique internationale en Europe » (*ibid.*), une conséquence des conflits nationalistes entre grandes puissances.

L'autre facteur catalyseur de la ruée réside dans les menées du roi des Belges, Léopold II, dans le bassin du Congo, qui inquiètent les autres pays et suscite la tenue de la conférence de Berlin à l'initiative de Bismarck, en 1884-1885. Le roi cherchait à créer un empire outre-mer et il l'avait imaginé dans divers endroits de la planète depuis les années 1850, alors qu'il n'était encore que duc de Brabant (il règnera plus de 40 ans sur son pays, de 1865 à 1909), à « Taïwan, Fidji, Sarawak et les Nilles Hébrides » (Fage et Oliver, 1990), avant de se fixer sur l'Afrique centrale en 1876, avec l'aide de l'explorateur Henry Morton Stanley, embauché à son service en 1879, où il finit par créer « L'État indépendant du Congo », reconnu à la conférence de Berlin²⁴³ en 1885 : « C'est probablement Léopold, plus que tout autre homme d'État, qui créa "l'atmosphère" de la ruée. » (Fage et Oliver, 1990). Cet État, 80 fois plus grand que la Belgique, deviendra le Zaïre, dirigé par Mobutu de 1965 à 1997, actuellement la République démocratique du Congo.

Le rôle de Stanley et des explorateurs européens

David Livingstone a fait la première traversée du continent en 1853-1856, entre le Loziland au centre de l'Afrique australe (Caprivi oriental aujourd'hui) vers le nord-ouest et Luanda en Angola, et dans l'autre sens atteignant la vallée du Zambèze et la côte du Mozambique, ce qui explique son immense renommée en Europe. Quand plus tard Livingstone disparaît dans son expédition de 1866, et qu'il est retrouvé de façon retentissante dans le monde occidental par le journaliste américain d'origine galloise Henry Morton Stanley en 1871, ce dernier se transformera à son tour en explorateur et réalisera la deuxième traversée historique du continent, en 1873-1877, depuis Zanzibar jusqu'au fleuve Congo et l'Atlantique, un exploit qui déclenchera l'intérêt belge pour la région et plus tard la création du *Congo Free State* par Léopold II. Comme le dit Meredith (2014), soulignant l'importance de son rôle :

L'expédition de Stanley permit d'ouvrir la région du Congo tout entière. Car elle montra que derrière les rapides et les canyons qui avaient jusque-là bloqué les explorations vers l'intérieur depuis la côte orientale et Zanzibar, se trouvait tout un réseau de rivières connectées, s'étendant sur des milliers de km. À son retour à Londres, l'explorateur fit une campagne vigoureuse pour que les puissances européennes ouvrent le Congo au « commerce et à la civilisation ».

La curiosité scientifique a été cependant la première motivation des explorateurs européens de l'époque. Il s'agissait de découvrir un continent encore largement inconnu des hommes blancs. Cecil Rhodes est ainsi le prototype du brasseur d'affaires, peu soucieux en apparence des questions scientifiques, à la recherche de l'or et des diamants de l'Afrique australe, mais il a été aussi, ce qui est moins connu, un mécène pour les savants et les ethnologues. Il est de bon ton maintenant de se gausser de toutes ces « découvertes », en les mettant entre guillemets, puisque à l'évidence les Africains connaissaient tous ces lieux depuis longtemps. Gann et Duignan (2000) remettent justement les choses en perspective :

En évaluant l'importance de tous ces travaux géographiques, ethnographiques et autres, beaucoup d'auteurs actuels ont insisté de façon correcte sur le fait que ces découvertes de l'époque victorienne n'auraient pu avoir lieu sans l'aide des Africains. Le voyage de Livingstone par exemple vers la côte Ouest a été appuyé par le roi barotse sur le haut Zambèze, qui était intéressé à l'ouverture d'une nouvelle route commerciale vers l'Atlantique. Quelques auteurs récents ont essayé avec subtilité de relativiser l'importance de ces voyages du ^{xix}e siècle en utilisant l'ironie des guillemets pour parler de ces « découvertes » des Blancs. Ils se sentent justifiés d'en parler ainsi du fait que toutes les régions traversées par des Européens étaient déjà connues des Africains, et dans de nombreux cas des Arabes. Le raisonnement est justifié pour autant qu'ils mettent l'accent sur le fait que ces pionniers blancs – contrairement au cliché contemporain – n'ont que rarement frayé leur voie à travers des jungles impénétrables, mais qu'ils ont utilisé les voies et les connaissances préalables des Africains. Ils ont rarement ouvert des territoires vierges, mais se sont plutôt engagés dans un système de communication existant, même rudimentaire, consistant en sentiers, pistes, routes de caravanes, voies d'eau pour les canoës et pirogues. Mais leur grandeur consiste malgré tout en l'aspect scientifique, l'esprit méthodique, leur formation intellectuelle antérieure, leur capacité à systématiser des connaissances difficilement acquises, et leur volonté de les rendre accessibles aux autres, au lieu de les conserver comme des secrets commerciaux. Ils diffèrent en cela des voyageurs indigènes de l'Afrique, dont la connaissance est restée une connaissance restreinte, et ce fut donc l'entreprise des explorateurs blancs qui commença à cette époque à mettre l'intérieur de l'Afrique en clair sur la carte du monde.

On a ainsi pu expliquer le phénomène du *scramble* par les rivalités internes à l'Europe, la volonté de marquer un point sur une puissance rivale, en ayant une base où s'appuyer en Afrique. Une autre explication

proche est le modèle anglais, le pays a dominé pendant les trois premiers quarts du ^{xix}e siècle, et il avait déjà un empire colonial considérable, il s'agissait donc, si on voulait l'égaliser ou l'approcher, devenir riche et puissant comme lui, de faire de même et acquérir un empire²⁴⁴. Le cas de l'Égypte contrôlée par les Anglais en 1882 et celui de l'Afrique du Sud avec l'exploitation des diamants en 1867 puis de l'or en 1886 auraient stimulé les interventions des autres pays européens, « auraient précipité la ruée ». Ce point est également mentionné par Fage (2002) qui le relativise en rappelant que les Anglais n'étaient pas les seuls, et que les Français étaient par exemple depuis longtemps installés dans la vallée du Sénégal et bien sûr les Portugais depuis encore plus longtemps en Angola, Mozambique et Guinée. En fait, la ruée était en germe depuis avant la fin du ^{xix}e siècle, pour des raisons matérielles et spirituelles, ainsi que l'explique l'auteur :

Au cours du ^{xviii}e siècle, la civilisation européenne arrivait à pleine maturité, comme le montrent les révolutions scientifique, industrielle, et politique. Au début du ^{xix}e, elle avait les moyens de créer une richesse matérielle et une puissance sans précédent dans l'histoire de l'humanité, et en plus de cela elle disposait d'une force morale énorme et avait une vision, un but. Dans n'importe quel heurt entre les croyances et les intérêts européens et africains, l'Europe disposait maintenant des moyens techniques – pouvoir militaire des armes à feu, puissance industrielle et énergétique, connaissances médicales – pour imposer sa volonté à l'Afrique, et aussi la force morale pour le faire – la certitude que la civilisation européenne dominerait, et aussi qu'il était dans l'intérêt des peuples africains qu'il en soit ainsi.

En Afrique de l'Ouest, la Grande-Bretagne se contentait au ^{xix}e siècle de faciliter le libre-échange avec les royaumes africains et tant que le commerce était ouvert elle n'avait guère intérêt à installer des colonies. Selon certains auteurs, c'est la France qui aurait précipité le *scramble*, à la suite de la prise de contrôle militaire de l'Égypte par l'Angleterre en 1882, action considérée comme hostile par Paris puisque jusque-là les deux pays faisaient jeu égal sur les bords du Nil, une commission franco-britannique contrôlant les finances locales. On peut ajouter à cela toute une série de raisons, comme la perte du Canada et des Indes au bénéfice des Anglais au ^{xviii}e siècle, la défaite finale à Waterloo des guerres de la Révolution et de l'Empire, la défaite devant l'Allemagne en 1870 avec la perte de l'Alsace et d'une partie de la Lorraine... Bref, la France avait une revanche à prendre en se taillant un empire en Afrique.

Quelles que soient les raisons, elle progresse à partir du Sénégal ; en 1883 les troupes atteignent Bamako, 1 000 km à l'Est, Tombouctou en 1893 et le lac Tchad en 1900, à plus de 3 000 km de Dakar. Elles avancent également vers le sud-est, vers le Fouta-Djalon en Guinée, et vers la Côte d'Ivoire et le Dahomey, faisant ainsi la jonction entre les établissements français et couvrant l'essentiel de l'Afrique de l'Ouest. Les Britanniques sont ainsi cantonnés à la Gambie, au Sierra Leone, à la Côte d'Or et au futur Nigeria. En Afrique de l'Est et dans l'océan Indien la rivalité franco-anglaise

trouve un arrangement avec l'accord de 1862 où la Grande-Bretagne reconnaît la prédominance française sur Madagascar et les Mascareignes, tandis que la France reconnaît celle de l'Angleterre sur la côte orientale de l'Afrique et notamment Zanzibar. L'Allemagne et l'Angleterre s'arrangent de façon similaire en 1890, la première reconnaissant la présence britannique de l'Ouganda à Zanzibar, la seconde la présence germanique sur le Tanganyika, future Tanzanie.

Facteurs économiques

À la fin de la traite, il n'était pas si facile pour les royaumes africains, vivant depuis des siècles sur la vente des esclaves, de passer à des produits plutôt qu'à des hommes. Et ce furent plutôt des individus entreprenants, et non des entités étatiques, qui répondirent à la demande, des producteurs et intermédiaires sur une petite échelle, acheminant les productions vers les ports et les navires européens, ce qu'explique très bien Fage (2002) :

La principale préoccupation des Européens après l'abolition, le remplacement des esclaves par des produits locaux, n'entraînait pas vraiment dans les concepts des hommes à la tête des sociétés africaines. Leur but premier était de maintenir et étendre leur pouvoir politique et économique sur le plus grand nombre de sujets possible : la traite étant pour eux le moyen de le faire, et ils en étaient devenus complètement dépendants, et peu enclins à l'abandonner. Leur système de pouvoir n'était pas orienté vers la recherche de nouveaux produits, et il était peu adapté à cela.

C'est une des raisons qui a poussé les Européens à remettre en question leurs liens et alliances passés avec les chefs africains, et à favoriser une intervention directe, à l'origine de la colonisation.

Un autre facteur ayant facilité la colonisation réside dans les intérêts des classes commerçantes, et notamment des sociétés côtières où le nombre d'Africains acculturés aux sociétés européennes était important. Ceux-là regardaient du côté des puissances impérialistes et accueillaient avec faveur la colonisation, de façon à pouvoir continuer des échanges profitables, à une époque où la traite devait être remplacée par un commerce légitime. De même, un Africain lettré avait plus de chances de trouver un emploi, comme clerc, employé, instituteur, prêtre, dans une société dominée par les Européens que dans la société traditionnelle. Les puissances coloniales tenaient peu compte des stratifications anciennes, et donnaient ainsi leur chance à des catégories défavorisées : « La domination impériale semblait plus favorable aux chrétiens éduqués noirs de basse extraction, et les gens formés dans une école européenne devinrent souvent les alliés des puissances coloniales. » (Gann et Duignan, 2000)

Pour Hopkins (1990) c'est la crise économique du monde occidental, dans les années 1873-1896, qui aurait poussé à la colonisation, et les dates correspondent tout à fait, les capitalistes cherchant à aller plus loin que le commerce côtier, c'est-à-dire voulant un contrôle européen de l'intérieur,

pour éviter les intermédiaires africains, abaisser leurs coûts, grâce aussi à la mise en place de moyens de transport efficaces, de façon à acquérir directement les produits comme l'huile de palme ou l'arachide, « toutes choses qui ne pouvaient être atteintes rapidement et efficacement à moins d'une extension vers l'intérieur du contrôle politique » (Fage, 2002).

Une autre explication économique bien connue, et reprise par les marxistes au ^{xxe} siècle, est celle de J.A. Hobson dans son livre fameux, *Imperialism* (1902), est que les pays européens avaient besoin de débouchés extérieurs et que le capitalisme ne pouvait continuer à se développer que grâce à eux. Cependant, au vu de la faiblesse des débouchés dans des régions comme l'Afrique sub-saharienne et aussi de l'accroissement vertigineux des débouchés internes dans les pays industrialisés, une fois surmontée la dépression des années 1930, on peut douter de la validité d'une telle analyse. Fage (2002) rappelle que l'essentiel du commerce et des investissements extérieurs des pays industrialisés dans la première moitié du ^{xxe} siècle se faisait avec et dans d'autres pays industrialisés, et non vers les colonies africaines, et parmi celles-ci l'Afrique du Sud avec son or et ses diamants occupait la part du lion. Celle de l'Afrique dans les exportations britanniques par exemple était insignifiante : entre 1847 et 1852, par exemple, la part de l'Afrique de l'Ouest était de 0,9 %, tandis que le Brésil en absorbait 4,2 %, Cuba et les Antilles 5,3 %.

Pendant un temps cependant l'Afrique est apparue comme une source de richesses sans fin pour les Européens, les matières premières s'y trouvaient en abondance, ainsi que les produits tropicaux fournis par une terre qui semblait fertile. Le coton notamment pouvait être cultivé partout, alors que les États-Unis en proie à la guerre civile dans les années 1860 ne pouvaient plus fournir les industries de Manchester, tout cela pouvait expliquer l'intérêt croissant pour l'intérieur du continent.

Conclusion

Au ^{xixe} siècle, l'écart technique entre l'Europe et l'Afrique s'accroît de façon considérable, la révolution industrielle est survenue en Europe occidentale, l'Afrique est restée totalement en dehors. Un écart qui peut être illustré par les techniques maritimes, comme le montrent Gann et Duignan (2000) :

Au ^{xvie} siècle, un voilier de Mombasa ou de Kilwa pouvait se mesurer à une caravelle portugaise. Mais au début du ^{xixe} siècle, le meilleur des boutres construit à Zanzibar paraissait chétif comparé à l'un des Trois-ponts massifs de Nelson, avec ses canons puissants et son gréement sophistiqué. Dans les années 1860 les architectes navals les plus avancés en Europe et en Amérique du Nord lançaient des vaisseaux blindés à vapeur sans équivalent ailleurs dans le monde, issus d'une technologie élaborée et d'une tradition scientifique qu'aucun État africain ne pouvait égaler.

On a pu parler « d'impérialisme humanitaire » pour rendre compte du

curieux mélange dans les motivations des puissances européennes : abolir la traite et l'esclavage, pacifier le continent, faciliter la pénétration des missionnaires, « éduquer et civiliser », et en même temps annexer, conquérir, asservir, préserver des sources de produits tropicaux et de matières premières, étendre son empire culturel et linguistique, se réserver des marchés pour les produits manufacturés européens.

Les Européens ont su aussi jouer sur les divisions extrêmes des peuples africains, monter les uns contre les autres, de façon à pouvoir les soumettre plus facilement. Ils avaient un autre avantage sur les peuples africains, c'est qu'ils connaissaient la place du continent dans le monde, sa géographie, la présence ailleurs d'autres puissances impérialistes, bref qu'ils avaient une vision claire de leur entreprise. Ce n'était pas toujours le cas des Africains qui le plus souvent ignoraient la géographie du monde, ni la place de l'Afrique par rapport à l'Europe, la répartition des différents peuples, l'histoire des Européens, ni même l'histoire des peuples voisins, bref qui étaient dans un brouillard relatif par rapport aux Blancs. Mais ça n'a pas toujours été le cas, comme en témoigne un texte d'une rare perception, venu d'un chef Nama, adressé à un chef Herero. Les Namas, des pasteurs/chasseurs/cueilleurs de l'Afrique du Sud-Ouest, partis d'Afrique du Sud et appartenant au groupe des Khoikhoïs, étaient opposés aux Hereros, un peuple bantou, également éleveur, mais non des fermiers comme les autres Bantous et ne maîtrisant pas non plus les techniques du fer. Quand les Allemands établissent leur colonie en Afrique du Sud-Ouest (future Namibie), ils tentent de s'allier les Hereros en leur proposant de les aider à combattre les Namas. Le chef nama, Hendrik Witbooi (éduqué dans une mission protestante), écrit en 1890 à son équivalent herero, Maherero, en le mettant en garde contre cette alliance (cité par Shillington, 1995) :

Vous pensez garder votre souveraineté une fois que j'aurai été détruit ... Mais mon cher Kaptein, vous ne ferez que regretter éternellement cette action de remettre à l'homme blanc le droit de diriger votre pays. Après tout, nos guerres n'étaient pas si sérieuses que vous le pensez ... Mais ce que vous avez fait là, vous abandonner à la direction du Blanc, pèsera toujours sur vos épaules. Vous vous appelez Chef suprême, mais si vous êtes sous le contrôle d'un autre, vous n'êtes qu'un chef subordonné.

Il ne croyait pas si bien dire, puisque quelques années plus tard, en 1904, Hereros comme Namas seront massacrés par milliers par l'armée allemande sous les ordres de Lothar von Trotha, de sinistre mémoire, un véritable génocide. Sur les 80 000 Hereros en Afrique allemande du Sud-Ouest, future Namibie, il n'en restait que 15 000 en 1905 (Meredith, 2014).

Chapitre 8

Colonisation

Les temps coloniaux, aspects généraux

Après la ruée vers l'Afrique, dans les deux dernières décennies du ^{xix}e siècle, commence la colonisation proprement dite. Vers 1900, les annexions sont réalisées, « environ 10 000 entités politiques africaines ont été amalgamées en une quarantaine de colonies ou protectorats européens » (Meredith, 2014). Les sept pays²⁴⁵ qui ont annexé le continent²⁴⁶ se sont taillé des territoires énormes ; ainsi l'empire colonial français représente 9,7 millions de km², le britannique 5,2, le Congo belge 2,3, les possessions portugaises 2 et allemandes 1,8. La période coloniale a duré 70 ans, de 1890 à 1960, la même durée que l'URSS, alors que les Européens vers 1910 pensaient être là pour des siècles. Elle a eu un impact énorme sur l'Afrique, mais au début les puissances impérialistes n'avaient pas une conception précise sur l'avenir, comme le souligne Curtin (1995) :

Quand les pays européens ont conquis leurs nouveaux territoires africains, ils n'avaient que peu de plans spécifiques ou d'idées sur ce qu'ils allaient en faire. Beaucoup de territoires avaient été acquis simplement pour empêcher les autres de le faire. Des possibilités apparaissaient d'elles-mêmes, extraction de l'or ici, culture du coton là, chemins de fer pour évacuer des produits primaires demandés en Europe, mais très peu de plans à long terme pour le développement économique et social ou le changement politique.

Types de colonisation

On distingue habituellement la colonisation indirecte des autorités britanniques, conservant les hiérarchies et institutions locales, et celle directe à la française, plus directive et centralisatrice*, et comportant une volonté d'*assimilation***. Elle est pratiquée également par le Portugal***, la Belgique et l'Allemagne (jusqu'en 1919, avec la perte de ses colonies), et on peut la caractériser ainsi : « La chaîne de commande devait aller d'échelon en échelon d'officiels européens, aussi loin que possible. » (Curtin, 1995) Comme le précise Fage (1995) :

La chaîne part du ministère des Colonies à Paris, passe par le Gouverneur général à Dakar, puis vers les gouverneurs des différentes colonies, leurs commissaires principaux dans les provinces, et finalement les Commandants de cercle, les officiers en charge de chaque district. Les Africains dans ce schéma

n'étaient que des auxiliaires, et au niveau des villages, les chefs devenaient les subordonnés du commandant.

Frederick Lugard au Sokotho, au nord du Nigeria, est le premier à avoir appliqué la méthode indirecte, après avoir conquis le pays (bataille de Burmi, 1903) : « Chaque Sultan ou Émir continuera à diriger son peuple, comme auparavant ... Mais obéira aux lois du Gouverneur et suivra les avis du Résident. » (cité par Iliffe, 2007). Il publie en 1922 *The Dual Mandate of British Tropical Africa*, où le système est décrit, ainsi que des considérations plus larges sur le rôle de la métropole en Afrique. Les Britanniques voyaient dans l'*indirect rule* le moyen le moins coûteux, mais aussi le plus efficace, de gérer des populations très nombreuses, en présence d'un petit nombre d'administrateurs européens. Du côté français, l'équivalent du livre de Lugard est celui d'Albert Sarraut, publié en 1923 : *La mise en valeur des colonies françaises*, Payot, où il préconise des mesures sociales de développement.

Le II^e Reich, malgré les horreurs initiales (voir ch. 7), porte ensuite, entre 1907 et 1914, une plus grande attention à ses colonies que les autres puissances, conformément à la tradition précoce de protection sociale mise en place en Allemagne dès les années 1880. Les autorités élaborent un programme coordonné de développement avec un demi-siècle d'avance : « Chacune des colonies contrôlées par les Allemands connut une sorte de miracle économique (*Wirtschaftswunder*) pendant la dernière décennie de leur présence. Pionniers dans les domaines de la santé, de l'éducation et des services agraires, ils offrirent une sorte de compensation des abus et des traumatismes subis par les Africains lors des deux premières décennies ... La législation allemande insistait aussi sur le fait que les structures familiales africaines devaient être préservées ; des salaires minimums, ainsi qu'une limitation de la durée du travail, devaient être négociés et respectés. » (Reader, 1999). Fage (1995) va même jusqu'à dire « qu'en 1914, il ne serait pas déraisonnable d'affirmer que l'administration coloniale allemande avait gagné le respect et l'admiration, sinon l'affection, des peuples africains dans leur sujétion ».

* Lyautey au Maroc constitue une exception, conservant les pouvoirs locaux : « Dans toute société, il y a une classe dirigeante, née pour régner, mettez-la de notre côté ! » (Cité par Meredith, 2014). À l'opposé, William Merlaud-Ponty, gouverneur de l'AOF à Dakar en 1910 voit les chefs héréditaires, comme « rien de moins que des parasites », justifiant ainsi l'administration directe (cité par Iliffe, 2007).

** Fage et Oliver (1990) résument bien l'opposition entre la vision française et la vision anglaise :

La politique de colonisation britannique était fondamentalement différente de celle des pays d'Europe continentale. La France, la Belgique, le Portugal et l'Italie maintenaient une doctrine théorique d'assimilation. Malgré la montée et la chute d'empires français plus anciens, au Canada et en Inde, l'Afrique française fut bravement appelée France Outremer. En théorie, les Sénégalais devaient se voir en Français, les Congolais en Belges, les Angolais en Portugais et les Somalis en Italiens. En théorie aussi, les Africains dans les territoires français et portugais, quand leur ascension économique et éducative le justifiait, pouvaient aspirer à devenir des citoyens au lieu de sujets, être soumis à la loi métropolitaine et non coutumière, et jouir d'une représentation auprès des institutions centrales du pays, plutôt que simplement dans les conseils locaux de la colonie. Pour aucune de ces nations européennes continentales, entre les guerres, il n'y eut de proposition sérieuse d'une évolution vers l'indépendance, les habitants deviendraient simplement des citoyens d'une grande France, d'une grande Belgique, d'un grand Portugal ou d'une Italie rappelant l'Empire romain.

En opposition à cela, la Grande-Bretagne durant cette période ne pensait pas en termes de Greater Britain. Même le Commonwealth était une idée nouvelle, formulée seulement en 1930 pour la première fois, et il n'était pas conçu comme devoir inclure l'Inde, et encore moins les colonies africaines. Il n'y avait nulle notion que les Africains devaient être transformés en Britanniques. Au contraire, les idées étaient qu'ils devaient se développer dans leurs directions propres, même si on n'avait aucune idée

de ces directions, qui restaient en fait orientées par les Britanniques. [...] Une certitude courante chez toutes les puissances coloniales était que le système allait se poursuivre ainsi pendant des centaines d'années.

Les habitants des quatre communes de St-Louis, Dakar, Gorée et Rufisque pouvaient ainsi devenir citoyens français, mais la citoyenneté n'a guère été étendue au-delà : « En 1939, sur une population de 15 millions en AOF, seulement 80 000 avaient le statut de citoyens. » (Fage, 1995)

*** Au Mozambique et en Angola, les *assimilados* sont les Africains éduqués à la culture lusophone, les *civilizados* sont ceux d'entre eux qui dominent parfaitement la langue. Au Congo belge, ce sont les *évolués*, en AOF et AEF, les *assimilés*.

Le découpage géographique réalisé en 1900 ne tient souvent pas compte des peuples et des groupes humains, la plupart des colonies en contiennent bien sûr un nombre élevé, mais certains peuples se trouvent aussi divisés entre diverses colonies : « Les Bakongos par exemple se retrouvent partagés entre le Congo belge, le Congo français et l'Angola portugais » (Curtin, 1995). Reader (1999) cite une étude qui montre que 177 groupes ethniques ont été séparés par des frontières, celle entre le Nigeria et le Cameroun en sépare 14, celles du Burkina-Faso en divise 21, même si ces séparations ont peu d'effets sur la vie traditionnelle, comme le dit un chef yoruba : « On regarde la frontière comme quelque chose qui sépare les Anglais et les Français, pas les Yorubas. » (*ibid.*) Mais l'Afrique reste aujourd'hui le continent le plus divisé :

Elle contient une cinquantaine de pays, plus de trois fois qu'en Asie qui est une fois et demi plus vaste, presque quatre fois le nombre de pays d'Amérique du Sud. Les frontières qui bordent tous les pays africains correspondent à plus de 46 000 km (comparés à 42 000 dans toute l'Asie). Ainsi la plupart d'entre eux ont plus d'un voisin ; 24 en ont quatre ou plus ; la Tanzanie et la Zambie en ont chacune huit, le Congo et le Soudan neuf ; quinze pays africains sont sans façade maritime, *landlocked*, davantage que dans le reste du monde dans son ensemble, et aucun pays en Afrique n'est à l'abri de problèmes d'accès, de sécurité et d'instabilité économique qui sont directement attribuables aux frontières héritées de la colonisation. La frontière entre le Sénégal et l'enclave de la Gambie²⁴⁷ est un exemple classique. (Reader)

Cependant, comme le note Reader (1999), après la Première Guerre mondiale, une période de paix et de relative prospérité caractérise les deux décennies à venir, dans un cadre institutionnel et légal qui commence à se renforcer. Et cette paix est en partie due à la nouvelle carte du continent, la réduction drastique à quelques dizaines d'entités politiques, au lieu de milliers, y a contribué en réduisant les possibilités de conflit entre petits royaumes ou groupes humains²⁴⁸.

Lorsque le ^{xix}e siècle se termine, il ne reste plus de terres à prendre et la frénésie des années précédentes – arriver à tout prix avant les pays rivaux –, pendant lesquelles l'Afrique occupait tous les esprits et où les ministères et les diplomates négociaient constamment, fait place à un relatif désintérêt :

À peine la nouvelle carte de l'Afrique était-elle formée que l'excitation tomba soudainement. Même pendant le *scramble*, quand une nouvelle colonie ou protectorat s'ajoutait aux possessions de l'une ou l'autre des puissances coloniales, l'intérêt pour ce territoire s'épuisait aussitôt. La partition de l'Afrique, pour les pays européens, était en quelque sorte une assurance pour le futur, elle n'avait pas été réalisée avec des plans quelconques pour sa mise en valeur. (Fage et Oliver, 1990)

Dès lors, la bonne colonie est celle qui se suffit à elle-même financièrement, qui ne coûte rien à l'État, qui peut équilibrer ses dépenses grâce aux produits d'exportation. Il s'agit d'intégrer l'Afrique dans l'économie mondiale, selon les spécialisations possibles, les dotations en produits primaires, agricoles ou miniers, de chaque région. Mais les colonies ne peuvent se financer elles-mêmes, il faut donc des dotations venant des métropoles pour alimenter leurs budgets, payées par les contribuables européens, s'ajoutant aux taxes payées par les Africains. Mais les premiers, à la différence des seconds, pouvaient manifester leur opposition par la voie des institutions représentatives. Les Africains n'avaient recours qu'à la rébellion si leurs impôts devenaient insupportables. Elles pouvaient être réprimées, « mais le coût dépassait alors largement le rendement de la nouvelle taxe » (Curtin, 1995), il fallait donc développer l'économie locale, de façon à ce que les impôts rentrent, sans provoquer trop de remous. Les gouvernements européens se trouvent confrontés au coût croissant de l'entreprise coloniale :

Selon les normes métropolitaines européennes, le coût de l'entreprise militaire pour conquérir l'Afrique restait faible. Cependant de telles dépenses dépassaient largement les revenus courants tirés de n'importe quel territoire africain, réduisant ainsi considérablement les fonds publics qu'un gouvernement métropolitain souhaitait allouer au développement colonial. La priorité économique numéro 1 dès lors, fut de mettre en place un système de taxes pour maintenir l'appareil qui était supposé assurer les conditions de la croissance. (Austen, 1987)

Du côté africain, les changements dans le monde rural étaient faibles, « la plupart des gens continuaient à être dirigés par des Africains » (*ibid.*). Les pratiques traditionnelles, comme les jugements des cours indigènes, se poursuivaient, ainsi que le règlement des questions sociales et familiales (mariages, maladies, morts, naissances, héritage, éducation, gestion de la terre, etc.). Seuls changements, la paix imposée par les nouvelles autorités, et l'introduction de l'impôt.

Pour faire face aux dépenses coloniales, et éviter de solliciter les fonds publics et les aides de la métropole, il était nécessaire de taxer les activités locales et les habitants, donc faire en sorte de monétariser l'économie, faire que les Africains dégagent des revenus, autrement dit développer les cultures commerciales. Cultures dont l'évacuation nécessitait la mise en place d'infrastructures, et avant tout de transport : « Avant que des impôts soient payés, il fallait que les gens aient quelque chose à vendre, mais avant qu'ils se lancent dans les récoltes destinées au marché, des moyens de

communications devaient être imaginés pour les acheminer vers les marchés. » (Fage et Oliver, 1990)

La collecte des taxes se fait souvent avec brutalité et provoque des réactions, comme la révolte Bambatha en 1906 en terre zouloue, ou la guerre de la taxe sur la case (*Hut tax war*) au Sierra Leone en 1898. En Afrique de l'Est ces taxes représentent jusqu'à un ou deux mois de salaire, sommes considérables.

L'engagement humain des Européens reste limité, et leur présence dans les colonies très réduite. Fage et Oliver (1990) rappellent par exemple qu'une poignée d'hommes est envoyée au Nyassaland (Malawi), un gouverneur, deux officiers britanniques et 70 soldats indiens, pour gérer la colonie, de même en Ouganda ou au nord-Nigeria. « Une défaite sérieuse, ou même une embuscade réussie, auraient pu éradiquer la totalité des forces armées engagées de la plupart des premiers gouvernements coloniaux. » On pense à l'image de l'Inde et de ses centaines de millions d'habitants tenue par quelques milliers de Britanniques : « L'ensemble de l'Afrique tropicale britannique, où vivaient 43 millions de personnes, était gouverné par 1 200 administrateurs. La Belgique n'en avait que 728 au Congo (en 1936). » (Meredith, 2014). Au milieu des années 1930, « l'ensemble de l'AEF était géré par seulement 206 administrateurs européens, assistés de 400 techniciens et spécialistes. ... Au Rwanda et au Burundi, le staff administratif en comptait moins de 50, soit un rapport de 70 000 Africains pour un Européen » (Curtin, 1995).

Dans les années 1910, la population européenne devient plus nombreuse, des habitudes et des pratiques se forment (zones européennes, garnisons militaires, services, clubs, écoles, etc.) qui dureront une bonne partie du siècle, et même après les Indépendances. Les rois et chefs africains ont été déposés, les révoltes réprimées, une stabilisation a lieu qui va durer plusieurs décennies, jusqu'à la Seconde Guerre mondiale : « La période de résistance par les communautés tribales traditionnelles était terminée, celle de l'opposition des nationalismes pour l'indépendance n'avait pas encore commencé. » (Fage et Olivier, 1990)

Pour expliquer la facilité de l'invasion impérialiste, et ce contrôle de populations entières par un si faible nombre d'Européens, de même que l'absence de soulèvement général africain²⁴⁹, en dehors des cas évoqués précédemment comme celui de Samory²⁵⁰, il faut revenir sur un désastre économique de la fin du ^{xix}e siècle en Afrique, qui met les habitants dans une situation de faiblesse extrême, au moment même où les Européens poussent leurs pions. C'est une explication peu évoquée dans la littérature et un phénomène mal connu, bien mis en avant cependant par Reader (1999, ch. 49) ou par Iliffe (2007, p. 215-218).

La grande crise africaine de la fin du ^{xix}e siècle

Les guerres, les sécheresses, les famines, les épidémies, les sauterelles, la peste du bétail ! Pourquoi tant de calamités à la suite ? François Coillard (1834-1904), missionnaire au Lesotho et en Zambie (cité par Iliffe, 2007)

Les conditions climatiques avaient été favorables avant les années 1890 et la population avait augmenté dans la deuxième moitié du ^{xix}e, mais le quart de siècle suivant fut catastrophique. Les pluies se firent plus abondantes seulement dans les années 1920, montant progressivement pour atteindre leur maximum vers 1960. Les sécheresses répétées entre 1890 et 1920 réduisirent le débit des fleuves, firent reculer les lacs, chuter la production agricole : « Le Sahel, bien arrosé pendant les 25 années précédentes, souffrit année après année de sécheresses extrêmes. Après des années d'abondance, les récoltes manquèrent de l'Afrique de l'Ouest à l'Afrique du Sud. » (Reader, 1999). Les invasions de sauterelles également détruisirent une bonne partie des récoltes. Dans ces conditions, les interventions européennes pouvaient même sembler comme une sauvegarde, « plus que comme une invasion agressive de puissances étrangères, surtout quand il s'agissait d'églises, de missions ou d'écoles, apportant des techniques qui pouvaient réduire dans le futur l'effet des cycles écrasants du passé » (*ibid.*).

En outre, dans des populations affaiblies, les maladies firent des dégâts énormes, avec le choléra, le typhus, la fièvre jaune, la syphilis, la gonorrhée, la variole, la méningite et la tungose (*jiggers*) : « Dans la région des Grands Lacs, où la variole avait déjà réduit la population des neuf dixièmes, l'infection de tungose avait laissé les survivants incapables de travailler dans leurs champs, laissant les récoltes en place. » (*ibid.*) Le tableau est apocalyptique, mais comme le dit l'auteur, le pire était encore à venir.

La peste bovine²⁵¹ se mit de la partie et « tua jusqu'à 95 % de tout le cheptel en Afrique entre 1889 et le début des années 1900. Depuis la Somalie²⁵², elle s'étendit à l'Éthiopie, au Soudan et à l'Afrique de l'Est, puis à travers le Sahel, et au sud jusqu'au Zambèze, et finalement dans toute l'Afrique australe. ... L'épidémie de peste bovine a été décrite comme la plus grande calamité naturelle à avoir frappé un continent, une calamité qui n'a aucun équivalent ailleurs » (Reader).

Le bétail était considéré comme la richesse qui dotait ses propriétaires du pouvoir et de l'autorité. Presque instantanément, la peste bovine balaya la richesse de l'Afrique. Les pasteurs aristocrates étaient ruinés. Là où les troupeaux se comptaient en dizaines de milliers, seulement quelques douzaines d'animaux avaient survécu. « Les Peuls du nord-Nigeria, ayant presque tout perdu, devinrent fous, beaucoup se sont tués, d'autres erraient dans la brousse appelant un cheptel imaginaire. » ... Les deux tiers de la population maasaï moururent du fait de l'épizootie : « Il y avait des femmes comme des squelettes avec la folie de la faim dans les yeux ... Des guerriers apathiques, à peine capables de se traîner par terre. » (*ibid.*)

Une autre conséquence négative de la peste, est qu'avec l'élimination des animaux domestiques, les animaux sauvages gagnèrent en importance, et

avec eux le domaine de la trypanosomiase (portée par la mouche tsé-tsé) :

L'empire du tsé-tsé, initialement réduit par la réduction drastique des animaux sauvages, constituant la première source d'alimentation en sang de la mouche, s'étendit rapidement avec leur augmentation, en l'absence de bétail. Ils portent les trypanosomes dans leur sang, le parasite causant la maladie du sommeil à la fois chez les humains et le bétail. Les hôtes sauvages sont immunisés, mais pour les autres, les conséquences sont souvent fatales²⁵³. (*ibid.*)

Pour compléter le tableau, la grande épidémie de fièvre espagnole, qui fit plus de morts dans le monde que la Première Guerre mondiale, arrive en Afrique en 1918-19, tuant jusqu'à 5 % de la population dans chaque colonie.

Carte 25. L'Afrique coloniale en 1914



Dans ces conditions, on comprend mieux les avancées de l'impérialisme. Frederick Lugard, le fameux administrateur colonial en Ouganda et au Nigeria, cité par Reader :

« L'énorme extension du désastre ne peut être exagérée. » Partout les Africains étaient affamés, malades, démoralisés, et anxieux de nouer de bonnes relations. Mais Lugard, le colonialiste type, voyait un avantage dans leur situation désespérée. La maladie bovine, écrivait-il, « a favorisé notre entreprise. La fierté de ces tribus pastorales puissantes et guerrières a été abaissée et nos progrès facilités par cette terrible maladie. L'avancée de l'homme blanc n'a nulle part ailleurs été aussi paisible. » ... De même l'Allemand Leutwein en Afrique du Sud-Ouest pensait que le fléau et la famine lui avaient permis de mater la région sans mener de guerre.

Carte 26. L'Afrique indépendante, autour de 1960



La crise est peu à peu surmontée dans les années 1900, la colonisation se stabilise et les autorités entament les premiers investissements.

L'économie coloniale

Les infrastructures

Les autorités coloniales donnent des concessions à des compagnies privées ou semi-publiques pour mettre en place des infrastructures, en échange de la liberté d'exploitation des ressources sur des territoires délimités, fournissant ainsi des profits de monopole. On peut citer la *Royal Niger Company* au Nigeria (1885-1900), la *British South Africa Company* en Afrique australe (1889-1923), la *Imperial British East Africa Company* (1888-93), ou l'Union minière²⁵⁴ et *Lever Brothers*²⁵⁵ au Congo. Dans l'Afrique équatoriale française, jusqu'à 41 compagnies concessionnaires se partagent plus des deux tiers du territoire (Shillington, 1995). Cependant la plupart d'entre elles feront faillite dès les années 1900, comme le rappelle Austen, à l'exception des entreprises de Léopold II au Congo qui mettent en place « un réseau élémentaire de routes et de chemins de fer », mais avec le coût humain insensé déjà décrit dans l'exploitation du caoutchouc (voir ch. 7).

Au début du siècle, la modernisation des transports en Afrique passait par le chemin de fer, et celui-ci semblait conditionner la mise en valeur des territoires²⁵⁶ ; ainsi les autorités en place investirent dans les voies ferrées, soit directement avec des fonds publics (colonies françaises et britanniques), soit à travers des compagnies privées en leur garantissant des concessions territoriales (cas belge, allemand ou portugais). Des projets grandioses sont imaginés, comme la ligne Le Caire-Le Cap, chère à Cecil

Rhodes, voulant réunir toutes les possessions britanniques sur un axe nord-sud du continent, ou bien *La Grande traverse* française, allant des possessions en Afrique du Nord à travers le Sahara vers celles du Sahel et de Guinée, ou encore le plan *Mittelafrika* reliant les colonies allemandes au sud du continent, mais tous furent finalement abandonnés, même si comme le rappelle Austen, ils ont permis d'orienter les lignes effectivement réalisées, comme Dakar-Bamako²⁵⁷ entre 1881 et 1923, Accra à Kumasi au Ghana, également achevé en 1923, Lagos-Kano, de 1896 à 1911 au Nigeria, Abidjan à Bobo-Dioulasso, 1936, le lac Tanganyika à Dar es Salaam en 1914. On a affaire à des lignes non connectées d'une colonie à l'autre, en forme de feuille (dendritique), permettant d'évacuer les produits de l'intérieur vers les ports, ce qui implique une certaine irrationalité économique et perte d'efficacité :

90 % des frontières en Afrique de l'Ouest sont à plus de 80 km du réseau national ferré. En plus, de nombreuses régions qui sont à moins de 80 km ne peuvent utiliser le train parce qu'il est du mauvais côté de la frontière ... Il en va de même pour les routes, elles servent le centre du pays, avec très peu dans les régions frontalières. Le Nigeria par exemple partage une frontière de 800 km avec le Bénin, mais seule une route joint les deux nations. (Reader, 1999)

D'autres obstacles expliquent le manque d'efficacité du chemin de fer en Afrique, à part en Afrique du Sud où un réseau dense, à l'européenne, est mis en place dès 1880 : d'abord dans la savane les populations sont clairsemées, les centres de production agricole éparpillés, enfin l'activité est saisonnière, ce qui fait que les voies sont inutilisées une bonne partie de l'année, trois points soulignés par Curtin (1995).

Le réseau est malgré tout constitué dès les années 1920 : « La carte ferrée de l'Afrique avait déjà virtuellement atteint sa forme moderne. » (Fage et Oliver, 1990). Moins à l'avantage du commerce intérieur, pratiqué par les Africains, qu'à celui des flux vers la mer et l'extérieur. Mais les échanges de tout type se développent quand même, d'autant plus que les péages intérieurs ont été abolis par les autorités coloniales. Il faudra cependant attendre les routes, les automobiles²⁵⁸ et surtout les camions, dans les années 1920, « la grande période de construction des routes » (Iliffe, 2007), un système plus souple, décentralisé et accessible, pour voir les Africains profiter pleinement dans leurs échanges de la modernisation du transport. Les camions, remplaçant les chameaux, les ânes ou les hommes, permettent de transporter les produits comme l'arachide depuis les zones les plus reculées, avec une rapidité et une économie de coût considérables.

Cependant une première forme de dualisme se met en place, avec les investissements *capital-intensive* dans les transports (navires, ports, chemins de fer), mais aussi dans les mines, les plantations modernes, tous les secteurs ayant des moyens techniques puissants, directement importés des métropoles européennes, et hors de portée au départ des Africains. On

a souvent affaire à des enclaves de modernité au milieu des pratiques ancestrales. Si le matériel vient entièrement d'Europe, ne menant à aucune liaison industrialisante en Afrique même, la main-d'œuvre pour la construction des lignes est, elle, entièrement africaine :

Un nombre énorme de travailleurs non qualifiés était requis pour la construction des chemins de fer. Des milliers d'hommes engagés de force, avec un salaire misérable, souvent durant les périodes de pointe de l'activité agricole, à manier des pelles et des pioches, des scies, des haches, des marteaux et des masses dans des équipes de travail (*labour gangs*) ... et parqués dans des camps, sans logement décent, nourriture adéquate ou soins de santé. Les taux de mortalité en résultant atteignaient des proportions épidémiques. (Reader, 1999)

Quoi qu'il en soit, la mise en place progressive des lignes réduira largement les coûts du transport, comme partout ailleurs. Austen donne l'exemple du chemin de fer Kenya-Ouganda²⁵⁹ en 1902, qui fait passer l'évacuation du coton et du café ougandais vers la côte par des porteurs, de 1 500 dollars par tonne à 200 dollars avec la voie ferrée et un voyage de six jours. De même Reader (1999), qui donne un chiffre encore plus élevé : « Le coût du transport du coton vers la côte a été réduit de 200 £ à 2,4 £ la tonne. » Les exportations d'arachide également depuis la région du Niger vers le port de Dakar bénéficient de la construction de la voie dès 1905²⁶⁰, avec une réduction des coûts de plus de 95 % (Iliffe, 2007). De plus, le marché du travail devient plus fluide grâce au chemin de fer, les travailleurs pouvant se déplacer vers les zones d'emploi. Le nouveau mode de transport libère aussi de la main-d'œuvre, jusque-là employée dans le portage, pour d'autres activités plus productives, notamment agricoles.

L'agriculture

Austen (1987) décrit le monde paysan à travers l'Afrique à l'époque coloniale :

De petites unités de production, occupées sans obligation de paiement ni menace de déplacement par ceux qui les travaillaient. Partiellement intégrées dans l'économie monétaire, cultivant pour des marchés éloignés et faisant usage d'outils achetés et de produits chimiques, de même que de main-d'œuvre salariée. La plupart pratiquaient en même temps des cultures vivrières et utilisaient les techniques précoloniales basées sur la houe, tout cela dans le cadre traditionnel de la communauté, des liens de clan et familiaux.

L'auteur appelle les économies installées par les Européens dans leurs colonies « régimes étatistes-paysans », signifiant par là qu'on a la superposition de l'autorité coloniale d'État, représentée dans la bureaucratie installée par les métropoles, d'un côté, et de l'autre l'ensemble de l'agriculture africaine de petites unités où les paysans contrôlent leur propre terre. Avec une différence entre l'Ouest et l'Est (Iliffe, 2007) : en

Afrique occidentale on a plus affaire à ce monde de petits paysans généralisé, tandis qu'en Afrique orientale, on assiste aussi à l'implantation de fermiers européens pratiquant un capitalisme agraire. Les autorités coloniales n'encouragent pas la propriété privée de la terre chez les paysans africains, cherchant le plus souvent à maintenir le système traditionnel, comme base d'une « paysannerie florissante ». Les acheteurs européens de produits d'exportation préfèrent également traiter avec les villages ruraux qu'avec des paysans propriétaires, qui auraient eu un pouvoir de négociation plus affirmé. Partout en Afrique de l'Ouest – sauf dans le cas du Liberia avec les plantations de caoutchouc de Firestone en 1925²⁶¹ – le système du petit paysanat africain est préféré par les autorités coloniales, qui savent depuis le ^{xvii}e siècle que les paysans peuvent fournir des produits d'exportation à meilleur coût. La mise en place de plantations européennes apparaît inutile, susceptible de créer des conflits, et de toute façon les investisseurs privés potentiels sont peu nombreux. Il est donc apparu que la production africaine de produits pour le marché et l'exportation, sur une petite échelle et éparpillée, avec des paysans motivés, était plus efficace.

Hopkins (1990) conclut son analyse du succès des cultures d'exportation en Afrique de l'Ouest par des petits paysans de la façon suivante, allant à contre-courant des idées sur les pratiques archaïques :

Le *survey* qui précède sur les développements agraires montre que les sociétés dans différentes parties de l'Afrique de l'Ouest étaient désireuses et capables de fournir des innovateurs, de réconcilier et capitaliser sur les loyautés individuelles et communautaires, de s'aventurer dans de nouvelles régions afin de prospérer, de tirer parti des savoir-faire existants et créer des richesses. Ces conclusions appuient l'idée que les sociétés « traditionnelles » sont bien plus souples et beaucoup moins hostiles aux activités économiques « modernes » qu'on l'a longtemps assumé.

À la différence de l'Afrique de l'Ouest et centrale, l'Afrique australe et orientale se caractérise par l'importance relative des fermiers d'origine européenne, en concurrence pour la terre avec les Africains. Les Portugais au Mozambique, les Boers et les Britanniques en Afrique du Sud, les Britanniques en Rhodésie, au Kenya²⁶², Nyassaland, Tanganyika, Ouganda. On a ainsi affaire à une situation bien plus contrastée et variée que dans le Sahel ou la Guinée. Les Européens appuyés par les autorités prennent les meilleures terres et utilisent de techniques plus élaborées qui seront par la suite adoptées par les Africains. Dans la culture du maïs par exemple, en Afrique orientale, on ne relève pas d'écarts importants de rendement entre les deux groupes (Austen, 1987). De nouvelles classes de fermiers africains, utilisant la charrue et divers outils et méthodes d'amélioration des terres, établissant des titres de propriétés, employant une main-d'œuvre salariée, apparaissent en Zambie, au Kenya ou au Tanganyika (Tanzanie). C'est un capitalisme agraire africain qui se forme ainsi en Afrique orientale et au nord de l'Afrique australe. Par contre en Afrique du Sud proprement dite, les agriculteurs africains se voient réduits à un prolétariat rural employé

par les fermiers et plantations européens : « Dès les années 1950, la force de travail noire dans l'agriculture sud-africaine a été transformée en un prolétariat mal payé complètement sous le contrôle des Blancs. » (*ibid.*)

Les cas extrêmes de l'Afrique du Sud et de la Rhodésie du Sud (terre Ndebele ou Matabeleland, futur Zimbabwe) voient ainsi la création de réserves (*homelands*), qui servent de source de main-d'œuvre, celle de journaliers mal payés, obligés de porter des permis de passage. En Afrique du Sud, 90 % des terres y sont ainsi contrôlées par 20 % de la population dans la première partie du siècle, et vers 1950 les fermes européennes produisent plus des neuf dixièmes du blé, du maïs et de la laine du pays. En 1913, une loi (*Natives Land Act*) restreint les Noirs à 7 % des terres de l'Union (portés à 13 % en 1936), alors qu'ils représentent plus de 80 % de la population (Shillington, 1995). Situation encore plus caricaturale en Rhodésie du Sud, où le *Land Apportionment Act* de 1931 alloue 20 millions d'ha aux 40 000 Blancs du pays, et 400 000 aux 1,3 million d'Africains (Meredith, 2014).

Au Kenya, les cultures d'exportation sont réservées aux Européens par des lois et ceux-ci en arrivent, avec un tiers de la production totale, à fournir 95 % du café. Les fermiers kikuyus ont été dépossédés par les autorités britanniques voulant utiliser ces terres adaptées à une présence européenne²⁶³, pour transformer la région en « white man's country », représentant un quart des terres habitables du pays. Les terres étaient peu peuplées, donc semblaient favorables à cette implantation, mais il s'agissait en fait du résultat de la dépopulation provoquée par les famines et épidémies des années 1890, et donc susceptibles d'être repeuplées rapidement ensuite. La révolte Mau Mau des années 1950 s'explique en partie par ce malentendu initial.

Les débuts de la période coloniale en Afrique de l'Ouest voient une progression très rapide de la production pour le marché, et par la suite un ralentissement dû au peu de changement dans les méthodes : « La plupart des Africains "entrèrent dans le colonialisme avec une houe et en sortirent avec une houe". » (Iliffe, 2007, citant W. Rodney). Les techniques utilisées ont ainsi peu changé, et il n'y a pas eu d'évolution vers une agriculture intensive. Une des raisons étant que les interventions des autorités pour pousser à l'utilisation de charrues, d'attelages, de fertilisants, ou même de machines comme les tracteurs, étaient vues avec méfiance par les paysans africains, d'abord parce qu'il s'agissait des étrangers qui les dominaient, ensuite parce que les techniques proposées étaient souvent mal adaptées aux conditions locales, qu'elles risquaient de remettre en cause toutes les coutumes et les relations traditionnelles entre groupes, communauté, genre ; enfin parce que les risques d'un passage à de nouvelles pratiques – dans un contexte de tension et de rareté – pouvaient facilement l'emporter sur les gains de production à en attendre, autrement dit, il semblait plus prudent et plus rationnel de continuer avec des méthodes qui avaient fait

leur preuve, que de tenter de nouvelles dont les résultats n'étaient pas assurés.

Mais la croissance initiale, dans la production de coton, de cacao, de café, de tabac, d'arachide ou d'huile de palme et de palmiste²⁶⁴, de la part de petits paysans montre la réactivité aux signaux du marché, et surprie les autorités coloniales, qui avaient un temps envisagé la mise en place de plantations gérées par des Européens. Comme le dit Hopkins (1990), « l'organisation requise pour produire et transporter des volumes aussi élevés (50 000 tonnes par an exportées depuis Lagos entre 1860 et 1900) illustre l'adaptabilité et l'habileté des entrepreneurs africains. [...] Ainsi que le caractère remarquable – *“do it yourself”* – de la production pour l'exportation des denrées de base, où chacun peut devenir un entrepreneur de plein droit, même sur une échelle modeste. »

La progression des produits d'exportation est due aussi au fait que les années 1890-1900 coïncident avec la fin de la longue dépression dans le monde industrialisé, celle des années 1873-1896, et donc que la demande et les prix des produits primaires reprennent, notamment l'huile de palme et de palmiste, avec l'invention de la margarine, et aussi le café et le cacao dont la consommation s'accroît fortement avec les revenus.

Travail forcé et esclavage

Le travail forcé a été un substitut temporaire à l'esclavage, aboli par les mêmes Européens quelques décennies plus tôt, qui introduisent ce type de contrainte en Afrique. Il n'est aboli qu'en 1946 dans les colonies françaises, en même temps que l'indigénat, système qui appliquait des sanctions pénales différentes pour *les sujets* (africains) et *les citoyens* (français), la citoyenneté française est alors étendue à tous les habitants de l'Empire, en même temps que la liberté de la presse et la liberté syndicale*. L'esclavage continuait sous des formes cachées ou atténuées à l'époque coloniale. Les habitudes du ^{xix}e siècle, d'un esclavage interne généralisé, ont eu du mal à disparaître. Ainsi Austen rapporte que les autorités coloniales étaient réticentes à l'interdire, surtout dans les deux grandes régions de plantations esclavagistes, la côte swahilie et le califat Sokoto au nord du Nigeria, « par crainte que la productivité agricole se mette à décliner ».

Les populations africaines, intégrées dans leurs obligations et pratiques communautaires, dans leur économie de subsistance et de troc, trouvaient au début peu d'intérêt pour l'utilisation des monnaies européennes. Comme le note Reader (1999) : « L'argent devait encore pénétrer les aspirations et les intérêts de la plupart des Africains, qui montraient peu d'enthousiasme à travailler pour les excentricités étrangères qui n'avaient aucun lien avec leurs vies. » Ainsi une méthode trouvée par les colonisateurs, outre la contrainte directe, fut d'imposer un impôt sur les logements (*hut tax*), payable en argent, et obligeant les Africains à en gagner, et donc à passer par les emplois proposés par les Européens. Les justifications adoptées par ceux-là mêmes qui réprouvaient l'esclavage, étaient que « le travail forcé était le seul moyen pratique pour apporter les bénéfices de la civilisation à des peuples primitifs.** »

On estime à environ deux millions encore en 1905 le nombre d'esclaves en Afrique de l'Ouest française, dans les ex-États musulmans « entre un quart et la moitié de la population était constitué d'esclaves » (Hopkins, 1990). 300 000 esclaves sont libérés

entre 1905 et 1907, et le mouvement continue par la suite, l'esclavage disparaît entre les deux guerres. L'introduction du camion facilite cette évolution, car il n'y a plus besoin de masse d'hommes asservis pour transporter à pied les marchandises sur la tête, bel exemple du progrès technique favorisant le progrès social.

* Toutes ces mesures résultent de la Conférence de Brazzaville, au début de 1944, dans la partie des colonies ralliées à la France libre, où le général de Gaulle commence à mettre en œuvre les principes de la Charte atlantique de 1941 (cf. *infra* p. 335) concernant la colonisation. Mais à l'époque, il ne s'agissait pas d'indépendance, plutôt d'intégration plus complète dans les institutions de la République, à travers les élections et la représentation au Parlement.

** Reader reprend ici un passage également ironique de Hopkins (1973) : « Les administrateurs coloniaux, à la fois dans l'Afrique de l'Ouest britannique et française, faisaient face à une pénurie de main-d'œuvre et ils résolurent le problème par l'usage du travail forcé, même s'ils étaient décidés à abolir l'esclavage. L'esprit colonial résolut ce paradoxe en déclarant que l'esclavage était non civilisé, mais que le travail forcé était la voie nécessaire pour instruire les peuples primitifs sur les avantages de la modernité. »

Les cultures d'exportation ont-elles mis en péril la production vivrière ? Un argument classique condamnant par exemple la culture d'arachide ou de cacao ou de café, du Sénégal à la Côte d'Ivoire. La réponse doit être nuancée, nombre d'agronomes estimant que les deux peuvent aller de pair, et même que les premières peuvent favoriser les secondes, les paysans qui cultivent des *cash-crops* (récoltes monétarisées) dégagent des ressources qui leur permettent d'investir dans la production de nourriture (outils, engrais, etc.), et on constate en Côte d'Ivoire par exemple que ce sont les paysans travaillant à l'exportation qui ont aussi les meilleurs résultats en termes de production de nourriture pour les besoins locaux (voir les études de Joseph Klatzmann²⁶⁵). Un autre cas, fourni par Austen (1987), est celui des domaines de collecte de l'huile de palme : ce sont les femmes qui se chargent des productions vivrières, laissant les hommes récolter le produit d'exportation. Les femmes préparaient ensuite ce produit pour la commercialisation, mais durant des périodes qui interféraient peu avec leurs travaux agricoles. De plus les palmiers à huile poussent dans des zones forestières qui sont en dehors des champs cultivés pour la nourriture, et donc ne prennent en rien des terres aux produits vivriers. Le cas de l'arachide est plus controversé ; elle est cultivée dans les zones de savane et peut être mélangée à des cultures vivrières, avec en plus l'avantage d'enrichir les sols en y fixant le nitrogène, mais au Sénégal son extension a limité la production locale de nourriture, incitant les autorités à importer du riz massivement d'Indochine. Le café et le cacao, qui sont des arbustes, peuvent pousser abrités par des plantes plus importantes, dans les mêmes champs, des plantes fournissant de la nourriture, comme les bananes plantain, le manioc ou le taro.

L'exception majeure est le cas du coton, qui évidemment ne peut servir à l'alimentation, et qui en plus prend sur les cultures vivrières, épuise les sols, et ne peut être « intercultivé » (*interplanted*) avec des cultures de céréales. Et pour aggraver les choses, il demande la même période d'entretien que

celles que les paysans doivent consacrer à « semer, désherber, récolter » les cultures alimentaires (Austen, 1987). Toutes raisons pour lesquelles les paysans africains se sont montrés réticents à développer cette culture, malgré les efforts des autorités coloniales pour les persuader de les étendre : « À travers toute l'Afrique coloniale, le coton était la moins populaire des cultures destinées au marché monétaire auprès des paysans, révélant ainsi le rôle de la coercition pour promouvoir la culture commerciale. » (Austen, 1987). Le pays le plus spécialisé dans cette culture est l'Ouganda, où il est introduit au début du siècle et passe à plus de la moitié des exportations de la colonie en 1910-1911 et 70 % en 1915-1916.

En règle générale, « les pouvoirs coloniaux attribuèrent des monopoles d'achat à des firmes européennes, tandis qu'ils exigeaient des licences coûteuses des acheteurs locaux, comme les Libanais, les Indiens et les Africains eux-mêmes » (Austen). Ils contrôlaient aussi les prix à l'exportation par le biais d'agences et de compagnies spécialisées. Les prix payés aux producteurs africains étaient les plus faibles possibles, et quand les prix montaient sur les marchés mondiaux, elles gardaient la différence. Au cours des années 1930, avec la dépression et l'effondrement des prix, les paysans en Afrique sont obligés de fournir de plus en plus en quantité, cultivant plus de terres au détriment des productions vivrières. Des cas de famines sont constatées dans les périodes sèches, comme en 1931 au Niger, avec près de la moitié de la population emportée (Shillington, 1995).

Les caisses de stabilisation²⁶⁶, ou *marketing boards* dans les colonies anglaises, contrôlées par les autorités coloniales, se développent pendant la Seconde Guerre mondiale, une période de flambée des prix des matières premières due à la demande croissante des Alliés à la suite de la fermeture des sources en Asie. Les prix versés aux paysans sont maintenus à des niveaux très bas et la différence avec les prix à l'exportation sert en partie à financer l'effort de guerre. La hausse des prix des produits importés en Afrique, biens manufacturés divers, implique une détérioration des termes de l'échange, qui oblige les producteurs paysans à fournir davantage d'arachide, d'huile de palme, de coton, de café, de caoutchouc, de cacao, de thé, de sisal, etc., pour une obtenir une même quantité de biens manufacturés.

Après 1945, l'effet des caisses de stabilisation a été de limiter les ressources monétaires à la disposition des paysans. Elles ont été conservées après les Indépendances, où les nouveaux pouvoirs ont repris le système.

Le commerce

Nous nous sommes transformés de guerriers en marchands, commerçants, chrétiens et propriétaires, avec de l'argent en banque sous protection britannique, et avons commencé à bâtir des maisons immenses. (Un chef Ashanti en 1930, cité par Iliffe, 2007)

Le commerce à l'époque coloniale connaît une amplification rapide, mais surtout bien sûr orienté vers l'extérieur, vers les métropoles. Les anciens États africains commerçants du Sahel ont disparu et les flux du commerce intérieur sont donc moins dynamiques autour des anciennes grandes villes, telles Kong ou Tombouctou, tandis que les échanges transsahariens diminuent considérablement. Cependant, dans toute l'Afrique de l'Ouest, les échanges internes, ceux de l'économie domestique, continuent à se développer, avec la réduction des frais de transport, la hausse des revenus liée aux cultures d'exportation, et l'essor démographique. Par exemple, le commerce des noix de kola continue, depuis les régions forestières, en échange du bétail venu des régions de savane et du Sahel au nord (voir Hopkins, 1990).

De grandes sociétés comme la CFAO (Compagnie française de l'Afrique occidentale) ou la SCOA (Société commerciale de l'Ouest africain) ou la *British United Africa Company* (BUAC) qui prend la suite de la *Royal Niger Company*, dominent le commerce extérieur de l'Afrique occidentale²⁶⁷. Leur rôle est de distribuer en Afrique les produits manufacturés en échange des produits primaires fournis par les paysans, qu'elles distribuent ensuite en Europe. En Afrique centrale, des sociétés comme l'Union minière du Haut-Katanga pour le cuivre, Forminière pour les diamants du Kasaï, ou celle des *Lever Brothers* (Unilever) pour l'huile de palme, contrôlent la production et les exportations.

L'Afrique du Sud représente plus de la moitié des échanges extérieurs de l'Afrique. Par tête d'habitant, les exportations sud-africaines s'élèvent à 22 £ en 1930, alors que celles d'une colonie comme le Tanganyika arrivent à un peu plus d'une livre sterling, et en Afrique occidentale française encore moins (Fage et Oliver, 1990). En 1913, l'Afrique dans son ensemble représentait 7 % du commerce extérieur britannique (en dehors de l'or) et 10 % de celui de la France. Les échanges concernaient surtout trois pays l'Égypte, l'Afrique du Sud et l'Algérie, l'Afrique tropicale ne comptait que pour 2 % du commerce anglais et 1 % de celui de la France. Le Congo belge en 1912 contribuait pour seulement 1 % aux échanges de la métropole, tandis que les colonies allemandes moins de 1 % pour le Reich.

Après la Seconde Guerre mondiale, les exportations africaines augmentent rapidement et l'Afrique est pleinement insérée dans le commerce mondial. Entre 1935 et 1953, le commerce extérieur du Congo est multiplié par vingt, tandis que de 1920 à 1935, il avait doublé ; pour l'AOF et les principales colonies britanniques (Ghana, Nigeria, Kenya, Ouganda), il est multiplié par dix au lieu de 2 dans les mêmes périodes. Les prix sont favorables, ainsi le cacao du Ghana est au début des années 1950 dix fois plus élevé que dans les années 1930 (Fage, 1995). Pour l'Afrique de l'Ouest dans son ensemble, les échanges extérieurs ont été multipliés par quinze entre 1910 et 1960, quatre fois plus que dans la période 1850-1905 (Hopkins, 1990). Les trois quarts environ des échanges,

aussi bien pour les colonies françaises que britanniques, se font avec la métropole. Les principaux produits exportés par les premières sont en 1950 l'arachide (30 % des exportations pour toute l'AOF), le café (30 %), le cacao (15 %) et l'huile de palme (venant surtout du Dahomey, 5 %). Le Sénégal et la Côte d'Ivoire représentent les trois quarts des exportations de la zone française. Dans les colonies anglaises, l'huile de palme compte pour la moitié des exportations au début du siècle, un tiers vers 1930, mais 15 % dans les années 1950, les autres denrées sont le cacao du Ghana et du Nigeria, l'arachide au nord-Nigeria²⁶⁸, et les produits minéraux (fer, diamants, étain). À la fin des années 1950, les colonies britanniques figurent pour 72 % de toutes les exportations d'Afrique de l'Ouest, les françaises pour un quart, les pays restants (Liberia, Guinée Bissau) pour 3 %. Le seul Nigeria représente 37 % du total la région, et le Gold Coast (Ghana) 29 % (soit plus que toute l'AOF), colonie qui devient le premier producteur mondial de cacao en 1910²⁶⁹.

Termes de l'échange

L'évolution des termes de l'échange pendant la période coloniale est bien retracée par Hopkins (1990) pour l'Afrique de l'Ouest.

1900-1920. Dans un premier temps, entre 1900 et 1913, les termes de l'échange nets* s'améliorent (les prix augmentent plus vite pour les matières africaines que pour les produits importés), en même temps que les exportations s'accroissent en volume, ce qui fait que la capacité d'importation (termes de l'échange de revenu) des colonies s'améliore aussi. Une évolution bienvenue après la crise majeure des années 1890, rendant possible le financement d'infrastructures, notamment ferroviaires, et incitant davantage les paysans à se tourner vers des cultures d'exportation. La Première Guerre mondiale cependant interrompt cette évolution, les termes de l'échange et la capacité d'importation se dégradent (hausse des prix des produits manufacturés importés, baisse de la demande avec la coupure de grands marchés en Allemagne, Autriche-Hongrie, Russie).

1920-1945. On assiste à une reprise dans les années 1920, les termes de l'échange s'améliorent à nouveau, ainsi que le pouvoir d'achat des exportations, prix et volumes évoluent favorablement. Durant la dépression les deux catégories de termes de l'échange se dégradent, malgré la hausse des volumes exportés, dans une tentative des producteurs de maintenir leurs gains et leurs revenus. Pendant la guerre**, les produits manufacturés importés deviennent à nouveau de plus en plus rares, et les producteurs africains de produits primaires tendent à renoncer, la production d'arachide baisse par exemple en 1943 à 35 000 tonnes, le chiffre le plus bas depuis 1880, et ils reviennent aux cultures vivrières comme le millet. Dans le secteur salarié, dans les mines, les ports, les chemins de fer, l'emploi public et les services, les grèves se multiplient dans toute l'Afrique de l'Ouest entre 1930 et 1950***, avec la baisse des revenus et les coupes budgétaires, grèves et conflits qui sont le signe évident d'une contestation du système qui ne cessera plus, d'une tension de plus en plus vive entre Européens et Africains. La multiplication de partis politiques africains dans les années 1940 et 1950, hostiles à la colonisation, favorables à l'indépendance et à la prise en main de leur pays, en est un aussi un aspect frappant.

1945-1960. Après la guerre enfin, retour à l'amélioration durant la longue période de

croissance dans le monde. De 1945 à 1955 les exportations de l'Afrique de l'Ouest ont quadruplé en volume et du fait de l'amélioration des termes de l'échange, la capacité d'importation a été multipliée par six (Hopkins).

Globalement, pour l'ensemble de la période coloniale, le trend des TE nets a été à la baisse entre 1913 et 1945 (malgré la reprise des années 1922-1929, trop courte), et à la hausse après 1945. Les termes de l'échange de revenu, la capacité d'importation des colonies, se sont améliorés à long terme grâce à la hausse continue des volumes exportés : « Le pouvoir d'achat en importations de l'Afrique de l'Ouest a été multiplié par quatre entre 1900 et 1960, et en tenant compte de l'augmentation de la population, cela correspond à un doublement du pouvoir d'achat par tête d'habitant, les Africains ont ainsi gagné à participer davantage au commerce international. » (Hopkins, 1990)

Cependant, dans les années 1950, début des Trente Glorieuses, la croissance forte en Europe tend à éclipser les colonies africaines, dont la part recule dans les échanges mondiaux, d'autant qu'après la flambée initiale des cours des matières premières jusqu'à et pendant la guerre de Corée (1950-53), les prix s'orientent à la baisse avec la concurrence des pays asiatiques et celle d'Amérique latine, deux régions plus productives.

* Sur les termes de l'échange, définitions, et évolution pour l'ensemble du tiers monde, voir Brasseur/Lavard-Meyer, 2016.

** Avec l'invasion japonaise de l'Asie, l'Afrique voit la demande de matières premières augmenter et les autorités coloniales utilisent « un mélange de force et de persuasion » (Shillington, 1995) pour inciter les paysans à produire davantage de minerais, de coton, d'arachide, d'huile de palme, ou de caoutchouc (spécialement avec la perte britannique des plantations de Malaisie).

*** Ainsi au Nigeria, une grève générale a lieu en 1945 ; dans les chemins de fer, au Ghana en 1942, et sur la ligne Sénégal-Mali en 1947 (voir le roman d'Ousmane Sembène, *Les bouts de bois de Dieu*, Le livre contemporain, 1960, nombreuses rééditions).

Adam Smith a été le premier à analyser les effets favorables du commerce international sur la production grâce à la spécialisation internationale, la division du travail entre les peuples et les nations qui permet d'utiliser les ressources de la façon la plus productive. Mais il développe également une autre analyse : l'idée que les échanges extérieurs permettent d'employer des ressources productives qui sans eux ne le seraient pas, des ressources potentielles et oisives. Le commerce stimule la croissance économique en fournissant un débouché pour de nouvelles productions : « Le commerce extérieur entraîne cette part de surplus du produit de la terre et du travail pour laquelle il n'y a pas de demande interne. » (*Richesse des Nations*, 1776). C'est la théorie dite du *vent for surplus*, littéralement du *débouché pour le surplus*, ce qui correspond au cas des produits primaires exportables en Afrique. L'exploitation de ces ressources précédemment oisives permet d'accroître la production et l'emploi, de distribuer des revenus, de générer des investissements supplémentaires et donc une accumulation de capital.

Cette analyse est reprise par les économistes du développement²⁷⁰ et aussi, dans le cas de l'Afrique de l'Ouest, par Hopkins (1990). L'augmentation de la production pour l'exportation s'est faite avec les méthodes et techniques existantes, en mettant en valeur plus de terres

(largement disponibles) et de travail²⁷¹, « ces deux facteurs de production étaient jusque-là en partie sous-employés ». Le cas de l'Afrique de l'Ouest correspond à celui d'abondance de terres et de sous-utilisation de la main-d'œuvre par absence de débouchés pour des productions potentielles. Les possibilités d'exportation nouvelles qui s'ouvrent avec la colonisation incitent les paysans à produire davantage, dans le but d'améliorer leur situation, en échangeant sur un marché, et acquérir une variété de biens importés : « La principale conséquence de la présence étrangère a été dans ce domaine de créer les conditions permettant aux Africains de mieux utiliser des ressources latentes. » (*ibid.*) L'abondance des terres autorise dans le cas de l'Afrique, qui ne souffre pas de surpeuplement comme certaines régions d'Asie, de développer ces nouvelles productions sans porter atteinte, dans la plupart des cas²⁷², à la production vivrière. Il est important de noter que ces évolutions vers les cultures d'exportation, le « commerce légitime » qui suit la traite, date d'avant la colonisation ; elles ont commencé dès le ^{xviii}e siècle et se sont étendues au ^{xix}e, ainsi la colonisation de la fin du siècle n'a donné qu'un stimulant supplémentaire, en ouvrant de nouvelles voies pour l'exportation (transports modernes, chemins de fer, *steamers*), en diffusant la monnaie et les relations de marché, et en intégrant davantage l'Afrique dans l'économie mondiale.

Dans la période coloniale, entre 1900 et 1960, les économies africaines sont ainsi basées sur les matières premières dont l'exportation est contrôlée par les Européens, ce qu'Hopkins (1990) appelle « le modèle des économies ouvertes ». La croissance est dépendante de la demande extérieure et les prix sont fixés par le marché mondial, donc non contrôlés par les producteurs africains ni par les firmes exportatrices européennes. Il s'agit d'*économies-reflet* dont l'état dépend de la conjoncture extérieure, c'est-à-dire la situation économique des métropoles, du monde industrialisé. La croissance de ces derniers se répercute favorablement sur les exportations des colonies et leurs économies, les crises et dépression qu'ils subissent jouent dans l'autre sens.

Les économies fermées, par opposition, viendront après les Indépendances, dans les pays qui choisissent une coupure plus ou moins marquée avec l'ex-métropole, basée sur la recherche d'une moindre dépendance vis-à-vis des exportations de produits primaires, sur des contrôles (des changes, des mouvements de capitaux, des importations), avec des nationalisations et le lancement d'activités industrielles de substitution d'importations, bref une voie plus autarcique du développement.

L'industrie

Les implantations d'activités de transformation, pour fabriquer des biens manufacturés, sont largement absentes en Afrique coloniale, ce qui

maintient l'aspect déconnecté des secteurs modernes (transports ferroviaires, mines, grandes entreprises de commerce). La baisse des coûts des transports internationaux, notamment pour évacuer les matières premières africaines et acheminer les biens manufacturés depuis l'Europe, incite peu à investir sur place, la protection naturelle due à l'éloignement ayant tendance à se réduire. Les autorités coloniales en outre représentaient la vision imprégnée de mercantilisme des gouvernements européens, selon laquelle il y avait peu d'intérêt pour leur pays à susciter des concurrents outre-mer. Mieux valait garder le schéma initial de la division du travail, aux uns l'industrie, aux autres les produits primaires.

L'industrie africaine apparaît en fait à la suite de la révolution minérale (cf. ch. 7) en Afrique du Sud, avec la mise en place de machines et d'équipements lourds pour exploiter les diamants et l'or, et aussi à partir de 1912 avec le cuivre du Katanga au Congo. En Rhodésie du Nord (Zambie) également, des mines de cuivre immensément riches sont découvertes et exploitées au début des années 1930. C'est le *copperbelt* au Shaba, à la frontière nord avec le Congo. Elles fourniront les 9/10^e des exportations de la colonie dans les années 1950, devenue le territoire le plus riche d'Afrique centrale. Des trois colonies britanniques de la région, Rhodésie du Nord, Rhodésie du Sud (Zimbabwe) et Nyassaland (Malawi), elle fournit les deux tiers des exportations.

Bien qu'il s'agisse d'exportation de matières premières, l'extraction minière repose sur des processus industriels, et sur une main-d'œuvre ouvrière soumise aux contraintes habituelles au monde développé en Europe ou en Amérique. Cependant, comme pour les chemins de fer, les machines viennent toutes d'Europe et impliquent peu d'effets de liaison pour des activités locales, de même que les biens exportés qui ne trouvent que de rares débouchés dans le pays même.

Les salaires de la main-d'œuvre africaine en Afrique du Sud étaient très faibles, mais suffisants pour attirer sans cesse des travailleurs, venant de tout le sud du continent : « Il y avait peu de familles africaines entre Le Cap et le Malawi qui n'avaient pas un membre employé dans les villes minières. » (Fage et Oliver, 1990). Leurs revenus étaient supérieurs à tout ce qu'on pouvait trouver en Afrique pour les travailleurs noirs, et la population blanche, bien mieux payée²⁷³, était nombreuse. Raisons pour lesquelles les activités manufacturées se développent d'abord en Afrique australe, tenues par des Européens au départ. L'Afrique du Sud devient ainsi une exception sur le continent, du fait d'une rapide industrialisation entre les deux guerres. Celle-ci est favorisée par une action décisive de l'État afrikaner, pour lequel, dès les années 1920, le développement industriel devient une priorité²⁷⁴. Le pays devient autosuffisant avec à la fois des industries de base (charbon, acier) et des industries manufacturières, on constate à la fin des années 1950 une croissance industrielle de 600 % en deux décennies (Fage, 1995). Et la modernisation des modes de vie qui

s'ensuit tend à effacer la barrière entre les Blancs d'origine anglaise et boer :

Les Afrikaners cessèrent d'être un peuple paysan arriéré, pauvre et aigri, regardant vers le passé et combattant pour sa survie contre une grande puissance étrangère capitaliste et agressive. Ils devinrent les participants actifs et prospères d'une société blanche urbaine, industrielle et commerçante. (*ibid.*)

Cependant, ailleurs en Afrique, quelques autres cas apparaissent, sous forme d'une industrialisation par substitution d'importations, par exemple au Congo, au Kenya, en Rhodésie, au Sénégal ou au Nigeria. Un début d'industrialisation favorisée par la grande dépression des années 1930 et la coupure qu'elle a impliquée, ou protégée par des tarifs douaniers ensuite. On produit ainsi des biens courants comme les boissons en bouteille, les savons, les cigarettes, des textiles, chaussures, ustensiles divers, du mobilier, notamment dans les pays très peuplés, donc les marchés les plus importants. Des biens dont le coût du transport est élevé par rapport au prix et qui requièrent des produits locaux pour leur fabrication. Le cas de l'Afrique du Sud reste cependant à part, avec des industries de transformation plus diversifiées dès les années 1930, qui feront du pays la puissance économique majeure du continent. La Seconde Guerre mondiale favorise encore son développement industriel, du fait de la pénurie des importations, qui incite au remplacement par des activités locales : « Une croissance formidable de l'industrie manufacturière ... En 1943, elle avait dépassé l'industrie minière en production et dans l'emploi. » (Shillington, 1995). L'emploi industriel représente 60 % du total dès les années 1940.

Par ailleurs, les deux conflits mondiaux favorisent également les tentatives de production manufacturée en Afrique de l'Ouest pour aider à l'effort de guerre en Europe, spécialement dans un début de transformation sur place des matières premières brutes, comme les oléagineux de l'arachide ou des palmistes, la transformation du coton, la mise en conserves de biens alimentaires, la production de sucre, de cigarettes, de ciment, etc.

En ce qui concerne les artisans africains, Austen (1987) considère que les importations massives de produits intermédiaires (fils textiles, teintures, barres et morceaux de métal, caoutchouc transformé, etc.) leur donnaient la possibilité d'accroître la production dans de nombreux domaines correspondant aux besoins de la population, et « la croissance de l'économie coloniale stimula la demande de toutes sortes de produits, augmentant les gains des artisans locaux, même si la plus grande part de ces nouveaux marchés était alimentée par les importations ». En outre, le secteur informel dans les zones urbaines, c'est-à-dire la foule des petits métiers, trouve dans les biens importés de multiples occasions pour adapter, réparer, transformer, etc. Les automobiles, les camions, les outils, les bicyclettes, les moteurs de tout type, sont des exemples de ces biens importés, dont l'entretien est pris en charge par les Africains : « Les

activités développées autour des matériels et des biens importés montrèrent une formidable vitalité et ingéniosité ... même si elles ne purent arriver au stade de fabrication de ces mêmes biens. » (*ibid.*)

Mais il n'y a pas que le secteur informel qui se développe, après 1945, avec la croissance des villes²⁷⁵, la multiplication des routes²⁷⁶ et des automobiles, les progrès de l'alphabétisation, la hausse des revenus, les Africains participent de plus en plus au secteur moderne, avec l'arrivée d'entrepreneurs dans diverses activités, comme la construction, le bâtiment, les services automobiles, la culture (livres, librairies, cinémas), ou la distribution (commerces modernes, mini et supermarchés).

Hopkins (1990) va dans le même sens en constatant que la concurrence des produits manufacturés importés réduit la part de ceux fournis par l'artisanat traditionnel, mais pas leur volume, car la croissance générale de la période, aussi bien en termes économiques que démographique favorise une hausse massive de la demande à l'époque coloniale. Il remarque aussi que les régions les plus importatrices de biens manufacturés sont aussi celles paradoxalement où la production locale augmente (textiles, cuirs, peaux, poterie, ustensiles en terre cuite, etc.), les consommateurs achetant à la fois des biens courants importés et des biens domestiques, selon des critères complexes, comme la variété des goûts, des modes et des usages, et aussi le regain de l'identité africaine : « Avec le temps, les textiles traditionnels devinrent de plus en plus portés, comme indice du statut et symboles de l'affirmation de la culture africaine et des mouvements nationalistes. » (*ibid.*)

Les politiques économiques

Après la Première Guerre mondiale, quand la colonisation semble bien établie, on peut distinguer trois phases dans l'approche économique des métropoles. Les années 1920, qui se caractérisent par la croissance dans le monde industriel, sont celles du libéralisme économique. Puis la dépression des années 1930, suivie par la guerre, provoque un repliement général, une phase de protectionnisme, ou de néomercantilisme (Austen, 1987). Et à partir des années 1950, la dernière décennie de colonialisme en Afrique, avec le retour de la croissance et l'ouverture générale aux échanges, on retrouve une phase libérale au plan extérieur, mais interventionniste et même planificatrice au plan intérieur.

Dans les années 1920, les prix des matières premières sont orientés à la hausse, favorisant les recettes des colonies et donc l'entretien des administrations et les investissements publics et privés. La part de l'Afrique dans le commerce mondial reste infime, à l'exception du cas de l'Afrique du Sud et son or. Durant les années 1930, les pays industriels en crise cherchent des marchés protégés dans leur empire, du moins pour ceux qui en ont un (Grande-Bretagne, France, Belgique, Portugal) et ils mettent en

place des « préférences impériales », c'est-à-dire des mesures de protection, des tarifs douaniers élevés pour les produits venant de l'extérieur à chaque empire colonial, de même que des contrôles des changes pour éviter les sorties de devises. C'est le cas de l'Angleterre en 1932, de la France en 1936, du Portugal de Salazar et de la Belgique dès 1930. Mais les colonies sont également en crises, les prix se sont effondrés, et les marchés qu'elles offrent aux métropoles sont extrêmement limités. Les investissements en infrastructure sont réduits drastiquement, des mines et des plantations sont abandonnées, les pouvoirs réduisent leur train de vie.

La guerre entraîne une demande accrue de produits primaires africains et les prix remontent pendant les années 1940, en même temps que l'Amérique sort enfin de la dépression. L'Asie étant en guerre, ses exportations de matières premières s'effondrent (caoutchouc, sisal) et l'Afrique prend la place. Le fer, l'étain, le zinc et le cuivre africains sont indispensables aux Alliés, et aussi l'uranium du Congo belge pour la mise au point des bombes atomiques américaines qui ont mis fin à la guerre du Pacifique. La fin de la guerre correspond à la période où le poids de l'Afrique est le plus élevé dans le commerce européen.

Enfin les années 1950 voient le retour aux pratiques libérales ; le commerce s'ouvre à nouveau, en même temps qu'on assiste, à une hausse considérable des aides, fonds publics, investissements destinés aux colonies. Une sorte de paradoxe, parce que si le libéralisme gagne au plan extérieur (progrès du libre-échange, GATT, marché commun), c'est l'interventionnisme et le dirigisme qui caractérisent les politiques internes (plans français, hollandais, nationalisations, États-providence, aides et subventions, politiques industrielles, etc.). Bien sûr la crise et Keynes sont passés par là, ainsi que l'État-providence de Beveridge, on est loin du laissez-faire du début du ^{xx}e siècle, et de « l'art de l'administration légère » (Hopkins).

C'est l'époque en Afrique de la mise en place de nouveaux réseaux routiers et de grands barrages hydroélectriques, après le train et les ports au début du siècle. La France crée le FIDES, pour canaliser ces ressources (Fonds d'Investissement pour le Développement économique et social), la Grande-Bretagne avec les CDW Acts (*Colonial Development and Welfare*) dans le même but, aboutissant à deux organismes : OFC (*Overseas Food Corporation*) et CDC (*Colonial Development Corporation*). L'aspect social apparaît dans les deux cas, avec la volonté d'investir davantage dans l'éducation, la santé, la fourniture d'eau, les installations sanitaires, le logement, etc. Comme le dit Keith Hancock, un historien britannique, « une action vigoureuse de l'État pour promouvoir le développement et le bien-être colonial est devenue la nouvelle orthodoxie » (cité par Oliver et Fage, 1990). Un nouveau credo qui n'est pas étranger à la grande dépression, car le chômage massif des années 1930 dans le monde développé incite à penser qu'un développement des colonies est nécessaire

pour y créer des débouchés et donc aussi des emplois dans les métropoles. Il fallait investir davantage en Afrique et l'argent public était sollicité, dans l'intérêt bien compris des populations européennes et africaines. L'apport de capitaux est sans commune mesure avec le passé, ainsi entre 1947 et 1956 l'investissement public en Afrique de l'Ouest française est de 106 milliards de FCFA constants, contre 46 au total dans la première partie du siècle (1903-1946), soit quatre fois plus sur une période quatre fois plus courte (Hopkins, 1990).

Une nouvelle vague d'Européens arrive ainsi en Afrique à partir des années 1950, après les administrateurs, les missionnaires, les marchands et les militaires de la période précédente ; ce sont des ingénieurs, des enseignants, des médecins, des travailleurs sociaux, des constructeurs, des chercheurs, etc., la plupart restant seulement quelques années et bénéficiant d'avantages divers, pour inciter au départ, et donc de conditions de vie extrêmement favorables, au milieu de la pauvreté générale, situation qui se poursuivra évidemment longtemps après les Indépendances, avec tous les systèmes de coopération.

La monnaie

À la fin du ^{xix}e siècle, les monnaies traditionnelles (cauris, manilles) laissent la place aux pièces frappées européennes en argent (francs, florins, shillings, etc.) dans les échanges extérieurs de l'Afrique de l'Ouest. L'abondance des cauris et autres monnaies marchandises, apportés en masse par les Européens, entraîne leur dépréciation : « Dans les années 1880, les commerçants africains avaient besoin de porteurs pour transporter leur petite monnaie, de la même façon que pendant l'hyperinflation en Allemagne en 1923 les gens avaient des valises²⁷⁷ pour ramener chez eux leurs gains hebdomadaires. » (Hopkins, 1990). La monnaie moderne remplace les anciennes monnaies dans le commerce de l'arachide en Sénégal et celui de l'huile de palme sur la côte de la Sierra Leone au Nigeria. Les avantages sont multiples ; d'abord les monnaies marchandises présentaient l'inconvénient d'être différentes et complexes, avec des valeurs variées selon les places, ce qui rendait plus difficiles les transactions : « Les commerçants devaient maîtriser les complexités du système monétaire préindustriel, une sérieuse barrière à l'entrée. » (*ibid.*) Ensuite ces monnaies n'étaient pas utilisables en Europe, et ils devaient donc acquérir des biens réels à la place. Les paiements en pièces libéraient de ces contraintes en permettant de séparer les échanges dans le temps et l'espace.

Les autorités coloniales, dès les premières décennies de leur implantation, introduisent les monnaies métropolitaines en Afrique (pièces et billets), selon le système alors en vigueur, l'étalon-or ; elles remplacent progressivement les monnaies marchandises traditionnelles, ainsi que

l'utilisation d'anciennes monnaies européennes comme les thalers de Marie-Thérèse ou les pièces de huit (*Spanish dollars*, ou *reales de ocho*), pièces d'argent sans valeur faciale pour les premières, utilisées depuis les ^{xvii}e et ^{xviii}e siècles. L'introduction des monnaies des métropoles accélère l'évolution vers des économies de marché de type moderne et dès 1910 elles sont répandues à travers le continent²⁷⁸.

Les premières banques sont la Banque du Sénégal, créée en 1854, et remplacée en 1901 par la Banque de l'Afrique occidentale. Du côté anglais, la *Bank of British West Africa* est fondée en 1894, la Barclays s'installe en Afrique en 1926. La BAO et la BBWA ont le monopole de l'émission de monnaie pour leur zone, francs ou shillings. La BBWA est remplacée dans ce rôle en 1912 par le *West African Currency Board*, sorte de Banque centrale pour les colonies britanniques d'Afrique de l'Ouest. Il n'y a pas de politique monétaire, l'offre de monnaie est réglée par des mécanismes automatiques, c'est le montant des exportations qui détermine la masse monétaire, variant en fonction de la conjoncture internationale. Quand par exemple la BAO reçoit des francs français des exportateurs, elle émet en contrepartie les francs BAO utilisés en Afrique, et fournit ces FF aux importateurs contre leurs francs BAO. Dans les colonies britanniques, les monnaies sont rattachées à l'or à taux fixe depuis 1912, avec des appellations variées. Quand la Grande-Bretagne abandonne l'étalon-or en 1931, la zone sterling est constituée et les monnaies africaines voient leur cours fixé par rapport à la livre.

Le franc CFA (Colonies françaises d'Afrique) est créé en 1945, librement convertible avec le franc français, à taux fixe ; il circule en AOF et en AEF, et sera gardé jusqu'à aujourd'hui dans les pays africains francophones indépendants, changeant de nom pour franc de la *Communauté financière africaine* en 1960. Du côté britannique, la livre sterling est utilisée dans la période coloniale, avec une obligation de couverture à la Banque d'Angleterre à Londres.

La démographie

La période coloniale a été aussi traumatisante qu'elle a été brève, sa principale conséquence fut une rapide croissance de la population ; une nouvelle dynamique, en 1950, de l'histoire africaine.
(Iliffe, 2007)

En 1900 la population de l'Afrique était d'environ 130 millions d'habitants, depuis les quelque 50 millions estimés en 1500 (Reader, 1999). Mais le reste de la population mondiale est passée dans le même temps de 500 millions à près de deux milliards. La différence de croissance, plus faible en Afrique (multiplication par 2,6 au lieu de 4), est due aux conditions plus difficiles (maladies, sols, climat) et à la longue période de traite esclavagiste (ch. 6).

Les progrès médicaux ont amené ensuite une révolution démographique

en Afrique coloniale :

Une trajectoire vers le haut du continent tout entier pour probablement la première fois dans son histoire ... Les comportements acquis dans un monde sous-peuplé, joints à la médecine moderne, ont provoqué la plus soudaine et la plus rapide augmentation de population que le monde ait peu de chances de voir jamais se reproduire. (Iliffe, 2007)

Cependant l'effet n'a pas été immédiat, les premières décennies de la colonisation ont plutôt vu une baisse ou une stagnation de la population. Entre 1880 et 1920, la population du Congo est réduite dans des proportions inimaginables avec les atrocités du règne de Léopold II dans l'exploitation forcenée du caoutchouc, elle diminue au rythme de 0,25 % par an (Iliffe, 2007).

Avant l'arrivée des concessionnaires, la population du Congo était estimée à au moins 20 millions. Un recensement officiel en 1911 révéla que seulement 8,5 millions restaient. Des régions entières avaient été dépeuplées. (Reader, 1999)

Les causes de l'évolution négative initiale dans toute l'Afrique sont bien connues, résumées ici par Austen (1987) :

Le travail forcé, les campagnes militaires contre les foyers de résistance, la propagation des maladies due à des contacts et déplacements accrus, les famines provoquées par la sécheresse ou des orientations précipitées vers l'agriculture commerciale, tout cela a contribué à des taux de mortalité élevés dans les premières décennies, sans contrepartie en termes de campagnes de santé publique ou de distribution de nourriture dans les périodes de pénurie.

La population du Congo ne reprendra qu'à la fin des années 1920, où on constate des taux de croissance de 0,4 % au début allant jusqu'à 2,6 % par an dans les années 1950 (Iliffe, 2007). Entre 1938 et 1948, le taux de mortalité tombe de 33 à 28 pour mille chaque année, tandis que le taux de natalité reste stable autour de 43 pour mille. Dans les années 1940, la « croissance démographique devient la norme » à travers toute l'Afrique, à un rythme d'environ 1 % par an, il passera à 2,8 % dans les années 1970 (*ibid.*). L'espérance de vie s'élève de 39 ans en 1950 à 50 en 1990, tandis que le taux de mortalité baisse à 16 pour mille (22 en 1965).

Les populations de l'Afrique équatoriale française subissent les mêmes exactions qu'au Congo au début du siècle, même si elles sont moins connues ; aussi dans l'exploitation du caoutchouc, puis dans la construction de la ligne de chemin de fer Brazzaville-Pointe Noire dans les années 1920 avec des travailleurs forcés connaissant un taux de mortalité effroyable. La population de l'AEF est estimée en 1900 à 15 millions et à 5 à 10 millions en 1914, tandis que les chiffres officiels font état de 2,8 millions en 1921 (Fage, 1995).

Par la suite, après la Grande Guerre, la situation s'améliore et on estime que la population africaine à la fin des années 1940 dépasse 200 millions,

Amérique du Nord et en Afrique du Sud : dans la première il désigne les Afro-Américains, dans la seconde les mulâtres et métis.

Les seuls Européens complètement affranchis de leurs liens avec le pays d'origine, avec le sentiment d'une identité nationale, sont les Sud-Africains d'origine boer, les Afrikaners, qui contrôlent en plus une économie riche et diversifiée. Ils ont obtenu l'autonomie depuis 1910, et dirigent le pays sans tenir compte de la majorité noire, jusqu'en 1994, avec la fin de l'*apartheid*. Le mot apparaît dans les années 1930, mais la ségrégation qu'il implique est mise en place après la guerre, quand le Parti National remporte les élections en 1948. Une séparation totale entre Noirs et Blancs (ou plutôt « aussi totale qu'il est possible en pratique », Fage et Oliver, 1990), imposée par les Afrikaners au pouvoir, avec comme compensation la promesse que chaque peuple pouvait vivre et développer sa propre culture et gérer ses propres affaires. Une situation bien sûr honteuse et moralement inacceptable, mais aussi impossible et contradictoire au plan pratique car le développement économique du pays impose des contacts permanents : « Les Blancs et les Noirs devenaient de plus en plus économiquement dépendants les uns des autres, et pourtant politiquement et socialement toujours davantage éloignés. » (*ibid.*)

L'éducation

Souvenons-nous qu'il n'y a pas de population éduquée sur cette planète qui soit pauvre, ni aucune population illettrée qui soit autre chose que pauvre. J.K. Galbraith²⁸³

L'éducation au départ est confinée aux missions, mais dans la deuxième phase de la colonisation, après 1918, nombre d'institutions scolaires sont mises en place par les autorités. L'Afrique occidentale britannique par exemple, où on trouve en 1950 des taux de scolarisation dans le primaire de 16 % au Nigeria et 26 % au Kenya ; et au Congo belge, 33 % (Iliffe, 2007). L'enseignement est souvent biaisé, centré sur la culture des métropoles, selon l'image traditionnelle de « Nos ancêtres les Gaulois avaient les yeux bleus » :

Les manuels montraient des contradictions entre le contenu de l'enseignement et la réalité africaine qui tournaient au grotesque. Dans une chaude après-midi des tropiques, les élèves se voyaient infliger une leçon sur les saisons européennes, ils apprenaient la géographie des Alpes ou du Rhin, d'autres se voyaient proposer des sujets comme « Comment avons-nous vaincu l'Invincible Armada en 1588 ». (Reader, 1999)

Pour le secondaire, les taux sont plus bas, autour de 2 % en moyenne dans les diverses colonies²⁸⁴. La première école secondaire pour les Africains date de 1827, fondée au Sierra Leone (Fourah Bay college), et la première au Ghana un siècle plus tard, c'est le collège Achimota. En 1938, selon Reader (1999), il n'y avait pas plus de 11 000 jeunes Africains recevant un

Hopkins (1990) propose une explication économique de l'impérialisme au ^{xix}e siècle, et aussi de sa fin au ^{xx}e, liée aux dépressions et leurs effets sur l'économie et le commerce africains. La grande dépression de la fin du ^{xix}e siècle, avec la baisse des prix des produits primaires et la détérioration des termes de l'échange pour les Africains, expliquerait le *scramble*, tandis que les mêmes phénomènes lors de la dépression des années 1930 rendraient compte au contraire de la montée des nationalismes conduisant aux Indépendances. Ainsi à la fin du ^{xix}e, la baisse des prix de l'huile de palme incite les intermédiaires sur la côte, dans le delta du Niger, à refuser de vendre et les firmes européennes comme la *Royal Niger Company*, tentent de remonter le fleuve directement vers les producteurs, et commencent à réclamer l'appui militaire de Londres.

De même en France, les pressions des firmes et des commerçants en Afrique pour une intervention plus forte se font croissantes. La fin du siècle voit le retour au protectionnisme en Allemagne et en France (mais non en Grande-Bretagne), après trois décennies de libre-échange depuis 1860, les entrepreneurs français sont davantage acquis à ces mesures que ceux d'outre-Manche, traditionnellement libre-échangistes. Et ils trouvent des oreilles favorables auprès des politiques, chez les nombreux partisans de l'impérialisme, le « parti colonial ». Cette évolution favorise ensuite la réaction britannique dans le même sens et les partisans d'une intervention impériale, comme Joseph Chamberlain, nommé secrétaire au Colonies en 1895.

Et lors de la crise de 29 et la dépression qui suit, les cours s'effondrent à nouveau. La guerre a le même effet, la demande de produits africains stagne, les prix augmentent pour les importations de produits manufacturés, la période 1930-1945 est aussi une période de crise en Afrique, et pour Hopkins cela explique la montée du mécontentement et des nationalismes : « La longue période de difficultés économiques déclencha un mouvement qui aboutit à la fin du colonialisme. Ce mouvement voit ses origines dans la crise des années 1930, et, avec la Seconde Guerre mondiale, il devint plus étendu, plus affirmé, et finalement irrésistible. » De même pour Reader, « l'engagement de l'Afrique dans la guerre renforça le cas de l'Indépendance », car l'aide apportée par les Africains leur donnait un argument de plus pour exiger leurs droits.

Naturellement, après 1945, une longue phase d'expansion commence, favorisant les exportations et la situation économique en Afrique, mais cela ne suffira pas à atténuer l'hostilité croissante envers le système, car bien d'autres facteurs interviennent, des facteurs politiques, idéologiques, culturels, qui poussent tous en faveur de la contestation, et il suffira de 15 années pour venir à bout des empires : « Les aspirations se sont multipliées et la prospérité permit de financer la montée d'organisations

politiques qui conduisirent en fin de compte à l'indépendance. » (Hopkins, 1990). Un des pionniers du panafricanisme et de l'indépendance au Ghana, Joseph Danquah, écrit par exemple pendant la guerre : « Nous ne pourrions rester dans la vieille économie agricole, nous devons produire et acheter nos propres biens manufacturés, nous devons industrialiser notre pays²⁸⁵. » Les idées d'émancipation et du panafricanisme²⁸⁶ datent du ^{xix}e siècle ; elles s'expriment fortement en Afrique britannique entre les deux guerres, par exemple sous la plume de Nnamdi Azikiwe²⁸⁷ : « Tant que nous raisonnerons en termes de Nigeria, de Gold Coast, de Sierra Leone ou de Gambie, et pas en termes d'une Afrique occidentale unie, nous devrions nous contenter de la dictature coloniale. » (1938)

Devant la montée des revendications africaines, dès les années 1930, en faveur de l'indépendance, les puissances impérialistes avaient trois solutions : « Ne rien faire, dans l'espoir que le problème se résolve de lui-même ; utiliser la répression ; ou essayer la conciliation. » (Hopkins, 1990) Après 1945, et en grande partie du fait des conséquences de la guerre, divers facteurs²⁸⁸ favorisent la dernière option : la France occupée a perdu de son lustre ; les idées de liberté défendues par les Alliés sont incompatibles avec la colonisation ; de nombreux partis et courants en Europe même s'y opposent ; les États-Unis ont une position dominante à la fin du conflit et agissent en faveur d'une décolonisation²⁸⁹ ; l'exemple du plan Marshall incite à des dispositions du même genre pour les colonies ; enfin l'idée que les colonies rapportent peu aux industries des métropoles se diffuse, que de toute façon le maintien de force de la situation coloniale serait infiniment coûteux, et des rapports commerciaux libres entre pays autonomes bien préférables²⁹⁰.

La période 1945-1960 a été marquée par une politique de compromis et la coercition a été l'exception plutôt que la règle ... Dès le début des années 1950, il devint clair que la France et la Grande-Bretagne avaient décidé de ne pas retenir l'Afrique de l'Ouest de force. (Hopkins, 1990)

C'est la raison pour laquelle la décolonisation s'est faite dans l'ensemble pacifiquement, autour de 1960²⁹¹, à l'exception du cas portugais, où la seconde méthode est adoptée, la répression, et l'accès à l'indépendance se fait bien après, en 1975, à la suite de guérillas et conflits armés (Guinée Bissau, Angola, Mozambique).

Épilogue Depuis les Indépendances

Les indépendances autour de 1960 aboutissent à la formation d'une cinquantaine d'États-nations. Ces *Cinquante Afriques*²⁹² vont suivre des cheminements différents ; les responsables africains ont eu la sagesse de ne pas remettre en cause les frontières héritées de la colonisation, malgré leur arbitraire, évitant le risque d'une aggravation des conflits. On peut penser qu'après trois quarts de siècle, ces nations ont été reconnues par leurs citoyens et qu'un sentiment d'appartenance s'est installé. Mais relater l'histoire de tant d'orientations divergentes ne peut être fait ici que brièvement, sous forme de conclusion.

L'euphorie de la première décennie après les Indépendances, les années 1960, fin des Trente Glorieuses en Europe, laisse place dans les années 1970 à l'accumulation de difficultés tant politiques qu'économiques, liées aux erreurs de politique économique et à la crise économique et énergétique mondiale. Les difficultés s'aggravent par la suite dans ce qu'on a appelé *la décennie perdue pour le développement*, les années 1980. La fin du siècle cependant voit à la fois l'exacerbation des crises politiques, guerres, génocide²⁹³, sida²⁹⁴, mais aussi un renouveau institutionnel et économique, l'adoption de politiques plus avisées, conduisant à un retour de la croissance, une croissance plus forte que dans le monde développé, qui dure maintenant depuis une vingtaine d'années, et plus rapide encore dans les pays africains à faible revenu²⁹⁵.

Tableau 14. Taux de croissance annuel moyen du PIB par habitant, Afrique subsaharienne

		1990-1993	
		+0,3%	

Source : Vergne et Ausseur, 2015

En outre, la croissance n'est pas arrêtée pendant la crise de 2008-2009, alors qu'elle s'effondre au Nord ([voir annexe 1](#)). Un début de rattrapage à l'échelle mondiale donc, des pays riches par les pays africains²⁹⁶, et un rattrapage également interne à l'Afrique (voir tableaux ci-dessous, et en annexe la croissance économique depuis 1995, et par pays depuis 1980, qui montrent le démarrage dans les années 1990).

Tableau 15. Afrique subsaharienne, taux de croissance annuel du PIB réel, en %

[illegible]

Afr subs. PER*	200000008
	858
	891

* PFR : pays à faible revenu²⁹⁷

Tableau 16. Croissance du PIB réel par habitant, Afrique subsaharienne, %

Source : FMI, *ibid.*

Le développement agricole est essentiel, et pour la croissance économique globale, et pour le processus d'industrialisation. Une agriculture prospère agit de quatre façons dans ce sens : elle est d'abord en mesure de fournir *des produits*, de la nourriture aux autres secteurs bien sûr, mais aussi ceux qui seront transformés dans les industries alimentaires ou textiles ; elle offre *des débouchés* pour les produits manufacturés, débouchés qui seront absents chez des paysans appauvris ; elle dégage *des facteurs de production*, une épargne d'abord, servant à financer d'autres activités, infrastructures ou projets, et aussi de la main-d'œuvre si sa productivité augmente (ce qui ne peut manquer d'arriver quand on pense aux moins de 3 % de la population active dans les pays développés dans le secteur agricole, contre 60 à 90 % selon les pays en Afrique³⁰³) ; enfin l'agriculture fournit *des devises* au pays, par l'exportation de produits primaires, devises indispensables au développement industriel, et dans les premiers temps elle est la seule à permettre cette possibilité.

Simon Kuznets³⁰⁴ a le premier fait cette distinction des quatre voies par lesquelles l'agriculture est nécessaire pour l'industrialisation : « Un des problèmes cruciaux de la croissance économique moderne est d'arriver à extraire du produit agricole un surplus pour le financement de l'investissement industriel, sans briser en même temps la croissance de l'agriculture. » Malheureusement, certains pays sont allés trop loin dans cette ponction sur l'agriculture, et ils ont effectivement stoppé la croissance agricole et avec elle celle de l'économie dans son ensemble. C'est ce qui s'est passé dans beaucoup de pays africains, avec les prix trop bas payés par les Caisses de stabilisation aux producteurs, décourageant leur activité, freinant la production, et réduisant la croissance économique globale. Au Mali par exemple, les producteurs de riz recevaient de l'État 63 francs par kilo, quand le coût de production était de 80 (étude de 1981, citée par Meredith, 2014). Au Ghana les prix aux producteurs de cacao baissent de plus de 90 % entre 1957 et 1983 et la production de 572 000 tonnes en 1964 à 153 000 en 1983. Pendant ce temps la Côte d'Ivoire, qui modère la ponction sur la paysannerie et pratique des prix plus élevés, voit la production de cacao passer de 61 690 t en 1950 à 815 000 à 1990.

Pour l'ensemble des pays africains, qui la plupart ont basé leur stratégie de développement sur l'exploitation du monde rural, la production alimentaire décline dans les années 1960 et 1970 de 1 % par an³⁰⁵, la tendance ne sera inversée que dans les années 1980. D'autres facteurs ont joué, comme le retour des sécheresses après 1960, et la croissance démographique rapide qui fait que les terres deviennent rares, après des siècles d'abondance, et aussi le peu d'évolution technique, le maintien d'une agriculture extensive, avec une révolution verte et les variétés à haut rendement qui n'ont pas encore atteint le continent, parce qu'elles concernaient principalement le riz et le blé, peu cultivés en Afrique noire, alors qu'elles ont changé totalement les conditions en Asie et y ont mis fin

aux famines.

Des raisons politiques expliquent ici ces orientations erronées : en Afrique les paysans sont loin du pouvoir, peu informés et peu conscients politiquement, à la différence des citoyens, employés, fonctionnaires, étudiants, commerçants, etc. Les régimes en place ont donc tout à craindre des contestations des seconds, et peu des premiers, ils ont donc eu tendance à délaisser la masse paysanne et favoriser au contraire les habitants des cités, notamment avec des prix maintenus artificiellement bas pour les biens alimentaires. On a ainsi une opposition³⁰⁶, bien différente de l'opposition classique des classes dans les pays industriels (salariés/patrons), mais une opposition villes/campagnes, dont les intérêts immédiats sont en contradiction.

Par ailleurs, dans les années suivant l'indépendance, outre le mythe de l'industrialisation à marche forcée, une autre croyance répandue à l'époque était qu'un développement du type du socialisme réel était indispensable dans les pays pauvres. Le cas de l'URSS, qui avait réussi à s'industrialiser rapidement avec la planification impérative sous Staline, quand le monde capitaliste était plongé dans une dépression interminable, était naturellement dans tous les esprits. Ainsi, pour Kwame Nkrumah : « Le cercle vicieux de la pauvreté ne peut être brisé que par une stratégie globale de planification. » (cité par Iliffe, 2007). En outre, le colonialisme était profondément associé au capitalisme et il n'est pas surprenant que de nombreux pays aient opté pour une voie socialiste au cours des décennies suivantes. L'échec de toutes ces expériences, du Mali à l'Éthiopie, de la Tanzanie au Ghana, en passant par la Guinée ou le Bénin, comparé aux réussites relatives de pays comme le Kenya, le Sénégal, le Malawi ou la Côte d'Ivoire, est maintenant patent et elles ont été abandonnées. La vision de Marx et Engels, selon laquelle le capitalisme a un rôle historique à jouer, celui de réaliser l'accumulation du capital, est revenue en force, il n'y a pas de raccourci vers le développement, l'efficacité du capitalisme de marché est une nécessité. L'impérialisme des firmes d'Etat, des fermes collectives³⁰⁷, l'impossibilité de commander par le haut une économie en remplaçant les milliards d'ajustement permanents du marché, tout cela a été peu à peu compris et accepté, d'autant plus que la catastrophe économique soviétique des années 1970 et 1980, suivie de la chute du régime en 1989, ont ôté toute illusion sur ce modèle de développement³⁰⁸.

En 1981, les institutions de Bretton-Woods, le FMI et la Banque mondiale, sont à l'origine d'un rapport³⁰⁹ qui va marquer un changement d'orientation en Afrique, des orientations étatistes et dirigistes vers des politiques favorables au marché. Il s'agit de privatiser les entreprises publiques inefficaces, de libérer les prix et dévaluer la monnaie, rééquilibrer budgets et comptes extérieurs, réduire les subventions et les impôts, diminuer les effectifs de la fonction publique. Ces programmes, appliqués en contrepartie de l'attribution des prêts, font partie de ce qu'on a appelé

l'ajustement structurel, censé remettre l'économie sur les rails, favoriser la croissance. Ils impliquent la perte de privilèges et de rentes pour toutes les bureaucraties et affidés des pouvoirs, et leur coût social a été élevé, mais en l'absence d'autres solutions, 36 pays les ont adoptés avec des résultats variés (voir Iliffe, 2007).

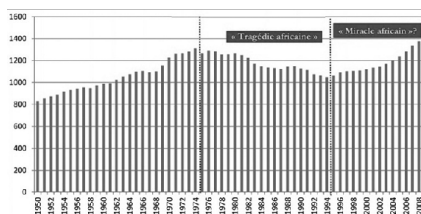
L'évolution politique dans l'ensemble du continent est marquée par les régimes autoritaires à parti unique, parfois éclairés comme en Côte d'Ivoire au temps d'Houphouët-Boigny, parfois despotiques et ruinant leur pays dans la corruption et un clientélisme exacerbé (ainsi au Zaïre³¹⁰ de Mobutu), parfois meurtriers comme en Guinée avec Sékou Touré, en Ouganda avec Idi Amin Dada, Bokassa en RCA ou en Éthiopie avec Mengistu. Les démocraties sont l'exception (Sénégal, Botswana, Gambie), mais elles progressent à partir des années 1990³¹¹, comme dans le cas exemplaire de l'Afrique du Sud. La justification du parti unique réside dans les divisions ethniques des pays africains, où les gens votent en fonction de leur appartenance et non selon des critères politiques, telle ou telle ethnie plutôt que tel ou tel programme. Le parti unique de masse et discipliné serait le seul à pouvoir « créer un sentiment d'unité nationale, dépasser les divisions ethniques et tribales, mobiliser la population pour le développement économique » (Meredith, 2014). Comme le disait Houphouët-Boigny :

Nous avons hérité de nos anciens maîtres des États et non des nations. Des États dont les structures internes sont marquées par des liens très fragiles entre les groupes ethniques ... La démocratie est un système de gouvernement conçu pour les peuples vertueux. Dans les pays jeunes comme le nôtre, nous avons besoin d'un chef tout-puissant pendant une période spécifique. S'il fait des erreurs, on pourra toujours le remplacer.

Par ailleurs, on a pu voir dans le parti unique l'équivalent moderne des traditions africaines ancestrales, où les plus anciens, les sages, prenaient les décisions dans l'intérêt général (Fage et Oliver, 1990). Mais dans la pratique le parti unique a surtout servi à renforcer le pouvoir du chef et des élites privilégiées, et les enrichir toujours plus, et les têtes d'État sont souvent restées au sommet très longtemps (Mobutu Sese Seko, Paul Biya, Robert Mugabe, José Dos Santos, Blaise Compaoré, etc.) même si les coups militaires ici ou là se sont aussi multipliés³¹². La corruption et le clientélisme sont généralisés, comme au Nigeria après l'indépendance :

Les hommes politiques de tout bord étaient engagés dans une course effrénée pour le profit et le pouvoir. À tous les niveaux, depuis le ministre fédéral jusqu'au dispensaire de village, les politiciens et les hommes en place utilisaient leur position au bénéfice de leur propre groupe et au détriment des autres. Les fonds publics étaient régulièrement affectés à des gains personnels. Les leaders nigériens construisaient de solides empires de fortunes et de clients. En échange d'un maintien au pouvoir, leurs soutiens recevaient des prêts, des emplois, des contrats, des bourses – tout ce qui était disponible. Il n'y avait pas à rendre compte de dépenses illicites, car tous au

Graphique 1. PIB par habitant moyen de l'Afrique subsaharienne, 1950-2008



Les choses changent à partir des années 1990, les pays africains s'engagent dans des réformes de grande ampleur³¹³, tandis que la croissance forte des pays émergents, et en premier lieu la Chine avec sa demande insatiable de produits primaires (croissance continue autour de 10 % durant trois décennies), favorise le redémarrage en Afrique. Toute la question est de savoir si cet afflux de devises permettra un accroissement des capacités productives, une croissance autonome, et non seulement tirée par l'extérieur, autrement dit si des investissements utiles ont suivi, et là les réformes institutionnelles jouent un rôle positif. Et aussi de savoir si la demande élevée des pays émergents se poursuivra. Leurs difficultés récentes, dans les années 2010, y compris en Chine, est un signe défavorable. Mais le début de diversification des exportations, vers les produits manufacturés, surtout en Afrique orientale et du Sud, mais aussi au Sénégal, suivant en cela les cas de l'Asie et de l'Amérique latine dès les années 1960, est un facteur d'optimisme.

L'accent est porté dans les années 1990 sur la mise en place d'une bonne gouvernance, c'est-à-dire de meilleures politiques économiques (baisse de l'inflation, équilibre budgétaire, ouverture aux échanges extérieurs) et d'institutions adaptées³¹⁴, favorables au développement. On peut en donner les exemples suivants : la garantie des droits de propriété, le bon fonctionnement des mécanismes du marché, la sécurité des échanges, le respect du droit, l'autorité de l'État, l'intégrité des administrations, les mécanismes de représentation populaire, la mobilité des facteurs de production, la liberté d'entreprendre, les comportements civiques, le degré de confiance et l'éthique. La stabilité politique aussi sera importante, et des progrès ont été réalisés dans ce domaine dans nombre de pays (Burkina Faso, Mozambique, Éthiopie, Tanzanie), rendant compte aussi du retour à la croissance. De même que la réduction du poids de la dette dans les années 1990, à la suite des programmes d'allègement centrés sur l'Afrique. En outre, le continent a entamé sa transition démographique, avec l'urbanisation³¹⁵ et l'industrialisation croissantes, à la suite des autres régions du tiers-monde³¹⁶, et l'écart entre croissance économique et

croissance de la population, tend à augmenter, favorisant une hausse du revenu par tête. Enfin les progrès agricoles, l'adoption progressive de nouvelles techniques intensives, ainsi que les variétés à haut rendement de la révolution verte qui ont été introduites tardivement en Afrique, favorisent la croissance et la libération de main-d'œuvre³¹⁷ pour les activités secondaires et tertiaires, industries et services.

Les progrès en termes économiques s'accompagnent de progrès sociaux et humains, qu'on peut par exemple mesurer par l'évolution de l'espérance de vie, puisqu'il s'agit d'une sorte d'indicateur synthétique, qui résume tous les autres, meilleure alimentation, moindre mortalité, niveau de vie matériel en hausse, progrès médicaux, meilleure éducation³¹⁸, etc. À cet égard tous les pays du « Sud » ont réduit l'écart avec le « Nord » comme le montrent les gains plus élevés sur une période d'un demi-siècle : les pays africains au sud du Sahara ont gagné 16 ans d'espérance de vie, contre 10 pour les pays développés.

Tableau 17. Espérance de vie par région du monde, de 1960 à 2012

	Afrique ss	Afr N. MO	Eur. As. c.	Amér. A-S
1960	38	48	68	72
1990	50	60	75	78
2012	64	74	80	82
	16 ans	26 ans	12 ans	10 ans

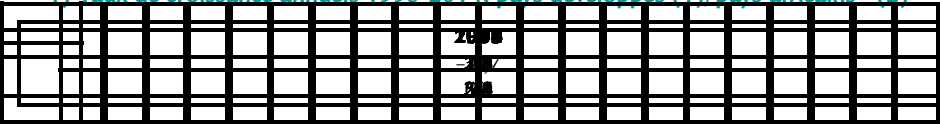
* Afrique ss : Afrique subsaharienne ; Afr N. MO : Afrique du Nord et Moyen Orient ; Eur. As. c. : Europe et Asie centrale ; Amér. A-S : Amérique anglo-saxonne (États-Unis/Canada), différente de l'Amérique du Nord car le Mexique est un pays d'Amérique du Nord, mais appartenant à l'Amérique latine.

Source : Banque mondiale ; UNDP.

L'Afrique noire serait-elle enfin bien partie, pour paraphraser le livre célèbre de René Dumont en 1962, à peine les Indépendances acquises ? La croissance des vingt dernières années, seconde seulement dans le monde après le cas asiatique, semble l'indiquer, mais elle reste fragile, encore basée surtout sur les matières premières exportées, dont les prix peuvent varier rapidement, et aussi sur la demande des pays développés et émergents. Les inégalités et la pauvreté restent énormes, la corruption répandue avec souvent des élites prédatrices, la production alimentaire est encore insuffisante et de nombreux pays dépendent toujours des importations pour nourrir leur population. Le continent dans son ensemble ne représente que moins de 3 % du PIB mondial. L'avenir est donc ouvert, mais l'Afrique et les Africains, qui ont connu une modernisation extraordinaire depuis deux siècles, la plus rapide de toute l'histoire de l'humanité, malgré toutes les crises (économiques, sociales, sanitaires, politiques), ont une capacité d'adaptation et de résilience qui permet d'augurer une évolution plus favorable.

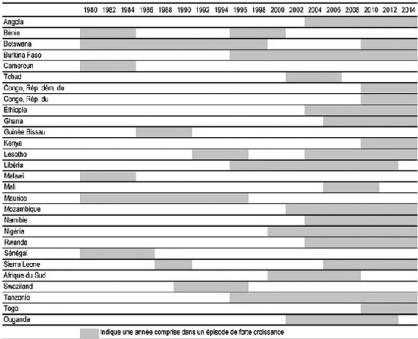
Annexes

1) Taux de croissance annuels 1995-2014, pays développés (1)/pays africains* (2)



Source : CNUCED (UnctadStat) ; * Afrique du Nord comprise, d'où les différences avec le tableau 1 *supra*.

2) Épisodes de croissance forte par pays, 1980-2014, 28 pays africains



Source : FMI, Perspectives économiques régionales, *Afrique subsaharienne*, Octobre 2015

Bibliographie

Albagli, Claude, *Le surplus agricole, de la puissance à la jouissance*, L'Harmattan, 2001.

Asante, Molefi Kete (né Arthur Lee Smith Jr), *The History of Africa*, Routledge, 2007.

Austen, Ralph, *African Economic History: Internal Development and External Dependency*, James Currey ed., 1987.

Austin, Gareth, « Resources, techniques, and strategies south of the Sahara: revising the factor endowments perspective on African economic development, 1500-2000 », *Economic History Review*, 61(3), 2008 ; « The "Reversal of Fortune" thesis and the compression of history: Perspectives from African and comparative economic history », *Journal of International Development*, 20, 2008.

Balandier, Georges, *L'Afrique ambiguë*, Terre humaine, Plon, 1957.

Banque africaine de développement, *Rapports annuels*.

Bernal, Martin, *Black Athena: The Afro-asiatic Roots of Classical Civilization*, Free Ass. Books, 1987.

Biarnès, Pierre, *L'Afrique aux Africains*, Armand Colin, 1980.

Bourges, Hervé, Wauthier Claude, *Les 50 Afriques*, tome 1 : *Maghreb, Afrique du Nord-Est, Corne de l'Afrique, Afrique sahélo-soudanienne, Golfe du Bénin* ; tome 2 : *Afrique centrale, Afrique des Grands Lacs, Afrique australe, Océan Indien*, Seuil, 1979.

Bovill, Edward William, *The Golden Trade of the Moors: West African Kingdoms in the Fourteenth Century*, Markus Wiener, 1995 (1^{re} éd., Oxford U. Press, 1958).

Brasseul, Jacques, « Le déclin du monde musulman à partir du Moyen Âge : une revue des explications », *Revue Région et développement*, n° 19, 2004.

– *Histoire des faits économiques*, vol. 2, *Le xix^e siècle*, Armand Colin, 2004.

– *Petite histoire des faits économiques*, Armand Colin, 4^e éd., 2016, trad. en portugais : *História Económica do Mundo*, Texto & Grafia (Lisbonne), 2011, Saraiva (São Paulo), 2013.

Brasseul, J., Lavrard-Meyer Cécile, *Économie du développement*, Armand Colin, 2016.

Braudel, Fernand, *Le Temps du Monde, Civilisation matérielle, économie et capitalisme xve-xviii^e siècle*, Armand Colin, 1979.

Bulliet, R.W., *The Camel and the Wheel*, Harvard University Press, 1990 (1^{re} édition 1975).

Burgis, Tom, *The Looting Machine, Warlords, Oligarchs, Corporations, Smugglers, and the Theft of African Wealth*, PublicAffairs, 2015.

Cahiers d'Études africaines, EHESS.

Cambridge University, *Cambridge History of Africa*, 8 vol., Cambridge University Press, 1975-1986.

Chrétien, Jean-Pierre, *L'Afrique des Grands Lacs : deux mille ans d'histoire*, Flammarion,

Cissé, Daniel Amara, *Histoire économique de l'Afrique noire des origines (12 millions d'années avant notre ère) à 1794 (Fin de la traite négrière)*, tome 1, *L'économie des origines (- 12 millions d'années à - 3500 avant notre ère)*; tome 2, *L'économie antique (de - 3500 avant notre ère à 652 de notre ère)*; tome 3, *L'économie médiévale (de 622 à 1794 de notre ère)*, Presses universitaires et scolaires d'Afrique, Abidjan, et L'Harmattan, Paris, 1988.

Cogneau, Denis, *L'Afrique des inégalités : Où conduit l'histoire ?*, Éditions ENS rue d'Ulm, 2006.

Collier, Paul, *The Bottom Billion, Why the Poorest Countries Are Failing and What Can Be Done About It*, Oxford University Press, 2007.

Collier, Paul, Gunning Jan Willem, "Why Has Africa Grown Slowly?", *Journal of Economic Perspectives*, 13(3), Summer 1999.

Colson, Elizabeth, "African Society at the Time of the Scramble", dans Gann et Duignan eds, 1969.

Coquery-Vidrovitch, Catherine, Moniot Henri, *L'Afrique noire de 1800 à nos jours*, PUF, 1992, 5e édition 2005.

Coquery-Vidrovitch, Catherine, *Petite histoire de l'Afrique*, La Découverte, 2011.

– *L'Afrique et les Africains au XIX^e siècle : Mutations, révolutions, crises*, Armand Colin, 1999.

– *Histoire des villes d'Afrique noire des origines à la colonisation*, Albin Michel, 1993.

– *Afrique noire, Permanences et ruptures*, Payot, 1985.

Cornevin, Marianne, *Histoire de l'Afrique contemporaine, de la Deuxième Guerre mondiale à nos jours*, Payot, 1978.

Cornevin, Robert, *Histoire de l'Afrique*, Tome 1, *Des origines au XVIII^e siècle*, 1962 ; Tome 2, *L'Afrique précoloniale : 1500-1900*, 1966 ; Tome 3, *Colonisation, décolonisation, indépendance*, 1975, Payot.

Cosandey, David, *Le secret de l'Occident. Vers une théorie générale du progrès scientifique*, Flammarion, coll. « Champs », 2007.

Crosby, A.W. Jr, *The Columbian Exchange: Biological and Cultural Consequences of 1492*, Greenwood Publ., 1972.

Curtin, Philip D., *The Rise and Fall of the Plantation Complex: Essays on Atlantic History*, Cambridge University Press, 1998.

Curtin, Philip, Feierman Steven, Thompson Leonard, Vansina Jan, *African History: From Earliest Times to Independence*, Little Brown, 1995 (1^{re} édition 1978).

Curtin, Philip, *The Atlantic Slave Trade, A Census*, The University of Wisconsin Press, 1969.

– "Africa North of the Forest in the Early Islamic Age"; Africa North of the Forest 1500-1880 ; "The West African Coast in the Era of the Slave Trade" ; "The Commercial and Religious Revolutions in West Africa" ; "The European Conquest" ; "The Impact of Europe" ; "The Colonial Economy" ; "African Resistance and the Liquidation of European Empire", dans Curtin et alii, 1995.

Daget, Serge, Renault François, *Les traites négrières en Afrique*, Karthala, 1985.

D'almeida-Topor, Hélène, *L'Afrique du XX^e siècle à nos jours*, Armand Colin, 2013.

Davidson, Basil, *Africa in History*, Touchstone Books, 1995.

- *The Search for Africa, History, Culture, Politics*, Random House, 1994.
- *Africa, History of a Continent*, Spring Books, 1978.
- “Can we write African History?,” Paper for UCLA, 1965.
- *The African Slave Trade*, Back Bay Books, 1988.
- Decraene, Philippe, *Vieille Afrique, Jeunes nations*, PUF, 1982.
- Deschamps, Hubert (dir.), *Histoire générale de l'Afrique noire*, 2 volumes, PUF, 1970, 1971.
- Deschamps, Hubert, *Histoire de la traite des Noirs de l'Antiquité à nos jours*, Fayard, 1970.
- Diamond, Jared, *Guns, Germs and Steel, A Short History of Everybody For the Last 13 000 years*, Vintage, 1998.
- Diop, Cheikh Anta, *Nations nègres et culture*, Présence africaine, 2000.
- Dorigny, Marcel (éd.), *Les abolitions de l'esclavage*, Presses universitaires de Vincennes et Unesco, 1995.
- Easterlin, R.A., “The Worldwide Standard of Living Since 1800”, *Journal of Economic Perspectives*, 14(1), p. 7-26, Winter 2000.
- Easterly, W., Levine Ross, “Africa's Growth Tragedy: Policies and Ethnic Divisions”, *Quarterly Journal of Economics*, 112, p. 1203-1250, 1997.
- Easterly, William, “Can Foreign Aid Buy Growth?”, *Journal of Economic Perspectives*, 17(3), p. 23-48, Summer 2003.
- *The White Man's Burden: Why the West's Efforts to Aid the Rest Have Done So Much Ill And So Little Good*, Oxford University Press, 2007.
- Eltis, David, *Economic Growth and the Ending of the Transatlantic Slave Trade*, Oxford University Press, 1987.
- *The Rise of African Slavery in the Americas*, Cambridge University Press, 2000.
- “The Volume and Structure of the Transatlantic Slave Trade: a Reassessment”, *The William and Mary Quarterly*, Jan. 2001.
- Fage, J.D., Tordoff William, *A History of Africa*, Routledge, 2002.
- Fage, J.D, Oliver Roland, *A Short History of Africa*, Penguin, 1990.
- Fage, J.D, Oliver Roland (eds.), *The Cambridge History of Africa*, 8 vol., Cambridge University Press, 1975-1986.
- Feierman, Steven, “Early East Africa” ; “A Century of Ironies in East Africa (c. 1780-1890)” ; “Social Change in Colonial Africa”, dans Curtin *et alii*, 1995.
- Fukuyama, Francis, *The Origins of Political Order*, Farrar, Straus and Giroux, 2011.
- *Political Order and Political Decay*, Farrar, Straus and Giroux, 2014.
- Gagey, H. (éd.), *Comprendre l'économie africaine*, L'Harmattan, 1985.
- Gann, Lewis H., Duignan Peter, *Africa and the World: An Introduction to the History of Sub-Saharan Africa from Antiquity to 1840*, University Press of America, 2000.
- Gann, Lewis H., Duignan Peter (éds), *Colonialism in Africa, 1870-1960*, vol. 1, “The History and Politics of Colonialism, 1870-1914” ; vol. 4, “The Economics of Colonialism”, Cambridge, 1975.
- Gerard, Emmanuel, Kuklick Brunce, *Death in the Congo: Murdering Patrice Lumumba*, Harvard University Press, 2015.
- Giri J., *L'Afrique en panne, vingt-cinq ans de « développement »*, Karthala, 1986.

- *Histoire économique du Sahel*, Karthala, 1994.
- Goody, Jack, *Le vol de l'histoire*, Gallimard, 2010 (1^{re} édition, Cambridge, 2006).
- *Technology, Tradition, and the State in Africa*, Cambridge University Press, 1971.
- Gourou, Pierre, *Terres de bonne espérance, Le monde tropical*, Terre humaine, Plon, 1982.
- Granier, R., Robert Martine (dir.), *Culture et structures économiques*, Economica, 2002.
- Granier, R., « Les prétendus "laissés pour compte" de la mondialisation : le cas des pays africains », *Le Québécois libre*, juin 2003.
- Hill, Polly, "Problems with A. G. Hopkins' Economic History of West Africa", *African Economic History*, 6, Autumn 1978.
- Hopkins, A.G., *An Economic History of West Africa*, Routledge, 1973, 5^e édition 1990.
- Hugon, Anne, *Introduction à l'histoire de l'Afrique contemporaine*, Armand Colin, 1998.
- Hugon, Philippe, *L'économie de l'Afrique*, La Découverte, 2013.
- *Géopolitique de l'Afrique*, Armand Colin, 2013.
- Iliffe, John, *Les Africains : Histoire d'un continent*, Flammarion, 2009 (Cambridge University Press, 2007, 1^{re} édition 1995).
- Kayizzi-Mugerwa, S. (ed.), *The African Economy, Policy, Institutions and the Future*, Routledge, 1999
- Kerr, Gordon, *A Short History of Africa, From the Origins of the Human Race to the Arab Spring*, Pocket Essentials, 2012.
- Keza, Jean-Placide, *Valeurs culturelles et échec de l'aide au développement*, L'Harmattan, 2005.
- Ki-Zerbo, Joseph, *Histoire de l'Afrique noire*, Hatier, 1972.
- Klein, Herbert S., *The Atlantic Slave Trade*, Cambridge University Press, 1999.
- Konczacki, J.M., Konczacki Z.A. (eds), *An Economic History of Tropical Africa*, Vol. 1, *The Pre-Colonial Period*, Routledge, 1977 ; Vol. 2, *The Colonial Period*, Routledge, 1977.
- Lambert, Denis-Clair, « Les catastrophes africaines », *Mondes francophones*, 2006.
- Landes, David, *The Wealth and Poverty of Nations*, Abacus, 1998.
- "Why Are We So Rich and They So Poor?", *American Economic Review*, 80(2), 1990.
- Law, Robin C., "Wheeled Transportation in Pre-Colonial West Africa", *Africa* 50(3), 1980a.
- *The Horse in African History*, Oxford University Press, 1980b.
- Le Boucher, E., « Pourquoi l'Afrique reste à la traîne du sous-développement ? », *Le Monde*, 21-22 novembre 2004.
- Lefkowitz, Mary, McLean Rogers Guy (eds), *Black Athena Revisited*, The University of NC Press, 1996.
- Lemarchand, René, *Rwanda and Burundi*, Pall Mall, 1970.
- *Burundi – Ethnocide as Discourse and Practice*, Cambridge, 1994.
- Léon, P. (dir.), *Histoire économique et sociale du monde*, 6 vol., 1977-1978.
- Leonard, D.K., Straus Scott, *Africa's Stalled Development*, Lynne Rienner Pbs, 2003.
- Lovejoy, Paul, *Transformations in Slavery, A History of Slavery in Africa*, Cambridge University Press, 1983.
- "The Impact of the Atlantic Slave Trade on Africa: a Review of the Literature", *Journal of*

African History, 30, 1989.

Lugan, Bernard, *Histoire de l'Afrique des origines à nos jours*, Ellipses, 2009.

– *Décolonisez l'Afrique !*, Ellipses, 2011.

M'Bokolo, Elikia, *L'Afrique au xxe siècle, Le continent convoité*, Seuil, 1985.

– *L'Afrique noire, histoire et civilisations*, 2 vol., Nathan, 1992, 1995.

Magalhães Godinho, Vitorino, *Les Découvertes, xve-xvie : Une révolution des mentalités*, Autrement, 1990.

– *L'économie de l'empire portugais aux xve et xvie siècles*, SEVPEN, 1969.

Manning, Patrick, "African Connections with American Colonization", dans V. Bulmer-Thomas, John Coatsworth et Roberto Cortes-Conde (éd.), *The Cambridge Economic History of Latin America*, vol. 1 : *The Colonial Era and the Short Nineteenth Century*, Cambridge University Press, 2005.

– *Slavery and African Life – Occidental, Oriental and African Slave Trades*, Cambridge University Press, 1990.

Marseille, Jacques, *Empire colonial et capitalisme français. Histoire d'un divorce*, Albin Michel, 1984, rééd. 2005.

Martin, Phyllis M., O'Meara Patrick (eds.), *Africa*, Indiana University Press, 1995.

McNeill, J.R., McNeill, W., *The Human Web, A Bird's-Eye View of World History*, Norton, 2003.

Meillassoux, Claude (éd.), *The Development of Indigenous Trade and Markets in West Africa*, Oxford University Press, 1971.

– *L'Esclavage en Afrique précoloniale*, Maspero, 1975.

– *Anthropologie de l'esclavage, le ventre de fer et d'argent*, PUF, 1986.

Meredith, Martin, *The Fortunes of Africa, A 5000-Year History of Wealth, Greed, and Endeavor*, PublicAffairs, 2014.

– *The State of Africa, A History of the Continent Since Independence*, PublicAffairs, 2011 (publié au Royaume-Uni sous le titre *The State of Africa*).

Meuleau, Maurice (dir.), *Le monde et son histoire*, 4 tomes, Bouquins, Robert Laffont, 1971, 1985.

Michalon, Thierry, Njoh Mouelle Ebézéner, *L'État et les clivages ethniques en Afrique*, Éditions du CERAP, 2011.

Michalon, Thierry, *Quel État pour l'Afrique ?*, L'Harmattan, 2000.

– « Refus du marché et rejet de l'État, vrais blocages de l'Afrique », Université des Antilles-Guyane, 2001.

Miller, J.C., *Way of Death: Merchant Capitalism and the Angolan Slave Trade 1730-1830*, University of Wisconsin Press, 1988.

Moss, Todd J., *African Development: Making Sense of the Issues and Actors*, Lynne Rienner, 2011.

Mshomba, R.E., *Africa in the Global Economy*, Lynne Rienner Pbs, 2000.

Mudimbe, Valentin-Yves, *The Invention of Africa*, Indiana University Press, 1988.

– *The Idea of Africa*, IUP, 1994.

Ndulu, B.J., O'Connell Stephen A., "Governance and Growth in Sub-Saharan Africa", *Journal of Economic Perspectives*, 13(3), p. 41-66, Summer 1999.

Newman, James L., *The Peopling of Africa, a Geographic Interpretation*, Yale University Press, 1995.

Nunn, Nathan, "The Long-Term Effects of Africa's Slave Trades", *The Quarterly Journal of Economics*, 123(1), February 2008.

– "Historical Legacies: A Model Linking Africa's Past to its Current Underdevelopment", *Journal of Development Economics*, 83(1), 2007.

O'Brien, Patrick K., "The Global Economic History of European Expansion Overseas", dans V. Bulmer-Thomas, John Coatsworth et Roberto Cortes-Condev (éd.), *The Cambridge Economic History of Latin America*, vol. 1 : *The Colonial Era and the Short Nineteenth Century*, Cambridge University Press, 2005.

Pakenham, Thomas, *The Scramble for Africa*, Abacus, 1992.

Pétre-Grenouilleau, Olivier, *Les Traités négrières, Essai d'histoire globale*, Gallimard, 2004.

– *Qu'est-ce que l'esclavage ? Une histoire globale*, Gallimard, 2014.

Reader, John, *Africa, A Biography of the Continent*, Vintage Books, 1999.

Reid, Richard, *A History of Modern Africa, 1800 to the present*, Wiley-Blackwell, 2012.

Roberts, J.M., *History of the World*, Penguin, 1997.

Sachs, J., Warner Andrew, "Sources of Slow Growth in African Economies", *Journal of African Economies*, 6, p. 335-376, 1997.

Salvat éd., *Histoire universelle*, 20 vol., Hachette, 2006.

Sender, J., "Africa's Economic Performance: Limitations of the Current Consensus", *Journal of Economic Perspectives*, 13(3), p. 89-114, Summer 1999.

Shillington, Kevin, *History of Africa*, Palgrave Macmillan, 2012 (1^{re} édition 1989).

Shoup, John A., *Ethnic Groups of Africa and the Middle East*, ABC-CLIO, 2011.

Simonis, Francis, *L'Afrique soudanaise au Moyen Âge : Le temps des grands empires (Ghana, Mali, Songhai)*, Canopé CRDP, 2010.

Suret-Canale, Jean, *Afrique noire occidentale et centrale, Géographie, Civilisations, Histoire*, Éditions Sociales, 1968.

– *The Journal of African History*, Cambridge University Press.

Thomas, Hugh, *The Slave Trade, The Story of the Atlantic Slave Trade: 1440-1870*, Simon & Schuster, 1999.

Thompson, Leonard, "Southern Africa to 1795", dans Curtin *et alii*, 1995a ; "Southern Africa, 1795-1870", *ibid.*, 1995b.

Thornton, John, *Africa and Africans in the making of the Atlantic world, 1400-1800*, Cambridge University Press, 1998.

UNCTAD, *Economic Development in Africa, From Adjustment to Poverty Reduction: What Is New?*, Genève, 2002.

UNESCO, *Histoire générale de l'Afrique*, 8 vols., Présence africaine/Edicef/Unesco, 1981-1993 (en anglais : *General History of Africa*, University of California Press, 1989-1999), 1 *Méthodologie et préhistoire africaine*, J. Ki-Zerbo (dir.) ; 2 *Afrique ancienne*, G. Mokhtar (dir.) ; 3 *L'Afrique du vi^e au x^e siècle*, M. M. El Fasi et I. Hrbek (dir.) ; 4 *L'Afrique du xii^e au xv^e siècle*, D. T. Niane dir. ; 5 *L'Afrique du xvi^e au xviii^e siècle*, B. A. Ogot (dir.) ; 6 *L'Afrique au xix^e siècle jusque vers les années 1880*, J.F. A. Ajayi (dir.) ; 7 *L'Afrique sous domination coloniale 1880-1935*, A.A. Boahen (dir.) ; 8 *L'Afrique depuis 1935*, A.A. Mazrui et C. Wondji (dir.).

Vansina, Jan, "The Roots of African Culture" ; "A Clash of Cultures: African Minds in the Colonial Era", *in* Curtin *et alii*, 1995.

Wickins, P.L., *An Economic History of Africa from the Earliest Times to Partition*, Oxford University Press Cape Town, 1981.

– *Africa, 1880-1980: An Economic History*, Oxford University Press Cape Tow, 1986.

Williams, Eric, *Capitalism and Slavery*, University of North Carolina Press, 1994 (1^{re} édition 1944).

Wood A., "Could Africa be like America?", *Developments*, 2002.

Index

A

Abeokuta, [1](#)
Abou Bakr, [1](#)
Abushiri, [303](#)
Abyssinie, [1](#), [2](#)
Achimota, collège, [332](#)
Açores, [1](#)
Actes de Navigation, [1](#)
Adal, [1](#), [2](#)
Aden, [143](#), [1](#), [269](#), [2](#), [305](#)
Adoua, [1](#), [298](#)
AEF, [300](#), [303](#), [327](#), [1](#)
Afonso Ier, [170](#)
Afrikaners, [1](#), [2](#), [282](#)
Âge de pierre, [60](#), [1](#), [2](#), [3](#), [4](#), [5](#)
Âge du Bronze, [1](#)
Âge du fer, [1](#), [2](#), [3](#), [4](#), [5](#), [6](#)
Ahmadu Lobbo, [1](#)
Ajustement structurel, [342](#)
Aksoum, [61](#), [1](#), [2](#), [3](#), [4](#), [5](#), [6](#), [7](#), [8](#)
Al Bakri, [1](#)
Alencastro, Luis Felipe de, [1](#)
Al-Farazi, [105](#)
Al-Mansour, Ahmed, [1](#)
Almohades, [1](#), [110](#)
Almoravides, [1](#), [2](#), [3](#), [4](#), [110](#)
Al-Mullahabi, [1](#)
Al-Sadi, Abdurrahman, [1](#)
Alvares, Francisco, [1](#), [2](#), [3](#)
Al Yakubi, [69](#)
Ankylostomose, [1](#)
Annobon, [1](#)
AOF, [1](#), [300](#), [309](#), [2](#), [317](#), [3](#), [327](#), [333](#)
Aoudaghost, [1](#), [2](#)
Apartheid, [1](#), [2](#), [3](#), [322](#), [331](#), [336](#)
Arachide, [1](#), [2](#), [3](#), [4](#), [5](#), [169](#), [6](#), [7](#), [8](#), [249](#), [9](#), [10](#), [11](#), [12](#), [13](#), [14](#), [295](#), [15](#), [313](#), [16](#), [17](#), [316](#),
[18](#), [19](#), [20](#), [320](#), [323](#), [326](#)
Archinard, Louis, [1](#)
Arguin, [1](#), [2](#), [3](#), [4](#)
Ashton, Thomas, [1](#), [2](#)
Asiento, [1](#)
Askia Daoud, [1](#)
Askia Mohammed, [1](#), [2](#)

Azanie, [15](#), [1](#)
Azikiwe, Nnamdi, [335](#)

B

Baikie, William, [1](#)
Bakel, [1](#)
Bamako, [1](#), [2](#), [294](#), [308](#)
Bamba, Ahmadou, [1](#)
Bambouk, [1](#), [35](#), [2](#), [3](#), [107](#), [4](#), [5](#), [6](#)
Banque mondiale, [1](#), [337](#), [342](#), [345](#)
Bantous, [1](#), [2](#), [63](#), [3](#), [4](#), [5](#), [6](#), [7](#), [8](#), [9](#), [10](#), [11](#), [12](#), [149](#), [13](#), [14](#), [278](#), [15](#), [284](#), [16](#)
BAO, [327](#)
Baol, [1](#)
Barbosa, Duarte, [1](#), [2](#)
Barth, Heinrich, [1](#)
Batavia, [1](#)
BBWA, [327](#)
Bechuanaland, [1](#)
Béhanzin, [1](#)
Bello, Mohammed, [1](#)
Benguela, [1](#), [2](#)
Bénoué, [1](#), [2](#), [3](#)
Berbères, [1](#), [34](#), [2](#), [3](#), [4](#), [5](#), [6](#), [104](#), [7](#), [117](#), [8](#), [9](#), [10](#), [11](#), [12](#)
Biafra, [1](#), [2](#), [3](#)
Bilad al Sudan, [1](#)
Bilharziose, [1](#), [2](#)
Bilma, [1](#), [2](#), [3](#), [4](#)
Binger, Louis-Gustave, [289](#), [290](#)
Bioko, [1](#), [2](#), [3](#)
Bismarck, Otto von, [1](#), [291](#)
Biya, Paul, [343](#)
Bleek, Wilhelm, [51](#)
Bloemfontein, [1](#), [2](#)
Blood River, bataille de, [1](#)
Bojador, cap, [1](#), [2](#)
Bokassa, Jean-Bedel, [342](#)
Bonny, [1](#), [265](#)
Bornou, [1](#), [2](#), [3](#), [84](#), [105](#), [4](#), [5](#), [6](#), [7](#), [8](#), [9](#), [10](#), [11](#)
Boshimans, [1](#), [2](#), [274](#)
Bouganda, [1](#)
Bouré, [1](#), [2](#), [107](#), [3](#), [4](#)
Bowdich, Thomas, [1](#), [2](#)
Brandebourg, [1](#), [2](#)
Braudel, Fernand, [1](#)
British South Africa Company, [1](#), [2](#)
Bronze, [60](#), [61](#), [75](#), [83](#), [88](#), [94](#), [104](#), [125](#), [126](#)
Brûlis, [1](#), [2](#), [3](#), [4](#), [149](#), [5](#)
BUAC, [317](#)
Burton, Richard, [1](#), [2](#), [273](#), [290](#)
Bushmen, [1](#), [51](#), [64](#), [2](#), [3](#), [4](#), [5](#), [274](#)

C

Caboceers, [1](#)

Cabral, Pedro, [1](#), [2](#)
 Cadamosto, Alvise, [1](#), [2](#), [3](#)
 Caillié, René, [1](#), [112](#), [2](#)
 Caisses de stabilisation, [316](#)
 Calabar, [1](#), [2](#), [161](#), [3](#), [4](#)
 Camões, Luís de, [1](#), [2](#), [3](#), [4](#), [5](#)
 Canaries, [1](#), [2](#), [3](#), [4](#)
 Cão, Diogo, [1](#)
 Caoutchouc, [1](#), [2](#), [268](#), [3](#), [308](#), [4](#), [316](#), [319](#), [323](#), [325](#), [5](#)
 Cap Vert, [35](#), [1](#), [2](#), [3](#), [4](#), [5](#), [6](#), [7](#), [8](#), [338](#)
 Carthage, [1](#), [2](#), [3](#), [4](#), [5](#), [6](#), [7](#)
 Cauris, [31](#), [1](#), [2](#), [3](#), [4](#), [5](#), [6](#), [7](#), [8](#), [9](#), [230](#), [264](#), [326](#)
 Caylor, [1](#), [2](#), [3](#)
 Cetswayo, [304](#)
 Ceuta, [1](#), [2](#)
 CFAO, [1](#), [317](#)
 Chaka, [1](#), [2](#), [3](#)
 Chameau, [1](#), [2](#), [3](#), [40](#), [4](#), [5](#), [113](#), [6](#), [7](#)
 Charrue, [1](#), [2](#), [3](#), [4](#), [5](#), [111](#), [6](#), [151](#), [7](#), [266](#), [284](#), [286](#), [8](#)
 Cheikh Anta Diop, [1](#)
 Chine, [1](#), [2](#), [3](#), [4](#), [5](#), [6](#), [7](#), [8](#), [9](#), [10](#), [11](#), [12](#), [13](#), [56](#), [14](#), [15](#), [16](#), [17](#), [18](#), [112](#), [19](#), [20](#), [21](#), [148](#),
[22](#), [23](#), [24](#), [25](#), [26](#), [27](#), [344](#)
 Choléra, [1](#), [304](#)
 Christianborg, [1](#), [246](#)
 Christianisme, [1](#), [2](#), [3](#), [4](#), [5](#), [6](#), [7](#), [170](#), [8](#), [9](#), [10](#), [11](#), [335](#)
 Church Missionary Society, [246](#), [1](#)
 Clarkson, Thomas, [1](#), [2](#)
 Coillard, François, [304](#)
 Commonwealth, [1](#), [300](#)
 Compagnie du Sénégal, [249](#)
 Compaoré, Blaise, [343](#)
 Conférence de Berlin, [1](#), [291](#)
 Conrad, Joseph, [1](#), [2](#), [3](#)
 Constantin, [1](#), [2](#)
 Copperbelt, [1](#)
 Corn Laws, [1](#)
 Cortés, Hernàn, [184](#)
 Coton, [1](#), [2](#), [3](#), [4](#), [5](#), [6](#), [7](#), [8](#), [9](#), [117](#), [120](#), [10](#), [11](#), [12](#), [13](#), [14](#), [15](#), [16](#), [17](#), [249](#), [18](#), [298](#), [19](#),
[313](#), [20](#), [316](#), [21](#), [320](#), [323](#)
 Croissant fertile, [1](#), [2](#), [3](#), [4](#), [5](#), [6](#), [67](#), [7](#), [8](#), [9](#), [10](#), [11](#), [12](#)
 Crouzet, François, [1](#)
 Cuivre, [1](#), [2](#), [3](#), [4](#), [5](#), [6](#), [7](#), [8](#), [9](#), [104](#), [10](#), [11](#), [12](#), [13](#), [14](#), [15](#), [16](#), [146](#), [17](#), [18](#), [19](#), [20](#), [21](#), [22](#),
[23](#), [280](#), [317](#), [24](#), [325](#)

D

Dakar, [26](#), [1](#), [2](#), [143](#), [3](#), [161](#), [4](#), [5](#), [294](#), [6](#), [300](#), [308](#), [7](#), [310](#), [8](#), [333](#)
 Dan Fodio, Ousman, [1](#), [2](#), [3](#)
 Danquah, Joseph, [1](#)
 Darfour, [1](#), [2](#), [3](#), [4](#)
 De Beers, [1](#)
 De Gaulle, Charles, [1](#), [314](#)
 Delagoa, baie de, [1](#), [280](#)
 Dias, Barlolomeu, [1](#)

Difaqane, [279](#)
Dingane, [1](#)
Dinkas, [1](#)
Dioulas, [1](#), [2](#), [3](#), [126](#), [4](#), [5](#), [318](#)
Djenné, [1](#), [2](#), [3](#), [4](#), [104](#), [5](#), [6](#), [7](#), [8](#), [126](#), [168](#), [9](#), [10](#)
Djouder, [1](#)
Dos Santos, José, [343](#)
Dromadaire, [1](#), [2](#), [3](#), [4](#), [5](#), [6](#), [7](#), [8](#), [9](#), [10](#), [11](#), [12](#), [13](#)
Duke, Antera, [1](#), [2](#)

E

Eanes, Gil, [1](#)
Eannes de Azurara, Gomes, [1](#), [2](#)
Écriture, [1](#), [2](#), [3](#), [4](#), [5](#), [6](#), [7](#), [8](#), [9](#), [10](#), [11](#), [12](#), [105](#), [13](#), [110](#), [14](#), [15](#), [16](#), [17](#), [18](#), [19](#), [20](#), [261](#)
Édit de Nantes, [1](#)
Edo, [1](#)
Efik, [1](#), [2](#)
Éleusine, [1](#)
El-Hadj Omar, [1](#)
El Marjebi, Hamed, [1](#)
Elmina, [1](#), [167](#), [2](#), [3](#), [246](#)
Ensete, [1](#), [2](#), [3](#), [4](#)
Épizootie, [305](#)
Equiano, Olaudah, [1](#), [2](#)
Étain, [1](#), [2](#), [3](#), [104](#), [4](#), [5](#), [325](#)
Eyadema, Étienne, [343](#)

F

Faidherbe, Louis, [1](#)
Famine, [1](#), [2](#), [3](#), [4](#), [5](#), [6](#), [7](#), [8](#), [9](#), [10](#), [266](#), [11](#), [12](#), [304](#), [306](#), [13](#), [14](#), [328](#), [15](#), [339](#), [341](#)
Fante, [1](#), [2](#)
Fer, [5](#), [8](#), [10](#), [12](#), [22](#), [26](#), [30](#), [32](#), [37](#), [43](#), [60](#), [61](#), [62](#), [63](#), [68](#), [83](#), [88](#), [89](#), [95](#), [100](#), [102](#), [104](#),
[105](#), [106](#), [125](#), [129](#), [132](#), [134](#), [135](#), [137](#), [138](#), [143](#), [148](#), [150](#), [154](#), [171](#), [188](#), [205](#), [206](#),
[209](#), [229](#), [296](#), [298](#), [308](#), [309](#), [317](#), [318](#), [319](#), [320](#), [321](#), [325](#)
Fernando Pó, [1](#), [2](#)
Fezzan, [1](#), [2](#), [3](#), [4](#), [5](#)
FIDES, [325](#)
Fièvre jaune, [1](#), [2](#), [3](#), [304](#), [4](#)
Firestone, [1](#)
Fish River, [274](#), [1](#), [2](#)
FMI, [342](#)
Fourah Bay, collège, [261](#), [332](#)
Fouta-Djalón, [1](#), [2](#), [3](#), [294](#)
Franc CFA, [327](#)
Freyre, Gilberto, [1](#)
Fukuyama, Francis, [1](#), [2](#), [3](#), [4](#), [5](#), [6](#), [7](#)
Fulani, [1](#), [2](#)
Fuutanke, [255](#)

G

Gallieni, Joseph, [1](#)
Gao, [1](#), [2](#), [3](#), [4](#), [5](#), [6](#), [7](#), [8](#), [9](#), [10](#), [11](#), [308](#)
Garamantes, [1](#), [2](#)

Gezo, [234](#)
Ghadamès, [1](#), [2](#)
Ghana, Empire du, [1](#), [2](#), [35](#), [3](#), [4](#), [50](#), [5](#), [6](#), [84](#), [7](#), [8](#), [9](#), [10](#), [11](#), [12](#), [13](#), [14](#), [15](#), [16](#), [17](#), [18](#),
[19](#), [20](#), [167](#), [21](#), [22](#), [23](#), [24](#), [25](#), [26](#), [303](#), [27](#), [28](#), [318](#), [29](#), [30](#), [31](#), [333](#), [32](#), [336](#), [33](#), [34](#),
[35](#), [341](#)
Girofle, [1](#), [2](#), [3](#), [4](#), [5](#)
Gladstone, William, [291](#)
Gobir, [1](#), [2](#), [3](#)
Gold Coast, [1](#), [2](#), [3](#), [4](#), [5](#), [6](#), [7](#), [290](#), [318](#), [8](#), [335](#)
Gomme arabique, [1](#), [2](#), [3](#), [249](#), [262](#)
Gondwana, [1](#)
Gorée, [161](#), [1](#), [2](#), [3](#), [4](#), [259](#), [300](#)
Gouraud, Henri, [1](#)
Gragne, Ahmed, [1](#), [2](#)
Grands Lacs, [1](#), [2](#), [3](#), [4](#), [5](#), [304](#)
Grand Trek, [1](#), [2](#), [285](#)
Grand Zimbabwe, [1](#), [57](#), [94](#), [146](#), [2](#), [3](#)
Grenville, William, [1](#)
Griqualand, [285](#), [1](#)
Griquas, [285](#)
Guérault, Charles, [1](#)
Guerre de Sécession, [1](#)

H

Hailé Sélassié, [1](#), [2](#), [298](#)
Haoussas, [1](#), [2](#), [3](#), [4](#), [5](#), [6](#), [7](#), [8](#), [9](#), [10](#)
Henri le Navigateur, [1](#), [2](#), [3](#)
Hereros, [1](#), [2](#), [297](#)
Hérodote, [1](#), [37](#), [39](#), [2](#), [3](#), [4](#)
Hispaniola, [1](#), [2](#), [3](#)
Hobbes, Thomas, [1](#), [2](#)
Hobson, J.A., [295](#)
Hochstetter, Franz, [244](#)
Hodge, Cornelius, [1](#)
Hoggar, [1](#), [39](#), [2](#)
Hominidés, [1](#), [2](#), [3](#), [4](#), [5](#)
Homo sapiens, [1](#), [2](#)
Hottentots, [1](#), [2](#), [3](#), [274](#), [4](#), [5](#)
Houe, [21](#), [1](#), [2](#), [3](#), [4](#), [310](#), [5](#)
Houphouët-Boigny, Félix, [342](#)
Huile de palme, [25](#), [1](#), [2](#), [3](#), [4](#), [5](#), [245](#), [6](#), [248](#), [7](#), [8](#), [9](#), [10](#), [11](#), [12](#), [13](#), [295](#), [313](#), [14](#), [15](#), [16](#),
[319](#), [326](#), [334](#)
Hus, Jan, [1](#)
Hut tax, [302](#)
Hutus, [49](#), [1](#), [2](#)

I

Ibn Abdelwahhab, [1](#)
Ibn al-Faqih, [1](#)
Ibn Battûta, [38](#), [1](#), [2](#), [3](#), [4](#)
Ibn Khaldoun, [1](#), [2](#), [3](#)
Ibn Majid, Ahmed, [1](#)
Idi Amin Dada, [342](#)

Ifriqiya, [1](#)

Ignames, [1](#), [2](#), [3](#), [4](#), [5](#), [6](#), [7](#), [8](#), [9](#), [169](#)

Île Bourbon, [1](#)

Île de France, [1](#)

Ilg, Alfred, [1](#)

Imperial British East Africa Company, [1](#)

Indigo, [1](#), [2](#), [120](#), [3](#)

Indirect rule, [299](#)

Inoculation, [18](#)

Islam, [8](#), [1](#), [2](#), [56](#), [3](#), [4](#), [5](#), [6](#), [7](#), [8](#), [9](#), [10](#), [11](#), [12](#), [13](#), [14](#), [15](#), [16](#), [17](#), [18](#), [19](#), [20](#), [21](#), [22](#), [23](#),
[24](#), [25](#), [26](#), [27](#), [28](#)

Ivoire, [1](#), [2](#), [43](#), [3](#), [4](#), [5](#), [6](#), [7](#), [8](#), [9](#), [10](#), [11](#), [12](#), [13](#), [14](#), [15](#), [16](#), [17](#), [18](#), [19](#), [20](#), [21](#), [22](#), [247](#),
[249](#), [23](#), [268](#), [24](#), [25](#), [26](#), [27](#), [28](#), [29](#), [280](#)

J

Jobson, Richard, [1](#)

K

Kalahari, [31](#), [64](#), [1](#), [2](#), [3](#), [4](#)

Kanem, [1](#), [2](#), [69](#), [84](#), [105](#), [3](#), [4](#), [5](#), [6](#)

Kankan, [1](#)

Kano, [1](#), [2](#), [3](#), [4](#), [5](#), [6](#)

Kaolack, [1](#)

Karabega, [304](#)

Katanga, [317](#), [1](#)

Kazembe, [1](#)

Khoikhoi, [1](#), [2](#), [3](#), [4](#), [274](#)
Khoisan, [51](#), [1](#), [2](#), [3](#), [4](#), [5](#), [6](#), [274](#), [7](#), [8](#), [9](#)
Kikuyus, [1](#), [2](#), [312](#)
Kilwa, [1](#), [2](#), [147](#), [3](#), [4](#), [5](#), [173](#), [183](#), [6](#), [7](#), [296](#)
Kimberley, [1](#), [2](#), [288](#)
Kola, [25](#), [43](#), [1](#), [2](#), [3](#), [249](#), [4](#), [5](#), [6](#)
Kong, [1](#), [256](#), [2](#)
Kongo, [1](#), [2](#), [3](#), [4](#), [5](#), [6](#), [7](#), [8](#), [9](#)
Koumbi Saleh, [1](#), [2](#), [3](#), [4](#)
Koush, [1](#), [2](#), [3](#), [4](#)
Kruger, Paul, [283](#), [1](#), [2](#)
Kumasi, [46](#), [127](#), [234](#), [308](#)
Kuznets, Simon, [340](#)

L

Laager, [282](#)
Lagos, [158](#), [161](#), [162](#), [163](#), [164](#), [188](#), [214](#), [257](#), [264](#), [308](#), [313](#), [317](#), [323](#), [344](#)
Lander, Richard Lemon, [257](#)
Langues, [5](#), [8](#), [37](#), [51](#), [52](#), [53](#), [54](#), [72](#), [115](#), [129](#), [130](#), [141](#), [251](#), [261](#)
Lat Dior, [255](#), [263](#)
Léon l'Africain, [112](#), [113](#), [117](#), [123](#), [217](#)
Léopold II, [266](#), [291](#), [292](#), [308](#), [328](#)
Lèpre, [17](#), [18](#), [329](#)
Leroy-Beaulieu, Paul, [293](#)
Lever Brothers, [307](#), [317](#)
Lifaqane, [279](#)
Lignage, [19](#), [64](#), [66](#), [67](#), [100](#), [198](#)
Limpopo, [149](#), [150](#)
Liverpool, [187](#), [211](#), [212](#), [213](#), [214](#)
Livingstone, David, [28](#), [220](#), [229](#), [273](#), [291](#), [292](#)
Lobengula, [287](#), [303](#)
Lobi, [34](#), [107](#), [126](#)
London Missionary Society, [220](#), [246](#), [260](#), [281](#)
Louis XIV, [49](#), [177](#), [275](#)
Lovedale, école de, [284](#)
Lozi, [63](#)
Lugard, Frederick, [299](#), [305](#), [306](#), [308](#)
Lunda, [63](#), [132](#)
Luos, [138](#), [140](#)
Lusiades, [122](#), [149](#), [175](#)
Lyautey, Hubert, [299](#)

M

Maasaïs, [20](#), [137](#)
MacCarthy, Charles, [258](#), [259](#)
Macina, [254](#), [255](#)
Madère, [160](#), [162](#), [197](#)
Mahdi, [253](#)
Maji Maji, [303](#)
Malacca, [173](#), [175](#)
Malaguettes, [106](#), [160](#), [165](#)
Malaria, [17](#), [84](#), [134](#), [257](#), [258](#), [274](#)
Malebo pool, [169](#)

Mali, Empire du, [35](#), [50](#), [58](#), [63](#), [108](#), [110](#), [113](#), [115](#), [120](#), [164](#), [233](#), [255](#)
 Malindi, [145](#), [161](#), [172](#)
 Mamelouks, [97](#), [158](#)
 Mandingues, [104](#), [110](#), [125](#), [255](#)
 Manikongo, [170](#)
 Manille, [32](#), [205](#), [206](#), [326](#), [327](#)
 Manioc, [22](#), [79](#), [125](#), [130](#), [147](#), [169](#), [176](#), [187](#), [188](#), [224](#), [267](#), [315](#), [330](#)
 Mansa Moussa, [32](#), [111](#)
 Mantoux, Paul, [226](#)
 Marketing boards, [316](#)
 Marx, Karl, [225](#), [340](#)
 Mascate, [148](#), [270](#)
 Massawa, [99](#), [305](#)
 Matabele, [48](#), [279](#)
 Matabeleland, [181](#), [311](#)
 Mau Mau, [312](#)
 Mbeki, Thabo, [149](#)
 Méhémet Ali, [217](#), [271](#)
 Meillassoux, Claude, [44](#), [47](#), [198](#), [204](#)
 Ménélik II, [268](#)
 Mengistu, Haile Mariam, [342](#)
 Merlaud-Ponty, William, [299](#)
 Méroé, [5](#), [8](#), [87](#), [88](#), [89](#), [90](#), [92](#), [93](#), [94](#), [102](#)
 Mfecane, [279](#), [280](#), [282](#), [284](#)
 Millet, [11](#), [12](#), [22](#), [49](#), [79](#), [81](#), [83](#), [84](#), [88](#), [91](#), [92](#), [102](#), [108](#), [110](#), [122](#), [130](#), [134](#), [135](#), [137](#),
[138](#), [148](#), [150](#), [151](#), [176](#), [188](#), [224](#), [253](#), [318](#)
 Mithkal, [207](#)
 Mobutu, Sese Seko, [291](#), [342](#), [343](#), [344](#)
 Mogadiscio, [145](#), [161](#)
 Moluques, [154](#), [270](#)
 Mombasa, [136](#), [145](#), [161](#), [172](#), [173](#), [174](#), [176](#), [183](#), [270](#), [296](#), [309](#)
 Monclaro, Francisco, [22](#), [150](#)
 Monomotapa, [36](#), [63](#), [99](#), [149](#), [151](#), [152](#), [174](#), [176](#), [180](#), [181](#), [201](#)
 Monrovia, [260](#)
 Moravian Brethren, [260](#)
 Morel, Edmund, [266](#)
 Moshoeshoe, [279](#)
 Mugabe, Robert, [343](#)
 Mutapa, [149](#), [151](#), [176](#), [287](#)
 Mwanga, [304](#)
 Mzikazi, [279](#), [287](#)

N

Namas, [296](#), [297](#)
 Nantes, [187](#), [212](#), [213](#), [214](#), [226](#), [275](#)
 Napier, Robert, [268](#)
 Napoléon, [29](#), [134](#), [238](#), [276](#)
 Navétanes, [256](#)
 Ndebele, [279](#), [287](#), [311](#)
 Neandertal, [72](#), [73](#), [75](#)
 Newton, John, [215](#), [216](#)
 Nguni, [278](#), [279](#)
 Niani, [110](#), [111](#), [115](#)

Nil, [5](#), [11](#), [13](#), [38](#), [49](#), [57](#), [68](#), [77](#), [81](#), [87](#), [88](#), [89](#), [90](#), [100](#), [102](#), [105](#), [137](#), [145](#), [217](#), [271](#), [293](#)

Nkrumah, Kwame, [339](#), [341](#)

Nongqawuse, [278](#)

Noog, [84](#), [92](#)

Nubie, [4](#), [5](#), [54](#), [87](#), [88](#), [90](#), [91](#), [93](#), [95](#), [96](#), [137](#)

Nuers, [20](#), [271](#)

Nyassaland, [303](#), [311](#), [321](#)

Nyerere, Julius, [341](#)

O

Oil Rivers, [257](#), [264](#), [265](#)

Olympio, Sylvanus, [343](#)

Oman, [99](#), [148](#), [176](#), [183](#), [243](#), [268](#), [269](#), [270](#)

Or, [8](#), [10](#), [11](#), [12](#), [27](#), [30](#), [32](#), [33](#), [34](#), [35](#), [36](#), [37](#), [38](#), [41](#), [42](#), [43](#), [60](#), [87](#), [88](#), [89](#), [90](#), [91](#), [94](#), [95](#), [97](#), [101](#), [102](#), [103](#), [104](#), [105](#), [106](#), [107](#), [108](#), [111](#), [112](#), [114](#), [115](#), [116](#), [118](#), [120](#), [121](#), [123](#), [124](#), [125](#), [126](#), [127](#), [143](#), [146](#), [149](#), [150](#), [151](#), [156](#), [157](#), [158](#), [160](#), [163](#), [164](#), [165](#), [167](#), [168](#), [175](#), [176](#), [180](#), [188](#), [196](#), [201](#), [206](#), [207](#), [208](#), [209](#), [228](#), [230](#), [234](#), [241](#), [247](#), [255](#), [256](#), [259](#), [263](#), [264](#), [266](#), [271](#), [280](#), [287](#), [288](#), [292](#), [293](#), [295](#), [298](#), [317](#), [321](#), [324](#), [326](#), [327](#)

Ormuz, [173](#), [175](#)

Oromos, [98](#), [138](#)

Osei Tutu, [126](#)

Ouaddaï, [218](#)

Oubangui, [11](#)

Ouidah, [214](#), [233](#), [257](#)

Oyo, [63](#), [126](#), [231](#), [233](#)

P

Palmiste, [264](#), [313](#), [323](#)

Paludisme, [17](#), [18](#), [92](#), [167](#), [183](#), [195](#), [257](#), [258](#), [329](#)

Park, Mungo, [33](#), [120](#), [156](#), [198](#)

Pemba, [145](#), [201](#)

Perles, [31](#), [97](#), [111](#), [115](#), [143](#), [150](#), [165](#), [175](#), [196](#), [209](#), [213](#), [270](#)

Peste bovine, [147](#), [305](#)

Peuls, [20](#), [25](#), [120](#), [123](#), [124](#), [252](#), [253](#), [254](#), [263](#), [305](#)

Phéniciens, [36](#), [37](#), [39](#), [51](#), [61](#), [83](#)

Pinet-Laprade, Émile, [256](#)

Pirogue, [31](#), [57](#), [58](#), [116](#), [121](#), [129](#), [210](#), [264](#), [292](#)

Pitt, William, [237](#)

Plantain, [129](#), [315](#)

Pline, [9](#)

Polanyi, Karl, [24](#), [203](#), [204](#), [205](#), [207](#), [233](#)

Pombeiros, [169](#)

Porto Novo, [161](#), [233](#)

Prazeros, [174](#)

Principe, [160](#)

Propriété de la terre, [18](#), [124](#)

Pygmées, [77](#), [85](#), [129](#)

Pyrard de Laval, François, [207](#)

Q

Qadiriyya, [253](#)

R

Rabah, [255](#)
Rand Rebellion, [322](#)
Retief, Piet, [282](#)
Révolution néolithique, [10](#), [53](#), [75](#), [76](#), [77](#), [79](#), [81](#), [91](#)
Rhapta, [144](#), [145](#)
Rhodes, Cecil, [286](#), [287](#), [292](#), [308](#)
Rhodésie du Sud, [287](#), [311](#), [321](#), [331](#), [336](#)
Rift, [70](#)
Rio de Ouro, [162](#)
Royal African Company, [212](#), [249](#)
Royal Niger Company, [307](#), [317](#), [334](#)
Rozwi, [181](#)
Rufisque, [161](#), [262](#), [300](#)

S

Sacrifices, [43](#), [44](#), [45](#), [46](#), [47](#), [69](#), [105](#), [233](#)
Sagres, [158](#), [162](#), [163](#)
Sahara espagnol, [163](#)
Saint-Louis, [183](#), [190](#), [256](#), [259](#), [262](#)
Salem, [270](#), [272](#)
Samory, [255](#), [303](#)
Santo Domingo, [208](#)
São Jorge da Mina, [160](#), [166](#)
São Tomé, [160](#), [162](#), [170](#), [194](#), [197](#)
Sarraud, Albert, [299](#)
SCOA, [316](#), [317](#)
Scramble, [292](#), [293](#), [301](#), [334](#)
Ségou, [120](#), [253](#), [255](#)
Sékou Amadou, [253](#)
Sel, [10](#), [30](#), [33](#), [34](#), [36](#), [37](#), [38](#), [39](#), [42](#), [43](#), [94](#), [102](#), [103](#), [105](#), [106](#), [107](#), [108](#), [111](#), [113](#),
[115](#), [116](#), [117](#), [118](#), [121](#), [125](#), [132](#), [168](#), [199](#), [209](#), [249](#), [253](#), [256](#)
Senousis, [218](#)
Seyyid Said, [219](#), [270](#)
Shaba, [321](#)
Shonas, [45](#), [149](#), [151](#)
Sida, [337](#), [345](#)
Signares, [259](#), [262](#)
Sijilmassa, [113](#)
Sine Saloum, [113](#)
Sisal, [187](#), [316](#), [325](#)
Smith, Adam, [235](#), [246](#), [319](#), [336](#)
Sofala, [145](#), [146](#), [149](#), [172](#), [173](#), [176](#), [180](#)
Sokoto, [43](#), [124](#), [126](#), [253](#), [255](#), [313](#)
Songhaï, [35](#), [58](#), [63](#), [105](#), [112](#), [115](#), [119](#), [120](#), [233](#)
Sonni Ali Ber, [115](#)
Sorgho, [11](#), [22](#), [49](#), [79](#), [84](#), [87](#), [88](#), [92](#), [102](#), [110](#), [122](#), [130](#), [137](#), [138](#), [148](#), [188](#), [224](#), [253](#),
[274](#)
Soundiata Keïta, [108](#), [110](#)
Speke, John, [47](#)
Stanley, Henry Morton, [136](#), [219](#), [291](#), [292](#)
Stanley Pool, [267](#)
St Domingue, [196](#), [197](#), [198](#), [199](#), [208](#), [245](#), [279](#)

Sucre, [33](#), [34](#), [79](#), [90](#), [94](#), [97](#), [111](#), [116](#), [144](#), [158](#), [160](#), [161](#), [162](#), [169](#), [182](#), [187](#), [193](#),
[194](#), [196](#), [197](#), [198](#), [208](#), [226](#), [229](#), [235](#), [241](#), [244](#), [245](#), [249](#), [267](#), [269](#), [270](#), [276](#), [279](#),
[323](#)
Swahili, [128](#), [136](#), [141](#), [144](#), [147](#), [149](#), [151](#), [171](#), [172](#), [173](#), [174](#), [219](#), [269](#), [273](#), [313](#)
Swann, Alfred, [220](#)
Swift, Jonathan, [13](#)
Syphilis, [18](#), [224](#), [304](#), [329](#)

T

Tall, Omar, [255](#), [256](#)
Tanganyika, [129](#), [287](#), [290](#), [294](#), [303](#), [308](#), [311](#), [317](#)
Taoudeni, [34](#), [106](#), [121](#)
Taro, [90](#), [102](#), [125](#), [169](#), [315](#)
Teff, [79](#), [91](#), [92](#)
Teghazza, [37](#), [106](#), [113](#), [115](#), [117](#), [118](#)
Tekrour, [108](#), [120](#)
Termes de l'échange, [205](#), [248](#), [265](#), [272](#), [316](#), [318](#), [319](#), [334](#)
Téwodros, [268](#)
Thaler, [32](#), [326](#)
Thé, [106](#), [196](#), [249](#), [316](#)
Tigray, [91](#)
Tippo Tip, [219](#), [220](#)
Tocqueville, Alexis de, [240](#)
Tombouctou, [11](#), [15](#), [31](#), [33](#), [42](#), [49](#), [54](#), [58](#), [102](#), [104](#), [106](#), [110](#), [111](#), [112](#), [113](#), [115](#), [116](#),
[117](#), [119](#), [120](#), [168](#), [253](#), [294](#), [308](#), [309](#), [316](#)
Tondibi, [118](#)
Touaregs, [51](#), [107](#), [112](#), [115](#), [118](#), [123](#), [155](#)
Touré, Sékou, [255](#), [256](#), [342](#)
Toussaint L'Ouverture, [196](#)
Trekboers, [275](#), [276](#), [280](#)
Troc, [30](#), [31](#), [36](#), [42](#), [44](#), [66](#), [100](#), [150](#), [313](#)
Trois Rois, bataille des, [118](#), [155](#), [157](#), [179](#)
Trotha, Lothar von, [297](#)
Trypanosomiase, [17](#), [92](#), [305](#)
Tsé-tsé, [17](#), [21](#), [25](#), [63](#), [80](#), [83](#), [92](#), [147](#), [305](#)
Tsongas, [149](#)
Tungose, [147](#), [304](#)
Tutsis, [49](#), [139](#), [140](#)
Tutu, Desmond, [149](#)
Typhus, [18](#), [304](#)

U

Ujamaa, [341](#)
Union minière, [307](#), [317](#)

V

Van Riebeeck, Jan, [177](#), [274](#)
Variole, [17](#), [18](#), [147](#), [177](#), [195](#), [224](#), [275](#), [304](#), [329](#)
Vasco de Gama, [98](#), [172](#), [174](#)
VOC, [177](#), [179](#), [211](#), [274](#), [276](#)
Voortrekkers, [276](#), [281](#), [282](#)

W

Wedgwood, Josiah, [235](#), [237](#), [238](#)
Wesleyan Methodist Missionary, [260](#)
Wesley, John, [252](#)
Wilberforce, William, [237](#), [238](#), [259](#)
Williams, Eric, [226](#), [228](#), [244](#), [246](#)
Witbooi, Hendrik, [296](#)
Witwatersrand, [287](#)
Wolof, [5](#), [112](#), [113](#), [115](#)

X

Xhosas, [128](#), [149](#), [178](#), [277](#), [278](#), [280](#)

Y

Yoruba, [125](#), [225](#), [301](#)

Z

Zambèze, [30](#), [61](#), [131](#), [143](#), [149](#), [150](#), [174](#), [182](#), [291](#), [292](#), [305](#)
Zanj, [15](#), [136](#), [143](#), [145](#), [146](#)
Zanzibar, [42](#), [143](#), [145](#), [148](#), [149](#), [161](#), [172](#), [176](#), [183](#), [193](#), [201](#), [219](#), [220](#), [242](#), [243](#), [269](#),
[270](#), [271](#), [272](#), [273](#), [290](#), [291](#), [292](#), [294](#), [296](#), [336](#)
Zheng He, [147](#), [161](#)
Zoulous, [149](#), [178](#), [278](#), [280](#), [282](#), [284](#), [304](#)
Zuma, Jacob, [149](#)
Zuurveld, [278](#)

Table des tableaux et illustrations

- Carte 1 Aire de l'expansion austronésienne, à partir de Taïwan en - 3500
- Carte 2 Le monde tropical, entre tropique du Cancer (nord) et tropique du Capricorne (sud)
- Carte 3 Provinces romaines d'Afrique
- Carte 4 Origine des plantes cultivées en Afrique
- Carte 5 Échanges à travers le Sahara
- Carte 6 Familles de langues en Afrique
- Carte 7 Diffusion du fer en Afrique
- Carte 8 Royaumes et empires africains
- Carte 9 La population du globe à partir de l'Afrique
- Carte 10 Groupes de populations en Afrique avant l'expansion bantoue
- Carte 11 Zones d'origine de l'agriculture
- Carte 12 Égypte, Nubie, Méroé, Aksoum
- Carte 13 Le fleuve Niger
- Carte 14 Routes du commerce transsaharien à l'époque des empires d'Afrique de l'Ouest, avec les régions de production d'or en foncé

- Carte 15 Le réseau fluvial en Afrique centrale, du Niger au Zambèze
- Carte 16 L'expansion bantoue, - 3000 à + 1000
- Carte 17 Les routes du commerce en Afrique au Moyen Âge
- Carte 18 Principaux cours d'eau en Afrique
- Carte 19 Les noms des côtes de l'Afrique de l'Ouest, donnés par les Portugais au ^{xv^e} siècle
- Carte 20 Origine des esclaves au ^{xviii^e} siècle
- Carte 21 Les Peuls en Afrique occidentale vers 1840
- Carte 22 Christianisme et Islam en Afrique, fin ^{xix^e} siècle
- Carte 23 L'Afrique australe au ^{xviii^e} siècle, peuples en présence
- Carte 24 L'Afrique du Sud en 1870
- Carte 25 L'Afrique coloniale en 1914
- Carte 26 L'Afrique indépendante, autour de 1960

Tableaux

1. Population de divers ensembles
2. Comparaison des modes de transport
Schéma résumant la théorie de Cosundey (2007) sur l'essor des sciences et techniques
Schéma sur les âges du cuivre, du fer et du bronze
3. De la préhistoire à l'histoire
4. Exportations d'or d'Afrique de l'Ouest, Sahara, Atlantique
5. Origines de la traite au ^{xviii}e siècle
6. Exportation d'esclaves africains, 1450-1650
7. Exportation d'esclaves africains, 1650-1820
8. Esclaves déportés d'Afrique subsaharienne
9. La fin de la traite et de l'esclavage
10. Population de l'Afrique, millions
11. Taux de mortalité annuelle européenne en Afrique tropicale
12. Les Européens dans divers pays à la veille de la décolonisation (1956)
13. Scolarisation, 1953
14. Taux de croissance annuel moyen du PIB par habitant, Afrique subsaharienne

15. Afrique subsaharienne, taux de croissance annuel du PIB réel
16. Croissance du PIB réel par habitant, Afrique subsaharienne
Graphique 1 PIB par habitant moyen de l'Afrique subsaharienne, 1950-2008
17. Espérance de vie par région du monde de 1960 à 2012

Encadrés

Progrès de l'islam

À travers le désert

Hutus et Tutsis

Voyage en Azanie

Grand Zimbabwe

Choc culturel

Premières étapes, premières rencontres,

Chinois à l'Est, Portugais à l'Ouest

La fin du Monomotapa

Comportements économiques ou a-
économiques ?

Les cauris, la monnaie-coquillage de la traite

(« The shell money of the slave trade »*)

Les Grandes Compagnies de commerce
en Afrique

Liverpool et Nantes

Tippo Tipp (1837-1905)

Josiah Wedgwood (1730-1795), la broche
et le mouvement abolitionniste

Samory Touré (1830-1900)

Charles Guérault, alias Charles MacCarthy,
et les Ashantis

L'ivoire

Mfecane

Diamants

Le rôle de Stanley et des explorateurs

européens

Types de colonisation

Travail forcé et esclavage

Termes de l'échange

Table des matières

Prologue

Chapitre 1 Africa

Géographie humaine et physique du continent

Les noms de l'Afrique

Démographie

Maladies, épizooties, climat, santé

Agriculture

Écarts de développement

Échanges, commerce, monnaie

Le troc

Les monnaies

Le sel

L'or

Les échanges à travers le Sahara

Guerres, anthropophagie, sacrifices humains, esclavage

De l'anthropophagie à l'esclavage

La persistance des sacrifices humains

Famines

Les langues en Afrique

L'écriture

Sciences et techniques, architecture

La roue

Le fer

L'organisation sociale et politique

Chapitre 2 Origine

La préhistoire avant l'agriculture : le Paléolithique

L'apparition de l'agriculture et de l'élevage, ou la révolution néolithique

Sahara

Zone sahélo-soudanienne, Afrique de l'Ouest

Agriculture et démographie

Conclusion

Chapitre 3Empires

Afrique du Nord-Est

Nubie (Koush)

Aksoum et Éthiopie

Afrique de l'Ouest

Soudan

L'ancien Ghana (800-1076)

Mali (1240-1400)

Wolof (1350-1549)

Songhaï (1450-1591)

Kanem-Bornou (ixe-xixe siècles)

Les États haoussas

Guinée

Chapitre 4Expansion

L'Afrique centrale et l'expansion bantoue

Afrique orientale

L'intérieur

La côte

Afrique australe

Chapitre 5Portugais ^{xve-xvie} siècles

Les causes

L'Afrique de l'Ouest

Afrique centrale

L'Afrique orientale

Afrique australe

Le déclin de l'influence portugaise

Conclusion : évaluation de l'impact portugais

Chapitre 6Traite

Introduction

La traite atlantique (1518-1867)

Un arbitrage global

Les débuts

Données

Causes

Le rôle du sucre

Esclavage interne

Monnaies

Échanges

Conditions

La traite orientale (650-1920)

Effets de la traite

Conséquences démographiques

La traite et l'accumulation du capital en Europe

Conséquences économiques et sociales pour l'Afrique

Aspects politiques

La fin de la traite

Les faits

Les raisons de l'abolition

Les conséquences

Conclusion

Chapitre 7 Pressions

L'Ouest africain

L'Islam

Les Européens

Les missionnaires

Le commerce

L'Afrique centrale

L'Afrique orientale

L'Éthiopie

La côte swahilie et l'intérieur

Le sud de l'Afrique

Khoïsans et Bantous, Boers et Anglais

La révolution minérale sud-africaine

Les diamants

L'or

La ruée sur l'Afrique

Facteurs politiques

Facteurs économiques

Conclusion

Chapitre 8 Colonisation

Les temps coloniaux, aspects généraux

La grande crise africaine de la fin du ^{xix}e siècle

L'économie coloniale

Les infrastructures

L'agriculture

Le commerce

L'industrie

Les politiques économiques

La monnaie

La démographie

L'immigration européenne

L'éducation

Vers l'indépendance

Épilogue. Depuis les Indépendances

Annexes

Bibliographie

Index

Table des tableaux et illustrations

Table des encadrés

Bien que ce terme soit maintenant évité, pour des raisons expliquées par Catherine Coquery-Vidrovitch (2011) : « La dénomination “Afrique noire” est un héritage colonial qui implique de définir tous les habitants du subcontinent par leur aspect physique, leur couleur de peau, qui est loin d’être aussi uniforme que cet adjectif le laisse entendre. » De même que l’expression *Afrique précoloniale*, « qui préjuge et projette dans le passé un état et des processus qui sont advenus tard dans l’histoire du continent » (*ibid.*).

Voir “The Ancient World and Africa: Whose Roots?”, in Basil Davidson, *The Search for Africa*, Times Books, 1994.

La population de l’ancienne Égypte semble à la fois blanche de langue hamitique et noire venue des provinces du Sud, notamment au moment de la conquête nubienne établissant la 25^e dynastie (cf. Fage, 2002).

Voir par exemple François-Xavier Fauvelle, *L’Afrique de Cheikh Anta Diop : Histoire et idéologie*, Karthala, 1996.

« D’Afrique surgira toujours du neuf », Plin l’ancien, *Histoire naturelle*, an 77.

igneous : magmatique.

Dix-huit siècles plus tôt, en 61 exactement, l’empereur Néron avait envoyé une expédition pour découvrir ces sources. Les explorateurs romains arrivèrent jusqu’au Sudd, un immense marais formé par le Nil blanc au sud du Soudan, et ils ne purent dépasser cette étendue sauvage, c’est la tentative romaine la plus avancée vers l’Afrique noire.

So geographers, in *Africa-maps*,
With savage-pictures fill their gaps;

And o’er inhabitable downs,

Place elephants for want of towns.

On Poetry: a Rhapsody, 1733.

Chiffres de Dennis Cordell cités par O. Pétré-Grenouilleau (2004) : “Population and Demographic Dynamics in Sub-Saharan Africa in the Second Millennium”, inédit, 2001. Voir aussi Patrick Manning et Scott Nickleach, “African Population, 1650-1950: The Eras of Enslavement and Colonial Rule”, à paraître. Les estimations varient selon les auteurs, pour Manning on compterait en Afrique de l’Ouest 23 millions d’habitants en 1680 mais 20 millions seulement en 1820, après le pic de la traite ; pour Cordell, 26 millions en 1700 et 30 en 1800, en dépit des effets de la traite, voir ch. 6 pour les controverses sur les effets démographiques de l’esclavage.

“The Economic Burden of Malaria”, *American Journal of Tropical Medicine and Hygiene*, 64, 1-2, 2001.

Statistiques mondiales : www.statistiques-mondiales.com/population_agri.htm

Un point contesté par Hill dans sa critique du livre (1978).

Garrett Hardin, “The Tragedy of the Commons”, *Science*, 162, 1968.

D.C. North et R.P. Thomas, *The Rise of the Western World: A New Economic History*, Cambridge U. Press, 1973.

M. Nash, *Primitive and Peasant Economic Systems*, Chandler, 1966.

De l’utilité des empires, colonisation et prospérité de l’Europe, *xvie-xxe siècles*, Armand Colin, 2005.

Environ 14 000 km de Lisbonne à l’extrémité orientale de la Sibérie, en face de l’Alaska. L’Amérique du Nord s’étend sur un axe Est-Ouest, de la Nouvelle Écosse à la Californie, sur environ 4 800 km, l’Amérique du Sud de Recife à Quito sur 5 000 km, et l’Afrique, dans sa plus grande extension Est-Ouest, sur 7 000 km de Dakar à la corne du continent.

Peu découpées, souvent rendues peu accessibles par la “barre” océanique et ses forts courants (avec en sus le danger des requins), les côtes sont *a priori* peu accueillantes. Elles restèrent d’ailleurs longtemps peu habitées. » (Coquery-Vidrovitch, 2011).

Livingstone’s African Journal, 1853-1856, Ed. I. Shapera, Chatto & Windus, 1963.

Thornton (1998), cité par O. Pétré-Grenouilleau (2004).

A Dastre, « Le Besoin physiologique du sel, le Sel du Sahara », *Revue des Deux Mondes*, 5^e période, t. 1, 1901.

Tous les peuples noirs pour les Grecs anciens.

Les historiens considèrent que le commerce de l’or n’a commencé qu’avec l’introduction du dromadaire au *ive* siècle de notre ère, soit dans la dernière période de l’Empire romain, et invoquent l’absence de mention de l’or africain chez les auteurs précédents de l’Antiquité (voir Reader, 1999, p. 285).

Jehan Desanges, « L'Afrique noire et le monde méditerranéen dans l'Antiquité », *Revue française d'histoire d'outre-mer*, 228, 1975, cité par O. Pétré-Grenouilleau, 2004, p. 33.

Ilffe (1995) parle de « caravanes de 20 000 à 30 000 dromadaires s'étalant sur 25 km à travers le désert ».

Fraude Meillassoux, *Anthropologie de l'esclavage*, PUF, 1986.

Stephen D. Behrendt, A.J.H. Latham et David Northrup, *The Diary of Antera Duke, An 18th Century African Slave Trader*, Oxford University Press, 2012.

Une forme particulièrement horrible de mutilation fatale, rapportée par Reader (1999), consistait dans certains cas pour ceux qui enfreignaient les règles à attacher et laisser la victime dans un arbre de la forêt, avec sa mâchoire inférieure arrachée.

Richard Burton, *A Mission to Gelele, King of Dahomey*, Routledge & Kegan Paul, 1864.

L'auteur s'appuie sur Meillassoux (1986) qui explique ce faible investissement : « une paysannerie combattante, fournissant elle-même sa pitance, ses armes et sa vie » est mobilisée par les élites pour la guerre.

Robert Codrington, *Reports on the Administration of Rhodesia, 1898-1900*, cité par Gann et Duignan, 2000.

Vir Laurence Keeley, *War Before Civilization*, Oxford U. Press, 1996, et Steven Leblanc & Katherine Register, *Constant Battles: The Myth of the Noble Savage*, St Martin's Press, 2003.

David Lodge, le célèbre romancier britannique, est aussi un universitaire de renom : « Utopia and Criticism: The Radical Longing for Paradise », *Encounter*, Avril 1969.

On peut citer aussi le cas d'une famine en Afrique du Sud quand le maïs remplace les cultures traditionnelles, la sécheresse intervient à la fin du XVIII^e siècle et dans les premières décennies du XIX^e, voir Reader, p. 444. L'augmentation de la population grâce au maïs se révèle une catastrophe quand la terre ne rend plus et qu'il faut retourner aux plantes comme le millet et le sorgho dont la productivité est beaucoup plus faible.

Documents rédigés en arabe au XVIII^e siècle par des lettrés sahéliens.

La première contribution de l'homme blanc au monde de l'homme noir a consisté pour l'essentiel à lui faire connaître le fléau de la faim. » (Karl Polanyi, *La Grande Transformation*, 1944)

Gann et Duignan (2000) soulignent un paradoxe étonnant sur la langue et l'économie des Bushmen : « Ce sont des gens qui ont si peu de possessions terrestres qu'ils peuvent toutes les porter sur eux, mais ils parlent des langues d'une très grande complexité. Les fondements économiques de leur culture sont des plus simples, mais leurs règles de grammaire sont si difficiles qu'elles défient les efforts pour les comprendre des linguistes les mieux formés. »

Vir Jean-Michel Djiian, *Les manuscrits de Tombouctou*, J.-C. Lattès, 2012.

Ester Boserup a soutenu que la relation était inverse ; ce serait la pression démographique qui aurait incité à changer de techniques, pour faire face au défi. Quelle que soit l'époque d'ailleurs, aussi bien pour les transformations du néolithique qu'au XX^e siècle en Afrique où toutes les sociétés paysannes sont confrontées à une pression démographique croissante. Voir *Population and Technical Change*, Chicago University Press, 1981.

Kuyama, 2011, qui se base sur M. Livi-Bacci, *A Concise History of World Population*, Blackwell, 1997.

Vir Jeffrey Herbst, *States and Power in Africa*, Princeton U. Press, 2000.

Al Yakubi, au IX^e siècle, à propos du roi du Kanem, note : « Le peuple s'imagine qu'il ne prend aucune sorte de nourriture. Des serviteurs lui apportent secrètement à manger, mais personne ne peut savoir d'où cela vient, si un sujet tombe sur les chameaux apportant les provisions, il est immédiatement mis à mort. »

On a calculé qu'un bipède évite 60 % de l'exposition au soleil du quadrupède et qu'il perd sa chaleur 33 % plus vite lorsqu'il se tient dans une prairie couverte d'herbes. La peau nue est un autre avantage, dans le processus de refroidissement, par rapport à la fourrure.

Le sanglier a été pour la première fois domestiqué en Chine du Sud, il y a environ 9 000 ans. Le porc est toujours à la base de l'alimentation en Chine, en mandarin le mot pour viande et porc est le même, voir "Swine in China, Empire of the Pig", *The Economist*, 20 décembre 2014-2 janvier 2015.

Le mil ou millet est une céréale, comme le sorgho (ou gros millet) qui est la cinquième dans le monde après le maïs, le riz, le blé et l'orge.

Les dates sont les suivantes : chien - 10 000 en Asie et en Amérique, moutons, chèvres et cochons - 8000 en Asie, bétail - 6000 en Asie et en Afrique du Nord, chevaux - 4000 en Ukraine, ânes - 4000 en Égypte, lamas - 3500 dans les Andes, chameaux - 2500 en Arabie et en Asie centrale.

La poterie est peut-être l'innovation technologique la plus importante de la préhistoire (Reader, 1999) ; elle apparaît en Afrique au Sahara central, vers - 7500. Elle implique la production de nourriture, car les cueilleurs stockent peu, ils consomment au jour le jour. Elle influence la fertilité et

favorise l'augmentation de la population, car le fait de pouvoir chauffer, il est un substitut à l'allaitement et réduit sa durée, et donc la fertilité des femmes, la réduction de l'espacement des naissances. Elle favorise enfin la sédentarisation.

48 nom Thiam, répandu au Sénégal, désigne ainsi en wolof une ascendance de forgeron.

48es Khoïsan se partagent entre les San (appelés auparavant Boshimans ou Bushmen, chasseurs/cueilleurs) et les Khoïkhoï (Hottentots, peuple pastoral). Les seconds sont de taille plus élevée, du fait d'une alimentation à base de lait de leur bétail. Ce sont des éleveurs, maîtrisant les techniques de la poterie, des métaux et du tissage, alors que les San sont des nomades avec les techniques de l'âge de pierre ; ils sont aujourd'hui en très petit nombre dans le désert du Kalahari. On estime leur population à quelque 50 000 en Afrique et les Khoïkhoï 25 000. Les Pygmées, autre peuple chasseurs/cueilleurs seraient environ 100 000 au Congo (Gann, Duignan, 2000).

50es Hottentots, ou Khoïkhoï, peuples d'éleveurs, sont arrivés plus tard, il y a 2 000 ans. Les Bushmen, présents depuis plus de 40 000 ans, ont été repoussés successivement par les Hottentots, puis les deux par les Bantous à partir du ^{iv}e siècle, et enfin les trois par les Européens au ^{xvii}e siècle. Hottentots et Bochimans appartiennent au groupe Khoïsan.

Annexée même par l'Égypte sous le Nouvel Empire (- 1500 à - 1000).

Nubie vient de l'égyptien, *noub* signifiant or dans la langue des pharaons. L'or venait des montagnes de Nubie, était acheminé par le Nil jusqu'en Égypte et servait comme moyen d'échange avec les autres civilisations du Croissant fertile, Mésopotamie, Assyriens, etc. Selon Oliver et Fage (1990), « les mines de Nubie fournissaient 40 tonnes d'or par an, un niveau qui ne sera atteint pour la production mondiale qu'au ^{xix}e siècle ».

53Méroé était plus au sud, dans la zone de pluies annuelles d'été. Bien que moins bien située que Napata pour le contrôle des échanges avec l'Égypte, le pays était plus favorisé pour l'élevage du bétail et plus proche des sources de richesses du Soudan central et du sud. Mais plus important que ces facteurs, était la grande industrie de fonte du fer, dont les restes témoignent, aux alentours immédiats de Méroé, sous forme de monceaux de scories. » (Dows Dunham, *Royal cemeteries of Kush*, MFA, Boston 1963)

Des conflits opposent Méroé à Rome entre le ⁱer et le ⁱⁱe siècle de notre ère ; les Romains occupent l'Égypte et arrivent jusqu'à Méroé où ils prennent des esclaves. Malgré ces épisodes les échanges avec Rome ont continué pendant des siècles.

51Un relief sculpté d'un roi de Koush assis sur un éléphant suggère la présence à Méroé d'au moins un artiste indien. » (Fage et Oliver, 1990)

Domestiqués dans le sud de l'Arabie au premier millénaire avant notre ère, ils sont introduits en Égypte aux temps hellénistiques (^{iv}e-ⁱer siècles avant J.-C.), puis en Afrique du Nord au ⁱⁱⁱe siècle après J.-C., et à travers le Sahara au ^{ve}.

57 mot vient de l'arabe *qutn*. Les premières cultures de cotonniers remontent à - 3000 dans la vallée de l'Indus, au ^{ve} siècle avant notre ère ; Hérodote vantait la qualité des cotonnades indiennes. Le filage et le tissage sont introduits en Espagne puis dans le reste de l'Europe par les Arabes au ^xe siècle, eux-mêmes ayant adopté ces techniques depuis les Indes.

58 mot anglais *frankincense* vient du français « franc encens ».

50 mouvement rastafari, avec la musique reggae, né dans les Caraïbes, plus précisément en Jamaïque, s'inspire de ce récit épique et voit dans l'empereur éthiopien son chef spirituel.

50lon l'Ancien Testament, Rois, chapitre 10 : « Et elle vint à Jérusalem en très grand équipage, avec des chameaux qui portaient des épices et beaucoup d'or et de pierres précieuses. Quand elle se trouva devant Salomon, elle partagea son cœur avec lui, et Salomon répondit sincèrement à toutes ses questions, rien ne fut caché. Et le roi lui accorda tout ce qu'elle désirait, quelle que soit la demande, en tirant sur son trésor. »

11s'exclame encore, à son arrivée dans la ville : « Celui qui n'a jamais vu Le Caire ne pourra jamais mesurer le degré de puissance et de gloire de l'Islam. » Voir Brasseul, 2004.

Ahmed Ibn Ibrahim Al-Ghazi, ou Ahmed Gurey (1507-1543), connu sous le surnom de Gran, Gagne ou Gagn, le gaucher, donné par les Éthiopiens.

63ls respectaient tous leurs grands prêtres de Waqa, le dieu du ciel. » (Feierman, 1995)

Gann et Duignan (2000), citant G.W.B. Huntingford, *The Galla of Ethiopia*, International African Institute, 1955.

John Flint, *Nigeria and Ghana*, Prentice Hall, 1966.

A6 sens ancien donné à ce terme, c'est-à-dire les pays du Sahel actuels.

57tain est exploité dans une mine du Nigeria, dans la région de Jos, il est bien sûr utilisé pour donner le bronze dans son alliage avec le cuivre.

BBs rare que le fer, le cuivre est obtenu par l'échange avec les Berbères, et aussi dans deux mines,

Ajoult en Mauritanie, et Azelik, près d'Agadès au Niger (Giri, 1994).

67 Utilisées un millénaire plus tard (1886) par l'inventeur du Coca-Cola, John Pemberton, à Atlanta, Georgia. En Afrique de l'Ouest, les noix en provenance de la zone forestière humide étaient mâchées pour contenir la soif et la faim, une espèce de drogue douce, acceptée par l'islam, dont les prix étaient élevés, et qui était rentrée dans les mœurs, notamment dans les rites d'accueil et d'hospitalité, un peu comme le café ou le thé dans les pays arabes. Utilisées également comme aphrodisiaques et astringents. Selon Fage (2002) : « Légèrement excitantes, leur consommation était bienvenue dans les communautés musulmanes où l'alcool était interdit. » Le transport était délicat, car il fallait les conserver dans l'humidité, entourées de feuilles changées régulièrement, impliquant des prix élevés, ce qui facilitait l'échange contre le sel. Il s'agissait de raretés, Hopkins rapporte qu'une noix de Kola valant 5 cauris dans la zone de production arrivait à 300 cauris vers le lac Tchad, à 2 000 km.

70 mot signifie hippopotame en bambara (Lugan, 2009), choisi pour illustrer la puissance.

71 Polly Hill, "Problems with A. G. Hopkins' Economic History of West Africa", *African Economic History*, 6, 1978, p. 127-133.

72 Mais aussi les choquent, car la pratique de l'islam n'est pas exactement la même en Afrique de l'Ouest et au Caire : « Il a par exemple coutume d'emmener dans son lit les plus belles filles de ses sujets musulmans, comme si elles étaient des esclaves concubines et non des femmes libres. Quand on lui fait remarquer que ce n'était pas permis aux musulmans, il répondit : "Même pas aux rois ?", "Même pas aux rois", vint la réponse. » (Meredith, 2014). Le roi est classé bizarrement comme l'individu le plus riche dans toute l'histoire de l'humanité par un site américain (*Celebrity Net Worth*).

73 Une lieue (league) est la distance qu'un homme à pied peut parcourir en une heure, soit environ 5 km, ce qui donne 500 km sur 40, pour le Sénégal de l'époque, évalué par le voyageur portugais.

74 Deux expéditions avaient été lancées auparavant sans grand résultat par des sultans marocains, en 1543 et en 1584, et en 1585 les Marocains s'étaient déjà rendus maîtres de la mine de Teghazza dans le désert (cf. Giri, 1994).

75 W. Bovill, *The Golden Trade of the Moors*, Oxford University Press, 1968, cité par Hopkins, 1973.

76 Formule de Vitorino Magalhães Godinho, 1969.

77 Celui qui asservit un homme libre, le feu l'asservira », Ousman dan Fodio, 1774, à Gobir en terre Haoussa.

78 Découvreur des îles inhabitées du Cap Vert en 1456, à la suite d'une tempête poussant son navire vers l'Ouest, explorateur du Sénégal, du Cap vert à la Casamance, en passant par la Gambie, jusqu'aux îles Bissagos et la Guinée, un des premiers à décrire la Croix du Sud, Alvise Cadamosto (1432-1483) a laissé les premiers écrits des Européens sur l'Afrique de l'Ouest, très utilisés par les historiens depuis. Une vie d'aventures extraordinaire à une époque mythique, celle chantée par Luís de Camões dans ses *Lusiades*.

79 Mot Guinée est au départ utilisé par les Portugais pour désigner toutes les terres au sud du désert, le pays des Noirs, d'après le mot marocain berbère les désignant.

80 Initialement : « l'établissement dioula dans le pays des Bobos » (Fage, 2002).

81 Au départ, produits exclusifs des îles Maldives, devant les besoins croissants en Afrique de l'Ouest, les marchands européens au début du XIX^e siècle ont commencé à utiliser ceux de la côte du Kenya.

82 Masi signifie « sous l'ombre d'un arbre kuma » (Davidson, 1978).

83 Système de transmission dans lequel seul l'ainé hérite, soit des terres pour éviter le morcellement, soit du titre pour éviter les querelles de succession. Le royaume du Dahomey, au XVIII^e siècle, qui pratiquait la primogéniture, est une exception.

84 Les trois sommets au-dessus de 5 000 m du continent sont dans cette région : Kilimandjaro (Tanzanie), Mont Kenya (Kenya), Mont Stanley (Ouganda/Rép. dém. du Congo).

85 Duarte Barbosa (1480-1521) est un marin et écrivain portugais, un des premiers Européens à avoir visité la côte sud-est de l'Afrique, au début du XVI^e siècle, il fera partie du tour du monde de Magellan en 1520, mais sera tué aux Philippines, un mois après Magellan lui-même, empoisonné avec d'autres alors qu'ils étaient invités par le Rajah local.

86 Pour démêler le mythe de l'histoire, voir l'étude très fouillée de Jean-Pierre Chrétien, « L'empire des Bacwezi : la construction d'un imaginaire géopolitique », *Annales ESC*, nov.-déc. 1985, n° 6. En ligne sur le site Persée.

87 Le nom vient de l'arbre, *mukuyu*, un ficus, où se tenaient les délibérations et la résolution des conflits (Iliffe, 1995).

88 À partir de l'expérience d'un voyageur allemand en 1848-50, Johann Krapf, Feierman (1995) estime que le transport par la terre permettait de parcourir 6 milles par jour, 25 par la mer en reliant un port de la côte à l'autre, mais plus de 100 à large en utilisant les vents de mousson.

89 La langue swahilie est une langue bantoue, apparue au milieu du premier millénaire de notre ère,

mélangée d'apports arabes et perses ; le mot *sahil* signifie « côte » en arabe, et swahili, le « peuple de la côte ». Le swahili a d'abord été écrit en arabe puis aujourd'hui en caractères latins, il est devenu la *lingua franca* de l'Afrique de l'Est, une langue d'origine bantoue, avec une abondante littérature, mais qui se rattache aux langues afro-asiatiques par les nombreux ajouts venus du nord, tant dans le vocabulaire que dans la syntaxe.

90500 milles nautiques entre Dakar et Recife, 1 400 entre la Corne de l'Afrique et l'Inde, 2 300 entre Zanzibar et l'Inde.

Des fiancées indiennes notamment avaient l'habitude de porter des bracelets en ivoire, et à la mort de l'un ou l'autre époux, les bracelets étaient détruits, « assurant ainsi une demande permanente » (Feierman, 1995).

Des esclaves noirs, Zanj, travaillant dans les plantations ou les salines du golfe Persique se révolteront, à partir de Bassorah, en Irak actuel, sous les Abbassides ; c'est le fameux soulèvement des Zanj, qui durera plus d'une décennie dans les années 870. La composition exacte de la rébellion, Africains, Bédouins, Arabes défavorisés, est encore l'objet de controverses.

Des perles de toute forme (*beads*) ont joué un rôle important dans l'économie et la culture africaines, elles servaient de décoration, de symbole de richesse et de pouvoir, de réservoir de richesse et aussi de moyen d'échange, de monnaie. D'abord introduites depuis l'Inde et le Moyen-Orient, elles seront aussi fabriquées en Europe, notamment à Venise, et utilisées en Afrique pour acquérir les esclaves (*slave beads*) à partir du ^{xv}e siècle. Voir *The History of Beads: From 100 000 BC to the Present*, par Lois Sherr Dubin, Harry N. Abrams ed., 2009.

Beurre clarifié indien, se conservant, à la différence du beurre frais.

Pour les auteurs tiers-mondistes, les connexions entre les cités côtières et l'intérieur, et la domination des premières, ont été plutôt des facteurs de sous-développement que les facteurs moteurs d'un type de commerce entraînant et dynamique. Si les échanges ont apporté de nouveaux produits, comme le riz asiatique, le manioc, l'arachide ou le maïs, facilitant une expansion démographique, la vente de populations de l'intérieur vers la côte et le monde extérieur comme esclaves a eu des effets inverses (cf. ch. 6). De même les maladies, comme la tungose, la variole ou le choléra, ou celles du bétail comme la peste bovine ou le tsé-tsé, transportées ou diffusées vers l'intérieur par les incursions des pouvoirs et marchands côtiers, ont eu des effets catastrophiques sur une population non immunisée.

Un auteur ajoute cependant que l'Afrique australe était moins isolée que le sud extrême des autres continents, les Bantous étaient arrivés avec l'agriculture et la technique du fer, et les peuples locaux étaient davantage immunisés contre les maladies apportées par les Européens, à la différence des Tasmaniens ou des Indiens d'Amérique.

Mais pas toujours : Sur une fameuse peinture sur roc san, on voit un heurt avec les Bantous : Les Bushmen (San) sont plus petits, armés d'arcs et de flèches, ils essayent de capturer le bétail des premiers. Ceux-ci plus grands et noirs, armés de sagaies et de boucliers, pourchassent les attaquants (voir Fage et Tordoff, 1995).

Nelson Mandela, Thabo Mbeki et Desmond Tutu sont d'origine Xhosa, tandis que Jacob Zuma est d'origine zouloue.

99 Deux vrais amis vivaient au Monomotapa [...] Qu'un ami véritable est une douce chose ! » La Fontaine (*Les deux amis*, 1678). Dans les *Lusiades* de Camões (1572) (traduction de Roger Bismut), le Monomotapa est cité : « Regarde le vaste empire du Bénomotapa, peuplé de noirs sauvages qui vont nus [...]. Dans cet hémisphère inconnu, naît le métal qui fait répandre à l'homme le plus de sueur [...] Regarde les cases des nègres : elles n'ont pas de porte, tant ils sont, en leurs demeures, confiants dans la justice et dans l'appui du roi, comme dans la probité de leurs voisins. » Voir Willy Bal, « Au Monomotapa », Académie royale de langue et de littérature françaises de Belgique, 1993.

Historia Trágico-Marítima, uma coleção de relações e notícias de naufragios, e sucessos infelizes, acontecidos aos navegadores portugueses, reunidos por Bernardo Gomes de Brito, e publicados em dois tomos em 1735 e 1736. L'ouvrage a été repris dans une sélection en anglais : C. R. Boxer, *The Tragic History of the Sea, 1589-1622*, University of Minnesota, 2001.

401 L'expansion a été si spectaculairement réussie que dans les premières années du ^{xv}e siècle, le Portugal avait des intérêts impériaux sur la moitié du globe, du Brésil aux Moluques (Indonésie). » (Fage, 2002)

502 La population au début du ^{xv}e siècle était d'environ un million d'habitants.

Les trois rois trouveront la mort dans la bataille : il s'agit du roi du Portugal, allié à un souverain marocain en guerre contre son oncle, sultan du Maroc et frère du futur sultan, présent également à la bataille, Ahmed el Mansour.

004 C'est ainsi pas un hasard si Christophe Colomb est génois. Par ailleurs deux navigateurs génois, les frères Vivaldi, Vandino et Ugolino, avaient lancé une expédition dès 1291 pour contourner l'Afrique et

atteindre l'Inde à bord de deux galères. Après le passage de Gibraltar et la descente de la côte marocaine, leur sort reste inconnu, sujet à conjectures. Ils auraient réussi à aller jusqu'à la mer Rouge, selon certains, ce qui est peu probable, le plus vraisemblable étant l'arrivée jusqu'au fleuve Sénégal qu'ils auraient pu croire proche de l'Inde, la géographie exacte du continent étant alors ignorée.

Portuguese mariners had already learnt to master the ocean in the hard school of the Atlantic fisheries." (p. 96)

Extrémité ouest de l'Afrique où se trouve Dakar actuellement, le nom même donné par les Portugais, Cap Vert, signifie que le désert est passé et qu'on trouve là une végétation permanente.

On estime que 25 % à 50 % des Portugais restés sur la côte mouraient de diverses maladies avant un an en Afrique de l'Ouest (Curtin, 1995).

Le Fernando Pó est devenue Bioko en 1979, et fait aujourd'hui partie de la Guinée équatoriale, avec celle d'Annobon (*Anno Bom* en portugais, parce qu'elle fut découverte le jour de l'an, en 1471) au sud de São Tomé et Príncipe, la Guinée équatoriale a sa part continentale entre le Cameroun et le Gabon, mais la capitale est sur l'île de Bioko. São Tomé et Príncipe, deux îles entre Bioko et Annobon, forment un autre pays indépendant. L'île est tombée brièvement au ^{xix}e siècle sous la domination britannique, entre 1827 et 1834, qui cherchaient une base d'appui plus proche du delta du Niger et des intérêts commerciaux anglais (huile de palme) que celle du Sierra Leone, mais rétrocédée à l'Espagne ensuite.

Comme Eannes de Azurara (1410-1474) est un des chroniqueurs des découvertes portugaises au ^{xv}e siècle.

Cifó (1994) résume la situation au Moyen Âge : « L'Europe a d'assez nombreuses mines d'argent, mais peu de mines d'or. »

Rome avait interdit depuis 1179 aux royaumes chrétiens de livrer des armes à feu aux non-chrétiens afin d'éviter qu'elles tombent finalement entre les mains des musulmans.

Malgré un port du Malebo pool, Pomo.

La ville a gardé ce nom jusqu'en 1975, elle a retrouvé ensuite son nom original, M'Banza-Kongo, et se trouve au nord de l'Angola, près de la frontière du Congo, ex-Zaïre.

En fait une flotte hétéroclite, égyptienne, ottomane, indienne, aidée d'éléments vénitiens et ragusains (Dubrovnik).

Le mot vient de Moussa Mbiki, le nom du chef de l'île à l'arrivée des Portugais (Lugan, 2009).

Les Portugais remontent même toute la mer Rouge jusqu'au nord et lancent ainsi une attaque sur Suez, un fort ottoman, en 1641.

La civette est un chat sauvage dont le musc (extrait des glandes de l'animal) est utilisé en parfumerie.

Compagnie hollandaise des Indes orientales, selon les initiales en néerlandais.

Pérou utilisé par les Portugais, le site du Cap devient avec les Hollandais et plus tard avec les Anglais un point de relâche et de ravitaillement pour les *Indiamen*, navires allant commercer vers l'Asie, Le Cap est alors « the half-way house to the Indies ».

À la suite de l'invasion des Pays-Bas par la France républicaine, pour s'assurer que le Cap ne tombe pas entre des mains françaises qui auraient contrôlé la route des Indes. En 1806, c'est la guerre ouverte avec la France napoléonienne qui explique l'annexion britannique. La paix d'Amiens en 1803 avait temporairement permis le retour du Cap aux Hollandais, en fait à la République Batave, un satellite de la France.

Four Centuries of Portuguese Expansion, 1415-1825: A Succinct Survey, Witwatersrand University Press, 1968.

Fils de Charles Quint et d'Isabelle du Portugal, et petit-fils de Manuel I^{er} d'Aviz, donc un des héritiers du trône, avec d'autres prétendants, dont deux autres petits enfants du roi Manuel, Philippe II s'impose à la Bataille d'Alcántara en 1580.

Rozvi ou Rozvi désigne à l'origine les guerriers du Changamire (titre du souverain), rozvi signifie « destructeur », puis le mot désignera l'empire lui-même.

La dynamique du capitalisme, Flammarion, 1985.

Donc 9 600 000 seraient arrivés aux Amériques, les autres ayant péri pendant la traversée, soit une mortalité de 13 % (Eltis, 2001).

Les ^{xv}e et ^{xvii}e siècles comptent pour 14 % de toute la traite atlantique, et le ^{xix}e pour 31 % (Pétré-Grenouilleau, 2004).

Son trois siècles et demi. Ces dates correspondent à la première expédition d'esclaves africains depuis la Guinée vers les Antilles (1518) et le dernier navire repéré apportant des captifs à Cuba (1867), cf. Pétré-Grenouilleau (2004).

Colon espagnole dès le ^{xv}e siècle, l'archipel des Philippines a été nommé par les Castillans en

l'honneur de Philippe II d'Espagne.

129 Le mot esclave vient du latin *sclavus* qui désignait les Slaves, car ceux-ci sont l'objet de razzias à la fois par les musulmans après le ^{viii} siècle et par les chrétiens occidentaux un peu plus tard : « Dès le ^x siècle, les rois saxons avaient déjà capturé des Slaves en grand nombre. C'est alors écrit J. Heers que "le mot *sclavus* fut employé dans le sens de captif privé de liberté". » (Pétré-Grenouilleau, 2004) Quand la Russie conquiert la Crimée et le Caucase, à partir de la fin du ^{xviii} siècle, les musulmans se voient fermer l'accès aux esclaves blancs et doivent de ce fait accentuer la pression sur l'Afrique, et le ^{xix} siècle se caractérise par une accélération des traites orientales sur le continent, alors que la traite atlantique est en reflux du fait des interdictions du commerce puis des abolitions de l'esclavage lui-même.

130 Une remarque intéressante, faite par un Dominicain, archevêque de Mexico, en 1560 au roi d'Espagne, était « qu'il serait plus logique d'aller prêcher les saints Évangiles en Afrique plutôt que de justifier la traite par le souci de conversion des Noirs » (cité par Pétré-Grenouilleau, 2004). Une logique qui n'a été suivie, surtout, qu'après l'abolition de la traite, ce qui montre bien que les motifs économiques l'emportaient sur toute autre considération. Les abolitionnistes plus tard utilisèrent le même argument, qu'il serait préférable de christianiser les gens sur place plutôt que de les faire changer de continent pour cela.

131 Cité par Hopkins, 1990. Jobson écrit une relation de son voyage en 1623, *The Golden Trade*, disponible en ligne : <http://penelope.uchicago.edu/jobson/>

132 Danois sont installés à Fort Christianborg, qui deviendra Accra, la capitale du Ghana actuel, ancienne Côte de l'Or britannique (*Gold Coast*).

133 Brandebourg est une province de la Prusse, autour de Berlin, les ports sur la Baltique sont le point de départ des expéditions.

134 Curtin (1995) précise par exemple qu'à Saint-Louis, en 1810, il y avait dix Européens, mais 500 Afro-Européens, descendants de mères africaines et de pères européens, encore 500 Africains libres européenisés, et 2 200 esclaves africains.

135 s'appelait Bir, lorsque les Hollandais s'y installent en 1617, avec l'accord de chefs locaux, ils changent le nom pour « Mouillage sûr », ou *Goede Ree* en néerlandais, devenue ensuite Gorée, et construisent un fort. Aujourd'hui c'est un des hauts lieux des symboles de l'esclavage, avec la Maison des esclaves datant de 1776, dont le rôle est cependant controversé par les spécialistes, « un très modeste site de traite », rappelle Pétré-Grenouilleau (2004).

136 Pétré-Grenouilleau (2004) cite ainsi deux auteurs : 361 100 esclaves pour toute l'Amérique du Nord britannique selon Eltis (2001), 559 800 pour les Treize colonies puis États-Unis pour Hubert Klein (1999). À noter que les premiers esclaves y arrivent en 1619, les derniers en 1807.

137 Curtin (1969) ; Ivana Elbl, "The Volume of the Early Atlantic Slave Trade, 1450-1521", *Journal of African History*, 38, 1997 ; Ralph A. Austen, "The Trans-Saharan Slave Trade: A Tentative Census", dans H. A. Gemery et J.S. Hogendorn eds, *The Uncommon Market: Essays in the Economic History of the Atlantic Slave Trade*, 1979 ; David Eltis (1987) ; Paul E. Lovejoy, "The Volume of the Atlantic Slave Trade: A Synthesis", *Journal of African History*, 23, 1982 ; Patrick Manning, *Slavery and African Life*, Cambridge, 1990.

138 révoltes eurent lieu sur les navires transporteurs, où on les estime à un cas sur dix, mais aussi ensuite dans les pays esclavagistes, où elles aboutirent à la création d'entités politiques indépendantes, non seulement d'esclaves marrons dans les forêts et sur les hauteurs, ou plus loin vers l'intérieur, comme les *Quilombos* au Brésil (l'État du Palmares, ou *Quilombo dos Palmares*, dans le Pernambouc, est ainsi resté indépendant tout au long du ^{xviii} siècle). Le mot *quilombo* désigne une communauté organisée d'esclaves en fuite, mais aussi de pays entiers comme à Haïti avec Toussaint L'Ouverture, en 1791, et la création en 1804 d'une république noire indépendante. St Domingue était le plus grand centre de production de sucre dans le monde à l'époque, avec 400 000 esclaves...

139 En 1683, selon Pétré-Grenouilleau, les îles françaises produisent 9 347 tonnes de sucre, et les colonies anglaises 18 897. En 1700 la Jamaïque devient le premier producteur mondial de sucre. Le mouvement gagne ensuite l'ouest de St Domingue qui produit à elle seule 7 000 tonnes de sucre en 1714. »

140 On constate qu'il coule vers l'Est, contrairement à l'idée répandue en Europe. On y a longtemps cru que le Niger se jetait dans l'Atlantique par deux principales branches, le Sénégal et la Gambie. Les vingt rivières qui forment le delta et l'embouchure du Niger au Nigeria étaient considérées pendant longtemps comme seulement des zones côtières inondées (Meredith, 2014).

141 Brasseul, M. Herland, « Une énigme historique : la succession de l'esclavage antique et du servage médiéval », *Économies et Sociétés*, Cahiers de l'ISMEA, série Histoire de la pensée économique, PE, n° 41, juillet-août 2009, p. 1089-1116.

~~C42~~ qui suggère, dit Iliffe (2007), que « les hommes plus âgés utilisaient la loi pour se débarrasser de rivaux plus jeunes ».

~~Val~~entin-Yves Mudimbe, *The Invention of Africa: Gnosis, Philosophy and the Order of Knowledge*, Indiana University Press, 1988.

~~144~~ Vers 1660, on prend l'habitude d'importer en Afrique des barres de fer standardisées qui font 3 m de long, 5 cm de large et 9 mm d'épaisseur, et qui pèsent 13 kg. » (Giri, 1994)

~~Se~~ Domingue désigne à l'époque non pas la capitale de la partie espagnole de l'île d'Hispaniola, Santo Domingo, toujours la capitale de la République dominicaine aujourd'hui, mais la partie française de l'île, Haïti depuis 1804 et la proclamation de l'indépendance de la République, devenue empire quelques mois plus tard, puis à nouveau république, et royaume en 1811 dans la partie nord. Au XVIII^e siècle, il s'agit même, devant la Jamaïque, de la plus importante île à sucre des Caraïbes, le premier producteur mondial de canne à sucre, « qui exporte à elle seule autant de sucre que toutes les îles anglaises réunies et devient la principale destination des traites négrières » (Pétré-Grenouilleau, 2004). L'évolution démographique, complètement déséquilibrée au détriment des Blancs, explique le succès de la révolution de 1791-1804, menée au départ par Toussaint Louverture. La perte de la colonie par la France illustre bien la chute des intérêts coloniaux français au moment de la Révolution.

~~M4~~ espagnol au départ, *pacotilla*.

~~Se~~lon Pétré-Grenouilleau, citant Coquery-Vidrovitch et Moniot (1992) : « Médiocrement efficaces à la guerre, les fusils jouèrent certainement un rôle plus novateur dans la chasse (notamment pour obtenir de l'ivoire, dans la cuvette congolaise) et la protection des cultures. [...] Ils étaient surtout utilisés pour leur bruit dans la célébration des fêtes, ou à la rigueur à des fins défensives ou d'intimidation, plus utiles pour effrayer les gens que pour les capturer. »

~~C48~~ qui signifie la chose assise, entendue, convenue, bref un contrat. Dans le cas de la fourniture d'esclaves, celui-ci prévoyait le nombre, le partage entre sexes, les lieux de vente, etc.

~~Q14~~ Calabar, à l'est du Nigeria, était contrôlé par le peuple Efik et a servi durant deux siècles de centre et d'entrepôt pour la traite, on estime que 6 à 8 000 esclaves étaient encore déportés chaque année dans les premières décennies du XIX^e siècle (Hopkins, 1990). Les Efiks menaient peu de raids, mais achetaient eux-mêmes les captifs à l'intérieur ; ils sont qualifiés de « grossistes » par Hopkins et « au XVIII^e siècle ils disposaient d'un réseau de contacts et de marchés qui s'étendait jusqu'à 300 km vers l'intérieur ».

~~14~~ Entre 15 et 30 % mouraient pendant le voyage et étaient simplement jetés par-dessus bord ... Un tiers mourait dans les trois premières années de leur arrivée et peu survivaient plus de dix ans. » (Shillington, 1995)

~~H5~~bert Deschamps, cité par Pétré-Grenouilleau (2004), relate qu'en 1805 une caravane de 2 000 hommes et 1 800 chameaux s'est perdue corps et biens dans le Sahara, un peu comme un navire naufragé.

~~C52~~ Mollien, *L'Afrique occidentale en 1818*, Calmann-Lévy, 1967, cité par Giri, 1994.

~~U53~~ commerce éphémère, comme le souligne Hopkins (1990), lié effectivement à la mode : « Elles décoraient les chapeaux des ladies de l'époque victorienne, exactement de la même façon qu'elles décoraient les autruches elles-mêmes ! » (*ibid.*)

~~R54~~bert Davis, *Christian Slaves, Muslim Masters: White Slavery in the Mediterranean, the Barbary Coast and Italy, 1500-1800*, Palgrave Macmillan, 2003.

~~A5~~ors que la traite atlantique portait davantage sur les hommes (2/3 environ), la proportion était inverse dans le cas transsaharien ; il s'agissait de deux femmes pour un homme, soit des conséquences démographiques négatives plus importantes pour l'Afrique.

~~D5~~avid Geggus, cité par Pétré-Grenouilleau (2004), "Sex Ratio and Ethnicity: a Reply to Paul Lovejoy", *Journal of African History*, 30, 1989.

~~P57~~ Mantoux, *La Révolution industrielle au XVIII^e siècle, Essai sur les commencements de la grande industrie moderne en Angleterre*, Paris, 1906.

~~T58~~bles (2000) : « Les investissements étaient aussi élevés – à la fin du XVIII^e siècle, l'équipement d'un navire coûtait entre 10 et 12 000 livres, une somme considérable. Le retour sur cet investissement était lent, pas seulement à cause de la durée des voyages, mais du fait du temps pour acquérir les esclaves, parfois jusqu'à six mois sur la côte ouest-africaine pour remplir le vaisseau. »

~~I59~~ut rappeler que l'Angleterre a unifié son marché intérieur dès 1571, en supprimant les octrois, tarifs internes, obstacles divers à la circulation des hommes et des produits, plus de deux siècles avant la France, et que les régions du pays n'étaient donc pas isolées mais formaient un seul ensemble économique.

~~160~~ faut reconnaître qu'en ce qui a trait à l'originalité des arguments et au côté vivant de la

présentation, son livre établit un standard que peu d'historiens atteignent, et pour cette raison, il continuera à inspirer le respect. »

C61ffres de David Eltis (2001), cités par Pétré-Grenouilleau (2004).

D6Eltis et L.C. Jennings, "Trade between West-Africa and the Atlantic world in the pre-colonial era", *American Historical Review*, 93, 1988.

L63 fournisseurs d'esclaves africains, qui faisaient des profits considérables sur l'achat d'esclaves à l'intérieur et leur revente aux Européens, étaient évidemment hostiles à toute forme de concurrence, et d'ailleurs les Européens, avec la difficulté du terrain, les maladies, le climat, leur ignorance des coutumes locales, n'avaient guère la volonté de s'y aventurer. En tout cas jusqu'au **xix**e siècle.

Il64a également le cas des Français pénétrant vers l'intérieur grâce au fleuve Sénégal, sur quelque 400 km, et celui des Anglais remontant la Gambie, mais le Sahel offre moins de possibilités en termes de population et en ressources.

L65 protestations des derniers Manikongos, souverains du Kongo, chrétiens depuis Afonso, protestations à Rome transmises par les missionnaires, puis relayées par la papauté à la cour portugaise, seront de peu d'effet : « Plusieurs papes montrèrent un intérêt réel pour cette situation, et des lettres sévères furent envoyées de Rome à Lisbonne, mais le gouvernement portugais se déclara impuissant à contrôler ses sujets. » (Oliver et Fage, 1990)

K6d Polanyi, cité par Gann et Duignan (2000), "Dahomey and the Slave Trade: An Analysis of an Archaic Economy", 1966.

A6f*History of Indigenous Slavery in Ghana, From the 15th to the 19th Century*, Sub-Saharan Publishers, 2004, citée dans "Breaking the chains", *The Economist*, 24 février 2007.

E681854, les tarifs sur le sucre étranger sont également abolis, le mettant en concurrence égale avec celui des planteurs britanniques.

P69é-Grenouilleau (2004) rappelle par exemple qu'une pétition au parlement en faveur de l'abolition recueille dès 1792 le chiffre énorme de 400 000 signatures, soit un adulte sur onze dans le pays.

C76t par exemple la position de Necker, ministre des Finances sous Louis XVI : « Il n'imaginait pas qu'il fût possible, du fait de la concurrence économique entre les diverses nations, que l'une d'entre elles puisse, seule, décider d'abolir le trafic. Aussi prônait-il, en 1784, une action internationale commune. » (Pétré-Grenouilleau, 2004)

C8Idemier fait un travail extraordinaire en accumulant les preuves de l'inhumanité des négriers, il va directement interroger les marins dans les ports, et en écouterait plus de 20 000.

V8d "Honorary French Citizenship", Digital Encyclopedia.

L83estimations varient selon les auteurs, ainsi pour Curtin (1995), il s'agit de 160 000 esclaves ainsi libérés entre 1810 et 1870.

D7aautres estimations sont celles de Curtin en 1969 (1 898 000) et Klein en 1999 (2 957 000).

C85deux colonies portugaises fournissant 80 % des esclaves après 1855 (Iliffe, 2007).

476Par peur d'être pendus, les négriers étaient dès lors décidés à jeter leur cargaison compromettante par-dessus bord à la première vue d'une frégate britannique. » (Gann et Duignan, 2000)

L87causes de la guerre sont à rechercher bien sûr dans l'opposition morale sur l'esclavage, mais aussi dans les oppositions politiques et économiques : le Sud est libre-échangiste, voulant exporter son coton vers l'Angleterre en échange de produits manufacturés, le Nord est protectionniste, voulant développer ses industries à l'abri de la concurrence britannique. L'opposition politique porte sur le rôle respectif du gouvernement fédéral et des pouvoirs des États, et aussi la question des nouveaux États et territoires de l'Ouest, où se pose la question de l'application ou non de l'esclavage.

1780 000 avaient déjà été libérés par une première loi en 1871.

L79terdiction est décidée en 1792, mais avec un délai de dix ans pour son application.

V80te à l'unanimité, le 4 février. Mais la Martinique était contrôlée par les Anglais, l'île de France (Maurice) et Bourbon (la Réunion) refusèrent l'application de la loi, il ne restait plus que la Guadeloupe où l'émancipation fut effective, jusqu'en 1802. En Afrique, aucune incidence : « La décision n'a eu aucun effet sur la traite à St Louis et à Gorée. » (Giri, 1994)

L81d'or, pour son caractère noble, brillant, resplendissant.

P82é par les contribuables anglais, et sans contrepartie. Il avait été envisagé un prêt que les esclaves libérés auraient dû rembourser, l'idée est abandonnée aux Communes.

C83omme le dit Giri (1994), « Dès 1782, l'Autriche décide d'abolir la traite. Il est vrai qu'elle n'a ni colonies ni ressortissants pratiquant ce commerce ! L'abolition ne lèse aucun intérêt économique. Tout de même, l'intention est louable ! »

O84peut noter avec Vansina (1995) qu'en cet âge de machines, le « muscle », la force humaine, devient moins nécessaire, et donc la recherche de matières premières, pour alimenter ces machines, prend le pas sur la traite, le commerce licite sur le commerce illicite.

William Edward Hartpole Lecky, *A History of European morals from Augustus to Charlemagne*, Londres, 1869, cité par Gann et Duignan, 2000.

Dans sa thèse, en 1900, à 20 ans, sous la direction de Gustav von Shmoller et Max Sering : *Die wirtschaftlichen und politischen Motive für die Abschaffung des britischen Sklavenhandels im Jahre 1806/1807* (Les motifs économiques et politiques pour l'abolition du commerce d'esclave britannique en 1806/1807), réédité en 2010 en Allemagne par Nabu Press.

La mortalité des marins britanniques était élevée, elle allait de un cinquième à un quart de l'équipage sur les navires négriers, les abolitionnistes en parlaient comme du tombeau de la marine.

La gomme arabique est la résine d'un acacia trouvé dans la savane boisée au nord du fleuve Sénégal, et utilisée en Europe pour fixer les teintures sur les textiles.

L'huile de palme est utilisée en Europe dans la première moitié du XIX^e siècle comme lubrifiant pour toutes les machines qui apparaissent, dans des industries en pleine expansion, à une époque où l'huile d'origine pétrolière n'existe pas encore. Et aussi pour fabriquer du savon, comme une marque célèbre en témoigne, *Palmolive*...

Hopkins (1990) note cependant qu'à la fin du XVIII^e siècle, presque la moitié des recettes de la *Royal African Company*, l'une de ces grandes compagnies caractéristiques de l'époque mercantiliste, provenait de produits divers et non de la traite, activité pourtant qui était sa raison d'être. Idem pour la Compagnie du Sénégal, lancée par Colbert, dont les produits comme la gomme arabique, la cire d'abeille, l'ivoire étaient aussi importants que les esclaves.

Ons réticents, bien sûr, mais le terme anglais *reluctant* sonne plus fort.

Mais se réclamant aussi d'origines orientales : « perse, yéménite, phénicienne, voire juive » (Coquery-Vidrovitch, 1999).

On prennent leur source les trois grands fleuves de la région, le Niger, le Sénégal et la Gambie, comme nous le rappelle Catherine Coquery Vidrovitch (1999, p. 63).

Au sens de « loose » en anglais, relâchée, souple.

Le mot *fodio* correspond à un grade supérieur de prêcheur islamique en langage peul.

Il s'agit d'un ordre soufi rigoureux, fondé au XI^e siècle à Bagdad par Abd al Qadir al-Jilani (1078-1166), visant à un retour à la pureté de l'islam originel.

L'expédition comptait facilement 1 000 à 2 000 personnes ou même davantage, incluant esclaves, conducteurs d'ânes, et aussi beaucoup de femmes et d'enfants ; l'explorateur Clapperton signale en 1827, entre Sokoto et Kano, une caravane de 4 000 voyageurs, aussi bien marchands de kola ou de sel que de pèlerins. » (Coquery-Vidrovitch, 1999)

La où le fleuve éclate en un millier de branches qui forment ce delta intérieur, sur une distance de près de 500 km, un peu au sud de Tombouctou et en remontant le cours d'eau aussi loin que Djenné. À chaque saison humide, le fleuve déborde et crée un lac peu profond sur quelque 80 km, laissant de petites collines émergées, autant d'îles où les gens se retirent avec leur bétail jusqu'à la décrue. L'humidité et le limon laissés par la rivière créent alors de riches pâturages à travers la plaine, mais aussi des terres fertiles donnant une récolte de saison sèche. » (Ph. Curtin, 1995)

Le rôle de Louis Faidherbe (1818-1889) est ici essentiel ; nommé gouverneur de la colonie au Sénégal en 1854, il crée une armée franco-sénégalaise, étend le contrôle administratif vers l'intérieur, refoule Omar Tall, et est ainsi le véritable instigateur de ce qui sera plus tard l'Afrique occidentale française, mais aussi le créateur du port de Dakar (1866). Il lance les premiers travaux de la ligne de chemin de fer Dakar-Saint-Louis, crée une école publique, favorise l'assainissement de l'eau, et pousse l'extension de la culture de l'arachide avec le système des travailleurs saisonniers (*navétanes*).

Émile Pinet-Laprade (1822-1869) en est le fondateur.

On avait à l'époque environ 50 000 Noirs en Angleterre, des serviteurs venus avec leurs maîtres des Antilles, et aussi des Noirs des Treize colonies ayant combattu du côté britannique dans la guerre d'Indépendance américaine (1776-1783). Ils comptent parmi les premiers colons arrivés en Sierra Leone en 1787, à côté des esclaves libérés sur les navires négriers arraisonnés par la *Royal Navy*. Les loyalistes noirs annoncent la modernité : « Ils avaient une conscience politique, des opinions arrêtées et étaient actifs politiquement. Ils étaient sans doute les premiers Africains noirs, et sûrement les premiers en Afrique même, à représenter les idées et les mots d'ordre du monde moderne », P. Hair, cité par Gann et Duignan (2000). Mais parmi les émigrants venus de Londres, il y a aussi des « Black poor » de la grande cité, et la colonie a d'ailleurs été en partie lancée par des associations philanthropiques pour leur venir en aide.

On de l'expédition sur le Niger de 1832-34, sur les 48 Européens embarqués pour remonter le fleuve depuis l'embouchure, seuls 9 revinrent sur la côte. Dans une autre expédition en 1841, trois steamers partent vers le nord avec 145 Européens, qui sont leur tour frappés par le paludisme, 49 meurent dans les deux mois.

205 Sur l'insistance de Baikie, l'équipage prenait une dose de 5 g de quinine tous les matins, comme prophylactique contre la fièvre. Bien qu'il ne comprît pas ce qui causait le paludisme, Baikie avait trouvé un moyen d'éviter ses effets mortels. » (Meredith, 2014) La quinine était utilisée jusque-là comme curatif de la malaria, depuis son utilisation au Pérou ; le mérite de Baikie est de l'avoir un des premiers utilisée comme préventif.

206 Moravian Brethren, ou Frères moraves, sont une branche du protestantisme d'Europe centrale, dont l'origine remonte au réformateur tchèque Jan Hus (1370-1415), et qui envoient des missionnaires à travers le monde dès 1731, notamment en Afrique.

207 Produit de plusieurs variétés d'acacias », nous précise Catherine Coquery-Vidrovitch (1999), « dont les plantations s'avançaient vers le sud avec la désertification. [...] Ce fut entre 1790 et 1870, avant que la production d'arachide ne s'emparât de la première place, le produit quasi-exclusif du commerce sénégalais. [...] La production fut assurée sans peine par une main d'œuvre servile approvisionnée par les razzias en pays noir. »

208 Les villes africaines, voir Catherine Coquery-Vidrovitch, 1993.

209 Mot vient du portugais *senhoras*, car au départ il s'agissait des Portugais, les premiers Européens dans la région qui épousaient des Africaines.

210 Tout paysan africain ordinaire, dans le cadre de la vie familiale, pouvait s'adonner au commerce de l'huile puisque les palmiers poussaient à l'état naturel. » (Coquery-Vidrovitch, 1999) L'auteur ajoute que les chefs traditionnels cherchent alors à prélever une part des gains en contrôlant les routes et en imposant des taxes et des octrois.

211 Coquery-Vidrovitch (1999) parle du quasi-monopole ashanti pour les noix de kola, dont la diaspora haoussa assure le commerce vers le nord, profitant de « l'énorme demande des Peuls ».

212 On distingue l'huile de palme (azeite de dendê en portugais) extraite de la pulpe des fruits du palmier à huile, qui fait l'objet des exportations au début et sert comme lubrifiant, ou pour fabriquer des savons ou des bougies, de l'huile de palmiste extraite des graines du même fruit (*palm kernel oil*), exportée aussi après 1850, et plus adaptée à la cuisine (par exemple dans la margarine). Un des mots d'ordre des fabricants, comme publicité, était au début du xix^e : *Buy our candles and help stop the slave trade!* (cité par Hopkins, 1990). Au xviii^e siècle, l'huile de palme importée en Europe était utilisée pour les lampes et la cuisine, au xix^e essentiellement comme lubrifiant pour les machines de l'industrie en expansion.

213 La proposition du consul à Bonny de former un protectorat dans les *Oil Rivers*, le Secrétaire aux colonies refuse : « La côte est pestilentielle, les natifs nombreux et ingérables. » (Cité par Meredith, 2014)

214 La demande de caoutchouc augmente dans le monde industrialisé à partir des années 1880 avec l'invention du pneu pour les bicyclettes, pour les tuyaux et les tubes de toute sorte, puis dans les années 1890 avec les automobiles et le gainage électrique. Le grand boom du caoutchouc, en Amazonie, durera jusqu'en 1910, date à laquelle le centre de la production se déplacera en Malaisie.

215 Une résine utilisée pour fabriquer des vernis.

216 Nil Blanc est navigable au sud de Khartoum sur plus de 1 500 km.

217 La population est estimée à 50 000 au moment de l'arrivée des premiers colons européens (Reader, 1999).

218 On comptait huit femmes parmi les 90 colons, dont l'épouse française de Jan Riebeeck, Marie de la Queillerie. Ils demeureront en poste une décennie et sont restés dans l'histoire comme les fondateurs de Capetown.

219 Et donc sans maladie du sommeil pour le bétail, sans anophèles vecteurs de la malaria, et sans les autres affections tropicales, endémiques dans le reste de l'Afrique subsaharienne.

220 La Malaisie était à l'époque une colonie hollandaise, elle est devenue anglaise au xix^e siècle.

221 Boer signifie fermier, trek, tirer un chariot. Voortrekker, ceux qui tirent et ouvrent la marche : les pionniers.

222 La colonie dirigée par la VOC ne finit pas de manière glorieuse, comme le décrit Thompson (1995a) : « Le régime de la Compagnie hollandaise des Indes orientales pour la colonie du Cap se termine de façon désastreuse : à l'Ouest, effondrement économique, à l'Est une zone frontière instable et une rébellion blanche. Son legs a été une société coloniale faible et dépendante, basée sur l'esclavage et le servage. »

223 Les Pays-Bas deviennent la République batave en 1795, puis le Royaume de Hollande en 1806 sous Napoléon. Les dirigeants se réfugient en Angleterre en 1795, ce qui explique l'occupation du Cap par les Anglais dès cette date, au nom du prince d'Orange. Lors de la paix d'Amiens en 1802, la colonie est restituée à la Hollande, pour être reprise définitivement en 1806, après le retour des hostilités franco-britanniques et la défaite maritime franco-espagnole à Trafalgar (1805).

202 leur promet de vertes prairies dans une zone calme, elle arrive dans un lieu aride sujet à des attaques constantes : « Cela peut-il être ce beau pays, cette terre de promesse, où nous avons été leurrés par des descriptions colorées et des images mises dans notre tête ? » s'écrie l'un d'eux en arrivant (cité par Meredith, 2014).

203 sa signifie « homme en colère » en langue khoï (Coquery-Vidrovitch, 1999).

204 Cafres, ou Kaffirs, sont les Noirs bantous dans le vocabulaire boer. Le mot vient de l'arabe *kafir* qui signifie infidèle. Son emploi par les Blancs au sud de l'Afrique s'explique par la présence arabe ancienne tout au long de la côte est-africaine.

205 signifie prairie ou savane en afrikaner.

206 réflexions pour nourrir la réflexion », dans F. Héritier, *De la violence*, Odile Jacob, 1996.

207 signifie en nguni Le Ciel, Zoulous veut donc dire littéralement *Les peuples du ciel*.

208 er & Fage, 1990. L'organisation militaire de troupes entraînées au combat corps à corps avec des armes redoutables, comme la sagaie courte (*assagai*) ou un casse-tête (*knobkirie*), a été comparée aux légions romaines (Thompson, 1995b). Lugan (2009) la décrit ainsi : « L'armée était divisée en quatre groupes : le centre, chargé de fixer l'adversaire ; en avant, les éclaireurs répartis sur deux lignes dont la plus avancée était composée de conscrits ; les ailes, formées des combattants les plus rapides à la course, qui avaient pour tâche d'envelopper les défenses adverses ; à l'arrière enfin et tournant le dos aux combats, les vétérans constituant la réserve. Des unités d'égorgeurs achevaient les blessés ennemis. »

209 Omer-Cooper, *The Zulu Aftermath, a Nineteen Century Revolution in Bantu Africa*, Longman, 1966, cité par Reader, 1999.

210 ndebele (en langue nguni) ou Matabele (en langue sotho et tswana) », précise Catherine Coquery-Vidrovitch, 1999.

211 the frontiersmen's Declaration of Independence", selon la formule de Gann et Duignan, 2000.

212 anglicisation est en cours depuis 1820, magistrats britanniques à la place des magistrats d'origine hollandaise, système du jury, écoles enseignant en anglais, prêtres venant de Grande-Bretagne, terres enregistrées selon les procédures anglaises, etc. D'autres réformes plus universelles sont également introduites : liberté de la presse en 1827, liberté de réunion ensuite, gouvernement représentatif en 1853 et responsable devant le parlement de la colonie en 1872, séparation des pouvoirs (l'exécutif est subordonné à Londres, mais le législatif émane des élections locales), les relations étrangères restent gérées par le gouvernement anglais (cf. Thompson, 1995).

213 si le système corporatiste en vigueur, avec des monopoles garantis aux artisans de toute sorte, est remplacé par un système de libre-entreprise, où chacun peut s'établir dans l'activité qu'il veut, ce qui favorise les Britanniques, habitués à ce régime depuis longtemps.

214 onze mille Zoulous affrontent 500 Boers et 340 Africains ou mulâtres de leur suite, mais la puissance de feu supérieure des Boers permet leur succès, 3 000 Zoulous sont tués, les autres se retirent. Au début de cette même année 1838, en février, avaient eu lieu deux massacres de Boers par les Zoulous, le premier quand les 70 hommes de la délégation de Piet Retief, venus pour négocier, sont tués dans le kraal du roi Dingane (celui-là même qui avait assassiné Chaka en 1828 et pris le pouvoir à sa suite), au cri de *Bulalai aba Thakathi !* (Tuez les sorciers !) ; le second immédiatement après, quand 534 Blancs et Africains, 41 hommes, 56 femmes et 185 enfants boers, ainsi que 252 de leurs serviteurs Khoisans et Bantous, sont tués par les armées du roi lancées sur leur campement à proximité.

215 Vaal est une rivière d'Afrique du Sud, courant du nord-est (source dans le massif du Drakensberg) au sud-ouest et principal affluent du fleuve Orange. Transvaal signifie au-delà du Vaal.

216 nord du fleuve Orange, la région se trouve à la limite au-delà de la province anglaise du Cap, environ 1 000 km au nord de Cape Town, elle est disputée entre les Africains et les Boers jusqu'en 1871, « quand le plus fort l'emporta » (Fage, 2002), à savoir bien sûr les Britanniques du Cap. Ils déclarent que les Griquas ont des droits supérieurs aux Boers, suscitant évidemment l'indignation de ces derniers. Les Griquas réclament la protection britannique, celle-ci se manifeste par l'annexion du territoire en 1871, sous le nom de colonie britannique du Griqualand Ouest.

217 comme le dit très bien Thompson (1995b) : « Imprégnée par les idées de race en cours dans la société préindustrielle, l'industrie minière en Afrique du Sud sépara sa force de travail entre les travailleurs blancs, bien payés et avec des postes stables, et les employés noirs, migrants et mal payés, ce qui ouvrit la voie aux politiques de ségrégation et d'apartheid du ^{xx}e siècle. »

218 ger avait mis en garde ses compatriotes sur les dangers de l'or : « Ne me parlez pas de l'or, la chose qui apporte le plus de conflits, de malheurs et de plaies imprévues que de bénéfices dans son sillage. Priez Dieu, comme je le fais, que la malédiction de sa venue ne porte pas ombre à notre chère patrie au moment où elle a été retournée à ses enfants. Priez-Le et implorez-Le, Lui qui est resté

à nos côtés, qu'il continue à le faire, car je vous dis aujourd'hui que chaque once d'or tirée des entrailles de notre sol devra être payée par des rivières de pleurs. » (cité par Meredith, 2014).

230 Kruger, à propos d'une proposition britannique de gouvernement autonome : « Je vais essayer de vous expliquer ce que ce gouvernement autonome signifie à mon sens : Ils vous disent, "D'abord vous mettez votre tête gentiment dans le nœud coulant pour qu'on puisse vous pendre, ensuite vous pourrez agiter les jambes autant que vous voulez !" Voilà ce qu'ils appellent le gouvernement autonome. »

140 le grand-père de Roland Barthes.

241 Russie est là, la France est là, et nous, nous sommes au milieu, voilà ma carte de l'Afrique ! » (Bismarck)

242 tiers de la Lorraine est annexée, le nord, c'est-à-dire la Moselle essentiellement, Metz et non Nancy.

243 conférence est d'ailleurs proposée au départ par Bismarck sur la question du Congo. Elle traitera d'autres sujets également, comme la liberté du commerce sur le Congo et le Niger, les conditions d'une annexion, la délimitation des territoires en Afrique centrale entre la France, la Belgique et le Portugal, ou la prohibition de l'esclavage.

244 argument développé en France par le libéral Paul Leroy-Beaulieu (1843-1916), comme l'explique Fage (2002), qui le conteste en rappelant que si l'Angleterre avait acquis un empire, c'était bien par sa prospérité, sa domination maritime et son avance technique initiales, et non l'inverse. Leroy-Beaulieu était l'exception parmi les libéraux en France dans sa défense de la colonisation.

245 France, Grande-Bretagne, Portugal, Belgique, Allemagne, Italie, Espagne.

246 L'Éthiopie, qui repousse les Italiens en 1896 à Adoua, et le Liberia restent indépendants. En 1935 l'Italie fasciste envahit l'Éthiopie qui perd son indépendance jusqu'à 1941, date à laquelle les Anglais rétablissent le négus Haïlé Sélassié.

247 Une colonie miniature consistant simplement en deux rives d'un fleuve. » (Meredith, 2014)

248 Austen (1987) également, « La mise en place de nouveaux réseaux de transport, l'établissement d'une paix sans précédent, et la fourniture de divers services de santé et d'éducation, constituent la contribution la plus évidente des régimes coloniaux au développement économique en Afrique ».

249 certains cas, rappelant les prophéties aztèques sur l'arrivée des Espagnols, expliquant en partie la défaite, des prophéties du même type sont inventées en Afrique sur les Blancs, « ce qui rendait la conquête plus facile à supporter, parce qu'elle était prévue » (Iliffe, 2007).

250 Résistance à l'invasion européenne a été sporadique, mais bien réelle un peu partout en Afrique, et finalement écrasée du fait de l'armement supérieur des Européens (mitrailleuses Maxim datant de 1884) : « Les Baoulés par exemple en Côte d'Ivoire ont combattu les Français village après village jusqu'en 1911 ; les Igbo du Nigeria n'ont pas été défaits avant 1919 ; les Jolas du Sénégal avant les années 1920. » (Iliffe, 2007). L'auteur cite également le cas des nombreuses rébellions, comme celle des Ndebeles en Afrique australe en 1896-1897, des Ashantis dans le présent Ghana en 1900, des Barwés au Mozambique en 1917, la révolte Maji Maji en 1905 contre les Allemands dans leur Afrique orientale (Tanganyika, future Tanzanie) ; ou encore entre 1901 et 1908 en Ouganda, lorsqu'une partie du territoire est rattachée au protectorat anglais d'Afrique orientale britannique (Kenya en 1920) pour y mettre des fermiers blancs. Aussi tard que 1927, une grande révolte a lieu en AEF, celle des Bayas, réprimée violemment jusqu'en 1931. Les principaux chefs de ces soulèvements ont été tués, ou déportés comme Samory au Gabon : « Lat Dyor a été tué au combat ; Abushiri, le héros de la résistance arabe en Afrique de l'Est allemande a été pendu ; Lobengula des Ndebeles est mort pendant sa fuite ; Premph I des Ashantis a été exilé aux Seychelles, avec Mwanga des Bougandas et Karabega des Bunyoros ; Behazin du Dahomey et Cetswayo des Zoulous ont aussi passé le reste de leur vie en exil. » (Reader, 1999)

251 n'a été éliminée que dans les années 2000, grâce au vaccin mis au point par un chercheur vétérinaire anglais, le Dr Walter Plowright. C'est la première maladie animale à avoir été éradiquée. Mais dès les années 1920 et 1930, elle est maîtrisée en Afrique grâce à des mesures prophylactiques d'immunisation par sérum-virus.

252 mée italienne l'aurait introduite, avec du bétail contaminé « importé d'Inde, d'Aden et de Russie du Sud, pour nourrir les troupes occupant Massawa. Les espèces locales, non immunisées, jamais exposées à la maladie auparavant, succombèrent rapidement » (Reader). Selon Iliffe (2007), ce serait les troupes britanniques au Soudan, avec également du bétail importé de Russie.

253 Les micro-organismes attaquent le système nerveux, conduisant à la fièvre, la fatigue extrême, le coma et la mort. » (Iliffe, 2007)

254 nationalisée en 1967.

255 Une anglaise spécialisée dans le savon et la margarine, Unilever en 1930.

866 la formule de Lord Lugard : « Le développement matériel de l'Afrique peut être résumé en un mot : le transport. » (Cité par Hopkins, 1990)

267 Bamako, le Niger était ensuite utilisé pour relier Tombouctou et Gao.

258 première traversée du Sahara en automobile a lieu en 1923, d'Alger à Tombouctou. De 16 voitures dans toute l'AOF en 1913, on passe à 40 000 en 1940 (Hopkins, 1990).

259 ligne, construite entre 1896 et 1901, part de Mombasa pour aller jusqu'au lac Victoria à Kisumu, sans pénétrer en Ouganda. Des navires à vapeur sur le lac continuent la liaison vers l'Ouganda, pour l'évacuation de ses produits, et notamment le coton. La capitale du Kenya, Nairobi (capitale de la colonie dès 1905, à la place de Mombasa) est née du chemin de fer, le lieu est le QG de sa construction, nœud ferroviaire qui devient une ville.

260 Kayes sur le Sénégal à Koulikoro sur le Niger, les deux fleuves sont ainsi reliés. La ligne atteindra Dakar en 1923.

261 plus grande plantation implantée en Afrique, d'un million d'acres (400 000 ha, soit 4 000 km²), concédée à la firme américaine par les autorités libériennes pour remédier à ses difficultés de trésorerie. En 1950, le caoutchouc représente 90 % des exportations du Liberia. Le pays devient, selon les termes de Meredith (2014), « une sorte de fief de la compagnie qui possède ses plantations de caoutchouc », à l'image des fameuses « républiques bananières » d'Amérique centrale dans les années 1950-1960 et United Fruit.

262 Kenya, la population blanche n'a cependant pas dépassé 1 % de la population, mais son influence culturelle a été considérable.

263 roman autobiographique de Karen Blixen, *La Ferme africaine*, 1937, illustre bien sûr ces cas, et le film qui en a été tiré en 1985, *Out of Africa*, évoquant une certaine douceur de vivre dans un climat tempéré par l'altitude et sur des terres fertiles, mais prises aux Kikuyus.

264 huile de palme est extraite du fruit, l'huile de palmiste (*palm kernel oil*) des graines. C'est seulement à la fin du XIX^e siècle que cette dernière est exportée, quand on trouve à l'utiliser en Europe dans la fabrication de margarine et l'alimentation du bétail et pour compenser le déclin de la première (Hopkins, 1990).

265 *Nourrir dix milliards d'hommes ?*, PUF, 1983 ; *Nourrir l'humanité, espoirs et inquiétudes*, Economica, 1991.

266 premières formes apparaissent dans les années 1930 en AOF avec les Caisses de compensation pour le caoutchouc et le café (1931) et les bananes (1932), il s'agit déjà de fournir un prix minimum au producteur grâce à des taxes payées à leur arrivée dans les ports français. Dès les années 1950, un des pionniers de l'économie du développement, Peter Bauer, critique le fonctionnement des Marketing Boards sur le fait qu'ils ont été incapables de maintenir les revenus des producteurs et ont déprimé l'économie locale en réduisant la demande, en même temps qu'ils détruisaient les incitations à produire et investir davantage, voir *West African Trade*, Cambridge, 1954.

267 SCOA et la CFAO à elle deux contrôlent les deux tiers du commerce extérieur de l'AOF dans les années 1930, l'UAC la moitié du commerce des colonies britanniques (Hopkins, 1990).

268 partie nord du pays et les peuples haoussas développent la culture de l'arachide après la Première Guerre mondiale, facilitée par le chemin de fer Lagos-Kano (1911) et dans les années 1950, le Sénégal et le Nigeria, en égale proportion, sont les deux principaux exportateurs mondiaux, avec plus de 75 % à eux deux du total.

269 passée par la Côte d'Ivoire en 1979. Les deux pays produisent 70 % du cacao mondial en 2015. Dans les deux cas, la culture du cacao a été initiée par des migrants au début du XX^e siècle, Dioulas et Baoulés en Côte d'Ivoire, Akans des montagnes de l'Akwapim au Ghana (voir Hopkins, 1990).

270 notamment Hla Myint, *The Economics of the Developing Countries*, Hutchinson, 1964.

271 augmentation de la production agricole est obtenue principalement par des moyens traditionnels, c'est-à-dire *appliquer du travail sous-employé à des terres sous-utilisées*. » (Hopkins, 1990) L'auteur décrit cependant l'introduction de nouvelles techniques dans les années 1950 tendant à accroître productivité et rendement, comme les engrais chimiques, la sélection des semences et des espèces ou la lutte contre les parasites.

272 exception est le coton, comme on l'a vu, et dans une moindre mesure l'arachide au Sénégal qui a épuisé sur la production vivrière.

273 En 1935, les salaires moyens des ouvriers blancs étaient onze fois supérieurs à ceux des Africains ... 16 fois en 1960. » (Curtin, 1995). Ce système à deux niveaux a été maintenu jusqu'aux années 1990 et la fin de l'apartheid. Une grève des mineurs européens en 1922, la *Rand Rebellion*, bien que réprimée brutalement par l'armée (200 morts), sonne comme un avertissement pour les propriétaires des mines, qui n'essaieront plus de toucher aux privilèges des ouvriers blancs. Les coûts salariaux représentaient plus de la moitié des charges des exploitations minières, et donc, pour garder des salaires élevés pour ceux-ci, tout en maintenant les profits, il fallait impérativement abaisser le

plus possible les salaires des ouvriers noirs, qui sont restés les mêmes jusqu'en 1971 (Iliffe, 2007).

274 des tarifs protecteurs, les revenus miniers réinvestis dans l'industrie courante, des firmes publiques comme la *Iron & Steel Corporation*.

275 tout après 1945 : Dakar, la capitale de l'AOF, passe de 94 000 habitants en 1939 à 400 000 en 1960 ; Abidjan de 18 000 à 180 000 dans le même temps ; Freetown de 44 000 en 1921 à 128 000 en 1963 et Lagos de 99 000 en 1936 à 675 000 en 1962 (Hopkins, 1990). En 1960, moins de 20 % de toute la population africaine vivait dans des villes, contre 60 % en Europe. L'Afrique du Sud en comptait déjà près de 50 %, le Congo français 30 %, le Ghana 23 %, le Congo belge 23 %, le Nigeria 13 %, le Kenya 7 %, le Rwanda et le Burundi 2 % (Reader, 1999). En Afrique du Sud, dès 1936, 68 % des Blancs vivent dans des villes, et 19 % des Africains (Iliffe, 2007).

276 e 1945 et 1960, le réseau routier de routes goudronnées en Afrique occidentale est multiplié par dix, et au Nigeria par exemple, de 800 km en 1945, on passe à 13 000 en 1963 (Hopkins).

277, selon l'image traditionnelle, des brouettes pour porter les billets nécessaires à l'achat d'un pain. Et si un voleur arrivait, il prenait la brouette et laissait les billets...

278 Mais les manilles métalliques ne seront définitivement retirées de la circulation dans les colonies anglaises qu'en 1948, date à laquelle elles sont collectées par les autorités, on en compte alors encore 30 millions (Hopkins).

279 exemple au Kenya, la proportion des 15-24 ans entre 1948 et 1962 passe de 20 à 32 % de la population (Iliffe, 2007).

280 si la guerre en Rhodésie contre le pouvoir blanc, entre 1965 et 1979, est faite par des jeunes : en 1980, à l'indépendance réelle du pays, les deux tiers des combattants démobilisés avaient moins de 24 ans (Iliffe, 2007).

281 Mais l'alimentation change peu, et donc la qualité de la nutrition. Une statistique intéressante est fournie par Iliffe (2007) : dans les années 1960, les Nigériens avaient gagné deux à trois cm en taille par rapport à leurs ancêtres d'un siècle et demi plus tôt, mais dans le même temps les Afro-Américains avaient gagné plus de dix cm.

282 étude sur l'armée britannique dans la période 1817-1836 donne les taux de mortalité de maladies pour 1 000 suivants : 10 % au Cap (climat tempéré méditerranéen), 13 à Gibraltar et en Angleterre, 75 à 85 en Inde et aux Antilles, et 480 en Sierra Leone... (Curtin, 1995).

283 *The Challenge to the South: Seven Basic Principles*, South Letter, n° 14, 1992.

284 idée souvent entendue dans les milieux coloniaux les plus obscurantistes : « Pas d'élites, pas de problèmes », peut expliquer la lenteur des progrès : « Les Africains éduqués à l'occidentale étaient souvent mécontents du rôle qu'on leur assignait, ils étaient source de trouble, du point de vue européen, et revendiquaient plus que "l'Africain de la brousse, intact et authentique" », Curtin, 1995.

285 *Help and Expansion*, Accra, 1943, cité par Hopkins, 1990.

286 mouvement visant à établir une communauté globale africaine, regroupant tous les peuples du continent et de la diaspora.

287 premier président du Nigeria, de 1963 à 1966.

288 christianisme a également joué un rôle dans la libération africaine, comme l'explique Shillington (1995) : « En Afrique australe, des prêtres africains se rebellent contre la domination de leurs églises par des Européens, et forment des églises indépendantes. Le mouvement est connu sous le nom d'Église éthiopienne, par référence au nom de l'Afrique dans la Bible, Éthiopie. Il trouve dans la Bible la doctrine de justice et d'égalité entre humains. La promesse d'un "Second Coming" (du Christ), signifiant la fin de l'oppression des régimes coloniaux. Ainsi le mouvement des églises indépendantes peut être vu comme une forme précoce de nationalisme africain contre la colonisation. »

289 la rencontre Churchill/Roosevelt au large de Terre Neuve en 1941, alors que la situation de l'Angleterre semble désespérée (ce qui explique la souplesse du premier à propos de la fin de l'Empire), est élaborée la Charte de l'Atlantique, qui comprend, à la demande du Président, des passages explicites sur la nécessité de la décolonisation : « Le choix de tout peuple à choisir la forme de gouvernement sous lequel ils vivent ; les deux pays souhaitent voir les droits souverains et les gouvernements autonomes restaurés à ceux qui en ont été privés. » (Clause 3, citée par Reader, 1999)

290 s technocrates français voyaient de plus en plus les colonies comme un fardeau pour les secteurs industriels les plus dynamiques, et les officiels britanniques conclurent dès 1957 que le fait de garder ou perdre les colonies avait peu d'impact économique. » (Iliffe, 2007)

291 Soudan dès 1956, au Ghana en 1957, en Guinée en 1958, en Sierra Leone et en Tanzanie en 1961, en Ouganda, au Burundi et au Rwanda en 1962, au Kenya et à Zanzibar en 1963, en Zambie et Malawi en 1964, en Gambie en 1965 et au Botswana en 1966. À noter que Zanzibar et la Tanzanie se réunissent en 1964. En 2011, le Sud-Soudan devient un nouveau pays, obtenant son

indépendance du Soudan par référendum. L'Afrique du Sud a obtenu son indépendance en 1910, mais au seul profit de la minorité blanche, les Afrikaners sont portés au pouvoir par les élections (restreintes) et vont diriger le pays pendant l'essentiel du ^{xx}e siècle (jusqu'en 1994) sous le régime de l'apartheid à partir de 1948. La Rhodésie du Sud également est quasi indépendante en 1923 (la Couronne britannique conserve certaines prérogatives comme un droit de veto sur la législation raciale), mais également sous domination totale des Européens locaux. L'indépendance sera déclarée par le Premier ministre Ian Smith en 1965, mais le pays devient véritablement indépendant, sous le nom de Zimbabwe, en 1980. [Voir carte 26 p. 306.](#)

~~1972~~ d'un beau livre en deux volumes de Claude Wauthier et Hervé Bourges (1979).

~~1994~~ au Rwanda, en trois cents jours, la population tutsi est massacrée ; sur 930 000 Tutsi, seuls 130 000 survivent : « Pour chaque Tutsi resté en vie, sept sont morts. » (Reader, 1999)

~~2005~~, on estime que 13 millions de personnes en sont mortes en Afrique, soit plus que le nombre de déportés dans la traite atlantique en quatre siècles (Iliffe, 2007).

~~205~~ pays africains les moins avancés ont eu un taux de croissance de 3,7 % par an entre 2000 et 2013, les pays intermédiaires de 2,5 % et les pays les plus avancés de 2,2 % (Vergne et Ausseur, source Banque mondiale).

~~206~~ 2000 et 2012, le taux de croissance en Afrique est de 5,5 % par an, contre 1,7 % pour les pays de l'OCDE (Vergne et Ausseur, 2015).

~~207~~undi, Cameroun, Cap Vert, RCA, Tchad, Comores, Congo, RDC, Bénin, Éthiopie, Gambie, Ghana, Guinée Bissau, Guinée, Côte d'Ivoire, Kenya, Lesotho, Liberia, Madagascar, Malawi, Mali, Mauritanie, Mozambique, Niger, Nigeria, Zimbabwe, Rwanda, São-Tomé, Sénégal, Sierra Leone, Soudan, Swaziland, Tanzanie, Togo, Ouganda, Burkina Faso, Zambie.

~~208~~der, 1999.

~~209~~si le PIB/hab. en Afrique augmente de 1,5 % par an entre 1965 et 1980, contre 1,3 % en Inde (Reader, 1999).

~~200~~ls cinq pays africains, producteurs de pétrole, n'ont pas besoin d'en importer : Le Nigeria, le Gabon, la Guinée équatoriale, l'Angola et le Congo-Brazzaville. En 1973, le prix du brut passe de 3 à 12 \$ le baril, en 1979 il est monté à 19 et atteint 38 \$ en 1981, ce sont les deux « chocs pétroliers », multiplication par 13 en dollars courants. Pour les pays africains non producteurs, cela se traduit par des achats de pétrole passant de 4 % des recettes d'exportation à plus de 23 % dans la décennie 1970.

~~201~~1979, Paul Volcker est nommé par le président Carter à la Réserve fédérale et inverse les politiques en augmentant massivement les taux et en contrôlant la masse monétaire, l'inflation est vaincue depuis, c'est une rupture totale dans la période de l'après-guerre, une coupure en deux époques, celle de l'inflation montante, et celle de la stabilité des prix. La crise de la dette qui s'ensuit pour les pays du Sud durera toute la décennie.

~~202~~1972 au Sahel, avec la sécheresse croissante, puis en 1973 en Somalie, Éthiopie, Soudan, et à nouveau en Éthiopie en 1984-1985, qui a fait un million de victimes.

~~203~~ de 60 % de la population active, mais 13 % seulement de la production totale (Ausseur et Vergne, 2015).

~~204~~*Modern economic growth*, Yale University Press, 1966. Kuznets a reçu le prix Nobel d'économie en 1971.

~~205~~le région au monde dans ce cas, obligeant les pays africains à importer de la nourriture, aggravant ainsi encore les déficits extérieurs et la charge de la dette.

~~206~~se de Michael Lipton qui considère que le principal conflit de classe dans les pays les plus pauvres du tiers-monde est celui entre citadins et ruraux. Le pouvoir réside dans les villes qui accaparent les investissements dans des projets parfois inutiles : les campagnes se voient ainsi dépossédées des ressources indispensables à leur développement, les paysans sont écrasés et l'agriculture stagne (*Why poor people stay poor: Urban Bias in World Development*, Harvard, 1977).

~~207~~si des « villages socialistes » (*Ujamaa*) en Tanzanie, lancés par Julius Nyerere en 1967 dans la fameuse déclaration d'Arusha, produisent en 1980 moins de 2 % de la production agricole avec 20 % de la main-d'œuvre (étude citée par Iliffe, 2007).

~~208~~ *Expériences socialistes en Afrique*, Francis Arzalier (dir.), Le Temps des Cerises, 2010.

~~209~~*Accelerated Development in sub-Saharan Africa, an Agenda for Action*, World Bank, ou Rapport Berg, du nom de son auteur Elliot Berg.

~~210~~butu fait changer le nom du pays pour Zaïre en 1971, il s'agit d'un terme employé par les Portugais, pris à la langue Kikongo (*Nzadi*), voulant dire *Grand fleuve* (Meredith, 2014).

~~211~~me en Amérique latine, la chute du mur en 1989 et la fin de l'URSS favorisent une évolution démocratique : « 42 pays en Afrique en 1989 avaient des régimes autoritaires sans élections, 5 ans plus tard 38 avaient tenu des élections ouvertes. » (Iliffe, 2007)

Pendant le premier quart de siècle d'indépendance, on assiste ainsi à 56 coups d'État réussis en Afrique subsaharienne et 65 qui échouent (Iliffe, 2007). Le premier est l'assassinat du président du Togo Sylvanus Olympio en 1963 par un sergent de 28 ans, Étienne Eyadema, qui prendra sa place lors d'un second coup, en 1967, pour les quatre décennies suivantes.

Voir Clémence Vergne et Antoine Ausseur, *La croissance de l'Afrique subsaharienne : diversité des trajectoires et des processus de transformation structurelle*, Macroéconomie & Développement, AFD, 2015.

Dans les termes de Daron Acemoglu et James Robinson, il s'agit des *institutions inclusives* (versus *extractives*), qui favorisent la participation, au lieu d'exclure la majeure partie de la population au bénéfice d'une minorité prédatrice, comme dans le cas du Zaïre de Mobutu. Voir *Why Nations Fail?*, Crown, 2013 (trad. : *Prospérité, puissance et pauvreté*, Markus Haller, 2015).

Phénomène accéléré au-delà de toute mesure depuis 1960 : Lagos comptait 312 000 habitants en 1955, 10,5 millions en 2010 ; Abidjan, 128 000 et 4,1 millions ; Kinshasa, 300 000 et 8,5 millions ; Addis Abeba, 300 000 à 3 millions, etc. (Meredith, 2014), posant des problèmes insurmontables de gestion des énormes bidonvilles entourant les centres modernes.

Les taux de croissance démographique restent cependant le plus élevés dans le monde, de 2,7 % par an entre 1990 et 2013, contre 1,7 % en Asie du Sud, 1,4 % en Amérique latine et seulement 0,1 % en Asie de l'Est (Ausseur et Vergne, 2015). Dans les années 2000, il tombe à 2,2 %, depuis son maximum de 3 % atteint en 1990 (Iliffe, 2007). De 1950 à 1990, la population totale de l'Afrique triple, passant de 200 à 600 millions, malgré les guerres, le sida et les crises alimentaires. Elle était de 1,15 milliard en 2015.

La proportion de la population employée dans le secteur agricole a reculé de 10 % entre 2000 et 2010. La force de travail libérée a été absorbée par le secteur des services (+ 8 %) et l'industrie manufacturière (+ 2 %). » (Ausseur et Vergne, 2015)

L'éducation a fait des progrès énormes depuis les Indépendances, dès la période 1965-1983 la scolarisation primaire a quadruplé, le nombre d'écoles secondaires a été multiplié par six, et les étudiants à l'université par vingt (Iliffe, 2007).